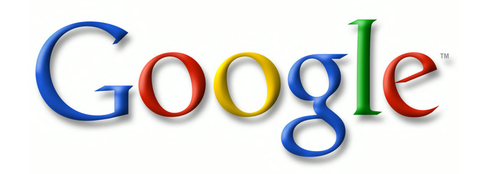
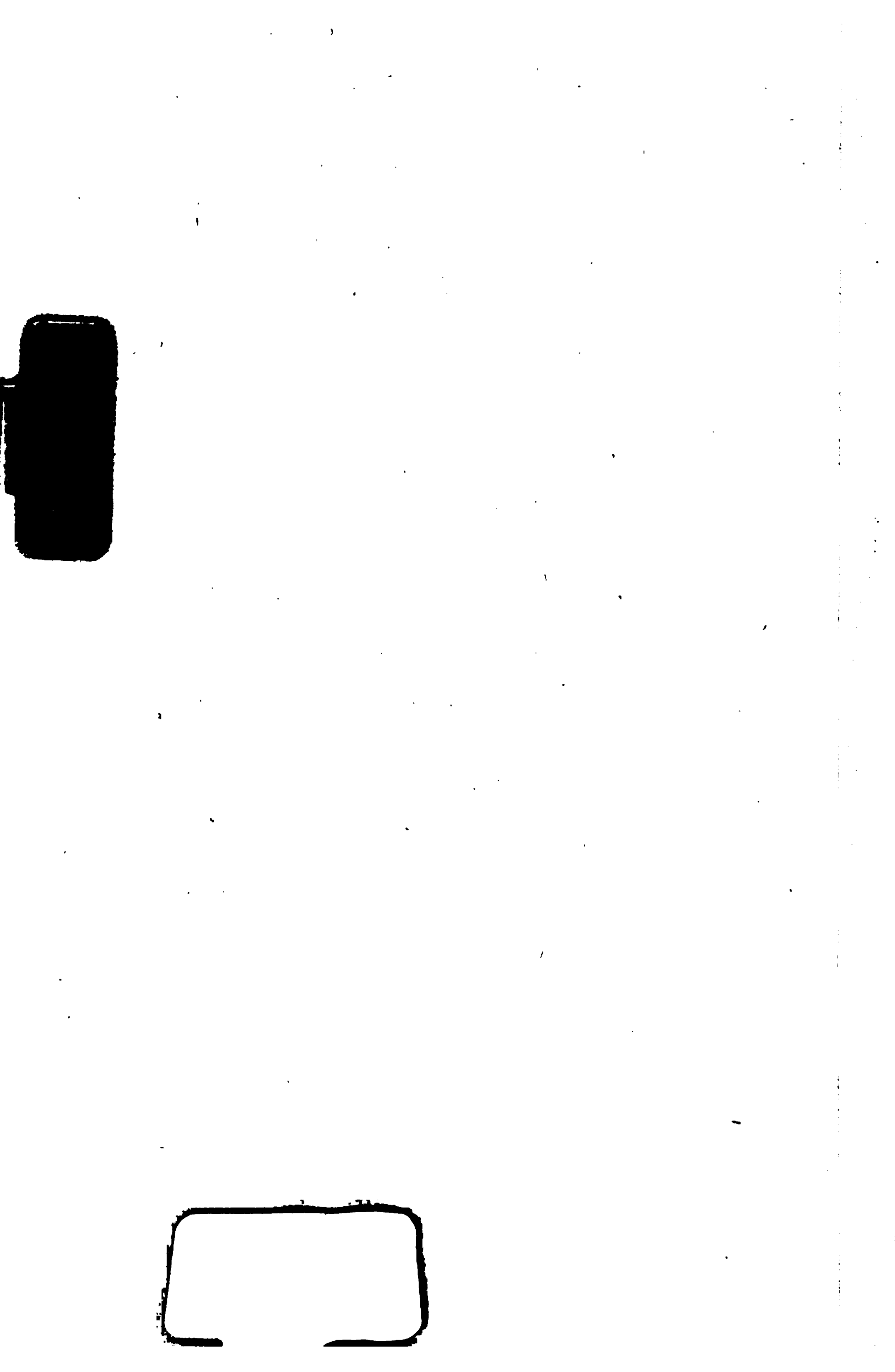

Google



HÉRODOTE

HISTORIEN DES GUERRES MÉDIQUES

PAR

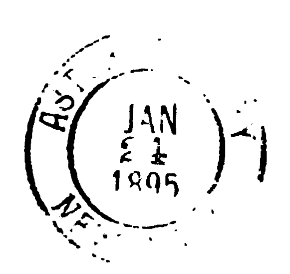
AMÉDÉE HAUVETTE

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

OUVRAGE
COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894


JAN
1895

AVANT-PROPOS

L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres avait mis au concours, pour le *Prix ordinaire* de 1891, le sujet suivant : « Étudier la tradition des guerres médiques; déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains ». Le Mémoire que nous avons présenté à ce concours, et que l'Académie a bien voulu honorer de ses suffrages, répondait aussi exactement que possible à ce programme. Si Hérodote y occupait la première place, nous n'avions négligé aucun des autres écrivains qui contribuent à jeter quelque lumière sur la tradition des guerres médiques, soit dans ses origines les plus lointaines, soit dans ses dernières transformations. C'est ainsi que nous avions interrogé tour à tour les poésies de Simonide et de Pindare, les tragédies de Phrynichos et d'Eschyle, les œuvres des *logographes*; puis, chez les contemporains et chez les successeurs d'Hérodote, historiens, poètes, philosophes, orateurs, grammairiens, nous avions relevé une à une toutes les données, toutes les allusions même, qui, de près ou de loin, se rapportaient à cette lutte mémorable. En remaniant notre travail, pour concentrer tous nos efforts sur *Hérodote historien des guerres médiques*, nous avons conservé, quoique sous une autre forme, plusieurs de ces développements accessoires; nous en avons supprimé d'autres; mais nous n'avons rien changé au fond des idées, ni aux résultats essentiels de nos recherches.

Ce que nous avons dû sacrifier, en effet, pour ne pas étendre outre mesure les dimensions de cet ouvrage, c'est la partie peut-être la plus pittoresque, mais à coup sûr la moins historique, de la tradition. On ne reconnaîtra pas ici quelques-uns des traits les plus curieux et les plus célèbres de cette image agrandie, de ce mirage des guerres médiques, qui n'a jamais cessé d'inspirer aux Grecs un enthousiasme toujours nouveau. On n'assistera pas, sur le champ de bataille de Marathon, à l'apparition merveilleuse de Thésée parmi les hoplites athéniens, ni aux exploits surhumains du héros Echétlos, armé de sa charrue. On ne verra pas la chouette présager à Thémistocle la victoire de Salamine, ni le brave Euchidas mourir au milieu des vainqueurs de Platées, après être allé chercher à Delphes une étincelle sacrée, prise au foyer commun de la patrie. On ne suivra pas les processions solennelles, qui se rendaient à Marathon comme en un lieu de pèlerinage; on ne se joindra pas au cortège gracieux des éphèbes, qui allaient déposer une couronne sur le monument des ancêtres morts pour la liberté, et qui, tout remplis de ces pieux souvenirs, prêtaient l'oreille encore, près du tombeau de Miltiade, au tumulte des armes et au hennissement des chevaux d'Artapherne. On ne visitera pas, sous la conduite de Pausanias, les temples en ruines que la foi populaire respectait comme des témoins authentiques de l'invasion barbare, ni les sanctuaires que des offrandes vénérables, tableaux, statues, autels, reliques même, comme le siège de Xerxès ou le cimeterre de Mardonius, désignaient à l'admiration de la postérité. On ne trouvera pas davantage, dans notre livre, l'écho des belles périodes et des savantes antithèses que les rhéteurs ont accumulées à l'envi, pendant plusieurs siècles, sur le percement de l'Athos et le joug imposé à l'Hellespont, sur les flèches innombrables qui obscurcissaient le ciel des Thermopyles, sur la gloire des Athéniens, doublement vainqueurs à Salamine, « de leurs alliés, par leur zèle à les défendre, de leurs ennemis, par leur ardeur à les combattre ». On n'entendra pas, enfin, les poètes de l'*Anthologie*, prétentieux imitateurs de Simonide,

varier à l'infini les louanges de Léonidas, et prêter à son cadavre même des paroles indignées, pour refuser le manteau de pourpre que lui jette le Grand Roi.

En laissant de côté ces fantaisies de l'imagination poétique, ces lieux communs de la rhétorique, ces légendes pieuses où s'est complu le patriotisme des Grecs, nous ne retranchons rien d'essentiel à l'histoire des guerres médiques. Sans doute les écrivains postérieurs à Hérodote, ceux mêmes qui l'ont généralement imité, ont pu recueillir aussi, à l'occasion, des données nouvelles et intéressantes. C'est le cas de Diodore de Sicile, qui, en reproduisant le récit d'Éphore, cet élève d'Isocrate, nous offre, au milieu de développements oratoires sur des thèmes connus, quelques faits ignorés d'Hérodote, et dignes au moins d'être examinés. C'est le cas surtout de Plutarque, qui, dans ses *Vies* de Thémistocle et d'Aristide, ajoute à la version traditionnelle des batailles de Salamine et de Platées une foule de détails piquants et d'anecdotes demeurées célèbres. Mais, pour faire la critique de ces données étrangères à Hérodote, il nous faudrait entrer dans de longues et minutieuses discussions, sans arriver d'ailleurs à des résultats précis. Nous soupçonnons que Plutarque a puisé largement dans l'œuvre d'historiens qui vivaient au IIIe siècle avant notre ère; mais ces historiens, que nous ne possédons plus, dépendaient eux-mêmes d'écrivains antérieurs, que nous ne possédons pas davantage. Comment établir une filiation certaine dans une série de témoignages aussi incomplète?

Quant aux légendes qui s'attachaient à des monuments religieux, et qu'entretenait encore au temps de Pausanias une sorte de piété patriotique, la difficulté est de savoir à quelle époque elles ont pris naissance. Quelques-unes assurément ont une origine fort ancienne, puisqu'Hérodote lui-même en cite plusieurs, attestant ainsi la fécondité précoce de la tradition. Mais il suffit que l'origine tardive de plusieurs d'entre elles puisse être démontrée par des preuves rigoureuses, pour qu'on doive s'abstenir, ce semble, de considérer comme antérieures à

Hérodote celles que nous fait connaître seulement Pausanias ou Plutarque. Ce n'est pas au lendemain de la guerre, comme on l'a cru longtemps sur la foi de l'orateur Lycurgue, que les Grecs ont pris la résolution de laisser intacts, pour servir d'exemple aux générations à venir, les édifices détruits et incendiés par les Perses : Isocrate n'a pas eu connaissance de ce prétendu serment, et cette clause fameuse nous apparaît aujourd'hui comme un spécimen des fictions qui se sont accréditées en Grèce longtemps encore après l'invasion médique.

Cette tendance a dû se manifester de bonne heure, presque aussitôt après la victoire, et c'est ce qui rend si délicate l'étude de la tradition primitive des guerres médiques d'après les monuments qui étaient censés en rappeler le souvenir. Pour beaucoup d'entre eux, il est vrai, nous reconnaissons aisément la vanité de la légende qui leur attribuait une telle origine : personne n'admettra que l'Odéon de Périclès ait reproduit réellement la forme de la tente apportée par Xerxès en Grèce, ni que les colonnes intérieures qui en soutenaient le toit aient été faites avec les mâts des navires pris aux Phéniciens. Dans la même catégorie de monuments apocryphes, nous rangerions volontiers les statues qui s'élevaient sous un des portiques de l'agora de Trézène, et qui représentaient, selon Pausanias, les femmes athéniennes et les enfants réfugiés dans cette ville avant la bataille de Salamine. Dans d'autres cas, la description seule d'un édifice ou d'une œuvre d'art nous aide à en découvrir l'origine récente : ainsi ne peut-on guère songer à voir une œuvre du ve siècle dans ce portique de Sparte, que Pausanias décrit en ces termes : « Sur les colonnes étaient des statues de marbre blanc, représentant des Perses, Mardonius fils de Gobryas, et la reine Artémise ». Mais d'autres témoignages du même auteur n'offrent aucune prise à la critique : à quelle époque, par exemple, les Carystiens, qui avaient joué un rôle peu honorable pendant la guerre, purent-ils croire le souvenir de leur conduite assez effacé pour se permettre de consacrer au dieu de Delphes un taureau d'airain, comme une dîme prélevée

sur le butin des Mèdes? A quelle époque aussi remonte un ex-voto du même genre que l'Aréopage avait érigé sur l'Acropole d'Athènes? Le silence d'Hérodote sur ces offrandes n'est pas une preuve suffisante qu'elles n'existaient pas de son temps, puisque beaucoup d'autres, qui existaient certainement, ont été passées par lui sous silence. Nous nous appliquerons donc à déterminer, non pas tous les monuments qui, vers le milieu du ve siècle, pouvaient évoquer dans la mémoire d'un Grec patriote le souvenir des guerres médiques, mais seulement l'usage qu'Hérodote lui-même a fait de ces monuments.

Par une méthode semblable, au lieu d'aborder directement l'étude de la tradition littéraire des guerres médiques avant Hérodote, nous avons pensé qu'il valait mieux la confondre avec la recherche des sources où il a puisé. Nous n'avons que des fragments insignifiants des *logographes*; nous ne savons presque rien des *Phéniciennes* de Phrynichos; nous doutons de l'authenticité de la plupart des épigrammes attribuées à Simonide. Mais l'analyse du livre d'Hérodote nous permet de saisir, tantôt l'influence d'une source poétique, tantôt la trace d'un emprunt à quelque récit antérieur, et cette critique suffit à nous faire entrevoir quelque chose d'une tradition qui restera toujours très obscure.

Aussi bien Hérodote est-il pour nous, non pas le plus ancien témoin des guerres médiques, mais le premier auteur qui ait voulu en écrire l'histoire. C'est à ce titre — sans parler de ses autres mérites — que nous le distinguons entre tous. C'est pour cette raison que nous lui consacrons exclusivement ce travail, sauf à revenir plus tard sur les autres sujets dont nous venons d'indiquer en quelques mots l'intérêt et la difficulté.

Mais en faisant d'Hérodote l'objet unique de ce livre, pouvions-nous considérer seulement en lui l'historien des guerres médiques? Pouvions-nous éluder toutes les autres questions historiques qu'il traite, ou qu'il aide du moins à résoudre? On verra, dans le cours de cette étude, que nous n'avons pas hésité à nous prononcer sur quelques points qui intéressent en général

l'œuvre tout entière d'Hérodote : c'est ainsi que nous avons exprimé une hypothèse sur la formation des parties constitutives qui entrent dans la composition de son histoire, et que nous avons défendu, en dehors même du sujet particulier des guerres médiques, sa véracité de voyageur et d'auteur. Mais il ne suffit pas de proclamer les qualités morales d'un écrivain, pour avoir le droit de porter un jugement sur la valeur de son témoignage. Il faut tenir compte encore des résultats qu'il a acquis à la science. Or la critique personnelle de ces résultats nous était interdite pour tout ce qui regarde les mœurs, le pays et l'histoire des peuples barbares. Il faudrait une compétence qui nous manque, pour apprécier dans le détail les données d'Hérodote sur l'Égypte, Babylone, la Médie, la Perse, l'Inde, et en général sur toutes les contrées de l'Asie. Plutôt que d'émettre une opinion qui ne reposerait pas, de notre part, sur une étude personnelle des monuments et des textes originaux, nous avons pensé faire œuvre plus utile, en nous bornant à considérer les résultats obtenus par Hérodote dans son enquête sur la Grèce.

Dans ces limites mêmes, nous ne prétendons pas épuiser ici la critique de tous les faits qu'il rapporte. Si l'objet propre de son ouvrage, la lutte des Grecs et des barbares, n'embrasse qu'une période assez restreinte du passé de la Grèce, il a su, par une méthode qu'on a souvent signalée, introduire dans ce cadre les digressions les plus variées. Il a touché ainsi à la plupart des questions obscures que soulèvent les origines de l'histoire grecque : son témoignage, quel qu'il soit, a une importance considérable, qu'il s'agisse des Pélasges ou des migrations primitives des tribus helléniques, des vieilles institutions de Sparte ou d'Athènes. Mais ces données historiques ne se présentent pas chez lui comme un ensemble de faits étroitement unis les uns aux autres par une idée maîtresse. Ce sont des aperçus qu'il nous donne à l'occasion sur des époques reculées; ce n'est pas, à proprement parler, l'histoire qu'il a voulu écrire.

En nous attachant à l'examen des guerres médiques dans

Hérodote, plutôt qu'aux détails disséminés dans des épisodes, nous croyons donc nous placer sur un terrain plus sûr pour estimer à sa juste valeur l'œuvre de l'historien. Sans doute notre curiosité scientifique se porte plus volontiers peut-être dans son livre vers les allusions à des faits moins connus, à des temps plus anciens, fussent-ils légendaires, et lui-même s'abandonne à ces digressions avec une telle complaisance qu'il semble s'attarder parfois dans l'exposé de son sujet. Mais c'est pourtant ce sujet même qu'il a toujours en vue : la crise des guerres médiques, voilà le fait historique qu'il a voulu mettre en lumière. S'il s'est trompé, si la pensée fondamentale de son ouvrage est fausse, si la Grèce n'a pas été menacée des plus grands périls, si les batailles de Marathon, de Salamine et de Platées ont pris dans l'imagination populaire une importance qu'elles n'ont pas eue en réalité, si Hérodote a été dupe d'une illusion, et s'il a contribué à propager une erreur, c'en est fait de la confiance qu'il mérite comme historien : en dépit des résultats partiels où son bon sens a pu le conduire, il a échoué dans la partie essentielle de son œuvre. Si au contraire il a vu juste en présentant l'invasion médique comme un danger formidable pour la Grèce, si, malgré des erreurs de détail, il a bien rendu compte des conditions de la lutte, s'il a expliqué les causes matérielles et morales de la défaite des barbares, s'il a justement célébré la valeur des Grecs, sans dissimuler leurs divisions et leurs fautes, s'il a compris les conséquences d'une victoire qui délivrait l'Europe d'une menace de conquête, et qui inaugurait pour la Grèce une ère de prospérité et d'éclat, il a droit, comme historien, à notre admiration.

Avril 1894.

HÉRODOTE

HISTORIEN DES GUERRES MÉDIQUES

INTRODUCTION

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES SUR HÉRODOTE, SA VIE ET SON ŒUVRE

I. Examen des témoignages de Suidas et d'Eusèbe sur la biographie d'Hérodote. — II. Recherches et hypothèses sur les voyages d'Hérodote, et sur la manière dont il a composé son ouvrage. — III. L'histoire d'Hérodote est-elle achevée?

L'histoire des guerres médiques proprement dites, c'est-à-dire le récit des entreprises de Darius et de Xerxès contre la Grèce, se présente dans l'œuvre d'Hérodote comme une partie facile à détacher de l'ensemble. Mais, si l'on peut à bon droit faire de cette histoire l'objet d'une étude particulière, il ne faut pas oublier qu'elle se rattache à une composition plus vaste, à l'exposé complexe de recherches historiques et géographiques qui embrassent, avec le monde grec, le monde barbare tout entier.

Aussi, avant d'examiner la véracité et l'autorité d'Hérodote dans le domaine restreint de l'histoire des guerres médiques, nous semble-t-il nécessaire de traiter certaines questions plus générales : que savons-nous de la vie et de la personne d'Hérodote? dans quelles circonstances a-t-il entrepris de réunir les matériaux du monument qu'il nous a laissé, et comment a-t-il exécuté ce grand ouvrage? l'a-t-il conduit jusqu'au terme qu'il voulait atteindre, ou bien possédons-nous

seulement une partie d'une histoire plus étendue qu'il se proposait d'écrire?

En tâchant de répondre, au moins par hypothèse, à ces questions difficiles, nous ne perdrons pas de vue, tant s'en faut, le sujet propre de notre travail; car c'est pour l'histoire des guerres médiques qu'il importe le plus peut-être de déterminer quelques dates précises dans la carrière d'Hérodote, et de chercher à pénétrer le secret de la composition de son ouvrage.

I

Examen des témoignages de Suidas et d'Eusèbe sur la biographie d'Hérodote.

La naissance d'Hérodote à Halicarnasse, sa parenté avec le poète Panyasis, son rôle politique dans les dissensions intestines de sa ville natale; son exil à Samos, puis son retour à Halicarnasse; dans la suite, son séjour à Athènes, et enfin sa participation à la colonisation athénienne de Thurii en Grande-Grèce, voilà les traits principaux de la biographie de notre historien, telle que les anciens nous l'ont transmise. C'est ce témoignage traditionnel qu'il convient de contrôler d'abord, et de corriger, s'il y a lieu.

On a soutenu récemment [1] que les données biographiques des grammairiens grecs, en ce qui concerne Hérodote, ne méritaient pas la moindre confiance. Aux yeux de M. Ad. Bauer, peu importe que Suidas ait reproduit avec plus ou moins de négligence les renseignements qu'il trouvait dans ses sources. C'est l'origine même de cette tradition qui est suspecte, c'est-à-dire, en fin de compte, le travail des Alexandrins. De cette source, en effet, dérive tout le reste. Les catalogues de Callimaque, les chroniques d'Eratosthène et d'Apollodore, tel est le fonds où ont puisé tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire littéraire de la Grèce, depuis Démétrius de Magnésie au temps de Cicéron, jusqu'à Hésychius de Milet au VI[e] siècle de notre ère, et jusqu'à Suidas. Mais les savants d'Alexandrie ne savaient rien de précis sur Hérodote, et, pour remédier à l'absence de données cer-

1. Ad. Bauer, *Herodots Biographie*, Vienne, 1878 (extrait des *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften*, t. LXXXIX, p. 391 et suiv.).

taines, ils ont forgé de toutes pièces une biographie. Voilà, dit-on, la vérité, et en voici la preuve : c'est que, dès le temps de la guerre du Péloponnèse et pendant toute la durée du siècle suivant, la réputation d'Hérodote subit un effacement complet. L'historien appartenait à une génération qui avait suivi de près l'époque des guerres médiques : de cet âge héroïque, où Athènes avait fondé son empire maritime, il conserva toujours l'esprit et le caractère ; son œuvre, achevée seulement au début de la guerre du Péloponnèse, mais depuis longtemps préparée, maniée et remaniée sans cesse, ne répondait plus aux goûts et aux idées des contemporains de Thucydide. Aussi le souvenir de l'homme et du livre disparut-il bientôt : comme on n'avait pas eu le souci, au temps de son plus grand succès, de s'intéresser à sa personne et à sa vie, on y songea beaucoup moins encore après qu'on eut cessé d'entendre ou de lire ses écrits. Thucydide le visa parfois, sans daigner le nommer; Ctésias, par ses vives critiques, contribua à le rejeter dans l'ombre, et l'éclipse de sa réputation fut totale quand parut une nouvelle école historique formée par Isocrate, et représentée avec éclat par Ephore. Théopompe fit d'Hérodote un résumé, preuve évidente, dit M. Kirchhoff [1], que l'ouvrage de cet historien n'était plus goûté du public. Enfin, continue-t-on, Aristote, le savant connaisseur des choses anciennes, ignorait à ce point l'œuvre d'Hérodote, qu'il la cite seulement pour quelques fables relatives à l'histoire naturelle [2]; et, loin de savoir sur le compte de l'historien lui-même rien de ce que rapporte Suidas, il le considérait comme originaire de Thurii [3]. Cette erreur survécut assez longtemps dans l'école d'Aristote, puisque Duris de Samos, élève de Théophraste, la partageait encore [4]. Elle fut corrigée seulement, à Alexandrie, par les mêmes savants qui divisèrent l'histoire d'Hérodote en neuf livres.

La thèse que nous venons de résumer ne saurait nous convaincre. Admettons en effet, pour un moment, qu'aucun souvenir authentique de la vie et de la personne de notre historien ne se soit conservé pendant un siècle et demi environ; admettons aussi que les manuscrits d'Hérodote répandus en Grèce au IVe siècle aient tous porté, d'après

1. Ad. Kirchhoff, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, 2e éd., Berlin, 1878, p. 9.
2. Aristote, *Histoire des animaux*, III, 22; *De la génération des animaux*, III, 5.
3. Id., *Rhétorique*, III, 9 : Ἡ μὲν οὖν εἰρομένη λέξις ἡ ἀρχαία ἐστίν· Ἡροδότου Θουρίου ἥδ' ἱστορίας ἀπόδειξις.
4. D'après Suidas, au mot Πανύασις. Cf. ci-dessous, p. 8, n. 1.

le texte que cite Aristote, l'intitulé suivant : Ἡροδότου Θουρίου ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε ; comment imaginer que les savants d'Alexandrie aient pu rectifier cette erreur? Il faut qu'ils aient eu d'autre part sur Hérodote des indications biographiques. Dira-t-on que l'œuvre elle-même contenait à cet égard des preuves décisives? Mais nous sommes ici aussi bons juges que les Alexandrins, et nous voyons que, sauf le début actuel du livre, aucun mot ne prouve expressément qu'Hérodote soit né à Halicarnasse. Sans doute il parle des relations de cette ville avec les autres cités de la confédération dorienne en homme qui connaît bien cette histoire locale[1] ; mais parle-t-il autrement des villes ioniennes[2]? Et, s'il s'intéresse particulièrement à la célèbre Artémise, qui régnait à Halicarnasse[3], ne témoigne-t-il pas d'une connaissance aussi profonde de tout ce qui regarde Athènes, Delphes ou Samos? A ne considérer que le livre lui-même (sauf, bien entendu, l'intitulé), il nous serait impossible de déterminer la patrie d'Hérodote : la même impossibilité existait pour les Alexandrins.

Mais il n'est pas même permis de prétendre que l'œuvre de notre historien, à peine achevée, soit tombée tout à coup dans l'oubli. C'est ici une question de fait : les idées et les opinions d'Hérodote avaient beau passer pour surannées, on connaissait son livre, dans le temps où Thucydide, écrivant le préambule de l'histoire de la guerre du Péloponnèse, relevait chez son devancier de menues erreurs, et encore lorsque Ctésias, à son retour de Suse, s'élevait contre les fables et les mensonges de l'écrivain qui avait avant lui exposé l'histoire des Perses[4]. On connaissait Hérodote dans la première moitié du IVe siècle, s'il est vrai que Xénophon lui ait emprunté des expressions peu usuelles[5]. C'était encore lui rendre hommage, quoi que pense M. Kirchhoff, que de faire de ses écrits un résumé, comme Théopompe[6], et l'on sait qu'Ephore se servit beaucoup de son récit

1. Hérodote, I, 144; VII, 99.
2. Id., I, 142-148, 170, etc.
3. Id., VII, 99; VIII, *passim*.
4. Nous examinerons plus loin (1re partie, liv. I, chap. I et II) le sens et la portée de ces critiques.
5. Le mot ἀποχειροβίοτος ne se trouve, à l'époque classique, que chez Hérodote (III, 42) et chez Xénophon (*Cyropédie*, VIII, 3, § 37). On relève encore dans Xénophon (*Helléniques*, VI, 3, § 20, et 5, § 35) l'expression δεκατευθῆναι Θηβαίους, qui paraît provenir du serment cité par Hérodote (VII, 132).
6. Il est difficile, d'ailleurs, de fonder un argument solide sur un témoignage

des guerres médiques [1]. Ænéas le Tacticien lui empruntait plusieurs anecdotes, dans un ouvrage composé vers l'année 360 [2]. Mais c'est Aristote surtout qui atteste l'estime où l'on tenait Hérodote dans la seconde moitié du ivᵉ siècle. L'auteur de la *Rhétorique* le cite comme le représentant du style où les idées se rattachent l'une à l'autre comme par un fil (λέξις εἰρομένη) [3], et fait allusion à un passage de son histoire [4]. Comment oublier surtout le chapitre de la *Poétique* où Hérodote est pris pour le type de l'historien, par opposition au poète? « L'historien et le poète ne diffèrent pas l'un de l'autre parce qu'ils écrivent l'un en prose, l'autre en vers : on pourrait mettre en vers l'ouvrage d'Hérodote, ce n'en serait pas moins toujours une histoire; la différence, c'est que l'un rapporte les choses telles qu'on les raconte, l'autre telles qu'on peut se les représenter [5]. » A l'appui de cet important témoignage, nous pouvons aujourd'hui, grâce à la découverte de la *Constitution d'Athènes*, ajouter qu'Aristote a fait usage d'Hérodote, jusqu'à lui emprunter, dans le récit de la tyrannie de Pisistrate, une expression textuelle (περιελαυνόμενος τῇ στάσει) [6]. Dans le même chapitre il le cite par son nom, tandis qu'il se contente ailleurs de désigner une assertion de Thucydide comme l'opinion la plus répandue [7].

Il nous paraît donc démontré que, durant tout le cours du ivᵉ siècle, les écrivains les plus différents par leur éducation et leurs goûts ont connu Hérodote, et cela suffit pour que certaines données biographiques aient pu se propager avec son œuvre pendant cette période. Il reste cependant à expliquer l'intitulé inexact reproduit par Aristote. Faut-il admettre que l'auteur de la *Rhétorique* ait eu réellement sous les yeux un exemplaire commençant par ces mots : Ἡροδότου Θουρίου

contestable de Suidas, au mot Θεόπομπος. La plupart des savants doutent que le résumé en question ait été l'œuvre du célèbre historien du ivᵉ siècle. Voir à ce sujet la notice de MM. C. et T. Müller sur Théopompe (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. lxviii) et W. Christ, *Griechische Litteraturgeschichte*, 2ᵉ édition, p. 311.

1. C'est ce qu'a bien mis en lumière M. Ad. Bauer lui-même, dans un article intitulé : *Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor* (extrait des *Neue Iahrbücher für Philologie und Pädagogik*, Supplementband X (1879), p. 281-342).

2. Æneas Tacticus, *Commentarius poliorceticus*, éd. Hug, 31, § 14, 25-27, 28-30. — Cf. Hérodote, VII, 239; VIII, 128; V, 35. Pour la date de l'écrit d'Ænéas, voir W. Christ, *Griechische Litteraturgeschichte*, 2ᵉ édition, p. 308.

3. Aristote, *Rhétorique*, III, 9.

4. Id., *ibid.*, III, 16. Cf. Hérodote, II, 30.

5. Aristote, *Poétique*, 9.

6. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 14. — Cf. Hérodote, I, 60.

7. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 18. — Cf. Thucydide, VI, 58.

ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε? Ce n'est pas là une conclusion nécessaire : dans un ouvrage comme la *Rhétorique*, plein d'extraits des auteurs les plus divers, on comprend sans peine qu'Aristote ait cité de mémoire des mots et des phrases entières sans se reporter au texte original [1]. Si l'usage était alors de désigner Hérodote par un ethnique qui rappelât son séjour et peut-être sa mort à Thurii, Aristote a pu, tout en respectant la construction essentielle de la phrase qu'il voulait citer, introduire dans le texte une variante inexacte. Mais il est certain aussi que la même variante pouvait se rencontrer déjà dans quelques manuscrits, par suite d'une inexactitude semblable, ou par l'effet de quelque préoccupation patriotique de la part de scribes de Thurii. Quoi qu'il en soit, il ne nous semble pas possible qu'Aristote ait considéré Hérodote comme originaire de Thurii : il connaissait trop bien l'histoire d'Athènes pour ignorer la fondation récente de cette colonie. A plus forte raison n'a-t-il pas contribué à répandre cette erreur dans son école : si Duris de Samos donnait à Hérodote l'épithète de Θούριος, il ne faisait sans doute que se conformer à l'usage répandu en Grèce depuis de longues années : la phrase de Suidas ne permet pas une autre conclusion. En résumé, deux faits nous semblent acquis : d'une part, l'usage communément établi à la fin du ɪᴠᵉ siècle et au début du ɪɪɪᵉ de désigner Hérodote par l'épithète de *Thurien*; de l'autre, la certitude avec laquelle les Alexandrins ont reconnu qu'il était en réalité originaire d'Halicarnasse. Or cette certitude reposait soit sur des données biographiques extrinsèques, conservées par la tradition, soit sur l'intitulé du livre dans les manuscrits réputés les meilleurs; mais, dans ce dernier cas même, les Alexandrins ont dû avoir quelque raison pour préférer la donnée de ces manuscrits à l'usage général qui désignait Hérodote comme Thurien, et il est naturel de penser que cette raison était justement celle que donnent Strabon et Plutarque [2], à savoir qu'Hérodote, né à Halicarnasse, avait pris part à la colonisation de Thurii.

Ainsi les Alexandrins ont pu avoir, et ont eu, sur Hérodote des ren-

1. Dans le même passage (*Rhétorique*, III, 9), Aristote attribue à Sophocle des vers qui sont d'Euripide.

2. Strabon, XIV, p. 656 : Ἄνδρες δὲ γεγόνασιν ἐξ αὐτῆς (Halicarnasse) Ἡρόδοτός τε ὁ συγγραφεύς, ὃν ὕστερον Θούριον ἐκάλεσαν διὰ τὸ κοινωνῆσαι τῆς εἰς Θουρίους ἀποικίας. — Cf. Plutarque, *Sur l'exil*, 13; *Sur la malignité d'Hérodote*, 35. Nous dirons plus loin les raisons qui nous font admettre l'authenticité de cet écrit de Plutarque, 1ʳᵉ partie, liv. I, chap. ɪᴠ.

seignements biographiques. Dès lors il n'est pas permis de rejeter en bloc les témoignages qui dérivent de cette source.

Ces témoignages peuvent se répartir en deux groupes : d'une part, les notices biographiques de Suidas sur Hérodote et sur Panyasis, auxquelles il faut joindre une épigramme conservée par Étienne de Byzance; de l'autre, les listes chronologiques d'Eusèbe, et quelques autres indications du même ordre disséminées dans divers auteurs. Examiner d'abord séparément les données propres à chacun de ces deux groupes de documents, et les comparer ensuite les uns aux autres, telle est la méthode à suivre pour apprécier le plus sûrement possible la valeur de cette tradition.

La notice de Suidas sur Hérodote [1] contient une assertion certainement erronée : « C'est à Samos, dit Suidas, qu'Hérodote apprit le dialecte ionien et qu'il écrivit son histoire en neuf livres ». Il est aujourd'hui démontré, par plusieurs inscriptions du ve siècle découvertes à Halicarnasse [2], que le dialecte ionien était alors dans cette ville la langue usuelle, comprise de tous. Ce fait, les grammairiens d'Alexandrie l'ont ignoré; et comme de leur temps la langue commune (ἡ κοινὴ διάλεκτος) était répandue partout, ils ont dû supposer qu'une ville dorienne d'origine avait parlé jadis un dialecte dorien. Trouvant d'ailleurs dans la tradition qu'Hérodote avait séjourné à Samos, ils ont pensé qu'il avait appris l'ionien dans cette ville, et ils ont rattaché à cette observation hypothétique le fait certain, que son histoire, composée de neuf livres, était écrite dans ce dialecte. La phrase de Suidas ne nous paraît donc pas signifier qu'il y ait eu vraiment une tradition ancienne suivant laquelle tout l'ouvrage d'Hérodote aurait été écrit à Samos. Elle se borne à fournir une explication, du

1. Voici le texte entier de cette notice (Suidas, *Lexique*, éd. Bekker) : Ἡρόδοτος Λύξου καὶ Δρυοῦς, Ἁλικαρνασσεὺς τῶν ἐπιφανῶν, καὶ ἀδελφὸν ἐσχηκὼς Θεόδωρον. Μετέστη δ' ἐν Σάμῳ διὰ Λύγδαμιν τὸν ἀπὸ Ἀρτεμισίας τρίτον τύραννον γενόμενον Ἁλικαρνασσοῦ. Πισίνδηλις γὰρ ἦν υἱὸς Ἀρτεμισίας, τοῦ δὲ Πισινδήλιδος Λύγδαμις. Ἐν οὖν τῇ Σάμῳ καὶ τὴν Ἰάδα ἠσκήθη διάλεκτον, καὶ ἔγραψεν ἱστορίαν ἐν βιβλίοις θ', ἀρξάμενος ἀπὸ Κύρου τοῦ Πέρσου καὶ Κανδαύλου τοῦ Λυδῶν βασιλέως. Ἐλθὼν δὲ εἰς Ἁλικαρνασσὸν καὶ τὸν τύραννον ἐξελάσας, ἐπειδὴ ὕστερον εἶδεν ἑαυτὸν φθονούμενον ὑπὸ τῶν πολιτῶν, εἰς τὸ Θούριον ἀποικιζόμενον ὑπὸ Ἀθηναίων ἐθελοντὴς ἦλθε, κἀκεῖ τελευτήσας ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς τέθαπται. Τινὲς δὲ ἐν Πέλλαις αὐτὸν τελευτῆσαί φασιν. Ἐπιγράφονται δὲ οἱ λόγοι αὐτοῦ Μοῦσαι.

2. A la célèbre inscription de Lygdamis, découverte par M. Newton en 1863, et sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, il faut joindre les textes épigraphiques trouvés à Halicarnasse par MM. Haussoullier et Clerc (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. IV (1880), p. 295, et t. VI (1882), p. 191).

reste inexacte, de l'ionisme d'Hérodote, et forme une sorte de parenthèse dans l'ensemble de la notice biographique.

Cette erreur une fois écartée, il ne reste plus dans le texte de Suidas que les faits suivants : naissance d'Hérodote à Halicarnasse, ses démêlés avec le tyran Lygdamis, troisième successeur de la reine Artémise, et son exil à Samos; son retour à Halicarnasse; dans la suite, sa participation à la colonisation de Thurii, sa mort dans cette ville. Aucun de ces faits ne pouvait être tiré de l'ouvrage seul d'Hérodote : pour les rejeter, il nous faudrait donc découvrir par quelle combinaison les biographes alexandrins ont pu arriver à imaginer ce récit. Cette combinaison, M. Ad. Bauer croit la saisir dans la prétendue parenté d'Hérodote et du poète Panyasis [1] : du moment où on avait retrouvé la patrie véritable d'Hérodote, il fallait, dit-il, qu'on lui donnât encore une famille illustre, et c'est pourquoi on le rapprocha d'un autre écrivain d'Halicarnasse, à peu près contemporain, le poète Panyasis; or, Panyasis ayant été victime de sa lutte contre les tyrans, on imagina de mêler Hérodote à ces dissensions politiques, et on fit de lui le vengeur de son parent.

Les combinaisons de ce genre ne sont pas étrangères, il est vrai, aux habitudes des Alexandrins. Mais elles se présentent, ce semble, dans des conditions un peu différentes : quand certaine tradition nous montre, par exemple, les trois poètes tragiques d'Athènes rattachés par quelque point de leur vie à la bataille de Salamine [2], ce synchronisme imaginaire repose sur une ressemblance littéraire entre les trois auteurs; et la même cause explique l'anecdote qui nous montre Thucydide assistant dans son enfance à une lecture d'Hérodote [3]. Aucun lien de cette nature n'autorisait ou n'invitait les Alexandrins à

1. Voici le texte de la notice de Suidas, au mot Πανύασις : Πανύασις Πολυάρχου Ἁλικαρνασσεύς, τερατοσκόπος καὶ ποιητὴς ἐπῶν, ὃς σβεσθεῖσαν τὴν ποιητικὴν ἐπανήγαγε. Δοῦρις δὲ Διοκλέους τε παῖδα ἀνέγραψε καὶ Σάμιον· ὁμοίως δὲ καὶ Ἡρόδοτον Θούριον. Ἱστόρηται δὲ Πανύασις Ἡροδότου τοῦ ἱστορικοῦ ἐξάδελφος· γέγονε γὰρ Πανύασις Πολυάρχου, ὁ δὲ Ἡρόδοτος Λύξου τοῦ Πολυάρχου ἀδελφοῦ. Τινὲς δὲ οὐ Λύξην, ἀλλὰ Ῥοιὼ τὴν μητέρα Ἡροδότου Πανυάσιδος ἀδελφὴν ἱστόρησαν. Ὁ δὲ Πανύασις γέγονε κατὰ τὴν οη' ὀλυμπιάδα, κατὰ δέ τινας πολλῷ πρεσβύτερος· καὶ γὰρ ἦν ἐπὶ τῶν Περσικῶν. Ἀνῃρέθη δὲ ὑπὸ Λυγδάμιδος τοῦ τρίτου τυραννήσαντος Ἁλικαρνασσοῦ. Ἐν δὲ ποιηταῖς τάττεται μεθ' Ὅμηρον, κατὰ δέ τινας καὶ μεθ' Ἡσίοδον καὶ Ἀντίμαχον. Ἔγραψε δὲ καὶ Ἡρακλειάδα ἐν βιβλίοις ιδ', εἰς ἔπη ,θ, Ἰωνικὰ ἐν πενταμέτρῳ (ἔστι δὲ τὰ περὶ Κόδρον καὶ Νηλέα καὶ τὰς Ἰωνικὰς ἀποικίας) εἰς ἔπη ,ζ.

2. Plutarque, *Propos de table*, VIII, 1, § 3. — Hesychius de Milet, fr. 26 (*Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 163). — Suidas et *Vies anonymes* des tragiques.

3. Suidas, aux mots Θουκυδίδης et ὀργᾶν. — Marcellinus, *Vie de Thucydide*, § 54.

rattacher ainsi Hérodote à Panyasis : nous pouvons sans doute, dans le livre de l'historien, trouver quelques traits de ressemblance avec les œuvres du poète [1] ; mais les deux genres eux-mêmes, l'histoire et le poème épique, étaient trop nettement distincts dans l'esprit des Alexandrins pour qu'ils eussent l'idée d'inventer un rapprochement factice entre les deux auteurs [2].

L'incertitude des témoignages anciens sur le degré de parenté qui unissait Hérodote à Panyasis [3] ne doit pas davantage servir d'argument contre la réalité historique de cette parenté. Ce sont là des détails que les contemporains ignorent ou oublient sans peine, à plus forte raison les historiens, même bien renseignés, de la littérature. Ajoutons que le texte de Suidas nous fournit les éléments d'un choix entre les deux traditions qui avaient cours à ce sujet. Si le nom de la mère d'Hérodote s'est conservé, *Dryo* ou *Rhoio*, c'est probablement parce qu'elle servait de trait d'union entre les deux personnages : il est donc vraisemblable que Panyasis était le frère de *Rhoio*, c'est-à-dire l'oncle maternel d'Hérodote [4], et cette conclusion concorde avec les données chronologiques qui placent la maturité du poète un peu avant celle de l'historien [5].

Pour le détail des troubles survenus sous le gouvernement du tyran Lygdamis, Suidas atteste trois faits : la mise à mort de Panyasis, l'exil d'Hérodote et sa lutte contre le tyran. Or nous possédons une inscription qui, sans confirmer directement ces faits, donne cependant à ce témoignage une autorité inattendue [6]. Dans l'intitulé de

1. Il suffit de rappeler l'intérêt que porte Hérodote au culte d'Héraclès (Panyasis avait composé une *Héracléide*) et la connaissance profonde qu'il a des colonies ioniennes (Panyasis avait écrit un poème intitulé Ἰωνικά). Le surnom de τερατοσκόπος, donné au poète, expliquerait assez bien aussi le goût de l'historien pour les prodiges. Ces idées ont été longuement développées par M. Ad. Schöll, *Herodots Entwicklung zu seinem Beruf*, dans le *Philologus*, t. X (1855), p. 25-81.

2. Signalons encore l'invraisemblance qu'il y a à supposer les Alexandrins si bien renseignés sur Panyasis et si peu sur Hérodote. Tout le fondement de cette théorie consiste dans la prétendue éclipse qu'aurait subie la réputation d'Hérodote. Nous avons montré l'insuffisance de cette hypothèse.

3. D'après Suidas (au mot Πανύασις), les anciens ne savaient pas au juste si Hérodote était le cousin ou le neveu du poète.

4. Il faut remarquer, en outre, que le mot ἐξάδελφος, employé par Suidas, ne vient certainement pas d'une source ancienne. On disait en grec ἀνεψιός.

5. Eusèbe, *Chronique* (éd. Schöne), Ol. 72,4 (489/8) : Πανύασις ποιητὴς γνωρίζεται. Une mention analogue se rencontre pour Hérodote vingt ans après, Ol. 78,1.

6. Pour le texte et le commentaire de ce document épigraphique, nous renvoyons au *Recueil des Inscriptions juridiques de la Grèce*, dû à la collaboration de MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach, fasc. I, n° 1.

ce document figure le nom de Lygdamis, à une place qui convient seulement à un dynaste. C'est sans aucun doute le Lygdamis de Suidas. De plus, la loi en question a pour objet de régler, « au profit de citoyens bannis, puis amnistiés, la durée et le mode du droit de revendication immobilière [1] ». Il y avait donc eu, sous le gouvernement de Lygdamis, après une ou plusieurs révoltes rigoureusement réprimées, un retour et une réintégration des bannis. Avec ces événements s'accordent tout d'abord au moins deux des faits rapportés par Suidas : Panyasis succombe dans l'une des révoltes que suppose l'inscription, et la même entreprise ou une entreprise analogue entraîne l'exil d'Hérodote. Reste à examiner le troisième point : la chute de Lygdamis et la part qu'y aurait prise l'exilé de Samos.

C'est le trait de la notice de Suidas qui a trouvé le plus d'incrédules : on remarque qu'Hérodote, s'il exprime franchement des sentiments démocratiques [2], n'a pas le tempérament d'un homme d'action, d'un ennemi farouche de la tyrannie, et l'on s'étonne surtout de l'entendre dans son livre parler avec tant de faveur de la reine Artémise, la grand'mère du tyran qu'il aurait chassé. On se demande aussi comment le même homme aurait pu, après avoir expulsé le dynaste protégé par le Grand Roi, entreprendre dans toute l'étendue de l'empire perse les voyages qu'il dut y faire pour recueillir les matériaux de son histoire. Aucune de ces raisons n'est par elle-même décisive; mais l'une et l'autre nous autorisent à tenter de donner au texte de Suidas une interprétation un peu différente. Cette interprétation, nous la trouvons dans le texte épigraphique qui nous a déjà servi tout à l'heure. Il suffit en effet de faire coïncider le retour d'Hérodote et son offensive contre Lygdamis avec la victoire qu'obtint le parti démocratique, quand le tyran accorda l'amnistie aux exilés et leur permit de revendiquer leurs biens. Cette concession seule attestait une véritable défaite du tyran; mais ce qui achève de nous révéler une révolution politique à Halicarnasse, c'est l'intitulé du texte de loi : Lygdamis, au lieu de gouverner seul, partage désormais le pouvoir avec l'assemblée des citoyens; il n'a plus qu'une puissance restreinte, limitée par les droits du peuple. Nous supposons qu'Hérodote avait travaillé de toutes ses forces à ce résultat, et qu'il fut un des chefs du parti victorieux. C'était assez pour que la tradition déclarât

1. Nous empruntons les termes mêmes de M. Dareste.
2. On sait l'éloge qu'il fait du régime qu'il appelle ἰσηγορίη (V, 78).

qu'il avait chassé le tyran Lygdamis. Si notre hypothèse est juste, il lui avait ôté seulement le pouvoir absolu, content d'établir dans sa ville, à côté de l'autorité traditionnelle d'un dynaste, les droits politiques de l'assemblée populaire. Ainsi put-il ne point passer dans ses voyages, aux yeux des satrapes du Grand Roi, pour un adversaire irréconciliable de la Perse; ainsi s'explique qu'il ait admiré sans embarras la courageuse Artémise : il n'avait pas, à proprement parler, renversé la dynastie de cette reine.

Avant de chercher à dater les événements que nous venons de reconnaître, achevons la notice biographique de Suidas : Hérodote, ayant encouru la jalousie de ses concitoyens, prend part volontairement à la colonisation athénienne de Thurii, et c'est dans cette ville qu'il meurt. Ces deux faits s'accordent avec le témoignage de l'épitaphe composée pour son tombeau, d'après Étienne de Byzance [1]. Mais cette épitaphe n'a par elle-même ni plus ni moins d'autorité que le texte de Suidas : le titre donné à l'historien, Ἰάδος ἀρχαίης ἱστορίης πρύτανις, révèle assez les préoccupations littéraires et le goût des Alexandrins pour les classifications. L'inscription a donc été rédigée à une époque fort éloignée de la mort d'Hérodote. Néanmoins la tradition qui le montrait en butte à la jalousie de ses concitoyens garde quelque valeur : la modération de ses opinions politiques a dû l'exposer à la haine des hommes de parti. Enfin la mort d'Hérodote à Thurii nous semble probable, quoique d'autres témoignages parlent d'Athènes et de Pella. C'est un problème que nous discuterons dans la suite de cette introduction.

Une seconde série de documents biographiques sur Hérodote se compose, avons-nous dit, de quelques fragments de chronologies anciennes. Ces données, d'ailleurs très pauvres, se rattachent presque toutes à une seule date : la fondation de Thurii. La démonstration de cette vérité a été faite par M. H. Diels dans un savant article sur la *Chronique* d'Apollodore [2] : par une habile comparaison des notices chronologiques qui proviennent de cette source, l'auteur a reconnu et

1. Étienne de Byzance, au mot Θούριοι :

Ἡρόδοτον Λύξεω κρύπτει κόνις ἥδε θανόντα,
Ἰάδος ἀρχαίης ἱστορίης πρύτανιν,
Δωριέων βλαστόντα πάτρης ἄπο· τῶν γὰρ ἄτλητον
μῶμον ὑπεκπροφυγὼν Θούριον ἔσχε πάτρην.

2. *Rheinisches Museum*, t. XXXI (1876), p. 1-54.

prouvé qu'Apollodore avait usé couramment d'une combinaison ingénieuse qui consiste à dater la vie des personnages illustres par leur ἀκμή, c'est-à-dire par leur quarantième année. Cette remarque, qui sert à expliquer la plupart des dates fournies par les grammairiens grecs sur les grands écrivains de l'époque classique, s'applique bien au témoignage le plus précis que nous possédions sur Hérodote. Il s'agit du passage des *Nuits attiques* où Aulu-Gelle rapporte les calculs d'une femme érudite qui vivait au temps de Néron, Pamphila [1] : Hérodote aurait eu cinquante-trois ans au début de la guerre du Péloponnèse, en 431. Mais dans le même passage, Thucydide est censé avoir eu alors quarante ans; or on ne peut douter que cet âge n'ait été fixé par Pamphila, ou plutôt par Apollodore, d'après ce que dit Thucydide lui-même quand il rappelle que, dès le commencement des hostilités, il avait pu y appliquer toute la force de son esprit [2]. Le même calcul plaçait la maturité d'Hérodote treize ans auparavant, en 444/3 (Olympiade 84,1), c'est-à-dire l'année où tous les Grecs furent officiellement conviés à coloniser la nouvelle ville de Thurii [3]. On savait qu'Hérodote avait pris part à cette entreprise, et, à défaut d'autres données, on partait de cette date pour placer sa naissance quarante ans plus tôt, en 484/3. Ce calcul semble avoir servi de base, plus ou moins directement, aux témoignages analogues de Denys d'Halicarnasse [4] et de Diodore [5]. Il apparaît encore chez Pline l'Ancien, qui considère l'année 444 comme une date capitale dans la vie de notre auteur : seulement, par une erreur facile à comprendre, l'écrivain latin attribue à cette année 444, qui représente l'ἀκμή d'Hérodote, la composition même de son ouvrage [6].

Le calcul approximatif d'Apollodore offre-t-il du moins un résultat satisfaisant? Un texte d'Eusèbe semble, au premier abord, contraire à cette combinaison : l'historien, d'après cette chronique, se serait fait connaître dans l'Olympiade 78, 1, soit en 468/7 [7]. Si l'on prend ce texte à la lettre, il faut reculer dans le passé la naissance de notre auteur, et la placer aux environs de l'année 500. C'est le parti qu'a

1. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XV, 23.
2. Thucydide, V, 26, § 5.
3. L'éditeur d'Hérodote, Stein, a résumé dans une note toutes les circonstances de la fondation de Thurii (*Introduction*, p. x, n. 2, 5e édition).
4. Denys d'Halicarnasse, *Sur Thucydide*, 5, p. 820 Reiske.
5. Diodore de Sicile, II, 32.
6. Pline, *Histoire naturelle*, XII, 8.
7. Eusèbe, *Chronique*, Ol. 78,1 : Ἡρόδοτος ἱστοριογράφος ἐγνωρίζετο.

récemment adopté M. Stein [1]. Mais une objection grave nous paraît s'opposer à cette conclusion : est-il possible d'admettre qu'Hérodote ait eu vingt ans l'année de Salamine? Un homme de vingt ans garde un souvenir très vif des événements dont il est témoin, et ce n'est pas le cas pour Hérodote. Dans tout le récit des guerres médiques, on sent, il est vrai, l'homme pénétré des sentiments d'admiration et de fierté qu'inspira la défaite de Xerxès à tous les contemporains grecs de cette expédition formidable; mais nulle part, à propos des faits de l'année 480, l'historien ne fait profession de témoin oculaire; il a grandi certainement au milieu des souvenirs récents de la guerre; mais il n'en a conservé aucune impression directe. Suivant toute vraisemblance, il était encore enfant en 480, lorsque la reine Artémise, qui régnait dans sa ville natale, réunit des vaisseaux et des hommes pour prendre part à la campagne de Xerxès. S'il fallait changer quelque chose aux calculs d'Apollodore, la date de 490 serait la plus haute où il nous parût possible de remonter.

Comment donc interpréter le témoignage d'Eusèbe? Il est naturel d'y chercher une allusion à l'un des faits signalés par Suidas dans la vie d'Hérodote, et cette hypothèse est d'autant plus permise que la même année 468/7 marquait aussi, suivant quelques auteurs, une date importante dans la biographie de Panyasis [2]. Cet événement, dont le souvenir s'était conservé dans la biographie de l'oncle et dans celle du neveu, ne serait-ce pas la révolte qui avait amené la mort de l'un et l'exil de l'autre? Agé alors de dix-huit ou de vingt ans, Hérodote avait pu prendre déjà une part active à l'œuvre politique poursuivie par son oncle : en ce sens l'auteur de la chronologie reproduite par Eusèbe pouvait dire avec raison qu'Hérodote avait commencé alors à se faire connaître (ἐγνωρίζετο). L'échec de l'entreprise s'explique d'ailleurs à cette date par l'appui que le tyran trouvait dans la puissance perse, encore à peu près intacte en Asie.

Dans cette hypothèse, le texte de Suidas sur les successeurs d'Artémise doit être légèrement modifié [3]. Car, si le fils de cette reine était

1. *Introduction*, p. III, n. 2.
2. D'après Suidas, quelques auteurs faisaient naître Panyasis à cette date; l'erreur venait peut-être d'une confusion entre la naissance du poète et un acte important de sa vie.
3. Nous adoptons ici une correction proposée jadis par M. Ad. Schöll (*Philologus*, t. X, p. 35), et reprise depuis par M. Fr. Rühl (*Ibid.*, t. XLI, p. 68), ainsi que par l'éditeur d'Hérodote, Stein (*Introduction*, p. VIII).

encore un jeune homme, d'après Hérodote, en 480 [1], il ne peut pas avoir eu, douze ans plus tard, un fils (Lygdamis) en état de régner. Aussi bien ce qui ressort avant tout du témoignage de Suidas, c'est qu'Hérodote fut envoyé en exil et Panyasis mis à mort par le troisième successeur d'Artémise. Entre les deux princes qui avaient succédé à cette reine, les auteurs de chroniques durent naturellement supposer une parenté directe; mais, loin d'être certaine, cette parenté semble même contredite par ce fait, que Lygdamis porte le même nom que le père d'Artémise : suivant l'usage grec, il passerait plutôt pour le petit-fils de ce Lygdamis que pour son arrière-petit-fils. Ce serait un second fils d'Artémise qui aurait succédé au premier, et dans ce cas la date de 468/7 n'aurait rien qui dût nous surprendre.

Les victoires de Cimon sur les bords de l'Eurymédon, en 465 [2], furent une menace pour tous les tyrans des villes grecques en Asie; mais nous ne savons pas si l'attaque heureuse d'Hérodote contre Lygdamis date des années qui suivirent immédiatement cette victoire. L'inscription d'Halicarnasse, qui appartient sans aucun doute à la première moitié du v[e] siècle, ne peut pas être avec certitude rapportée à une date précise. Cependant une limite extrême, au-dessous de laquelle on ne saurait placer la chute du tyran Lygdamis, nous est fournie par les inscriptions athéniennes relatives au tribut des alliés : dès l'année 454, Halicarnasse figure sur ces listes comme une ville indépendante [3], tandis que d'autres cités cariennes, également gagnées à l'alliance d'Athènes, sont inscrites avec le nom de leur dynaste [4]. Voici donc un fait incontestable : Lygdamis, en 454, n'avait plus même la situation amoindrie que nous avons définie plus haut d'après l'amnistie accordée aux exilés : le *modus vivendi* organisé, suivant notre hypothèse, au retour d'Hérodote, ne se prolongea pas jusqu'en 454, et Halicarnasse n'attendit pas les nouvelles campagnes de Cimon, en 449, pour secouer définitivement le joug.

La connaissance exacte de ces événements nous échappe; mais si, comme il semble probable, Hérodote partit de Samos pour quelques-uns de ses grands voyages, on peut admettre par hypothèse que

1. Hérodote, VII, 99.
2. Nous suivons ici la chronologie généralement adoptée, telle qu'on la trouve, par exemple, dans les tables de Peter, *Zeittafeln der griech. Geschichte*, 6[e] éd., 1886, et de Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. V.
3. *Corp. Inscr. Attic.*, I, n° 226.
4. *Ibid.*, n[os] 230 et 240.

son retour à Halicarnasse n'eut pas lieu aussitôt après la victoire de l'Eurymédon. Quoi qu'il en soit, pendant quelque temps, les partis réconciliés se calmèrent, et Hérodote dut contribuer à cette pacification. Mais bientôt la violence l'emporta, et Lygdamis tomba sous les coups de tyrannicides : ce fut dans la suite un titre de noblesse à Halicarnasse que d'appartenir à la famille de ces libérateurs [1]. Hérodote, suivant nous, n'avait pas pris part à cette révolution nouvelle, et le triomphe d'un parti violent rendait difficile son séjour dans sa ville natale. Attiré d'ailleurs au dehors par le goût des voyages, il se résolut à quitter de nouveau sa patrie, non pas pour aller directement à Thurii, comme on pourrait le penser d'après Suidas, mais pour visiter le monde, qu'il avait déjà commencé à parcourir.

Une seule donnée chronologique d'Eusèbe a trait à cette nouvelle période de son existence : c'est celle qui nous le montre à Athènes, en 445/4 ou 446/5, honoré d'une récompense pécuniaire par le conseil des *Cinq Cents* [2]. Comme toujours, dans un témoignage de ce genre, il faut distinguer deux choses : la date, et le fait même rapporté à cette date par le chroniqueur. Ici la date peut paraître dépendre encore de la fameuse colonisation de Thurii. Du moment où Hérodote avait pris part à cette entreprise athénienne, il fallait bien qu'il eût séjourné auparavant à Athènes, et, s'il avait reçu dans cette ville une récompense publique, une combinaison toute naturelle devait faire placer cet honneur un peu avant son départ pour l'Italie. Malgré la justesse de ce raisonnement, nous ne considérons pas comme impossible que les sources d'Eusèbe aient contenu, sur ce détail de la vie d'Hérodote, une donnée certaine, indépendante de tout calcul approximatif : en effet, un historien athénien de la fin du IVe siècle, Diyllos, parlait, lui aussi, d'une récompense accordée à Hérodote; il n'en indiquait pas la date, au moins d'après Plutarque, mais il citait l'auteur de la proposition [3] : ce document, conservé peut-

1. Telle est du moins l'hypothèse qu'on peut faire d'après l'éloge que reçoit, sur une inscription d'Halicarnasse (LE BAS et WADDINGTON, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n° 505), un personnage du nom de Νιρεύς fils de Néon : il est honoré διὰ τὴν ἀπὸ τῶν κτιστῶν καὶ τυραννοκτόνων τῆς πόλεως καθ' ἑκατέρους τοὺς γονεῖς αὐτοῦ εὐγένιαν.

2. EUSÈBE, *Chronique*, éd. Schöne, p. 106 : Ἡρόδοτος ἱστορικὸς ἐτιμήθη παρὰ της Ἀθηναίων βουλῆς, ἐπαναγνοὺς αὐτοῖς τὰς βίβλους. Pour la date de cette lecture, Eusèbe indiquait, d'après saint Jérôme, l'Ol. 83,4 (445/4), et d'après la version arménienne, l'Ol. 83,3 (446/5).

3. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 36, § 6 : Ὅτι μέντοι δέκα τάλαντα δωρεὰν

être dans le recueil de Crateros (ψηφισμάτων ξυναγωγή) [1], pouvait bien porter sa date avec lui.

Une question plus importante est de savoir si le fait d'une récompense officielle, donnée à Hérodote pour une lecture de son livre, est exact. Mais cette question se rattache au problème plus général de la formation et de la composition de son histoire. Ce problème lui-même nous oblige à parler d'abord des voyages qui ont précédé et préparé l'œuvre de l'écrivain.

II

Recherches et hypothèses sur les voyages d'Hérodote, et sur la manière dont il a composé son ouvrage.

Toute recherche sur les voyages d'Hérodote serait inutile, s'il était prouvé que l'historien a voulu donner le change à ses lecteurs sur la source véritable de ses informations. C'est donc la véracité du voyageur qu'il faut avant tout discuter : peut-on l'accuser d'avoir simulé des voyages qu'il n'avait pas faits?

Un seul auteur ancien a émis des doutes à cet égard. Aristide le Rhéteur [2] relève chez Hérodote, à propos des prétendues sources du Nil entre Syène et Éléphantine, cette singulière contradiction : tout en déclarant qu'il est allé lui-même jusqu'à Éléphantine [3], Hérodote décrit un état de choses purement fabuleux; il parle d'un abîme sans fond et de deux hautes montagnes, qui n'ont jamais existé! S'il avait visité Éléphantine, dit Aristide le Rhéteur, aurait-il rapporté une aussi absurde tradition? — L'argument n'est pas sans réplique : cette tradition, Hérodote l'avait entendue à Saïs, de la bouche d'un personnage officiel [4]; elle méritait d'être mentionnée, non pas dans un récit de voyage peut-être (ce n'est pas un récit de ce genre qu'a composé Hérodote), mais dans un exposé des connaissances que l'auteur avait recueillies sur le Nil. Aussi bien, avec une réserve qui lui est ordinaire, Hérodote n'a-t-il pas manqué de laisser entendre qu'il n'était pas dupe

ἔλαβεν ἐξ Ἀθηνῶν Ἀνύτου τὸ ψήφισμα γράψαντος, ἀνὴρ Ἀθηναῖος οὐ τῶν παρημελημένων ἐν ἱστορίᾳ, Δίυλλος, εἴρηκεν.

1. Cf. *Fragm. histor. græc.*, t. II, p. 617-622.
2. Aristide, p. 341-345 éd. Jebb; t. II, p. 458-459 éd. Dindorf.
3. Hérodote, II, 29.
4. Id., II, 28 : Ὁ γραμματιστὴς τῶν ἱρῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίης.

du personnage qui lui avait conté ces merveilles (ἔμοιγε παίζειν ἐδόκεε) : cette défiance ne se fondait-elle pas précisément sur la connaissance directe qu'il avait des lieux?

C'est au sujet du même voyage que plusieurs savants modernes accusent ouvertement la mauvaise foi de notre auteur. Suivant M. Sayce, le dernier et le plus autorisé de ces critiques [1], Hérodote a voulu faire croire à ses lecteurs qu'il avait visité la Haute-Égypte, et, pour leur en imposer, il a eu recours soit à des sous-entendus malhonnêtes, soit à de véritables mensonges. Veut-on un exemple de ces habiles réticences? Hérodote rapporte la mésaventure survenue à son prédécesseur Hécatée dans le temple de Thèbes : comme le vaniteux logographe faisait montre de sa noblesse, et prétendait descendre d'un dieu au seizième degré, les prêtres de Zeus lui opposèrent, pour le confondre, une série de statues représentant 345 prêtres qui s'étaient succédé de père en fils sans interruption. « C'est, ajoute l'historien, ce qu'ils ont fait aussi avec moi, sauf que je ne leur faisais pas ma généalogie [2]. » Mais, remarque M. Sayce, ces statues qu'avait vues Hérodote, elles étaient à Memphis, non à Thèbes, et elles représentaient, non pas les prêtres de Zeus, mais les rois d'Égypte [3]. Voilà ce que ne dit pas en cet endroit l'historien, qui veut laisser entendre qu'il a visité Thèbes. Insinuation mensongère! Autrement, il aurait trouvé autre chose à dire des monuments grandioses de la moderne *Karnak* que ces simples mots : ἐσαγαγόντες ἐς τὸ μέγαρον ἔσω ἐὸν μέγα [4]! Fort de cet argument, M. Sayce rejette sans hésiter le témoignage suivant d'Hérodote : « Je me suis rendu à Thèbes et à Héliopolis pour savoir si les traditions de ces deux villes étaient d'accord avec celles de Memphis [5] ». Non, dit M. Sayce, Hérodote n'est pas allé à Thèbes; il se vante ici d'un voyage qu'il n'a pas fait, ou plutôt il y a dans le texte une interpolation, et il faut supprimer les mots ἐς Θήβας! Même critique pour le voyage d'Éléphantine. « Voici, dit Hérodote, tout ce que j'ai pu apprendre de plus (sur le cours du Nil), jusqu'à la ville d'Éléphantine, comme témoin oculaire, pour le reste,

1. Sayce (A.-H.), *The ancient empires of the East, Herodotos I-III*, London, 1883. Nous résumons ici les pages xxvi et xxvii de l'*Introduction*, et les notes du même critique aux chap. 3 et 29 du liv. II.
2. Hérodote, II, 143.
3. Id., II, 142.
4. Id., *ibid.*
5. Id., II, 3.

par ouï-dire [1]. » M. Sayce ne croit pas Hérodote sur parole : le voyageur qui appelle Éléphantine une *ville*, alors que c'est seulement une *île*, n'a pas réellement visité ces parages; il dénature la vérité en se donnant pour un témoin oculaire, ou bien c'est un copiste qui lui a fait commettre ce mensonge, tandis que lui-même se contentait de tromper son lecteur par un silence prudent.

Les deux corrections proposées par M. Sayce sont également arbitraires : l'une, qui se rapporte au voyage d'Éléphantine, et qui consiste dans la suppression des mots αὐτόπτης ἐλθών, a pour elle, il est vrai, l'autorité d'un manuscrit [2]; mais M. Alfred Croiset a bien montré que, d'après les règles connues de la critique des textes, il s'agissait là, non d'une glose introduite à tort dans les manuscrits, mais d'une omission attribuable seulement à un copiste : cette omission s'explique en effet par le voisinage de deux terminaisons similaires (μέχρι Ἐλεφαντίνης πόλιος et ἀπὸ Ἐλεφαντίνης πόλιος), entre lesquelles se trouvent les mots oubliés dans un manuscrit [3]. Quant à la suppression de la prétendue glose ἐς Θήβας au chapitre 3 du livre II, elle ne repose que sur un argument contestable : « Héliopolis seule, dit M. Sayce [4], et non Thèbes, était assez rapprochée de Memphis pour qu'Hérodote songeât à y aller vérifier les traditions recueillies par lui auprès des prêtres d'Héphæstos ». Mais est-ce que la ville sainte de Thèbes n'était pas universellement renommée? Et ne savons-nous pas que les trois villes de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes « représentaient les trois formes principales du culte religieux de la vieille Égypte [5] »?

Il faut donc s'y résoudre : si Hérodote n'a vu ni Thèbes ni Éléphantine, il a deux fois menti de la façon la plus grossière; car nulle part, pour aucun de ses voyages, il n'a plus explicitement attesté sa présence en un point. Pourquoi donc douter de sa parole? Parce qu'il a fait d'Éléphantine une *ville* au lieu d'une *île*? — Mais, si dans cette *île* il y avait une *ville*, n'a-t-il pas pu se servir aussi bien de l'un que de

1. Hérodote, II, 29.
2. Le ms. B. de Stein.
3. A. Croiset, *La véracité d'Hérodote*, dans la *Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 159-160.
4. Sayce, *op. cit.*, p. xxvi, n. 2.
5. Nous empruntons cette citation au commentaire explicatif que M. Brugsch a joint à l'édition classique de Stein, Hérodote, II, 3. Ajoutons que la correction de M. Sayce n'est pas admise par le plus récent commentateur du II[e] livre, M. A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch, mit sachlichen Erläuterungen*, Leipzig, 1890, p. 46.

l'autre terme? — Parce qu'il a commis des erreurs dans la description du Nil en cet endroit? — Mais nous avons déjà dit qu'il n'était pas dupe de toutes ces erreurs, et du reste il a pu lui-même en commettre de bonne foi : sa méthode et sa critique peuvent être en défaut, nous ne parlons ici que de sa véracité. Reste le prétendu séjour à Thèbes. Pourquoi Hérodote n'a-t-il pas décrit les monuments de cette ville? — Mais, encore une fois, il ne faisait pas un récit de voyage, et c'est dans un résumé de la plus ancienne histoire politique et religieuse de l'Égypte qu'il parle accidentellement du temple de Thèbes. Encore les mots ἱὸν μέγα, appliqués à ce temple, ont-ils peut-être dans sa pensée plus de valeur qu'on ne se l'imagine; car, en Grèce comme en Égypte, c'est la dimension grandiose des édifices qui semble avoir provoqué surtout son admiration [1]. De même, dans l'anecdote relative à Hécatée, nous ne nous étonnons pas qu'Hérodote rappelle par allusion son voyage de Thèbes à l'instant même où il vient de parler de sa conversation avec les prêtres de Memphis : il n'y a là aucune supercherie, aucun tour de passe-passe, comme le prétend M. Sayce [2]; nous voyons seulement dans ce passage un rapprochement naturel entre deux séries analogues, l'une de rois, l'autre de prêtres : ayant à parler de la première, l'historien mentionne aussi la seconde, c'est-à-dire qu'il compare à la liste royale de Memphis les statues sacerdotales de Thèbes; mais ces statues n'avaient d'autre intérêt pour lui, en cet endroit de son livre, que d'attester la haute antiquité des générations humaines de l'Égypte : il n'avait pas alors à les décrire plus longuement. Plusieurs erreurs sans doute se rencontrent dans cette partie de son récit [3]; il s'y trouve aussi un trait de malice à l'adresse d'Hécatée; mais nous ne pouvons pas y découvrir la trace d'un subterfuge qui serait un véritable mensonge [4].

Ainsi, malgré les doutes d'Aristide le Rhéteur et les accusations

1. Voir comment il parle, par exemple, du temple de Héra à Samos (III, 60) et comment il compare le *Labyrinthe* aux plus *grands* temples grecs (II, 148).
2. M. Sayce emploie le mot *legerdemain* (*op. cit.*, p. XXVII).
3. Cf. les notes de STEIN (II, 142, l. 4, et 143, l. 7), et de WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 505-510.
4. Dans son récent ouvrage sur *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* (Paris, 1893), M. D. Mallet pense qu'Hérodote « n'avait fait que passer à Thèbes, ainsi que les touristes modernes, et qu'ayant appris peu de chose sur ses édifices et sur son histoire, il s'est abstenu de rien dire de ce qu'il connaissait mal » (p. 431). Le même savant remarque que Thèbes, au v° siècle, successivement détruite par les Assyriens et par les Perses, n'était plus à proprement parler une ville.

formelles de M. Sayce, on doit admettre qu'Hérodote a, comme il le dit lui-même, remonté le Nil jusqu'à Éléphantine. Aussi bien la domination des Perses, établie militairement jusque-là, assurait-elle aux voyageurs les ressources et la sécurité désirables.

Le voyage de la Haute-Asie jusqu'à Babylone, et de là jusqu'à Suse, ne présentait pas plus de difficulté : des fonctionnaires perses le faisaient souvent, et l'on sait que la cour de Darius avait attiré, dès la fin du VIe siècle, des artistes et des médecins grecs [1]; cet échange de communications ne s'était pas ralenti au temps de Xerxès; il ne cessa pas durant tout le Ve siècle. Hérodote fut-il réellement de ceux qui entreprirent ce voyage?

Sans être aussi explicite pour Babylone que pour Éléphantine, l'historien décrit cette ville avec toute l'assurance d'un témoin oculaire, et même, en un endroit, venant à parler d'une statue d'or placée autrefois dans le temple du dieu Bel, il a soin de dire : « Je n'ai pas vu cette statue, mais je répète à ce propos ce qu'en disent les Chaldéens [2] ». N'est-ce pas comme s'il attestait expressément qu'il avait vu tout le reste?

Tel n'est pas le sentiment de M. Sayce : selon lui, toute la description de Babylone vise à tromper le lecteur, et cette phrase même : « pour moi, je n'ai pas vu cette statue », loin de prouver la réalité du voyage d'Hérodote, est au contraire ce qui trahit la fraude. Car, par cet aveu imprudent, l'auteur attire notre attention sur le pillage exercé par Xerxès à Babylone, et, une fois sur cette piste, nous trouvons dans Arrien [3] que le monarque, en même temps qu'il enlevait la précieuse statue, avait fait détruire le temple où elle était. Hérodote n'a donc pu voir ni l'une ni l'autre, et c'est pour se donner l'apparence d'un témoin scrupuleux, qu'il a imaginé d'avouer la moitié de la vérité. Après cela, on comprend que M. Sayce n'hésite pas à reléguer dans le domaine de la fiction le prétendu voyage de notre auteur dans la Haute-Asie. Le malheur est que ce raisonnement repose sur un témoignage qui n'est pas infaillible : quelle autorité particulière a l'historien d'Alexandre pour le règne de Xerxès? Et quelle vraisemblance offre cette destruction totale des sanctuaires de Baby-

1. M. Perrot a résumé, dans un chapitre de son *Histoire de l'art antique*, ces premiers rapports de la Perse avec la Grèce (t. V, liv. X, chap. I, § 4).
2. HÉRODOTE, I, 183.
3. ARRIEN, VII, 17.

lone [1]? Sur ce point, entre Hérodote et Arrien, nous avons le droit de choisir, et le premier nous paraît un meilleur témoin que le second.

Si le texte d'Arrien ne résout pas décidément la question, il y a lieu de revenir à des arguments moins nouveaux sans doute, mais plus solides. La question en effet remonte pour le moins au siècle dernier : aux objections de Des Vignoles [2], Wesseling avait déjà répondu [3], et l'opinion de Wesseling avait été généralement suivie jusqu'à nos jours. Cependant, en 1857, M. Breddin éleva de nouveau des doutes sur le voyage d'Hérodote en Asie [4], et quinze ans plus tard, en 1872, M. Matzat consacra un long article à l'examen et à la réfutation de cette thèse [5]. Il nous paraît utile de rappeler, en ce qui concerne Babylone, les points essentiels de cette discussion.

Le nœud de la question, pour M. Breddin, comme pour M. Sayce, est le témoignage formel d'Hérodote : « Pour moi, je n'ai pas vu cette statue ». Comment donc échapper au dilemme suivant : ou bien Hérodote a visité Babylone, ou bien c'est un menteur éhonté? M. Breddin, qui ne veut adopter ni l'une ni l'autre de ces deux alternatives, a recours à un moyen radical, à une correction de texte : la symétrie, dit-il, exigeait que l'historien, parlant dans le même chapitre de deux statues d'or massif, donnât pour l'une comme pour l'autre le chiffre exact de leur poids; or, dans l'état actuel du texte, il le fait pour la première; mais pour la seconde il s'exprime ainsi : ἐγὼ μέν μιν οὐκ εἶδον. Cette différence ne tient-elle pas à ce que le poids de la seconde statue était indiqué dans les anciens manuscrits par des chiffres qu'un copiste plus récent n'aura pas compris? Pour remplacer les mots qu'il était forcé de passer, ce copiste, désireux de faire voyager Hérodote le plus loin possible, aura de son propre mouvement écrit la phrase qui nous occupe, et qui seule cause l'embarras des critiques. Cette phrase supprimée, il n'y a plus de difficulté à reconnaître qu'Hérodote n'a pas visité Babylone.

1. Voir à ce sujet les judicieuses observations de M. A. Croiset, dans l'article déjà cité (*Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 158).

2. DES VIGNOLES, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, t. II, p. 646.

3. WESSELING, *Préface* à son édition d'Hérodote, 1763, p. 1.

4. BREDDIN, *Bedenken gegen Herodots asiatische Reise*, Programme de Magdebourg, 1857.

5. MATZAT (H.), *Ueber die Glaubwürdigkeit der geographischen Angaben Herodots über Asien*, dans *Hermès*, t. VI (1872), p. 431-442.

Cette correction a le tort de supposer un copiste à la fois trop ignorant de son métier et trop plein de préoccupations littéraires : le même homme, à quelques lignes de distance, est supposé capable de lire un chiffre et incapable d'en lire un autre; puis, plutôt que de transcrire un nombre quelconque, il entreprend de refaire à sa façon le texte d'Hérodote, et, au lieu d'y introduire une phrase banale, il fait intervenir l'auteur lui-même dans une partie de son récit où il ne paraissait pas jusque-là! On sait aujourd'hui que les copistes ont eu généralement plus de scrupules et moins d'initiative personnelle.

En dehors de ce texte, qui conserve, selon nous, toute sa valeur, nous reconnaissons volontiers que plusieurs autres passages qui avaient paru aux anciens commentateurs fournir une preuve décisive en faveur du voyage d'Hérodote à Babylone se prêtent à une interprétation différente. Des tours comme celui-ci : Διὸς Βήλου ἱρὸν χαλκόπυλον καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι τοῦτο ἐόν (I, 181), ou bien ὡς λέγουσι οἱ Χαλδαῖοι (*ibid.*), ὡς λέγεται ὑπὸ τῶν ταύτῃ οἰκημένων (191), n'indiquent pas nécessairement que l'historien ait vu de ses yeux le monûment qui était encore debout de son temps, ni qu'il ait interrogé sur place les hommes dont il invoque le témoignage. Toutefois ces indications, vagues en elles-mêmes, empruntent quelque force à leur rapprochement avec les mots ἐγὼ μέν μιν οὐκ εἶδον; et quand ailleurs l'historien dit ὡς ἔλεγον οἱ Χαλδαῖοι (183), cet imparfait paraît bien encore se rapporter au temps où il recueillait lui-même ces traditions. Enfin comment interpréter dans le sens de M. Breddin l'opposition que l'auteur établit quelque part entre lui-même et ceux qui n'ont pas vu Babylone [1]?

Contre ces affirmations plus ou moins directes d'Hérodote, on fait valoir des arguments d'un autre ordre : on l'accuse, par exemple, de décrire comme subsistant encore, c'est-à-dire avec des verbes au présent ou au parfait, des monuments ou des mœurs de Babylone qui depuis longtemps n'existaient plus. Cette imputation est-elle fondée? Nous voyons au contraire qu'Hérodote, quand il parle d'une loi disparue de son temps (ὁ μέν νυν κάλλιστος νόμος οὗτός σφι ἦν, οὐ μέντοι νῦν γε διετέλεσε ἐών, I, 196), emploie partout des temps passés; s'il se sert

1. Hérodote, I, 193 : Εὖ εἰδὼς ὅτι τοῖσι μὴ ἀπιγμένοισι ἐς τὴν βαβυλωνίην χώρην καὶ τὰ εἰρημένα καρπῶν ἐχόμενα ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπῖκται. M. Matzat (*op. cit.*, p. 438-439) explique bien le sens de ce parfait (ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπῖκται) : Hérodote se transporte d'avance par la pensée au moment où le lecteur ou l'auditeur, ayant lu ou entendu déjà ce qui précède, aura eu des doutes sur l'exactitude des données relatives à la richesse du sol babylonien.

ailleurs du présent, comme au sujet du culte de Mylitta (*ibid.*), savons-nous si ces rites monstrueux avaient disparu? — Il parle, nous dit-on, des cent portes de la ville (I, 179), alors qu'ailleurs Darius est censé les avoir toutes arrachées (III, 159). Mais qui ne voit que l'emplacement seul des portes, visible sans doute même après la destruction consommée par Darius, autorisait l'historien à s'exprimer comme il a fait? Cette explication convient à tous les autres temps présents ou parfaits employés dans le même passage, τὸ τεῖχος ἐλήλαται (I, 180), τεῖχος περιθέει (181), αἱμασιὴ πλίνθων ὀπτέων παρατείνει (180).

Il ne subsiste donc d'autres raisons, pour douter du voyage d'Hérodote à Babylone, que les erreurs commises par lui dans la description de cette contrée. Ces erreurs, M. Sayce les énumère avec complaisance [1]. A vrai dire, quelques-unes sont incontestables, mais peu graves, comme celle qui consiste à dire qu'il pleut rarement à Babylone (I, 193), alors que la pluie, rare en été, y est abondante en hiver et au printemps. D'autres, plus graves, sont aussi plus contestables : telle cette assertion d'Hérodote, que la reine Nitocris avait fait construire à Babylone un pont avec de grosses pierres (I, 186). Il n'y avait pas, dit M. Sayce [2], de grosses pierres dans le pays. Mais sur ce point tous les assyriologues ne partagent pas l'avis de M. Sayce, et M. Delattre a fort justement rappelé à ce propos un texte de Xénophon [3], suivant lequel « les riverains de l'Euphrate, entre Corsote et les portes babyloniennes, vivaient du produit des pierres meulières extraites le long du fleuve, et façonnées pour l'usage des habitants de Babylone [4] ». Il ne nous appartient pas de discuter ici d'autres problèmes techniques, qui échappent à notre compétence; il nous suffit de constater que les arguments de cette nature, invoqués par M. Sayce contre le voyage d'Hérodote dans la Haute-Asie, n'ont pas convaincu les savants les plus versés dans la connaissance des antiquités babyloniennes [5].

En résumé, pour Babylone comme pour Éléphantine, le témoi-

1. Sayce, *op. cit.*, p. xxix.
2. Id., *op. cit.*, I, 186, n. 1.
3. Xénophon, *Anabase*, I, 5, § 5.
4. Delattre (A.-J.), *L'exactitude et la critique en histoire, d'après un assyriologue*, dans le *Muséon*, t. VII (1888), p. 573 et suiv.
5. En défendant la véracité et l'exactitude d'Hérodote, M. Delattre n'a fait que suivre l'exemple de M. Oppert. On sait que l'auteur de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* a contrôlé sur place, à travers les ruines de Babylone, la description d'Hérodote.

gnage formel d'Hérodote n'a pas été, selon nous, convaincu de fausseté. Cela suffit pour que, d'une manière générale, la véracité du voyageur soit mise hors de doute. On peut discuter encore sur l'étendue de quelques-uns de ses voyages ; et même quand il déclare qu'il a visité un pays, on peut se demander pour quelle part son expérience personnelle entre dans la description qu'il en fait ; mais l'essentiel est que vraiment il ait beaucoup voyagé. Dès lors il est permis de rechercher dans son livre le souvenir et la trace de ses voyages : il est nécessaire surtout de vérifier si les nouveaux détails biographiques qui peuvent se tirer de cette étude nous font entrevoir quelque chose des circonstances et des idées qui ont présidé à la préparation et à la composition de son ouvrage [1].

Il n'est pas vraisemblable qu'Hérodote, encore tout jeune, ait quitté sa ville natale pour de lointains voyages. Avait-il, avant son exil à Samos, visité les côtes et les îles voisines d'Halicarnasse [2] ? Est-ce de cette époque que date la connaissance qu'il a des sanctuaires de Milet, de Rhodes et d'Éphèse, du beau climat de l'Ionie, et des principales villes du voisinage ? On ne sait. Mais les excursions qu'il put faire alors ne furent sans doute qu'une sorte de complément à l'éducation qu'une famille bien posée [3] pouvait donner à un jeune homme. Rien surtout n'autorise à penser que dès sa première adolescence le futur historien de la guerre médique ait entrepris de suivre l'itinéraire parcouru jadis par Xerxès en Asie Mineure [4]. Cette hypothèse, qui donnerait une si forte unité à la vie et à l'œuvre d'Hérodote, ne repose sur aucune base solide. Deux fois seulement dans son ouvrage l'auteur donne expressément la cause d'un de ses voyages [5], et chaque fois

1. Les voyages d'Hérodote ont été l'objet de nombreux écrits ; nous citerons seulement, dans l'article déjà mentionné de M. Matzat, les pages consacrées aux voyages d'Hérodote en Asie, *Hermès*, t. VI (1872), p. 393-450 ; puis les dissertations de MM. Hachez, *De Herodoti itineribus et scriptis*, Göttingen, 1878, et Hildebrandt, *De itineribus Herodoti europæis et africanis*, Leipzig, 1883.

2. Il nous parait inutile d'énumérer ici, avec M. Matzat (*loc. cit.*), tous les passages qui donnent à penser qu'Hérodote visita ces différents points. La plupart de ces textes peuvent encore prêter à la discussion ; mais, si l'on admet avec nous qu'Hérodote ait fait les grands voyages d'Éléphantine et de Babylone, on peut sans difficulté accorder, *a fortiori*, qu'il connaissait les environs immédiats de sa ville natale.

3. Il ne faut pas oublier, en effet, le mot de Suidas : Ἡρόδοτος......... Ἁλικαρνασσεὺς τῶν ἐπιφανῶν. On peut même, sans trop de hardiesse, ajouter que cette famille était riche : les voyages d'Hérodote supposent de la fortune.

4. C'est une hypothèse gratuite de M. Hachez (*op. cit.*, p. 10).

5. Hérodote, II, 44 : Καὶ θέλων δὲ τούτων πέρι σαφές τι εἰδέναι ἐξ ὧν οἷόν τε ἦν,

c'est la curiosité seule qui le guide, une curiosité qui s'attache moins à des faits historiques qu'à des traditions religieuses et à des phénomènes merveilleux. Cette tendance n'avait-elle pas sa source dans l'éducation d'Hérodote? Ses parents, qui avaient vécu sous le règne d'Artémise, lui avaient peut-être conté dans son enfance quelques-uns des traits qu'il devait consigner plus tard dans son livre [1]. Mais ce n'est pas d'histoire assurément qu'on l'avait nourri, et l'influence de Panyasis avait dû plutôt développer dans l'âme de son neveu le goût de la poésie, l'amour des légendes et des fables, le respect des traditions religieuses, notamment de celles qui touchaient au culte d'Héraclès. Cette éducation, tout entière tournée vers la poésie et la religion, laissa dans l'esprit d'Hérodote des traces assez durables pour qu'on soit autorisé à la prolonger assez tard : s'il avait à peine vingt ans quand l'exil le chassa d'Halicarnasse, nous pouvons croire que rien encore n'avait éveillé en lui l'idée d'une activité littéraire appliquée à l'étude d'événements presque contemporains.

A Samos Hérodote se trouva dans des conditions nouvelles : cette île, une des premières qui aient adhéré à la ligue nationale de Délos, lui ouvrait pour ainsi dire de nouveaux horizons sur le monde grec, sans pourtant l'éloigner encore de la côte asiatique et de l'empire perse. Mais, au début de son exil, le souvenir de sa lutte contre le protégé du Grand Roi, Lygdamis, dut le détourner du continent, où le satrape de Sardes était encore tout-puissant, et c'est vers la mer qu'il dirigea ses regards.

Plusieurs routes s'offraient à lui. Mais nous pouvons ici, grâce à quelques indications chronologiques, procéder par élimination. Le voyage d'Égypte doit être écarté; car il est postérieur de plusieurs années à la victoire de Paprémis, remportée vers 460 par le Libyen Inaros sur les troupes du Grand Roi [2]; il est même postérieur à l'année 449, époque où fut enfin réprimé le soulèvement d'Amyrtæos dans la Delta [3]; car Hérodote laisse entendre en plusieurs pas-

ἔπλευσα καὶ ἐς Τύρον τῆς Φοινίκης, πυνθανόμενος αὐτόθι εἶναι ἱρὸν Ἡρακλέος ἅγιον. — II, 75 : Ἔστι δὲ χῶρος τῆς Ἀραβίης κατὰ Βουτοῦν πόλιν μάλιστά κῃ κείμενος, καὶ ἐς τοῦτο τὸ χωρίον ἦλθον πυνθανόμενος περὶ τῶν πτερωτῶν ὀφίων.

1. Au nombre de ces lointains souvenirs nous mettrions volontiers les détails relatifs aux fils de Xerxès, confiés à Artémise après la bataille de Salamine : le Roi, dit l'historien, les fit accompagner en même temps par un eunuque, originaire d'une petite ville voisine d'Halicarnasse, Hermotimos de Pédasa (VIII, 103).

2. Hérodote, III, 12.

3. Thucydide, I, 110 et 112.

sages qu'il a visité l'Égypte dans un temps où elle était partout pacifiée [1].

Ce n'est pas non plus de Samos, et dès le début de sa carrière, qu'Hérodote visita, ce semble, les villes de la Grèce propre. Du moins séjourna-t-il à Delphes après l'année 448, d'après une observation fort plausible de M. Kirchhoff [2]; et, à Sparte, il recueillit sur la famille des Iamides une tradition qui ne peut pas être née avant l'année 457, date de la bataille de Tanagra [3]. Il est vrai qu'il rencontra dans cette ville le petit-fils d'un Spartiate mort à Samos vers 530, Archias, fils de Samios [4]; mais cette rencontre peut se placer aussi bien vers 445 que vingt ans plus tôt, et, si Hérodote profita de ses relations samiennes pour se recommander auprès de cet hôte, cela ne prouve pas, comme on l'a supposé [5], qu'il soit venu directement de Samos à Sparte. De même l'Orchoménien Thersandros, qu'Hérodote entendit raconter en personne le repas offert à Mardonius par un riche Thébain en 479, peut avoir survécu trente ans et plus à cet événement [6].

Ainsi on peut hésiter seulement entre deux voyages, celui de Cyrène en Libye, et celui de l'Hellespont, de la Thrace et du Pont. Les relations de Samos avec ces deux parties du monde grec étaient également actives. Le temple de Héra, par exemple, offrait à Hérodote, curieux observateur des offrandes consacrées aux dieux, le magnifique cratère de Colæos, souvenir d'une expédition qui se rattachait à la fondation de Cyrène (IV, 152), et le tableau de Mandroclès, image du Bosphore traversé par l'armée innombrable de Darius (IV, 88). Au sud comme

1. Hérodote, II, 30, 98, 99, 149.

2. Hérodote sait le nom d'un Delphien qui, pour complaire aux Lacédémoniens, fit graver leur nom sur une offrande de Crésus (I, 51). M. Kirchhoff pense, avec raison, que cet acte de flatterie date de l'année 448, lorsque les Athéniens et les Spartiates cherchaient à imposer leur influence à Delphes (Kirchhoff, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 32-36).

3. Hérodote, IX, 33-35. La tradition relative au devin Tisaménos a manifestement une source spartiate. L'année 457 serait donc la date la plus reculée où l'on pût placer le voyage d'Hérodote à Sparte. M. Kirchhoff a essayé de fixer à l'année 440 la limite inférieure : en effet, à cette date semblent avoir été rapportés solennellement à Sparte les ossements de Léonidas; or Hérodote ne soupçonne pas cette translation des restes du héros (VII, 238; IX, 78; Kirchhoff, *op. cit.*, p. 49-54). Toutefois ce raisonnement repose sur un passage corrompu de Pausanias, III, 14, § 1 : le nom du roi spartiate qui transporta les ossements de Léonidas à Sparte a disparu, et une erreur de chiffre est si facile dans les manuscrits que les indications chronologiques du texte restent douteuses.

4. Hérodote, III, 55 : Τρίτῳ δὲ ἀπ' Ἀρχίεω τούτου γεγονότι ἄλλῳ Ἀρχίῃ τῷ Σαμίου τοῦ Ἀρχίεω αὐτὸς ἐν Πιτάνῃ συνεγενόμην.

5. Schöll, dans le *Philologus*, t. X (1885), p. 32.

6. Hérodote, IX, 16.

au nord, l'attention d'Hérodote était sollicitée, d'abord par des colonies prospères, où de nombreux hôtes pouvaient le recevoir, puis par des populations barbares, libyennes d'une part, thraces et scythiques de l'autre, qui jouissaient d'une antique renommée.

L'hypothèse d'un voyage à Cyrène, entrepris de Samos avant l'année 460, a rencontré deux objections : l'une tirée de ce qu'Hérodote paraît être venu directement de Cyrène en Égypte par mer [1]; l'autre, de ce qu'il fait allusion à un oracle dont l'origine ne peut pas remonter plus haut que l'année 455 environ [2]. Mais ces deux raisons sont insuffisantes : si Hérodote était venu de Cyrène en Égypte, il n'aurait guère pu écrire, ce semble, cette phrase : « Lorsque tu vogues vers l'Égypte, et que tu es encore à une journée de distance du rivage, jette la sonde et tu ramèneras du limon, bien qu'il y ait onze brasses d'eau [3] ». Les navigateurs anciens, en venant de Cyrène, ne devaient guère se tenir loin de la côte à la distance d'une journée. Quant à l'oracle qui annonçait la chute du dernier des Battiades, certes il dut être forgé après la mort d'Arcésilas IV, qui vivait encore en 460. Mais la partie de son ouvrage où Hérodote rapporte cet oracle contient d'autres détails empruntés par lui à des traditions lacédémoniennes, et rien ne prouve que cet oracle ne lui ait pas été signalé ailleurs qu'à Cyrène, à Delphes, par exemple, ou à Sparte. Il ne faut pas confondre les voyages d'Hérodote avec les circonstances où il écrivit, sous la forme où nous la possédons, les parties de son histoire où perce le souvenir de ces voyages. Aucun indice ne nous autorise à penser qu'Hérodote, encore tout jeune et attiré à Cyrène par quelque circonstance fortuite, ait eu dès lors l'idée d'écrire l'histoire de la fondation de cette ville et de raconter les destinées de la dynastie de Battos. Mais ce qu'il vit à Cyrène, et ce qu'il put consigner dans ses notes de voyage, c'est la situation, le climat de cette ville (IV, 199), ainsi que ses monuments les plus remarquables, tels que la statue

1. C'est ce qu'affirme M. Hachez, sans fournir aucune preuve certaine (*op. cit.*, p. 62). Seule, l'antériorité du voyage de Cyrène sur celui d'Égypte paraît ressortir d'un texte où l'historien compare le bois des barques égyptiennes au lotus de Cyrène (II, 96).

2. Hérodote, IV, 163. L'oracle cité en cet endroit par Hérodote ne peut avoir été forgé qu'après la mort du dernier des Battiades. Or Arcésilas IV régnait encore en 460, puisqu'il remporta cette année-là une victoire olympique (Böckh, *Explicationes ad Pindar.*, Pyth. IV, t. II, 2e partie, p. 265-266). On ignore la date de la fin de son règne.

3. Hérodote, II, 5.

d'Aphrodite, élevée par la femme du roi d'Égypte Amasis (II, 181). Ce qu'il apprit à Cyrène, de la bouche même d'hommes du pays, c'est ce qu'il raconte du cours du Nil en Libye, d'après le témoignage de ce roi des Ammoniens, Etéarque, qui avait interrogé là-dessus les Nasamons (II, 32-33); c'est aussi tout ce qu'il rapporte par ouï-dire de toutes les peuplades libyennes disséminées sur la côte ou dans l'intérieur de l'Afrique jusque dans les environs de Carthage (IV, 168-199). Ces notes purent être plus tard non seulement remaniées, ce qui est hors de doute, mais encore développées à l'aide d'autres traditions, recueillies par exemple en Grande Grèce. Mais le voyage même de Cyrène n'en est pas moins incontestable, et il ne nous semble pas qu'on puisse lui attribuer une date plus convenable que les premières années qui suivirent l'exil d'Hérodote à Samos.

Le voyage du Pont vient ensuite; mais on ne saurait dire s'il se place avant ou après le retour d'Hérodote à Halicarnasse. Tout ce qu'on peut présumer, d'après des indications assez vagues, c'est que ce nouveau voyage, qui conduisit notre auteur à Byzance par l'Hellespont [1], puis en Scythie [2] et jusqu'en Colchide [3], et qui se termina sans doute par un séjour en Thrace et en Macédoine [4], fut achevé avant l'année 454. Les raisons de cette hypothèse ne laissent pas que d'être assez subtiles. En Scythie, Hérodote eut l'occasion de s'entretenir avec un personnage nommé Tymnès (sans doute un de ses hôtes, originaire d'Halicarnasse) [5], qui était le représentant du roi scythe Ariapeithès (ἐπίτροπος Ἀριαπείθεος) [6]. La date de cet entretien nous échappe; mais on peut croire qu'il eut lieu sous le règne même d'Ariapeithès [7]. Or, si ce roi succéda directement à Idanthyrsos, l'adversaire de Darius en 513 [8], il ne dut guère régner après l'année 460, d'autant plus qu'il

1. Hérodote, IV, 14 (à Proconnèse et à Cyzique); IV, 87 (à Byzance). Pour plus de détails sur les pays qu'Hérodote paraît avoir visités en personne, nous renvoyons le lecteur à la dissertation de M. Hildebrandt, *op. cit.*, p. 3 et suiv.

2. Hérodote, IV, 81 : Τοσόνδε μέντοι ἀπέφαινόν μοι ἐς ὄψιν.... Τοῦτο ὦν ἔλεγον οἱ ἐπιχώριοι.... Ταῦτα δὲ περὶ τοῦ πλήθεος τοῦ Σκυθέων ἤκουον.

3. Id., II, 105 : Λίνοι μοῦνοι οὗτοί τε (les habitants de la Colchide) καὶ Αἰγύπτιοι ἐργάζονται κατὰ ταὐτά, καὶ ἡ ζόη πᾶσα καὶ ἡ γλῶσσα ἐμφερής ἐστι ἀλλήλοισι.

4. Cf. Hildebrandt, *op. cit.*, p. 18 et suiv.

5. Le nom de Tymnès est carien. Cf. Hérodote, V, 37, et VII, 98.

6. Hérodote, IV, 76. Cf. la note de Stein sur le sens du mot ἐπίτροπος.

7. Autrement, l'historien aurait écrit sans doute : Τύμνεω τοῦ Ἀριαπείθεος ἐπιτρόπου <γενομένου>.

8. Hachez, *op. cit.*, p. 17 : *Ariapeithem, qui regi Idanthyrso successit, non ultra annum* 460 *regnasse verisimillimum est.*

mourut de violence, et non de vieillesse [1]. En outre, parlant de la Thrace, Hérodote s'exprime comme si tous les peuples qui la composent n'étaient pas encore soumis à un seul chef (V, 3). Il écrivait donc cette phrase à une époque où Sitalcès n'avait pas encore étendu sa puissance sur toute la Thrace [2]. On ne connaît pas, il est vrai, la date de l'avènement de Sitalcès; mais du moins cette indication nous autorise-t-elle à reculer dans le passé, plutôt qu'à rapprocher de la guerre du Péloponnèse, le voyage d'Hérodote dans ces contrées. Enfin comme il a visité sûrement Thasos (VI, 47), et, suivant toute probabilité, Samothrace (II, 51), il a dû dans le même voyage longer la côte où se trouve la ville d'Abdère, dont il parle comme s'il l'avait vue (VIII, 120). Dès lors il n'y a pas lieu de douter qu'il ne décrive aussi *de visu* le lac Prasias (V, 15-17) et plusieurs autres points de la même région. Ainsi se confirme l'idée qu'il entendit lui-même en Macédoine le récit de la ruse employée par Alexandre à l'égard des envoyés de Darius auprès du roi Amyntas (V, 77 et suiv.). Cette tradition, fortement empreinte de partialité en faveur du roi de Macédoine, provient certainement d'une source macédonienne [3]. Hérodote aurait-il donc eu l'occasion de voir le roi Alexandre en personne? C'est ce que plusieurs savants admettent [4], en corrigeant légèrement la notice de Suidas, suivant laquelle Hellanicus et Hérodote se seraient rencontrés à la cour d'Amyntas [5]. Au lieu d'Amyntas, on lit Alexandre [6], et on arrive ainsi à fixer avant la mort de ce prince, en 454, le voyage d'Hérodote en Macédoine.

Si ces hypothèses sont fragiles, elles s'accordent bien cependant avec l'idée que nous nous faisons d'Hérodote dans sa jeunesse : voyageur curieux, il ne songe pas d'abord à se faire historien; un premier voyage en Libye lui fournit seulement une foule de détails nouveaux sur des peuplades barbares; puis, mis en goût par cet essai, il le renouvelle chez un autre peuple que l'imagination des Grecs voyait encore à travers une sorte de brume lointaine; il visite la Scythie, du

1. Hérodote, IV, 78.
2. La réunion de toutes les peuplades thraces sous la domination de Sitalcès, roi des Odryses, est un fait attesté par Thucydide, II, 97. Ce prince mourut en 424 seulement (Id., IV, 101).
3. Cf. Hérodote, V, 22; VII, 173; VIII, 136 et suiv.; IX, 44.
4. MM. Hachez, *op. cit.*, p. 17, et Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 4.
5. Suidas, au mot Ἑλλάνικος : διέτριψε δὲ Ἑλλάνικος σὺν Ἡροδότῳ παρὰ Ἀμύντᾳ.
6. Amyntas Ier régna de 540 à 498, et il n'y eut pas d'autre Amyntas durant tout le ve siècle.

moins les côtes, non sans avoir sur son chemin recueilli dans des villes grecques, comme à Proconnèse et à Cyzique, des traditions encore plus ou moins légendaires. Il pousse jusqu'en Colchide, où déjà il se plaît à faire des comparaisons qu'on pourrait appeler ethnographiques : il trouve aux Colchidiens quelque ressemblance avec les Égyptiens qu'il avait vus à Cyrène, et il relève encore d'autres détails de mœurs. L'Ister l'intéresse, ainsi que les régions infinies qui s'étendent au nord de l'Europe. Mais déjà il rencontre sur sa route, sur les bords de l'Hellespont, à Byzance, en Thrace, en Macédoine, le souvenir récent d'événements historiques qui commencent à attirer son attention : l'Hellespont et le Bosphore surtout, ces points de jonction de l'Europe et de l'Asie, lui rappellent à la fois les légendes anciennes et les récits contemporains, encore vivants dans la mémoire des hommes. Peu à peu l'intérêt qu'il attache au présent va grandissant, et dans ses notes s'accumulent les résultats d'une double enquête sur la géographie, les mœurs, la religion des pays qu'il traverse, mais aussi sur les monuments de la guerre entre la Grèce et l'Asie. Dans ces dispositions nouvelles, nous ne nous étonnerions pas qu'Hérodote eût réussi, comme on le suppose, à pénétrer auprès d'un monarque philhellène comme Alexandre, à l'interroger sur l'histoire de la Macédoine, à le séduire enfin par la variété de ses connaissances et le charme de son commerce.

Désormais sa vocation était décidée; une idée maîtresse avait pris possession de son esprit. Rentré à Samos ou à Halicarnasse, il ne pouvait plus tenir dans l'atmosphère étroite d'une ville de province. Supérieur aux luttes des partis, il renonça pour toujours à la vie politique, et se mit en mesure de visiter certaines contrées de l'Asie Mineure qu'il ne connaissait pas encore, et de pénétrer jusqu'aux vieilles capitales de la Haute-Asie.

Plusieurs années sans doute furent consacrées à ces nouveaux voyages, de 455 à 450 environ. Du moins la priorité du séjour d'Hérodote dans la Haute-Asie sur son voyage d'Égypte ressort-elle d'un passage assez clair de livre II [1]. D'autre part, on ne peut guère, pour le

1. Hérodote, II, 150. L'historien cite en cet endroit un fait qu'il a vu en Égypte, et qu'il a pu alors comparer à un fait analogue dont il avait entendu parler auparavant : Ἤδεα γὰρ λόγῳ καὶ ἐν Νίνῳ τῇ Ἀσσυρίων πόλι γενόμενον ἕτερον τοιοῦτον. Il ne dit pas expressément qu'il ait appris la chose en Assyrie; mais on est en droit de donner ce sens à sa phrase, si l'on pense que généralement il recueille dans les pays mêmes qu'il visite les traditions relatives à ces pays.

voyage d'Asie, remonter plus haut que l'année 455; car, si Hérodote se montre surpris à Ardéricca, près de Suse, de voir que les Érétriens transplantés par Darius en ce lieu y conservaient encore leur langue (VI, 119), c'est qu'une génération au moins s'était écoulée alors depuis la prise d'Érétrie et la bataille de Marathon. Il serait chimérique de prétendre retrouver les différentes routes suivies par Hérodote en Asie. Aussi bien les informations qu'il nous donne sur la géographie de cette contrée ne dérivent-elles pas toutes de sa propre expérience. Indiquons brièvement les principaux points qu'il paraît avoir visités et ceux qu'il connaît seulement par ouï-dire.

Sardes devait être alors pour un Grec le point de départ, ou du moins la première étape d'un voyage en Perse. Plusieurs routes mettaient cette ville en communication directe avec la côte [1], et, même avant de songer à aller plus loin, Hérodote avait pu s'y rendre d'Ephèse, de Smyrne [2] ou de Cymé. Mais il fallait surtout visiter Sardes, si l'on voulait entrer en relation avec des fonctionnaires influents de l'administration perse, et s'assurer des appuis pour un plus long voyage. C'est ce que fit Hérodote : il connaît Sardes; il en décrit avec exactitude la ville basse et la ville haute (I, 80 et 84), il a vu le tombeau d'Alyatte, il a interrogé ses guides sur le lac Gygée, qui ne tarit jamais (I, 83). A Sardes d'ailleurs les souvenirs historiques s'offraient d'eux-mêmes au voyageur : l'ancienne capitale de Crésus était devenue le centre d'une puissante satrapie, et Xerxès s'y était arrêté avant et après sa campagne de Grèce. C'était assez pour qu'Hérodote, à l'affût de toutes les traditions, fit dans cette ville un séjour prolongé. Au contact des Grecs, les Perses établis à Sardes étaient devenus plus capables que d'autres de recevoir un étranger et de s'entretenir avec lui. Nul doute que l'historien n'ait trouvé dans ces relations l'occasion d'amasser beaucoup de renseignements précieux.

Mais se borna-t-il à cette enquête (ἱστορίη)? et ne rayonna-t-il pas lui-même autour de Sardes pour voir le pays de ses propres yeux (ὄψις)? De toutes les routes qui passaient par cette ville, il y en a une qu'il décrit en détail; c'est celle qu'avait suivie Xerxès depuis la ville

1. Voir la description minutieuse de ces routes dans le livre de M. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, 1892, p. 31.

2. C'est dans un voyage de Smyrne à Sardes, ou de Sardes à Smyrne, qu'il vit, à l'entrée du défilé de *Karabel*, près de l'ancienne ville de Nymphæum, les sculptures rupestres, avec hiéroglyphes, qu'il décrit au chap. 106 du liv. II.

de Celænæ en Phrygie jusqu'à Abydos sur l'Hellespont. Il n'est pas nécessaire de croire qu'Hérodote l'ait parcourue tout entière, surtout au nord de Sardes, où sa description contient même quelques données vagues [1]; mais, de Celænæ à Sardes, les indications les plus minutieuses abondent, sans que l'auteur les attribue jamais à un *on dit*; les observations les plus diverses se pressent, et dans chacune d'elles nous croyons reconnaître la curiosité propre de notre auteur (VII, 26-31). Cette impression est si forte que les critiques mêmes qui attribuent à Hérodote une source écrite sont obligés de supposer un témoin oculaire qui aurait accompagné Xerxès dans cette partie de sa route [2]. Mais alors c'est en quelque sorte un second Hérodote qu'il faut imaginer avant le premier; c'est un écrivain qui aurait eu les goûts et les habitudes d'esprit du véritable Hérodote. Était-il donc si difficile, au milieu du v[e] siècle, de parcourir une contrée comme les confins de la Phrygie et de la Lydie? On ne voit pas, il est vrai, que la route de Celænæ ait conduit notre voyageur jusque sur les hauts plateaux de la Phrygie et de la Lycaonie; mais ce n'est pas une raison pour qu'il ait dû rebrousser chemin et faire deux fois le même parcours; la vallée du Méandre et la vallée du Lycus formaient une route déjà fréquentée, qui plus tard, au témoignage de Strabon [3], devint la route des Indes, et de cette route plusieurs chemins de traverse permettaient de rejoindre la vallée de l'Hermus.

Mais c'était surtout la *Route royale* qui faisait de Sardes le point de départ des grands voyages dans l'intérieur. Hérodote donne de cette route une description sommaire [4], où certains critiques, comme M. Sayce, ont cru relever de grossières erreurs. Il est reconnu aujourd'hui que ces prétendues erreurs viennent des copistes, et que les mesures d'Hérodote ne sont pas mauvaises [5]. Mais on remarque aussi que l'historien donne ces mesures en *parasanges* (V, 53), comme

1. De Sardes en Troade, la description de la route est très sommaire, et on comprend même difficilement la direction que suit Xerxès « en laissant l'Ida à sa gauche » (VII, 44). Cf. l'explication proposée par Matzat, *op. cit.*, p. 410, n. 2.

2. Telle est l'opinion de M. Trautwein, dans un article que nous discuterons plus loin, *Die Memoiren des Dikaios*, dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 550-552.

3. Strabon, XIV, p. 663.

4. Hérodote, V, 52 et suiv. — Cette description de la *route royale* a donné lieu à de nombreuses discussions de détail. Les derniers travaux sont ceux de MM. Ramsay, *The Royal Road*, dans *Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890, p. 27-35, et Radet, *La Lydie au temps des Mermnades*, p. 23-41.

5. A. Croiset, *La véracité d'Hérodote*, dans la *Revue des Études grecques*, t. I, (1888), p. 156-157.

s'il avait eu sous les yeux un document perse, tandis que pour le tronçon de Sardes à Éphèse il compte par *stades* (V, 54). En outre, il ne parle des courriers perses disposés sur la route royale que par ouï-dire (VIII, 98), et il n'ajoute enfin aucun détail où se révèle sûrement une observation personnelle. Dans ces conditions, on n'ose pas affirmer que l'auteur ait pris la route la plus ordinaire pour se rendre dans la Haute-Asie, et on incline à penser que, suivant un itinéraire plus rapide, il gagna par mer (peut-être en passant par l'île de Cypre) [1], un des ports situés sur la côte de Syrie, d'où le trajet jusqu'à l'Euphrate était le plus court.

Nous avons parlé plus haut de son séjour à Babylone. Pour Suse, à défaut d'un témoignage formel, on a le droit de dire que c'était le but même de son voyage, et d'ailleurs sa présence dans une bourgade voisine, Ardericca, ne semble pas douteuse (VI, 119). De Suse, Hérodote a-t-il poursuivi sa route jusqu'en Médie? Une comparaison qu'il fait quelque part entre Ecbatane et Athènes n'est peut-être pas un indice suffisant (I, 98); mais les raisons contraires ne sont pas non plus décisives [2]. Du moins faut-il reconnaître que partout sur son chemin l'historien a cherché à voir des témoins oculaires des pays qu'il ne parcourait pas lui-même [3] : sur l'Inde comme sur les régions de la mer Caspienne, il a recueilli des informations dont l'exactitude a été souvent proclamée [4].

Enfin nous arrivons au voyage de la Phénicie et de l'Égypte. Les deux se tiennent; car on n'hésite que sur la question de savoir si Hérodote entra en Égypte par la Phénicie, ou s'il se rendit en Phénicie seulement après avoir visité l'Égypte [5]. Mais sa présence à Tyr (II, 44), et en un autre point de la côte phénicienne, près de *Beyrouth* [6], est aussi incontestée, même aux yeux de M. Sayce, que son séjour à Memphis et dans le Delta. Il est également hors de doute que ces deux voyages, dans quelque ordre qu'on les place, se suivent de fort près. C'est tout ce qu'il nous faut retenir ici, et nous devons renoncer à examiner le détail des différents itinéraires d'Hérodote en Égypte.

1. Cf. les textes réunis par Matzat, *op. cit.*, p. 420-421.
2. Cf. Matzat, *op. cit.*, p. 402 et suiv.
3. Il déclare, à plusieurs reprises, qu'il ne peut rien dire d'un pays, parce qu'il n'a pu interroger lui-même à ce sujet aucun témoin oculaire : IV, 16; III, 115.
4. Cf. Matzat, *op. cit.*, p. 450 et suiv.
5. C'est la question que discute longuement M. Hildebrandt, *op. cit.*, p. 55-67.
6. A *Nahr el-Kelb*, à 8 milles au nord de *Beyrouth*, suivant l'identification de M. Sayce, *op. cit.*, notes aux chap. 102 et 106 du liv. II d'Hérodote.

Enfin la durée de ce double voyage nous échappe ; mais, en déterminer la date au moins approximative, voilà ce qu'il importe de tenter pour la question biographique qui nous occupe.

En fait, tout le monde est d'accord pour considérer aujourd'hui le voyage d'Égypte comme postérieur à l'année 449, date à laquelle le soulèvement d'Amyrtæos dans le Delta fut entièrement réprimé. Mais, cette limite supérieure une fois admise, on peut placer ce voyage soit, avec M. Kirchhoff, un ou deux ans après l'année 449 [1], soit, avec d'autres critiques, dix ou quinze ans plus tard [2]. Les raisons invoquées de part et d'autre sont, à vrai dire, de pures hypothèses, et ces hypothèses ne servent qu'à étayer des systèmes. Si M. Kirchhoff se prononce pour une date fort rapprochée de l'année 449, c'est que, dans sa théorie, les deux premiers livres d'Hérodote ont dû être écrits dans leur état actuel avant l'année 445, date extrême de la lecture faite à Athènes. M. Ad. Bauer, au contraire, pense que la lecture d'Hérodote, objet d'une récompense officielle, ne portait pas sur cette partie de son œuvre; que l'auteur n'avait pas alors visité l'Égypte ; qu'il s'y rendit seulement plus tard, aux environs de l'année 443, et qu'il en rapporta des idées nouvelles, à certains égards subversives, qui lui aliénèrent l'esprit des Athéniens et le forcèrent à se retirer à Thurii. Enfin, si M. Hachez recule le voyage d'Égypte jusqu'en 435 environ, c'est parce qu'il suppose que ce voyage faisait suite à celui de Cyrène, entrepris après un séjour de plusieurs années en Italie. Quelle est la plus vraisemblable de ces hypothèses, indépendamment de toute théorie générale sur la composition de l'histoire d'Hérodote? Pour nous, le doute ne semble guère possible : le voyage d'Égypte est la suite, le complément immédiat du voyage de la Haute-Asie ; il appartient, dans la carrière de notre auteur, à la période des lointaines entreprises, des ardeurs et des curiosités juvéniles ; il n'est postérieur ni au voyage de Thurii, qui fut pour Hérodote une retraite, ni même au séjour de l'historien en Grèce et à Athènes. En d'autres termes, c'est M. Kirchhoff qui nous paraît avoir raison. Si M. Ad. Bauer avait prouvé que l'esprit du livre II différât réellement de l'esprit qui anime le reste de l'ouvrage, l'hypothèse d'un intervalle à mettre entre le voyage d'Égypte et les

1. Kirchhoff, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 7.
2. Ad. Bauer, *Die Entstehung des Herodotischen Geschichtswerkes*, p. 27-60. — Hachez, *De Herodoti itineribus et scriptis*, p. 59 et suiv.

précédents voyages d'Hérodote aurait sa raison d'être; mais cette prétendue différence n'existe pas : il y a dans le livre II des appréciations hardies, il est vrai, sur l'origine des cultes grecs; mais l'illusion qui faisait voir à Hérodote dans les dieux de l'Égypte les ancêtres des divinités helléniques se joignait dans son esprit à une piété sincère, imperturbable, au respect et à la crainte de la Providence. Partout dans son livre on trouverait ce mélange de scepticisme et de foi [1]. Il suffisait qu'Hérodote eût vu de près les barbares libyens, scythes et babyloniens, pour avoir le droit de parler avec quelque liberté de certaines coutumes religieuses dont les Grecs s'attribuaient volontiers le monopole : l'Égypte ne pouvait que confirmer, à cet égard, des opinions déjà anciennes. En un mot, Hérodote visita l'Égypte dans le même esprit et dans les mêmes conditions où il avait parcouru l'Asie Mineure, la Babylonie et la Perse. C'est seulement après avoir achevé cette vaste enquête sur le monde barbare, qu'il vint s'établir quelque temps en Grèce.

Le séjour d'Hérodote dans la Grèce propre n'est donc pas antérieur à l'année 447. D'autre part, il ne peut guère s'être prolongé au delà de l'année 443, puisque, d'après une tradition qui nous a paru acceptable, Hérodote prit part à la colonisation de Thurii. Sans doute les nouveaux colons pouvaient ne faire qu'adhérer d'abord à l'entreprise, sans se rendre immédiatement en Italie [2]; mais cette hypothèse n'est pas ici nécessaire. En quatre ans un homme qui avait fait déjà tant et de si longs voyages ne dut avoir aucune peine à visiter les points de la Grèce où son passage nous est attesté par lui-même. Dodone (II, 52) et Zacynthe (IV, 195) sont à l'ouest les villes les plus éloignées qu'il mentionne pour les avoir vues. Au nord, il a visité la vallée de Tempé (VII, 129); mais peut-ère avait-il fait cette excursion lors de son voyage en Macédoine. Reste dans la Grèce centrale un séjour certain à Delphes [3], à Thèbes [4], très vraisemblable aux Thermopyles [5] et à Platées [6]; dans le Péloponnèse, un séjour certain à

1. Cf. Weil, *Revue critique*, t. V (1878), p. 26 et suiv.
2. C'est du moins la condition qui est faite aux colons envoyés par Corinthe à Épidamne (Thucydide, I, 27).
3. Les passages qui attestent la présence d'Hérodote à Delphes sont très nombreux : voir, par exemple, I, 20, 51; VIII, 39.
4. Hérodote, V, 59 : Εἶδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήια γράμματα ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβῃσι τῇσι Βοιωτῶν.
5. Id., VII, 198-201; 216-218; 223.
6. Id., IX, 25, 49, 51, 52, 57.

Tégée [1] et à Sparte [2], vraisemblable à Olympie [3] et à Corinthe [4]. Même en supposant plusieurs autres excursions que l'historien n'a pas eu l'occasion de citer, et, dans quelques-uns des endroits où il passait, un arrêt de plusieurs semaines, on peut affirmer qu'Hérodote eut encore assez de temps pour demeurer à Athènes, s'y faire des amis [5], y acquérir quelque célébrité, et y recevoir enfin la récompense publique dont la tradition nous a conservé le souvenir.

Hérodote eut-il donc réellement l'occasion de lire son œuvre à Athènes ou dans quelque autre ville grecque? Quelle idée peut-on se faire de ces lectures? Et jusqu'à quel point les morceaux qu'il lut alors au public étaient-ils déjà des parties de l'ouvrage que nous possédons?

Le souvenir des lectures publiques d'Hérodote tient une assez grande place dans la tradition des anciens; mais la critique a depuis longtemps rejeté quelques-uns de ces témoignages. Personne, par exemple, ne songe à prendre au sérieux la scène fantaisiste que décrit Lucien : Hérodote, à peine débarqué d'Asie, se rendant droit à Olympie, pour se faire entendre à la fois de tous les Grecs, et lisant son histoire au milieu de tels applaudissements que l'assemblée, dans un transport d'enthousiasme, donne le titre d'une Muse à chacun de ses neuf livres [6]! L'anecdote qui nous montre le jeune Thucydide ému jusqu'aux larmes à la vue du succès remporté par Hérodote ne présente pas non plus la moindre garantie d'authenticité [7]. Dès lors, le

1. Hérodote, IX, 70; I, 66.
2. Id., III, 55.
3. Id., VII, 170; IX, 81.
4. Id., I, 23, 24; VIII, 94, 121.
5. On a lieu de croire, sans en être sûr, qu'Hérodote entretint des relations amicales avec Périclès : non seulement il fait indirectement le plus bel éloge de ce personnage (VI, 131); mais, dans tout le cours de son ouvrage, il exprime sur les rapports des villes grecques entre elles, sur la prééminence d'Athènes et son mérite dans la défense nationale, sur les avantages de la constitution politique de Clisthène, des idées conformes à celles de Périclès. — Quant à l'amitié de Sophocle pour Hérodote, elle serait prouvée si le fragment d'élégie cité par Plutarque, *An seni sit gerenda respublica*, c. 3, était vraiment adressé à l'historien. Mais on en a douté récemment (Sittl, *Griechische Litteraturgeschichte*, II, p. 370, et Wiedemann, *op. cit.*, p. 32, note 1). Malgré tout, on doit reconnaître que plus d'un trait commun, dans le caractère et dans les idées, devait rapprocher l'historien du poète. Nous parlerons plus loin de la prétendue imitation d'Hérodote par Sophocle (*Antigone*, v. 905 et suiv.). D'autres emprunts de Sophocle (Hérodote, II, 35 = Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 337-341; Hérodote, IV, 95 = *Electre*, v. 62-64) sont également contestables.
6. Lucien, *Hérodote ou Aétion*, 1.
7. Suidas, aux mots Θουκυδίδης et ὀργᾶν.

fait même d'une lecture à Olympie est-il historique ? Peut-être ne suffit-il pas, pour trancher la question, de déclarer qu'il n'y avait point alors de place à Olympie pour des récitations de ce genre; car les rhéteurs trouvèrent le moyen, avant la fin du siècle, de s'y faire admettre et acclamer [1]. Il ne suffit même pas de remarquer que plusieurs passages de l'ouvrage d'Hérodote, comme le second livre, auraient ennuyé ou blessé une assemblée populaire; car l'historien aurait pu choisir des morceaux mieux appropriés à son public. Mais, en fait, Olympie ne joue qu'un rôle effacé dans toute son œuvre; aucun des récits qui se rapportent par quelque endroit au sanctuaire et aux jeux olympiques ne dérive nécessairement de cette source même; aucune partie du livre ne trahit l'intention de ménager le moins du monde les clients ordinaires de ces grandes panégyries péloponnésiennes. Ainsi tout nous porte à croire que, suivant le proverbe grec [2], le temps ne vint jamais pour Hérodote de lire son œuvre à Olympie.

Les prétendues lectures de Thèbes et de Corinthe sont beaucoup plus contestables encore; car, pour l'une et pour l'autre, on reconnaît l'origine de la falsification : il s'agissait d'expliquer par des motifs personnels les attaques de l'historien contre Corinthe, et on prétendait qu'il n'avait pas obtenu dans cette ville le salaire qu'il demandait [3]. De même, Thèbes lui avait, disait-on, refusé le droit d'ouvrir une école [4] ! La sévérité d'Hérodote à l'égard des Thébains explique assez une invention aussi invraisemblable.

Faut-il donc attribuer également à une raison du même ordre la prétendue récompense accordée par les Athéniens à l'historien qui avait fait leur éloge? Et ne serait-ce pas ici la contre-partie des deux anecdotes précédentes? Cette critique négative nous paraît tenir trop peu de compte des textes anciens qui attestent la lecture faite à Athènes. Sans doute l'historien Diyllos, que cite Plutarque [5], exagère ou se trompe en parlant de dix talents : chiffre exorbitant, si on le compare aux sommes que recevaient dans le même temps ou plus tard les artistes ou les rhéteurs les plus renommés [6] ! Mais une faute de texte

1. On sait le succès qu'obtint Gorgias avec son Ὀλυμπικὸς λόγος.
2. Εἰς τὴν Ἡροδότου σκιάν (*Corpus parœmiographorum græcorum*, éd. Leutsch et Schneidewin, t. I, App., II, 35).
3. [Dion Chrysostome], XXXVII, p. 103 R.
4. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 31, § 1.
5. Id., *ibid.*, 26, § 6.
6. Böckh, *Staatshaushaltung der Athener*, 3e éd., I, § 21, t. I, p. 152 et suiv.

est aussi fort admissible, et on a proposé de réduire à *quatre* le chiffre de *dix* talents [1]; peut-être même convient-il d'écrire seulement *un* talent au lieu de *dix* [2]. Dans ces conditions, le décret d'Anytos n'a rien par lui-même de suspect. Ajoutons que la notice d'Eusèbe contient, à côté d'une indication erronée (ἐπαναγνοὺς τὰς βίβλους), un détail précis, qui doit provenir d'une source autorisée : c'est le rôle attribué au conseil des *Cinq Cents* dans une affaire de finances. Aussi bien, l'usage, pour les logographes, c'est-à-dire pour les prédécesseurs et les contemporains d'Hérodote, de lire leurs œuvres en public semble-t-il incontestable : Thucydide, dans deux passages, fait allusion au plaisir que ses devanciers cherchaient à produire sur l'oreille de leurs auditeurs [3]; il n'y a pas de raison pour qu'Hérodote, qui avait amassé dans ses voyages de riches matériaux, ne se soit pas fait connaître de la même façon, par des lectures. D'ailleurs, on s'expliquerait mal que la tradition fausse de lectures faites à Olympie, à Thèbes et à Corinthe, se fût accréditée en Grèce, si rien de pareil ne s'était produit; or c'est pour Athènes que la chose est le mieux attestée, et c'est là aussi qu'elle est le plus vraisemblable.

Hérodote a donc lu quelque chose aux Athéniens; reste à savoir ce qu'il a lu. Cette question est le point de départ de toutes les recherches sur la formation de son ouvrage. Ici se présentent les hypothèses les plus opposées. Deux surtout, celles de MM. Kirchhoff et Ad. Bauer [4], doivent arrêter quelque temps notre attention.

M. Kirchhoff ne précise pas l'objet de la lecture qui valut à Hérodote une récompense officielle; mais il croit pouvoir soutenir que cette lecture était tirée d'une partie de l'ouvrage qui peut se déterminer avec la plus stricte exactitude : avant le printemps de l'année 441, date de la représentation de l'*Antigone* de Sophocle, on connaissait à Athènes, sous la forme même où nous les lisons aujourd'hui, les deux premiers livres d'Hérodote et les 119 premiers chapitres du

1. La correction se justifierait par une erreur de copiste sur le chiffre δ'' *quatre*, dans le système *alphabétique*, qu'on aurait lu comme Δ, *dix*, dans le système *acronymique*.

2. Dans ce cas, la lettre ι', *dix* (dans le sytème *alphabétique*), aurait été indûment intercalée dans le texte à cause du voisinage immédiat de μέντοι; il faudrait lire alors : Ὅτι μέντοι τάλαντον δωρεὰν ἔλαβεν......

3. Thucydide, I, 21 et 22.

4. Kirchhoff, *Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, Berlin, 1878. — Ad. Bauer, *Die Entstehung des Herodotischen Geschichtswerkes*, Vienne, 1878.

livre III. Toute cette partie avait été rédigée par l'auteur à Athènes, avant son départ pour Thurii, qui eut lieu en 444 ou en 443; il l'avait publiée, après en avoir fait connaître par des lectures les principaux passages, et, à partir de cette date, il n'y retoucha plus jamais ; après plusieurs années d'intervalle, il se contenta de reprendre son récit au point où il l'avait laissé.

Ce système, souvent attaqué, a trouvé cependant assez de défenseurs pour qu'il nous paraisse utile d'en montrer ici les points faibles. En deux mots, la publication de cette partie de l'œuvre d'Hérodote avant l'année 441 n'est un fait ni prouvé ni probable, et plusieurs indices permettent d'admettre, au contraire, que la rédaction de ces deux livres et demi date seulement du temps où Hérodote habitait la Grande-Grèce. On connaît le principal argument de M. Kirchhoff : au chap. 119 du liv. III, se trouve le raisonnement bizarre que la femme du Perse Intapherne fait à Darius pour lui expliquer comment elle souhaite le salut de son frère plutôt que celui de son mari; or ce raisonnement est le même que Sophocle met dans la bouche d'Antigone (v. 904 et suivants); on ne peut donc douter que l'auteur dramatique ne l'ait emprunté à l'historien, et que par conséquent les premiers livres de l'histoire d'Hérodote n'aient été publiés avant l'année 441. La rigueur apparente de ce syllogisme ne résiste pas à l'examen : d'une part, les vers d'*Antigone* visés par M. Kirchhoff risquent fort de n'être pas authentiques; on a des exemples nombreux d'interpolations dans les tragiques, et aucune ne serait plus vraisemblable que celle-là. C'est ce qu'a mis en lumière, après beaucoup d'autres savants, M. Fr. Kern, qui nous a pleinement convaincu [1], et qui a touché même des partisans du système de M. Kirchhoff [2]. D'autre part, sans contester l'authenticité des vers de Sophocle, on peut supposer que le poète avait entendu raconter la fable de la femme d'Intapherne, ou quelque histoire analogue, de la même manière qu'Hérodote, d'après la même source, qui était peut-être simplement la tradition populaire [3], ou bien qu'Hérodote, mis alors en relation avec Périclès et Sophocle,

1. Fr. Kern, *Die Abschiedsrede der Sophocleischen Antigone*, dans *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, t. XXXIV (1880), p. 1-26.

2. E. Ammer, *Ueber die Reihenfolge und Zeit der Abfassung des Herodotischen Geschichtswerkes*, Progr., Straubing, 1889. M. Ammer abandonne complètement l'argument tiré d'*Antigone*.

3. M. R. Pischel a récemment signalé dans le *Râmâyaṇa* une version indienne du même conte, *Hermès*, t. XXVIII (1893), p. 465-468.

avait raconté l'anecdote dans un cercle d'amis, sans avoir rédigé, encore moins publié, cette partie de son ouvrage. De toutes façons l'argument de M. Kirchhoff perd toute sa force.

D'autres raisons invoquées par le même critique nous semblent également peu décisives. On a souvent relevé chez Hérodote la double promesse qu'il fait de revenir sur la prise de Ninive et sur les rois de Babylone dans un écrit qu'il appelle οἱ Ἀσσύριοι λόγοι (I, 106 et 184). Quelques savants voient dans ces Ἀσσύριοι λόγοι un écrit spécial, isolé, qu'Hérodote se proposait d'écrire sur l'Assyrie; ils croient même trouver dans un passage d'Aristote la preuve que cet ouvrage existait encore au IVe siècle [1]. M. Kirchhoff ne partage pas cet avis, et avec raison, suivant nous. Car le nom de λόγοι (récits, traditions) est précisément le même que donne Hérodote à des parties intégrantes de son ouvrage, comme les Αἰγύπτιοι et les Λιβυκοὶ λόγοι. Mais où M. Kirchhoff nous paraît se tromper, c'est dans la façon dont il explique l'oubli d'Hérodote au sujet de ces Ἀσσύριοι λόγοι : l'historien, dit-il, avait une occasion unique d'insérer dans la composition de son histoire ces récits assyriens; c'était au chap. 150 du liv. III, à propos du soulèvement de Babylone sous Darius. S'il n'a pas tenu à ce moment sa promesse, c'est qu'un long intervalle de temps s'écoula entre la composition de ce passage et celle des chap. 106 et 184 du liv. I. Pendant cet intervalle Hérodote partit pour Thurii, et s'y installa; il entreprit même de nouveaux voyages en Italie, et, quand il se remit à l'œuvre, il ne pensa pas à s'acquitter de sa dette. En raisonnant ainsi, M. Kirchhoff oublie lui-même que l'historien a montré plus de mémoire entre la rédaction du chap. 161 du liv. II et celle du chap. 159 du liv. IV : comment n'aurait-il pas fait pour les Ἀσσύριοι λόγοι ce qu'il faisait en cet endroit pour les Λιβυκοὶ λόγοι? Et puis, n'est-il pas contraire à toute vraisemblance de supposer un auteur se remettant à un ouvrage interrompu sans revoir, dans la partie déjà rédigée, les indications relatives à la composition du reste? C'est surtout dans le cas d'une interruption de travail qu'un oubli est inexplicable : il est moins difficile à comprendre si l'on suppose une rédaction poursuivie durant plusieurs années, sans que l'écrivain ait eu le temps de faire une revision complète de son ouvrage.

1. Le texte d'ARISTOTE, *Histoire des animaux*, VIII, 18, offre une variante, Ἡσίοδος, qui peut se défendre. Cf. à ce sujet un article de M. O. NAVARRE, *Notes sur Hérodote,* dans la *Revue de philologie,* t. XVI (1892), p. 57.

La même réponse convient à un argument analogue que présente M. Kirchhoff : Hérodote mentionne, au chap. 130 du liv. I, une révolte des Mèdes sous le règne de Darius; cette révolte, il la passe sous silence au chap. 88 du liv. III, alors qu'une occasion excellente s'offrait à lui de la raconter, à propos des troubles qui suivirent l'avènement de Darius; c'est donc que dans son plan il la réservait pour un développement ultérieur; or nulle part dans la suite il ne revient sur ce fait. Un tel oubli, une pareille dérogation au plan primitif, confirme, selon M. Kirchhoff, l'hypothèse d'une interruption de travail entre le séjour d'Hérodote à Athènes et le moment où il se remit à l'œuvre en Italie.

Mais ces indices, faibles en eux-mêmes, deviennent plus insuffisants encore, s'il ressort d'une étude des premiers livres d'Hérodote que leur rédaction eut lieu, non pas à Athènes, mais à Thurii. A cet égard, aucun passage n'est plus caractéristique que le chap. 177 du liv. II : l'historien cite avec éloge la loi égyptienne qui ordonnait, sous peine de mort, à tous les habitants du pays de déclarer au gouverneur leurs moyens d'existence, et il ajoute : « C'est cette loi que l'Athénien Solon (Σόλων ὁ 'Αθηναῖος) prit à l'Égypte et qu'il établit chez les Athéniens : ceux-là (ἐκεῖνοι) ne cessent pas d'observer cette excellente législation ». Ces lignes n'ont pas été écrites à Athènes : le pronom ἐκεῖνοι exclut sûrement cette hypothèse. D'autre part, il n'est pas vraisemblable qu'elles datent d'une époque antérieure au séjour de l'historien en Grèce; car il n'avait guère eu le temps alors de rédiger ses notes de voyage. C'est donc seulement après son départ pour Thurii qu'Hérodote composa cette partie de son œuvre. Et de fait, plusieurs passages des deux premiers livres portent des traces de son voyage en Italie [1], aucun n'atteste sa présence à Athènes au moment où il les écrivait; on ne peut soutenir en effet qu'une allusion à la route sacrée d'Athènes à Olympie (II, 7) s'adresse nécessairement à un public athénien; c'étaient là des noms que tout le monde connaissait en Grèce, tandis que peu de personnes sans doute avaient entendu parler à Athènes du fleuve d'Italie le Crathis, des habitants d'Agylla ou des mœurs des Illyriens Enètes.

Ainsi tombe le système de M. Kirchhoff en ce qui concerne la

1. Hérodote, I, 145, 147 et 196. — Cf. Chr. Rösb, *Neue Iahrbücher*, t. CXV (1877), p. 259 et suiv., et *Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben?* Progr. de Giessen, 1879, p. 14.

rédaction des premiers livres. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on doive écarter du même coup l'hypothèse d'une lecture tirée des matériaux qui entrèrent plus tard dans la composition de ces livres. Toutefois, ici encore, une des raisons invoquées à l'appui de cette opinion ne nous semble pas suffisante : si l'historien affirme, à l'occasion du discours démocratique prononcé par Otanès dans le conseil des sept conjurés perses, que les doutes émis par quelques Grecs sur l'authenticité de ce discours manquent de fondement (III, 80), est-ce à dire que ces doutes aient porté sur le récit même qu'il en avait fait? Est-ce la preuve qu'il réponde dans ce passage à des objections qui lui avaient été présentées à lui-même après une lecture publique? La chose demeure au moins incertaine, et l'expression ἔνιοι Ἑλλήνων nous rappellerait même plutôt ces Ἕλληνες qui figurent assez souvent au IIe livre d'Hérodote, écrivains grecs, logographes ou géographes, avec lesquels il discute [1]. Peut-être la délibération qui avait précédé l'avènement de Darius avait-elle été racontée déjà par des auteurs que le discours d'Otanès avait laissés incrédules; c'est à eux que répondrait Hérodote, en s'appuyant sur une autorité qu'il ne nomme pas, mais qu'il jugeait sans doute excellente, et en raisonnant aussi par analogie, d'après la conduite de Mardonius à l'égard des républiques grecques qui avaient pris part à la révolte de l'Ionie (VI, 43). Quoi qu'il en soit, cette allusion vague à des objections dont nous ne connaissons pas l'origine ne suffit pas à justifier, à nos yeux, l'hypothèse de M. Kirchhoff.

M. Ad. Bauer n'est pas moins explicite que M. Kirchhoff, mais dans un sens tout opposé : à ses yeux, la lecture d'Hérodote à Athènes eut pour objet l'ensemble des trois derniers livres, c'est-à-dire l'expédition de Xerxès et la victoire des Grecs. Cette thèse s'appuie sur des arguments divers que nous répartirons en trois groupes : 1° il résulte d'une série de petites observations sur le texte, que les trois derniers livres ont été écrits avant la plupart des λόγοι qui composent les premiers; 2° les sentiments de partialité qui animent l'historien en faveur d'Athènes prouvent que ces morceaux s'adressaient à un public athénien; 3° la composition de cette partie de son ouvrage révèle, par une unité plus forte, par un souci plus visible de la forme et de l'effet à produire, une influence athénienne; on y reconnaît la marque de

1. Hérodote, II, 2, 20, 45, 49, etc.

cet esprit public qui, vers la même époque, inspirait dans cette ville tant d'œuvres littéraires, surtout tant d'œuvres dramatiques.

A vrai dire, les deux derniers arguments ne font, dans la pensée de M. Ad. Bauer, que confirmer le premier. Car, pris en eux-mêmes, ils perdent toute valeur : il est évident, par exemple, que l'influence du *milieu* athénien sur l'esprit d'Hérodote n'a pas dû se faire sentir tout d'un coup ; plus faible dans les parties de son œuvre qu'il rédigea d'abord pour les lire, elle dut éclater davantage dans celles qu'il composa plus tard. D'ailleurs, le sujet des trois derniers livres se prêtait mieux que celui des précédents à un exposé dramatique, pathétique même, et cela seul suffit à expliquer certaines différences de ton. Quant à la partialité d'Hérodote pour Athènes, elle n'est pas démontrée par le fait que l'historien loue cette ville et qu'il raconte l'initiative de ses chefs, le dévoûment de ses habitants ; car on peut soutenir que l'histoire la plus impartiale mettra toujours en relief le rôle prépondérant d'Athènes dans la seconde guerre médique ; et, cette prévention même d'Hérodote fût-elle bien établie, il faudrait encore prouver qu'elle était chez lui affaire de politesse et de circonstance, non de conviction. Il nous reste donc à examiner seulement les indices d'après lesquels M. Ad. Bauer croit pouvoir affirmer que la composition des trois derniers livres est antérieure à celle des premières parties de l'ouvrage.

Ces indices, M. Ad. Bauer les relève un à un, et les groupe de manière à établir successivement la priorité des livres VII-IX sur chacun des λόγοι dont il a, d'après son système, reconnu l'existence primitivement indépendante. Nous ne le suivrons pas dans cette argumentation minutieuse ; mais nous donnerons une idée suffisante de sa méthode en signalant deux catégories de preuves qu'il considère comme également bonnes : tantôt Hérodote paraît avoir eu, en écrivant les derniers livres, des renseignements moins complets qu'en écrivant les livres précédents, ou même des renseignements qui contredisent les premiers ; tantôt, au contraire, il s'exprime, au sujet de certains personnages ou de certaines choses, comme s'il n'en avait pas déjà parlé précédemment. Dans l'une ou l'autre de ces deux catégories rentrent tous les indices habilement découverts par M. Ad. Bauer. Malheureusement les uns et les autres sont aussi contestables. Voici, en effet, quelques exemples du premier genre. Au liv. I, chap. 171, Hérodote, parlant des Cariens, énumère, parmi les inventions qui

leur sont dues, l'usage d'attacher des crinières aux casques, de porter des emblèmes sur les boucliers, enfin d'adapter aux boucliers des poignées pour les manier aisément. Or, au chap. 93 du liv. VII, lorsqu'il décrit l'armement des peuples barbares, il se borne à dire des Cariens qu'ils étaient armés comme les Grecs. N'est-ce pas la preuve, dit M. Ad. Bauer, qu'Hérodote n'avait pas encore, en écrivant cette dernière phrase, les renseignements plus précis qu'il acquit plus tard, et qu'il consigna dans son Ier livre? — Conclusion singulièrement aventureuse! Car les deux textes, loin de se contredire, sont parfaitement à leur place l'un et l'autre : les remarques, d'un intérêt purement rétrospectif, sur l'origine carienne de certains détails de l'armement grec n'avaient aucune raison d'être dans la description sommaire de l'armée perse au VIIe livre. — De même, l'historien a pu, dans la même description, distinguer seulement deux sortes d'Éthiopiens, ceux du sud et ceux de l'est (VII, 70), tandis que, dans une autre partie de son ouvrage, parlant des Éthiopiens de Libye, il les subdivise en plusieurs tribus, les νομάδες (II, 29) et les μακρόβιοι (III, 17). — Y a-t-il davantage contradiction entre les chap. 74 du liv. VII et 171 du liv. I? D'un côté, il est vrai, les Mysiens sont dits Λυδῶν ἄποικοι, tandis que, de l'autre, Λυδός et Μυσός passent pour être frères; mais la seconde de ces deux opinions est attribuée aux Cariens; l'auteur ne la donne pas pour sienne. Et, pour ne pas tirer tous nos exemples du même passage, voici d'autres contradictions qui ne nous semblent pas plus graves : les libations que fait Xerxès à Troie, sur les bords de l'Hellespont et aux Thermopyles (VII, 43, 54, 223), ne sont pas en désaccord avec cette phrase du livre I : « Les Perses n'usent pas de libations. » (I, 132). Car il s'agit dans ce dernier texte du sacrifice proprement dit, et des rites qui accompagnent l'immolation de la victime : le cas est tout autre pour les cérémonies propitiatoires que célèbre Xerxès. — Mardonius parle des Éthiopiens comme des esclaves du Grand Roi (δούλους) (VII, 9). Or il est dit, au liv. III, chap. 97, qu'ils payaient seulement un tribut en nature (δῶρα ἀγίνεον). Mais n'est-ce pas là déjà une marque suffisante de sujétion? — D'autres contradictions, citées par M. Ad. Bauer, ne reposent même que sur une mauvaise interprétation d'Hérodote [1], ou sur une leçon douteuse

1. M. Ad. Bauer, *op. cit.*, p. 44, trouve une contradiction entre le chap. 32 du liv. IX, où, dit-il, les Ἑρμοτύβιες et les Καλασίριες sont appelés μαχαιροφόροι, et le chap. 164 du liv. II, où ces deux classes de la population égyptienne reçoivent

que corrigent les plus récents éditeurs [1]. Plus pauvres encore sont les arguments suivants : il arrive que plusieurs fois, au début du VII[e] livre, Hérodote parle de personnages déjà cités précédemment, tels que Darius, Artabane, Mardonius, Démarate, Inaros le Libyen, en ajoutant à leur nom leur patronymique : voilà, dit-on, la preuve qu'il nommait ici ces personnages pour la première fois, et que cette partie de l'ouvrage a été écrite avant toutes les autres ! Mais, si cette prétendue règle existait, on ne trouverait pas, dans le cours des trois derniers livres eux-mêmes, Démarate, par exemple, appelé à plusieurs reprises Δημάρητος ὁ Ἀρίστωνος (VII, 3, 101, 209), ni Mardonius désigné plusieurs fois comme fils de Gobryas (VII, 5, 82), ni Atossa comme fille de Cyrus (VII, 2, 64). C'est la gravité, la solennité des circonstances qui amène Hérodote, dans l'exposition du VII[e] livre, à donner à Darius son titre complet : βασιλέα Δαρεῖον τὸν Ὑστάσπεος (VII, 1). et la même raison explique, après l'énumération des myriades d'hommes qui suivent Xerxès, cette phrase imposante : οὕτω πενταχοσίας τε μυριάδας καὶ εἴκοσι καὶ ὀκτώ... ἤγαγε Ξέρξης ὁ Δαρείου (VII, 186). De même, au livre IX, le vainqueur de Platées, Pausanias, est à deux reprises désigné par le nom de son père et de ses ancêtres, tandis que dans le même livre, et dès le liv. VIII, chap. 3, il est nommé Pausanias tout court : qui pourrait prétendre que le livre VIII a été écrit après le livre IX ? La thèse de M. Ad. Bauer est, sur ce point, absolument insoutenable. Elle n'est pas mieux assurée lorsqu'il s'agit, non plus d'hommes, mais de choses : le temple d'Abæ en Phocide est mentionné au liv. VIII, chap. 33, avec son oracle, Ἄβας ἔνθα ἦν ἱρὸν Ἀπόλλωνος πλούσιον ; est-ce à dire que ce passage ait été écrit avant le chap. 46 du livre I, où l'on voit Crésus consulter ce même oracle? Une répétition du même genre se rencontre pour la ville d'Atarnée en Mysie (I, 160, et VIII, 106) ; mais l'écrivain lui-même, à plus forte raison le lecteur, peut fort bien avoir oublié la première des deux citations, quand il arrive à la seconde ; et d'ailleurs entre ces deux

le nom de μάχιμοι. Mais dans la phrase du liv. IX, οἵ τε Ἑρμοτύβιες καὶ οἱ Καλασίριες καλεόμενοι μαχαιροφόροι, οἵπερ εἰσὶ Αἰγυπτίων μοῦνοι μάχιμοι, le participe καλεόμενοι porte sur les deux noms propres Ἑρμοτύβιες et Καλασίριες, non sur μαχαιροφόροι. Autrement, il y aurait, suivant l'usage d'Hérodote, καλεόμενοι δὲ μαχαιροφόροι, ou simplement μαχαιροφόροι καλεόμενοι.

1. Il y aurait contradiction entre VII, 77 : Καβηλέες δὲ οἱ Μηίονες, Λασόνιοι δὲ καλέομενοι, et III, 99 : ἀπὸ δὲ Μυσῶν καὶ Λυδῶν καὶ Λασονίων καὶ Καβαλίων, si dans le second de ces textes les manuscrits, en présentant plusieurs variantes pour Λασονίων, n'autorisaient une correction. Stein propose Λυσινίων ou Λυσινιέων.

textes il y en a un troisième (VII, 42) où la ville d'Atarnée est citée comme un endroit connu : pour être fidèle à son principe, M. Ad. Bauer devrait dire que le chap. 42 du liv. VII est postérieur au chap. 106 du liv. VIII. Dans d'autres cas, la répétition de certains détails est indiscutable, mais de si mince importance, qu'il serait presque absurde de fonder la moindre hypothèse sur de pareilles minuties.

Ainsi aucun détail précis ne permet de penser que la lecture d'Hérodote à Athènes ait eu pour objet les trois derniers livres de son histoire, déjà rédigés dans la forme où nous les lisons aujourd'hui, sauf de légers raccords ou de courtes additions. La théorie de M. Ad. Bauer sur la publication isolée des λόγοι n'est démontrée ni pour cette partie de l'œuvre d'Hérodote ni pour le reste, et, comme le système de M. Kirchhoff sur la publication des premiers livres ne nous a pas paru plus solide, nous arrivons à cette conclusion que l'historien a pu lire à Athènes des extraits de ses notes de voyage, mais non des morceaux achevés, déjà prêts pour une publication définitive.

Allons plus loin. Parmi ces notes de voyage, l'historien a dû choisir de préférence, pour intéresser les Athéniens, celles qu'il avait prises dans les pays lointains d'où il venait. Dans le nombre, beaucoup se rapportaient déjà sans doute à la guerre médique, à l'expédition de Xerxès, et notamment aux préparatifs du Grand Roi, à sa marche à travers l'Asie Mineure, la Troade, l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine. Mais ce n'était là qu'une partie de la matière qui devait remplir les trois derniers livres : le fond du récit de la seconde guerre médique repose sur des traditions recueillies à Athènes et en Grèce. Est-il donc vraisemblable qu'un voyageur étranger, installé depuis peu à Athènes, ait aussitôt composé pour les Athéniens le récit de ce qu'il venait d'apprendre chez eux? Nous nous représentons les choses autrement. Ce qu'Hérodote avait fait à Cyrène et dans le Pont, en Asie et en Égypte, il continua à le faire en Grèce, interrogeant les particuliers et les magistrats, visitant les sanctuaires, bref, amassant les matériaux d'une œuvre qu'il entrevoyait déjà, mais comme un but encore éloigné. Dans ces conditions, pour se faire dire chaque fois ce que savaient ses nouveaux hôtes, il devait leur conter en échange ce qu'il avait appris lui-même dans ses précédents voyages. De même qu'en Asie il avait dû entretenir les Chaldéens et les Perses de l'histoire, des mœurs et des monuments de la Grèce, ainsi en Grèce s'efforça-t-il de se faire bienvenir et de plaire en rapportant ce qu'il

avait entendu de la bouche des barbares ou recueilli chez eux. Ces propos variés, intéressants, amusants même, durent être d'abord accueillis avec faveur dans les cercles choisis que comptait alors la ville de Périclès, et ce fut là le point de départ des lectures plus étendues qu'il fut invité à faire dans des réunions spéciales, où se rencontrait un public éclairé[1]. De telles occasions amenèrent sans doute Hérodote à présenter sous une forme agréable et soignée les notes qu'il avait prises en courant dans ses voyages; mais ces morceaux ne formaient encore ni une suite ni un tout; c'étaient les éléments du vaste ouvrage que l'historien composa dans la suite, et que nous possédons; cet ouvrage lui-même ne fut rédigé qu'à Thurii, dans une ville où Hérodote trouva enfin, avec le droit de cité, les loisirs d'une vie calme et laborieuse[2].

Il ne semble pas que, de sa nouvelle résidence, Hérodote ait entrepris de grands voyages[3], et nous pensons que, tout plein encore des souvenirs et de l'impression qu'il rapportait d'Athènes, il se mit presque aussitôt à composer et à rédiger son histoire. Mais voici que se pose un nouveau problème : plusieurs passages des quatre derniers livres, à partir du chap. 91 du liv. VI, contiennent des allusions manifestes à la guerre du Péloponnèse; faut-il donc admettre, avec M. Kirchhoff, que l'auteur n'en était encore que là de la rédaction de son œuvre quand éclata cette guerre, et qu'il écrivit le récit tout entier des guerres médiques entre les années 431 et 428, au plus fort des premières hostilités entre Athènes et Sparte? Telle est la théorie de M. Kirchhoff; mais cette théorie nous paraît dénuée de preuves certaines, et contraire même à la vraisemblance.

Le point de départ de M. Kirchhoff est le chap. 77 du liv. V, d'où il prétend tirer la preuve qu'Hérodote revint de Thurii à Athènes, qu'il y séjourna après l'année 432, et qu'il y écrivit tout le reste de son histoire. On sait de quoi traite ce chapitre : après avoir raconté la coalition des Chalcidiens et des Béotiens contre Athènes en l'année 507/6, Hérodote rappelle en quelques mots la double

1. Aucun texte ancien ne permet d'affirmer que ces lectures aient pris place dans le programme d'une fête solennelle comme les Panathénées.

2. Nous croyons inutile de rechercher pourquoi il quitta Athènes : il n'y était pas chez lui; il n'y avait pas d'intérêts particuliers; il répondit au vœu de ses amis en participant à une œuvre athénienne.

3. Il alla cependant à Métaponte (IV, 15), peut-être à Crotone (V, 45), et très vraisemblablement en Sicile. Cf. HILDEBRANDT, *op. cit.*, p. 51, 52.

victoire des Athéniens, et il ajoute : « Tous les Chalcidiens qu'ils prirent vivants, ils les jetèrent en prison chargés de fers, avec les captifs béotiens; plus tard ils les délivrèrent moyennant une rançon de deux mines par tête. Les entraves qu'avaient portées ces prisonniers, ils les suspendirent à l'Acropole; elles y étaient encore de mon temps, suspendues à un mur brûlé par la flamme de l'incendie de Xerxès, en face du temple tourné vers l'occident. Quant aux rançons, on en consacra la dîme aux dieux, sous la forme d'un quadrige d'airain; ce quadrige est à gauche à l'entrée des propylées de l'Acropole; on y lit cette inscription : « Après avoir dompté par la guerre « les peuples de la Béotie et de Chalcis, les fils d'Athènes ont réprimé, « sous le poids de ces sombres entraves, l'insolence ennemie : sur la « rançon des prisonniers ils ont prélevé la dîme pour Pallas, et lui ont « consacré ces chevaux. » Ce passage soulève plusieurs questions archéologiques intéressantes; mais procédons par ordre. M. Kirchhoff y voit la preuve qu'Hérodote écrivit tout ce chapitre à Athènes. Nous répondons que c'est impossible; car l'auteur n'aurait jamais dit : αἵπερ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦσαν περιεοῦσαι. Il n'a pu s'exprimer ainsi que loin d'Athènes, en se reportant au temps où il était dans cette ville. — Mais, dit-on, Hérodote, quatre lignes plus bas, ajoute : τὸ δὲ ἀριστερῆς χειρὸς ἕστηκε. — Ce parfait, qui a le sens d'un présent, peut, nous le reconnaissons, avoir été écrit à Athènes; mais alors cette phrase ne date pas du même temps que la précédente. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien les deux phrases proviennent d'une seule et même rédaction, et dans ce cas le présent ἕστηκε s'explique fort bien, même à côté de l'imparfait ἐς ἐμὲ ἦσαν περιεοῦσαι, mais à condition que l'auteur ait écrit ce passage hors d'Athènes; ou bien Hérodote a écrit la seconde phrase à Athènes, mais alors la première appartient à une rédaction antérieure. Cette seconde alternative ne laisse pas que d'être séduisante[1] : on comprendrait bien que, dans un premier séjour à Athènes, Hérodote eût vu seulement les chaînes, suspendues aux murs de l'Acropole encore noircis par la fumée (c'était avant le temps des grands travaux de Périclès), et que plus tard, dans un second voyage, il eût trouvé le quadrige d'airain dressé à l'entrée des Propylées. Mais, dans cette hypothèse, il ne suffit pas de supposer l'addition des mots καὶ τῶν λύτρων τὴν δεκάτην...... (lignes 20 et suiv. de l'édition Stein);

1. Elle a été adoptée par M. Ad. Bauer, *Themistokles*, Merseburg, 1881, p. 16, note 1.

il faut encore rapporter au même remaniement l'addition de la phrase χρόνῳ δὲ ἔλυσάν σφεας δίμνεως ἀποτιμησάμενοι (ligne 15), qui prépare certainement la mention du quadrige. Or, dans l'état actuel du chapitre, cette phrase se lie tout naturellement à celle qui précède et à celle qui suit, sans que rien trahisse une correction. De plus, si Hérodote avait pu constater lui-même l'origine récente de l'offrande, il n'aurait pas dit aussi naïvement, ce semble, que cette offrande avait été faite avec la dîme d'une rançon perçue en l'année 506. En supposant, au contraire, qu'il ait vu à la fois les chaînes et le quadrige en place, on comprend que, sans trop s'inquiéter de la date relative de ces deux offrandes, il les ait mentionnées l'une et l'autre en même temps. Pour ces raisons, nous ne croyons pas que le chapitre 77 soit dû à une double rédaction; mais alors, avons-nous dit, il n'a pas été écrit à Athènes. A-t-il donc été écrit hors d'Athènes, après l'année 432? En d'autres termes, s'agit-il bien ici des Propylées de Mnésiclès, de ceux que nous connaissons, et qui furent achevés en 432?

M. Wachsmuth a le premier signalé une difficulté à ce sujet [1] : les mots τὸ δὲ ἀριστερῆς χειρὸς ἕστηκε πρῶτον ἐσιόντι ἐς τὰ προπύλαια ne peuvent s'interpréter que de la façon suivante : « Ce quadrige est à gauche dès qu'on entre dans les Propylées ». Or, s'il s'agit des Propylées de Mnésiclès, véritable édifice couvert et soutenu par des colonnes, cela veut dire que le quadrige est dans l'intérieur même de cet édifice. Mais M. Wachsmuth a montré qu'il n'y avait de place pour un monument de cette importance ni sous le portique est ni sous le portique ouest des Propylées [2], et ce fait, considéré comme acquis, a entraîné différentes hypothèses : les uns [3], corrigeant le texte d'Hérodote et écrivant ἐξιόντι τὰ προπύλαια, placent le quadrige à gauche « quand on sort des Propylées pour entrer dans l'Acropole »; les autres supposent de la part d'Hérodote une manière inexacte de s'exprimer, et interprètent : « à gauche, en avant des Propylées ». Quelques-uns ajoutent qu'une légère inexactitude est d'autant moins surprenante que l'historien parlait par ouï-dire, n'ayant pas vu lui-même le monument [4]. Ces

1. C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, t. I, p. 150.
2. On ne peut pas en déterminer au juste les proportions; mais Pausanias, en rapprochant ce quadrige de la statue colossale d'Athéna Promachos (I, 28, § 2), permet de supposer un monument de dimensions considérables.
3. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 150, note 2.
4. E. Bachhof, *Neue Jahrbücher*, t. CXXV (1882), p. 177. — Chr. Röse, *Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben?* p. 15.

explications hypothétiques ne nous satisfont pas : la correction ἐξιόντι τὰ προπύλαια s'autorise, il est vrai, de tournures analogues; mais, quand Hérodote dit ἐξελθόντα τὸ ἄστυ (V, 104) ou ἐξῆλθον τὴν χώρην (VII, 29), il exprime l'idée de « sortir de la ville, sortir du pays »; les mots ἐξιόντι τὰ προπύλαια ne pourraient donc signifier que « quand on sort des Propylées ». Or en avant des Propylées de Mnésiclès il n'y avait pas de place pour le quadrige. D'autre part, attribuer à Hérodote une inexactitude de langage, et expliquer ensuite cette inexactitude en supposant que l'auteur n'avait pas vu ce qu'il décrit, c'est accumuler sans raison les hypothèses.

Aucun passage, en réalité, ne nous paraît prouver plus sûrement qu'Hérodote avait vu le monument dont il parle, et voici pourquoi : déjà, en 1869, le hasard avait mis au jour sur l'Acropole un fragment de la base qui supportait le quadrige au temps d'Hérodote, et l'inscription de cette base correspondait exactement à celle que cite l'historien [1]; or les fouilles récentes de l'Acropole ont fait retrouver un nouveau fragment analogue, mais un fragment de la base primitive, de celle qui, consacrée à la fin du vi[e] siècle, aussitôt après la défaite des Chalcidiens et des Béotiens, fut détruite lors de l'invasion médique et de l'incendie de l'Acropole en 480 [2]. Cette base porte, elle aussi, l'inscription que mentionne Hérodote, mais dans un ordre un peu différent : le vers hexamètre qui chez Hérodote commence le second distique (δεσμῷ ἐν ἀχλυόεντι.......) est en tête de l'inscription, au commencement du premier distique. Cette particularité intéressante donne à penser que, dans le monument primitif, le quadrige et les chaînes formaient une sorte de groupe adossé à la muraille de l'Acropole : il était convenable alors que l'inscription rappelât tout d'abord les entraves, qui figuraient effectivement à côté du char. Mais, après que ce monument eut été brûlé en 480, il ne resta plus que les chaînes sur le mur noirci, et dans la suite, les Athéniens, en reconstruisant la base ailleurs, ne firent que transposer un vers de l'inscription, de manière à rappeler d'abord leur victoire sur les Béotiens et les Chalcidiens. Ainsi Hérodote n'a pas emprunté ces distiques à un recueil ancien d'inscriptions (aux épigrammes de Simonide, par exemple); il les a cités tels qu'ils étaient sur la base nouvelle.

1. *Corp. Inscr. Attic.*, I, n° 334.
2. *Ibid.*, t. IV, fasc. II, Berlin, 1887, n° 334 *a*. — Cf. Kirchhoff, *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1887, p. 111 et suiv.

Il ne reste plus qu'à se demander à quelle époque remonte cette restauration du quadrige. M. Kirchhoff, en publiant la première des deux inscriptions retrouvées sur l'Acropole, inclinait à penser que ce monument avait été relevé seulement à l'occasion de la campagne de Périclès en Eubée (445 ou 444); mais il faisait cette conjecture parce qu'il doutait de l'existence du monument primitif. En fait, les caractères de la gravure sur ce marbre convenaient au milieu du ve siècle, sans qu'on pût en déterminer la date à dix ou quinze ans près. Or, si la restauration date seulement de l'année 444, Hérodote a pu encore la voir avant son départ pour Thurii; mais dans ce cas on a lieu de s'étonner que, ayant vu lui-même ériger le monument, il en ait parlé comme d'une offrande ancienne; si, au contraire, quand il visita pour la première fois l'Acropole, il y trouva déjà les deux monuments en place, les chaînes d'une part et le quadrige de l'autre, la manière dont il s'exprime n'a rien que de naturel. Cette hypothèse d'une restauration antérieure à l'année 444 est aussi admissible que l'autre; car les Athéniens se mirent de bonne heure, aussitôt après la reconstruction de l'Acropole, à rebâtir quelques-uns des monuments détruits en 480 [1];

1. Le fait est certain pour les statues des tyrannicides, dues au sculpteur Anténor, et qui avaient été enlevées par Xerxès (Pausanias, I, 8, § 5) : elles furent refaites trois ans après l'invasion médique par les artistes Critios et Nésiotès, sous l'archontat d'Adeimantos (477/6), d'après le *Marbre de Paros*, l. 70, 71. Nous apprenons aussi, par Plutarque, *Thémistocle*, 1, que Thémistocle fit restaurer le sanctuaire des Lycomides, au dème de Phlya. Enfin beaucoup de temples, comme celui de Déméter à Éleusis ou d'Athéna Polias à Athènes, étaient trop nécessaires à la célébration des fêtes les plus importantes de la cité, pour n'être pas reconstruits aussitôt après la guerre. Il ne faut donc pas prendre à la lettre la tradition célèbre suivant laquelle les Grecs se seraient engagés par serment à ne pas relever les monuments détruits et incendiés par le barbare. Le serment qui contient cette clause, et qui figure dans un discours de l'orateur Lycurgue, *Contre Léocrate*, 80-81, est une pièce fabriquée après coup, au témoignage même de Théopompe (Fragm. 167, *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306). Isocrate, en prononçant son *Panégyrique d'Athènes* (vers l'année 380), n'avait pas connaissance de cette fameuse résolution, puisqu'il en attribue une toute semblable aux Ioniens (*Panégyrique*, 156). Il est impossible enfin de prouver que les ruines signalées par Pausanias comme des traces de l'invasion médique, à Haliarte (IX, 32, § 4, et X, 35, § 2), à Athènes (I, 1, § 5, et X, 35, § 2) et à Phalère (X, 35, § 2), proviennent de cette époque reculée. Cette tradition a dû pourtant naître de quelque fait réel. Nous voyons, en effet, qu'à l'Acropole, par exemple, les Athéniens ne reconstruisirent pas les édifices nouveaux sur l'emplacement des anciens, et qu'ils laissèrent subsister des traces de feu et de fumée sur les murs (Hérodote, V, 77); on montrait encore, au temps de Pausanias, des statues calcinées par l'incendie de Xerxès (I, 27, § 6). Enfin il est permis de penser que les architraves de pierre qu'on voit aujourd'hui encore encastrées dans la muraille septentrionale de l'Acropole n'ont pas par l'effet du hasard conservé la forme régulière d'une décoration architectonique : c'est à dessein

et, s'il leur fallait une occasion pour rappeler leur ancienne victoire sur les Béotiens et les Chalcidiens, une de ces occasions leur fut fournie par la bataille d'Œnophyta en 456.

Mais alors (et ceci est notre conclusion) Hérodote n'a pas parlé en cet endroit des Propylées de Mnésiclès : l'état de choses qu'il a décrit pendant son séjour à Thurii, c'est l'état de l'Acropole avant les grands travaux de Périclès, avant la construction du Parthénon et des Propylées. Le nom de προπύλαια qu'il emploie désigne un emplacement situé en avant de la porte de l'ancienne Acropole [1]. Plus tard, quand Mnésiclès éleva en cet endroit ses portiques, on dut déplacer le quadrige, et le transporter dans l'intérieur de l'enceinte, où le vit dans la suite Pausanias [2]. Hérodote, qui habitait alors l'Italie, n'entendit pas parler de ce déplacement, ou négligea de corriger ce qu'il avait déjà écrit. Quoi qu'il en soit, le chap. 77 du liv. V, loin de confirmer le système de M. Kirchhoff, nous paraît prouver au contraire qu'Hérodote ne revint pas à Athènes après 432, et que cette partie de son livre fut écrite à Thurii, d'après des notes et des souvenirs qui remontaient au temps qu'il avait passé à Athènes, aux environs de l'année 445.

La même conclusion ressort pour nous d'un autre texte, que M. Kirchhoff interprète dans un sens favorable à sa thèse. Au chap. 98 du liv. VI, Hérodote parle d'un tremblement de terre qui secoua l'île de Délos quelque temps avant l'arrivée de Datis, en 490, et il remarque que c'était le premier phénomène de ce genre qui se fût produit dans cette île, le dernier aussi jusqu'au temps où il la visita (μέχρι ἐμεῦ). Or il se trouve que Thucydide parle d'un tremblement de terre survenu à Délos peu avant le début de la guerre du Péloponnèse, au commencement de l'année 431, et il ajoute que cet événement émut beaucoup le peuple parce que jamais rien de pareil n'était arrivé [3]. On a proposé, pour concilier ces témoignages contradictoires, bien des hypothèses [4]. Il nous paraît, comme à M. Kirchhoff, que Thucydide ne contredit pas plus ici Hérodote qu'Hérodote ne conteste la vérité du

que Thémistocle, ou Cimon, fit disposer ainsi ces restes de vieux temples en ruines, comme des témoins impérissables de l'invasion barbare. Cf. Dörpfeld, *Mitth. d. d. arch. Instit. in Athen*, t. XI (1886), p. 162 et suiv.

1. Nous adoptons ici une hypothèse de l'éditeur Stein, Hérodote, t. I, p. xxii, n. 1, de la 5e édition.

2. Pausanias, I, 28, § 2.

3. Thucydide, II, 8.

4. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet, dans l'analyse critique du récit d'Hérodote (IIe partie, liv. I, chap. iv, § 1).

fait signalé par Thucydide. Les deux témoignages sont indépendants l'un de l'autre : Thucydide, en écrivant le commencement du livre II, n'avait pas connaissance du fait recueilli par Hérodote à Délos, fait déjà ancien, et qui n'avait aucun rapport avec son sujet; Hérodote, de son côté, n'entendit pas parler du tremblement de terre de 431. Mais c'est ici que commence la difficulté dans le système de M. Kirchhoff : comment expliquer l'ignorance d'Hérodote? M. Kirchhoff suppose que l'historien n'était pas encore à Athènes au moment du tremblement de terre; il y vint seulement un peu après, dans l'été de 431, et se mit aussitôt à rédiger la fin de son V^{e} livre (prétendue allusion aux Propylées, au chap. 77) et toute la suite de son histoire. Ainsi put-il écrire le chap. 98 du liv. VI, et parler du tremblement de terre de 490 sans savoir qu'il y en avait eu un autre depuis. Il suffit d'énoncer cette hypothèse pour en montrer la faiblesse : un homme comme Hérodote, attentif aux moindres signes d'une intervention divine, pouvait-il, s'il était à Athènes quelques mois après ce tremblement de terre, ne pas entendre parler d'un phénomène qui avait paru au peuple la manifestation d'une volonté céleste? Au contraire, le silence et l'ignorance d'Hérodote s'expliquent bien si ce passage a été écrit par lui à Thurii, vers l'année 440 ou peu après.

Il est vrai que le même chap. 98 du liv. VI contient une allusion aux malheurs que causa à la Grèce la lutte des principaux États entre eux. M. Kirchhoff, qui veut que ce chapitre ait été écrit tel quel dans l'été ou l'automne de 431, ne voit dans cette phrase aucun trait qui se rapporte à la guerre du Péloponnèse; mais c'est là de sa part, suivant nous, le résultat d'un parti pris : en réalité Hérodote désigne ainsi les fléaux qui frappèrent la Grèce pendant les premières années de cette guerre. Nous supposons donc qu'il ajouta cette note longtemps après avoir écrit le début du chap. 98, lorsqu'il remania ou revisa son ouvrage. Cette addition commence aux mots καὶ τοῦτο μέν κου τέρας... qui annoncent un développement facile à détacher de l'ensemble.

Le caractère additionnel des autres passages relatifs à la guerre du Péloponnèse nous paraît également certain, même lorsque l'endroit exact où commence la note ne peut être déterminé sûrement dans l'état actuel du texte. Ainsi l'allusion du VIe livre à l'expulsion des Éginètes en 431 (VI, 91) est si rapide, que quelques mots ajoutés à la rédaction primitive ont suffi à l'introduire dans le texte. En revanche,

de penser qu'Hérodote avait eu le temps d'achever en dix ans à Thurii l'ouvrage dont il avait amassé depuis longtemps les matériaux. Rien ne prouve qu'il ait eu l'intention de poursuivre le récit de la lutte des Grecs et des barbares au delà du point où il s'est arrêté, jusqu'à la bataille de l'Eurymédon, par exemple, ou jusqu'à l'expédition de Cimon à Cypre en 449. Bien plus, si le but d'Hérodote avait été de célébrer la politique de Périclès, c'est au delà de l'année 449 elle-même qu'il lui aurait fallu suivre la marche des affaires en Grèce; car le rôle personnel de Périclès ne commence que du jour où finit la guerre contre la Perse, et c'eût été un singulier moyen de glorifier Périclès que de raconter seulement les entreprises d'Athènes contre le Grand Roi, c'est-à-dire précisément l'œuvre de Cimon et de son parti.

Pour nous, qui ne mêlons pas Hérodote à la politique militante des amis de Périclès au début de la guerre du Péloponnèse, il nous semble prudent de ne chercher dans son livre aucune autre idée maîtresse que celle qu'il exprime lui-même en commençant son histoire, à savoir le désir de sauver de l'oubli les actions grandes et mémorables qui ont signalé la lutte des Grecs et des barbares. Qu'entend donc Hérodote par cette lutte? N'est-ce pas celle qu'il a achevé de raconter, c'est-à-dire l'âge héroïque des guerres médiques, glorieusement couronné par les victoires de Platées et de Mycale?

Ici encore M. Kirchhoff croit pouvoir résoudre la question avec certitude, d'après des indices incontestables [1]. Il constate une habitude qu'a Hérodote de renvoyer par avance, suivant un plan bien arrêté, à certains passages ultérieurs de son livre : l'usage de ces renvois permet à l'historien de réserver pour plus tard un développement qui interromprait d'abord la marche de son récit. Pour six de ces passages, la promesse faite par Hérodote se trouve réalisée dans la suite; trois, au contraire, restent sans réponse; ce sont les deux renvois aux Ἀσσύριοι λόγοι (I, 106 et 184) et le renvoi au récit des causes de la mort d'Ephialte (VII, 213). M. Kirchhoff estime que ces trois cas doivent être assimilés aux six autres, et que par conséquent Hérodote se pro-

1. M. Kirchhoff a repris en détail l'examen de cette question dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885, p. 301 et suiv. : *Ueber ein Selbstcitat Herodots* (VII, 213). C'est une réponse à un travail de M. Gomperz, *Herodoteische Studien*, inséré dans les *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften*, 1883. M. Gomperz a répliqué dans le même recueil : *Ueber den Abschluss des Herodoteischen Geschichtswerkes*, Vienne, 1886.

posait d'insérer les Ἀσσύριοι λόγοι dans son histoire, comme aussi de raconter dans le même ouvrage les circonstances de la mort d'Ephialte. Seulement, s'il explique l'omission des Ἀσσύριοι λόγοι par un oubli, il n'admet pas la même explication pour le cas d'Ephialte : aucune occasion, dit-il, ne s'offrait à Hérodote de revenir sur ce fait dans l'un des deux derniers livres : si l'auteur n'a pas tenu sa promesse, c'est qu'il n'est pas arrivé dans la composition de son ouvrage au point où il comptait le faire, c'est-à-dire au récit de la campagne du roi spartiate Léotychide en Thessalie (476/5), preuve manifeste qu'il avait l'intention de traiter des événements postérieurs aux batailles de Platées et de Mycale.

Cette argumentation spécieuse a trouvé dans M. Ed. Meyer un contradicteur particulièrement habile [1] : se servant des armes mêmes de M. Kirchhoff, M. Éd. Meyer conteste non pas qu'Hérodote ait voulu revenir plus loin sur Éphialte, mais qu'il ait eu l'intention de donner ce supplément à propos de Léotychide. En effet, de l'observation même de M. Kirchhoff, M. Éd. Meyer conclut qu'Hérodote n'a pas dû avoir le dessein de revenir sur un fait lorsque, parlant à l'avance de ce fait, il s'abstient de renvoyer à un passage ultérieur de son livre. Or c'est ce qui arrive pour Léotychide : au chap. 72 du liv. VI, Hérodote raconte la campagne de Léotychide en Thessalie, ses agissements coupables, son exil et sa mort, sans ajouter une phrase comme ταῦτα μὲν ἐν τοῖσι ὀπίσω λόγοισι ἀπηγήσομαι, mais en disant seulement : ταῦτα μὲν δὴ χρόνῳ ὕστερον ἐγένετο. Or c'est là une formule toute différente, fréquente aussi chez Hérodote, mais qui nulle part ne se rapporte à des événements que l'auteur ait racontés dans la suite; elle peut donc s'interpréter ainsi : « Cela se passa longtemps après, à une époque dont je ne ferai pas l'histoire ». Si telle est la valeur de cette formule, comme on la retrouve, avec de légères variantes, dans six autres passages relatifs à des événements postérieurs à l'année 479 [2], on est en droit de dire qu'Hérodote avait d'avance l'idée de ne pas dépasser cette date dans la suite de son ouvrage.

Il nous paraît, comme à M. Éd. Meyer, qu'Hérodote n'a voulu continuer son livre ni jusqu'au voyage de Callias en Perse, ni jusqu'à la prise d'Eïon, ni même jusqu'à la prise de Byzance et aux premières trahisons du roi Pausanias. Tous ces faits, il les mentionne en passant

1. *Rheinisches Museum*, t. XLII (1887), p. 146 et suiv.
2. Hérodote, VIII, 3; VI, 72; VII, 106, 151; IX, 64; VII, 137.

comme des sujets sur lesquels il ne reviendra pas ; il parle même de Cimon à deux reprises [1] sans faire la moindre allusion à ses exploits ultérieurs : silence incompréhensible, si l'auteur avait dû plus tard exposer les origines et les progrès de l'empire maritime d'Athènes.

Ainsi des indices sérieux permettent de croire qu'Hérodote n'a pas voulu prolonger son ouvrage au delà des grandes victoires de 479 ; et l'absence d'une réponse au chap. 213 du liv. VII prouve seulement que l'historien n'a pas eu l'occasion de rattacher, comme il pensait le faire, le nom du meurtrier d'Ephialte, Athénadès, aux événements qu'il devait raconter plus tard. Nous ne voyons pas, il est vrai, à quel endroit conviendrait cette mention ; mais comment assurer que cette liaison prévue par Hérodote ne se rattachait pas à un fait purement anecdotique ? C'est dans ce cas surtout que s'expliquerait bien un oubli.

Mais si la fine critique de M. Éd. Meyer suffit à répondre aux subtiles objections de M. Kirchhoff, des raisons plus générales nous engagent à penser qu'Hérodote n'a jamais songé à se faire l'historien de la πεντηκονταετία. A cette tâche il n'était préparé ni par son éducation ni par ses goûts personnels ni par ses voyages. Ce que nous avons vu plus haut de sa jeunesse et de son rôle politique nous a montré que de bonne heure le citoyen d'Halicarnasse, attiré par une curiosité naturelle vers le monde barbare et vers l'observation des mœurs, des pays et des hommes, avait appris à considérer de haut le temps présent, pour s'élever jusqu'à l'étude des conseils cachés de la Providence. Frappé des grands événements de l'histoire, Hérodote ne paraît pas avoir eu longtemps le goût de l'action dans les luttes toujours mesquines des cités ; il a préféré contempler le passé, qui lui apparaissait dans une sorte de mirage grandiose. Si quelque chose l'a décidé à raconter l'histoire des guerres médiques, c'est l'idée qui s'est offerte à son esprit (idée antique, poétique, homérique) d'un conflit entre l'Europe et l'Asie. La même préoccupation l'a conduit en Grèce, et il s'est appliqué à y relever surtout les traces de ces luttes décisives où la patrie hellénique avait failli succomber. Pour cela il lui suffisait de parcourir les villes, de visiter les temples et d'interroger les hommes sur des événements que tout le monde encore avait présents à la mémoire. Ainsi a-t-il pu, même en peu d'années, apprendre

1. Hérodote, VI, 36, et VII, 107.

tout ce qu'il voulait savoir. Beaucoup plus long aurait dû être son séjour à Athènes et en Grèce, s'il avait cherché à rassembler les éléments d'une histoire plus récente, s'il avait voulu se débrouiller dans le chaos des rivalités intestines qui troublèrent la Grèce de 480 à 430. Certes, s'il avait eu le goût de la politique de parti, s'il avait pénétré dans la vie intime des États grecs, il aurait parlé autrement qu'il n'a fait, dans son récit des guerres médiques, de certains événements et de certains détails : il aurait fait allusion, par exemple, au rôle politique de l'Aréopage dans le gouvernement d'Athènes après Salamine [1], il aurait parlé des réformes d'Aristide et de Thémistocle, du parti de Cimon et de celui de Thucydide, il ne se serait pas contenté d'une allusion rapide à Périclès! Mais surtout, s'il avait tenu à écrire cette histoire qu'on lui prête l'intention de composer, Hérodote n'aurait pas quitté Athènes pour se retirer à Thurii. Le fait seul qu'il vint s'établir en Italie prouve qu'il ne songeait pas à poursuivre son enquête sur la vie politique de la Grèce. Son goût le portait vers un âge antérieur, où s'était manifestée la protection des dieux, où les oracles avaient parlé, où de grandes actions avaient frappé l'imagination des hommes! Grouper autour de ces faits glorieux tous les détails amusants et instructifs que ses voyages lui avaient fait connaître, voilà ce qu'il se proposait de faire, dans une œuvre qui devait être à la fois pour les Grecs une instruction et une édification, un enseignement utile et un appel à des sentiments que les générations nouvelles avaient trop oubliés.

Ajoutons d'ailleurs qu'Hérodote, en suivant ainsi ses goûts de moraliste, pouvait facilement justifier la conception qu'il avait de la lutte entre les Grecs et les barbares se terminant à la bataille de Mycale et au retour de la flotte athénienne à Phalère après la prise de Sestos. Cette guerre médique qu'il avait voulu raconter, c'était l'attaque de l'Asie contre l'Europe, c'étaient les entreprises des barbares, depuis Crésus et Cyrus jusqu'à Darius et Xerxès. Or cette lutte était finie : pour les Grecs, la bataille était gagnée, le salut assuré. Désormais la guerre deviendra offensive de la part des Grecs, surtout de la part des Athéniens. La guerre médique proprement dite est achevée.

Cette manière de voir peut nous paraître aujourd'hui inexacte; car il est évident que les rois de Perse ne se tinrent pas pour battus

1. C'est là un fait important que ne paraît pas avoir connu Hérodote, et qui nous est révélé par Aristote, *Constitution d'Athènes*, 23.

après Mycale; les batailles mêmes de l'Eurymédon et de Cypre n'amenèrent pas, ce semble, une paix définitive. En réalité, à voir les choses de haut et de loin, on peut prolonger les guerres médiques jusqu'au temps d'Alexandre, qui leur donna leur véritable conclusion. Mais les contemporains ne jugent pas comme la postérité, et Hérodote a pu croire avec les hommes de son temps que les guerres médiques se résumaient dans la campagne de Xerxès. A cet égard, Thucydide pensait exactement comme lui, et c'est une autorité que nous nous étonnons de n'avoir pas vu invoquer dans cette question. « De toutes les guerres précédentes, dit Thucydide, la plus considérable fut la guerre médique, et pourtant deux combats sur terre et autant sur mer en décidèrent promptement l'issue [1]. » Ainsi les Thermopyles et Platées, Artémisium et Salamine, voilà les rencontres qui constituent pour Thucydide la guerre médique : des victoires de l'Eurymédon et des derniers succès remportés par Cimon à Cypre, l'historien ne parle pas ici, parce que ces faits militaires appartiennent, selon lui, non à la guerre médique, mais aux événements qui ont préparé la fondation de l'empire d'Athènes. Thucydide s'exprime donc déjà comme les historiens postérieurs, et comme nous faisons nous-mêmes d'après eux, en marquant la fin des guerres médiques au point où finit l'invasion de Xerxès.

En résumé, Hérodote a raconté la lutte des Grecs et des barbares jusqu'au point qu'il voulait atteindre, et nous ne pensons pas qu'il ait jamais songé à ajouter à cette histoire de nouveaux chapitres. Son ouvrage même contient une conclusion fort bien appropriée au sujet traité : le mot de Cyrus en réponse aux Perses qui voulaient aller s'établir dans de riches contrées donne, pour ainsi dire, l'explication morale de toute la conquête perse, et contient en même temps un avertissement pour les Grecs. Cela est si vrai que les savants qui attribuent à Hérodote l'intention de donner une suite à cette histoire reconnaissent du moins dans cette fin une des divisions capitales de l'ouvrage qu'il avait pu projeter d'écrire [2].

Mais ce que nous avons dit de la composition du livre d'Hérodote nous permet d'affirmer en même temps que l'auteur n'a pas achevé la revision de son œuvre, qu'il n'y a pas corrigé certaines omissions, qu'il n'a pas fondu dans une rédaction définitive des notes addition-

1. Thucydide, I, 23.
2. Cf. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 571, note 1.

nelles, inscrites par lui en marge de son manuscrit. En un mot, il nous semble évident qu'Hérodote n'a pas préparé son livre pour une publication, et qu'il est mort sans y avoir mis la dernière main.

Ce n'est pas que nous acceptions l'anecdote rapportée par Ptolemæos Chennos, grammairien du temps de Néron, suivant laquelle le livre d'Hérodote aurait été publié après sa mort par le poète Plésirrhoos, son ami, qui serait même l'auteur du prologue [1]. Aucune partie de l'ouvrage ne nous semble plus authentique que le prologue; et d'ailleurs, Ptolemæos Chennos, qui ne mérite en général aucune confiance, se trahit ici lui-même, en citant, immédiatement après la première, une autre anecdote qui la contredit [2]. Mais le fait qu'Hérodote ne fut pas son propre éditeur offre à nos yeux une grande vraisemblance, et c'est même ce qui nous semble expliquer le mieux l'état où nous est parvenu son ouvrage.

Ainsi Hérodote, demeuré à Thurii dans les dernières années de sa vie, se contenta de revoir partiellement et de retoucher à l'occasion une œuvre qu'il avait composée à loisir pendant son séjour dans cette ville. Les matériaux divers dont il l'avait formée suffisent à faire comprendre les redites ou les légères contradictions qui s'y rencontrent. L'écrivain se donnait encore du temps pour la rendre plus parfaite, lorsque la mort vint le surprendre.

Des trois traditions relatives à la mort d'Hérodote, celle qui la place à Thurii nous semble donc la meilleure [3], bien que sans aucun doute l'épitaphe conservée par Étienne de Byzance date d'une autre époque. Mais le texte de Marcellinus [4], souvent invoqué en faveur d'Athènes, est sans valeur : au lieu du tombeau d'Hérodote situé près de la porte Mélitis, à côté de celui de Thucydide, c'est le tombeau d'*Oloros* qu'il faut lire [5]. A Pella, en Macédoine, fut élevé peut-être un cénotaphe.

Quant à la date de cette mort, elle peut se déterminer approximativement. Car il paraît certain qu'Hérodote n'eut pas connaissance du règne de Darius Nothus, qui monta sur le trône en 424 : partout dans son livre il parle de Darius, fils d'Hystaspe, sans le distinguer de cet homonyme, et il ne nomme pas Darius Nothus dans le passage pourtant

1. Photius, *Bibliothèque*, éd. Bekker, p. 148 *b*.
2. Id., *ibid.*, p. 150 *b*.
3. C'est celle que rapporte Suidas.
4. Marcellinus, *Vie de Thucydide*, § 17.
5. Cf. Sauppe, *Acta societatis græcæ*, t. II (1840), p. 430.

additionnel où il énumère ses trois prédécesseurs (VI, 98). D'autre part, Aristophane semble avoir connu l'ouvrage d'Hérodote, lorsqu'il écrivit les *Acharniens*, représentés en 425 [1]. La mort de l'historien se place donc peu après les premières années de la guerre du Péloponnèse, entre les années 428 et 426. Nous ne doutons pas d'ailleurs que ses amis n'aient publié et répandu le plus tôt possible en Grèce un ouvrage destiné à tous les Grecs, et inspiré par le plus pur sentiment du patriotisme hellénique.

1. On trouve dans les *Acharniens*, v. 523 et suiv., une sorte de parodie de l'exposé que fait Hérodote des causes de la guerre entre les Grecs et les barbares (I, 1-4). Cf. Hérodote, I, 133, et Aristophane, *Acharniens*, v. 85-87.

PREMIÈRE PARTIE

HÉRODOTE ET SES CRITIQUES ANCIENS ET MODERNES

L'autorité d'Hérodote comme historien des guerres médiques n'a pas cessé d'être en butte aux plus vives attaques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Sous une forme ou sous une autre, les objections diverses des anciens et des modernes tendent à contester, soit sa véracité, soit la valeur historique de son récit.

Déterminer avec précision la nature et la portée de ces attaques, tel est, ce semble, le meilleur moyen de nous préparer à juger équitablement la méthode de notre auteur et les résultats historiques auxquels cette méthode l'a conduit.

LIVRE I

LES ANCIENS

Thucydide. — Ctésias. — Les historiens du IVe siècle et de la période Alexandrine. — Le traité de Plutarque sur la malignité d'Hérodote.

CHAPITRE I

THUCYDIDE

Les coups les plus violents ne font pas toujours les blessures les plus profondes. Quelques mots sévères de Thucydide à l'adresse d'Hérodote ont produit sur l'esprit des modernes plus d'impression que les attaques passionnées de Ctésias ou de Plutarque. Quel témoin plus redoutable, en effet, que le grave auteur de la *Guerre du Péloponnèse*? Certes, la condamnation d'Hérodote serait sans appel, s'il était vrai que Thucydide l'eût accusé d'avoir faussé l'histoire en créant sur les guerres médiques une légende, comme avaient fait les poètes sur la guerre de Troie. Mais, si quelques savants prêtent à Thucydide une pareille intention, d'autres vont jusqu'à nier qu'il ait même connu l'ouvrage d'Hérodote [1]. Il nous faut donc établir ici le sens exact des passages qui ont donné lieu à ces appréciations contraires.

La tradition ancienne est unanime à signaler chez Thucydide au

1. Ce problème, qui se posait déjà dans l'antiquité, a défrayé depuis un siècle un grand nombre de dissertations savantes : on en trouvera une bibliographie assez complète dans le livre de M. AD. BAUER, *Themistokles*, p. 36 et suiv., et dans une note de M. WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 8, n. 2.

moins une allusion à son prédécesseur [1] : il s'agit du mot célèbre par lequel l'historien oppose, aux récits fabuleux qui charment pour un temps l'oreille, le monument durable qu'il lègue à la postérité [2]. Mais cette tradition ne mériterait par elle-même qu'une confiance médiocre, si elle n'était confirmée par un passage plus explicite encore de Thucydide. Au nombre des erreurs que commettent les Grecs sur des sujets contemporains, Thucydide en mentionne deux, l'une relative au double vote attribué à chacun des rois de Sparte dans la γερουσία, l'autre à l'existence d'un corps de troupes spartiate appelé Πιτανάτης λόχος [3]. Or la seconde de ces assertions fausses est dans Hérodote, et elle s'y trouve dans un récit qui a plus que d'autres l'apparence d'une tradition recueillie par l'historien lui-même à Pitana, l'un des bourgs de Sparte [4]. C'est donc bien Hérodote qui est responsable de la faute commise. De même, nous pensons, avec le scoliaste, que l'erreur signalée par Thucydide au sujet des rois de Sparte est réellement imputable au même auteur [5]. L'éditeur Stein, il est vrai, ne croit pas que la phrase incriminée donne prise à cette critique, et il l'interprète, non sans quelque violence, dans le sens d'un seul suffrage attribué à chaque roi [6]. Mais alors de deux choses l'une : ou Thucydide a mal compris Hérodote, ce qui n'est guère admissible, ou bien il a visé une tradition communément répandue dans le public; mais dans ce cas, par une mauvaise chance singulière, Hérodote, qui ne partageait pas cette erreur, s'est exprimé précisément de façon à laisser croire qu'il était tombé dans la même faute. En réalité, suivant nous, Thucydide a compris Hérodote comme tout le monde devait le comprendre d'après la construction de la phrase, et c'est une inexactitude de détail, sur un point de la constitution spartiate, qu'il s'est plu à relever chez son devancier.

Ces deux exemples suffisent à prouver que Thucydide, en écrivant le prologue de son histoire, avait connaissance du livre d'Hérodote, et

1. Lucien, *Manière d'écrire l'histoire*, 42. — Denys d'Halicarnasse, *Jugement sur Thucydide*, 5. — Scoliaste de Thucydide, I, 22. — Aristide le Rhéteur, Περὶ τοῦ παραφθέγματος, p. 514, éd. Dindorf.

2. Thucydide, I, 22, § 4.

3. Id., I, 20, § 3.

4. Hérodote, IX, 53.

5. Voici la phrase d'Hérodote, VI, 57 : Καὶ παρίζειν (κελεύουσι τοὺς βασιλέας) βουλεύουσι τοῖς γέρουσι, ἐοῦσι δυῶν δέουσι τριάκοντα· ἢν δὲ μὴ ἔλθωσι, τοὺς μάλιστά σφι τῶν γερόντων προσήκοντας ἔχειν τὰ τῶν βασιλέων γέρεα, δύο ψήφους τιθεμένους, τρίτην δὲ τὴν ἑωυτῶν.

6. Stein, note au chap. 57 du liv. VI.

la phrase qui suit immédiatement ces deux citations contient un reproche qui s'adresse à tous les Grecs, mais qui atteint plus particulièrement l'écrivain responsable de cette double méprise : « Tant il est vrai que la plupart des hommes se donnent peu de peine pour trouver la vérité, et accueillent volontiers les premières informations venues [1] ».

Ainsi formulée, cette allégation de Thucydide témoigne assurément de quelque dédain pour les efforts d'Hérodote dans la recherche du vrai ; mais elle ne compromettrait pas à elle seule le caractère d'Hérodote comme historien, si l'on ne croyait trouver chez Thucydide des sous-entendus plus graves, et notamment une tendance à rabaisser, en même temps que le mérite personnel de l'auteur, le sujet même de l'ouvrage.

Les guerres médiques, en effet, n'appartiennent-elles pas, elles aussi, à ces événements du temps passé qu'a défigurés, selon Thucydide, la fantaisie des poètes et des logographes, et qu'il prétend ramener dans l'opinion des hommes à de plus justes proportions? Tout le tableau qu'il trace de l'histoire ancienne de la Grèce n'a-t-il pas pour but de démontrer que la guerre du Péloponnèse l'emporte sur tous les faits antérieurs? Est-ce donc qu'il oublie les batailles de Marathon, de Salamine, de Platées, ou bien ne leur accorde-t-il pas la même importance qu'Hérodote?

Pour échapper à cette conclusion, un des plus savants commentateurs de Thucydide a proposé récemment une ingénieuse correction. « Il est absurde, dit M. Herbst [2], il est monstrueux même, de supposer que la critique du grand historien ait tendu tout d'abord à rabaisser les faits les plus éclatants de l'histoire grecque. Non, ce n'est pas aux guerres médiques que songe Thucydide, quand il dit au début de son premier livre : οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι [3], et les termes mêmes dont il se sert prouvent l'inexactitude de cette interprétation : σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι συμβαίνει, οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι. Les guerres médiques n'étaient pas encore, quand Thucydide écrivait ces lignes, des événements perdus dans la nuit des temps, et, pour les con-

1. Thucydide, I, 20, § 3.
2. Herbst (L.), *Zu Thukydides Erklärungen und Wiederherstellungen*, 1re série, liv. I-IV, Leipzig, 1892, p. 5-8.
3. Thucydide, I, 1, § 2.

naître, il n'avait pas besoin de recourir à ces profondes investigations par lesquelles il pénètre si loin dans l'histoire primitive de la Grèce. Mais alors, continue le même savant, il faut corriger les premiers mots de la phrase, τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα, et y chercher seulement l'indication de faits anciens, vraiment altérés par le temps; en un mot, au lieu de τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν, il faut lire, τὰ γὰρ Τρωϊκά, et tout le reste s'explique sans peine. »

Suivant cette hypothèse, l'argumentation développée par Thucydide dans les chapitres 1-22 du livre I a pour but de prouver la supériorité de la guerre du Péloponnèse sur les événements de l'histoire la plus ancienne de la Grèce. Quant à la guerre médique, elle est, elle aussi, considérée par Thucydide comme de moindre importance, au point de vue des forces militaires et des batailles, que la guerre du Péloponnèse; mais, comme il s'agit ici de faits connus de tout le monde, l'historien se borne à indiquer en quelques mots cette infériorité, au début du chapitre 23 : τῶν δὲ πρότερον ἔργων μέγιστον ἐπράχθη τὸ μηδικόν, καὶ τοῦτο ὅμως δυοῖν ναυμαχίαιν καὶ πεζομαχίαιν ταχεῖαν τὴν κρίσιν ἔσχε. Ainsi, selon M. Herbst, Thucydide partage toute l'histoire antérieure à la guerre du Péloponnèse en deux périodes : l'une qui va des origines jusqu'à l'expulsion définitive des tyrans et jusqu'au début des guerres médiques (c'est la période qu'il appelle τὰ παλαιά), l'autre qui comprend tous les événements postérieurs à cette date (τὰ νῦν). Pour la première période, Thucydide cherche la vérité à l'aide d'indices fort difficiles à découvrir; aussi exprime-t-il avec réserve les résultats de son enquête (οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι...., τοιαῦτα ἄν τις νομίζων....); pour la seconde, au contraire, il se contente d'énoncer brièvement des faits présents à la mémoire de tous. Voilà pourquoi la comparaison de la guerre du Péloponnèse avec la guerre de Troie occupe tant de chapitres, tandis que la comparaison avec la guerre médique est achevée en deux ou trois lignes.

Ni la correction de M. Herbst ni son analyse de ce qu'on peut appeler la *préface* de Thucydide ne nous paraît justifiée. Si les mots τὰ πρὸ αὐτῶν désignent une période de l'histoire grecque qui comprend les guerres médiques, ils conviennent aussi (nous le verrons tout à l'heure) à des événements plus anciens, qui exigeaient déjà, au temps de Thucydide, une pénible investigation historique. D'ailleurs, dans la phrase en question, les mots σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, qui grammaticalement dépendent des deux sujets (τὰ πρὸ

αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα), peuvent se rapporter logiquement plutôt au second sujet qu'au premier, et M. Herbst ne nie pas que le résultat des recherches de Thucydide, annoncé dès cette phrase du premier chapitre (οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι), ne soit applicable en même temps à la guerre médique et aux faits de l'histoire la plus reculée. Quant à la prétendue division de la *préface*, elle repose, dans le système de M. Herbst, sur le sens des mots τὰ νῦν, qui s'opposeraient à τὰ παλαιά, et qui désigneraient, avec la πεντηκονταετία tout entière, les guerres médiques elles-mêmes. Mais cette interprétation n'est pas juste : dans le seul passage de cette préface où se rencontrent les mots τὰ νῦν (chap. 10), ils désignent, par opposition au passé, un état de choses actuel, c'est-à-dire, par opposition à la guerre de Troie (τὴν στρατείαν ἐκείνην), les campagnes de la guerre du Péloponnèse (λειπομένην δὲ τῶν νῦν), et non celles de la guerre médique. D'un autre côté, il est inexact de prétendre que Thucydide ne s'occupe point des guerres médiques dans les vingt-deux premiers chapitres de son livre : il exprime à leur sujet son opinion, soit à propos de la marine (chap. 14), soit à propos des ressources propres à Athènes et à Sparte avant la guerre du Péloponnèse (chap. 18). Or cette opinion est conforme à celle que le texte ordinaire des manuscrits prête à Thucydide dès son premier chapitre : la flotte militaire des Grecs ne s'est développée que tard, et les Athéniens eux-mêmes n'avaient encore, après la célèbre loi de Thémistocle, que des trières non pontées (chap. 14). Enfin l'expérience, la pratique de la guerre chez les Grecs a été surtout le fruit des luttes intestines qui ont suivi la scission d'Athènes et de Sparte (chap. 18).

Ainsi, suivant Thucydide, les guerres médiques n'ont pas eu, au point de vue militaire, la même importance que la guerre du Péloponnèse : telle est la pensée qui se dégage de la préface. Mais devons-nous aller plus loin, et admettre, avec M. Ad. Bauer [1], que Thucydide ait eu vraiment l'idée d'associer et de comparer l'un à l'autre, durant tout le cours de sa démonstration, ces deux auteurs et ces deux faits : Homère et la guerre de Troie, Hérodote et la guerre médique?

M. Ad. Bauer n'hésite pas à entendre dans ce sens plusieurs passages de Thucydide. Pour lui, les mots τὰ πρὸ αὐτῶν et τὰ ἔτι παλαιότερα désignent deux périodes mal définies en elles-mêmes, mais qui se

1. Ad. Bauer, *Themistokles*, p. 31 et suiv.

distinguent nettement l'une de l'autre par un fait saillant, l'expédition de Troie et les guerres médiques. A ces deux faits convient également l'appréciation exprimée dès le début par Thucydide; à tous les deux doit être appliquée la même méthode critique, qui consiste, non à croire les poètes et les logographes, mais à rechercher les indices (τεκμήρια) propres à éclairer l'historien sur la réalité des choses. Aussi, lorsque la démonstration est faite pour la guerre de Troie, Thucydide passe-t-il, suivant M. Ad. Bauer, à la guerre médique; tout le chapitre 21 se rapporte à cette critique nouvelle : les poètes qui agrandissent et embellissent les faits (ἐπὶ μεῖζον κοσμοῦντες), ce sont les auteurs de *Perséides* à la façon de Chœrilos [1]; les logographes qui composent pour le plaisir des auditeurs plutôt que par amour de la vérité, ce sont les hommes qui, comme Hérodote, font de la guerre médique le sujet de leurs agréables lectures. Mais ce n'est pas tout : un jugement plus grave encore, que M. Ad. Bauer applique aux guerres médiques, déclare que de tels sujets ne sauraient être traités par un historien. « Ce sont des choses qui échappent à une démonstration rigoureuse, et qui pour la plupart ont perdu toute créance, parce qu'elles sont tombées dans le domaine des fables [2]. » Si une telle déclaration visait réellement les campagnes de Xerxès en Grèce, ne faudrait-il pas renoncer à chercher de l'histoire dans Hérodote?

Mais telle n'a pas été la pensée de Thucydide, et c'est sur une interprétation inexacte des textes que repose cette assimilation des guerres médiques aux récits fabuleux des poètes. L'erreur de M. Ad. Bauer a pour point de départ son explication des mots τὰ πρὸ αὐτῶν. Loin de désigner par là les guerres médiques seules, Thucydide pense à la puissance de la Grèce en temps de paix comme en temps de guerre (οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα) [3], et cela pendant une période assez longue de son histoire, ou plutôt, comme l'a fort bien montré M. U. Köhler, pendant tout son passé historique [4]. La différence, en effet, qu'établit Thucydide entre les temps antérieurs à la guerre du Péloponnèse (τὰ πρὸ αὐτῶν) et les temps plus anciens (τὰ ἔτι παλαιότερα) tient à la nature des sources où il puisait l'histoire de ces deux

1. Nous dirons plus loin quelques mots de cette épopée, postérieure à l'ouvrage d'Hérodote, 1re partie, liv. II, chap. 1.
2. Thucydide, I. 21, § 1.
3. Id., I, 1, § 2.
4. Köhler (U.), *Ueber die Archäologie des Thukydides*, dans les *Commentationes philologæ in honorem Mommseni*, Berlin, 1877, p. 370 et suiv.

périodes : pour la plus ancienne, la période mythique, il n'avait d'autres ressources que de vagues traditions poétiques; pour la période suivante, il disposait déjà de chroniques, qui lui fournissaient des dates précises. La vraie division de la préface de Thucydide se marque donc au début du chapitre 12, lorsqu'apparaît la trace d'une chronologie historique [1], et cette seconde période, on le voit, embrasse toute l'histoire non mythique de la Grèce jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

Le résumé de cette histoire s'étend jusqu'à la fin du chapitre 19; après quoi, l'auteur, revenant sur les efforts qu'il a dû faire pour connaître à fond le passé, expose les difficultés de sa tâche. C'est à ce propos qu'il signale la fausseté de nombreuses traditions et la négligence de la plupart des historiens; mais, qu'on y prenne garde, l'exemple d'Hérodote n'est invoqué en cet endroit que pour montrer *a fortiori* combien de recherches exige l'histoire des temps anciens, puisque le présent même, comme les institutions actuelles de Sparte, échappe à la connaissance d'auteurs contemporains. Sauf cet exemple, tout le reste du développement est relatif à des sujets anciens (ὡς παλαιὰ εἶναι), sur lesquels Thucydide croit être arrivé à une exactitude suffisante; il s'est pour cela servi de plusieurs indices précis (ἐκ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων), tels que l'état actuel de certaines villes et la persistance de certains usages, et non pas des données fournies par les poètes et les logographes; car, ajoute-t-il, « cette histoire du plus ancien passé de la Grèce échappe à une démonstration rigoureuse (ὄντα ἀνεξέλεγκτα) ». Cette dernière phrase ne se rapporte donc pas, comme on l'a cru, d'une façon générale au récit des logographes, mais en particulier à ces âges antiques dont Thucycide a voulu se faire une idée personnelle et originale, au lieu de suivre les fables courantes. Rien de tout cela ne vise les guerres médiques elles-mêmes, ni Hérodote, qui n'avait touché que par occasion à l'histoire la plus reculée de la Grèce.

Ainsi, dans son introduction, Thucydide se contente d'affirmer, à propos des guerres médiques, deux ou trois vérités fondamentales, comme celles-ci : les forces militaires et navales des Grecs n'avaient pas alors l'importance qu'elles ont eue depuis; il a suffi de deux

1. Thucydide, I, 12, § 3 : Βοιωτοί τε γὰρ οἱ νῦν, ἑξηκοστῷ ἔτει μετὰ Ἰλίου ἅλωσιν ἐξ Ἄρνης ἀναστάντες ὑπὸ Θεσσαλῶν....... — Cf. I, 13, § 3 : Ἔτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια ἐς τὴν τελευτὴν τοῦδε τοῦ πολέμου ὅτε Ἀμεινοκλῆς Σαμίοις ἦλθε.

batailles sur mer et de deux sur terre pour résoudre cette crise de l'invasion médique. Il n'y a rien là qui contredise formellement le témoignage d'Hérodote.

En est-il autrement dans le corps de l'ouvrage? Et la critique de Thucydide à l'égard de son devancier a-t-elle ailleurs plus d'importance?

A notre avis, la preuve que Thucydide a connu l'ouvrage d'Hérodote n'est guère possible que pour les premiers chapitres de son histoire [1]; pour le reste, elle est des plus contestables, et nous avons dit plus haut [2] que, selon nous, Thucydide, en parlant, au début de son second livre, du tremblement de terre de Délos, ne savait pas être en désaccord avec Hérodote. D'autres allusions, relatives à Cylon et aux Pisistratides [3], sont également douteuses. Bornons-nous donc à ce qui regarde les guerres médiques, et demandons-nous comment Thucydide en a parlé.

Il est certain qu'on trouve entre les deux auteurs quelques différences; nous en relevons d'abord trois, dont on va apprécier la portée : au liv. IX, chapitre 13, Hérodote dit que Mardonius brûla tout ce qui restait à Athènes de murs, de maisons et de sanctuaires après l'incendie de l'année précédente; Thucydide corrige Hérodote, en disant qu'une partie des maisons resta debout, celles entre autres qu'avaient occupées les chefs perses [4]. — Au liv. IX, chap. 114, Hérodote parle de Sestos assiégée par les Athéniens seuls; Thucydide ajoute que les Athéniens étaient accompagnés de leurs nouveaux alliés d'Ionie [5]. — Au liv. VII, chap. 144, Hérodote parlant des mesures prises par Thémistocle pour la construction de trières nouvelles, dit que c'était en vue de la guerre d'Egine; Thucydide prête à Thémistocle une pensée plus profonde, en ajoutant que déjà le barbare était attendu (ἅμα τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος) [6]. — De telles corrections (si elles peuvent passer pour telles) confirment, on l'avouera, plutôt qu'elles n'ébranlent l'autorité d'Hérodote.

1. Ces chapitres ont été, vraisemblablement, écrits après la fin de la guerre du Péloponnèse. Voir à ce sujet la notice de M. A. Croiset, en tête de son édition de Thucydide, p. 82-91.
2. Cf. ci-dessus, p. 52-53.
3. Thucydide, I, 126, et Hérodote, V, 71; — Thucydide, VI, 54, et Hérodote, V, 55-59.
4. Thucydide, I, 89, § 3.
5. Id., I, 89, § 2.
6. Id., I, 14, § 2.

Enfin certains critiques découvrent une réfutation d'Hérodote dans le passage où Thucydide définit l'intelligence politique de Thèmistocle, et ils croient pouvoir tirer de la lettre à Artaxerxès, citée par Thucydide, un argument contre la réalité d'une seconde ambassade secrète envoyée par le général athénien à Xerxès après la bataille de Salamine. Ces deux opinions sont-elles fondées?

Dans son jugement sur Thémistocle, Thucydide résume ainsi les qualités éminentes de ce puissant esprit : « Par la seule force de son intelligence, et sans que l'étude ou l'expérience l'eût instruit, il était du premier coup le meilleur juge des affaires présentes, et il savait mieux que personne prévoir du plus loin les événements futurs [1] ». Les mots οὔτε προμαθὼν ἐς αὐτὴν οὐδὲν οὐδ' ἐπιμαθών mettent bien en lumière la spontanéité de ce génie, qui ne devait rien ni à l'étude préalable ni à cette autre sorte d'étude qui résulte d'une expérience acquise. Au lieu de cette pensée générale, une critique trop subtile voit dans cette phrase une allusion à de prétendus conseils donnés à Thémistocle dans une circonstance solennelle, et en conclut que Thucydide condamne ici le récit d'Hérodote sur l'intervention de Mnésiphile auprès de son élève, la veille de Salamine [2]. C'est donner, ce semble, au jugement de Thucydide une portée beaucoup trop restreinte, et c'est en fausser le sens que de traduire avec M. Wecklein : « Jamais il n'était arrivé que personne dît à Thémistocle avant l'action ce qu'il devait faire ou après l'action ce qu'il aurait dû faire [3] ».

De même, il faut, suivant nous, maintenir le sens donné par les meilleurs éditeurs de Thucydide au passage où Thémistocle explique dans sa lettre au Grand Roi le service qu'il a rendu jadis à Xerxès : « Tu me dois de la reconnaissance pour un service passé (il rappelait ici comment il avait fait parvenir de Salamine à Xerxès la nouvelle de la retraite de la flotte grecque, et comment il avait alors, ce qui était d'ailleurs un mensonge, empêché la rupture des ponts); aujourd'hui encore, c'est avec le pouvoir de te servir que je viens à toi [4] ». Ainsi interprété, ce passage concorde avec le témoignage d'Hérodote, au

1. THUCYDIDE, I, 138, § 3.
2. HÉRODOTE, VIII, 58.
3. WECKLEIN (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, extrait des *Sitzungsberichte der philol.-philos. u. hist. Klasse der kön. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1876, p. 63, n. 14.
4. THUCYDIDE, I, 137, § 4.

sujet du second message de Sicinnos [1]; si Thucydide ajoute que Thémistocle se vantait à tort d'avoir empêché la rupture des ponts, c'est que, comme on le voit aussi dans Hérodote, le chef athénien n'avait consenti à abandonner son projet primitif que devant l'opposition des alliés. M. Wecklein ne comprend pas ainsi la phrase de Thucydide. Pour lui, Thémistocle rappelle sa conduite à l'égard de Xerxès dans deux circonstances distinctes : d'abord, avant la bataille, quand il avertit Xerxès de la fuite que méditaient les Grecs, et ensuite, après la victoire, quand il retint les Athéniens prêts à naviguer vers l'Hellespont. Mais cette interprétation soulève plusieurs difficultés : le mot ἀναχώρησις convient beaucoup mieux au mouvement de retraite d'une flotte victorieuse qu'à la fuite désordonnée (δρησμός, comme dit Eschyle [2]) d'une armée prise de panique; et puis, comment Thémistocle aurait-il pu présenter comme un service rendu au Roi un avis, vrai en lui-même, mais dont la conséquence prévue était la défaite des Perses [3]? Enfin le fait cité dans la seconde partie de la phrase (τὴν τῶν γεφυρῶν....... οὐ διάλυσιν) est inséparable, selon nous, de l'avertissement donné au Roi : τὴν τῶν γεφυρῶν...... τότε δι' αὐτὸν οὐ κατάλυσιν. A quoi pourrait se rapporter l'adverbe de temps τότε sinon à l'époque où Thémistocle avait fait dire à Xerxès de se retirer? C'est bien alors que le général athénien justifia le conseil qu'il donnait au Roi, en lui faisant savoir que les ponts ne seraient pas rompus. Il s'agit donc dans Thucydide, non de deux services, mais d'un seul (εὐεργεσία ὀφείλεται), et ce service, c'est précisément le message secret dont parle Hérodote.

Ainsi se trouvent réduites, ce semble, à peu de chose les différences qu'on avait cru observer entre Thucydide et Hérodote dans l'histoire des guerres médiques. Il convient en revanche de signaler entre les deux auteurs des rapprochements qui ne sont pas sans valeur.

Dans le résumé rapide que Thucydide fait des guerres médiques, il rappelle en quelques mots la bataille de Marathon, et il ajoute que, lors de l'invasion de Xerxès, les Lacédémoniens prirent le commandement des alliés, tandis que les Athéniens, après avoir décidé de quitter leur ville, devinrent hommes de mer [4]. Ce rôle des Athéniens, en apparence un peu secondaire, est-il conforme à celui que

1. Hérodote, VIII, 110.
2. Eschyle, *Perses*, v. 360.
3. Cette remarque est de Max Duncker, *Ueber den angeblichen Verrath des Themistokles*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1882, p. 381-384.
4. Thucydide, I, 18, § 2.

leur prête Hérodote, quand il attribue à l'initiative d'Athènes le salut de la Grèce [1] ? N'oublions pas que Thucydide a en vue, dans toute cette partie de son introduction, les progrès de l'histoire grecque; or le développement de la puissance maritime d'Athènes avait été le résultat le plus caractéristique de la guerre médique, au point de vue des relations d'État à État : en s'exprimant ainsi, sous une forme très brève, l'historien a bien rendu compte à la fois du rôle des Athéniens et des conséquences de leur conduite.

Nous avons déjà vu [2] que pour Thucydide comme pour Hérodote la guerre médique s'était terminée après deux batailles sur mer (Artémisium et Salamine) et deux sur terre (Thermopyles et Platées). Mycale même lui paraît sans doute se rattacher à l'histoire de l'empire maritime d'Athènes. C'est là une nuance sans importance, tandis qu'il est juste de reconnaître l'accord des deux historiens sur ce point, aujourd'hui contesté, que la guerre médique était finie après la défaite de Mardonius.

Dans le débat qui s'ouvre à Athènes entre Corcyre et Corinthe avant les premières hostilités de la guerre du Péloponnèse, que dit Thucydide du rôle de ces deux villes dans la guerre médique? Corcyre, à mots couverts, regrette son abstention volontaire dans les luttes du passé et sa prétendue sagesse, qui consistait à ne pas se prononcer entre les deux partis [3] : n'est-ce pas là un aveu qui confirme le récit d'Hérodote? Corinthe, elle, se tait sur ces événements, et ne rappelle qu'un service rendu jadis à Athènes avant les guerres médiques [4] (service cité par Hérodote [5]), et un autre rendu à la même ville pendant la guerre de Samos [6]. Sans doute elle ne pouvait pas parler de son rôle à Salamine et à Platées comme d'un service de même nature; mais pourquoi cependant n'évoque-t-elle pas le souvenir de ce temps? Son silence paraît indiquer du moins qu'elle n'avait pas eu alors auprès d'Athènes l'attitude d'une ville empressée et amie. Si Thucydide avait eu quelque chose à reprendre dans le récit d'Hérodote, n'était-ce pas l'occasion de faire rétablir les faits par les Corinthiens eux-mêmes?

1. Hérodote, VII, 139.
2. Cf. ci-dessus, p. 60.
3. Thucydide, I, 32, § 4.
4. Id., I, 41, § 2.
5. Hérodote, VI, 89.
6. Thucydide, I, 41, § 2.

Les Athéniens, dans une autre occasion, se glorifient de leur conduite en face du barbare, et ils le font d'une manière en tout conforme au témoignage d'Hérodote[1]. Quant aux Corinthiens, ils accusent Lacédémone d'avoir laissé venir les Perses jusqu'à l'entrée du Péloponnèse avant de leur opposer une résistance sérieuse, et ils attribuent la victoire, en ce qui regarde Sparte, moins au zèle déployé par elle qu'aux fautes du barbare[2]. C'est exactement ce que pense Hérodote, qu'on accuse parfois de se laisser aveugler par sa partialité pour Athènes.

Terminons par un détail qui nous semble confirmer une assertion d'Hérodote, en apparence contestable : les Lacédémoniens, après la bataille de Platées, ne parviennent pas à enlever le camp retranché des Perses; il faut, pour décider l'assaut, l'arrivée des Athéniens, passés maîtres dans l'art des sièges[3]. Ne serait-on pas tenté de soutenir qu'Hérodote attribue ici aux Athéniens de l'année 479 un mérite qu'ils acquirent seulement plus tard, lors du siège de Samos en particulier? Ce serait une erreur; car, longtemps avant l'affaire de Samos, au témoignage de Thucydide, Sparte invoquait contre les hilotes enfermés dans Messène le secours des Athéniens, à cause de leur antique réputation dans la tactique des sièges[4].

En résumé, Thucydide, préoccupé de la grandeur de son sujet, et convaincu de la rigueur de sa méthode, n'a pas craint de jeter quelque discrédit sur tous ses devanciers, y compris celui qui, à nos yeux, les dépasse de toute sa hauteur. Sans doute on aimerait à trouver chez le plus profond des historiens une plus juste appréciation d'un génie comme Hérodote. Mais, en s'exprimant comme il a fait, Thucydide n'obéissait pas seulement à un sentiment naturel de répulsion pour le genre des conteurs ioniens; il se conformait à une sorte de tradition littéraire, qui remontait aux premiers logographes, et qui se perpétua chez les historiens durant toute l'antiquité grecque : déjà Hécatée commençait un de ses ouvrages par une critique assez vive des écrivains grecs[5]; Hérodote suivit cet exemple, et ne ménagea pas les Ioniens. Comment s'étonner qu'il ait été à son tour l'objet d'un traite-

1. Thucydide, I, 73 et 74.
2. Id., I, 69, § 5.
3. Hérodote, IX, 70.
4. Thucydide, I, 102, § 2.
5. Hécatée de Milet, fr. 332 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 25).

ment semblable? D'autre part, on peut regretter aussi que Thucydide n'ait pas accordé plus de place, dans son résumé de l'histoire grecque, aux glorieuses batailles qui avaient délivré la Grèce de l'invasion médique; mais, ne méconnaissons pas sa pensée véritable : jamais il n'a prétendu que l'histoire des guerres médiques fût mal faite, encore moins, qu'elle ne pût pas être faite, à la distance où l'on était des événements, et lui-même a parlé de ces guerres dans des termes qui confirment en général le témoignage de son devancier.

CHAPITRE II

CTÉSIAS

Si nous ne découvrons pas chez Thucydide toutes les intentions qu'on lui prête à l'égard d'Hérodote, encore faut-il avouer que les plus légères sévérités d'un tel historien prennent à nos yeux une importance considérable : le caractère de l'homme donne du poids à ses moindres paroles.

Tout autre est le cas de Ctésias. Ce médecin de Cnide, devenu historien par occasion, ne jouit pas d'une réputation qui nous dispose à lui accorder d'abord notre confiance. Ses attaques contre Hérodote pourront avoir de la valeur, si elles reposent sur une tradition digne de foi; mais elles ne devront rien à la personne même de leur auteur.

Faut-il donc attribuer du moins ce genre de mérite à Ctésias? Faut-il, en dépit des soupçons qui pèsent sur sa véracité, voir une tradition originale dans son récit des guerres médiques? En un mot, est-ce bien la tradition perse que nous a conservée Ctésias? Est-il vrai que les fragments, malheureusement fort pauvres, de son œuvre représentent pour nous ce témoignage précieux des vaincus, que l'on souhaite toujours de pouvoir opposer au témoignage des vainqueurs?

Pour répondre à cette question, il nous faut d'abord revenir brièvement sur la personne de Ctésias, et nous demander ce que valent les attaques anciennes qui lui ont fait auprès de nous cette réputation fâcheuse. Par un rapprochement curieux, en effet, plusieurs auteurs anciens enveloppent dans la même condamnation Ctésias et Hérodote : si nous acceptons ce témoignage pour l'un, pouvons-nous le rejeter pour l'autre?

Nous ne tomberons pas dans cette contradiction; mais après avoir défini la portée de ces attaques, nous verrons si, pour Ctésias mieux que pour Hérodote, elles ne se justifient point par d'autres textes et par l'étude directe des fragments de son ouvrage.

On s'explique sans peine que Ctésias, écrivant en ionien, peu après Hérodote, une histoire des peuples de l'Asie, Assyriens, Mèdes et Perses, ait été de bonne heure associé par l'opinion aux logographes qui avaient composé des Περσικά, des Μηδικά ou des Ἀσσυριακά, et à Hérodote lui-même, qui avait touché aux mêmes sujets. A regarder les choses de haut, on pouvait, au temps d'Aristote par exemple, grouper les historiens en deux séries : dans l'une se plaçaient les logographes, puis Hérodote et Ctésias; dans l'autre Thucydide et les historiens de son école. Assurément des points de contact rapprochaient Hérodote des conteurs ioniens : comme eux il avait mêlé à son histoire des légendes que Thucydide, traitant le même sujet, aurait écartées de son chemin. A cet égard Ctésias ressemblait à Hérodote, et tous deux s'étaient appliqués à charmer le lecteur par la richesse, la variété des anecdotes, et par l'habileté de la composition [1]. Cette préoccupation commune a fourni l'occasion de les comparer l'un à l'autre, et de les assimiler aux poètes épiques ou tragiques, inspirés par le même désir de plaire. A cette observation générale se ramènent en somme les critiques suivantes. Théopompe déclare « qu'il saura conter les fables dans son histoire mieux qu'Hérodote, Ctésias, Hellanicus et les auteurs qui ont écrit sur l'Inde [2] ». Strabon parle de la φιλομυθία qui défigure les livres des anciens historiens sur la Perse, la Médie, l'Assyrie, et, reprenant la pensée de Thucydide, il condamne les écrivains qui cherchent à plaire par des récits merveilleux : « on croirait plutôt, dit-il, Hésiode et Homère que Ctésias, Hérodote, Hellanicus et les autres du même genre [3] ». Enfin c'est la même classification que suit Lucien quand il embrasse dans la même accusation tous les écrivains capables de raconter des mensonges, « Hérodote et Ctésias de Cnide, et avant eux les poètes, à commencer par Homère [4] ». Les mêmes hommes expient dans l'île des impies le

1. Photius dit de Ctésias (p. 45 *a*, éd. Bekker) : Ἡ δὲ ἡδονὴ τῆς ἱστορίας αὐτοῦ τὸ πλεῖστον ἐν τῇ τῶν διηγημάτων αὐτοῦ γίνεται κατασκευῇ, τὸ παθητικὸν καὶ ἀπροσδόκητον ἐχούσῃ πολὺ καὶ τὸ ἐγγὺς τοῦ μυθώδους αὐτὴν διαποικίλλειν.
2. Théopompe, fr. 29 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 283).
3. Strabon, XI, p. 507-508.
4. Lucien, *Le menteur d'inclination*, 2.

crime d'avoir menti dans leurs livres [1]. Si nous n'avions que ces textes pour juger Ctésias, nous ne pourrions pas le condamner plus que nous ne faisons Hérodote, d'après des preuves aussi vagues.

A vrai dire, d'autres charges pèsent sur lui. Son livre sur l'Inde contient, avec beaucoup de détails curieux et de faits exacts, des fables manifestes, qu'il a le tort de ne pas donner pour telles. Hérodote, lui aussi, dans les chapitres qu'il consacre aux Indiens, répète des erreurs; mais il cite ses auteurs [2]. Ctésias semble avoir voulu assumer seul la responsabilité de ses descriptions, et c'est justement en se déclarant témoin oculaire de certains phénomènes, qu'il se trahit. On ne lui reprocherait pas de décrire des animaux fantastiques, s'il laissait entendre, ou s'il permettait seulement de comprendre, que ces figures symboliques étaient sculptées sur les monuments de la Perse ou de l'Inde. Mais il va jusqu'à dire qu'il a vu de ses yeux à la cour d'Artaxerxès cet animal monstrueux, la *martichora*, qui a la tête d'un homme, le corps d'un lion et la queue d'un scorpion [3]. Il ne se contente pas de rapporter la croyance suivant laquelle une épée, plantée en terre, écarte la neige, la grêle et la foudre; il déclare qu'il a vu deux fois ce phénomène à la cour du Grand Roi [4]. Que penser aussi de sa longue description des Pygmées [5]? Photius atteste que Ctésias, en exposant toutes ces fables, prétendait dire la plus exacte vérité, et qu'il invoquait à ce propos sa propre expérience ou le témoignage de témoins oculaires [6]. Quelle confiance accorder aux déclarations analogues dont il accompagne ses récits historiques?

Certains passages des Περσικά ne risquent pas moins de compromettre sa véracité. On a lieu de douter, en effet, du rôle que s'attribue Ctésias dans les négociations intervenues entre les Grecs et les barbares, soit après la bataille de Cunaxa, soit en 398, lors de l'alliance conclue par l'Athénien Conon avec la Perse. Après la défaite du jeune Cyrus à Cunaxa, Ctésias raconte qu'il fut envoyé en ambassade auprès des chefs grecs [7]. Or cette assertion est contredite par Xénophon en

1. Lucien, *Histoire véritable*, II, 31.
2. Hérodote, III, 105 : ὡς Πέρσαι φασίν.
3. Ctésias, *Indica*, § 7 du résumé de Photius (p. 80 des *Fragments* de Ctésias, publiés par C. Müller, à la suite de l'Hérodote de la coll. Didot).
4. Id., *ibid.*, § 4.
5. Id., *ibid.*, § 11.
6. Id., *ibid.*, § 32.
7. Plutarque, *Artaxerxès*, 13.

termes formels : « De la part du Roi et de Tissapherne vinrent alors des hérauts; c'étaient des barbares, et, avec eux, un Grec, Phalinos [1] ». Quant à la mission de Ctésias auprès de Conon, elle n'est pas contestée; mais quelques auteurs, au témoignage de Plutarque [2], rapportaient que les choses ne s'étaient point passées comme le disait Ctésias : au lieu d'être désigné spontanément par le Grand Roi pour cette mission, il aurait lui-même, par un artifice habile, provoqué ce choix en ajoutant de sa main quelques mots à la lettre de Conon.

Est-il nécessaire, après cela, de rappeler que tous les critiques anciens ont signalé dans les livres de Ctésias une tendance à l'effet, une recherche du dramatique, en un mot des préoccupations littéraires qui s'accordent mal avec le respect de la stricte vérité? Les exemples que nous avons cités suffisent à faire connaître le caractère de l'historien qui se posait en adversaire d'Hérodote, et qui, prenant presque en tout le contre-pied de son devancier, l'accusait d'être un menteur (ψεύστης) et un conteur de fables (λογοποιός) [3]. Une telle accusation se retourne trop facilement contre son auteur.

Il n'était pas inutile d'établir ces faits, avant d'aborder la question spéciale que nous nous sommes posée : quelle était la valeur du récit que Ctésias faisait des guerres médiques? Et d'abord, dans quelle mesure ce récit reposait-il sur une tradition perse?

On fait dire parfois à Ctésias autre chose que ce qu'il a réellement avancé lui-même à ce sujet [4]. On suppose que ses informations sur les guerres médiques dérivaient des βασιλικαὶ διφθέραι que mentionne Diodore [5], et qui ne seraient autre chose que des annales royales, des chroniques, où les scribes auraient enregistré, depuis la plus haute antiquité, les affaires de la cour et notamment les services rendus au Grand Roi. Le caractère officiel de ces rapports explique, d'après M. Gilmore, les différences qui séparent Ctésias d'Hérodote et des autres historiens grecs [6]. Le même éditeur, dans son introduction aux

1. Xénophon, *Anabase*, II, 1, § 17.
2. Plutarque, *Artaxerxès*, 21.
3. Ctésias, *Persica*, § 1 du résumé de Photius.
4. Ctésias, *The Fragments of the Persika*, ed. by John Gilmore, London, 1888. — Selon M. C. Müller, les Perses qui avaient rédigé les chroniques royales (*Persas regiorum annalium auctores*) avaient dû beaucoup altérer la vérité, dans l'histoire des guerres médiques, par vanité et par esprit de flatterie (*De vita et scriptis Ctesiæ*, p. 3).
5. Diodore, II, 32.
6. Ctésias, éd. Gilmore, p. 158, note au § 53.

livres VII et suivants des Περσικά, cite les textes du livre d'*Esther*, qui nous font connaître l'usage perse de l'inscription des bienfaiteurs (ὀροσάγγαι) sur une sorte de *livre d'or* [1]. Si on rapproche de ces textes les passages où Hérodote mentionne des listes officielles de ce genre [2], on est tenté d'admettre que Ctésias a eu entre les mains et utilisé pour son ouvrage des documents rédigés par la chancellerie perse.

En réalité, cependant, Ctésias lui-même ne prétend pas (au moins dans le résumé que nous a laissé Photius) qu'il ait dépouillé les βασιλικαὶ διφθέραι pour composer l'histoire proprement dite des Perses, depuis l'avènement de Cyrus. Ce qu'il a tiré de ce recueil, ce sont, au témoignage de Diodore, les plus anciens récits qu'il rapporte sur l'Assyrie et la Médie : à propos de Memnon venant au secours des Troyens, il déclare que cet événement était raconté dans les βασιλικαὶ ἀναγραφαί [3], et, quand il parle plus longuement de ces livres où était conservé le souvenir des actions anciennes (τὰς παλαιὰς πράξεις), c'est au sujet des rois mèdes, dont il se prépare à retracer l'histoire [4]. Quelle idée convient-il donc de se faire de ces βασιλικαὶ διφθέραι? Il est impossible de supposer qu'il ait existé en Perse des chroniques remontant jusqu'au temps des souverains assyriens et mèdes. Les rois de Perse n'ont pu connaître sur cette histoire antérieure de l'Asie que des récits fabuleux, des légendes locales, mêlées peut-être de quelques souvenirs historiques. Ce que Ctésias a pu consulter à ce sujet, ce ne sont pas des annales, mais plutôt des espèces de poèmes nationaux, de chants épiques, comme on en trouve à l'origine de presque toutes les nations civilisées. De telles traditions poétiques ont existé en Perse, et s'y sont même maintenues à travers les siècles : témoin ce *Livre des rois* de Firdousi, vaste recueil où s'est accumulée la matière d'une riche épopée iranienne [5]. Voilà la source où a puisé

1. *Esther*, II, 21-23; VI, 1-11; X, 2.
2. Hérodote, VII, 100; VIII, 85, 90.
3. Diodore, II, 22.
4. Id., *ibid.*, 32.
5. Nous empruntons cette idée à l'auteur d'un livre déjà ancien, mais plein d'intérêt : Blum (K.-L.), *Herodot und Ctesias, die frühsten Geschichtsforscher des Orients*, Heidelberg, 1836. M. Blum appuie son hypothèse, au sujet des βασιλικαὶ διφθέραι, sur des considérations générales, mais aussi sur le texte même de Diodore, qu'il interprète autrement que tous les commentateurs. Dans le passage suivant de Diodore (II, 32) : Οὗτος οὖν (Ctésias) φησὶν ἐκ τῶν βασιλικῶν διφθερῶν, ἐν αἷς οἱ Πέρσαι τὰς παλαιὰς πράξεις κατά τινα νόμον εἶχον συντεταγμένας, πολυπραγμονῆσαι τὰ καθ' ἕκαστα καὶ συνταξάμενον τὴν ἱστορίαν ἐς τοὺς Ἕλληνας ἐξενεγκεῖν, M. Blum comprend le mot νόμος, non pas dans le sens de *loi*, mais dans le sens

l'historien qui a conté comme on sait les légendes de Ninus, de Sémiramis et de Sardanapale ; voilà les livres où était enregistrée l'histoire fabuleuse des rois mèdes. Sans nul doute, les fondateurs de la dynastie perse elle-même ont été l'objet de traditions analogues, et on se représente aisément, au temps de Ctésias, de pareils récits encore répandus en Perse sur la personne de Cyrus, de Cambyse et de leurs successeurs. Est-il permis de confondre ces *livres royaux* avec les documents officiels que mentionnent Hérodote et le livre d'*Esther*? Et faut-il penser, par exemple, que les βασιλικαὶ διφθέραι, composées d'abord sous la forme d'une ample épopée, allaient peu à peu en se resserrant, en se desséchant pour ainsi dire, jusqu'à ne comporter plus que des listes de noms propres? Le champ est ouvert aux hypothèses ; mais il nous a paru bon de remarquer seulement que Ctésias, pour l'histoire des guerres médiques, ne s'autorisait, ce semble, ni de l'une ni de l'autre de ces deux sources. Il se contentait, pour toute la période historique de son sujet, d'affirmer qu'il rapportait une tradition perse [1] : ce qu'il n'avait pas vu lui-même, il le racontait, disait-il, d'après les Perses qu'il avait interrogés. Que doit-on penser de cette assertion, en ce qui regarde le récit particulier des guerres médiques?

Si l'on considère dans leur ensemble les dix chapitres du résumé de Photius, on est frappé tout d'abord de voir que la défaite des Perses y est formellement avouée, sans ménagements ni réticences. Datis débarque à Marathon, et il y est battu par Miltiade [2]. A Platées, l'armée perse succombe, et Mardonius prend la fuite [3]. Xerxès lui-même, à Salamine, perd cinq cents vaisseaux, et abandonne la victoire aux Grecs [4]. Admettons que le résumé succinct de Photius ait supprimé les nuances qui pouvaient atténuer chez Ctésias l'aveu de cette triple défaite : le médecin d'Artaxerxès n'en reconnaissait pas moins l'infériorité des armes perses, et l'échec total de l'entreprise. Est-il possible que telle ait été la version, officielle ou non, des

de *chant*, *rythme*, *mélodie*. Ainsi se trouverait bien mis en lumière le caractère poétique de ces vieilles traditions, qui ne pouvaient rien avoir de commun avec des annales officielles, des documents authentiques.

1. Ctésias, *Persica*, § 1 du résumé de Photius : Φησὶ δὲ αὐτὸν τῶν πλειόνων ἃ ἱστορεῖ αὐτόπτην γενόμενον ἢ παρ' αὐτῶν Περσῶν (ἔνθα τὸ ὁρᾶν μὴ ἐνεχώρει) αὐτήκοον καταστάντα, οὕτω τὴν ἱστορίαν συγγράψαι.

2. Ctésias, *Persica*, § 18.

3. Id., *ibid.*, § 25.

4. Id., *ibid.*, § 26.

Perses? Les Grecs eux-mêmes, malgré l'éclat de leur victoire, n'ont pas eu, ce semble, la naïveté de croire que les Perses racontaient comme eux l'histoire de cette guerre, et le rhéteur Dion Chrysostome nous paraît avoir exprimé une opinion fort ancienne en Grèce, lorsqu'il attribue à un Mède la version suivante des guerres médiques : « Darius envoya Datis et Artapherne contre les villes de Naxos et d'Erétrie; ces villes prises, l'expédition revint en Asie. Cependant, tandis que la flotte perse était mouillée dans un port de l'Eubée, quelques vaisseaux, une vingtaine environ, avaient été jetés sur la côte de l'Attique, et un combat s'y était engagé entre les matelots et les indigènes. Plus tard, Xerxès, ayant fait campagne contre tous les Grecs, vainquit d'abord les Lacédémoniens aux Thermopyles et tua leur roi Léonidas, puis il prit et saccagea la ville des Athéniens, et réduisit en esclavage tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Ayant alors imposé un tribut aux Grecs, il revint en Asie [1]. » Voilà bien par quelles altérations de la vérité et par quelles réticences le patriotisme des barbares devait chercher à dissimuler l'histoire réelle de ces événements! A vrai dire, Dion Chrysostome nous semble avoir mis dans la bouche d'un Perse, à propos de la journée de Marathon, une opinion qui depuis longtemps avait cours en Grèce; peut-être même a-t-il inventé de toutes pièces cette prétendue conversation avec un barbare ; mais du moins avait-il raison de penser que les Perses, loin de faire l'aveu de leurs défaites, avaient retenu seulement de cette grande entreprise le souvenir glorieux des Thermopyles et de la prise d'Athènes.

Le récit de Ctésias contient en outre une grossière erreur chronologique : la bataille de Platées aurait eu lieu, selon lui, avant le combat naval de Salamine [2]. Cette confusion des campagnes de 480 et de 479 ne peut guère s'expliquer que par la situation géographique de Platées, dans la Grèce centrale, entre les Thermopyles et l'Attique;

1. Dion Chrysostome, XI, p. 366-367 R.

2. On s'est demandé si cette erreur devait être attribuée à Ctésias lui-même ou à son abréviateur Photius. Nous ne doutons pas, quant à nous, que la faute ne provienne de Ctésias. D'abord, l'usage d'abréger les auteurs anciens était trop répandu au temps de Photius, pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir par maladresse prêté gratuitement des erreurs historiques à son modèle. Ensuite, la confusion grave que présente le résumé de Photius est signalée par Dion Chrysostome (XI, p. 365 R), et cela dans des termes tels que, suivant toute vraisemblance, c'est au récit de Ctésias que le rhéteur fait allusion. Voir à ce sujet la discussion de M. H. R. Pomtow, *Die Perserexpedition nach Delphi*, dans *Neue Jahrbücher*, t. CXXIX (1884), p. 233.

elle est donc plus naturelle chez un auteur grec, qui disposait de cartes géographiques, que dans une tradition barbare, et ce n'est pas encore à ce trait que nous reconnaîtrons la marque d'une origine perse. Ajoutons que Dion Chrysostome, en faisant allusion à cette erreur, dans le même discours que nous avons déjà cité, la mentionne au nombre des contradictions que présente en général l'histoire, même écrite par des contemporains : il ne parle pas des contradictions qui proviennent de traditions propres à des peuples différents.

Enfin, dans le détail des faits, trouvons-nous chez Ctésias, ou du moins chez son abréviateur, la moindre trace d'une origine vraiment orientale? Y a-t-il rien qui justifie cette singulière assertion de M. C. Müller, que l'historien, pénétré des idées perses, « en était arrivé à oublier les mœurs des Grecs ses compatriotes » [1]? C'est le contraire qui nous semble vrai. A l'exception de quelques détails particuliers qui peuvent provenir de la cour même de Suse (comme ceux qui se rapportent à la maladie de Darius, à la date de sa mort et à la durée de son règne, au mariage de Xerxès, à ses fils et ses filles), la plupart des données de Ctésias ont une couleur grecque. Ne parlons pas même ici de certaines expressions isolées qui trahissent parfois la patrie de l'écrivain et le public auquel il s'adresse [2]. C'est bien le fond même du récit qui est grec, dans cette description, par exemple, du combat des Thermopyles : « Contre le général des Lacédémoniens, Léonidas, posté aux Thermopyles, Xerxès envoie d'abord Artabane avec 10 000 hommes; l'armée perse est écrasée, tandis que tombent seulement deux ou trois Lacédémoniens. Le roi ordonne ensuite une nouvelle attaque avec 20 000 hommes; ces 20 000 hommes sont de nouveau défaits. Alors, à coups de fouet, on pousse les Perses au combat; mais, sous les coups de fouet même, ils sont encore vaincus. Le lendemain Xerxès commande d'engager la bataille avec 50 000 hommes, et, comme il n'arrive encore à rien, il renonce pour le moment à combattre. Cependant Thorax de Thessalie et deux chefs trachiniens, Calliadès et Timaphernès, étaient dans le camp des Perses, avec une armée. Xerxès, les ayant fait venir avec Démarate et Hégias d'Ephèse, apprit d'eux que les Lacédémoniens ne seraient jamais

1. *De vita et scriptis Ctesiæ*, p. 3.
2. Une des causes qui poussent Xerxès à marcher contre la Grèce est le désir de châtier les habitants de Chalcédoine, qui avaient renversé l'autel de Ζεὺς Διαβητήριος, élevé jadis par Darius (Ctésias, *Persica*, § 17 et 21).

vaincus s'ils n'étaient cernés. Alors, sous la conduite des deux Trachiniens, l'armée perse, au nombre de 40 000 hommes, passa par un sentier difficile, et prit de dos les Lacédémoniens : enveloppés, ils succombèrent tous en combattant vaillamment [1]. » Chaque phrase, dans ce pâle sommaire de Photius, contient le plus bel éloge des Grecs, et quelques mots plus expressifs encore que les autres (καὶ μαστιγούμενοι ἔτι ἡττῶντο) ne laissent aucun doute sur l'esprit qui animait tout le récit de Ctésias. Or nous avons ici la plus longue des descriptions que Photius nous ait laissées. D'autres morceaux, plus courts, ont le même caractère. On connaît, par exemple, les deux expéditions que Xerxès, au témoignage de Ctésias, avait ordonnées contre Delphes : la première, conduite par Mardonius, avait échoué, et Mardonius y avait trouvé la mort; la seconde, envoyée directement d'Asie après le retour de Xerxès, avait porté à Apollon les outrages du Grand Roi, et pillé le temple [2]. Faut-il voir dans ce récit le mélange de deux traditions, l'une grecque, dérivée de celle que rapporte Hérodote, et comportant l'aveu d'un échec, l'autre perse, et consacrant la revanche de Xerxès? S'il en était ainsi, ce serait déjà la preuve que tout chez Ctésias ne provenait pas d'une source perse; mais les termes dont se sert Photius, à propos de la seconde expédition, nous paraissent trahir, eux aussi, une origine grecque : le roi charge d'abord le général Mégabyse d'aller piller le temple; Mégabyse se récuse, et c'est un eunuque qui reçoit la mission de venger sur Apollon la mort de Mardonius! Pouvait-on marquer plus fortement en Grèce l'acharnement et le mépris de Xerxès à l'égard du dieu de Delphes?

Si la source de Ctésias n'est pas exclusivement perse, d'où vient la tradition qu'il représente? Photius atteste que l'auteur des Περσικά contredisait Hérodote presque sur tous les points, lui reprochant son amour des fables et ses mensonges. Ce texte suffit à établir que Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, composé tout son ouvrage à Suse, en dehors de toute communication avec les Grecs et avec la tradition nationale. Comme Thucydide, il avait eu connaissance du livre d'Hérodote, et c'est avec intention qu'il avait donné des mêmes faits une version différente. Reste à savoir à quel moment de sa carrière il avait eu entre les mains l'œuvre de son devancier. Était-ce avant son arrivée à la cour du roi de Perse? La chose nous paraît peu probable.

1. Ctésias, *Persica*, § 23.
2. Id., *ibid.*, § 25 et 27.

Quoique répandu en Grèce aussitôt après la mort de son auteur, le livre d'Hérodote fut d'abord plus connu en Italie et à Athènes que dans les pays grecs d'Asie, bientôt entraînés de nouveau sous la domination perse. Le médecin de Cnide, avant d'être appelé vers 415 à la cour de Suse, ne devait pas s'être préoccupé beaucoup des écrits de son compatriote d'Halicarnasse, depuis longtemps éloigné de sa ville natale. Dans ses fonctions mêmes de médecin royal, nous doutons fort que Ctésias ait fait œuvre d'historien. Tout autres durent être ses dispositions, lorsque plus tard, en 398, il quitta la Perse pour revenir en Grèce. Après avoir été mêlé aux négociations du Grand Roi avec les États grecs, il se trouva rejeté dans le parti de Sparte, quand survint la rupture de cette ville avec Artaxerxès; c'est alors qu'il dut entreprendre de rédiger pour les Grecs les souvenirs qu'il avait recueillis jadis en Orient. Lucien lui reproche, bien à tort, d'avoir écrit pour flatter un prince dont il était un des familiers [1] : plusieurs passages des Περσικά, relatifs à Artaxerxès et à Parysatis, ne peuvent avoir été écrits, au contraire, que loin de la cour, hors de l'empire. Plutarque est plus près de la vérité, lorsqu'il signale chez Ctésias un parti pris en faveur de Lacédémone [2]. Cette tendance que Plutarque reconnaissait dans les chapitres sur Cléarque, c'est aussi celle que nous croyons trouver dans l'histoire des guerres médiques.

Nous avons déjà noté, d'après Photius, la peinture énergique que Ctésias faisait de Léonidas et de ses compagnons : il convient d'ajouter ici que l'inspiration grecque, sensible dans tout ce morceau, était avant tout une inspiration lacédémonienne. A en juger par les proportions que donne Photius aux autres épisodes de la guerre, aucune partie n'était plus développée que celle-là : l'exploit des Spartiates figurait au premier plan du tableau. Peut-être n'est-ce pas non plus le hasard, ou la fantaisie du compilateur, qui fait que le chef spartiate seul est nommé dans la bataille de Platées ; toute la part qu'avait prise à la victoire le contingent d'Athènes y est laissée dans l'ombre [3]. Faut-il attribuer à la même cause l'omission des combats livrés à Artémisium par une flotte où dominait l'élément athénien? et, à une époque antérieure, n'est-ce pas à dessein que Ctésias négligeait de

1. Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 39.
2. Plutarque, *Artaxerxès*, 13 : Ἀλλὰ δαιμονίως ὁ Κτησίας, ὡς ἔοικε, φιλότιμος ὢν καὶ οὐχ ἧττον φιλολάκων.....
3. Ctésias, *Persica*, § 25.

rappeler l'initiative d'Athènes lors de la révolte ionienne, c'est-à-dire cette première entreprise de la Grèce propre pour venir au secours de ses frères d'Asie? Cette omission nous paraît d'autant plus caractéristique (c'est-à-dire attribuable à Ctésias et non à Photius), que nulle part ailleurs, à propos des campagnes de Datis et de Xerxès, il n'est question de l'expédition athénienne en Asie et de l'incendie de Sardes. Loin d'attribuer à un aussi noble motif la haine dont les Perses poursuivaient Athènes, Ctésias racontait que les vainqueurs de Marathon s'étaient rendus coupables d'une violation du droit des gens, en refusant de rendre le corps de Datis [1]. Le récit de la bataille de Salamine contient aussi quelques traits qui s'accordent avec la tendance générale que nous signalons ici : la flotte des Grecs compte, suivant Ctésias, 700 vaisseaux, et le contingent particulier des Athéniens 110 [2]. Que nous sommes loin des chiffres fournis par Eschyle, Hérodote et Thucydide! Les Athéniens ne forment plus qu'une fraction minime de la flotte, au lieu de la moitié ou des deux tiers! Aussi la victoire appartient-elle réellement à tous les Grecs (νικῶσιν Ἕλληνες), parmi lesquels Ctésias distingue cependant Thémistocle et Aristide, pour leurs sages conseils et leur habileté : c'est à eux que les Grecs durent un secours d'archers crétois, et c'est par leurs manœuvres adroites que Xerxès précipita son départ. Hérodote ne nous apprend-il pas que Sparte avait en effet rendu hommage à la prudence de Thémistocle [3]? Enfin la prise et l'incendie d'Athènes sont exposés par Ctésias en deux lignes; mais c'est assez pour que l'auteur oppose au récit d'Hérodote une version beaucoup moins athénienne : au lieu de résister jusqu'à la mort, les pauvres prêtres réfugiés dans l'Acropole, derrière leur muraille de bois, s'échappent pendant la nuit, abandonnant la place à la flamme des Perses [4]!

Nous ne prétendons pas nier que quelques détails dans le récit de Ctésias n'offrent par eux-mêmes de l'intérêt, et ne puissent être utilisés par l'historien des guerres médiques. Dans le nombre il conviendrait peut-être de ranger la digue élevée par Xerxès avant la bataille de Salamine, ou bien encore la présence d'archers crétois dans l'armée grecque [5]. Mais nous avons démontré, ce semble, que

1. Ctésias, *Persica*, § 18.
2. Id., *ibid.*, § 26.
3. Hérodote, VIII, 124.
4. Ctésias, *Persica*, § 26.
5. Id., *ibid.*

Ctésias n'avait pas, comme on l'a cru, reproduit une tradition officielle des Perses, ni même une tradition perse ; nous avons vu que son récit des guerres médiques n'avait en rien l'apparence d'une relation faite par un peuple vaincu, et nous avons cru pouvoir supposer qu'une bonne partie de ses informations provenait d'une origine spartiate. Si l'on songe d'ailleurs que Ctésias n'offre pas, comme historien, des garanties suffisantes de véracité, on reconnaîtra que ses attaques contre Hérodote doivent être attribuées à de mesquines rivalités de métier, ainsi qu'à des préoccupations politiques peu propres à guider l'historien dans la recherche de la vérité.

CHAPITRE III

LES HISTORIENS DU IVE SIÈCLE ET DE LA PÉRIODE ALEXANDRINE

L'historien Josèphe écrivait, à la fin du premier siècle de notre ère, cette phrase souvent citée : « Les écrivains grecs se contredisent les uns les autres dans leurs ouvrages, et ne craignent pas de rapporter sur les mêmes faits les versions les plus opposées. Je perdrais mon temps à rappeler toutes les contradictions d'Hellanicus et d'Acusilaos dans le domaine des généalogies, et toutes les erreurs qu'Acusilaos relève chez Hésiode; chacun sait mieux que moi comment Éphore convainc de fausseté la plupart des allégations d'Hellanicus, et comment Timée en fait autant pour Éphore; à son tour, Timée est attaqué par ses successeurs, Hérodote par tout le monde sans exception[1]. » En s'exprimant ainsi, Josèphe avait encore entre les mains l'immense production littéraire et historique des quatre derniers siècles, aujourd'hui presque entièrement perdue, et le fait qu'il signale au sujet d'Hérodote ne saurait être contesté : tous les écrivains grecs depuis le IVe siècle, historiens, philosophes, érudits, avaient à l'envi attaqué celui qui déjà portait le titre de *Père de l'histoire*[2].

La perte de ces écrits, où dominait la polémique, n'est pas de celles que nous devions le plus regretter dans l'histoire de la littérature grecque. Car, dans le temps même où écrivait Josèphe, paraissait un traité, que nous possédons, et qui, tout entier dirigé contre Hérodote (notamment contre Hérodote historien des guerres médiques), contient, ce semble, le résumé de la plupart des discussions antérieures.

1. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3.
2. C'est le titre que lui donne déjà CICÉRON, *De legibus*, I, 1, § 5.

C'est le livre de Plutarque sur la *Malignité d'Hérodote*. Cet ouvrage, fort curieux pour la connaissance de la critique historique chez les anciens, méritera de nous arrêter un peu : il nous donnera une idée de ces reproches unanimes qui, suivant Josèphe, accablaient Hérodote de toutes parts.

Mais, avant d'aborder l'étude de ce petit écrit, demandons-nous si les attaques dont Hérodote avait été jusque-là l'objet ne s'expliquent point en général par des circonstances faciles à déterminer, par certaines habitudes propres aux historiens de ce temps, et surtout par d'importantes transformations dans la pensée grecque.

Le même passage de Josèphe nous fournit à cet égard une indication précieuse : c'est que Thucydide lui-même, malgré son grand amour de la vérité, n'était pas à l'abri du reproche que les historiens se prodiguaient les uns aux autres (ὡς ψευδόμενος ὑπό τινων κατηγορεῖται)[1]. Faut-il s'étonner dès lors qu'un esprit chicaneur comme Timée (qu'on surnomma Ἐπιτίμαιος) ait bataillé dans ses écrits avec les historiens antérieurs de la Sicile? Les mêmes procédés de discussion se retrouvaient, au témoignage de Josèphe, chez les Atthidographes, ainsi que chez les auteurs d'écrits historiques sur Argos[2]. Assurément Josèphe insiste avec complaisance sur l'incertitude de ces traditions grecques, pour les opposer aux écrits des Juifs; mais le fait qu'il atteste nous est connu autrement que par ce témoignage : nous l'avons déjà signalé à propos des critiques que Thucydide adressait à ses devanciers. Si un grand esprit comme Thucydide a pu céder en quelque mesure à ce sentiment naturel de fierté que les historiens grecs ne craignaient pas d'afficher, pour ainsi dire, dès le début de leurs ouvrages, combien cette mode dut-elle se répandre davantage après lui! Ctésias y céda d'autant plus aisément qu'il pouvait sur quelques points opposer son expérience personnelle au témoignage d'Hérodote, et, à sa suite, tous ceux qui, s'attachant à une branche quelconque de la science, trouvèrent à reprendre quelques détails dans le riche trésor de connaissances amassé par Hérodote, ne se firent pas faute de proclamer à l'occasion la supériorité de leurs informations.

Hâtons-nous de dire que cette critique dut être souvent légitime. Parmi les nombreux écrivains qui attaquèrent Hérodote, beaucoup le firent sans aucun esprit de dénigrement, pour rectifier des fautes

1. Josèphe, *Contre Apion*, I, 3.
2. Id., *ibid.*

plutôt que pour accuser l'auteur. Tel paraît avoir été entre autres Manéthon [1], qui avait pourtant composé un ou plusieurs livres contre Hérodote [2]; mais ce prêtre égyptien ne prétendait pas que l'historien grec de l'Égypte eût menti à dessein; il attribuait ses erreurs à l'ignorance [3]. C'est la même pensée qu'a Diodore quand il passe en revue les données des historiens grecs sur l'Égypte : rendant hommage à la curiosité d'Hérodote et à la variété de ses connaissances historiques, il lui reproche seulement d'avoir suivi et accepté des opinions contradictoires [4]. Dans un autre ordre de connaissances, il est permis de croire qu'Aristote, qui citait d'ailleurs Hérodote au premier rang des historiens, ne cherchait pas à le décrier quand il relevait chez lui des notions fausses d'histoire naturelle [5], et Strabon se contente souvent, dans ses critiques à l'adresse d'Hérodote, de reproduire des observations d'Ératosthène [6].

Cependant ces savants mêmes, à commencer par Aristote, emploient parfois des termes qui dépassent les bornes d'une simple critique de détail, et qui révèlent de leur part un dissentiment plus profond avec notre auteur. Hérodote est pour Aristote un μυθολόγος [7]. Diodore estime que les auteurs d'Αἰγυπτιακά, y compris Hérodote, ont préféré l'étrange au vrai, et qu'ils ont arrangé des fables pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs [8]. Strabon surtout est sévère dans ce sens : il accuse Hérodote et ses semblables d'une naïveté excessive (ἁπλότης) et d'un goût fâcheux pour les fables (φιλομυθία) [9]; il leur attribue la préoccupation constante de rendre leurs ouvrages agréables par un mélange de merveilleux, et de raconter des fables, non par ignorance, mais pour frapper l'imagination par des prodiges [10]; enfin d'un mot il traite de bavardage les données d'Hellanicus et d'Hérodote sur les Scythes [11].

1. D'après Josèphe, *Contre Apion*, I, 14.
2. *Etymologicum Magnum*, au mot λεοντοκόμος. — Cf. Eustathe, *Commentaire sur l'Iliade*, liv. XI, v. 480.
3. Josèphe, *Contre Apion*, I, 14 : Πολλὰ τὸν Ἡρόδοτον ἐλέγχει τῶν Αἰγυπτιακῶν ὑπ' ἀγνοίας ἐψευσμένον.
4. Diodore, I, 37, § 3-4.
5. Cf. ci-dessus, p. 3 et 5.
6. Strabon, I, p. 61; II, p. 98 et 100.
7. Aristote, *Histoire des animaux*, III, 5.
8. Diodore, I, 69, § 7.
9. Strabon, XI, p. 507, 508.
10. Id., I, p. 43.
11. Id., XII, p. 550.

Il ne nous appartient pas ici d'examiner si ces reproches, d'un caractère général, sont toujours justifiés dans le détail par les faits particuliers qui en ont été l'occasion; mais ils nous font toucher du doigt le point qui sépare d'Hérodote les philosophes et les érudits du IVe siècle et de la période alexandrine. Ce qui choque ces écrivains, c'est, dans le domaine historique, l'introduction de la fable, du merveilleux, et, nous pouvons ajouter, l'intervention fréquente de la divinité. En d'autres termes, toute cette critique dérive de Thucydide, qui le premier exclut de l'histoire les causes surnaturelles. Après lui, les deux historiens les plus renommés, Éphore et Polybe, marquèrent plus fortement encore cette tendance. L'un entreprit de raconter l'histoire primitive de la Grèce sans tenir compte des mythes (c'est de quoi Strabon le félicite) [1], et s'appliqua, dans l'exposé des événements historiques, à substituer partout des explications rationalistes à la prétendue action de la divinité. L'autre traita l'histoire dans un esprit rigoureusement pratique, renchérissant encore sur Thucydide, et considérant la religion romaine, par exemple, comme un habile système inventé par les politiques pour conduire le peuple [2]. Dans des genres et avec des mérites fort différents, Éphore et Polybe représentent la notion de l'histoire la plus opposée à celle d'Hérodote. L'historien des guerres médiques n'a pas, lui non plus, le goût des légendes héroïques et mythiques; il ne remonte pas dans le passé de la Grèce jusqu'aux temps reculés que les logographes s'efforçaient de rattacher au présent par des généalogies fictives; il s'attache à des faits dont la connaissance lui paraît possible, attestés qu'ils sont par une tradition ininterrompue; mais, dans ce domaine de l'histoire où se développe l'activité politique et militaire des Grecs, il voit la main d'une puissance divine, qui dirige tout; et cet esprit religieux, par une conséquence naturelle, admet aussi la manifestation directe de la volonté des dieux par des signes visibles et par des oracles. Ainsi pénétré de respect pour tout ce qui peut ressembler à l'apparition d'un signe divin, il note les prodiges, même les plus étranges, que colporte la rumeur publique, et, sans y croire toujours assurément, mais aussi sans rejeter en bloc toutes les traditions de ce genre, il satisfait à la fois son goût d'historien et sa scrupuleuse piété. Voilà

1. Strabon, IX, p. 646 (fr. 70 d'Éphore, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 255).
2. Polybe, VI, 56, § 6 et suiv.

en quoi consiste la φιλομυθία d'Hérodote, et ce fut, de la part de Strabon et des écrivains ou philosophes antérieurs, une erreur de croire que le merveilleux chez lui était un artifice de composition, un moyen de reposer son lecteur, de varier sa matière. Rien ne nous semble plus faux que cette pensée de Strabon, suivant laquelle Hérodote et ses semblables ont voulu rivaliser avec les purs mythographes (τοὺς φανερῶς μυθογράφους) en introduisant sous une forme historique (ἐν ἱστορίας σχήματι) les fables les plus fantaisistes [1]. Ni Strabon ni Polybe n'ont bien compris la nature de ce sentiment naïf d'Hérodote, de cette ἁπλότης, qu'ils ont confondue avec les artifices littéraires d'un écrivain raffiné.

Ce désaccord fondamental entre Hérodote et quelques-uns de ses critiques, sur les principes de la science historique, a-t-il entraîné des divergences profondes dans la manière de traiter les guerres médiques? Josèphe nous dit que les meilleurs historiens n'étaient pas d'accord sur cette partie de l'histoire grecque [2]. Pouvons-nous entrevoir quelques-unes de ces divergences?

Le récit que faisait Éphore de ces événements nous est moins connu par quelques fragments de cet auteur que par le résumé qu'en a donné Diodore de Sicile. Mais ce qui ressort le plus clairement de la lecture du XI[e] livre de cet historien, c'est l'imitation d'Hérodote [3] : non seulement la plupart des faits traditionnels se retrouvent chez Diodore, mais les réflexions mêmes d'Hérodote y sont parfois transcrites avec de très légères modifications. Un exemple curieux de cette imitation nous est fourni par le chap. 13 du livre XI de Diodore. Hérodote, après avoir raconté le double naufrage qui avait décimé la flotte perse avant les batailles d'Artémisium et de Salamine, affirme ainsi sa foi dans la conduite de la Providence : « Tout cela se faisait par la volonté du dieu, pour que les forces perses devinssent égales aux forces grecques, au lieu de leur être bien supérieures [4] ». Diodore, ou plutôt Éphore, rencontre cette pensée, et il croit bon de la reproduire, mais avec l'expression d'un doute qui révèle aussitôt la tournure de son esprit : « On eût dit que la divinité favorisait le parti des Grecs (ὥστε δοκεῖν.....), en diminuant le nombre des navires bar-

1. Strabon, XI, p. 507, 508.
2. Josèphe, *Contre Apion*, I, 3.
3. Cf. Ad. Bauer, *Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor*, dans *Neue Jahrbücher*, Supplementband X, 1879, p. 281 et suiv.
4. Hérodote, VIII, 13.

bares, pour que les Grecs pussent se mesurer avec des forces égales [1] ». Des arrangements de ce genre trahissent une imitation directe d'Hérodote autant que pourrait le faire une transcription mot à mot.

Ailleurs Éphore, dont le patriotisme athénien, bien formé à l'école des orateurs, est plus susceptible que celui d'Hérodote, sent le besoin d'expliquer certains faits : Athènes, à Salamine, n'a pas reçu le prix de la valeur; ce fut Égine; Hérodote rapporte la chose sans commentaire, comme elle se passa [2]; mais Éphore fait remarquer que ce fut le résultat de la jalousie de Sparte, qui pressentait déjà la domination maritime d'Athènes [3]. On n'oserait affirmer que cette pensée ne fût pas déjà dans l'esprit d'Hérodote, et qu'elle ne répondît pas effectivement à la vérité. Mais Éphore insiste avec force sur ce qu'Hérodote laisse à peine entendre ou deviner.

Souvent Éphore modifie chez son modèle l'ordonnance du récit, et cela d'une manière assez ingénieuse : tandis qu'Hérodote raconte le naufrage de la flotte perse au cap Sépias, puis la bataille des Thermopyles, et ensuite seulement les combats d'Artémisium, Éphore, plus logique, rattache le naufrage à l'histoire de la flotte, et n'en sépare pas le récit d'Artémisium [4]. Ce besoin de clarté, propre à l'orateur, fait aussi qu'il abrège les longs préliminaires de la bataille de Platées; mais le goût des morceaux à effet l'entraîne à célébrer sur le ton du lyrisme les glorieux vaincus des Thermopyles [5], voire même (ce qui est plus grave) à imaginer de toutes pièces des circonstances nouvelles dans le récit de ce combat : une attaque nocturne des Grecs, avant la catastrophe finale, va menacer Xerxès jusque dans sa tente [6] !

Toutefois, si l'on reconnaît l'influence d'Hérodote même sous ces transformations de la tradition, il y a aussi chez Éphore quelques faits, en petit nombre, entièrement nouveaux, ou qui du moins ne peuvent pas provenir de la même source : l'alliance de Xerxès avec les Carthaginois [7], pour attaquer la Grèce de deux côtés à la fois, a pu

1. Diodore, XI, 13.
2. Hérodote, VIII, 93.
3. Diodore, XI, 27, § 2.
4. Id., *ibid.*, 12.
5. Id., *ibid.*, 11.
6. Id., *ibid.*, 9, 10.
7. Id., *ibid.*, 1.

être imaginée de bonne heure, lorsqu'on connut en Grèce la victoire de Gélon à Himère; mais Hérodote, s'il a connu cette tradition, ne l'a pas adoptée. Nous reviendrons plus loin sur ces faits, ainsi que sur trois autres, qui montrent Éphore en désaccord avec Hérodote : la prétendue résolution qu'a Léonidas de se vouer d'avance à la mort [1]; la disposition prise par Xerxès avant la bataille de Salamine, pour fermer avec 200 vaisseaux le bras de mer qui sépare Salamine de Mégare [2]; enfin le serment des Grecs avant la bataille de Platées [3]. Mais aucune de ces données n'est manifestement préférable à celles d'Hérodote; on peut hésiter entre les témoignages des deux auteurs, on ne peut pas dire qu'Éphore ait convaincu d'erreur son devancier.

Un texte isolé de Théopompe fournit au contraire des armes aux adversaires du récit d'Hérodote. Au XXVe livre de ses Φιλιππικά, Théopompe, qui se complaisait, nous dit-on, dans de longues digressions, formulait ainsi, d'après le grammairien Théon, ses critiques sur la tradition athénienne des guerres médiques : « Tout le monde n'est pas d'accord avec Athènes pour célébrer la victoire de Marathon et tout ce que la république athénienne se plaît à raconter pour éblouir le reste de la Grèce [4] ». Si la valeur de ce texte est incontestable, encore faut-il bien en limiter la portée : Théopompe ne nous apprend rien de nouveau quand il dit que les Athéniens célèbrent Marathon avec une excessive fécondité d'imagination, qu'ils ne se lassent pas d'en fatiguer les oreilles de tous, et que tout le monde ne partage pas leur enthousiasme. Mais est-ce que cette critique porte sur Hérodote? Est-ce que déjà avant Hérodote, et surtout après, les monuments, la poésie, l'éloquence n'ont pas exalté outre mesure l'exploit propre des Athéniens? La question est de savoir si Hérodote a été au delà de la vérité; mais il n'est pas douteux qu'il ne soit resté bien en deçà de ce que racontait certaine tradition. La critique de Théopompe nous paraît d'autant moins atteindre notre auteur, que le grammairien Théon, dans le même passage, affirme que Théopompe considérait comme apocryphes le prétendu serment de Platées et les prétendues conventions de la Perse et de la Grèce après la mort de Cimon. Or ni l'un ni l'autre de ces faits n'est dans Hérodote; tous

1. Diodore, XI, 4.
2. Id., *ibid.*, 17.
3. Id., *ibid.*, 29.
4. Théopompe, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).

deux se trouvent dans Éphore. C'est donc une tradition étrangère à Hérodote que blâme Théopompe, et il n'y a là rien qui infirme le témoignage de notre historien.

La critique directe d'Hérodote alla-t-elle ainsi en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure que de nouveaux historiens donnaient prise à de nouvelles attaques? C'est probable, bien que les textes nous manquent pour suivre le développement de cette polémique. Tout ce que nous savons, c'est que nous nous trouvons avec Plutarque en présence d'une critique qui poursuit la personne même d'Hérodote avec une animosité et un acharnement extraordinaires. Mais cette fois, ce n'est plus au nom des rigoureux principes de Polybe ou de Thucydide que parle l'adversaire d'Hérodote; ce n'est pas la naïveté, la φιλομυθία du conteur ionien qui est en jeu, c'est au contraire ce que Plutarque appelle sa *malignité*, c'est-à-dire sa tendance à tout dénigrer, même au prix de véritables mensonges.

CHAPITRE IV

LE TRAITÉ DE PLUTARQUE SUR LA « MALIGNITÉ D'HÉRODOTE »

Plusieurs savants considèrent encore comme pendante la question de savoir si ce traité est réellement l'œuvre de Plutarque; parmi eux se rencontrent quelques-uns de ceux qui ont fait des guerres médiques une étude particulière, et qui ont emprunté à cet écrit plusieurs de leurs arguments les plus forts [1]. Il semble donc que l'on puisse sans inconvénient négliger ce problème, si l'on vise moins à apprécier le mérite littéraire ou moral de Plutarque qu'à déterminer la valeur des accusations portées contre Hérodote. Peu importe, dira-t-on, de savoir si Plutarque lui-même a attaqué Hérodote, ou bien si ces attaques proviennent d'un rhéteur béotien, inspiré par le désir de défendre devant ses compatriotes la renommée de leurs ancêtres [2]. Peu importe même que cet écrit soit, comme on l'a supposé aussi, un simple exercice d'école [3]. De toutes manières, il contient des raisonnements et des faits qui ont par eux-mêmes une certaine valeur, et qu'il faut examiner avec attention, quelle qu'en soit l'origine.

Cette réserve nous paraît aujourd'hui excessive : les partisans de l'authenticité ont mis en avant des preuves qui l'emportent décidément, selon nous, sur celles de leurs adversaires. Après plusieurs études techniques sur la langue de cet écrit, et sur la conformité de cette langue

1. Telle est l'opinion de MM. Nitzsch et Wecklein, dont nous étudierons dans la suite les deux importants mémoires.
2. Cette opinion est celle de l'éditeur d'Hérodote Bähr, t. IV, 2e éd., p. 481.
3. Cf. Bähr, *ibid.*

avec celle des traités de Plutarque [1], nous avons eu, dans un travail de M. L. Holzapfel [2], une démonstration plus probante encore : comment Plutarque a-t-il pu être amené à composer un pareil ouvrage? que valent toutes les objections faites à l'authenticité du livre? enfin, n'y a-t-il pas des raisons décisives pour reconnaître dans ce critique sévère d'Hérodote le même historien qui a raconté les guerres médiques dans ses biographies de Thémistocle et d'Aristide? Répondant à ces trois questions, M. L. Holzapfel a donné, ce semble, toute la force de l'évidence à sa conclusion, qui est la suivante : le traité sur la *Malignité d'Hérodote* ne peut avoir été composé que par Plutarque.

Mais, en nous rangeant à cette opinion, nous voudrions nous dégager d'un préjugé qui semble avoir dominé jusqu'ici les partisans de l'une et de l'autre théorie : les premiers doutes exprimés par Creuzer, à la fin du siècle dernier, sur l'authenticité de l'ouvrage en question s'appuyaient sur la faiblesse des critiques adressées à Hérodote; c'est au même point de vue que se plaçait Bähr, lorsqu'il se refusait à attribuer à Plutarque un écrit qu'il qualifiait de futile et de plat [3]. Ainsi les mêmes hommes qui défendaient le plus vivement l'autorité d'Hérodote répugnaient à voir dans Plutarque le censeur passionné et injuste de cet historien. Par un respect analogue pour l'auteur des *Œuvres morales* et des *Vies parallèles*, les savants qui attribuaient à Plutarque l'écrit sur la *Malignité d'Hérodote* étaient portés à apprécier favorablement sa critique, à y découvrir des finesses qui n'y paraissaient pas d'abord, et du même coup à diminuer l'autorité de l'historien qui était l'objet de ces violentes attaques. Assurément, M. L. Holzapfel n'est pas tombé dans cet excès, et nous souscrirons même à quelques-uns des éloges qu'il adresse à l'auteur de l'écrit; mais, par un effet naturel de la thèse qu'il avait adoptée, il n'a pas assez montré, suivant nous, les faiblesses, disons mieux, les absurdités de certains arguments; il n'a pas insisté suffisamment sur l'esprit général de cette critique étroite et fausse, sur l'erreur fondamentale qui en est le point de départ. Mais surtout, en poursuivant dans le détail la comparaison des témoi-

1. Sur l'emploi des particules τε καί dans Plutarque, cf. Fuhr, *Excurse zu den attischen Rednern*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXIII (1878), p. 586 et suiv. — Stegmann, *Ueber die Negation bei Plutarch*, Gestemünde, 1882, p. 33.
2. *Philologus*, t. XLII (1884), p. 23 et suiv.
3. Bähr, *op. cit.*, t. IV, p. 480.

gnages historiques de Plutarque (*Vies* de Thémistocle et d'Aristide) avec ceux que fournit le traité sur la *Malignité d'Hérodote*, M. Holzapfel a pu faire naître dans l'esprit de quelques lecteurs une illusion contre laquelle il convient d'être en garde : les coïncidences frappantes qu'il signale entre tel passage des *Vies* et tel autre du traité prouvent sans doute que l'auteur des deux ouvrages est le même; mais à cela se borne le résultat obtenu; les données de l'un ne confirment nullement celles de l'autre, puisque les unes et les autres viennent de la même source. Gardons-nous de donner raison à Plutarque dans ses démêlés avec Hérodote parce que l'auteur de la *Vie* d'Aristide ou de la *Vie* de Thémistocle exprime une opinion analogue. Il n'y a là aucune preuve nouvelle. Au contraire, nous trouverons peut-être, dans l'étude du traité contre Hérodote, des raisons de douter des traditions suivies par le même auteur dans ses autres ouvrages. Car nulle part avec autant de franchise que dans cet écrit, il n'a laissé voir le principe de sa méthode, et trahi le faible de sa critique.

Pour n'être pas injuste nous-même envers Plutarque, nous devons reconnaître que, de son propre aveu, il n'a pas prétendu épuiser dans son livre tous les arguments qu'on peut faire valoir, selon lui, contre Hérodote. Si sa critique est étroite, en comparaison de celle que les modernes appliquent au même auteur, c'est qu'elle s'enferme à dessein dans un domaine restreint. « Il faudrait beaucoup de livres, dit-il, pour passer en revue tous les mensonges et toutes les inventions de cet historien [1]. » Aussi se propose-t-il avant tout de venger « les ancêtres en même temps que la vérité », c'est-à-dire de relever les accusations formulées par Hérodote contre des villes grecques, Thèbes, Corinthe et autres, à l'occasion des guerres médiques. Il laisse donc de côté plusieurs des questions qui intéressent le plus la véracité d'Hérodote : il exclut, par exemple, tout ce qui touche l'armée perse, sa formation, sa marche à travers l'Asie et l'Europe, son effectif surtout, c'est-à-dire ces chiffres formidables qui ont paru excessifs à tous les historiens; et, dans l'histoire même des Grecs, il n'examine ni les faits militaires ni les relations politiques des cités entre elles. Ne lui reprochons pas, puisqu'il l'a voulu ainsi, d'avoir laissé tant de besogne aux historiens modernes; mais demandons-nous si, dans l'appréciation de la conduite particulière des cités grecques en face de l'invasion

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 1, § 3.

médique, il a été un juge impartial; et pour se faire ainsi l'adversaire d'Hérodote, voyons sur quoi se fonde sa critique.

Le seul principe qu'il suive, sans d'ailleurs l'exprimer formellement, est celui-ci : « Tout est beau dans l'histoire de la lutte victorieuse des Grecs contre les Perses; les ancêtres n'ont laissé que de grands exemples; ce qui tend à faire tache dans le tableau lumineux de cette brillante époque est contestable, et doit être effacé ». Que telle ait été la pensée intime de Plutarque, c'est ce qui résulte d'une observation générale sur l'ensemble de son argumentation, et de plusieurs aveux qui lui ont échappé. Toutes ses remarques, sans exception, visent à contester les faits qui ne font pas le plus grand honneur à quelqu'un des personnages illustres de l'ancien temps; aucune n'a pour but de ramener à des proportions plus modestes soit le mérite d'un de ces personnages, soit l'importance et l'éclat d'une des victoires remportées par les Grecs. En d'autres termes, Plutarque exerce une critique parfois fort subtile quand il s'agit de rétablir la vérité au profit de la gloire des ancêtres; mais nulle part il ne songe à appliquer la même méthode à l'examen des faits glorieux; de sorte que l'historien des guerres médiques a raison, suivant lui, toutes les fois qu'il exalte le courage, l'habileté, le désintéressement des chefs et des États grecs; il a tort quand il soupçonne ces villes ou ces hommes de quelque faiblesse ou de quelque égoïsme. L'exemple le plus curieux de cet optimisme invincible nous paraît être le suivant : on sait comment Hérodote, dans son récit de la bataille de Salamine, rapporte une tradition athénienne au sujet des Corinthiens : leur général, Adeimantos, aurait pris la fuite dès le commencement du combat. Hérodote déclare, en termes exprès, que cette tradition, contestée par les Corinthiens, a soulevé la protestation de toutes les autres villes grecques[1]. Plutarque cependant voit dans cette manière de répandre un méchant bruit sur le compte d'une ville grecque une intention malveillante d'Hérodote : calomnier d'abord, et se défendre ensuite d'ajouter foi aux calomnies, tel est en effet l'un des signes qui dénotent, selon Plutarque, un esprit malin. Mais le subtil moraliste ne se borne pas à relever ce premier tort de l'historien à l'égard de Corinthe : il y a dans cette affaire une autre ville qui est compromise; c'est Athènes; car une telle calomnie révèle de sa part des sentiments perfides. Faut-il donc

1. Hérodote, VIII, 94.

accuser les Athéniens d'une faute aussi grave? Non; c'est Hérodote encore qui est coupable, et qui, du même coup, a trouvé bon, pour satisfaire sa κακοήθεια, d'atteindre à la fois deux des plus grandes cités de la Grèce [1]. Ainsi Athènes n'a pas calomnié; le général corinthien n'a pas fui : voilà, pour Plutarque, la vérité!

Ce parti pris est assez différent, on le voit, du préjugé qu'on attribue quelquefois à Plutarque en faveur de sa patrie, la Béotie. Sans doute, le patriotisme béotien a pu contribuer à indisposer d'avance le citoyen de Chéronée contre l'historien qui avait maltraité ses compatriotes. Mais cette disposition particulière s'est bientôt fondue chez Plutarque dans un sentiment plus général, celui d'une admiration sans bornes, d'un respect aveugle, pour tous les grands noms du passé. Ce n'est pas au nom d'une ville ou d'un parti que parle Plutarque : à côté de Thèbes et de Corinthe, qu'il nomme expressément au début, et à l'apologie desquelles il consacre plusieurs chapitres, il revendique pour les villes les plus différentes le même droit à la gloire. La réputation de Sparte, par exemple, doit être pure de tout soupçon : c'est une calomnie de supposer, même pour un instant, que, si les vaincus des Thermopyles avaient été abandonnés par la flotte athénienne, ils auraient pu entrer jamais en négociation avec la Perse [2]! A une telle ville on ne doit attribuer que les plus nobles intentions : refuse-t-elle de protéger Platées contre Thèbes, et recommande-t-elle aux Platéens de s'adresser à leurs voisins d'Athènes? Elle agit ainsi par désintéressement, et non, comme le prétend Hérodote, pour susciter des difficultés entre Athènes et Thèbes [3]. Entreprend-elle une campagne contre Samos? Aucun motif personnel ne la pousse, mais seulement la haine de la tyrannie, c'est-à-dire la cause la plus juste et la plus noble, καλλίστην καὶ δικαιοτάτην πρόφασιν [4]. Les rivales de Sparte, Argos et Athènes, ne trouvent pas un défenseur moins résolu dans Plutarque : la trahison de l'une est longuement réfutée [5] (Hérodote avait reproduit l'accusation sans y croire); la victoire de l'autre à Artémisium est hautement proclamée [6], tandis qu'Hérodote laissait la bataille incertaine. Ailleurs, c'est la Pythie de Delphes que Plutarque

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 39, § 2-3.
2. Id., *ibid.*, 29, § 1-2.
3. Id., *ibid.*, 25, § 1.
4. Id., *ibid.*, 21.
5. Id., *ibid.*, 28.
6. Id., *ibid.*, 34.

s'indigne de voir soupçonnée de corruption [1]; puis, c'est Erétrie, dont on ne vante pas assez les exploits [2]; les Phocidiens, qui n'ont pas un patriotisme assez décidé [3]; les Naxiens, qui ne sont pas entraînés d'abord vers la bonne cause [4]. Dans la même ville, les hommes des partis les plus opposés sont également vengés des calomnies d'Hérodote : les Alcméonides [5] et Thémistocle [6], Isagoras et Aristogiton [7]! Bien plus, avec cette tendance à voir tout en beau, l'auteur s'en prend aux accusations mêmes qui atteignent d'autres hommes que des Grecs : comment soupçonner Crésus de cruauté, Déjocès d'hypocrisie [8]?

Ainsi le principe de Plutarque est bien, comme nous l'avons dit, de voir seulement le beau dans les événements glorieux du passé, et c'est au nom de ce singulier principe qu'il attaque Hérodote. Il ne comprend pas que tout autre a été l'intention de l'historien : dire la vérité comme il la voyait, d'après les traditions qui avaient cours de son temps, tel a été le but d'Hérodote; et si à ces traditions qui lui semblaient probables Hérodote en a ajouté d'autres moins sûres, c'est que celles-ci mêmes se recommandaient à son attention de quelque manière, par l'attrait d'un récit fabuleux ou d'un mot spirituel. Hérodote n'a pas cru, comme Plutarque, qu'il ne fût permis d'ajouter à l'exposé historique des faits d'autres digressions que des louanges; il n'a pas pensé qu'il fût scandaleux de reconnaître des causes futiles même aux plus grands événements, comme la guerre de Troie, τὸ κάλλιστον ἔργον καὶ μέγιστον τῆς Ἑλλάδος [9]! Entre ces deux conceptions de l'histoire il n'y a pas à hésiter : Plutarque est victime d'une illusion généreuse; mais il est dans l'erreur la plus grossière, et sa critique manque d'une base solide.

On doit se demander pourtant si dans le détail, et malgré la fausseté de son principe, Plutarque n'a pas relevé chez Hérodote des faits contestables; s'il n'a pas rencontré sur sa route, à force de vouloir trouver des armes contre son adversaire, des arguments qui ont par

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 23, § 1.
2. Id., *ibid.*, 24, § 1.
3. Id., *ibid.*, 35.
4. Id., *ibid.*, 36.
5. Id., *ibid.*, 27, § 2-8.
6. Id., *ibid.*, 37.
7. Id., *ibid.*, 23, § 2-4.
8. Id., *ibid.*, 18.
9. Id., *ibid.*, 11, § 2.

eux-mêmes quelque valeur. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Pour éviter de suivre pas à pas, dans une discussion qui deviendrait bientôt fastidieuse, la polémique de Plutarque, nous distinguerons chez lui deux sortes de raisons : tantôt il conteste les données d'Hérodote en leur opposant des faits qu'il considère comme certains, parce qu'il les trouve rapportés dans des auteurs; tantôt il relève chez son adversaire des contradictions, qu'il retourne contre lui.

Les arguments que Plutarque tire de sa vaste érudition et de son commerce avec les historiens grecs ne témoignent pas d'une méthode sûre. Il cite treize noms d'historiens, et en outre un recueil anonyme d'*horographes* [1]. Or dans chaque circonstance où il invoque ces témoins, il leur accorde sa confiance, sauf une fois. Mais précisément lorsque, par une exception louable, il est tenté de faire la critique d'un texte, il nous paraît lui-même tomber dans l'erreur. Il s'agit du fameux passage de l'historien athénien Diyllos, relatif à la lecture d'Hérodote à Athènes. Nous avons dit plus haut quelles garanties offrait ce témoignage [2]. Contre cette assertion, Plutarque n'a d'autre argument à invoquer qu'un raisonnement dont la base est fausse : « comment, dit-il, si Hérodote avait lu son ouvrage devant un public athénien (Plutarque ne met pas en doute que cette lecture n'ait dû comprendre, entre autres, le récit de la bataille de Marathon), comment aurait-il pu soutenir que la demande de secours, portée par le courrier Philippidès [3], eût été présentée à Sparte le neuvième jour du mois? Hérodote assure que le courrrier avait mis deux jours pour faire le voyage; il était donc parti le 7, c'est-à-dire (ce qui est absurde) le lendemain de la bataille, car celle-ci avait eu lieu, comme chacun sait, le 6 du mois de Boédromion [4]. » Voilà le fait, soi-disant incontestable, qui confond Hérodote et, du même coup, Diyllos. Mais ce fait n'est rien moins que sûr. Si Plutarque affirme que la bataille fut livrée le 6 Boédromion, c'est qu'à cette date les Athéniens célébraient la fête commémorative de Marathon [5]; mais cette fête ne coïncidait pas nécessairement avec la date de la bataille. Au contraire, d'après

1. Cf. Holzapfel, *op. cit.*, p. 29.
2. Cf. ci-dessus, p. 37-38.
3. C'est le même qui se nomme chez Hérodote Φειδιππίδης, VI, 105.
4. Id., *ibid.*, 26.
5. Plutarque, *Sur la gloire des Athéniens*, 7.

le témoignage de Plutarque [1] et d'après le récit concordant de Xénophon [2], nous voyons que les Athéniens vainqueurs avaient accompli pour la première fois le 6 Boédromion, à la fête d'Artémis Agrotéra, le vœu qu'ils avaient fait, avant la bataille, d'immoler autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis : le carnage ayant été trop considérable, ils avaient dû se résoudre à n'immoler d'abord que cinq cents victimes, à condition de renouveler chaque année ce sacrifice. Si telle est l'origine de la fête commémorative de Marathon, au faubourg d'Agræ, il est évident que les Athéniens n'attendirent pas un an pour s'acquitter de leur vœu, et il s'ensuit que la date du 6 Boédromion était non pas celle de la bataille, mais celle de la première fête d'Artémis qui avait suivi. Plutarque a confondu les deux choses, et il est parti de là, bien à tort, pour tourner en ridicule Hérodote, et pour rejeter, par la même occasion, le témoignage de Diyllos.

Les autres textes historiques que cite Plutarque nous semblent n'avoir pas toute la force qu'il leur attribue : Charon de Lampsaque ne parlait ni du sacrilège commis par les habitants de Chios en livrant à Cyrus le Lydien Pactyès [3], ni de la défaite des Athéniens et des Erétriens à Éphèse après la prise de Sardes [4]; mais les citations mêmes de Plutarque prouvent que ce logographe avait donné de ces événements un résumé très sommaire, qui ne comportait aucun des détails recueillis par Hérodote. — Hellanicus soutenait que Naxos avait fourni à la flotte fédérale, en 480, six vaisseaux; Éphore parlait de cinq, tandis qu'Hérodote réduit ce nombre à trois [5]. Voilà sans doute de légères variantes dans la tradition; mais est-ce que les témoignages d'Hellanicus et d'Éphore prouvent ce que veut leur faire prouver Plutarque? Est-ce à dire qu'Hérodote ait eu tort de prétendre que ce contingent de Naxos, d'abord envoyé à Xerxès, avait été détourné de sa destination première, grâce au patriotisme d'un des triérarques, Démocrite? Vrai ou faux, ce fait est indépendant de la question du nombre des vaisseaux naxiens qui figurèrent à la bataille de Salamine. — Il est vrai que Plutarque accorde toute confiance aux horographes naxiens, suivant lesquels, lors de l'expé-

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 25, § 7.
2. Xénophon, *Anabase*, III, 2, § 11.
3. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2.
4. Id., *ibid.*, 34, § 3-4.
5. Id., *ibid.*, 36, § 3. — Plutarque se trompe sur le chiffre indiqué par Hérodote : c'est *quatre*, au lieu de *trois* (VIII, 46).

dition de Datis, en 490, les habitants de l'île avaient repoussé victorieusement le général perse [1]. Dans ce cas, il semble probable, en effet, que les mêmes hommes durent être d'avance gagnés à la cause grecque en 480. Mais que vaut cette tradition locale? Et comment cette première victoire grecque sur Datis aurait-elle passé inaperçue? L'autorité des horographes naxiens est aussi faible que celle d'Aristophane le Béotien, à qui nous devons cette belle invention : Hérodote repoussé de Thèbes, où il demandait à instruire la jeunesse, et se vengeant de ce refus par des calomnies [2]. C'est au même historien sans doute que Plutarque emprunte une preuve, évidemment fausse, des dispositions favorables de Léonidas pour les Thébains et des Thébains à l'égard de Léonidas : le roi de Sparte, avant de se rendre aux Thermopyles, avait obtenu ce que jamais les Thébains n'accordaient à personne, la faveur de s'endormir dans le temple d'Héraclès; là il avait aperçu dans une vision « toutes les plus grandes et principales villes de la Grèce en une vaste mer agitée de fort aspre et violente tourmente, là où elles flottaient et branlaient fort inégalement; mais celle de Thèbes surpassait toutes les autres; car elle s'élevait à mont jusques au ciel, et puis soudain se baissait si bas qu'on la perdait de vue, ce qui était proprement la figure de ce qui leur advint puis après [3] ». Les derniers mots de la traduction d'Amyot ne rendent pas exactement le grec τοῖς ὕστερον πολλῷ χρόνῳ συμπεσοῦσι. C'est bien longtemps après les guerres médiques que se réalisa cette grandeur éphémère de Thèbes, et le prétendu rêve de Léonidas ne fut imaginé que dans un temps où l'histoire de l'apogée thébaine appartenait déjà au passé. Les historiens des trois derniers siècles avant notre ère ont pu sans doute recueillir encore, même sur les guerres médiques, quelques faits précis et vrais; il serait téméraire à nous de contredire sans preuve ces écrivains que nomme Plutarque, Dionysios de Chalcis, Anténor de Crète, Nicandros de Colophon, Lysanias de Mallos ou Laocratès de Sparte. Mais le témoignage de ces auteurs n'a qu'un faible poids en comparaison d'Hérodote; car ils n'ont fait que renchérir sur la tendance qui déjà portait Éphore à arranger et à embellir l'histoire du passé. Chaque ville eut alors ses historiographes, dont le rôle fut de la glorifier, et Plutarque alla chercher dans ces ouvrages,

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 36, § 4.
2. Id., *ibid.*, 31, § 1.
3. Id., *ibid.*, 31, § 12-13.

inspirés par le patriotisme le plus étroit, des arguments que leur origine seule rend suspects.

D'autres textes, que Plutarque fait servir aux besoins de sa cause, sont empruntés à des poètes. Dans le dithyrambe célèbre où Pindare adressait à Athènes cette apostrophe : « O puissante cité, au front couronné de violettes, glorieuse Athènes, rempart de la Grèce, ville illustre et vraiment divine [1] ! » le poète parlait du promontoire d'Artémisium, « où les fils des Athéniens avaient jeté les fondements de la liberté [2] ». Juste éloge, puisque pour la première fois dans cette rencontre la flotte grecque, où dominait l'élément athénien, avait résisté aux barbares ! Mais que prouve cette louange poétique contre le récit détaillé d'Hérodote, contre cette donnée, entre autres, que les Grecs, tentés d'abord de reculer devant les barbares, n'avaient été retenus qu'à grand'peine par l'habileté de Thémistocle [3] ! Rien n'est plus naturel aussi, que de transformer en des victoires décisives des engagements demeurés incertains. C'est ce qui arriva pour Artémisium, comme le montre cette épigramme rapportée par Plutarque : « Sur cette mer, jadis, les fils d'Athènes vainquirent dans un combat naval une foule confuse de nations barbares, venues de tous les coins de l'Asie; après la défaite de la flotte mède, ils élevèrent ce monument à la vierge Artémis [4] ». Plutarque ne s'est pas demandé un instant quelle était la valeur historique de ce document; il n'a mis en doute ni l'authenticité ni la véracité de l'épigramme. Notre critique est aujourd'hui plus sévère; et non seulement le silence d'Hérodote, mais aussi le fond et la forme de l'inscription nous font supposer qu'il ne s'agit pas ici, comme le croyait Plutarque, d'une épigramme gravée par les vainqueurs eux-mêmes dans le temple d'Artémis Proséoa [5] : cet hommage aux vainqueurs d'Artémisium a tout juste autant de valeur que les cendres qu'on montrait encore au temps de Plutarque sur le rivage d'Artémisium, et qui passaient pour être les restes, consumés par le feu, des vaisseaux et des morts [6].

1. Pindare, éd. Christ, *Dithyr.*, fr. 4.
2. Id., *ibid.*, fr. 5.
3. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 34.
4. Id., *ibid.*, 34, § 8.
5. Bergk a publié cette épigramme dans le recueil des poésies de Simonide, *Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 480. Mais on sait que dans le nombre il en admet plusieurs qu'il ne tient pas lui-même pour authentiques, et beaucoup d'autres que condamne la critique plus radicale de M. Kaibel.
6. Plutarque, *Thémistocle*, 8.

Parmi les neuf autres épigrammes que mentionne Plutarque, six se rapportent à la seule ville de Corinthe. Certes, s'il fallait prendre ces témoignages à la lettre, Hérodote serait bien injuste pour cette rivale d'Athènes; car les Corinthiens auraient sauvé la Grèce à Salamine [1], et leur chef Adeimantos aurait mérité d'être appelé « libérateur de la Grèce [2] ». A Platées, les mêmes hommes auraient « pris le soleil à témoin de leurs exploits [3] ». Mais, en attribuant à ces poésies la valeur de documents, Plutarque oublie que les épigrammes sont souvent trompeuses de leur nature, et que celles-ci en particulier risquent fort de n'être pas même des épigrammes réelles, gravées sur des tombeaux ou des cénotaphes, mais de simples exercices d'école. L'épitaphe d'Adeimantos est suspecte entre toutes : l'éloge de ce chef subalterne, qui sauve à lui seul toute la Grèce (πᾶσα Ἑλλάς), nous inspire des doutes. Que de fois les poètes alexandrins n'ont-ils pas composé des épigrammes pour les tombeaux imaginaires des grands hommes du temps passé! D'autre part, s'il est vrai que les trois distiques relatifs au rôle des Corinthiens dans la bataille de Platées proviennent de l'élégie composée par Simonide à l'occasion de cette victoire, on remarquera que le poète évite de se prononcer clairement sur la part prise par eux au combat : « le soleil a été le témoin infaillible de leurs actions! » N'est-ce pas laisser entendre que les hommes n'attestaient pas aussi hautement leurs exploits? Quant à la dédicace des matelots de Diodoros [4], et à celle qui, dans le temple d'Aphrodite, à Corinthe, rappelait la prière des femmes pour le salut de la Grèce [5], elles peuvent être tenues pour authentiques sans qu'en souffre le récit d'Hérodote. Enfin, l'épigramme en l'honneur du Naxien Démocritos ne contredit pas le témoignage de l'historien, et nous pouvons en dire autant de la dédicace de l'autel de Zeus Eleuthérios à Platées [6]; car nous savons, par Hérodote lui-même, que les Grecs confédérés furent tous (à une ou deux exceptions près) appelés à figurer sur les monuments commémoratifs de Platées: il n'est pas étonnant que les villes qui eurent leur nom gravé sur le trépied de Delphes aient été aussi associées à l'offrande faite à Zeus Eleuthérios. La question est de

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 39, § 8 et 9.
2. ID., *ibid.*, § 11.
3. ID., *ibid.*, 42, § 4.
4. ID., *ibid.*, 39, § 10.
5. ID., *ibid.*, § 15.
6. ID., *ibid.*, 42, § 11.

savoir s'il y a contradiction entre cet honneur, attesté par Hérodote, et l'attitude que le même historien prête aux contingents de quelques villes grecques pendant la bataille.

Cette question nous amène à examiner certaines remarques intéressantes que la lecture d'Hérodote a suggérées à Plutarque. La valeur de ces critiques ne doit pas être méconnue parce qu'elles se trouvent comme perdues au milieu des reproches les plus injustes. Voici, par exemple, le chap. 27 du traité : Plutarque y accumule, à propos de la bataille de Marathon, des observations puériles et de véritables erreurs. Il prétend notamment que c'est médire des Érétriens, et rabaisser leur mérite, que de les appeler les esclaves des Perses, τὰ ἐξ Ἐρετρίης ἀνδράποδα! Il voit aussi une intention perverse dans le fait qu'Hérodote mentionne d'abord en passant une accusation dirigée contre les Alcméonides, et qu'il la réfute ensuite! Enfin il interprète comme une flatterie à l'adresse de la famille de Callias d'Athènes cette phrase, qui, pour tout lecteur impartial, a bien plutôt la signification contraire : « Les Alcméonides détestaient les tyrans autant et plus que Callias fils de Phænippos ». Mais, à côté de cela, Plutarque signale une difficulté réelle dans le récit d'Hérodote : comment les Perses vaincus et poursuivis jusque sur leurs vaisseaux ont-ils pu avoir encore l'idée de tenter une nouvelle attaque contre Athènes, en contournant le cap Sunium et en venant menacer Phalère? C'est là une objection capitale que soulève la tradition rapportée par Hérodote, et, pour y répondre, les historiens modernes ont proposé diverses explications. Quant à Plutarque, il ne dit pas expressément ce qu'il pense de la marche réelle des choses; mais nous le devinons aisément, d'après ce qu'il raconte dans la *Vie* d'Aristide : « La flotte barbare, mise en fuite, ne put pas prendre d'abord la direction de la haute mer et des îles; un vent contraire la surprit, et la rejeta sur la côte de l'Attique [1] ». Nul doute que cette explication facile n'ait été imaginée par quelque historien du IVe siècle, Éphore peut-être, pour dissiper le vague qui planait sur cette partie de la tradition : il ne fallait plus alors parler de traîtres dans la ville, de signaux faits à l'ennemi; aucun des faits enfin qui pouvaient justifier un retour des Perses ne devait subsister, et seule une tempête avait pu faire craindre aux Athéniens cette agression nouvelle.

1. PLUTARQUE, *Aristide*, 5.

Les chapitres 31-33 contiennent également, à propos des Thermopyles, de mauvaises chicanes et de justes observations. Comment reprocher, par exemple, à Hérodote de n'avoir pas cité un plus grand nombre de ces mots célèbres que la tradition prêtait à Léonidas et à ses compagnons [1]? C'est là de la part d'un historien une preuve de sens et de critique. De même, la conduite des Spartiates est assez belle déjà dans Hérodote, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter encore, comme fait Plutarque [2], une vigoureuse sortie hors du défilé et une attaque qui va jusqu'à menacer la tente du Grand Roi! Mais dans le même récit Hérodote prête à Léonidas des procédés singuliers à l'égard des Thébains : Léonidas les entraîne malgré eux aux Thermopyles, et quand, avant de combattre, il renvoie tous ses alliés, il retient les Thébains seuls, en qualité d'otages, c'est-à-dire qu'il garde auprès de lui les plus suspects de tous les Grecs [3]! Ce n'est pas tout : au moment de se mettre à la merci de Xerxès, les Thébains implorent humblement leur grâce, et ils n'obtiennent en retour que le châtiment le plus sévère, la marque au fer rouge, comme si, par cet acharnement même, les Perses ne leur avaient pas fait le plus grand honneur, en les poursuivant de la même haine qu'ils nourrissaient pour les Spartiates et pour Léonidas [4]! On ne peut nier que cette observation n'ait de la force; presque tous les modernes l'ont reprise, pour corriger plus ou moins le récit d'Hérodote.

D'autres remarques du même genre, pour être plus contestables, méritent cependant quelque attention : ce n'est pas sans raison peut-être que Plutarque fait ressortir la part excessive de Mnésiphile dans les sages résolutions de Thémistocle avant Salamine [5], ou celle du Tégéate Chiléos dans les délibérations des Spartiates avant le départ de Pausanias pour Platées [6]. Durant la bataille même, l'absence de plusieurs villes grecques, qui avaient jusque-là fait leur devoir, inspire à Plutarque des doutes qu'ont partagés plusieurs historiens modernes [7].

En soulevant ces questions, l'auteur du traité sur la *Malignité*

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 32, § 3-7.
2. ID., *ibid.*, 32, § 1-2.
3. ID., *ibid.*, 33.
4. ID., *ibid.*
5. ID., *ibid.*, 37.
6. ID., *ibid.*, 41, § 3-4.
7. ID., *ibid.*, 42.

d'Hérodote a certainement servi dans quelque mesure la critique historique; il a éveillé sur plusieurs points l'attention des savants modernes. Mais lui-même était dans l'erreur en accusant Hérodote d'avoir défiguré la vérité par jalousie, par haine, par esprit de dénigrement. Le principe fondamental qui a servi de base à toute cette polémique était faux, et il a faussé le plus souvent les idées de Plutarque. Tandis qu'Hérodote rapportait les faits comme ils lui semblaient probables, Plutarque se préoccupa de les concilier avec l'idéal qu'il s'était formé d'une époque héroïque. Le premier a pu se tromper parfois et être trompé; le second avait peu de chance de rencontrer jamais la vérité. Soutenir, par exemple, que les Athéniens avaient obtenu à Salamine le prix de la valeur, parce qu'ils y avaient eu en effet le plus beau rôle [1], c'est le fait d'un moraliste équitable, mais qui connaît peu les hommes; Hérodote, sans colère et sans parti pris, déclare que les Éginètes furent honorés de cette récompense, et sans nul doute il a raison (VIII, 93). Vouloir exalter et embellir la victoire de Platées, en prétendant que les Perses étaient, comme les Grecs, pesamment armés [2], c'est peut-être le propre d'un bon patriote; mais les réflexions d'Hérodote sur l'infériorité de l'armement perse révèlent un historien sincère et perspicace (IX, 62 et 63). N'attribuer que des causes honnêtes à des actes honnêtes, c'est un optimisme louable; mais dire que les Phocidiens auraient peut-être embrassé la cause des Perses si leurs ennemis les Thessaliens avaient été pour les Grecs, c'est montrer un scepticisme légitime sur les secrets mobiles qui inspirent les hommes [3]. S'indigner à la pensée d'une faiblesse ou d'une concession de la part des Spartiates, c'est digne d'un élève d'Isocrate, nourri des nobles leçons d'un panhellénisme intraitable; mais réfléchir aux conséquences militaires et politiques qu'aurait eues pour Sparte la défection d'Athènes, c'est le fait d'un esprit avisé et pénétrant [4].

Si, malgré la fausseté de sa méthode, Plutarque a signalé chez Hérodote certaines contradictions, certaines traces de préjugés et de passions, il n'a réussi à prouver nulle part que ces préjugés ou ces passions appartinssent en propre à l'homme, à l'historien. La véracité

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 40, § 3.
2. Id., *ibid.*, 43, § 2.
3. Hérodote, VIII, 30.
4. Id., VII, 139.

d'Hérodote sort intacte de ce débat, et les attaques de Plutarque ont servi même à faire mieux apprécier encore ce qu'il y a chez son adversaire de finesse et de franchise, d'indépendance et de sincérité. Quant aux erreurs, elles sont dues aux influences qui se sont exercées avec force sur l'esprit d'Hérodote, et auxquelles il n'a pas pu toujours se soustraire. A cela se borne cette grande perfidie que dénonçait Plutarque, quand il mettait le lecteur en garde contre cette grâce trompeuse du style, contre ces roses dangereuses où se cache l'insecte venimeux qui pique et empoisonne [1].

Longtemps encore après Plutarque, Hérodote continua d'être l'objet des plus violentes attaques. Nous avons déjà cité quelques mots mordants de Lucien; d'autres rhéteurs, comme Ælius Aristide, suspectèrent sa véracité [2], et composèrent même, comme Harpocration, des livres entiers pour réfuter ses mensonges (περὶ τοῦ κατεψεῦσθαι τὴν Ἡροδότου ἱστορίαν) [3]. Mais ces livres n'ont laissé pour nous aucune trace. Il est probable qu'ils ne nous apprendraient pas grand'chose sur un sujet que Plutarque avait épuisé, et qui n'a pu être renouvelé que chez les modernes.

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 43, § 6.
2. Cf. ci-dessus, p. 16.
3. SUIDAS, au mot Ἁρποκρατίων.

LIVRE II

LES MODERNES

Niebuhr et la tradition poétique des guerres médiques. — Examen de la théorie de M. K.-W. Nitzsch sur la tradition orale des guerres médiques. — Du caractère général de la tradition des guerres médiques, d'après MM. N. Wecklein et H. Delbrück. — Les sources écrites de l'histoire des guerres médiques dans Hérodote : examen sommaire des théories de MM. Sayce, Diels, Panofsky et Trautwein.

Lorsque l'œuvre d'Hérodote revit le jour, après plusieurs siècles d'oubli, d'abord dans la traduction latine de Laurent Valla[1], puis sous sa forme originale dans l'édition aldine publiée à Venise en 1502[2], elle attira, comme il était naturel, l'attention et l'admiration du monde savant; mais la même renaissance qui faisait revivre tant d'auteurs anciens ramenait en même temps à la lumière tous les textes qui contenaient les attaques sévères de l'antiquité contre Hérodote. De bonne heure, les fragments de Ctésias prenaient place à côté des *Histoires*[3], et les éditeurs consciencieux qui rapprochaient ainsi les témoignages contradictoires des deux adversaires ne manquaient pas, dans leur préface, de répondre aussi aux accusations de Plutarque[4]. Ainsi se

1. *Herodoti historiarum libri IX, traductio e græco in latinum per virum eruditissimum* Laur. Vallensem, Venetiis, 1474, in-folio.
2. *Herodoti libri XI, quibus Musarum indita sunt nomina,* Venetiis, in domo Aldi, 1502, in-folio.
3. On trouve déjà les fragments de Ctésias, en latin, dans la traduction latine d'Hérodote publiée par Henri Estienne en 1566, et en grec, dans l'édition publiée par le même savant en 1570.
4. C'est ainsi qu'Henri Estienne publia, dès 1566, son *Apologia pro Herodoto,* successivement reproduite par Thomas Gale (Londini, 1679, in-fol.), Gronovius

ranima dès le XVIe siècle le débat qui avait occupé si longtemps les anciens, et qui dure encore aujourd'hui.

Toutefois, dans cette période nouvelle de la critique d'Hérodote, il convient de distinguer deux phases, que sépare une transformation profonde de l'esprit historique. Jusqu'au début de notre siècle, les attaques dirigées contre Hérodote ont été, ce semble, de deux sortes : tantôt, sous l'influence des critiques anciennes qu'Aulu-Gelle résumait en un mot : *Herodotus homo fabulator* [1], des écrivains philosophes ou moralistes [2], des jurisconsultes et des hommes politiques [3], condamnaient chez notre auteur le goût des récits merveilleux, le mélange des fables et de l'histoire; tantôt des érudits relevaient avec soin, dans telle ou telle partie de l'œuvre, des inexactitudes ou des lacunes, et opposaient à Hérodote le témoignage d'autres auteurs anciens [4]. Mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux directions, on n'aboutit à des résultats nouveaux et intéressants. A ceux qui reprochaient à Hérodote la couleur anecdotique et légendaire de ses récits, Henri Estienne, avec une sorte d'instinct scientifique plutôt qu'au nom d'une science déjà mûre, répondit, il est vrai, qu'il était dangereux de rejeter tout ce qui paraît fabuleux, parce que la fable même peut contenir une part de vérité; mais il ne tira pas de ce principe toutes les conséquences qu'il entraîne, et moins préoccupé de rechercher dans Hérodote la vérité cachée sous les apparences de la fable que de comparer aux merveilles contées par l'historien ancien les merveilles non moins incroyables qu'acceptaient ses contemporains, il composa un livre de polémique religieuse, qui n'avait plus aucun rapport avec la critique historique [5]. Aussi bien tous ces contes, qu'on se plaisait à signaler dans l'ouvrage d'Hérodote, appartenaient-ils surtout aux premiers livres, à la description des pays et des mœurs barbares. L'histoire grecque elle-même en paraissait généralement exempte. Les

(Lugduni Batavorum, 1715, in-fol.) et Wesseling (Amstelodami, 1763, in-fol.). Il ne faut pas confondre cet écrit latin avec l'écrit français dont nous parlons un peu plus bas.

1. AULU-GELLE, *Nuits attiques*, III, 10.

2. Parmi les plus anciens de ces adversaires d'Hérodote, on cite Louis Vivès (FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, t. II, p. 331).

3. De ce nombre fut au XVIe siècle Jean Bodin (FABRICIUS, *ibid.*).

4. Cette critique porta principalement sur les données chronologiques d'Hérodote, comparées à celles de Ctésias et des autres historiens.

5. Cet écrit, souvent réédité, a pour titre exact : *L'Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, Genève, 1566, in-12.

érudits s'attaquaient peu à cette partie essentielle de l'ouvrage, et pendant trois siècles tous leurs efforts visèrent ailleurs : il s'agissait avant tout de mettre d'accord les textes grecs sur les dynasties assyrienne, mède et perse, avec les données chronologiques des livres saints. Cette discussion provoqua toute une série de dissertations savantes, où le témoignage d'Hérodote fut tour à tour attaqué et défendu. Il nous suffit de citer, pour le xvie et le xviie siècle, les traités chronologiques de Scaliger [1] et de Petau [2], de Leo Allatius [3] et de Marsham [4]. La querelle se poursuivit avec plus de vivacité encore au xviiie siècle, comme en témoignent de nombreux mémoires de l'ancienne *Académie des Inscriptions et Belles-lettres* [5], ainsi que deux ouvrages spéciaux, où la chronologie des vieilles dynasties asiatiques est étudiée avec toute la précision que comportait alors la connaissance qu'on avait de l'Orient : le grand ouvrage de Des Vignoles sur la *Chronologie de l'histoire sainte* [6], et les *Recherches* du président Bouhier sur Hérodote [7]. A vrai dire, les critiques de Des Vignoles dépassaient, en ce qui regarde Hérodote, le champ où l'on s'était enfermé jusqu'alors : non content de sacrifier les données chronologiques de cet historien à celles de Ctésias, Des Vignoles suspectait, comme nous l'avons vu précédemment, la véracité du voyageur, et, dans l'ardeur de la lutte, il touchait même à certaines parties de l'ouvrage qui ne rentraient pas dans son sujet, alléguant jusqu'à ces vers célèbres de Juvénal : *Velificatus Athos et quidquid Græcia mendax Audet in historia.* Ces attaques furent justement relevées soit par Bouhier, soit par Wesseling : il n'était vraiment pas équitable de faire retomber sur Hérodote la responsabilité des exagérations et des mensonges que, longtemps après lui, la poésie et la rhétorique avaient accumulés à l'envi autour

1. SCALIGER, *De emendatione temporum*, 1583.
2. PETAU, *De doctrina temporum*, 1627.
3. LEO ALLATIUS, *De mensura temporum*, 1645.
4. MARSHAM, *Canon Chronicus*, 1662.
5. Citons seulement les articles de l'abbé GEINOZ, *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, *Mémoires*, t. XIX, p. 115; XXI, p. 120; XXIII, p. 101; DE BOUGAINVILLE, *Mémoire dans lequel on essaie de concilier Hérodote avec Ctésias au sujet de la monarchie des Mèdes*, t. XXIII, p. 1-32; DE GUIGNES, *De quelques peuples scythes dont il est parlé dans Hérodote*, t. XXXV, p. 539-572; DE ROCHEFORT, *Mémoire sur la morale d'Hérodote*, t. XXXIX, p. 1-53. A ces mémoires, il en faut ajouter plusieurs sur la géographie d'Hérodote.
6. DES VIGNOLES, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738.
7. BOUHIER, *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4.

des événements de la guerre médique. Ce n'était là d'ailleurs, de la part de Des Vignoles, qu'une indication jetée en passant. Cette note sceptique ne trouva pas alors d'écho parmi les historiens de la Grèce, et le XVIII[e] siècle s'acheva sans que le fond du récit des guerres médiques eût été sérieusement contesté [1].

Une phase nouvelle s'ouvrit pour la critique historique à peu près dans le même temps où Wolf renouvelait l'histoire littéraire de la Grèce. Le même esprit d'investigation qui pénétra si loin dans la connaissance du génie populaire de la race grecque éclaira d'un jour nouveau l'histoire même des siècles classiques. L'étude des littératures primitives amena les savants à suivre l'influence de la poésie et de la légende jusque dans les âges historiques. Ce fut le signal de nouvelles recherches sur Hérodote, et ces recherches, cette fois, furent des plus fructueuses; car, au lieu de s'attacher à la personne même de l'historien, à son caractère et à sa véracité, qui décidément semblaient inattaquables, on se mit à la poursuite des sources où il avait puisé, et on s'efforça d'apprécier, avec la part personnelle de l'auteur, la valeur de la tradition qu'il représentait. Ce mouvement de la critique est encore aujourd'hui en pleine activité : depuis près d'un siècle, c'est toujours la question des sources d'Hérodote qui a occupé et qui occupe les historiens des guerres médiques. Ajoutons que la question est bien posée ainsi, et que les solutions qu'on en a données ont marqué de réels progrès dans la science.

Mais ce problème délicat a donné lieu aussi à des hypothèses peu solides, à des théories trop exclusives pour être complètement vraies. Faire la part de la vérité et celle de l'erreur dans les systèmes proposés, telle est la tâche que nous entreprenons maintenant.

1. On peut s'en convaincre en lisant l'introduction historique mise par Barthélemy en tête du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

CHAPITRE I

NIEBUHR ET LA TRADITION POÉTIQUE DES GUERRES MÉDIQUES

Ce n'est pas sans raison que les savants modernes s'autorisent du nom de Niebuhr quand ils font ressortir le caractère poétique et populaire de la tradition des guerres médiques. Niebuhr n'a pas, il est vrai, discuté ce problème historique avec la même ampleur que celui des origines de Rome; il n'a lui-même rien publié à ce sujet; mais on a recueilli après sa mort les leçons qu'il avait faites sur l'histoire ancienne, et particulièrement sur l'histoire grecque [1]. Comment s'étonner de retrouver dans cet enseignement la méthode qu'il avait suivie dans ses livres? Partout, dans l'étude des sources, Niebuhr s'est toujours efforcé de reconnaître l'action de l'imagination populaire; son mérite propre a été de signaler à l'attention des savants certaines traces de légendes qui avaient échappé jusque-là à l'observation des historiens.

La question pour nous est de savoir dans quelle mesure le principe fondamental de cette critique est applicable au récit des guerres médiques dans Hérodote. La part de la légende et de la poésie dans les données de l'histoire varie suivant les temps et suivant les peuples; elle dépend aussi du caractère et de l'esprit du premier auteur qui a recueilli, sur un événement, les données encore confuses de la tradition. C'est donc par des faits, par des preuves précises, que la

1. NIEBUHR, *Historische und philologische Vorträge*, II Abtheilung, *Vorträge über alte Geschichte*, t. I (1847).

théorie de Niebuhr doit se démontrer. Peut-on dire que la démonstration soit faite?

Voici, en résumé, les résultats de la critique appliquée par Niebuhr au récit d'Hérodote [1].

« Les traits généraux de l'histoire traditionnelle des guerres médiques ne sont pas en cause. Il y a eu, sans conteste, à Marathon un débarquement de troupes barbares, suivi d'une victoire inespérée des Athéniens. Plus tard, une nouvelle invasion, plus considérable que la première, eut lieu à la fois par mer et par terre, sous la conduite de Xerxès; le combat des Thermopyles ouvrit aux Perses la porte de la Grèce propre; mais leur flotte fut vaincue à Salamine, et leur armée de terre à Platées. En dehors de ces grandes lignes, aucun détail de la tradition n'offre une garantie suffisante : loin de se recommander à l'attention des savants, le récit abonde en traits légendaires, du genre de cette anecdote célèbre qui nous montre Cynégire frappé d'un coup de hache au moment où il retenait avec sa main un vaisseau ennemi! C'est de la fable et de la poésie, non de l'histoire. Voyez, par exemple, le combat de Marathon : qu'est-ce que cette ligne de bataille qui présente 1000 hommes de front sur 10 de profondeur, et qui se trouve égale à une armée de 300 000 hommes [2]? Comment, victorieuse aux deux ailes, cette ligne, d'abord percée au centre, se reforme-t-elle à la fin pour envelopper et écraser ses vainqueurs? C'est ainsi que les choses se présentent dans l'*Iliade*; de la poésie épique cette description légendaire a passé dans l'histoire. Les poètes de chants populaires et de chants de victoire se souciaient peu de rendre un compte exact d'un engagement militaire. Assez croyable, pourtant, est le chiffre de 6 000 pour les Perses tombés sur le champ de bataille, et de 192 pour les Athéniens; mais un autre récit parlait de 200 000 Perses morts à Marathon! Dans le détail de la seconde invasion, les sources poétiques ne se révèlent pas moins, soit dans la description pittoresque de l'armée barbare, soit dans les invraisemblances, les incohérences du récit. Comment admettre qu'une armée de terre aussi nombreuse ait pu échapper à la famine en Macédoine, en Thessalie et en Grèce? Et qu'est-ce que cette petite troupe de Léonidas, cette partie infime des forces grecques, qui tente de contenir

1. Nous résumons ici les pages 385 à 414 du tome I des *Vorträge über alte Geschichte*.
2. Niebuhr, *ibid.*, p. 394.

aux Thermopyles le flot de l'invasion? Les mouvements de la flotte perse ne sont pas moins inexplicables: pourquoi s'arrête-t-elle en face d'Artémisium, et s'expose-t-elle, dans une sorte de détroit, à des engagements désavantageux, au lieu de gagner directement Egine ou Salamine? Bien des anecdotes, celles de Dicæos, de Kyrsilos et d'Arthmios de Zélée, par exemple, trahissent un fond de légende populaire. De l'histoire, il n'en faut pas chercher dans cette suite de faits inintelligibles. La campagne de Mardonius et la bataille de Platées fourmillent de difficultés du même genre, qu'il est même inutile de relever. A quoi bon se demander s'il y avait encore en Béotie 300000 ou 500000 barbares? La question est oiseuse; car tout ce récit n'est qu'un mélange de traditions éparses, sans lien les unes avec les autres, et qu'Hérodote a recueillies, comme il les entendit raconter, pour charmer un instant son auditoire (ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν) [1]! »

Telle est la thèse que nous retrouverons, avec plus ou moins de développement, chez plusieurs critiques modernes d'Hérodote. Telle est la conception historique qui, récemment encore, paraissait à l'auteur d'un résumé de l'histoire grecque, répondre le mieux à la réalité des faits [2]. Examinons-la cependant de près; car, si la source de cette théorie contient quelques éléments douteux, toute la série des conséquences qu'on en a tirées sera par cela même légèrement compromise.

Tout d'abord, il y a un danger que Niebuhr n'a pas évité, et où sont tombés après lui quelques-uns de ceux qui, d'un point de vue trop général, ont considéré dans son ensemble la tradition des guerres médiques. Cette erreur consiste à attribuer à Hérodote des traits qui se rencontrent, non pas chez lui, mais chez d'autres auteurs anciens. Sous prétexte de montrer la fertilité de l'imagination populaire, il ne faut pas confondre les époques au point de faire remonter jusqu'au plus ancien témoin les développements ultérieurs que s'est permis la fantaisie des poètes, des orateurs ou des moralistes. Assurément on peut croire que bon nombre d'anecdotes, rapportées par Plutarque ou Pausanias, ont une origine fort ancienne, presque contemporaine des événements; mais combien aussi portent la marque d'une époque

1. Niebuhr, *ibid.*, p. 408. — On remarquera que c'est encore la critique de Thucydide qui sert de point d'appui à la thèse de Niebuhr.
2. Pöhlmann, *Grundzüge der politischen Geschichte Griechenlands*, au tome III du *Handbuch der klassischen Altertumswissenchaft* d'Iwan Müller, p. 396 et suiv.

postérieure! Toutes ensemble contribuent sans doute à prouver la vitalité d'une tradition sans cesse renouvelée; mais encore ne doivent-elles pas entrer en ligne de compte, quand on se borne à caractériser le récit d'Hérodote. Voilà pourquoi, s'il est légitime de faire allusion à l'aventure de Cynégire (malgré la place relativement modeste qu'Hérodote accorde à ce personnage dans le combat de Marathon), il ne nous semble pas permis de se faire une arme contre l'historien des chiffres que lui-même n'a pas cités : ce n'est pas Hérodote qui parle de 10 000 Athéniens, non plus que de 300 000 barbares; ce n'est pas lui qui mentionne une hécatombe de 200 000 Perses! Les seuls chiffres qu'il fournit sont précisément ceux que Niebuhr déclare acceptables : ce n'est pas là déjà un si mauvais signe contre le reste de son témoignage! A propos de la seconde guerre médique, Niebuhr commet une confusion du même ordre, quand il rappelle, en même temps que l'aventure miraculeuse racontée par Dicæos, les anecdotes de Kyrsilos et d'Arthmios de Zélée : ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est dans Hérodote. Ici encore c'est à la tradition générale des guerres médiques que Niebuhr emprunte ses arguments, non au récit dont il prétend déterminer le caractère.

Mais laissons de côté cette chicane, et voyons sur quoi Niebuhr fonde l'idée qu'il a des sources d'Hérodote. Il la fonde sur deux faits qui sont l'un et l'autre erronés. En supposant, d'après Dahlmann[1], que le récit des guerres médiques a été écrit par Hérodote soixante ans après l'invasion de Xerxès, soixante-dix ans après la bataille de Marathon[2], Niebuhr ramène à une date trop récente la composition de cet ouvrage. Si l'on doit admettre qu'Hérodote a remanié ses derniers livres dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, du moins ne peut-on pas descendre plus bas; et il reste toujours vraisemblable que les grandes lignes du récit étaient arrêtées alors depuis longtemps. C'est donc quarante ou cinquante ans qu'il faudrait dire, plutôt que soixante ou soixante-dix. La différence n'est pas considérable, il est vrai; mais cette première erreur en a entraîné une seconde. Niebuhr croit reconnaître, au début du VII[e] livre d'Hérodote, dans la brillante peinture de l'armée barbare, une source poétique; cette source, il la nomme : c'est le poème épique de Chœrilos de Samos[3].

1. Dahlmann, *Herodot, aus seinem Buche sein Leben*, Altona, 1823.
2. Niebuhr, *op. cit.*, p. 386.
3. Id., *ibid.*, p. 387-388.

Or est-on bien sûr que Chœrilos de Samos ait pu servir de modèle à Hérodote ? C'est le contraire qui est vrai. Car les textes anciens, qui attestent entre l'historien et le poète des relations d'amitié, permettent d'affirmer que le premier jouissait déjà d'une belle réputation de conteur quand le second vint s'attacher à lui [1]. La légende qui représente Chœrilos comme séduit par les récits d'Hérodote ne laisse guère de doute sur ce point : c'est Hérodote qui est le maître, Chœrilos qui est l'élève. C'est l'historien qui a fourni la matière du poème, c'est Chœrilos qui a mis en vers les exploits racontés par Hérodote. Aussi bien Plutarque nous apprend-il que Chœrilos devint dans la suite le compagnon fidèle du Lacédémonien Lysandre [2], et Suidas rapporte qu'il mourut à la cour du roi de Macédoine Archélaos, lequel monta sur le trône en 413. Ces deux textes nous confirment dans l'idée que le poète survécut assez longtemps à l'historien, son maître et son modèle. Dès lors à quoi bon relever avec Niebuhr les ressemblances que les fragments de Chœrilos nous font entrevoir entre la Περσηΐς et le récit d'Hérodote [3] ? Chœrilos n'est pas la source ; l'historien n'a pas

1. Suidas, au mot Χοιρίλος Σάμιος· [τινὲς δὲ Ἰασέα, ἄλλοι δὲ Ἁλικαρνασσέα ἱστοροῦσι]. Γενέσθαι δὲ κατὰ Πανύασιν τοῖς χρόνοις, ἐπὶ δὲ τῶν Περσικῶν, Ὀλυμπιάδι οε', νεανίσκον ἤδη εἶναι. Δοῦλόν τε Σαμίου τινὸς αὐτὸν γενέσθαι, εὐειδῆ πάνυ τὴν ὥραν· φυγεῖν τε ἐκ Σάμου, καὶ Ἡροδότῳ τῷ ἱστορικῷ παρεδρεύσαντα λόγων ἐρασθῆναι· οὗτινος αὐτὸν καὶ παιδικὰ γεγονέναι φασίν. Ἐπιθέσθαι δὲ ποιητικῇ καὶ τελευτῆσαι ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ Ἀρχελάῳ τῷ τότε αὐτῆς βασιλεῖ. Ἔγραψε δὲ ταῦτα· τὴν Ἀθηναίων νίκην κατὰ Ξέρξου· [ἐφ' οὗ ποιήματος κατὰ στίχον στατῆρα χρυσοῦν ἔλαβε] καὶ σὺν τοῖς Ὁμήρου ἀναγινώσκεσθαι ἐψηφίσθη. [Λαμιακὰ] καὶ ἄλλα τινὰ ποιήματα αὐτοῦ φέρεται. Nous avons mis entre crochets, d'après le dernier éditeur des fragments de Chœrilos, Kinkel (*Epicorum græcorum fragmenta*, t. I), les passages de Suidas qui se rapportent à un autre poète, Chœrilos d'Iasos.

2. Plutarque, *Lysandre*, 18.

3. Ces ressemblances, qui sont frappantes, permettent de penser que Chœrilos avait emprunté à l'historien jusqu'à la composition de son poème. La description des peuplades multiples que Xerxès traînait à sa suite y tenait une grande place : nous voyons d'abord mille tribus bourdonner comme des essaims d'abeilles autour des sources abondantes, sans doute en Phrygie, où Hérodote dit que l'armée séjourna à Celænæ (fr. 2 de Chœrilos dans l'édition Kinkel) ; puis, lors du passage du pont (ἐν τῇ διαβάσει τῆς σχεδίας, Strabon, VII, p. 303), voici une énumération de peuples divers, avec la mention expresse de leur origine et de leur costume (fr. 3). Ailleurs, du mont Ægaléos, Xerxès assiste sans doute à la bataille de Salamine (fr. 4). On objectera peut-être qu'il est surprenant de voir un poème aussi peu original lu à Athènes, dans les fêtes solennelles de la cité, en même temps que les œuvres d'Homère (d'après Suidas). Mais c'est le sujet du poème plus que le mérite littéraire du poète, qui explique cette mesure officielle. D'ailleurs, Aristote, qui rapproche, lui aussi, Chœrilos d'Homère, nous autorise à douter du bon goût de l'auteur de la *Perséide* (Aristote, *Topiques*, VIII, 1). Nous admettons sans peine que ce récit poétique de la victoire d'Athènes, quoique imité d'Hérodote, ait eu la plus grande vogue à la fin du v[e] siècle, et aux siècles suivants.

été chercher ses informations chez le poète : le développement poétique de la tradition est postérieur au récit en prose. Ainsi tombe un des arguments les plus forts de Niebuhr.

La théorie cependant peut encore se défendre : si ce n'est pas Chœrilos de Samos, d'autres poètes n'avaient-ils pas avant Hérodote chanté les exploits des Grecs? Et si ce n'est pas soixante ans après l'invasion de Xerxès qu'Hérodote a recueilli la tradition populaire des guerres médiques, fallait-il tant d'années pour que la légende se formât et se développât, aux dépens de la vérité?

Au sujet des sources poétiques d'Hérodote, il est regrettable que Niebuhr n'ait pas expliqué plus nettement sa pensée. Qu'entend-il en effet par ces chants populaires et ces chants de victoire (*Volks-und Siegeslieder*[1]) qui ont donné, suivant lui, à la tradition son caractère? Ce n'est pas la poésie épique qu'il peut désigner ainsi, et Chœrilos de Samos lui-même ne saurait passer en aucune façon pour l'auteur d'un poème populaire. Écrite avant ou après Hérodote, la *Perséide* de Chœrilos a pu être adoptée avec enthousiasme par les Athéniens, et associée même aux œuvres d'Homère; elle n'en était pas moins au plus haut degré un spécimen curieux de poésie savante; il n'y avait plus de place en Grèce, au milieu du v[e] siècle, pour une épopée véritable, expression naïve de sentiments populaires. Depuis longtemps ce genre était mort, et Panyasis n'en avait pu renouveler que la forme. Le mètre épique ne se prêta plus dès lors qu'à des parodies, comme la *Batrachomyomachie*, et à des épopées factices, comme la *Perséide* de Chœrilos, ou bien encore comme ce poème qu'Empédocle consacra, dit-on, au même sujet (ἡ τοῦ Ξέρξου διάβασις[2]). Nous ne possédons rien de ce singulier écrit du philosophe d'Agrigente; mais nous pouvons affirmer que, si cet ouvrage avait vu le jour, il

1. Niebuhr, *op. cit.*, p. 394.

2. Diogène Laërce, VIII, 57. On peut se demander s'il convient de placer ce poème épique avant ou après l'ouvrage d'Hérodote. Empédocle est exactement le contemporain de l'historien : Diogène Laërce fixe son ἀκμή en 444, et nous apprend, d'après Aristote, qu'il mourut à 60 ans, c'est-à-dire en 424. Aucune existence, on le voit, n'est plus rapprochée par le temps de celle d'Hérodote. Mais rien ne nous permet de décider si le poème épique d'Empédocle est né du même courant d'opinion qui produisit l'histoire d'Hérodote, ou si c'est au contraire cette histoire qui, en fournissant aux poètes une admirable matière, suggéra au philosophe d'Agrigente, qu'Aristote qualifie d'*homérique* (Diogène Laërce, *ibid.*), l'idée de mettre en vers un des épisodes les plus brillants des guerres médiques. D'ailleurs aucun fragment de ce poème n'avait pu parvenir à la connaissance des critiques anciens eux-mêmes, puisqu'il avait été brûlé soit par la sœur du poète, soit par sa fille (Diogène Laërce, *ibid.*).

n'aurait eu aucune influence sur l'opinion populaire : de telles œuvres empruntent leurs éléments à la tradition, elles ne la créent pas.

Tout autre est le cas de la poésie dramatique : jamais, à aucune époque de l'histoire, un genre littéraire n'a plus fortement agi sur un peuple que n'a fait le théâtre à Athènes, au v[e] siècle. Mais, ici encore, que pouvons-nous accorder à Niebuhr? Il est vrai que la lutte des Grecs et des barbares a fourni plusieurs sujets à la scène tragique; trois œuvres, à ce qu'il semble [1], tirées d'événements contemporains, ont paru sur le théâtre de Dionysos : la *Prise de Milet* [2] et les *Phéniciennes* [3] de Phrynichos, les *Perses* d'Eschyle. Mais il est permis de penser que la *Prise de Milet*, malgré le fond historique du drame, n'était qu'une sorte de thrène lugubre, tout rempli des effusions d'un lyrisme pathétique. Sans doute, s'il faut en croire Hérodote, cette pièce fut pour le peuple d'Athènes l'occasion d'une manifestation patriotique [4]; mais, loin de viser à peindre des scènes réelles, le poète, dont le génie éclatait, suivant Aristote [5], dans la mélopée, avait surtout cherché dans ce sujet une admirable matière à ces lamentations, à ces κομμοί, qui constituaient le fond de la tragédie primitive; de plus, il avait, selon toute vraisemblance, adapté la représentation de ces faits contemporains à l'usage traditionnel du théâtre, en les enveloppant dans une action dramatique plus vaste, où des sujets mythiques, rattachés par le lien trilogique à la pièce moderne, en faisaient ressortir l'intention morale ou religieuse [6]. Dans ces

1. Nous ne parlons ici que du théâtre avant Hérodote. Après lui, nous entendons parler encore d'une tragédie de Moschion, IV[e] siècle, intitulée *Thémistocle* (NAUCK, *Tragic. græc. fragm.*, p. 631), et d'une autre de Philiscos, III[e] siècle, sur le même sujet (NAUCK, *ibid.*, p. 637).

2. HÉRODOTE, VI, 41. Nauck doute que le titre véritable de la pièce ait été Μιλήτου ἅλωσις (*Tragic. græc. fragm.*, p. 559). Peu nous importe, si ce titre répond bien au sujet de la tragédie.

3. *Hypothesis* des *Perses* d'ESCHYLE : Γλαῦκος ἐν τοῖς περὶ Αἰσχύλου μύθων ἐκ τῶν Φοινισσῶν φησι Φρυνίχου τοὺς Πέρσας παραπεποιῆσθαι.

4. Nous reviendrons sur ce point dans l'analyse critique du récit d'Hérodote.

5. ARISTOTE, *Problèmes*, XIX, 31 : Διὰ τί οἱ περὶ Φρύνιχον ἦσαν μᾶλλον μελοποιοί;

6. Nous touchons ici à une question fort controversée, qu'il nous est impossible de traiter à fond. Les preuves manquent pour affirmer que la pièce des *Phéniciennes* ait été comme encadrée dans des sujets mythologiques; mais s'il est vrai, suivant la théorie exposée par M. MAURICE CROISET (*Revue des études grecques*, t. I (1888), p. 369 et suiv.), que la forme tétralogique ait été la règle dès le principe, et que, dans la suite seulement, chacune des parties de la tétralogie, se détachant des autres, soit arrivée peu à peu à former un tout, à constituer une tragédie distincte, il y a lieu de croire que Phrynichos resta fidèle à une règle qu'observa encore Eschyle pendant la plus grande partie de sa carrière. La pièce des *Perses*, elle aussi, nous semble appartenir à cette forme ancienne de la

conditions, il est possible que la tradition populaire se soit représenté la catastrophe de Milet sous les couleurs les plus sombres et les plus tragiques; mais Hérodote n'est pas tombé dans cet excès : il a rapporté, sur les derniers efforts de la révolte ionienne, quelques données précises, comme l'énumération des vaisseaux grecs à la bataille de Ladé [1]; mais, sur la chute même de Milet, il n'a guère mentionné que les détails qui confirmaient à ses yeux un ancien oracle de Delphes [2]; c'est là, si l'on veut, une des sources d'information où il a puisé [3]; mais, de la pièce de Phrynichos, il n'a connu, ce semble, que l'amende infligée à son auteur et l'interdiction prononcée contre elle sur le théâtre d'Athènes. Les *Phéniciennes* du même poète auraient pu avoir une influence plus grave sur la tradition historique de la bataille de Salamine, s'il était prouvé que l'auteur eût exalté à dessein le rôle de Thémistocle [4]. Mais cette hypothèse est douteuse [5], et, ce qui ressort le plus clairement des témoignages anciens, c'est la res-

tragédie, malgré la difficulté qu'on éprouve à déterminer au juste la liaison intime qui pouvait rattacher le *Phineus* aux *Perses*, et les *Perses* au *Glaucos* et au *Prométhée*.

1. Hérodote, VI, 8 et suiv.

2. Id., VI, 19.

3. Il n'est pas douteux qu'Hérodote n'ait eu sous les yeux un recueil d'oracles delphiques, et qu'il n'ait souvent disposé son récit de façon à justifier les termes de ces oracles. C'est aussi à Delphes qu'il paraît avoir appris les prodiges qui avaient annoncé aux habitants de Chios leurs malheurs (VI, 27).

4. Cette opinion a été souvent exprimée; on la trouve, par exemple, dans l'*Histoire grecque* de Curtius (trad. Bouché-Leclerq, t. II, p. 384 et 591), et dans celle de G. Busolt (*Griechische Geschichte*, t. II, p. 359 et 369).

5. Voici la raison qu'on invoque : en l'année 476, d'après Plutarque (*Thémistocle*, 5), Thémistocle prit part comme chorège au concours tragique d'Athènes, et la pièce qu'il fit représenter était de Phrynichos. Bentley le premier a exprimé l'avis que cette pièce de Phrynichos devait être celle des *Phéniciennes* (Bentley, *Epist. Phal.*, p. 293). La chose est possible, mais non certaine : comme on l'a fait remarquer récemment (Bülau, *De Æschyli Persis*, Gött., 1866, et Brinckmeier, *Der Tragiker Phrynichos*, Gymn. Progr. Burg, 1884, p. 10 et suiv.), il se peut que Phrynichos ait fait jouer, entre 480 et 472, plusieurs tétralogies, d'autant plus qu'il n'est pas dit que Phrynichos ait remporté la victoire avec ses *Phéniciennes*. Si Thémistocle qui, au dire de Plutarque, cherchait à gagner ou à retenir la faveur publique par une brillante chorégie, avait justement fait représenter une pièce toute à son honneur, est-il vraisemblable que le nom de cette pièce n'eût pas été conservé? Mais supposons même que les *Phéniciennes* datent bien de cette chorégie de Thémistocle. Comment l'ambitieux général aurait-il pu faire que cette tragédie fût composée tout exprès à son intention? Est-ce que dès cette époque les différentes pièces proposées à l'archonte n'étaient pas réparties par le sort entre les chorèges? D'ailleurs, les mœurs publiques ne supportaient guère alors l'éloge d'un citoyen aux dépens du peuple tout entier. Pour toutes ces raisons, nous ne pouvons pas considérer les *Phéniciennes* comme une œuvre de circonstance, destinée à soutenir devant l'opinion publique la cause compromise d'un chef de parti.

semblance de la tragédie de Phrynichos avec celle d'Eschyle [1]. Aussi bien ne possédons-nous que cette dernière œuvre. Mais elle suffit à nous faire apprécier l'usage qu'Hérodote a fait de la tragédie historique.

Il est incontestable que la pensée grandiose de l'auteur des *Perses* n'a pas été perdue pour l'historien : soit dans la conception générale des événements, soit dans le détail, il est facile de reconnaître qu'Hérodote a suivi Eschyle, qu'il a eu sous les yeux ou dans la mémoire le texte même du poète [2]. Loin de nous la pensée de nier cette influence d'Eschyle! C'est lui sans aucun doute qui a répandu dans le public athénien, et parmi les Grecs en général, l'image d'un Xerxès affolé d'orgueil, digne de pitié par l'excès même de ses malheurs, et châtié par une divinité vengeresse! Hérodote s'est inspiré de l'idée religieuse d'Eschyle, et il lui a parfois emprunté jusqu'à des tournures et des expressions! Mais quelle est, après tout, la portée de cette imitation? Et jusqu'à quel point la tragédie des *Perses* a-t-elle déterminé la tradition que représente pour nous Hérodote? N'exagérons rien : on a cru voir jadis dans un vers d'Eschyle, mal interprété, la source d'une anecdote rapportée par Hérodote : les prétendues entraves jetées par Xerxès dans l'Hellespont n'auraient eu d'autre

1. Nous ne doutons pas d'ailleurs qu'Eschyle, en adoptant l'heureuse invention de Phrynichos, qui consistait à transporter à Suse le lieu de la scène, n'ait ajouté, de son propre fonds, plusieurs ressorts, tels que l'apparition de l'ombre de Darius, pour soutenir et augmenter l'intérêt dramatique.

2. Voici les passages où cette imitation est le plus manifeste : ESCHYLE, v. 50 : ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δούλιον Ἑλλάδι (cf. HÉRODOTE, VII, 8 γ : οὕτω οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἕξουσι δούλιον ζυγὸν οἵ τε ἀναίτιοι); v. 234 : πᾶσα γὰρ γένοιτ' ἂν Ἑλλὰς βασιλέως ὑπήκοος (cf. VII, 8 γ : εἰ τούτους τε καὶ τοὺς τούτοισι πλησιοχώρους καταστρεψόμεθα,....... γῆν τὴν Περσίδα ἀποδέξομεν τῷ Διὸς αἰθέρι ὁμουρέουσαν); v. 236 : καὶ στρατὸς τοιοῦτος ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακά (cf. VII, 5 : Ἀθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας); v. 241-243 : τίς δὲ ποιμάνωρ ἔπεστι κἀπιδεσπόζει στρατῷ; — οὔτινος δοῦλοι κέκληνται φωτὸς οὐδ' ὑπήκοοι. — πῶς ἂν οὖν μένοιεν ἄνδρας πολεμίους ἐπήλυδας; (cf. VII, 103 : ὑπὸ μὲν γὰρ ἑνὸς ἀρχόμενοι κατὰ τρόπον τὸν ἡμέτερον γενοίατ' ἄν, δειμαίνοντες τοῦτον, καὶ παρὰ τὴν ἑωυτῶν φύσιν ἀμείνονες, καὶ ἴοιεν ἀναγκαζόμενοι μάστιγι ἐς πλεῦνας ἐλάσσονες ἐόντες· ἀνειμένοι δὲ ἐς τὸ ἐλεύθερον οὐκ ἂν ποιέοιεν τούτων οὐδέτερα); v. 728 : ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς πεζὸν ὤλεσε στρατόν (cf. VIII, 68 γ : δειμαίνω μὴ ὁ ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς τὸν πεζὸν προσδηλήσηται); v. 753 : ταῦτα τοῖς κακοῖς ὁμιλῶν ἀνδράσιν διδάσκεται θούριος Ξέρξης (cf. VII, 16 α : τά σε καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι); v. 792 : αὐτὴ γὰρ ἡ γῆ ξύμμαχος κείνοις πέλει (cf. VII, 49 : ἤν τε πλεῦνας συλλέξῃς, τὰ δύο τοι τὰ λέγω πολλῷ ἔτι πολεμιώτερα γίνεται· τὰ δὲ δύο ταῦτα ἐστὶ γῆ τε καὶ θάλασσα); v. 809-812 : οἳ γῆν μολόντες Ἑλλάδ' οὐ θεῶν βρέτη ᾐδοῦντο συλᾶν οὐδὲ πιμπράναι νεώς· βωμοὶ δ' ἄϊστοι, δαιμόνων θ' ἱδρύματα πρόρριζα φύρδην ἐξανέστραπται βάθρων (cf. VIII, 109 : ὃς τά τε ἱρὰ καὶ τὰ ἴδια ἐν ὁμοίῳ ἐποιέετο, ἐμπιπράς τε καὶ καταβάλλων τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα).

origine que la comparaison poétique employée par Eschyle pour désigner les deux ponts construits sur le détroit[1]. S'il en était ainsi, quelle preuve excellente du rôle de la poésie dans la formation de la tradition populaire! Mais c'est là une hypothèse aujourd'hui abandonnée[2], et on ne songe pas davantage à voir l'origine du mot célèbre de Thémistocle à Eurybiade[3] dans un autre vers d'Eschyle, qui exprime à peu près la même pensée[4]. Inversement, il paraît légitime de reconnaître dans Eschyle des allusions à des anecdotes déjà répandues en Grèce de son temps, et rapportées ensuite par Hérodote, comme l'allusion au mot de l'esclave de Darius (souviens-toi d'Athènes!)[5] ou bien encore le vers emprunté à l'oracle de Delphes qui avait effrayé si vivement les Athéniens avant Salamine[6]. Eschyle a donc reproduit le plus souvent une tradition déjà établie en Grèce; s'il a mis plus particulièrement en relief certains faits, s'il a arrangé certains événements pour le plus grand effet tragique, il a pu altérer sur quelques points l'aspect véritable de l'histoire; mais il n'a pas changé pour cela le fond d'une tradition vivante encore dans la mémoire des contemporains. Après lui, Hérodote, s'inspirant de la même tradition, en a pourtant négligé plus d'un trait (témoin la légende du Strymon glacé, qui engloutit une partie des barbares fugitifs[7]), et, même quand il paraît dominé par le souvenir du drame, il fournit en même temps d'autres données qui

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 745-748 : Ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν δοῦλον ὣς δεσμώμασιν ἤλπισε σχήσειν ῥέοντα βόσπορον ῥόον θεοῦ, καὶ πόρον μετερρύθμιζε, καὶ πέδαις σφυρηλάτοις περιβαλὼν πολλὴν κέλευθον ἤνυσεν πολλῷ στρατῷ. Cf. HÉRODOTE, VII, 35 : Ὡς δ' ἐπύθετο Ξέρξης, δεινὰ ποιεύμενος τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι μάστιγι πληγὰς καὶ κατεῖναι ἐς τὸ πέλαγος πεδέων ζεῦγος. Cf. VII, 54, et VIII, 109. L'éditeur Stein croit qu'Hérodote a pris à la lettre la comparaison d'Eschyle, exprimée par les mots δεσμώμασιν et πέδαις σφυρηλάτοις.

2. On a remarqué en effet que la tradition des chaînes imposées à l'Hellespont se lie étroitement dans Hérodote aux paroles que prononcent les prêtres chargés de frapper la mer (VII, 35). Or Duncker a fait ressortir le caractère bien oriental de ces paroles (DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, 4e édit., p. 726). Il est donc invraisemblable qu'une tradition authentique se soit conservée à côté d'une invention gratuite, née d'une méprise, d'un historien grec.

3. HÉRODOTE, VIII, 61. Au reproche que fait Eurybiade à Thémistocle d'être un ἀνὴρ ἄπολις, celui-ci répond : ἑωυτοῖσι..... ὡς εἴη καὶ πόλις καὶ γῆ μέζων ἤπερ ἐκείνοισι, ἔστ' ἂν διηκόσιαι νῆές σφι ἔωσι πεπληρωμέναι.

4. ESCHYLE, *Perses*, v. 348-349 : Ἔτ' ἄρ' Ἀθηνῶν ἔστ' ἀπόρθητος πόλις; — ἀνδρῶν γὰρ ὄντων ἕρκος ἐστὶν ἀσφαλές.

5. HÉRODOTE, V, 105. — ESCHYLE, *Perses*, v. 285 : Φεῦ τῶν Ἀθηνῶν ὡς στένω μεμνημένος. *Ibid.*, 824 : Τοιαῦθ' ὁρῶντες τῶνδε τἀπιτίμια μέμνησθ' Ἀθηνῶν Ἑλλάδος τε.

6. HÉRODOTE, VII, 140 : Πῦρ τε καὶ ὀξὺς Ἄρης, Συριηγενὲς ἅρμα διώκων. — ESCHYLE, *Perses*, v. 84 : (Xerxès) πολύχειρ καὶ πολυναύτας, Σύριόν θ' ἅρμα διώκων.

7. ESCHYLE, *Perses*, v. 495 et suiv.

dénotent une source différente, et permettent parfois de restituer la vraie physionomie des événements [1]. En un mot, nous voyons que le récit d'Hérodote contient un grand nombre de détails qui ne viennent pas d'Eschyle, et, lors même que l'influence du drame s'y fait sentir, rien ne prouve que cette tradition, pour avoir passé par la bouche du poète, n'ait aucune valeur historique.

Quant à la poésie lyrique, il serait téméraire de prétendre mesurer l'essor qu'elle prit au début du ve siècle, sous l'influence de l'enthousiasme patriotique. Nous entendons parler d'un grand nombre de pièces, épigrammes, élégies, dithyrambes et autres, en l'honneur des grandes batailles et des grands héros de la guerre. Mais nous ne possédons de ces pièces que des fragments insignifiants : combien d'œuvres peuvent nous avoir tout à fait échappé! Tout ce mouvement poétique eut pour effet d'entretenir chez les Grecs le souvenir de leurs exploits. Comment ce souvenir n'eût-il pas grandi sans cesse, à mesure qu'on s'éloignait des événements? Et n'est-ce pas dans ce genre qu'on trouverait de ces morceaux de poésie populaire qui justifieraient la théorie de Niebuhr?

Qu'il nous soit permis, ici encore, de distinguer entre la tradition générale des guerres médiques et le récit d'Hérodote. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure cette poésie, qui avait eu en Grèce beaucoup d'écho, se fit sentir sur l'esprit d'Hérodote, et comment elle se manifeste encore dans son récit. Et d'abord, n'y a-t-il pas dans le texte de notre auteur des citations poétiques, des emprunts directs à des poètes? On ne peut nier qu'il n'en soit ainsi. L'historien qui cite les épitaphes des Spartiates, des Péloponnésiens, et du devin Mégistias, morts aux Thermopyles (VII, 228), a eu connaissance de quelques-unes au moins de ces pièces de circonstance que Simonide, entre autres, avait composées, et où il avait déployé un art si bien approprié au sujet [2]. Mais pouvons-nous dire qu'il ait beaucoup con-

1. C'est ainsi que le mouvement tournant des Perses avant la bataille de Salamine est déterminé, dans HÉRODOTE (VIII, 76), comme dans ESCHYLE, v. 355 et suiv., par le message secret de Thémistocle à Xerxès. L'historien suit visiblement la tradition du poète. Mais il laisse entendre pourtant, dans un autre passage (VIII, 70), que déjà d'eux-mêmes les Perses avaient fait avancer leurs vaisseaux pour bloquer la flotte grecque à Salamine.

2. Si l'on était sûr que toutes les épigrammes attribuées par Bergk à Simonide (*Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 426 et suiv.) fussent authentiques, il faudrait reconnaître que cette littérature poétique est demeurée, pour ainsi dire, ignorée d'Hérodote : l'historien, qui parle des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés

sulté ces sortes d'archives officielles des cités grecques, ces épitaphes, plus ou moins véridiques, que les villes mêmes les moins ardentes à la lutte avaient à l'envi multipliées chez elles? On sait combien Simonide se montra généreux en louanges et disposé à satisfaire tout le monde : il eut des éloges pour tous, et c'est ce qui put donner plus tard à des hommes comme Plutarque l'idée que tous les Grecs avaient déployé un égal héroïsme. Mais Plutarque reproche précisément à Hérodote de n'avoir pas accordé assez de confiance à ces documents, qu'il considérait, lui, comme authentiques, et d'en avoir méconnu l'importance. Nous n'avions pas besoin de cette remarque de Plutarque pour voir qu'Hérodote ne s'était pas laissé éblouir par tous les beaux récits des villes grecques, et qu'il avait en quelque mesure contrôlé le témoignage de ces pièces officielles. Il a donc plutôt résisté que cédé à l'influence de cette tradition suspecte.

Mais à côté de ces épigrammes, toute une littérature poétique s'était développée en Grèce, et surtout à Athènes : il y avait eu des élégies de Simonide sur Marathon [1], Artémisium, Salamine, Platées [2]. Toute la Grèce avait entendu le dithyrambe fameux de Pindare [3]. Est-ce que la tradition suivie par Hérodote n'a pas souffert du mélange de ces éléments poétiques? Un exemple nous permettra cependant de signaler à cet égard une illusion de la critique : à propos de la victoire d'Artémisium, Simonide rappelait la légende d'Orithye enlevée par Borée [4], et on a pu à bon droit conjecturer, d'après cette allusion, qu'il parlait de la tempête du cap Sépias, de cette heureuse tempête qui avait détruit une partie de la flotte perse, et que les Athéniens avaient

à Marathon, ne cite pas l'épitaphe de leur tombeau; il rappelle l'origine du culte de Pan sur l'Acropole, et il ne paraît pas soupçonner l'existence d'une statue dédiée par Miltiade, avec une inscription fameuse (Τὸν τραγόπουν ἐμὲ Πᾶνα, τὸν Ἀρκάδα, τὸν κατὰ Μήδων, Τὸν μετ' Ἀθηναίων στήσατο Μιλτιάδης, SIMONIDE, fr. 133. éd. Bergk). On pourrait multiplier ces exemples. Faut-il croire que la plupart de ces épigrammes ne datent pas de Simonide? Ou bien Hérodote a-t-il par principe négligé cette sorte de documents? La première hypothèse nous paraît plus juste.

1. Une tradition qui n'est pas sans valeur veut que Simonide et Eschyle soient entrés en lutte pour la composition de cette élégie, et qu'Eschyle ait été vaincu (Βίος Αἰσχύλου, éd. Westermann. — PLUTARQUE, *Propos de table*, I, 10, § 3).

2. Bergk a réuni et discuté tous les fragments de ces pièces (*Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 382 et suiv.).

3. Sur les sentiments de Pindare pendant la période troublée des guerres médiques, voir l'analyse pénétrante de M. A. CROISET, *Poésie de Pindare*, p. 259-273.

4. SCOLIASTE D'APOLLONIUS DE RHODES, I, 211 (SIMONIDE, fr. 3, éd. Bergk).

attribuée à l'action de Borée, invoqué par eux [1]. Mais Bergk n'a-t-il pas supposé que Simonide était le premier auteur du rapprochement entre la tempête et Borée, et que c'était cette pièce qui avait donné naissance à la tradition suivant laquelle des prières avaient été adressées à Borée par les Athéniens? L'oracle de Delphes, en ordonnant ces prières, suivant le témoignage d'Hérodote, n'aurait fait qu'emprunter à Simonide une de ses expressions, γαμβρὸν Ἐρεχθῆος [2]. On voit, dans cette hypothèse, jusqu'à quel point la poésie lyrique aurait agi sur la tradition! Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et des moins vraisemblables. L'origine d'un rapprochement entre la tempête du cap Sépias et la prétendue intervention de Borée s'explique assez par la reconnaissance des Athéniens à l'égard du dieu qui leur avait rendu un si notable service; ainsi la tradition naquit d'elle-même dans le peuple; Delphes s'en empara aussitôt, et les Athéniens ne demandèrent pas mieux que de croire Delphes sur parole. Quant à Simonide, il ne fit que se conformer à un bruit public, transformé déjà en une légende pieuse.

D'autres poésies encore avaient cours, qui touchaient plus directement à l'histoire : c'était l'éloge ou la critique d'un général ou d'un chef d'État. Les pièces satiriques de Timocréon de Rhodes, par exemple, visaient le vainqueur de Salamine [3], et contenaient en même temps l'éloge indirect d'Aristide; d'autres poètes célébraient dans le même temps Pausanias, Xanthippe ou Léotychide [4], et l'on sait que, pour une époque toute voisine, Cimon fut l'objet de nombreux poèmes, dont Plutarque cite même quelques auteurs, comme Archélaos et Mélanthios [5]. Si les victoires propres de Cimon devaient figurer au premier rang de ces écrits, il est probable aussi que sa participation aux guerres médiques n'avait pas été oubliée, et, d'autre part, les usages traditionnels de la poésie lyrique voulaient que l'éloge du père et des ancêtres fût joint à l'éloge du fils : ainsi Miltiade dut être,

1. Hérodote, VII, 188-189. — Strabon nous apprend que ce promontoire funeste avait été l'objet de nombreux poèmes (IX, p. 443).
2. Bergk, dans le commentaire du fragment 3 de Simonide.
3. Plutarque, *Thémistocle*, 21.
4. Id., *ibid.* : Ἀλλ' εἰ τύγε Παυσανίαν ἢ καὶ τύγε Ξάνθιππον αἰνεῖς
ἢ τύγε Λευτυχίδαν, ἐγὼ δ' Ἀριστείδαν ἐπαινέω
ἄνδρ' ἱερᾶν ἀπ' Ἀθανᾶν
ἐλθεῖν ἕνα λῷστον.
5. Plutarque, *Cimon*, 4 et 7. — Eschine, *Contre Ctésiphon*, 184.

lui aussi, chanté dans le temps où sa mémoire profita des succès de Cimon. Mais de tout cela, qu'est-il passé dans l'histoire? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les fragments conservés de Timocréon signalent des faits qui n'ont laissé aucune trace chez Hérodote [1], et que les éloges poétiques de Cimon n'ont pas trouvé chez lui plus d'écho; car on est plutôt étonné de voir quelle petite place occupe dans son livre ce fils de Miltiade, ce vainqueur des Perses, à qui nous attribuons volontiers un si grand rôle dans le développement de la tradition athénienne des guerres médiques [2].

Enfin, il y eut à Athènes d'autres pièces de poésie lyrique en l'honneur des guerres médiques, des hymnes qu'on chantait au temps d'Isocrate dans les fêtes solennelles de la cité [3]. A la même catégorie d'œuvres appartenaient sans doute ces chants patriotiques que le défenseur de la vieille éducation athénienne regrette dans la comédie d'Aristophane, ces poèmes tout inspirés de l'esprit guerrier, comme « La terrible Pallas qui renverse les cités », ou « Une clameur retentit au loin [4] ». Mais ici encore nous ne pensons pas qu'Hérodote se soit inspiré de ces poésies. Car manifestement elles ne reproduisaient plus qu'une image fort vague des événements; c'étaient de ces éloges généraux comme ceux que nous trouvons dans Aristophane à l'adresse des *Marathonomaques*; tous les héros du passé y étaient loués en bloc, mais aussi tous les détails y étaient oubliés et confondus [5]. Ce n'est pas là qu'Hérodote a puisé son histoire.

1. Timocréon, dans son pamphlet, accusait Thémistocle d'avoir favorisé certains exilés, d'en avoir sacrifié d'autres par avarice et ambition, et d'avoir refusé notamment de le ramener, lui, Timocréon, à Ialysos, sa patrie; il l'accusait encore d'avoir traité chichement le peuple à l'Isthme, en lui servant de mauvaises viandes.

2. En réhabilitant la mémoire de son père, Cimon contribua plus que personne à ranimer le souvenir de la guerre contre les Perses, et on peut croire que certaines cérémonies publiques et religieuses, célébrées au Céramique, certains monuments comme le Pœcile, et des institutions mêmes comme celle du λόγος ἐπιτάφιος, remontent au gouvernement de ce grand homme. Mais il serait trop long de citer ici et de discuter tous les textes qui justifient cette hypothèse.

3. Isocrate, *Panégyrique*, 158 : Εὕροι δ' ἄν τις ἐκ μὲν τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς τοὺς βαρβάρους ὕμνους πεποιημένους, ἐκ δὲ τοῦ πρὸς τοὺς Ἕλληνας θρήνους ἡμῖν γεγενημένους, καὶ τοὺς μὲν ἐν ταῖς ἑορταῖς ᾀδομένους, τῶν δ' ἐπὶ ταῖς συμφοραῖς ἡμᾶς μεμνημένους.

4. Aristophane, *Nuées*, v. 967. Le premier de ces fragments passait pour le début d'un dithyrambe de Lamproclès, le second pour le début d'un dithyrambe de Kydidès ou Kekeidès. Voir le commentaire de Kock sur ce passage, *Ausgewählte Komödien des Aristophanes*, *Wolken*, 3e éd., 1876.

5. Il n'est pas sans intérêt, pour la question qui nous occupe, d'opposer au récit d'Hérodote les témoignages, presque contemporains, des auteurs de la

Ainsi Niebuhr a pu justement signaler l'action de la poésie sur la tradition des guerres médiques. Mais il demeure douteux pour nous que ces œuvres aient produit beaucoup d'effet sur l'esprit d'Hérodote, et qu'elles aient laissé des traces dans son livre.

Reste l'argumentation fondamentale de Niebuhr sur la mobilité, l'instabilité d'une tradition orale, abandonnée à elle-même, fût-ce un tout petit nombre d'années. L'observation a un grand poids; mais pouvons-nous affirmer que les faits racontés par Hérodote ne reposaient effectivement que sur une tradition populaire, exposée à toutes les transformations d'une légende? Grave question, que nous examinerons dans les chapitres suivants. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu d'établir une comparaison entre le ve siècle avant notre ère et les

comédie ancienne. Ceux-ci ne se soucient en rien de dire la vérité sur les guerres médiques : ils en parlent par allusion pour célébrer le beau temps des victoires passées, l'âge d'or de la Grèce; mais en cela ils visent surtout à rabaisser les chefs nouveaux de la démocratie, les démagogues du temps de la guerre du Péloponnèse. Aussi, de distinctions, de nuances entre les divers représentants du bon vieux temps, la comédie n'en connaît pas : elle vante également Solon, Miltiade, Aristide, Périclès (Eupolis, fr. 100); le poète comique Télécléidès, au dire d'Athénée (XII, p. 553 *e*), célébrait la douceur du temps de Thémistocle. A ce moment, tous les héros de la grande guerre sont confondus dans une commune admiration, si ce n'est que Miltiade, le vainqueur de la vraie victoire athénienne, domine tous les autres : Marathon, dit un personnage d'Eupolis dans la pièce des Πόλεις (Eupolis, fr. 216), c'est un riche héritage pour Athènes; aucune victoire ne saurait lui être comparée (Id., fr. 116). Au même point de vue se place Aristophane. Plusieurs traits, il est vrai, sont conformes au récit d'Hérodote : le chœur des vieillards, dans *Lysistrata*, exprime la crainte de voir les femmes se mettre à commander des vaisseaux et à combattre sur mer comme Artémise (*Lysistrata*, v. 675); le chœur des Lacédémoniens, dans la même pièce, célèbre dans une commune louange les deux journées d'Artémisium et des Thermopyles (*ibid.*, v. 1247 et suiv.). Ailleurs Aristophane parle de la poursuite des Perses à Marathon (*Acharniens*, v. 697) et de la muraille de bois qui sauva Athènes (*Chevaliers*, v. 1040). Mais le plus souvent il en prend plus à son aise avec l'histoire. D'abord, d'une façon générale, les *Marathonomaques* sont les héros des guerres médiques, qu'il s'agisse de la première ou de la seconde invasion : les mêmes vieillards qui rappellent la chasse donnée aux Mèdes à Marathon (*Acharniens*, v. 697), demandent à être mieux traités en considération des services qu'ils ont rendus sur mer (*ibid.*, 677). A la fin de la pièce des *Chevaliers*, le bonhomme *Démos* est rendu à son éclat de Marathon (ἄξια πράττεις καὶ τοῦ Μαραθῶνι τροπαίου), c'est-à-dire redevient tel qu'au temps d'Aristide et de Miltiade (οἷόςπερ 'Αριστείδῃ πρότερον καὶ Μιλτιάδῃ ξυνεσίτει) (*Chevaliers*, v. 1323 et suiv.). Les *Marathonomaques* sont les hommes du passé, aussi bien ceux qui ont combattu avec le glaive à Marathon (*Chevaliers*, v. 781), que ceux qui ont usé leurs membres sur les bancs de rameurs à Salamine (*ibid.*, 792). Mais c'est surtout dans la belle parabase des *Guêpes*, qu'Aristophane mêle les souvenirs des deux guerres médiques : ce qu'il célèbre, c'est la victoire de Marathon (*Guêpes*, v. 1085); mais à cette journée il rattache l'incendie que le barbare promena dans toute la ville (ἡνίκ' ἦλθ' ὁ βάρβαρος τῷ καπνῷ τύφων ἅπασαν τὴν πόλιν καὶ πυρπολῶν) (*ibid.*, 1078), et il fait allusion au mot célèbre de Diénécès aux Thermopyles (*ibid.*, 1084).

âges primitifs où n'existaient ni l'écriture ni le souci de l'histoire. De même, comparer, comme fait Niebuhr [1], l'impression produite sur les Grecs par l'invasion de Xerxès à celle que produisit de notre temps sur les fellahs de l'Égypte la campagne de Bonaparte, c'est prêter aux Grecs une naïveté qu'ils n'avaient plus au temps de Thémistocle.

En résumé, tous les arguments de Niebuhr se heurtant à de sérieuses objections, il est juste de reconnaître que sa théorie ne suffit pas à expliquer les prétendues incohérences du récit d'Hérodote. Ces incohérences et ces contradictions, il nous faudra les examiner en elles-mêmes; mais du moins pourrons-nous écarter le système *a priori* qui d'avance attribue tout l'exposé historique d'Hérodote à une tradition populaire et poétique, dénuée de tout fondement solide.

1. Niebuhr, *op. cit.*, p. 386.

CHAPITRE II

EXAMEN DE LA THÉORIE DE M. K.-W. NITZSCH SUR LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES

L'opinion de Niebuhr sur les guerres médiques ne fit pas d'abord beaucoup de bruit dans le monde savant : exposée dans une œuvre posthume, elle avait surtout le tort de ne pas s'appuyer sur une démonstration rigoureuse. Or, dans le même temps, la critique historique était beaucoup plutôt attirée vers l'observation de certains faits précis, qui, rapportés par Hérodote, se trouvaient, depuis peu, confirmés par les découvertes de l'archéologie orientale. Tout le crédit que gagnait auprès des archéologues le précieux auteur des descriptions de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse, se reportait sur le compte de l'historien de la Grèce, et pendant longtemps les éditeurs et commentateurs d'Hérodote, aussi bien que les historiens de la Grèce et de la littérature grecque, s'appliquèrent surtout à faire valoir les résultats acquis par ses recherches patientes et judicieuses. Les commentaires de Bähr [1] et de Rawlinson [2], auxquels il faut ajouter les éditions plus récentes de Stein [3] et d'Abicht [4], sont animés de cet esprit; et c'est aussi la même confiance dans la sincérité d'Hérodote

1. *Herodoti Musæ*, 2e éd. (1856-1861), 4 vol.
2. *History of Herodot*, new englisch version, edited with copious notes and appendix, by George Rawlinson, London, 4 vol.
3. *Herodotos*, erklärt von Heinrich Stein, Berlin, Weidmann, 5 vol. (nombreuses rééditions).
4. *Herodotos*, für den Schulgebrauch erklärt, von K. Abicht, Leipzig, Teubner, 5 vol. (nombreuses rééditions).

et dans la sûreté de ses informations qui domine les grandes histoires de Grote, de Curtius, de Max Duncker. Dans un domaine plus restreint, Rüstow et Köchly n'hésitèrent pas à prendre Hérodote pour guide dans l'histoire de l'art militaire chez les Grecs au début du ve siècle [1] : tant on était loin alors d'accorder à Niebuhr que tous ces récits fussent le fruit merveilleux d'une imagination échauffée par l'enthousiasme patriotique !

Cependant, en 1871, M. K.-W. Nitzsch entreprit de soumettre à un examen nouveau les sources d'Hérodote dans l'histoire des guerres médiques [2], et ce travail, quoique fort court, a inspiré depuis lors presque tous les auteurs qui ont touché au même sujet. Bien qu'en désaccord avec Niebuhr sur plusieurs points essentiels, M. Nitzsch se rattache cependant à lui par la conception générale qu'il a de la méthode historique d'Hérodote.

En appréciant le récit des guerres médiques d'après la valeur des sources où Hérodote avait puisé, Niebuhr supposait par cela même que l'historien s'était contenté de reproduire les idées courantes, les bruits publics, les *on dit*, en un mot, les données diverses, et souvent contradictoires, d'une tradition poétique, en vers ou en prose, répandue en Grèce dans la première moitié du ve siècle ; il ne recherchait pas le caractère propre de cette tradition pour chacun des faits rapportés par l'historien ; mais il laissait entendre qu'Hérodote n'avait pas réagi contre cette tradition, qu'il en avait accepté les grandes lignes, sans songer à les mettre d'accord, et qu'il s'était, dans cette partie de son livre comme dans l'exposé des mœurs et des récits barbares, conformé à la méthode formulée ainsi par lui-même : ἐγὼ δὲ ὀφείλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαί γε μὴν οὐ παντάπασι ὀφείλω, καί μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐς πάντα τὸν λόγον [3]. Or c'est du même principe que part M. Nitzsch : déterminer la nature des sources qui ont servi à Hérodote, et cela d'après le texte seul de l'historien, voilà le but qu'il s'est proposé ; et il a cru pouvoir y atteindre, en établissant que ces sources étaient encore reconnaissables après le travail de remaniement

1. Rüstow et Köchly, *Geschichte des griech. Kriegswesens von den ältesten Zeiten bis auf Pyrrhos*, Aarau, 1852.

2. Nitzsch, *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXVII (1872), p. 226-268.

3. Hérodote, VII, 152. Cf. II, 123 : Τοῖσι μέν νυν ὑπ' Αἰγυπτίων λεγομένοισι χράσθω ὅτεῳ τὰ τοιαῦτα πιθανά ἐστι· ἐμοὶ δὲ παρὰ πάντα τὸν λόγον ὑποκέεται ὅτι τὰ λεγόμενα ὑπ' ἑκάστων ἀκοῇ γράφω.

qu'Hérodote avait dû leur faire subir, ou plutôt il a nié ce remaniement, si ce n'est dans l'ordre et le choix des matériaux. Hérodote, suivant M. Nitzsch, a combiné avec goût et critique des éléments jusque-là isolés; mais ces éléments, il les a conservés tels quels dans la trame de son histoire, et il a permis ainsi de les reconstituer. Seulement (et c'est ici que M. Nitzsch se sépare entièrement de Niebuhr), au lieu d'être variables et sans cesse renouvelées, insaisissables par conséquent, comme les mouvements mêmes de l'opinion publique, M. Nitzsch suppose que ces traditions avaient revêtu, aussitôt après les événements, une forme fixe, durable, imprimée pour toujours dans la mémoire des hommes. Telle est la nouveauté de cette doctrine, qu'un accueil trop favorable, à ce qu'il nous semble, a presque imposée depuis lors aux critiques d'Hérodote et aux historiens des guerres médiques.

La thèse se fonde, d'abord, sur une prétendue analogie de la tradition des guerres médiques avec les récits égyptiens, libyens, perses ou phéniciens, qu'Hérodote a consignés dans les quatre premiers livres de son histoire; ensuite, sur quelques textes qui semblent à M. Nitzsch de nature à prouver l'existence de traditions de ce genre, définitivement fixées dans la mémoire des Grecs. Enfin l'auteur croit pouvoir confirmer ces vues par l'examen détaillé du récit d'Hérodote. Reprenons une à une les différentes parties de cette argumentation.

Et d'abord, est-il prouvé que même ces traditions égyptiennes ou libyennes, à la ressemblance desquelles M. Nitzsch veut ramener la tradition des guerres médiques, aient affecté la forme d'un récit arrêté une fois pour toutes, et toujours répété de la même manière? Est-ce ainsi que se présentaient même les légendes qu'Hérodote entendit à Memphis ou à Babylone? L'historien, après nous avoir exposé les résultats de son enquête personnelle sur l'Égypte, dit en propres termes : « Je rapporterai maintenant des traditions égyptiennes, d'après ce que j'ai entendu dire; j'y ajouterai toutefois quelque chose de ce que j'ai observé moi-même [1] ». Il ne dit pas, comme on traduit d'ordinaire : « Je rapporterai *les* traditions égyptiennes », comme s'il y avait dans le texte τοὺς αἰγυπτίους λόγους. Cette dernière tournure pourrait désigner, à la rigueur, une tradition fixe, conservée dans une sorte de moule, quelque chose comme le boniment, toujours

1. Hérodote, II, 99.

identique à lui-même, d'un *cicerone* officieux. Mais le mot d'Hérodote est beaucoup plus vague, et rien ne nous autorise à penser que tous les développements qui suivent cette déclaration aient eu ce caractère. Il est vrai que l'historien dit un peu plus loin : « Jusqu'à ce point du récit, les Égyptiens et les prêtres m'ont dit que... [1] ». Mais ce λόγος (ἐς μὲν τοσοῦτο τοῦ λόγου) n'est pas la tradition égyptienne elle-même, c'est le compte rendu qu'en donne Hérodote, et il faut traduire, ce me semble : « Jusqu'à ce point de mon récit, je rapporte ce que m'ont dit les Égyptiens et les prêtres ». De même, quand Hérodote, au chap. 161 du liv. II, parle des récits libyens (ἐν τοῖσι λιβυκοῖσι λόγοισι ἀπηγήσομαι), c'est de son propre livre qu'il parle, et non d'une tradition orale, nettement définie, qui ait eu par elle-même une existence réelle.

N'allons pas cependant trop loin dans ce sens : il est évident, d'après cette partie même de l'ouvrage d'Hérodote, que les récits relatifs à la fondation de Cyrène [2] étaient bien distincts les uns des autres, suivant qu'on les puisait à la source de Théra [3], de Lacédémone [4], ou de la ville même de Cyrène [5], et on peut admettre surtout que les contes et les légendes historiques de l'Égypte, ainsi que les vieilles traditions de l'Assyrie, avaient pris, dans le souvenir des prêtres, une forme en quelque sorte hiératique. Mais est-ce une raison pour que tel fût aussi le caractère d'une tradition grecque, relative à des événements beaucoup plus récents, comme les guerres médiques? Nous voyons sans doute que le même terme, λόγος, s'applique chez Hérodote à ces légendes antiques et aux récits de cette guerre : à propos de l'attitude d'Argos, par exemple, l'historien rapporte trois versions (λόγοι), qu'il énumère l'une après l'autre, comme les versions relatives à la fondation de Cyrène [6]. Mais le mot λόγος a plusieurs autres sens encore ; c'est un nom qui convient à des choses très différentes. Quelle vraisemblance y a-t-il à assimiler le récit de Marathon ou celui de Platées à la légende de Min ou de Sésostris? M. Nitzsch invoque ici un fait intéressant, bien mis en lumière par M. Erdmannsdörffer [7], mais qui n'a pas, selon nous,

1. Hérodote, II, 142.
2. Id., IV, du chap. 145 à la fin du livre.
3. Les chap. 146-153 représentent la tradition de Théra.
4. Id., *ibid.*, ch. 145-150.
5. Id., *ibid.*, ch. 154-156.
6. Id., *ibid.*, 148-152.
7. Erdmannsdörffer (B.), *Das Zeitalter der Novelle in Hellas*, Berlin, 1870 (extrait des *Preussische Jahrbücher*, t. XXV).

toute la portée qu'on lui prête : beaucoup de traditions anciennes, grecques et barbares, ont été colportées au VI[e] siècle sur toutes les côtes de la Méditerranée ; quoique de provenances diverses, elles ont perdu peu à peu, à force de passer de main en main, leur marque primitive, et sont devenues, dans le commerce intellectuel qui rapprochait alors l'Orient de l'Occident, une sorte de monnaie courante, destinée à défrayer les conversations d'une société qui avait perdu le goût de la grande épopée, et qui n'avait pas encore celui de la vérité historique et de la raison. Nul doute que nous ne devions à cette source beaucoup des anedoctes et des nouvelles que contient le livre d'Hérodote : c'est bien dans ce fonds commun de traditions tantôt amusantes, tantôt sérieuses, que l'historien a puisé notamment les légendes de Gygès, de Crésus et de Solon. Nous admettons sans peine aussi que l'antique rivalité de l'Europe et de l'Asie, depuis Médée et la guerre de Troie, ait été l'objet de traditions analogues chez les Perses et chez les Phéniciens en même temps que chez les Grecs. Peut-être même les événements de la guerre médique, eux aussi, ont-ils été compris dans ce mouvement des esprits qui tendait à réduire l'histoire en anecdotes. C'est là un caractère incontestable du récit chez Hérodote. Mais faut-il croire pour cela que toutes ces traditions populaires et poétiques, dans cet âge de la *nouvelle*, aient revêtu cette forme définitive dont on parle, et qui se serait imposée au conteur et à l'historien ? Voilà ce qu'aucune analogie ne nous paraît établir, et ce que ne permet guère de croire la lecture du livre d'Hérodote, si original de composition et de style.

M. Nitzsch a recours, pour appuyer son système, à des arguments plus précis : il croit pouvoir démontrer, par des textes formels, l'existence à Sparte de récits traditionnels, fidèlement conservés par la mémoire des hommes. Cette sorte de littérature orale, rédigée aussitôt après les guerres médiques, et pieusement respectée depuis, se serait offerte sous cette forme à Hérodote, qui nous l'aurait transmise.

Deux textes sont ici mentionnés, à titre de preuves. Le premier est un passage du *Premier Hippias* de Platon : le dialogue roule en cet endroit sur les succès obtenus par le sophiste à Lacédémone ; ses leçons ordinaires, d'un caractère scientifique, ne lui avaient valu que peu d'applaudissements ; mais il avait eu un plein succès lorsqu'il s'était mis à débiter des discours περὶ τῶν γενῶν, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν κατοικίσεων, ὡς τὸ ἀρχαῖον ἐκτίσθησαν αἱ πόλεις, καὶ συλλήβδην πάσης

τῆς ἀρχαιολογίας [1]. Les généalogies de familles, la vie des héros et des hommes de l'ancien temps, les fondations de villes, l'*archéologie* enfin, quel rapport tout cela a-t-il avec l'histoire de Sparte pendant les guerres médiques ? Ces sujets que traite le sophiste à Sparte ressemblent beaucoup (c'est là un fait curieux) à la matière ordinaire des logographes. On peut encore voir dans ce texte une preuve de la mémoire que les hommes de ce temps pouvaient acquérir, puisque le sophiste se vante à Socrate de pouvoir réciter une liste de cinquante noms après l'avoir entendue une seule fois. Mais ces listes n'ont rien de commun avec les guerres médiques, elles ne peuvent être la matière de ces λόγοι qu'Hérodote est censé avoir trouvés à Sparte, car lui-même ne nous en a conservé aucune.

L'autre texte est tiré de l'écrit de Xénophon sur la *République des Lacédémoniens* : « Lycurgue a voulu que l'instruction des jeunes gens fût due presque tout entière à l'expérience des vieillards ; car c'est un usage traditionnel dans les φιλίτια de rappeler les belles actions accomplies dans la ville (ὅ τι ἂν καλῶς τις ἐν τῇ πόλει ποιήσῃ) [2] ». On ne saurait contester que ce texte ne prouve l'existence de récits oraux destinés à entretenir la jeunesse dans l'admiration des nobles exploits des ancêtres, et certes, au nombre des ancêtres, on doit compter les vaillants compagnons de Léonidas et en général les héros des guerres médiques. Mais par contre, rien ne prouve que ces exploits racontés aux jeunes gens fussent des traditions toujours semblables à elles-mêmes, invariables, et définitivement traduites sous une forme immuable. Nous comprenons au contraire ces propos de table comme des récits d'aventures sans cesse renouvelés, selon la curiosité et l'imagination du conteur, selon le goût de l'auditeur aussi, et selon les circonstances. Hérodote parle quelque part des mots nombreux que l'on prête au Spartiate Diénécès [3], et il rapporte au sujet des Thermopyles plusieurs anecdotes toutes spartiates [4]. Voilà bien la matière de ces conversations édifiantes des φιλίτια, matière essentiellement flexible, susceptible de développements et d'additions presque à l'infini. Nous ne voyons là rien qui rappelle l'idée que se fait M. Nitzsch de la tradition des guerres médiques à Sparte.

1. Platon, *Premier Hippias*, p. 285.
2. Xénophon, *République des Lacédémoniens*, 5, § 5.
3. Hérodote, VII, 226.
4. Id., *ibid.*, 229-232.

En résumé, le premier témoignage invoqué par l'auteur de cette hypothèse prouve bien que les Spartiates ont eu le goût des longs récits, déclamés par un sophiste avec une mémoire prodigieuse, mais non pas que cet effort de mémoire se soit appliqué le moins du monde aux événements de l'histoire moderne; et, d'autre part, le second témoignage prouve qu'on a dû beaucoup parler à Sparte des exploits des Thermopyles et de Platées, mais non pas qu'on en ait parlé dans de longs discours comme ceux que faisaient les sophistes.

Il ne reste donc d'autre ressource à M. Nitzch, pour démontrer l'existence des λόγοι tels qu'il les conçoit, que de les tirer du texte d'Hérodote. Mais désormais toute base solide manque à son argumentation : car c'est l'existence des λόγοι, sûrement démontrée, qui seule pourrait faire accepter quelques-unes des observations de l'auteur sur le texte de l'historien. Admettons toutefois que réellement, en dehors d'Hérodote, la tradition ait pris cette forme arrêtée, invariable que veut M. Nitzsch. Nous disons, et nous prouvons, qu'Hérodote n'a pas reproduit cette tradition.

A Athènes, par exemple, M. Nitzch croit à l'existence de λόγοι propres à deux familles, celle des Philaïdes (ou de Miltiade) et celle des Alcméonides (ou de Périclès), et il prétend reconnaître, au VI[e] livre, l'usage qu'a fait Hérodote de cette double tradition. Selon lui, les détails relatifs à Miltiade avant son retour à Athènes, et tout le récit de Marathon jusqu'au chap. 115, proviendraient d'une source *philaïde*, ou plutôt (car il faut aller jusque-là dans la théorie de M. Nitzsch) tous ces chapitres reproduiraient un récit traditionnel des Philaïdes; la preuve, c'est l'accusation que contient le chap. 115 contre les Alcméonides, accusation citée en cet endroit par Hérodote sans la moindre objection. A partir du chapitre 123, au contraire, apparaîtrait une source *alcméonide*, qui serait la réponse aux attaques des Philaïdes. Ainsi raisonne M. Nitzsch[1]. Mais, d'abord, si Hérodote attend, pour réfuter l'accusation dirigée contre les Alcméonides, la fin de son récit de la bataille de Marathon, c'est, pourrait-on dire, par une raison d'art et de composition, afin de ne pas interrompre un développement qui se tient, par des détails rétrospectifs destinés à prouver le patriotisme des Alcméonides et leur haine des tyrans. Mais surtout nous pouvons affirmer qu'Hérodote n'a

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 243.

pas recueilli sur Miltiade une tradition complète et suivie, comme le croit M. Nitzsch. Si une telle tradition avait existé, ou si seulement elle avait été connue d'Hérodote, l'historien nous aurait fourni sur l'histoire de Miltiade, depuis son établissement en Chersonnèse jusqu'à sa victoire de Marathon, un exposé continu, où la suite des faits se fût présentée, non pas peut-être dans un ordre rigoureusement chronologique, mais de manière à faire du moins pressentir, dès le début de sa carrière, le rôle illustre du futur vainqueur des Perses. Or ce n'est pas ce qui arrive. Qu'on lise les chapitres 34 à 41 du livre VI, où Hérodote, ayant à mentionner la fuite de Miltiade en 493 devant la flotte phénicienne (après la prise de Milet et l'écrasement de la révolte ionienne), résume l'histoire antérieure de ce personnage : de la vie de Miltiade durant cette longue période, il ne sait que fort peu de chose, et même ces données incomplètes paraissent si peu empruntées à une source propre à la famille du héros qu'elles ne mentionnent aucun de ses exploits, ni son attitude énergique sur les bords du Danube lorsqu'il s'était agi de couper toute retraite à l'armée de Darius, ni plus tard sa conquête de Lemnos; l'historien ne trouve moyen de citer en cet endroit que deux faits peu glorieux : la fuite de Miltiade devant les Scythes, et son expulsion de la Chersonnèse en 493. C'est dans une tout autre partie du récit qu'Hérodote parle du rôle de Miltiade dans la délibération des tyrans ioniens au bord du Danube, et quant à la prise de Lemnos, elle forme un épisode à part, puisé certainement à une source athénienne, mais non pas spécialement propre aux Philaïdes.

Pour l'histoire de Thémistocle, M. Nitzsch la considère aussi comme dérivée de sources peu favorables au véritable fondateur de la démocratie; il estime que la nature de ces sources explique le silence d'Hérodote sur les services rendus par Thémistocle, avant l'année 480, dans l'organisation intérieure de la cité; ainsi s'expliquerait aussi l'absence de renseignements sur les changements qui, après Salamine, amenèrent au pouvoir les adversaires de Thémistocle, Aristide et Xanthippe. Mais quoi? Même s'il en était ainsi, faudrait-il croire que ces sources fussent des λόγοι, au sens qu'entend M. Nitzsch? Une tendance défavorable à Thémistocle ne devait-elle pas dominer toutes les traditions, quelles qu'elles fussent, répandues dans une ville d'où Thémistocle avait été dans la suite exilé? En outre, Hérodote, préoccupé avant tout des grands événements de la guerre, n'a pas eu la pré-

tention de raconter l'histoire des partis athéniens et de suivre toute la marche des révolutions politiques : ne serait-ce pas là plutôt la cause des lacunes qu'on signale dans la carrière de Thémistocle?

Répondons enfin brièvement, et sans entrer dans tous les détails, à la partie de l'argumentation de M. Nitzsch qui se rapporte aux λόγοι spartiates. Ces λόγοι se rencontrent, suivant M. Nitzsch, dans le récit des Thermopyles, de Platées et de Mycale; mais, tandis que pour les Thermopyles et pour Mycale ils n'offrent aucun mélange de traditions athéniennes, le λόγος spartiate ne vient dans le récit de Platées qu'après un λόγος athénien : la transition se fait exactement au chap. 61 du liv.IX. A l'appui de cette thèse, un des arguments les plus séduisants consiste à signaler, au début de chacune de ces traditions spartiates, l'énumération des ancêtres royaux de Léonidas, de Léotychide et de Pausanias. Mais de ce fait même nous tirons une conclusion assez différente : admettons que la chose soit vraie pour les Thermopyles et pour Mycale; elle ne peut plus l'être pour Platées, puisque, dans l'hypothèse de M. Nitzsch, Hérodote aurait emprunté seulement à la tradition spartiate la fin de son récit : tout le début des opérations, les préliminaires de la bataille dériveraient d'une source athénienne, et le λόγος officiel de Sparte apparaîtrait seulement au moment de l'engagement décisif. Mais à ce moment la tradition spartiate devait avoir depuis longtemps introduit et présenté Pausanias avec tout le cortège de ses ancêtres; c'est donc bien Hérodote ici, et non le λόγος, qui a placé à dessein cette généalogie royale, et cela pour faire mieux ressortir le moment capital de la bataille. Il faut donc en revenir à cette idée, que l'historien a pu trouver dans des sources officielles quelques éléments de son exposé historique, mais que cet exposé lui appartient réellement en propre, non pas seulement, comme le soutient M. Nitzsch, par le choix et l'ordre des λόγοι, mais aussi par la composition même de ces traditions et surtout par l'esprit qui les anime toutes.

Or c'est là précisément ce que nie M. Nitzsch : suivant lui, la critique d'Hérodote se borne à choisir habilement, prudemment les traditions, et cette tâche, il s'en acquitte à merveille, quoique, à cet égard même, M. Nitzsch suppose chez Hérodote de singulières préoccupations[1];

1. Le récit de Mycale, par exemple, semble à M. Nitzsch (*op. cit.*, 268) emprunté à une tradition spartiate qui avait, aussitôt après la bataille, glorifié le roi Léotychide. Soit! Mais quelle est la raison de ce choix? Est-ce que ce récit présentait

mais une fois ce devoir accompli, adieu sa personnalité d'historien! adieu sa vivacité de conteur, son originalité d'écrivain! C'est mot à mot que notre auteur, devenu tout à coup d'une docilité enfantine, reproduit le texte anonyme du λόγος avec un respect scrupuleux! Il pousse la superstition jusqu'à admettre, sur la foi de la tradition, des expressions mêmes qu'il n'entend pas, qu'il devrait considérer comme absurdes, et qui s'éclairent seulement à la lumière de la théorie ingénieuse de M. Nitzsch! Mais il nous faudrait des raisons bien fortes pour faire à un critique moderne des concessions qui compromissent à ce point la personnalité d'Hérodote, et aussi sa bonne foi. Car, en même temps que M. Nitzsch supprime chez notre auteur, dans la reproduction d'une tradition historique, toute initiative de composition et de style, il suppose chez lui un autre défaut : du moment où Hérodote mentionne quelquefois expressément, dans son histoire des guerres médiques, certaines traditions locales qu'il admet ou rejette, avons-nous le droit de soupçonner que dans d'autres passages le même historien dissimule ses sources, au point de transcrire, sans le dire, des λόγοι exactement semblables à ceux qu'il lui arrive parfois de citer? Heureusement, ces conclusions fâcheuses ne s'imposent nullement à notre esprit, puisque, comme nous l'avons démontré, l'existence des prétendues traditions orales de M. Nitzsch, traditions conservées par la mémoire, mais rédigées sous une forme définitive et en quelque sorte littéraire, n'est ni vraisemblable *a priori*, ni justifiée *a posteriori* par aucune analogie ni par aucun texte.

en lui-même les meilleures garanties d'authenticité? Non; M. Nitzch pense qu'Hérodote, en choisissant cette tradition, ménageait le roi Archidamos, le petit fils de Léotychide, et se mettait en même temps à couvert du reproche de partialité en faveur d'Athènes. Cette singulière hypothèse, si peu vraisemblable en elle-même, repose sur cette autre opinion, également contestable, que cette partie de l'histoire d'Hérodote a été rédigée pendant la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE III

DU CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA TRADITION ORALE DES GUERRES MÉDIQUES, D'APRÈS MM. WECKLEIN ET DELBRÜCK

Malgré les objections fondamentales que soulève la théorie de M. Nitzsch, elle n'a pas cessé de trouver des adeptes. Un des plus récents auteurs qui aient disserté sur la méthode historique d'Hérodote, M. R. Adam [1], se rattache directement à M. Nitzsch, puisqu'il admet pour l'histoire des guerres médiques chez Hérodote des sources purement orales [2], dont il essaie de retrouver la trace dans le récit des batailles de Salamine et de Platées. Le même savant, il est vrai, se sépare de son prédécesseur sur la question de savoir quel usage Hérodote a fait de ces traditions : tandis que M. Nitzsch fait honneur à l'historien d'un choix judicieux, qui ressemble assez à de la critique, M. R. Adam estime qu'Hérodote n'a eu à aucun degré la préoccupation du vrai, et qu'il a voulu seulement consigner dans son livre les faits les plus curieux et les plus propres à intéresser le lecteur [3]. Mais, à cela près, les deux auteurs considèrent le récit d'Hérodote comme composé de pièces d'origines diverses, mal ajustées les unes aux autres, et encore aujourd'hui reconnaissables. Nous avons vu à combien de difficultés se heurte cette théorie de M. Nitzsch : l'existence de ces traditions

1. Adam (R.), *De Herodoti ratione historica quæstiones selectæ, sive De pugna Salaminia atque Platæensi, dissert. inaugur.*, Berolini, 1890.
2. Id., *ibid.*, p. 3.
3. Id., *ibid.*, p. 2.

fût-elle prouvée, il nous semblerait impossible de les retrouver encore chez un conteur comme Hérodote.

Telle paraît avoir été aussi l'opinion de M. N. Wecklein [1], malgré l'approbation sans réserve qu'il accorde au travail de son devancier : du moins renonce-t-il à dégager du récit d'Hérodote ces prétendus éléments, pour s'attacher à caractériser dans son ensemble la tradition des guerres médiques. En d'autres termes, il revient à la conception générale de Niebuhr, mais en la précisant, en l'appuyant de considérations nouvelles. La conclusion de cette étude est que la tradition rapportée par Hérodote repose sur des récits oraux dont l'autorité est des plus suspectes. Partant de là, comme d'une vérité démontrée, un autre savant, M. H. Delbrück, a entrepris de prouver l'inconsistance de cette tradition au point de vue militaire, et en a rejeté presque toutes les données, y compris celles qui passaient jusqu'ici pour le plus authentiques [2].

Ces deux ouvrages contiennent un assez grand nombre de remarques utiles, dont nous ferons à l'occasion notre profit dans l'analyse critique du récit d'Hérodote. Mais ils reposent l'un et l'autre sur des principes contestables, qu'il nous paraît nécessaire de signaler.

M. Wecklein présente son raisonnement sous une forme, pour ainsi dire, enveloppée, avec une discrétion, une mesure et une habileté qui déconcertent d'abord la critique. Peu d'affirmations absolues; aucun esprit de système; des conclusions précises, mais appliquées seulement à un petit nombre de faits : telle est la première impression que laisse ce travail, qui séduit en même temps par la variété des exemples et par une composition hardiment synthétique. Mais, sous ces apparences modestes, l'écrit de M. Wecklein aurait une portée considérable, si l'on devait en accepter le point de départ et toutes les conséquences.

En effet, dès les premières pages, et avant de caractériser d'après Hérodote la tradition orale des guerres médiques, l'auteur appelle notre attention sur deux points : la tendance générale de l'esprit grec à se nourrir de fables, de mensonges, et la tendance particulière d'Hérodote à chercher dans l'histoire des leçons de morale. Voilà résolues en quelques mots des questions singulièrement délicates! Et n'est-il pas dangereux de jeter d'abord dans l'esprit du lecteur, sans démons-

1. Wecklein (N.), *Ueber die Tradition der Perserkriege*, Munich, 1876.
2. Delbrück (H.), *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*, Berlin, 1887.

tration suffisante, des idées aussi générales? Pour soutenir que l'opinion publique en Grèce, au v[e] siècle, n'a pas eu le moindre respect de la vérité, quels témoignages invoque-t-on? La liberté effrénée des poètes comiques? Mais il s'agit là d'un genre où se déploie une véritable débauche d'esprit, une sorte de fureur bachique, qui justifie les plus étranges écarts de l'imagination. Dira-t-on que la foule, à l'agora et dans les tribunaux, faisait peu de cas du vrai parce qu'elle permettait aux orateurs de se lancer les uns aux autres les pires calomnies? Mais nous ne connaissons cette coutume que pour une époque postérieure; et de telles pratiques, fussent-elles plus anciennes, appartiennent plus ou moins à tous les peuples qui ont connu la liberté de la parole. Les jurés d'Athènes étaient plus exposés que d'autres, vu leur nombre, à se laisser tromper par des artifices d'avocats, et le succès même de ces artifices ne prouverait pas l'indifférence des Grecs à l'égard de la vérité. Comment enfin juger de l'état d'esprit d'un peuple ancien mieux que par les actes de ses grands hommes et les œuvres de ses écrivains? Or on ne peut guère soutenir que le goût du vrai et du réel ait fait défaut à des hommes comme Périclès et Thucydide! A vrai dire, quand on parle de l'imagination inventive des Grecs dans le domaine de l'histoire, on pense soit aux vieilles épopées héroïques, qui furent longtemps la seule histoire primitive de la Grèce, soit à la littérature historique qui s'est développée surtout à partir du iv[e] siècle sous l'influence des rhéteurs, et qui a trouvé dans les aventures extraordinaires d'Alexandre une matière inépuisable de mensonges. Les guerres médiques, elles aussi, ont fourni à la rhétorique une foule de lieux communs, dont nous possédons encore de curieux spécimens. C'est à cette source que Plutarque a puisé bon nombre d'anecdotes douteuses; c'est à ces historiens de la décadence, dont la célébrité éclipsa même pour un temps celle d'Hérodote, que le poète romain a fait allusion dans son fameux hémistiche : *Quidquid Græcia mendax Audet in historia!* Mais il ne faut pas se faire de cette boutade satirique une arme contre Hérodote; il ne faut pas juger les Grecs du v[e] siècle d'après le *Græculus esuriens* de Juvénal!

C'est aussi exprimer sur le compte de notre historien un jugement incomplet, que de signaler seulement chez lui des préoccupations morales : il faudrait encore se demander si le plus souvent son récit ne dérive pas d'une information impartiale, et si le simple désir de savoir n'a pas ordinairement dominé tout le reste. Il ne suffit pas de

relever çà et là une réflexion morale; il faudrait rechercher dans quelle mesure l'attrait de cette réflexion a déterminé le choix de l'auteur entre plusieurs versions différentes. A cet égard, l'exemple cité par M. Wecklein n'est pas concluant[1] : la tradition des habitants de Paros sur les négociations de Miltiade avec une prêtresse de Déméter[2] présente autant et plus de garanties d'authenticité que la version rapportée par Ephore[3], et imaginée peut-être par cet historien pour expliquer le départ précipité de Miltiade. Comment douter d'ailleurs que les faits historiques eux-mêmes ne portent parfois avec eux leur enseignement moral? Hérodote a, le plus souvent qu'il a pu, dégagé cette leçon de l'histoire. Mais, de l'aveu même de M. Wecklein, c'est dans les discours que se révèle surtout le moraliste; c'est là aussi que percent le mieux les imitations d'Eschyle, les réminiscences poétiques[4]. Avouons donc sans peine que les discours chez Hérodote n'ont pas la même valeur historique que chez Thucydide; mais, dans ces discours mêmes, ne nions pas qu'on ne puisse trouver des faits historiques, et gardons-nous d'appliquer à tout le cours du récit le jugement qui convient seulement à certaines parties déterminées de l'ouvrage.

Aussi bien ces considérations générales de M. Wecklein ne serventelles que d'introduction à l'étude des influences qui ont modifié, dans la tradition populaire, la physionomie propre des guerres médiques. Ces influences peuvent se résumer ainsi : 1° dans l'enthousiasme de la victoire, les Grecs attribuèrent aux dieux une bonne part du succès, et se plurent à reconnaître l'action de la puissance divine, soit dans les heureuses inspirations des Grecs, soit dans la conduite aveugle et insensée des barbares; 2° pour léguer à leurs descendants le souvenir le plus glorieux possible de cette guerre, ils s'efforcèrent de rehausser encore l'éclat de leur victoire, et d'effacer tout ce qui aurait pu faire tache dans le tableau; 3° moins préoccupés d'exposer la suite des faits que de recueillir les détails les plus curieux et les plus piquants, ils composèrent un récit où dominaient les anecdotes et les fables; 4° dès le temps même de la guerre, et pendant de longues années encore, la tradition s'altéra sous l'influence des divisions intes-

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 7-9.
2. HÉRODOTE, VI, 134-136.
3. EPHORE, fr. 107 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 263).
4. Voir la liste, que nous avons donnée ci-dessus, de ces imitations, p. 125, n. 2.

tines qui se produisirent en Grèce, et de l'hostilité qu'encourut tel ou tel personnage dans sa ville, telle ou telle ville dans ses rapports avec Athènes ou avec Sparte.

Il est hors de doute que chacune de ces observations convient d'une manière générale à toute espèce de tradition populaire, et, en particulier, à la tradition des guerres médiques. Si de tout temps les vainqueurs ont embelli leurs exploits pour accroître leur mérite, et s'il est toujours vrai que le peuple conserve, des grands événements dont il est le témoin, un souvenir confus d'où se détachent des anecdotes et de petits détails, plutôt qu'une image complète de l'ensemble, nulle part les rivalités politiques, les haines de personnes et d'États, n'ont agi plus fortement qu'en Grèce, au v[e] siècle, sur une tradition populaire, et jamais non plus il ne s'est rencontré une époque plus favorable à une conception religieuse et morale des faits historiques.

Mais examinons un à un ces caractères de la tradition, en commençant par ceux qui sont le plus manifestement communs à tous les temps et à tous les pays. Tout vainqueur dissimule ses fautes et exalte sa valeur. Les Grecs ont dû faire comme les autres, voilà une vérité incontestable. Mais est-ce bien ainsi qu'Hérodote raconte les guerres médiques? Et ne convient-il pas toujours de distinguer la tradition populaire, telle qu'elle a dû se répandre de bonne heure en Grèce, et le récit que nous a laissé l'historien? M. Wecklein reconnaît que l'histoire des guerres médiques dans Hérodote n'a pas l'apparence d'un panégyrique, et qu'on y trouve l'aveu de bien des faiblesses : résistance de plusieurs villes au mouvement patriotique des principaux États, hésitation des plus braves devant le danger, trahison même de quelques-uns. Un auteur qui ne craint pas de montrer ainsi le revers de la médaille, ne donne-t-il pas par là même une excellente preuve de son impartialité? — Non, dit M. Wecklein; car c'est là seulement l'effet d'une influence qui a dominé l'esprit d'Hérodote, l'influence d'Athènes. — Certes, il est vrai que les villes les plus malmenées par Hérodote sont bien celles qui ont dans la suite résisté le plus à la domination athénienne; mais la question est de savoir si Athènes a vraiment calomnié ces villes, parce qu'elles étaient ses ennemies, ou bien si elles ne sont pas restées en dehors de la confédération athénienne précisément par les mêmes raisons qui déjà les avaient fait se séparer d'Athènes et de Sparte pendant l'invasion médique. Aussi bien la sévérité d'Hérodote à l'égard de plusieurs États ne se marque-

t-elle pas seulement dans des récits où domine l'inspiration athénienne : telle faute commise par les Phocidiens, par exemple, est naïvement exposée dans un récit qu'Hérodote paraît avoir puisé surtout à des sources spartiates [1]. La vérité est que la guerre médique ne se présente pas dans son ouvrage comme le tableau idéal d'une aventure de tout point héroïque. Loin de songer, comme plus tard Isocrate, à arranger l'histoire pour la plus grande gloire de tous les États grecs, Hérodote rapporte simplement ce qu'il croit être la vérité, au risque de révéler des faits peu honorables pour tel ou tel de ses compatriotes.

Dans l'histoire même d'Athènes, trouvons-nous chez notre auteur la trace de ces omissions voulues ou de ces altérations de la vérité par lesquelles une tradition intéressée dissimule ses fautes? M. Wecklein parle, d'après Plutarque [2], de la conspiration tramée sur le champ de bataille de Platées par de jeunes Athéniens, partisans de l'aristocratie, et il cite ce fait comme un exemple des dissensions intestines que cherchait à cacher la tradition athénienne. Mais l'authenticité de l'anecdote rapportée par Plutarque est des plus douteuses : elle s'accommode trop bien, pour n'être pas suspecte, au rôle de conciliateur habile et vertueux, de sage politique, que semble avoir attribué à Aristide toute une école d'historiens moralistes. Du reste un événement comme celui-là, un complot ourdi sur le champ de bataille, est de ces trahisons qu'une tradition populaire retient le mieux, et qu'elle aggrave plutôt que de les passer sous silence : la victoire d'Athènes dans les guerres médiques avait été une victoire avant tout démocratique ; la tradition athénienne n'avait aucune tendance à dissimuler les fautes d'un parti vaincu. Ailleurs, suivant M. Wecklein, les Athéniens ont voulu faire croire à une défense héroïque de l'Acropole [3], tandis qu'en réalité, d'après Ctésias, les prêtres et les citoyens demeurés dans l'enceinte sacrée ne virent pas plus tôt leur palissade enfoncée et brûlée, qu'ils s'enfuirent par un escalier dérobé ! Entre ces deux versions, pourquoi préférer celle de Ctésias, sinon parce qu'elle offre une explication moins noble et moins belle des faits? Mais, en bonne critique, si le dévoûment des vieillards d'Athènes s'explique assez par la force du sentiment religieux et l'obstination d'un patriotisme aveugle, pourquoi leur attribuer plutôt une lâcheté ?

1. Hérodote, VII, 217-218.
2. Plutarque, *Aristide*, 13.
3. Hérodote, VIII, 51 et suiv.

C'est surtout la victoire de Marathon que M. Wecklein considère comme un exploit surfait dans Hérodote : s'inspirant de la critique de Théopompe [1], il se range à l'avis de ceux qui, selon Plutarque, voyaient dans cette bataille une attaque de l'armée athénienne contre l'arrière-garde des Perses, déjà en grande partie rembarqués [2]. Mais nous avons dit plus haut que la critique de Théopompe s'adressait à Ephore, non à Hérodote; et, d'une façon générale, nous savons que la bataille de Marathon donna lieu de bonne heure à une foule de traditions suspectes, qu'Hérodote lui-même n'a pas accueillies. Nous trouvons la trace de ces récits fabuleux, soit dans la description des tableaux du Pœcile chez Pausanias [3], soit dans les allusions du même voyageur à certains détails de la bataille [4], soit enfin dans les *Vies* de Plutarque [5]. Il ne faut donc pas condamner le récit d'Hérodote sous prétexte que les anciens eux-mêmes ont signalé l'excès des louanges que se donnaient les Athéniens [6]. C'est ce récit seul qu'il faut examiner, sans le confondre avec des traditions accessoires. Or, sans entrer ici dans une discussion qui trouvera sa place ailleurs, ne peut-on pas dire que M. Wecklein, avec la prétention de rendre aux faits leur physionomie véritable, substitue à un récit qu'il trouve trop glorieux l'hypothèse d'une bataille moins importante peut-être, mais à certains égards plus héroïque encore? L'ingénieux auteur suppose,

1. Cf. ci-dessus, p. 96.

2. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 27, § 3.

3. Pausanias, I, 15. Le héros Echétlos figurait avec Callimaque et Miltiade parmi les combattants. On racontait, dit ailleurs Pausanias (I, 32, § 5), que pendant la bataille un homme était apparu, qui avait l'aspect et le costume d'un paysan; armé de sa charrue, cet homme avait tué une quantité de barbares; mais, après l'action, personne ne l'avait plus revu. Les Athéniens interrogèrent l'oracle, et le dieu se contenta de leur répondre d'avoir à honorer le héros Echétlæos, c'est-à-dire l'homme à la charrue. La présence du héros Marathon, de Thésée, d'Athéna et d'Héraclès dans le même tableau nous révèle l'esprit qui avait inspiré le peintre, et la conception religieuse qui s'était emparée de bonne heure de cet événement historique. Sur le Pœcile, en général, voir C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen im Alterthun*, t. II, Leipzig, 1890, p. 445 et suiv., et sur les peintures de ce portique, un article récent de M. C. Robert, dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 412 et suiv.

4. Il est difficile de dire à quelle époque remontent les légendes que signale Pausanias (I, 32) : quelques-unes peut-être avaient une origine fort ancienne.

5. Plutarque, *Aristide*, *Thémistocle*, *Cimon*. On racontait même que plusieurs combattants de Marathon avaient vu en armes l'image de Thésée marchant à leur tête contre les barbares (Plutarque, *Thésée*, 35).

6. Aristophane invente un mot, ἐγγλωττοτυπεῖν, pour se moquer de ces forfanteries athéniennes. Le charcutier dit au *Démos* : Σὲ γὰρ ὃς Μήδοισι διεξεφίσω περὶ τῆς χώρας Μαραθῶνι, καὶ νικήσας ἡμῖν μεγάλως ἐγγλωττοτυπεῖν παρέδωκας.... (*Chevaliers*, v. 781-782.)

en effet, un engagement livré au bord de la mer seulement, contre les Perses qui n'avaient point encore rejoint leurs navires; mais, pour concilier certaines données d'Hérodote, de Cornelius Nepos et de Plutarque, il veut que cet engagement ait eu lieu le jour même où les troupes athéniennes étaient sorties d'Athènes, c'est-à-dire avec une promptitude extraordinaire. Or c'est là supprimer un trait qui nous semble chez Hérodote des plus caractéristiques, nous voulons dire la lenteur des opérations de l'armée athénienne. Il eût été beaucoup plus beau de raconter que Miltiade avait pris énergiquement l'offensive dès le premier jour de son arrivée en face du barbare, et pourtant la tradition a gardé le souvenir d'une temporisation, d'une hésitation de plusieurs jours. Négliger ce trait essentiel du récit, c'est imaginer des hypothèses sans fondement, au nom de principes préconçus.

Il ne nous paraît donc pas évident qu'Hérodote ait donné de la bataille de Marathon un récit qui altère la vérité, et sur ce point les conclusions de M. Wecklein sont excessives. Presque partout, les observations du même savant se heurtent à des objections du même genre, quand il s'agit d'en faire l'application à des faits précis.

Comment méconnaître, par exemple, le caractère anecdotique et légendaire de la tradition, quand on rencontre à chaque pas dans Hérodote des historiettes amusantes, visiblement arrangées par l'imagination inconsciente du peuple pour rendre compte d'une impression, d'une situation? Un spécimen curieux de ces anecdotes significatives nous est fourni par le récit qui nous montre Xerxès en fuite, assailli par une tempête : comme le vaisseau allait sombrer, les nobles perses qui accompagnaient le roi durent se jeter à la mer, non sans avoir eu soin d'abord de se prosterner devant lui en signe d'adoration (προσκυνέοντας) [1]. Ce trait seul suffirait à trahir l'origine de l'anecdote, quand même Hérodote n'aurait pas fait valoir contre cette version plusieurs arguments décisifs. Nous ne contestons pas que, dans d'autres cas, l'historien n'ait cité, sans exprimer les mêmes doutes, des légendes aussi suspectes, soit qu'il y ait vraiment ajouté foi, soit qu'il ait jugé inutile, dans de si petits détails, de formuler ses objections. La seconde de ces explications doit être, ce me semble, souvent adoptée; car Hérodote n'a pas ignoré que beaucoup de traditions fausses avaient cours en Grèce; et il a même finement indiqué l'origine de

1. HÉRODOTE, VIII, 118-119.

quelques-unes d'entre elles. C'est lui-même qui appelle notre attention sur les récits imaginaires dont le plongeur Scyllias de Scioné était l'objet (VIII, 8), et, quand il rapporte sur le compte de l'Athénien Sophanès de Décélie, combattant avec une ancre à la bataille de Platées, les deux versions que l'on sait (IX, 74), il ne nous est guère permis de douter que l'historien n'ait parfaitement saisi comment l'une de ces versions était sortie de l'autre, par une sorte d'interprétation humoristique. Mais, dans la plupart des cas, personne ne peut aujourd'hui discerner si les anecdotes rapportées par Hérodote ont une origine de ce genre, ou si elles reposent sur quelque fait historique. M. Wecklein, voulant rejeter l'idée que les Eginètes se soient enrichis vraiment du butin de Platées (IX, 80), rappelle l'origine légendaire de la richesse de Callias λακκόπλουτος [1]; mais il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces deux faits, et d'ailleurs, chose digne d'attention, Hérodote s'est bien gardé de rapporter l'aventure de Callias le *dadouque*, se promenant sur le champ de bataille de Marathon dans son costume sacerdotal! C'est Plutarque qui est ici en cause. A Plutarque aussi appartient la légende de la πομπὴ Λυδῶν, institution spartiate qui avait, disait-on, son origine dans un épisode de la bataille de Platées [2], tandis que nous y reconnaissons un reste de vieilles coutumes religieuses, une survivance de ces sacrifices humains qui s'accomplissaient primitivement sur l'autel d'Artémis Orthia. A Plutarque enfin nous devons l'anecdote piquante du chien de Xanthippe, enterré au promontoire de Κυνὸς σῆμα à Salamine [3]! Toutes ces légendes étaient nées peut-être dès le temps d'Hérodote; mais l'historien ne les a pas accueillies, et c'est une raison pour nous de ne pas écarter trop facilement les traditions qu'il rapporte.

Nous en dirons autant des calomnies qui ont leur source dans la rivalité des partis politiques et des États. Hérodote en a peut-être accepté quelques-unes sans le savoir : tel nous a paru être le récit relatif à l'attitude des Thébains devant les Perses, lors de l'attaque suprême des Thermopyles [4]. Quelques autres traits du même genre ont sans doute la même origine, et M. Wecklein a peut-être raison de suivre quelquefois les indications de Plutarque. Mais qu'on y

1. Plutarque, *Aristide*, 5.
2. Id., *ibid.*, 17.
3. Id., *Thémistocle*, 10.
4. Cf. ci-dessus, p. 110.

prenne garde cependant : pour Corinthe et pour Argos, Hérodote signale à deux reprises les attaques injustes dont ces villes étaient l'objet; ni pour l'une ni pour l'autre, il n'adopte sans restriction la tradition athénienne. Pour expliquer la conduite d'Argos en face de Xerxès, il préfère le rapport des Argiens eux-mêmes aux deux versions différentes qui avaient cours en Grèce, et qui provenaient d'Athènes et de Sparte [1]. Pour justifier le général corinthien Adeimantos, accusé d'avoir fui à Salamine, il rejette résolument la version des Athéniens, et leur oppose le témoignage de toute la Grèce [2]. Est-il prudent dès lors de soupçonner dans le récit de Platées d'autres calomnies à l'égard de Corinthe? Et ne voit-on pas que c'est attribuer au même auteur, ici une perspicacité digne d'éloges, là un étrange aveuglement? Même pour ce qui touche Thèbes, il faut distinguer entre les différents témoignages d'Hérodote : telle tradition, il est vrai, peut paraître plus ou moins arrangée pour satisfaire une rancune politique; mais en même temps nous avons cru découvrir que cette tradition avait été ajoutée après coup par l'historien [3]. D'autres traits, au contraire, comme le serment prononcé par les Grecs contre Thèbes et contre toutes les villes qui embrasseraient le parti du barbare [4], ne donnent prise à aucune critique, à moins qu'on n'invoque le témoignage contraire d'historiens postérieurs; mais pourquoi préférer l'autorité de Théopompe [5] ou de Diodore de Sicile [6] à celle d'Hérodote?

Il nous reste à parler de l'influence religieuse et morale qui semble à M. Wecklein avoir altéré gravement la tradition des guerres médiques. Il est certain que l'état des esprits en Grèce, au début du v[e] siècle, se prêtait admirablement à une conception religieuse d'un événement aussi considérable que la guerre de l'indépendance nationale : la campagne de Xerxès prit, dans l'imagination pieuse des croyants de l'époque, l'apparence d'une attaque dirigée contre leur religion traditionnelle; en se défendant eux-mêmes, les Grecs se donnaient encore le mérite de défendre leurs dieux. N'était-ce pas là une illusion? Et l'entreprise du Grand Roi n'avait-elle pas avant tout un

1. Hérodote, VII, 148-152.
2. Id., VIII, 94.
3. Id., VII, 233.
4. Id., VII, 132.
5. Théopompe, fr. 167 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 306).
6. Diodore, XI, 3.

but politique? Nous accordons sans peine à M. Wecklein que les Grecs ont interprété dans le sens de leur foi des actes qui n'avaient point par eux-mêmes cette signification. Mais ici encore c'est Hérodote qui nous fournit les indices les plus sûrs pour trouver la vérité; c'est lui qui, en exposant les préparatifs de Darius et ceux de Xerxès, nous laisse entendre que ni l'un ni l'autre de ces deux princes ne poursuivait en Grèce une guerre religieuse; c'est lui qui nous fait toucher du doigt les causes politiques de toute cette campagne [1]. Que si parfois il fait tenir à Xerxès ou à ses ministres un langage qui paraît justifier la conception des Grecs, ne serait-ce pas qu'en effet, à côté des raisons profondes qui entraînaient l'empire perse à la conquête de l'Europe, certains prétextes spécieux étaient mis en avant, et que le premier de ces prétextes consistait justement dans cet incendie de Sardes, qui devait être vengé par la ruine et l'incendie des sanctuaires athéniens?

Beaucoup plus contestable encore est l'idée de M. Wecklein au sujet du personnage que joue Mardonius dans toute la seconde guerre médique. Ce rôle de mauvais conseiller et de funeste séducteur, que lui attribue la tradition, n'aurait d'autre raison d'être que la mort même du vaincu de Platées : coïncidant avec la fin de la guerre, cette mort aurait été considérée comme le juste châtiment de toute une vie politique, et ainsi aurait pris corps, dans l'imagination des Grecs, tout un système complexe de faits qui n'auraient rien d'historique. Nous avouons que cette ingénieuse hypothèse nous semble tout à fait inutile : si les Grecs ont vu, ce que ne nie pas M. Wecklein, que les Aleuades, d'une part, et les Pisistratides, de l'autre, secondés par le devin Onomacrite, avaient travaillé à exciter le Roi contre la Grèce [2], pourquoi n'auraient-ils pas eu connaissance aussi des dispositions propres à tel ou tel des personnages de la cour perse? La part prise par Mardonius à la première campagne dirigée contre la Grèce était manifeste : n'était-ce pas la meilleure preuve de ses intentions belliqueuses?

Ainsi la physionomie générale de la guerre n'a pas été déformée, au moins chez Hérodote, par une conception religieuse des événements. En est-il autrement dans le détail? Assurément les Grecs ont

1. Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie de ce travail, en analysant le récit d'Hérodote.
2. Hérodote, VII, 6.

rapporté à cette époque, comme des signes de la protection divine, plusieurs phénomènes qui s'étaient produits un peu avant ou un peu après [1]; ils ont raconté des miracles qui n'ont à nos yeux aucune valeur; ils ont parlé d'oracles et de prédictions, qui n'ont pu se répandre en Grèce qu'après les faits mêmes qu'ils semblaient avoir annoncés. Hérodote a cru quelques-uns de ces oracles, il en a rejeté d'autres, et il a cité bon nombre de prodiges auxquels il n'ajoutait pas foi. Mais, quelle que soit notre opinion sur la crédulité d'Hérodote, la plupart des faits qu'il signale dans cet ordre d'idées n'ont-ils pas une valeur historique? N'est-il pas vrai que le peuple en Grèce ait cru, par exemple, que Delphes avait annoncé la prise de l'Acropole, et indiqué d'avance aux Athéniens les moyens de salut (VII, 140-141)? que Borée avait secouru les Grecs en détruisant la flotte perse (VII, 189)? N'est-il pas vrai aussi que les chefs confédérés, réunis à Salamine, aient fait chercher à Egine les antiques héros Æacides, pour s'assurer leur assistance dans la bataille (VIII, 64)? Il n'est pas douteux que, du côté des Grecs, le sentiment du danger n'ait produit d'abord un élan de ferveur religieuse, et que plus tard la reconnaissance n'ait fait attribuer aux dieux une foule de merveilles. Hérodote n'a pas raconté tout ce qu'on disait à Athènes ou ailleurs de l'action bienfaisante de ces divinités locales, qui toutes, après la victoire, durent avoir eu leur part du succès. Sans doute il a été plus loin dans ce sens que ne l'exige la rigueur de l'histoire, quand il a parlé, par exemple, des deux héros de Delphes, Phylacos et Autonoos, poursuivant les barbares qui avaient menacé le temple (VIII, 39), et d'autres prodiges analogues. Mais, en rapportant ce que les prêtres lui avaient dit, il croyait trouver dans cette tradition une part de vérité; et n'est-ce pas dépasser les droits de la critique, que de supprimer tout à fait l'attaque des barbares contre Delphes, parce que le récit de cet événement se présente mêlé de fables et d'exagérations manifestes [2]?

En résumé, M. Wecklein n'a pas, selon nous, infirmé, autant qu'il le croit, le témoignage d'Hérodote; au milieu d'une quantité d'anecdotes douteuses, parmi des récits inspirés tantôt par un enthousiasme excessif, tantôt par un esprit de malveillance et de jalousie, nous

1. Comme le tremblement de terre de Délos (VI, 98) et l'éclipse de soleil (VII, 37).
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 25-30.

croyons saisir encore un fond de vérité, qui doit rester pour nous la base de l'histoire des guerres médiques.

M. H. Delbrück n'est pas de cet avis; et, non content de rejeter le témoignage d'Hérodote dans les passages où se fait sentir quelqu'une des influences signalées par M. Wecklein, il écarte même certaines données fondamentales qui n'avaient excité jusqu'ici aucun soupçon. Mais, en s'appuyant sur une critique aussi radicale des textes, l'auteur donne un fondement fragile aux hypothèses ingénieuses et aux considérations stratégiques à l'aide desquelles il prétend restituer l'image exacte des faits militaires.

Nous discuterons plus loin plusieurs de ces hypothèses; contentons-nous de signaler ici deux faits attestés par Hérodote, et que M. Delbrück rejette, à notre avis, sans raison.

Un principe essentiel dans la thèse de M. Delbrück, et dans la comparaison qu'il établit entre les guerres médiques et les guerres des Suisses contre Charles le Téméraire, est le suivant : les Grecs n'ont eu que des troupes pesamment armées, des hoplites rangés en phalange, capables d'opposer un corps compact à un ennemi qui comptait seulement des soldats armés à la légère [1]. Certes le fond de cette théorie repose sur le témoignage d'Hérodote, qui parle à plusieurs reprises de la supériorité de l'armement grec (IX, 62-63). Mais le même Hérodote signale, à côté des hoplites, dans l'armée de Platées, un nombre considérable de soldats non hoplites, d'hommes armés à la légère (ψιλοί) : il y en avait un par hoplite pour les contingents de toutes les villes grecques, et sept par hoplite dans l'armée spartiate (IX, 29). Voilà le fait, et il se présente dans Hérodote avec une telle précision, que, pour se refuser à l'admettre, M. Delbrück est obligé de supposer une erreur inexplicable de l'historien, ou, ce qui est pis encore, une altération voulue de la vérité : énumérant les forces de l'armée perse, et voulant les grossir démesurément, Hérodote aurait été amené, pour tenir compte de la foule des serviteurs de toutes sortes qui suivent une armée, à doubler le chiffre des combattants [2]; puis, transportant ce calcul à l'armée grecque, il aurait ajouté au nombre des hoplites un nombre égal de ψιλοί, mais cela d'une façon tout arbitraire; car il n'y avait pas de place auprès de la

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 1-43.
2. Hérodote, VII, 186.

phalange grecque pour des troupes légères [1]. En raisonnant ainsi, M. Delbrück ne s'aperçoit pas que c'est un calcul contraire, de la part d'Hérodote, qui offre le plus de vraisemblance : si Hérodote a doublé le chiffre des combattants perses, c'est bien plutôt parce que l'armée grecque, composée surtout d'hoplites, comptait en outre un soldat ψιλός par hoplite, comme il l'atteste lui-même pour Platées. En outre, l'explication de M. Delbrück ne convient pas au chiffre de sept hilotes spartiates, qui est, lui aussi, bien attesté, et qui reçoit même une confirmation partielle de ce fait, que les hilotes eurent à Platées un tombeau, comme les autres combattants (IX, 85). N'est-il pas dit enfin dans Pausanias que les esclaves obtinrent une sépulture publique sur le champ de bataille de Marathon [2]? C'est encore un texte que rejette sans hésiter M. Delbrück, malgré l'autorité d'un témoignage qui reposait sur un monument encore debout.

Le même genre de critique est appliqué par M. Delbrück à un autre texte d'Hérodote, relatif à la bataille de Marathon. S'inspirant sans doute des remarques de M. Wecklein sur le caractère des discours chez notre historien, M. Delbrück traite d'imaginaire la crainte qu'exprime Miltiade, avant la bataille, au sujet des agissements coupables de certain parti dans Athènes [3]. C'est là, suivant lui, un exemple de ces prétendues trahisons que le peuple ne manque jamais de découvrir dans les temps de crise. Un historien sérieux n'aurait pas dû ajouter foi à de pareilles rumeurs : de traîtres, il n'y en avait point dans Athènes, et c'est en dégageant de cette idée fausse le récit d'Hérodote qu'on peut arriver à reconnaître la vraie face des choses. Ne voit-on pas que l'auteur de cette théorie, au moment même où il prétend se montrer si versé dans la connaissance des traditions populaires, oublie un des caractères propres de ces traditions : c'est que les trahisons du genre de celle qu'il signale ici se découvrent généralement chez les peuples vaincus, non chez les vainqueurs; elles sont un moyen d'expliquer et d'excuser une défaite. En outre, M. Delbrück ne peut soutenir son assertion, qu'en écartant du même coup plusieurs autres faits rapportés par Hérodote, et qui éclairent la

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 6.

2. Pausanias, I, 32, § 3. — D'après ce texte, il y avait un seul tombeau pour les Platéens et pour les esclaves : καὶ ἕτερος Πλαταιεῦσι Βοιωτῶν καὶ δούλοις. Le texte ne serait-il pas ici corrompu? Nous proposons de corriger : καὶ <τρίτος> δούλοις (le mot τρίτος étant représenté par la lettre γ).

3. Hérodote, VI, 109.

situation des partis dans Athènes depuis le début des hostilités avec la Perse. Les intrigues des Pisistratides avaient été dès le principe une des causes qui avaient le plus inquiété les Athéniens, et nous savons que ces princes exilés n'avaient pas cessé de travailler à se gagner des partisans. Faut-il croire que leurs manœuvres aient complètement échoué à Athènes? Rien ne permet de supposer une telle union dans une ville qui, peu de temps après la victoire, exilait Miltiade. Les ennemis du chef du parti de la guerre étaient nombreux, et ce n'est pas sans raison que nous le voyons dans Hérodote hésiter longtemps à engager le combat. Ici encore, le trait conservé par l'historien est bon à noter. Renoncer à cette indication des dangers que présentait l'état politique d'Athènes pendant la première invasion médique, c'est s'exposer à méconnaître la vraie marche des événements. Telle est pourtant la méthode de M. Delbrück : après avoir déclaré, contre tous les textes, que les choses ont dû se passer comme il le veut, il s'engage dans de longues dissertations stratégiques, pour aboutir à prouver qu'Hérodote n'a rien compris aux choses qu'il rapporte. Mais c'est le point de départ qui est contestable; c'est la critique des textes qui est mauvaise, puisqu'elle consiste à supprimer les assertions qui nous gênent.

En réalité, si le point de vue de M. Delbrück peut éclairer parfois l'historien des guerres médiques, nous croyons que plus souvent il l'égare. Les règles de la tactique militaire ne nous semblent pas aussi absolues que les lois du monde physique, et les conditions toutes particulières où se présente dans l'histoire l'invasion de Xerxès ne sont pas de celles qui se soient jamais reproduites à une autre époque de la civilisation. Quel danger n'y a-t-il point à dire d'un fait qui remonte à plus de deux mille ans : « Il n'a pas pu se passer ainsi; voici comme il faut le comprendre! » Et voilà pourtant comment, chez ce dernier disciple de Niebuhr, la critique, de négative qu'elle était à l'origine, est devenue singulièrement affirmative et dogmatique!

CHAPITRE IV

LES SOURCES ÉCRITES DE L'HISTOIRE DES GUERRES MÉDIQUES DANS HÉRODOTE. — EXAMEN SOMMAIRE DES THÉORIES DE MM. SAYCE, DIELS, PANOFSKY ET TRAUTWEIN.

Tous les savants que nous avons énumérés jusqu'ici, Niebuhr, Nitzsch, Wecklein, Delbrück, admettent qu'Hérodote a puisé son histoire des guerres médiques dans une tradition orale, ou du moins presque exclusivement telle. Ils accordent sans doute que certains monuments ont pu fournir à l'historien le texte d'une inscription, et que des poètes, comme Simonide et Eschyle, lui ont inspiré quelques idées, voire même quelques expressions, encore reconnaissables dans sa prose. Mais ils s'attachent à cette opinion, que l'auteur a poursuivi lui-même sur place la plupart de ses recherches, qu'il a vu de ses yeux les monuments dont il parle, et les inscriptions qu'il cite, qu'il a entendu raconter dans les temples les traditions pieuses et les prédictions qu'il rapporte. En un mot, ils rejettent l'idée qu'Hérodote ait reproduit dans son livre une histoire déjà faite, et ils inclinent à penser que, s'il n'a pas cité ses devanciers les logographes, c'est qu'il n'a pas eu à faire usage de leurs travaux : sur l'histoire des guerres médiques en particulier, les logographes n'avaient presque rien écrit, et ne pouvaient fournir à Hérodote que des traditions locales et isolées.

Cette opinion a longtemps dominé dans le monde savant : on la trouve dans le livre de Dahlmann, où Niebuhr l'a prise, puis chez Bähr et Stein, les savants éditeurs et commentateurs d'Hérodote;

enfin, avec quelques réserves et quelques nuances, chez Grote, Curtius et Duncker.

Une théorie toute contraire, indiquée déjà au commencement du siècle par Creuzer[1], et défendue depuis par quelques autres savants[2], a pris de nos jours, depuis dix ans surtout, une place prépondérante dans la critique d'Hérodote. Elle consiste à soutenir, avec plus ou moins de ménagements, que l'historien a compilé sans le dire un grand nombre de travaux antérieurs, qu'il a véritablement pillé ses devanciers. Appliquée d'abord, d'une façon générale, à tout le livre d'Hérodote, cette théorie ne l'a été que récemment à la partie de l'œuvre qui traite des guerres médiques. C'est aussi à cette partie que nous nous bornerons dans l'examen que réclame cette doctrine nouvelle. Mais il nous faut dire auparavant quelques mots des arguments par lesquels MM. Sayce et Diels ont essayé de démontrer la méthode ordinaire d'Hérodote dans l'emploi des sources écrites.

C'est M. Sayce qui a, pour ainsi dire, ouvert le feu, dans son introduction aux trois premiers livres d'Hérodote[3]. Nous avons déjà réfuté en partie sa doctrine, dans l'étude que nous avons faite ci-dessus des voyages de notre historien[4] : en montrant qu'Hérodote a réellement voyagé dans la plupart des pays qu'il décrit, nous avons du même coup réduit le nombre des emprunts qu'il a dû faire aux livres de ses devanciers. Toutefois, comme M. Sayce soupçonne de la part d'Hérodote un emploi continu des logographes, non seulement dans la description des pays et des mœurs, mais aussi dans les récits historiques, il nous faut voir sur quoi se fonde en somme cette théorie.

Il s'agit d'abord pour M. Sayce d'écarter une objection : comment se fait-il que l'historien qui cite la plupart des poètes grecs, Homère et les Homérides, Hésiode, Archiloque, Solon, Sappho, Alcée, Simonide de Céos, Anacréon, Pindare, Eschyle, Phrynichos, sans compter Olen, Musée, Bacis, Aristéas de Proconnèse et Lysistratos[5], n'ait pas

1. Creuzer, *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, p. 5.
2. Urlichs, dans *Eos*, I, p. 558 et suiv.
3. Sayce, *The ancient empires of the East*, *Herodotos*, *I-III*, London, 1883.
4. Cf. ci-dessus, p. 17 et suiv.
5. Homère (II, 33, 53, 116; IV, 29, 32; V, 67; VII, 161); les Homérides (II, 117; IV, 32); Hésiode (II, 53; IV, 32); Archiloque (I, 12); Solon (V, 113); Sappho (II, 135); Alcée (V, 95); Simonide de Céos (V, 102; VII, 228); Anacréon (III, 121); Pindare (III, 38); Eschyle (II, 156); Phrynichos (VI, 21); Olen (IV, 35); Musée et Bacis (VII, 6; VIII, 20, 77, 96; IX, 43); Aristéas de Proconnèse (IV, 13); Lysistratos (VIII, 96).

eu à cœur aussi de mentionner, s'il les avait connus et s'il avait dû leur emprunter quelques traits, les auteurs de κτίσεις, de γενεαλογίαι, de περίοδοι, en un mot les logographes? N'est-ce pas la preuve que ces auteurs lui avaient peu servi? A cette objection M. Sayce répond qu'Hérodote, en nommant les poètes, a voulu faire étalage de son érudition, de ses connaissances littéraires et, en quelque sorte, de sa bonne éducation classique, mais qu'il s'est bien gardé de mentionner les logographes, par la raison qu'il voyait en eux des rivaux, et qu'il prétendait les supplanter dans la faveur publique. Certes, dit M. Sayce, il les a tous connus; mais il ne les a pas cités, parce qu'il voulait les dépouiller sans qu'on le sût. Il se vantait d'établir sur eux sa supériorité, en ne rapportant rien qu'il n'eût vu de ses yeux ou appris d'un témoin oculaire; mais, malgré ces belles déclarations, il ne se faisait pas faute de les copier et de donner pour nouveau ce qu'il trouvait chez eux. Ainsi ne parlait-il qu'avec mépris de ceux mêmes dont il compilait les œuvres : c'était le moyen de plaire à une société avide de nouveauté [1].

Ces rivalités de métier sont incontestables dès le v[e] siècle, et c'est à cet esprit sans doute qu'il faut attribuer les traits de malice que lance Hérodote contre les auteurs qu'il désigne sous le nom général de Grecs (οἱ Ἕλληνες), notamment contre le seul d'entre eux qu'il nomme, Hécatée de Milet [2]. Mais remarquons bien que les passages où percent ces traits comportent une critique de ces auteurs, tandis que M. Sayce y découvre à la fois une critique ouverte et des emprunts cachés. C'est là une conclusion que n'autorise pas la constatation même des jalousies inhérentes chez les Grecs à la profession d'écrivain. Il faut se faire une singulière idée du caractère d'Hérodote, pour croire que le même homme reproduise textuellement les écrits de ses devanciers, et déclare qu'il ne veut pas répéter ce que d'autres ont dit avant lui [3]; et il ne faut pas avoir une meilleure idée de l'esprit du public, pour admettre qu'il ne se lasse pas d'entendre toujours les mêmes choses, pourvu qu'on les lui donne pour nouvelles. En réalité, il ne nous semble point que la plupart des logographes aient été pour Hérodote, au milieu du v[e] siècle, des rivaux bien redou-

1. Sayce, *op. cit.*, p. xxi-xxii.
2. Hérodote, II, 143; VI, 137.
3. Id., VI, 55 : Ὅ τι δὲ ἐόντες Αἰγύπτιοι καὶ ὅ τι ἀποδεξάμενοι ἔλαβον τὰς Δωριέων βασιληίας, ἄλλοισι γὰρ περὶ αὐτῶν εἴρηται, ἐάσομεν αὐτά· τὰ δὲ ἄλλοι οὐ κατελάβοντο, τούτων μνήμην ποιήσομαι.

tables : le plus connu, Hécatée, était mort depuis longtemps ; les autres, dont l'antiquité a recueilli à peine quelques fragments, n'ont pas joui d'une grande réputation en dehors de leur ville natale, et la nature de leurs travaux a dû surtout leur valoir une célébrité locale, dans certaines provinces, autour de certains sanctuaires.

Quoi qu'il en soit, M. Sayce énumère, d'après Denys d'Halicarnasse [1], les auteurs qui avaient écrit avant Hérodote, et il affirme que l'historien a largement puisé dans leurs œuvres. Contentons-nous de reprendre la question au point de vue des guerres médiques seules.

L'écrivain à la fois le plus ancien et le plus illustre qui s'offre à nous dans cette recherche est Hécatée de Milet. Car le prédécesseur d'Hécatée, Cadmus de Milet (dont l'existence même a pu être mise en doute [2]), ne saurait entrer ici en ligne de compte. Pour Hécatée, au contraire, nous apprenons qu'il assista aux premières luttes de la Perse et de la Grèce, et qu'il joua même un rôle politique dans la révolte de l'Ionie.

Disons d'abord que, parmi les 380 fragments qu'ont réunis MM. C. et T. Müller, aucun ne contient la moindre allusion soit aux guerres médiques proprement dites, soit aux événements de la révolte ionienne. Mais, à défaut de témoignages directs, on doit se demander : 1° si Hécatée avait vécu assez longtemps pour voir la première guerre médique ; 2° si les faits mêmes de la révolte ionienne, à laquelle il avait assisté, il les avait racontés dans ses ouvrages.

C'est une opinion généralement adoptée, qu'Hécatée de Milet mourut peu après les guerres médiques, c'est-à-dire après Platées et Mycale [3]. Mais cette hypothèse ne repose que sur un texte sans valeur de Suidas. Au mot Ἑκαταῖος, Suidas fixe seulement la date de l'ἀκμή d'Hécatée (65° Olympiade, 520-516 av. J.-C.). C'est au mot Ἑλλάνικος que le même lexicographe ajoute cette autre indication : καὶ Ἑκαταίῳ τῷ Μιλησίῳ ἐπέβαλε γεγονότι κατὰ τὰ Περσικὰ καὶ μικρῷ πρός. Mais comment donner quelque prix à un témoignage qui contient d'ailleurs une erreur manifeste? Hellanicus se place certainement, parmi les logographes, à une époque beaucoup plus basse qu'Hécatée, et il n'a pu y avoir entre eux aucune rencontre. Du reste l'expression τὰ Περσικά

1. Denys d'Halicarnasse, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.
2. Arn. Schæfer, *Abriss der Quellenkunde der griechischen Geschichte*, 2° éd., Leipzig, 1873, p. 10.
3. C. Müller, *De vita et scriptis Hecatæi*, dans les *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. IX.

est des plus vagues, et, au temps où écrivait Suidas, elle pouvait aussi bien désigner la révolte de l'Ionie que les guerres médiques proprement dites. Ainsi les derniers témoignages historiques sur Hécatée se rapportent à son ambassade auprès d'Artapherne après la prise et la ruine de Milet [1]. Il est évident qu'Hécatée était alors un personnage respecté et vénérable, probablement déjà vieux. Rien n'autorise à penser qu'il ait encore vécu quatorze ou quinze ans, jusqu'à la bataille de Mycale. Si aucune allusion à la guerre médique ne paraît dans les fragments de ses œuvres, c'est peut-être pour la bonne raison qu'il ne vécut pas jusque-là.

Mais Hécatée avait-il même écrit le récit des événements qu'il avait vus? Rien dans les fragments de ses ouvrages (γῆς περίοδος en deux livres, et γενεηλογίαι en quatre livres) ne justifie cette opinion. Et pourtant, plusieurs savants, M. G. Busolt entre autres, considèrent que le récit de la révolte ionienne chez Hérodote dérive en grande partie d'Hécatée [2]; ils voient la preuve de cette origine dans la tendance hostile au tyran Aristagoras, et aussi dans la connaissance qu'a Hérodote de certaines propositions secrètes faites par Hécatée au début de la révolte, comme celle qui consistait à mettre en vente les richesses sacrées des Branchides [3]. Mais on peut admettre avec M. Busolt que cette partie de l'histoire d'Hérodote repose sur des données fournies par Hécatée, ses amis ou ses descendants, sans croire pour cela que le logographe ait laissé des *mémoires* pour servir à l'histoire de son temps. On ne s'expliquerait pas qu'Hécatée eût composé un ouvrage spécial sur ces événements contemporains, sans que le souvenir s'en fût conservé. Aussi bien Hérodote mentionne-t-il cette intervention dans les affaires politiques de Milet sans indiquer d'où il tire ses informations; au contraire, quand il emprunte au même logographe une version, qu'il conteste d'ailleurs, sur les causes de l'expulsion des Pélasges hors de l'Attique, il dit en termes formels qu'il la puise dans les ouvrages de cet auteur [4]. D'autre part, nous doutons aussi que le plan de l'ouvrage intitulé *Description de la terre* admît des digressions assez longues sur Milet et l'Ionie, pour qu'Hécatée y exposât en détail son rôle politique dans les affaires de sa

1. Diodore de Sicile, X, 25, § 2.
2. Busolt, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 1.
3. Hérodote, V, 36.
4. Id., VI, 137.

patrie. Quant aux γενεηλογίαι, nous savons sans doute que ce genre d'écrit pouvait embrasser l'antiquité la plus éloignée et le temps présent; mais ce qui nous reste des livres généalogiques d'Hécatée donne à penser qu'il s'en tenait aux traditions mythologiques les plus reculées. Dans tous les cas, si l'auteur avait traité quelque part des affaires de l'Ionie pendant les premières années du v[e] siècle, il nous semble que ce devait être seulement dans de courtes allusions, et moins d'une manière générale qu'à propos d'une ville, d'un sanctuaire ou de quelque particularité locale [1].

Dionysios de Milet nous est signalé par Suidas comme un contemporain d'Hécatée [2]; ce fut un écrivain des plus féconds, s'il est vrai qu'il ait composé tous les ouvrages qu'on lui attribue. Mais les savants ont depuis longtemps reconnu que Suidas a dans cet article confondu les œuvres de plusieurs personnages du même nom. La question est de celles qui ne peuvent se résoudre d'une manière définitive; toutefois, pour ce qui regarde les écrits historiques de Dionysios de Milet, voici les deux opinions en présence : les auteurs des *Fragmenta historicorum græcorum*, MM. C. et T. Müller, estiment qu'un seul écrit de ce genre, intitulé Περσικά, peut lui être attribué, et que le même ouvrage figure encore dans la liste de Suidas sous le titre de τὰ μετὰ Δαρεῖον, ou plutôt, suivant une correction considérée par MM. Müller comme nécessaire, τὰ μέχρι Δαρείου [3]. M. Hachtmann, au contraire, croit que les Περσικά étaient une œuvre authentique de Dionysios de Milet, et que le titre τὰ μετὰ Δαρεῖον appartenait à une continuation postérieure de cette œuvre [4]. Ainsi ces auteurs sont d'accord pour attribuer à Dionysios de Milet un écrit historique sur la Perse; mais le dernier renonce à déterminer les limites de cet écrit, les autres croient qu'il s'agit d'une histoire antérieure au règne de Darius. Même dans la première de ces deux hypothèses, il n'est pas vraisemblable que le logographe contemporain d'Hécatée ait raconté les

1. M. Diels lui-même, qui admet un grand nombre d'emprunts faits par Hérodote à son prédécesseur Hécatée (*Hermès*, t. XXII (1887), p. 411 et suiv.), ne signale pas une seule trace de cette influence dans les livres relatifs aux guerres médiques.

2. Suidas, aux mots Διονύσιος Μιλήσιος et Ἑκαταῖος.

3. *Fragm. histor. græc.*, t. IV, p. 653.

4. Hachtmann, *De Dionysio Mytilenæo seu Scytobrachione*, diss. inaug., Bonn, 1865. Nous empruntons cette indication à la dissertation de M. B. Heil, intitulée : *Logographis qui dicuntur num Herodotus usus esse videatur*, Marpurgi Cattorum, 1884.

guerres médiques elles-mêmes, et rien ne confirme cette assertion de M. Sayce, que les Περσικά de Dionysios, « qui comprenaient l'histoire de la Perse depuis Cyrus jusqu'à Xerxès », aient pu suggérer à Hérodote l'idée première de son œuvre [1].

Nous en dirons autant des autres logographes que Denys d'Halicarnasse classe parmi les prédécesseurs d'Hérodote, ou que d'autres auteurs nous font connaître : Eugéon de Samos, Déiochos de Proconnèse, Eudémos de Paros, Démoclès de Pygela, Acusilaos d'Argos, Mélésagoras de Chalcédoine (cités par Denys d'Halicarnasse [2]), Phérécyde de Léros, Hippys de Rhégium (Suidas), Bion de Proconnèse (Diogène Laërce [3]). Assurément ces noms devaient représenter au v[e] siècle une littérature assez vaste, et, parmi ces ouvrages, quelques-uns avaient déjà sans doute un caractère historique; mais nous ne savons pas si l'histoire des guerres médiques tenait quelque place dans des œuvres comme les Ὧροι Σαμίων d'Eugéon, l'Ἀτθίς de Mélésagoras, les Χρονικά d'Hippys de Rhégium. Du moins les seuls fragments conservés de ces logographes se rapportent-ils à la mythologie.

Charon de Lampsaque, parmi les auteurs de cette période, fait pourtant exception à cette règle [4]. Il est le seul qui, certainement antérieur à Hérodote, nous ait laissé quelques fragments relatifs aux entreprises de Darius contre la Grèce. Son ouvrage περὶ Λαμψάκου et ses Ὧροι Λαμψακηνῶν se prêtaient à des allusions de ce genre; mais il ne nous en est rien parvenu; ce n'est pas de ces deux livres que proviennent les passages qui nous occupent. Nous ne dirons rien non plus des Ἑλληνικά du même écrivain; car quelques critiques considèrent que ce titre appartenait au groupe des écrits sur Lampsaque. Une citation de ces Ἑλληνικά, d'après Plutarque [5], se rapporterait à la fuite de Thémistocle en Asie; mais Müller remarque qu'il y a là peut-être une confusion avec les Ἑλληνικά de Charax [6]; d'autre part, ce passage pourrait aussi bien provenir des Περσικά. C'est dans ce dernier ouvrage que Charon de Lampsaque touchait à l'histoire d'événements

1. SAYCE, *op. cit.*, p. XXII, en bas.
2. DENYS D'HALICARNASSE, *Sur Thucydide*, 5, p. 818 et suiv.
3. DIOGÈNE LAERCE, IV, 58.
4. Voir la notice sur Charon de Lampsaque dans le tome I des *Fragm. histor. græc.*, et la dissertation, ci-dessus mentionnée, de M. B. Heil.
5. PLUTARQUE, *Thémistocle*, 27.
6. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32 (CHARON DE LAMPSAQUE, fr. 5).

récents, sinon contemporains. Deux des fragments conservés ont trait à la lutte des Ioniens contre les Perses, le premier, lors de la révolte du Lydien Pactyès en 546 [1], l'autre, lors de l'expédition de Sardes, en 498 [2]; le troisième est relatif à la première expédition de Mardonius et au naufrage de sa flotte près du Mont Athos [3]. On voit que ces faits appartiennent, non aux guerres médiques proprement dites, mais aux luttes qui en forment comme le prélude. C'est assez pour que nous puissions attribuer à Charon de Lampsaque des recherches sur les grands événements de Marathon et de Salamine. Mais, pour apprécier l'importance et le caractère de ces recherches, il faudrait en posséder de plus longs fragments. Ceux qui subsistent ont pourtant été le point de départ de considérations générales qui ne nous semblent pas justes. On croit voir en effet, dans les deux morceaux cités par Plutarque dans le traité de la *Malignité d'Hérodote* [4], la preuve que Charon ménageait les Grecs de Chios, ses voisins, en évitant de les accuser d'un sacrilège commis sur la personne de Pactyès fugitif, et qu'il flattait également les Athéniens et les Ioniens en ne parlant pas de leur défaite au retour de Sardes, à Éphèse. Une appréciation plus sûre nous paraît être la suivante : sur ces deux points, Charon ne donnait qu'un résumé très bref des faits, une sorte de sommaire des événements, sans y joindre aucun détail. Comment aurait-il pu faire autrement, s'il est vrai que, dans un ouvrage en quatre livres sur la Perse, il ait enfermé toute l'histoire de l'Asie depuis Ninus jusqu'à son temps? Le troisième fragment, relatif à Mardonius, a aussi donné lieu à des interprétations téméraires. Voici le passage d'Athénée : « Charon de Lampsaque dans ses Περσικά, parlant de Mardonius et de l'armée perse détruite près de l'Athos, écrit ces mots : Alors pour la première fois des colombes blanches se montrèrent en Grèce, où elles n'avaient encore jamais paru [5] ». Le prodige ici mentionné, et qui passait pour avoir présagé la catastrophe de l'Athos, n'a été signalé par aucun autre historien [6] : c'est assez pour qu'on ait vu dans Charon de Lampsaque un logographe attaché à la recherche des faits merveil-

1. Charon de Lampsaque, fr. 1 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 32).
2. Id., fr. 2.
3. Id., fr. 3.
4. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 20, § 2, et 24, § 4.
5. Athénée, IX, p. 394 *e*.
6. Le sens de ce prodige est d'ailleurs encore douteux. Cf. *Fragm. histor. græc.*, t. I, p. xviii, note 1.

leux; on ajoute que la mention d'un détail de cette nature, dans un récit d'ailleurs fort court, atteste le caractère poétique et légendaire de tout l'ouvrage. Il nous semble que toute considération de ce genre est peu solide en l'absence d'autres documents : une citation isolée ne suffit pas à nous éclairer sur la tendance générale d'un livre. Une remarque pourtant se présente à notre esprit : que Charon de Lampsaque ait recueilli peu ou beaucoup de légendes, en voilà une du moins qu'il avait consignée dans son ouvrage, et qu'Hérodote n'a pas reproduite. Cet exemple n'est pas fait, on l'avouera, pour nous amener à croire qu'Hérodote ait connu et pillé l'ouvrage de son devancier. Les deux citations relatives à Pactyès et à l'expédition de Sardes conduisent à la même conclusion. Enfin, d'un passage du VI[e] livre d'Hérodote, il résulte que l'historien n'a pas compris le piquant d'une menace adressée par Crésus aux habitants de Lampsaque : « Je raserai votre ville comme un pin (πίτυος τρόπον)[1] ». C'était une allusion à l'ancien nom de Lampsaque, Πιτυοῦσσα. Charon de Lampsaque citait ce nom[2], et Hérodote aurait compris l'allusion s'il avait eu entre les mains et utilisé le livre du logographe.

Enfin, parmi les écrivains antérieurs à Hérodote, il nous faut mentionner encore Scylax de Caryanda, cet amiral de Darius, chargé par le roi de Perse de reconnaître le littoral de l'océan Indien[3]. L'ouvrage principal attribué à Scylax, un périple, n'avait aucun rapport avec la guerre contre la Grèce[4]; mais Suidas cite, au nombre des écrits du même auteur, un livre intitulé τὰ κατὰ τὸν Ἡρακλείδην τὸν Μυλασέων βασιλέα; or un personnage de Mylasa, Héracleidès, est nommé par Hérodote dans le récit de la guerre soutenue en Carie par les Ioniens révoltés[5]. Le même Scylax aurait-il donc composé cette monographie d'un contemporain, et aurions-nous sous ce titre une des sources écrites d'Hérodote? Le fait est des plus douteux[6]; car le titre de roi donné à cet Héracleidès ne convient pas

1. Hérodote, VI, 37.
2. Charon de Lampsaque, fr. 6. — Cf. Strabon, XIII, p. 589.
3. Hérodote, IV, 44.
4. Cf. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 540-541.
5. Hérodote, V, 126.
6. A. von Gutschmid a défendu cette hypothèse dans un article récemment réédité (*Rheinisches Museum*, t. XIX (1853), p. 141-146; et *Kleine Schriften*, herausgeg. von Franz Rühl, t. IV (1893), p. 139-144). Il admet que ce livre de Scylax est le plus ancien de ceux où les logographes aient abordé des sujets contemporains. D'ailleurs, il estime qu'Hérodote ne reprit pas pour son compte ce qui avait été raconté par Scylax (*Kleine Schriften*, t. IV, p. 142).

à l'époque de la révolte ionienne. Il s'agit probablement d'un petit dynaste de Carie, contemporain d'Alexandre ou de ses successeurs, et l'écrit en question n'a rien de commun avec les œuvres des logographes.

Il nous reste à dire quelques mots des auteurs qui se placent, suivant Denys d'Halicarnasse, un peu avant la guerre du Péloponnèse, et qui sont proprement les contemporains d'Hérodote : deux seulement ont laissé d'importants fragments, Xanthus de Lydie et Hellanicus de Lesbos. Xanthus avait-il écrit ses Λυδιακά avant Hérodote? Ephore l'affirmait [1], mais la question est débattue. Aussi bien n'aurait-elle ici d'intérêt que s'il était prouvé que ces Λυδιακά comprissent l'histoire de la Lydie jusqu'au milieu du vᵉ siècle. Mais il n'est pas juste de tirer une telle conclusion du passage où Strabon atteste que Xanthus avait parlé d'une grande sécheresse survenue sous le règne d'Artaxerxès [2]; car une allusion à un fait contemporain pouvait se trouver dans un ouvrage qui aurait raconté seulement l'histoire de la Lydie jusqu'à la conquête du pays par Cyrus.

Pour Hellanicus, il n'est pas douteux que son *Atthide* ne commençât aux plus lointaines origines de la royauté athénienne, et ne descendît jusqu'à la période la plus rapprochée de la guerre du Péloponnèse. En outre, le même auteur avait composé deux livres de Περσικά, et d'autres écrits, géographiques et chronologiques, qui pouvaient contenir nombre de faits relatifs à la guerre médique. Mais cette œuvre considérable est, de l'avis même de M. Sayce [3], postérieure à Hérodote; et, fût-elle antérieure, il ne semble pas qu'elle ait pu être pour lui une source abondante d'informations : d'après le jugement de Thucydide sur l'*Atthide* d'Hellanicus, ce logographe racontait les événements sous une forme très sommaire, et sans aucune rigueur chronologique [4].

La même critique s'appliquerait sans doute à tous les écrits de cette époque qui ont pu toucher de près ou de loin à l'histoire des guerres médiques. Il est bien vrai, suivant la remarque de M. Sayce, qu'il y a eu des livres à Athènes au temps de Périclès, et que ces livres coûtaient moins cher à se procurer que des voyages à faire. Mais cette littérature des logographes, si tant est qu'elle se fût fort répandue en Grèce,

1. Ephore, fr. 102 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 262).
2. Strabon, I, p. 46.
3. Sayce, *op. cit.*, p. xxii, n. 2.
4. Thucydide, I, 97.

n'était pas, ce semble, de nature à inspirer Hérodote. Les logographes n'avaient jamais eu l'idée de raconter dans son ensemble la lutte des Grecs et des barbares depuis Cyrus jusqu'à Xerxès ; ils s'étaient toujours enfermés dans des histoires ou des descriptions locales, quitte à remonter dans le passé le plus lointain de chaque ville ou de chaque État. Ainsi n'avaient-ils montré que des côtés isolés de la guerre médique, sans embrasser le tout. Hérodote a dû les connaître ; mais il avait peu de chose à tirer d'eux, et c'est pourquoi, malgré les assertions contraires de M. Sayce, il ne les a pas nommés.

M. Diels n'a pas tenté de prouver que le récit des guerres médiques chez Hérodote fût puisé tout entier à des sources écrites. Mais, en signalant l'usage que cet historien lui paraît avoir fait d'Hécatée dans la partie de son ouvrage qui est relative à l'Égypte, il a donné à d'autres savants la pensée de rechercher les traces d'une méthode semblable dans les derniers livres [1]. Or voici en résumé ce qu'a trouvé, ou cru trouver, M. Diels, d'après la comparaison des fragments d'Hécatée avec l'exposé d'Hérodote : non seulement il faut croire sur parole Porphyre, quand il affirme que plusieurs descriptions célèbres du second livre ont été empruntées à Hécatée (le Phénix, l'hippopotame, la chasse au crododile) [2] ; mais encore dans maint endroit où Hécatée n'est point nommé, c'est lui qui a fourni le fond du développement, c'est lui qui a suggéré parfois à Hérodote l'expression elle-même. A l'appui de cette dernière assertion, M. Diels cite notamment le mot bien connu : « L'Égypte est un présent du Nil, δῶρον τοῦ ποταμοῦ », mot qui se trouve à la fois dans les fragments d'Hécatée [3] et chez Hérodote [4]. Quel en est le premier auteur ? M. Diels n'hésite pas à se prononcer pour Hécatée, par la raison, dit-il, que la manière même dont s'exprime Hérodote permet d'entrevoir qu'il n'est pas l'inventeur de cette élégante métaphore : il se contente de contrôler *de visu* un fait connu, et de constater la justesse d'un mot qu'il a entendu (καὶ μὴ προακούσαντι, ἰδόντι δέ). Cette tournure, suivant M. Diels, signifie, dans le langage d'Hérodote : « alors même que je ne l'aurais pas lu chez un de mes devanciers », et ce devancier ne peut être qu'Hécatée. Fort de cette nouvelle indication, qui vient confirmer

1. Diels, *Herodot und Hekataios*, dans *Hermès*, t. XXII (1887), p. 411 et suiv.
2. Porphyre, dans Eusèbe, *Préparation évangélique*, X, 3, p. 166 *b*.
3. Hécatée, fr. 279.
4. Hérodote, II, 5.

plusieurs témoignages anciens, M. Diels conclut que la méthode d'Hérodote, dans le second livre, a consisté à prendre Hécatée pour guide dans toutes les parties de sa narration, et à ne jamais le nommer, mais à indiquer seulement ses auteurs dans les notices où il avait l'occasion de compléter ou de rectifier le dire de son devancier.

Tel est le résumé d'une thèse que M. Diels appuie de considérations générales sur l'histoire littéraire de l'antiquité tout entière : il ne faut pas faire un reproche à Hérodote d'avoir usé de procédés qui de son temps étaient couramment admis, pas plus qu'on ne reproche à Tite-Live d'avoir suivi Polybe, à Diodore d'avoir puisé largement dans les historiens antérieurs.

Ces rapprochements littéraires ne doivent point nous faire perdre de vue le point de départ de cette argumentation. Diodore est un pur compilateur, et Tite-Live un Romain qui s'inspire d'une œuvre grecque. Aussi bien ressort-il de la dissertation de M. Diels que les contemporains de Périclès ont eu une tout autre idée que nous de la propriété littéraire; et nous accordons encore volontiers au savant critique que la nature du livre d'Hérodote le dispensait, plus encore que d'autres écrivains peut-être, de justifier la provenance de ses moindres informations. Mais enfin dans quelle mesure Hérodote a-t-il mis à contribution Hécatée ? Les preuves données par M. Diels reposent toutes sur la croyance à l'authenticité des fragments de ce logographe. Or cette authenticité est des plus contestables, et il demeure toujours permis de se demander, avec M. Cobet, si, des deux auteurs, le volé n'est pas Hérodote [1]; ou plutôt M. Cobet ne doute pas que dans cette discussion, qui remonte à l'antiquité elle-même, Callimaque n'ait eu raison de considérer comme apocryphe la description de l'Asie attribuée à Hécatée [2]. Ératosthène rejeta cette opinion de son maître [3], mais cela d'après ses propres conjectures et sans avancer aucune preuve décisive [4]. S'il en est ainsi, les œuvres qui avaient cours au temps des rois d'Alexandrie et de Pergame sous le nom d'Hécatée de Milet risquent fort d'avoir été apocryphes, comme le croit M. Cobet, et composées de morceaux empruntés à Hérodote. D'autres critiques

1. Cobet, *Hecatæi Milesii scripta* ψευδεπίγραφα, dans *Mnemosyne*, nouvelle série, t. XI (1883), p. 1-7.
2. Athénée, II, p. 70 *b*.
3. Strabon, I, p. 7.
4. C'est ce qu'on peut conclure de la phrase de Strabon, *ibid.* : Τὸν δὲ Ἑκαταῖον καταλιπεῖν γράμμα, πιστούμενον ἐκείνου εἶναι ἐκ τῆς ἄλλης αὐτοῦ γραφῆς.

estiment que la περιήγησις d'Hécatée a été seulement interpolée [1]. Dans l'une ou l'autre de ces explications, c'est Hérodote qui reste l'auteur original des belles descriptions que l'on sait, et la thèse générale de M. Diels est également compromise. Quant à l'exemple particulier du mot δῶρον τοῦ ποταμοῦ, il ne comporte pas la preuve rigoureuse que prétend en tirer l'auteur : qu'on lise toute la phrase d'Hérodote, et l'on verra que les mots καὶ μὴ προακούσαντι ἰδόντι δέ se rapportent, non pas à l'expression même δῶρον τοῦ ποταμοῦ, mais à cette idée générale que l'Égypte est une terre gagnée sur la mer : δῆλα γὰρ δὴ καὶ μὴ προακούσαντι ἰδόντι δέ, ὅςτις γε σύνεσιν ἔχει, ὅτι Αἴγυπτος, ἐς τὴν Ἕλληνες ναυτίλλονται, ἐστὶ Αἰγυπτίοισι ἐπίκτητός τε γῆ καὶ δῶρον τοῦ ποταμοῦ (II, 5). Le fait constaté depuis longtemps, et que tous les voyageurs avaient appris avant même d'avoir vu l'Égypte, c'était que le Delta était le produit des alluvions du fleuve, ἐπίκτητος γῆ : le reste, c'est-à-dire l'image précise et élégante, peut bien appartenir à l'écrivain lui-même.

La dissertation de M. Diels avait été précédée, en 1885, d'un travail conçu dans le même esprit, mais beaucoup plus étendu, sur les sources écrites d'Hérodote [2]. L'auteur de cette dissertation, M. Panofsky, a poussé très loin dans le détail ses minutieuses recherches, et il a embrassé dans la même étude tous les livres de notre auteur. C'est dire qu'il s'est occupé aussi des guerres médiques. Sans le suivre pas à pas dans ces subtiles discussions, nous examinerons quelques-uns de ses arguments principaux.

On était généralement d'accord jusqu'à ce jour pour admettre que chez la plupart des historiens, mais surtout chez Hérodote, les mots λέγουσί τινες, λόγος ἐστί, λέγεται, ὡς πυνθάνομαι, ἤκουσα, etc... devaient être pris à la lettre, et se rapportaient à des *on dit*, à des traditions orales. Sans doute on n'ignorait pas que le verbe λέγειν, quand il est précédé du nom d'un écrivain, peut s'entendre aussi comme le français *dire* ou *raconter* dans des phrases comme : Tite-Live *dit*..., Tacite *raconte*.... Mais, en l'absence d'un sujet précis, et vu le petit nombre des écrits antérieurs à Hérodote, on considérait le plus souvent comme des récits anonymes ou collectifs les anecdotes ou les épisodes pré-

1. Schmidt (Max-C.-P.), *Zur Geschichte der geogr. Litt. bei Griechen und Römern*, Progr., Berlin, 1887, p. 10-11.
2. Panofsky (H.), *Quæstionum de historiæ herodoteæ fontibus pars prima*, Diss. inaug., Berlin, 1885.

sentés sous cette forme par Hérodote. M. Panofsky renverse cette manière de voir : pour lui, la tradition orale est l'exception, ou, pour mieux dire, il ne l'accepte qu'une fois, à propos du récit de Thersandros d'Orchomène [1]. Partout ailleurs il soupçonne et découvre des sources écrites, et même, ce qui est plus grave, il déclare qu'Hérodote fait semblant d'emprunter à des récits oraux des opinions qu'il s'est faites par ses lectures, et qu'il prête ensuite aux gens ou aux peuples intéressés. Ainsi, pour résumer l'idée de M. Panofsky, Hérodote dissimule ses sources écrites, ou invente de prétendues traditions orales qui n'ont jamais existé.

Cette double accusation est-elle fondée? On en jugera par les exemples suivants.

Voici quelques-uns des cas où M. Panofsky voit une source écrite cachée sous les verbes λέγουσι, λέγεται, ἤκουσα. A la nouvelle de l'incendie de Sardes, Darius, avec humeur, demande quel est ce peuple qui a osé violer le sol de l'Asie, et il jure de punir les Athéniens : λέγεται αὐτὸν εἴρεσθαι οἵτινες εἶεν οἱ Ἀθηναῖοι (V, 105). Suit l'anecdote de l'arc que le Roi bande en regardant le ciel, et celle de l'esclave qui lui dit à chaque repas : Μέμνεο τῶν Ἀθηναίων. Nous avons vu qu'Eschyle a fait allusion dans les *Perses* à ce mot célèbre [2] : faut-il croire qu'Eschyle, lui aussi, l'avait pris dans un livre? — Lors du passage de l'Hellespont, un habitant du voisinage s'écrie : « O Zeus, pourquoi prendre ainsi la figure d'un homme et le nom de Xerxès?.... » Cette admiration qui s'exprime sous une forme si naïve n'est-elle pas essentiellement propre à une tradition orale et populaire? Mais Hérodote dit : λέγεται... ἄνδρα εἰπεῖν Ἑλλησπόντιον (VII, 56), et M. Panofsky croit que le mot vient d'une source écrite. C'est la même origine qu'il attribue, avec aussi peu de raison, aux mots du Spartiate Diénécès, mots dont on citait un grand nombre, dit Hérodote (VII, 226), et le même verbe λέγεται sert à amener l'anecdote, également bien populaire, du festin servi par Pausanias après la bataille de Platées, d'abord à la mode perse, ensuite à la mode spartiate (IX, 82). — D'autres exemples, relevés par M. Panofsky, sont beaucoup moins concluants encore : Hérodote compare l'entreprise de Xerxès aux expéditions antérieures, et dans le nombre il cite la guerre de Troie, μήτε κατὰ τὰ λεγόμενα τὸν Ἀτρειδέων ἐς Ἴλιον (στόλον) (VII, 20) : pourquoi veut-on

1. Hérodote, IX, 15. — Panofsky, *op. cit.*, p. 64.
2. Cf. ci-dessus, p. 126, n. 5.

qu'Hérodote fasse allusion au texte précis d'Homère, au *Catalogue des vaisseaux*, plutôt qu'à ce que tout le monde sait et dit de la guerre de Troie? — Il y a sur l'Acropole un temple d'Erechthée, que *l'on dit* fils de la terre, Ἐρεχθέος τοῦ γηγενέος λεγομένου εἶναι (VIII, 55). — *On dit* qu'Asopos eut deux filles, Ἀσωποῦ λέγονται γενέσθαι θυγατέρες (V, 80). — Le nom d'Ἀφέται vient, *dit-on*, de ce qu'Héraclès fut laissé là par Jason, λέγεται τὸν Ἡρακλέα καταλειφθῆναι (VII, 193). — Même tournure pour introduire la légende relative à la mort de Minos en Sicile, λέγεται Μίνων (VII, 170) : rien n'était plus connu, plus généralement répandu que cette tradition, dont Sophocle fit une pièce de théâtre [1]. — Voici maintenant un exemple de la locution ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι, employée, suivant M. Panofsky, pour indiquer, ou plutôt pour dissimuler, une source écrite : Xerxès savait tous les trésors amassés à Delphes, ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι (VIII, 35). Mais dans le même passage Hérodote affirme qu'il a vu à Delphes les deux rochers tombés du Parnasse : c'est donc à Delphes qu'on lui a raconté tout l'épisode, et c'est là qu'on lui a vanté le renom des trésors qui avaient fait envie même au Grand Roi.

Moins exclusif dans notre opinion que M. Panofsky dans la sienne, nous admettons que parfois Hérodote ait fait allusion à des faits consignés dans des écrits, et cela sous une forme assez voisine de celle qu'il emploie pour désigner une tradition orale : quand il dit, par exemple : « Masistios, que les Grecs appellent Μακίστιος » (IX, 20), on peut croire qu'il rectifie l'ignorance de quelques écrivains, ou du moins une erreur accréditée autrement que par des récits oraux. De même, on soupçonne une allusion à un fait rapporté par un historien, lorsque, après avoir exposé les bruits qui avaient cours en Grèce sur la conduite d'Argos (λόγος λεγόμενος ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα), Hérodote ajoute que ces bruits semblent confirmés par ce que quelques Grecs racontent de l'ambassade de Callias à Suse (λέγουσί τινες Ἑλλήνων) (VII, 151) : l'épithète de Μεμνόνια donnée dans ce passage à la ville de Suse a paru à Stein empruntée directement à l'écrivain que visait Hérodote. C'est possible, mais non certain, et nous n'acceptons même pas cette possibilité ou cette vraisemblance pour la plupart des autres cas cités par M. Panofsky.

Oui, Hérodote a connu des écrits qui touchaient par quelque

1. C'était le sujet de la tragédie intitulée Καμίκιοι.

endroit à son sujet, et il a sans doute gardé le souvenir de ses lectures. Mais, loin qu'il s'en rapportât au témoignage de ses devanciers, sa méthode de travail et d'investigation a consisté précisément à vérifier lui-même sur place ce que d'autres avaient appris déjà avant lui; ainsi a-t-il pu répéter des choses déjà dites, mais nulle part il n'a compilé des ouvrages en dissimulant ses emprunts. Il est avant tout sincère et consciencieux.

On ne pourrait guère lui reconnaître ce mérite, si l'on admettait, avec M. Panofsky, qu'il présente au public ses propres opinions en les attribuant à des témoins autorisés. Partout M. Panofsky repousse l'idée qu'Hérodote ait interrogé directement les gens d'un pays sur leur histoire : les légendes qu'il rapporte, il les a trouvées dans ses livres, et, chaque fois qu'il a l'occasion d'en mentionner quelqu'une, il la prête au peuple qu'elle intéresse (ὡς λόγος ἐν Ἀρκαδίῃ λέγεται (VI, 127), — ὁ δὲ λέγεται πρὸς τῆς Σικελίης τῶν οἰκητόρων (VII, 153), — λέγεται εἶναι ὑπ' Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ (VII, 74), — τὰ λόγος παρ' Ἀθηναίων (VIII, 55), — ὡς αὐτοὶ Ἀθηναῖοι λέγουσι (IX, 73), — ὡς λέγεται ὑπὸ Μακεδόνων (VIII, 138), etc. D'où vient donc, chez M. Panofsky, ce soupçon que ne justifient pas les exemples ci-dessus? De quatre ou cinq passages qui peuvent, en effet, au premier abord embarrasser la critique.

A propos de la mort horrible du roi de Sparte Cléomène, Hérodote expose en ces termes les causes attribuées à cette mort : « Il mourut ainsi, selon la plupart des Grecs (ὡς μὲν οἱ πολλοὶ λέγουσι Ἑλλήνων), pour avoir gagné la Pythie et lui avoir suggéré ce qu'elle avait dit contre Démarate; selon les Athéniens seuls (ὡς δὲ Ἀθηναῖοι μοῦνοι λέγουσι), pour avoir, lors de l'invasion d'Éleusis, coupé le bois sacré des déesses; selon les Argiens (ὡς δὲ Ἀργεῖοι), pour avoir appelé hors de l'enclos d'Argos ceux des citoyens qui s'y étaient réfugiés après une bataille, pour les avoir massacrés, et avoir ensuite par mépris incendié le bois sacré [1] ». Ne voit-on pas, dit M. Panofsky, que chacun de ces trois forfaits de Cléomène est considéré comme cause de sa mort par le peuple chez lequel il a été commis? En réalité, c'est Hérodote qui, avec sa tendance ordinaire à chercher dans tous les faits une cause morale, a trouvé moyen de rappeler à la fin de la vie de Cléomène les différents crimes dont il s'était rendu coupable. On ne se figure

1. Hérodote, VI, 75.

pas, ajoute-t-il, l'historien parcourant toute la Grèce pour poser à chacun cette question : « Quelle est votre opinion sur la mort du roi Cléomène? »

Cette critique spirituelle serait plus solide, si M. Panofsky avait tenu compte d'un quatrième passage, où Hérodote rapporte, sur le même fait, une tradition spartiate : Cléomène se serait adonné à l'ivrognerie à la suite de longs pourparlers qu'il aurait eus avec les Scythes [1]. Certes cette tradition ne laisse pas que d'être suspecte [2]; mais elle a tout à fait la saveur d'un *on dit* spartiate, et c'est bien à Sparte qu'elle est née : ce n'est pas Hérodote qui l'a inventée. Si donc les Spartiates ont eu sur ce sujet une tradition propre, pourquoi les Argiens n'en auraient-ils pas eu une aussi? Et, d'autre part, est-ce que le fait d'avoir corrompu la Pythie n'était pas un délit assez grave pour avoir fait beaucoup de bruit en Grèce? C'est à Delphes surtout qu'on devait en avoir conservé le souvenir, et c'est là qu'on devait s'efforcer d'atténuer ce scandale en montrant le châtiment à côté du crime. En un mot, sans qu'Hérodote eût à provoquer spécialement sur ce point les confidences de chaque peuple, il a dû souvent entendre parler d'un événement aussi considérable.

Nous ferons une réponse analogue à l'interprétation que M. Panofsky propose de donner à deux autres passages : on sait comment, en l'année 431, des députés lacédémoniens, envoyés au Grand Roi, furent arrêtés en Thrace et tués à Athènes; parmi ces hommes étaient les fils de Sperthias et Boulis, deux citoyens de Sparte qui s'étaient proposés jadis comme victimes expiatoires pour apaiser le courroux de Talthybios; ainsi le châtiment qui avait épargné Sperthias et Boulis avait atteint leurs fils. N'est-ce pas là, dit M. Panofsky, une remarque personnelle d'Hérodote? Et pourtant l'historien la donne pour une observation faite par les Lacédémoniens, ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι (VII, 137). — De même, pendant l'hiver 480-479, pendant que le Perse Artabaze assiégeait Potidée, une partie des assaillants fut submergée, à la suite d'un reflux inusité de la mer, et la cause de cette catastrophe fut, au dire des Potidéates (λέγουσι Ποτιδαιῆται) (VIII, 129), le sacrilège commis par ces barbares dans un temple de Poseidon : n'est-ce pas encore le religieux Hérodote qui a inventé cette belle et édifiante raison? — A cette conclusion s'opposent, suivant nous, deux choses : d'abord,

1. Hérodote, VI, 84.
2. Nous dirons plus loin les raisons de nos doutes, p. 203.

Hérodote n'hésite jamais à mettre en avant sa propre manière de voir, et des formules comme celles-ci, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, ὡς ἐγὼ σημαινόμενος εὑρίσκω, sont trop fréquentes pour qu'on lui prête des opinions qu'il ne s'attribue pas à lui-même; il ne cache nulle part l'idée qu'il a de la justice divine, et il n'a pas besoin de se couvrir de l'autorité d'autrui. Ensuite, pourquoi supposer que les idées religieuses et morales que professe Hérodote n'appartenaient qu'à lui? A Sparte, aussi bien qu'à Potidée, on avait, comme Hérodote lui-même, l'habitude de chercher les causes surnaturelles des faits ; la tradition populaire était religieuse autant que l'historien qui s'en est fait l'écho.

Il nous reste à parler d'un texte qui semble décisif à M. Panofsky : à propos des Mèdes, qui figurent parmi les troupes de Xerxès, Hérodote dit que ces Mèdes s'appelaient d'abord Ἄριοι, et qu'ils ont pris ensuite le nom de Μῆδοι, lorsque Médée est passée d'Athènes chez eux : voilà, ajoute l'historien, ce que racontent les Mèdes eux-mêmes sur leur propre compte (VII, 62). Comment expliquer ce passage? Pour M. Panofsky, c'est la preuve manifeste de la fiction par laquelle Hérodote attribue aux Perses les idées qu'il s'est faites lui-même d'après des traditions grecques. Mais cette conclusion n'est pas nécessaire : pour l'éditeur Stein, le témoignage des Mèdes ne se rapporte qu'à la première partie de la phrase, c'est-à-dire au nom primitif d'Ἄριοι changé plus tard en Μῆδοι, sans qu'il faille leur attribuer aussi la croyance à la légende grecque de Médée. Si l'ordre des mots dans la phrase grecque paraît se prêter difficilement à cette hypothèse, on peut recourir à une autre explication : assez souvent, par exemple au début du Ier livre, Hérodote mentionne, comme admis par les Perses, des faits dont l'origine est sûrement grecque. Plutôt que de voir là un subterfuge de l'historien, on a le droit de penser que les légendes grecques, qui depuis le temps d'Homère et d'Hésiode étaient répandues dans toute la Grèce, avaient été acceptées, avec plus ou moins de sérieux, par ceux des Perses de l'Asie Mineure que put interroger Hérodote. L'histoire de Médée et de Jason appartenait au cycle des aventures anciennes qui avaient mis jadis aux prises l'Europe et l'Asie : on discutait là-dessus depuis longtemps en Asie lorsqu'Hérodote y voyagea, et il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé des savants perses, λόγιοι, disposés à admettre ces légendes, ne fût-ce que pour montrer aux Grecs, par leurs propres traditions, qu'ils avaient été jadis les agresseurs.

Ainsi M. Panofsky n'a pas démontré que le savoir d'Hérodote, dans le récit des guerres médiques, ait eu sa source unique dans des livres. Le contraire reste vrai, et l'hypothèse de certains emprunts aux ouvrages des logographes demeure fort vague.

M. Trautwein a récemment cherché à préciser cette hypothèse, en l'appliquant à une partie déterminée du récit, et en nommant la source écrite où Hérodote a puisé : les *Mémoires* de l'Athénien Dicæos [1].

Ce personnage est celui dont Hérodote invoque le témoignage à propos du fameux prodige qui se produisit dans la plaine de Thria, un peu avant la bataille de Salamine : exilé d'Athènes, Dicæos se trouvait seul avec le roi Démarate dans la plaine de Thria, alors occupée par les Perses, tandis que toute l'Attique, abandonnée par ses habitants, était livrée au fer et au feu. A ce moment ils aperçurent un nuage de poussière qui s'élevait au-dessus de la ville d'Éleusis, et de ce nuage sortait une voix qui faisait entendre le cri mystique *Iacchos*. Démarate surpris demande à son compagnon ce que signifie cette voix, et Dicæos lui explique le prodige : « Tous les ans, à pareille date, 30 000 Athéniens célèbrent la grande fête de Déméter et de Coré; cette année, la procession solennelle n'a pas eu lieu; mais les déesses ont voulu du moins donner aux Athéniens un signe de leur bienveillance; c'est la perte des Perses qu'annonce ce nuage : s'il se porte du côté du Péloponnèse, c'est l'armée de terre de Xerxès qui est menacée; s'il se dirige vers Salamine et la flotte grecque, c'en est fait des vaisseaux perses ». Et, pendant que Démarate recommande à Dicæos le secret sur ce présage funeste, les deux exilés aperçoivent le nuage qui s'envole vers l'île de Salamine et leur prédit ainsi la ruine de la flotte barbare. « Voilà, ajoute Hérodote, le récit qu'a fait Dicæos l'Athénien, et il s'appuyait, en disant cela, sur le témoignage de Démarate et de quelques autres [2]. »

Tous les critiques d'Hérodote ont cité ce passage comme un de ceux où la source orale de la tradition apparaît avec le plus d'évidence. Tel n'est pas l'avis de M. Trautwein : l'ingénieux auteur se propose de détruire ce préjugé, en démontrant que le tour employé par Hérodote (ἔφη δὲ ὁ Δίκαιος ὁ Θεοκύδεος......., et, à la fin du chapitre, ταῦτα μὲν Δίκαιος ὁ Θεοκύδεος ἔλεγε) ne peut désigner ni un témoignage

1. Trautwein (P.), *Die Memoiren des Dikaios, Eine Quelle des herodoteischen Geschichtswerkes* (dans *Hermès*, t. XXV (1890), p. 527-566).
2. Hérodote, VIII, 65.

recueilli directement par l'historien de la bouche même de Dicæos, ni un *on dit* rapporté par un ou deux intermédiaires. Cette démonstration se fonde sur deux textes, qui nous montrent une formule plus complète et plus précise appliquée à l'un et à l'autre de ces deux cas : quand Hérodote veut dire qu'il a vu lui-même Thersandros d'Orchomène, et qu'il lui a entendu raconter le repas donné par le Thébain Attaginos à Mardonius et aux officiers perses, il insiste expressément sur cette relation directe d'un témoin oculaire : τάδε δὲ ἤδη τὰ ἐπίλοιπα ἤκουον Θερσάνδρου...., et à la fin : ταῦτα μὲν Ὀρχομενίου Θερσάνδρου ἤκουον (IX, 16). D'autre part, quand il déclare qu'il a entendu dire seulement qu'Épizélos, devenu subitement aveugle pendant la bataille de Marathon, avait raconté à d'autres son aventure, il emploie une formule qui ne laisse aucun doute sur la transmission de ce témoignage : λέγειν δὲ αὐτὸν περὶ τοῦ πάθεος ἤκουσα... ταῦτα μὲν δὴ Ἐπίζηλον ἐπυθόμην λέγειν (VI, 117). De ce rapprochement il résulte, aux yeux de M. Trautwein, que la formule simple ἔφη ὁ Δίκαιος, ou ταῦτα Δίκαιος ἔλεγε, ne peut avoir le sens ni de l'une ni de l'autre des deux formules développées; une autre explication est donc à trouver. Or il existe dans Hérodote d'autres passages où les verbes simples, ἔφη ou ἔφησε, ἔλεγε ou ἔλεξε, désignent le témoignage écrit d'un historien ou d'un poète. Quand Hérodote rappelle les données du poète Aristéas de Proconnèse sur les Issédons, il commence ainsi son chapitre : ἔφη δὲ Ἀριστέης ὁ Καϋστροβίου (IV, 13), et un peu plus loin, invoquant le témoignage du même auteur, il emploie indifféremment l'aoriste ἔφησε et l'imparfait ἔλεγε (IV, 16). Ailleurs, citant Homère, il dit : τῶν καὶ Ὅμηρος ἔφησε (VII, 161), et, à propos d'Hécatée de Milet : ἐκεῖνα μὲν δὴ Ἑκαταῖος ἔλεξε (VII, 137). Ainsi le doute n'est plus possible : Dicæos avait composé un livre, et c'est dans cet ouvrage qu'Hérodote a pris le récit du nuage d'Eleusis.

La rigueur de ce raisonnement n'est qu'apparente; car, ici encore, c'est le point de départ que nous contestons; c'est l'idée, considérée comme un axiome, qu'un historien comme Hérodote se sert toujours des mêmes formules et ne varie jamais sa manière de citer ses sources. N'est-ce pas plutôt le contraire qui semblera vraisemblable, si l'on songe au caractère d'Hérodote et à la manière dont il a composé son ouvrage, rassemblant des notes prises à différentes époques de sa vie? Et cette vraisemblance ne deviendra-t-elle pas certitude, si l'on ajoute qu'il s'agissait avant tout pour lui de raconter des faits, sans

renseigner exactement son auditeur ou son lecteur sur ses sources d'information? Nous avouons sans peine qu'Hérodote a dû prendre plaisir à mettre en lumière ses relations personnelles avec des survivants de la grande guerre; aussi ne pensons-nous pas à soutenir qu'il ait lui-même vu et entendu Dicæos. Mais, entre la formule qu'il emploie pour le témoignage de Dicæos et celle qu'il applique au récit d'Épizélos, ne peut-on pas voir, pour le sens, une identité complète? Et les mots Δημαρήτου τε καὶ ἄλλων μαρτύρων καταπτόμενος (VIII, 65), par lesquels il termine le récit de Dicæos, n'impliquent-ils pas l'intervention de témoins qui ont pu ensuite répéter les paroles du premier auteur? La seule objection à cette équivalence serait l'observation de M. Trautwein sur le sens particulier des mots ἔφη ou ἔλεγε, appliqués à Aristéas ou à Hécatée de Milet. Mais cette observation n'est pas exacte; et, si M. Trautwein tient à ne donner la même signification qu'à des formules absolument identiques, nous lui ferons remarquer que les exemples qu'il invoque vont à l'encontre de sa théorie. Car, si l'on excepte Homère, trop ancien et trop connu pour qu'il y eût le moindre doute dans l'esprit du public sur la nature de son témoignage, Hérodote n'a cité Aristéas et Hécatée qu'en rappelant que l'un était poète, l'autre logographe; bien plus, il a dit expressément qu'il empruntait ces témoignages à leurs écrits : ἔφη Ἀριστέης ὁ Καϋστροβίου ἀνὴρ Προκοννήσιος ποιέων ἔπεα, ἀπικέσθαι... (IV, 13). Car il faut, dans cette phrase, rapprocher les mots ἔφη..... ποιέων ἔπεα, « il a dit dans ses poèmes », absolument comme au chap. 16 du même livre : οὐδὲ οὗτος προσωτέρω Ἰσσηδόνων ἐν αὐτοῖσι τοῖσι ἔπεσι ποιέων ἔφησε ἀπικέσθαι. De même, pour Hécatée, c'est après avoir résumé son récit de l'expulsion des Pélasges qu'Hérodote dit simplement : ἐκεῖνα μὲν δὴ Ἑκαταῖος ἔλεξε (VI, 137); mais, au début du chapitre, il s'exprime aussi clairement que possible : Ἑκαταῖος μὲν ὁ Ἡγησάνδρου ἔφησε ἐν τοῖσι λόγοισι λέγων ἀδίκως. Ainsi, dans les cas où Hérodote cite sûrement un auteur, nous voyons qu'il a soin de rappeler la qualité de cet auteur et la nature de ses écrits. Au contraire, le mot ἔφη à lui seul est l'expression vague d'un témoignage oral, dont Hérodote ne précise en rien l'origine.

L'examen des arguments invoqués par M. Trautwein nous conduit donc à une conclusion opposée à la sienne. Nous ne disons pas avec lui : Dicæos avait certainement laissé un écrit, d'où Hérodote a tiré l'anecdote du nuage mystérieux; mais nous disons : Dicæos est l'au-

teur d'une tradition qui avait cours en Grèce, sans qu'Hérodote sût au juste les témoins intermédiaires qui en avaient conservé le souvenir.

Est-il nécessaire dès lors de poursuivre avec M. Trautwein une discussion qui ne repose pas sur un principe commun? L'auteur de cette curieuse dissertation accumule les hypothèses sur la personne de Dicæos, sur la nature du livre qu'il avait composé, sur l'esprit qui animait ce livre, et il recherche dans Hérodote les passages qui, paraissant provenir d'une source écrite, et se rapportant soit à Démarate, soit à des détails de la marche et de la conduite de Xerxès, peuvent être attribués à cette source. Cette analyse pénétrante a conduit M. Trautwein à des remarques particulières qui ne manquent ni d'intérêt ni de vraisemblance. Mais la thèse elle-même est insoutenable; car il s'agit de prouver que tous les détails relatifs à Démarate viennent uniquement des *Mémoires* de Dicæos; si un seul fait peut venir d'ailleurs, la thèse tombe, de l'aveu même de M. Trautwein[1]. Or il y a des cas où l'existence d'une source écrite est vraiment impossible à admettre : pour interpréter dans ce sens une formule comme ὡς ἡ φάτις μιν ἔχει (VII, 3), il faut détourner le mot φάτις de son acception courante. M. Trautwein, il est vrai, rapproche de ce mot le sens qu'il a donné aux verbes φάναι et λέγειν; mais ces verbes mêmes, nous l'avons vu, ne se prêtent à cette explication que dans des cas bien déterminés. Les observations de M. Trautwein ont donc isolément peut-être quelque valeur, et nous devrons nous demander, dans l'analyse critique du récit d'Hérodote, si tel ou tel épisode ne vient pas d'un témoignage écrit. Mais l'ensemble du travail pèche par la base, et, cette fois encore, la source écrite, le livre qui aurait servi de guide à Hérodote n'est pas découvert.

Il n'est pas découvert, suivant nous, parce qu'il n'a jamais existé. Telle est la conviction que nous gardons, malgré les savantes dissertations que nous venons de passer en revue, et cette conviction subsiste parce que, d'un côté, les arguments contraires nous semblent faibles, et que, de l'autre, le récit d'Hérodote continue à nous paraître avant tout personnel et original.

C'est cette personnalité de l'écrivain que presque tous les critiques modernes ont, à notre avis, beaucoup trop négligée. Presque tous, qu'ils s'attachent à la recherche des sources orales ou à celle des

1. Trautwein, *op. cit.*, p. 544.

sources écrites, se croient capables de retrouver dans Hérodote soit la pure tradition populaire de Sparte ou d'Athènes, de Delphes ou d'Argos, soit le texte d'un logographe. La même erreur se rencontre chez tous : ils font dépendre trop étroitement Hérodote de ses sources, surtout dans une partie de son histoire où le citoyen d'Halicarnasse, devenu presque un citoyen d'Athènes, pouvait sans peine se faire une opinion, choisir parmi les récits qu'il entendait, et composer lui-même une œuvre originale, que personne avant lui n'avait jamais écrite.

Mais ces qualités personnelles d'Hérodote apparaîtront mieux dans l'étude que nous allons consacrer, dans la seconde partie de cet ouvrage, à son histoire des guerres médiques. Cette étude, nous pouvons l'entreprendre avec assurance, maintenant que nous avons écarté les doutes que quelques auteurs anciens avaient exprimés sur la véracité de notre historien, et les objections que des savants modernes ont faites à la valeur historique de son témoignage.

DEUXIÈME PARTIE

L'HISTOIRE DES GUERRES MÉDIQUES DANS HÉRODOTE

LIVRE I

LA PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE

CHAPITRE I

LES ORIGINES DE LA GUERRE. — LA GRÈCE ET LA PERSE DEPUIS LA CHUTE DE LA MONARCHIE LYDIENNE JUSQU'A LA RÉVOLTE DE L'IONIE

I

Les causes premières de la lutte entre la Grèce et la Perse. — Cyrus et la conquête de l'Ionie.

L'idée maîtresse qui domine l'œuvre d'Hérodote ne saurait être méconnue : l'historien s'est proposé de raconter la lutte des Grecs et des barbares, et il a cherché à déterminer les causes de cette lutte. Non seulement le début de son premier livre atteste cette intention, mais tous les développements historiques, géographiques et ethnographiques qui précèdent le récit des campagnes de Darius peuvent être considérés comme une introduction à l'histoire des guerres médiques proprement dites. Il n'y a donc pas de doute possible : l'opinion d'Hérodote sur les causes de la guerre peut avoir plus ou moins de valeur historique; mais du moins a-t-il exprimé cette opinion en termes assez clairs pour que l'interprétation de sa pensée ne donne lieu à aucune équivoque :

« Hérodote d'Halicarnasse expose ici le résultat de ses recherches :

il a voulu sauver de l'oubli les événements du passé, et assurer une gloire durable aux grandes et belles actions accomplies soit par les Grecs, soit par les barbares; il s'est proposé, entre autres choses, de rechercher pour quelle cause ces peuples se sont fait la guerre [1]. »

Après ce court préambule, Hérodote rappelle en quelques mots les traditions relatives aux plus anciens différends survenus entre la Grèce et l'Asie, c'est-à-dire les histoires légendaires d'Io, d'Europe, de Médée et d'Hélène; puis il arrive presque aussitôt à Crésus, parce que, dit-il, « je sais que ce prince est le premier des rois barbares qui ait commis des actes injustes à l'égard des Grecs [2] ».

Pour fixer d'une manière aussi précise l'origine des premières hostilités, quelles raisons a donc Hérodote? Pourquoi rejette-t-il presque sans discussion les traditions qui faisaient remonter les causes de la lutte à une époque beaucoup plus ancienne?

Avant de répondre à cette question, il nous faut expliquer le sens que donne l'historien aux noms des deux partis en présence, les Grecs et les barbares.

Le mot *barbare* n'avait pas besoin d'être défini au v[e] siècle; c'était un terme courant, compris de tout le monde. Néanmoins, comme ce mot a pour nous, comme il eut de bonne heure aussi chez les Grecs, une acception défavorable, il convient de déterminer au juste l'emploi qu'en fait Hérodote [3].

Pour Hérodote, comme pour Thucydide, ce qui fait essentiellement l'unité de la race grecque, τὸ ἑλληνικόν, c'est la langue : la dénomination d'Hellènes s'est propagée, dit Thucydide [4], de ville en ville, entre gens qui parlaient la même langue; et c'est seulement quand tous ces groupes d'hommes qui se comprenaient entre eux se sentirent réunis par le lien commun du langage, qu'ils songèrent à désigner aussi sous une dénomination commune les hommes qu'ils ne comprenaient pas, τὸ βαρβαρικόν, sans se soucier d'ailleurs de savoir si ces hommes eux-

1. Hérodote, I, 1.
2. Id., I, 5.
3. L'erreur contre laquelle tout lecteur impartial d'Hérodote doit être mis en garde est celle où est tombé, entre autres, M. de Gobineau qui considère comme contradictoires les éloges donnés par Hérodote aux Perses et le titre de *barbares*. Cf., en particulier, *Histoire des Perses*, t. I, p. 403, et beaucoup d'autres passages analogues.
4. Thucydide, I, 3, § 4 : Οἱ δ' οὖν ὡς ἕκαστοι Ἕλληνες κατὰ πόλεις τε ὅσοι ἀλλήλων ξυνίεσαν καὶ ξύμπαντες ὕστερον κληθέντες οὐδὲν πρὸ τῶν Τρωικῶν δι' ἀσθένειαν κα' ἀμιξίαν ἀλλήλων ἀθρόοι ἔπραξαν.

mêmes se comprenaient les uns les autres. C'est exactement la même opinion qu'a Hérodote. Car, bien qu'il ne s'explique pas sur ce point à propos des barbares par excellence, les Perses, il fait clairement connaître au sujet des Pélasges la distinction qu'il établit entre le Grec et le barbare. Les Hellènes, dit-il, ont toujours eu la même langue, et cette langue, en se propageant, a fait leur force : d'abord très faibles au milieu de nombreux voisins, comme les Pélasges, qui parlaient une autre langue, ils ont réussi à faire adopter la leur par une bonne partie de ces peuplades, et dès lors celles-ci, de barbares qu'elles étaient, sont venues grossir le nombre des Hellènes. Celles, au contraire, qui conservèrent leur langage primitif restèrent barbares [1]. Ainsi la qualité de *barbare* ne tient pas, dans Hérodote, à des différences géographiques ou ethnographiques : demeurés en Grèce, mais fidèles à leur langue, les Pélasges n'en sont pas moins des barbares, quoique la tradition grecque suivie par Hérodote établisse entre eux et les Grecs des liens de parenté [2].

Suivant cette conception primitive, Hérodote emploie le mot *barbare* pour désigner tous les peuples qui ne parlent pas la langue grecque, aussi bien les Massagètes dans leur lutte contre Cyrus [3], que les Carthaginois et leurs alliés occidentaux dans la guerre qu'ils soutiennent contre les Grecs de Sicile [4]. Bien plus, il ignore si peu la valeur toute relative de ce terme, qu'il explique comment, dans un oracle rendu au roi égyptien Nécos, le mot *barbare* signifiait simplement *étranger*; car, dit-il, les Égyptiens appellent barbares tous ceux qui ne parlent pas leur langue [5].

Gardons-nous donc de croire que ce nom, appliqué aux ennemis de la Grèce, entraîne nécessairement une idée de dénigrement : Hérodote déclare, dès les premières lignes de son ouvrage, qu'il a voulu conserver le souvenir des actions mémorables accomplies aussi bien chez les barbares que chez les Grecs. Dans sa conception générale de la terre habitée, il y a deux sortes d'hommes : les Grecs et ceux qui ne sont pas Grecs. Si cet emploi du mot *barbare* répond à une classification des peuples un peu trop simple, du moins est-il parfaitement conforme au sens étymologique que ce mot a toujours gardé : le

1. Hérodote, I, 58.
2. Id., VII, 61 et 150.
3. Id., I, 214.
4. Id., VII, 167.
5. Id., II, 158.

barbare est pour Hérodote le βαρβαρόφωνος d'Homère [1], et c'est de ce nom même que l'oracle de Bacis appelle le roi Xerxès [2]. Le barbare n'est pas forcément l'ennemi; il est l'étranger qui entoure la Grèce de toutes parts.

Parmi ces peuplades barbares, il y en eut certainement beaucoup qui furent de bonne heure en lutte avec la Grèce, soit qu'il s'agît pour elle de s'affermir dans la possession de son territoire continental, soit qu'elle voulût s'emparer des îles et des côtes voisines. Mais ces luttes avaient eu le caractère de rivalités locales et d'engagements partiels; elles ne s'étaient étendues ni à la Grèce entière ni à un groupe compact de barbares, et d'ailleurs elles avaient été suivies de longues périodes pacifiques. Plus tard seulement, lorsque, grâce aux progrès de l'empire perse, la plupart des États barbares de l'Asie, réunis sous une seule et même domination, furent menés ensemble à la conquête de la Grèce et de l'Europe, l'idée vint de considérer les guerres antérieures, même les plus lointaines, comme les premières escarmouches de cette lutte formidable.

Mais cette idée est toute grecque, et c'est en Grèce qu'elle a fait fortune, particulièrement à Athènes chez les poètes et les orateurs. Or, chose singulière, Hérodote, en rapportant ces antiques traditions, les donne pour perses et phéniciennes [3]. Ce qu'il oppose à sa conviction personnelle, ce n'est pas le témoignage de ses prédécesseurs ou de ses contemporains grecs; c'est l'opinion des savants perses et phéniciens. Est-ce donc que réellement les barbares discutaient, comme les Grecs, sur les causes premières de la lutte entre la Grèce et l'Asie, ou bien n'est-ce là chez Hérodote qu'une sorte de fiction et d'artifice littéraire? Il ne nous paraît pas interdit de prendre ici à la lettre le témoignage de notre auteur. Quoique grecques, ces idées. déjà répandues en Asie Mineure au temps des guerres médiques, le furent beaucoup plus encore dans la suite, lorsque le parti vainqueur se plut à représenter la dernière lutte comme le développement et le terme d'une hostilité séculaire. Acceptant les faits mêmes de la légende grecque, les barbares lettrés que consulta Hérodote s'étaient mis à réfuter les prétentions helléniques en interprétant ces faits à leur manière. Il leur était facile, par exemple, de se dis-

1. Homère, *Iliade*, II, v. 867.
2. Hérodote, VIII, 20.
3. Id., I, 1-5.

culper du rapt d'Io, la fille d'Inachos, en déclarant que la jeune fille, séduite, avait fui d'elle-même la colère de ses parents[1]. Les Perses avaient beau jeu à soutenir que les Grecs avaient en réalité commencé la guerre, puisque les premiers ils avaient, lors de l'expédition de Troie, armé une flotte immense, détruit le royaume de Priam, et cela parce que Pâris avait enlevé Hélène ! Mais bien d'autres rapts n'avaient-ils pas eu lieu auparavant, sans que jamais pareille entreprise en eût été la conséquence? N'était-ce point de la folie que de se battre ainsi pour une femme? Les Perses déclaraient donc que l'expédition de Troie avait été le premier acte de la guerre, et que cette attaque était venue des Grecs : eux-mêmes n'avaient fait depuis que venger tous les outrages infligés jadis aux barbares; depuis la guerre de Troie ils avaient le droit de regarder les Grecs comme leurs ennemis naturels; c'est cette guerre qui avait partagé le monde en deux camps : d'une part, l'Asie et les peuples barbares qui l'habitent; de l'autre, l'Europe et les peuples grecs[2].

Faut-il croire qu'Hérodote ait rejeté ces prétendues causes de la guerre médique afin de pouvoir attribuer aux Grecs la qualité d'offensés? S'il avait attaché une telle importance à ces légendes, il n'aurait pas eu de peine sans doute à trouver dans la tradition elle-même des arguments à l'appui de la cause grecque. Mais pouvait-il prendre au sérieux des rancunes qui prétendaient remonter jusqu'au rapt d'Io, et invoquer, pour condamner Darius, le souvenir de Pâris? C'est en badinant qu'Hérodote rappelle ces antiques démêlés[3], et le ton d'agréable raillerie qui domine tout le morceau ne laisse aucun doute sur les intentions véritables de l'historien : les faits antérieurs à la première soumission des villes grecques d'Asie Mineure ne se rattachent, selon lui, que par des liens factices à la guerre des Grecs et des barbares; ni d'un côté ni de l'autre ce ne sont les mêmes acteurs : la Grèce n'existe pas au temps de l'enlèvement d'Io (ἐν τῇ νῦν Ἑλλάδι καλουμένῃ χώρῃ) (I, 1), et la Perse existe bien moins encore. A vrai dire, les villes grecques sont demeurées indépendantes chez elles jusqu'au milieu du VIe siècle; mais à cette date une première conquête, celle de Crésus, en amène presque aussitôt une autre, plus durable, avec Cyrus. Désor-

1. Hérodote, I, 5.
2. Id., I, 4.
3. Voir notamment le passage suivant, I, 4 : Τὸ μέν νυν ἁρπάζειν γυναῖκας ἀνδρῶν ἀδίκων νομίζειν ἔργον εἶναι, τὸ δὲ ἁρπασθεισέων σπουδὴν ποιήσασθαι τιμωρέειν ἀνοήτων, τὸ δὲ μηδεμίαν ὤρην ἔχειν ἁρπασθεισέων σωφρόνων.

mais la Perse, maîtresse de tout le continent asiatique jusqu'à la mer, ne s'arrête plus dans sa marche : la guerre médique est commencée.

Assurément cette conception d'Hérodote ne répond pas de tous points aux exigences de la critique moderne : le témoignage même de l'historien suffit à nous faire entrevoir, bien avant la domination de Crésus, une série de luttes entre les monarques lydiens et les villes du littoral. Ce n'est pas seulement depuis l'avènement de Crésus, c'est depuis Gygès lui-même que les Grecs d'Asie ont dû défendre leur indépendance contre l'étranger; et, longtemps avant cette époque, l'établissement des colonies grecques avait été accompagné et suivi de longues hostilités. Du moment où Hérodote ne se contente pas de faire commencer la guerre au temps où les Perses entrent en conflit avec des peuples grecs, il y avait lieu peut-être de remonter plus haut encore, et de chercher jusque dans la légende, et dans ces traditions fabuleuses qu'Hérodote néglige volontairement, le souvenir de faits historiques. Aussi pourrait-on concevoir une étude des causes lointaines de la guerre médique infiniment plus vaste et plus profonde que ne l'a faite notre historien. Thucydide fera preuve d'une perspicacité et d'un génie supérieurs en abordant, dès le début de son livre, la critique même des traditions poétiques. Hérodote ne cherche pas à démêler des causes si complexes : s'il représente Crésus comme le premier oppresseur des Grecs, c'est d'abord qu'il est sûr du fait; mais c'est aussi parce qu'il a le goût de la clarté et de la simplicité en histoire : là où peut-être les modernes chercheraient une cause multiple, impersonnelle, Hérodote aime à trouver un nom, un homme.

Mais, ces réserves faites, il n'est que juste de reconnaître toute la distance qui sépare Hérodote de ses prédécesseurs et de ses contemporains, dans l'appréciation des causes qui agissent sur les événements humains : tous les logographes sans exception, auteurs de généalogies et de fondations de villes, rattachaient étroitement les temps modernes au passé mythologique, et ces logographes n'étaient en cela que les interprètes, parfois aussi les inspirateurs de l'opinion publique. Poètes, artistes, orateurs, tous s'accordaient pour unir dans une commune admiration les demi-dieux mythiques et les héros de la guerre contre les Perses [1] : les fêtes religieuses surtout contribuaient à confondre

1. C'est dans les monuments de l'art que se manifeste surtout le mélange des traditions héroïques avec le souvenir des événements contemporains. Les sculptures d'Égine en sont le plus ancien exemple. Bien que les historiens de l'art aient

ces souvenirs [1]. Hérodote paraît s'être refusé à suivre l'opinion publique jusque dans ce passé fabuleux : dans le plan qu'il se trace, il prend pour point de départ un événement qui ne date pas de beaucoup plus de cent ans avant l'époque où il commence à écrire; c'est pour lui le moyen de rester sur un terrain solide. Sans doute, ce plan une fois tracé, il ne craint pas les digressions qui le ramènent parfois de plusieurs siècles en arrière, et on a pu dire que l'historien, à la manière du poète de l'*Odyssée*, jette d'abord son lecteur *in medias res*. Mais

beaucoup hésité sur la date du temple d'Athéna et des sculptures qui en décoraient les frontons, l'opinion la plus probable est celle que vient de défendre encore M. Maxime Collignon, après MM. Brunn et Overbeck (Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. I, 1892, p. 286 et suiv.) : le temple d'Athéna fut élevé à la suite des glorieuses campagnes de 480, et les artistes qui sculptèrent les fameux marbres d'Égine s'inspirèrent, dans le choix du sujet, des sentiments patriotiques que venait de ranimer la victoire commune des Grecs. En représentant, d'une part, le combat d'Ajax et de Teucer autour du cadavre de Patrocle, de l'autre, la lutte de Télamon et d'Héraclès contre le Troyen Laomédon, ils voulurent figurer les héros dont l'exemple avait soutenu les Éginètes dans la guerre contre les Perses. — Une intention analogue inspira les artistes Polygnote, Micon et Panænos, dans la décoration du Pœcile : la bataille de Marathon y était associée à deux autres sujets héroïques, la lutte de Thésée contre les Amazones et la guerre de Troie (Pausanias, I, 15, § 4). M. C. Robert estime, il est vrai, que, dès l'origine, une seconde bataille historique, livrée en 459/8, y figurait (*Hermès*, t. XXV (1890), p. 412 et suiv.). Mais il nous paraît difficile que, même après l'exil de Cimon (459), les Athéniens aient pu associer une victoire sur Sparte aux souvenirs de la guerre de l'indépendance. — Thésée avait aussi sa place parmi les statues qui composaient le groupe de Phidias à Delphes (Pausanias, X, 10, § 1), et, d'une manière générale, les sujets guerriers, les luttes héroïques, dominent dans les peintures de vases durant la période qui suit immédiatement les guerres médiques (Rayet et Collignon, *Histoire de la céramique grecque*, Paris, 1888, p. 127). — Pour les poètes, nous avons exprimé ci-dessus l'hypothèse, que Phrynichos et Eschyle avaient encadré, pour ainsi dire, leurs tragédies historiques dans des sujets mythologiques. Enfin, dans le domaine de l'éloquence, nous apprenons par Plutarque (*Périclès*, 28) un mot de Périclès, attesté par Ion de Chios : après la prise de Samos, Périclès disait avec orgueil qu'Agamemnon avait mis dix ans à prendre une ville barbare, et que lui-même en neuf mois avait réduit les premiers et les plus puissants des Ioniens. Cette comparaison fut appliquée aussi à la guerre médique et adoptée par la tradition oratoire : Isocrate compare les vainqueurs de Xerxès aux Grecs qui avaient pris Troie : les uns étaient restés dix ans autour d'une seule ville, les autres, en peu de temps, avaient vaincu les forces de l'Asie tout entière (*Panégyrique d'Athènes*, 83).

1. Outre la fête de Thésée, renouvelée par Cimon et rattachée à la fête ancienne des Ἐπιτάφια (sur les rapports de ces deux fêtes, cf. Aug. Mommsen, *Heortologie*, p. 269 et suiv., et A. Martin, *Notes sur l'héortologie athénienne*, dans la *Revue de Philologie*, t. X (1886), p. 17 et suiv.), citons la fête des *Boédromia*, célébrée le 6 Boédromion, qui confondait dans un commun souvenir l'ancienne attaque des Amazones contre Athènes et la victoire de Marathon (Mommsen, *Heortologie*, p. 211). Nous n'accordons pas, d'ailleurs, à M. Aug. Mommsen, que la procession guerrière qui se célébrait dans cette fête ait donné lieu à la tradition légendaire d'une course des Athéniens à Marathon.

n'abusons pas de ces comparaisons littéraires : l'imitation d'Homère n'a été certainement pour rien dans le choix qu'a fait Hérodote de son point de départ historique. Toute la question se réduit donc pour nous à ceci : pouvons-nous mettre en doute que le premier roi barbare qui ait contraint les villes grecques d'Asie Mineure à payer un tribut régulier ait été le roi Crésus? Non, et dès lors, pour nous aussi, la conquête lydienne est bien le signal de la guerre qui devait s'engager presque aussitôt après entre les Grecs et les nouveaux conquérants de l'Asie.

Crésus, qui paraît avoir été malgré tout un roi philhellène, eut le sentiment qu'il pouvait trouver en Grèce du secours contre l'invasion menaçante de Cyrus. Il est le premier qui ait convié une ville de la Grèce continentale à se joindre aux peuples barbares de l'Asie pour repousser la conquête perse. Sparte se montra disposée à jouer ce rôle, et, sans la promptitude de Cyrus, qui prévint ses ennemis coalisés, le conquérant perse aurait eu à combattre pour la première fois les hoplites lacédémoniens sur le sol même de l'Asie. Sparte, dit Hérodote (I, 83), considéra le sort de Crésus comme un malheur. Eut-elle alors le sentiment que la menace devait l'atteindre elle-même un jour ou l'autre? Une nouvelle occasion s'offrit bientôt à elle de s'en apercevoir. Mais il devait lui en falloir bien d'autres pour qu'elle se décidât à agir.

Les villes ioniennes, repoussées par Cyrus, à l'exception de Milet, implorent l'aide de Sparte (I, 152). Mais la demande ne vient pas cette fois d'un grand prince, ami de Delphes; elle est présentée par des républiques remuantes, dont la cité aristocratique de Lycurgue redoute la contagion jusque dans sa péninsule : elle n'est pas accueillie. Cependant, pris de quelque scrupule de conscience, les Spartiates se ravisent : après le départ des envoyés ioniens, ils expédient un vaisseau jusqu'à Phocée, et de là dépêchent à Sardes l'un des chefs de cette pauvre expédition, pour tenir devant Cyrus un langage hautain : Sparte ne souffrira pas qu'on touche à une seule ville du territoire grec (γῆς τῆς Ἑλλάδος). Cette revendication éclatante des droits de la Grèce sur la côte occidentale de l'Asie Mineure touche fort peu Cyrus : avec mépris le conquérant demande ce que c'est que Lacédémone, ce que c'est que la Grèce, et il renvoie chez eux les Spartiates avec une menace formelle : « Prenez garde, vous autres Grecs, d'avoir à bavarder bientôt non plus sur les maux de l'Ionie, mais sur vos propres infor-

tunes (I, 153)! » Dès lors l'Ionie abandonnée tombe, malgré des prodiges de bravoure, sous les coups des généraux perses, et la domination barbare s'étend jusqu'aux îles, qui d'elles-mêmes offrent leur soumission.

La forme anecdotique que revêt ici, comme presque partout d'ailleurs, le récit d'Hérodote, doit-elle nous faire douter de l'exactitude historique des principaux traits de ce récit? Ce qui ressort du langage que prête l'historien à Cyrus, soit dans l'apologue qu'il fait entendre aux Ioniens, soit dans sa réponse aux Spartiates, c'est la parfaite indifférence du conquérant pour ces petites villes grecques dont le nom est à peine encore parvenu jusqu'à ses oreilles. Mais n'est-ce pas là l'expression même de la vérité? Et, s'il y a dans ce fait quelque chose qui doive nous surprendre, n'est-ce pas que cet aveu se rencontre dans une œuvre grecque? Ce qui est étonnant, c'est qu'Hérodote se soit si bien rendu compte de la distance qui séparait alors le Grand Roi des cités encore impuissantes de la Grèce; ce n'est ni l'attitude des Ioniens ni la bravade de Sparte.

Cette vue juste d'Hérodote s'explique assez bien, si l'on songe que son histoire de Cyrus dérive en partie de sources perses (I, 95), et aussi que ses sources grecques ont une origine presque exclusivement athénienne et delphique [1]. Athènes n'avait eu aucune part à ce premier acte de la guerre médique, et, plus que jamais au temps d'Hérodote, elle considérait les Ioniens comme incapables de se défendre seuls. Delphes, de son côté, qui voyait une sorte de rivalité dans le grand sanctuaire d'Apollon aux Branchides, et qui avait volontiers favorisé Crésus, le premier maître des cités libres de l'Ionie, paraît avoir eu surtout l'idée de pousser les Ioniens à émigrer pour laisser la place libre au conquérant perse [2]. Quant à l'opinion personnelle d'Hérodote sur la politique générale de la Grèce en face de Cyrus, il ne l'exprime pas ouvertement; mais le propos qu'il met dans la bouche de Cyrus ne permet pas de douter qu'il n'ait parfaitement compris la menace d'un choc désormais inévitable entre le roi de Perse et la Grèce.

1. C'est ce que nous avons essayé de montrer dans un travail intitulé *Hérodote et les Ioniens* (extrait de la *Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 257-296).

2. L'opinion émise à ce sujet par le philosophe Bias, l'un des Sept Sages, semble inspirée par Delphes (Hérodote, I, 170). L'oracle donnera aux Athéniens le même conseil au début de la seconde invasion médique (VII, 140).

II

Progrès de la puissance perse au sud et au nord de la Grèce. — L'expédition de Darius contre les Scythes. — Premières conquêtes de la Perse en Thrace et en Macédoine.

Les progrès de la Perse à l'ouest de l'Ionie, c'est-à-dire dans la direction qui devait mettre le plus vite aux prises les deux adversaires, ne furent pas aussi rapides qu'on aurait pu s'y attendre : la puissante marine de Polycrate détourna pour un temps la conquête perse de la voie où Cyrus l'avait engagée. On put croire un moment que cette nouvelle confédération ionienne allait devenir une sorte de boulevard pour la Grèce; mais Sparte fut la première à la combattre, à la détruire même, dans sa haine de la tyrannie. Même vaincu, Polycrate inspira encore assez de crainte aux Perses pour qu'on préférât se débarrasser de lui par la ruse et le crime. Lui mort, l'île tomba aux mains d'un tyran gagné à la cause des barbares, et dès lors la province perse d'Ionie comprit toutes les villes ioniennes sans exception et toutes les côtes grecques d'Asie depuis la Lycie jusqu'à l'Hellespont [1].

Cependant l'activité conquérante de Cambyse s'était portée vers le sud, et la soumission de l'Égypte avait permis à la domination perse de s'établir sur le rivage méridional de la Méditerranée. De ce côté-là même, le successeur de Cambyse, Darius, fit sentir plus loin encore la puissance de ses armes, et l'expédition contre Barca lui fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires de la riche colonie grecque de Cyrène.

Ces événements nous sont connus par Hérodote, dont le récit, quoique mêlé de fables, ne présente dans ses traits essentiels aucune incertitude. Aussi bien les Perses, dans cette direction, enveloppaient-ils la Grèce sans devoir jamais l'atteindre. Au nord, au contraire, la campagne de Darius contre les Scythes ouvrait l'Europe aux armées perses, et leur montrait le chemin de la Grèce. Cette partie de la tradition grecque a paru plus altérée que toute autre. L'étude critique de l'expédition de Darius en Scythie nous entraînerait beaucoup trop en dehors de notre sujet; du moins devons-nous examiner les traits principaux du récit d'Hérodote.

1. Pour ces faits, si connus, de l'histoire de Polycrate, nous croyons inutile de renvoyer à tous les passages correspondants d'Hérodote.

Nous insisterons en particulier sur quelques points qui intéressent déjà directement l'histoire des guerres médiques proprement dites, à savoir : les causes de l'expédition, les forces militaires de Darius, le rôle des Ioniens et de Miltiade au bord du Danube, enfin, les conséquences de la campagne, c'est-à-dire la conquête d'une partie des villes de la Thrace et de la Macédoine.

Hérodote dit expressément, et répète à plusieurs reprises (IV, 1, et VII, 20), que l'intention de Darius, en portant la guerre chez les Scythes, fut de les punir de l'invasion qu'ils avaient faite autrefois en Asie, au temps du roi mède Cyaxare. Ainsi Darius se serait constitué le vengeur de ses prédécesseurs les rois mèdes. Cette conception a paru fausse à la plupart des historiens de la Perse et de la Grèce : M. Busolt, entre autres, fait ressortir ce qu'il y a d'invraisemblable dans cette solidarité qu'établit Hérodote entre des événements si éloignés et des acteurs si différents [1], et il explique cette opinion de l'historien par les préoccupations morales qui dominent tout son livre. Nous savons, en effet, combien Hérodote se plaît à signaler les conséquences morales des actions humaines; mais cette disposition d'esprit l'a-t-elle entraîné à prêter aux personnages de son histoire des intentions qui leur fussent tout à fait étrangères? L'accusation serait grave; mais la preuve à l'appui nous semble ici insuffisante. Si l'on veut dire seulement que Darius avait d'autres raisons encore pour attaquer les Scythes que le souvenir de leurs antiques méfaits en Asie, soit; nous accordons volontiers qu'Hérodote n'a pas énuméré toutes les causes de l'expédition; il nous paraît certain que Darius dut être attiré surtout par l'espoir de conquérir les riches contrées du nord du Pont-Euxin, le grenier de la Grèce. Mais ne dut-il pas aussi chercher à justifier sa conquête en la présentant comme une sorte de revendication et de revanche légitime? Tout nous porterait à le croire, d'abord l'autorité même d'Hérodote, et ensuite le fait, que les colonies grecques d'Asie Mineure ont eu un rôle prépondérant dans cette campagne : on a pensé avec raison que le Grand Roi, dans cette occasion, avait à la fois satisfait son besoin de conquête et servi les intérêts commerciaux des villes grecques d'Asie. Quoi de plus naturel dès lors que de supposer Darius mis au courant

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 13, note 1. — Cette idée se trouvait déjà dans Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. IV, 4e édition, p. 487, et dans M. de Gobineau, *Histoire des Perses*, t. II, p. 99.

par elles de la redoutable invasion dont elles avaient souffert jadis, et qui avait dû laisser des traces visibles de son passage?

Il est vrai que M. de Gobineau rejette même l'idée d'une attaque directe de Darius contre les Scythes. Suivant lui, l'expédition aurait eu pour objet la conquête de la Thrace et des pays situés au sud du Danube; puis, pour assurer cette conquête, le Grand Roi aurait fait entreprendre une sorte d'exploration des régions situées au nord du Danube : ce voyage de reconnaissance n'aurait pas abouti à une nouvelle extension de l'empire perse, et voilà tout [1]. Dans cette manière de voir, Darius n'aurait subi aucun échec. Mais, comme nous le dirons tout à l'heure, le récit des campagnes de Mégabaze et d'Otanès en Thrace prouve que le Grand Roi dut reconquérir une partie des villes qu'il avait d'abord soumises : ces villes s'étaient donc soustraites à sa domination, sans doute à la suite de quelque défaite des armées perses. D'ailleurs, est-ce que la Thrace entière fut jamais soumise jusqu'au Danube? Non. Ainsi, même dans l'hypothèse de M. de Gobineau, l'expédition de Darius n'atteignit pas son but.

Le même historien prétend que Darius, au lieu de prendre part en personne à la guerre contre les Scythes, la confia à ses généraux. Ctésias dit, en effet, que le Grand Roi envoya en Scythie le général Ariaramnès [2]. Mais ce témoignage se rapporte probablement à une campagne préparatoire qui avait précédé l'expédition de Darius lui-même : ces sortes de missions d'avant-garde semblent avoir été dans les habitudes de la Perse. En outre, M. de Gobineau invoque comme preuve à l'appui du texte de Ctésias les vers d'Eschyle où le chœur dit que Darius ne fit jamais la guerre en personne [3]. Mais à ce compte il faudrait aussi, avec le chœur des *Perses*, soutenir que Darius n'a jamais été vaincu, et qu'il est mort en recommandant à son fils Xerxès de ne jamais faire la guerre au delà des mers! La figure si dramatique de l'Ombre de Darius, heureusement imaginée par Eschyle, ne saurait passer vraiment pour un personnage historique.

La question des forces de Darius dans son expédition contre les Scythes mérite de nous arrêter un instant, parce que les chiffres

1. Gobineau (de), *op. cit.*, t. II, p. 98 et suiv. — L'auteur de cette hypothèse s'appuie sur un texte de Ctésias, *Persica*, § 16 (du résumé de Photius). Mais Ctésias ajoute (*ibid.*, § 17) que Darius lui-même, après son satrape Ariaramnès, réunit une armée et marcha en personne contre les Scythes.

2. Ctésias, *Persica*, § 16.

3. Eschyle, *Perses*, v. 865-866 et 900.

donnés par Hérodote servent ordinairement de base au calcul des forces perses dans les campagnes contre la Grèce.

Hérodote rapporte que Darius érigea sur l'une des rives du Bosphore deux stèles de marbre, et qu'il y fit graver en caractères helléniques et « assyriens » les noms de toutes les nations qu'il avait amenées avec lui. Puis il ajoute que l'on compta, y compris la cavalerie, 700 000 hommes; la flotte se composait de 600 vaisseaux (IV, 87). C'est ici une des rares occasions où Hérodote semble indiquer la source de ses informations. Aussi ces chiffres ont-ils été généralement adoptés; l'éditeur Stein va jusqu'à ranger les deux stèles du Bosphore au nombre des documents qui ont servi à l'historien dans son énumération des forces perses au VII[e] livre [1]. Mais, à regarder ce texte de plus près, on constate qu'Hérodote n'a pas consulté lui-même le monument; il ne l'a même pas vu debout; les deux stèles avaient été, peu après leur érection, transportées par les Byzantins à Byzance, et utilisées pour la construction d'un autel à Artémis Orthosia; une seule pierre avait été laissée de côté, et c'est ce morceau, couvert de caractères assyriens, qu'Hérodote a vu à Byzance, près du temple de Dionysos. Ainsi, même s'il avait su déchiffrer ces caractères cunéiformes, la lecture de ce fragment isolé ne lui aurait presque rien appris. C'est donc une tradition recueillie sans doute à Byzance qui lui a fourni les chiffres de 700 000 hommes et de 600 vaisseaux. Cette tradition se rattachait à un monument depuis longtemps disparu; elle n'a pas par elle-même une grande valeur.

Un autre monument, l'ex-voto de Mandroclès, exposé dans le temple de Héra à Samos, et représentant le passage de Darius sur le Bosphore, n'était pas de nature à renseigner Hérodote d'une manière plus précise : le fait qu'on y voyait Darius assis sur un trône paraît indiquer que le Roi lui-même avait pris part à l'expédition; pour le reste, il est évident que le peintre n'avait pu reproduire qu'un épisode isolé du passage, une partie minime de l'armée (IV, 88).

Faut-il croire que le chiffre traditionnel de 700 000 hommes reposât sur une autorité plus sûre, et que ce fût, par exemple, le contingent militaire exigé d'un certain nombre de satrapies perses? Hérodote dit bien que Darius emmenait avec lui tous les peuples de son empire

1. Stein, édition classique d'Hérodote, VII, 61.

(IV, 87); mais cette affirmation n'a d'autre garant, elle aussi, que les stèles du Bosphore, expliquées et interprétées après coup par les Byzantins. Le chiffre de 600 vaisseaux est également douteux en lui-même, et la coïncidence de ce chiffre avec celui de la flotte perse à la bataille de Ladé (VI, 9), et encore avec celui de la flotte de Datis à Marathon (VI, 95), ne fait que redoubler nos doutes. Car il ne s'agit pas dans ces trois cas d'une flotte fournie par les mêmes villes : dans l'expédition de Scythie, Darius n'a d'autres vaisseaux que les vaisseaux grecs des villes doriennes, éoliennes et ioniennes d'Asie Mineure ; à Ladé, au contraire, ces villes combattent dans le camp opposé, et la flotte de 600 vaisseaux se compose de contingents phéniciens et égyptiens; enfin, à Marathon, il y a de tout : des Grecs asiatiques, des Phéniciens et des Grecs insulaires. Comment, avec une composition si différente, ces trois flottes auraient-elles eu justement le même effectif?

En raisonnant ainsi, nous ne prétendons pas réduire outre mesure le corps expéditionnaire de Darius. Il nous paraît que le Grand Roi dut avoir avec lui, pour sa première campagne en Europe, un nombre considérable de soldats; mais c'est la précision du chiffre qui nous semble inacceptable : l'importance de l'expédition est hors de cause.

Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier dans le détail le récit de la campagne de Darius en Scythie : une lecture même rapide du IVe livre d'Hérodote montre que l'historien a recueilli sur les Scythes, à côté de données exactes, les contes les plus fantaisistes. La situation géographique, les mœurs, le caractère de chaque peuple y sont décrits avec toute l'apparence de la vérité ; mais l'expédition de Darius, et surtout les marches et contremarches des Scythes à travers leurs déserts paraissent imaginées d'après le caractère et les habitudes connues de ces peuples nomades. Il faut ajouter qu'Hérodote tient ce récit des populations grecques du Pont [1], et que ces populations semblent avoir été menacées par Darius autant que les Scythes : qu'elles aient reçu de leurs voisins la tradition rapportée par Hérodote, ou qu'elles en aient imaginé elles-mêmes une bonne part, dans ces deux cas l'authenticité en est également suspecte; les Grecs ont toujours aimé à dépeindre, sous des traits plus ou moins romanesques, ces peuplades barbares de la Scythie, que la singularité de leurs mœurs recommandait à l'attention des esprits curieux et à la fantaisie des philosophes et des poètes.

1. HÉRODOTE, IV, 8-10, 24, 78, 95, 105.

L'anecdote célèbre des Ioniens laissés par Darius au bord du Danube, et invités par les Scythes à couper le pont pour assurer la ruine totale de l'armée perse, fait apparaître pour la première fois dans l'histoire le héros de Marathon, Miltiade (IV, 137). On s'est demandé si cette partie du récit ne provenait pas d'une source athénienne, voire même d'une tradition propre à la famille des Philaïdes. Ainsi expliquerait-on bien le rôle particulièrement glorieux du tyran de la Chersonnèse, soutenant seul, en face de la lâcheté égoïste des tyrans ioniens, la proposition héroïque des Scythes. Cette hypothèse nous paraît manquer de fondement. D'abord, dans ce passage d'Hérodote, le style simple et exempt de toute emphase exclut l'idée d'un récit arrangé pour la plus grande gloire de Miltiade. Il y avait là pourtant l'occasion d'un éloge mérité : si l'avis de Miltiade eût alors prévalu, la Grèce n'eût-elle pas été sauvée de toute invasion? Hérodote ne donne point à ce fait une portée si haute; il l'expose simplement comme un détail intéressant de la guerre de Darius en Scythie.

D'autre part, si Hérodote avait trouvé ce fait dans une tradition des Philaïdes, cette tradition lui eût fourni sans doute un récit continu de l'histoire de Miltiade, depuis son installation comme tyran de la Chersonnèse jusqu'à son retour à Athènes avant Marathon. Or il est manifeste qu'Hérodote ne possède sur ce sujet particulier aucune donnée complète, aucun récit composé de manière à préparer le rôle futur du vainqueur de Marathon [1]. Il ne nous semble donc pas que la tradition relative au rôle des Ioniens dans l'expédition de Scythie dérive d'une source proprement athénienne : Hérodote aura entendu rapporter le fait, sinon par les Ioniens eux-mêmes (car tel propos des Scythes sur leur compte (IV, 142) ne peut certainement pas venir d'une telle source), du moins dans les mêmes villes grecques du Pont qui lui racontèrent l'ensemble de la campagne.

Mais arrivons à la plus grave objection qu'on ait faite au récit d'Hérodote : comment, dit-on, une armée de 700 000 hommes, réduite après son échec à 80 000 hommes (c'est l'effectif que garda Mégabaze après le retour de Darius en Asie [2]), put-elle avoir encore assez de prestige et de force pour conquérir une partie de la Thrace, et pour obtenir

1. Cf. ci-dessus, p. 139-140.
2. Hérodote, IV, 143.

même, sans coup férir, une adhésion formelle de la Macédoine à la domination perse [1]?

L'objection, sous cette forme, exagère et la défaite de Darius et la rapidité de la conquête qui suivit. Hérodote ne parle d'une déroute de l'armée perse que dans les déserts de Scythie au nord du Danube. Il ne dit pas que Darius ait dû traverser la Thrace en fuyard, ni que le chiffre de 80 000 hommes représente tout ce qui restait des 70 myriades qui avaient jadis franchi le Bosphore. Il peut se faire que le corps d'armée de Mégabaze se soit composé de troupes qui avaient séjourné en Thrace, et que Darius ait ramené encore en Asie bon nombre de ses soldats. Même réduite à ces proportions, la défaite du Grand Roi nous semble encore assez grave : l'expédition n'avait pas abouti à le rendre maître des bouches du Danube ni des autres voies commerciales dont il avait poursuivi la conquête : le but principal de la campagne était manqué. Mais allons plus loin : plusieurs textes anciens et plusieurs passages d'Hérodote permettent de reconnaître que le retour de Darius à travers l'Europe fut plus rapide qu'il n'aurait convenu à un conquérant invincible; les villes qu'il avait traversées au départ se soulevèrent contre lui, puisque ses généraux durent plus tard les reprendre de vive force [2], et lui-même ne revint pas par le même chemin [3]. Hérodote, il est vrai, ne parle ni du pont détruit par ceux de Chalcédoine ni des vaisseaux que la ville d'Abydos se disposait à fournir aux Scythes pour les aider à passer en Asie [4]; mais les deux faits sont rendus vraisemblables par le récit d'Hérodote : les Byzantins, qui détruisirent les stèles érigées par le Roi en souvenir de son passage [5], peuvent bien avoir comploté avec leurs voisins de Chalcédoine la rupture du pont, et les Scythes parvinrent sans peine jusqu'à Abydos, puisqu'ils chassèrent alors Miltiade de la Chersonnèse [6]. Ce dernier détail, qui témoigne de la gravité particulière de l'échec subi par Darius, a été révoqué en doute, mais à tort, suivant nous, par l'éditeur d'Hérodote, Stein.

1. Hérodote, V, 17-21. Tout le récit d'Hérodote sur les envoyés du Grand Roi à la cour du roi de Macédoine, sur le meurtre de ces envoyés, et sur les arrangements intervenus ensuite entre le Perse Boubarès et le roi Alexandre, est évidemment de source macédonienne, et tend à dissimuler le fait réel, à savoir la soumission effective de la Macédoine à la Perse.
2. Id., V, 26.
3. Id., IV, 143; V, 11.
4. Strabon, XIII, p. 591.
5. Hérodote, IV, 87.
6. Id., VI, 40.

Hérodote, pour une cause qui nous échappe, ne mentionne pas ce fait à l'endroit où l'on s'attendrait à le trouver, à la suite de l'expédition de Scythie : c'est à propos du retour de Miltiade à Athènes que l'historien, rappelant l'établissement du héros en Chersonnèse et les difficultés qu'il y avait rencontrées d'abord, ajoute ces mots : « Il était arrivé depuis peu de temps en Chersonnèse, lorsque survinrent des difficultés plus grandes encore que celles qu'il avait eues jusque-là. En effet, deux ans après (τρίτῳ γὰρ ἔτεϊ τούτων), il dut fuir devant les Scythes, qui, irrités par l'invasion de Darius, se réunirent et pénétrèrent jusqu'en Chersonnèse (VI, 40). » Si l'on maintient dans ce passage la leçon des manuscrits, la traduction que nous venons d'en donner est la seule possible, et le fait historique attesté par Hérodote est le suivant : l'établissement de Miltiade en Chersonnèse ayant eu lieu au temps où les Pisistratides étaient encore au pouvoir, c'est-à-dire avant la mort d'Hipparque (514), l'invasion des Scythes date au plus tard de l'année 512; elle fut donc la conséquence immédiate ou presque immédiate de la campagne de Darius, qui se place en 513. L'éditeur Stein et d'autres savants comprennent autrement toute la phrase, en écrivant : τρίτῳ γὰρ ἔτεϊ <πρὸ> τούτων, et en considérant que cette première retraite de Miltiade devant les Scythes précéda de deux ans sa seconde fuite devant les vaisseaux phéniciens en 493. Outre les doutes qu'inspire une correction des manuscrits aussi inutile, on ne comprend pas dans cette hypothèse : 1° comment Miltiade, après s'être ouvertement déclaré, au bord du Danube, contre Darius, a pu demeurer en Chersonnèse depuis l'année 513 jusqu'en l'année 495, sans être troublé par le Grand Roi dans la possession de son gouvernement; 2° comment les Scythes attendirent jusqu'en 495 pour répondre à l'invasion de Darius et faire une incursion en Chersonnèse. Stein, il est vrai, regarde la prétendue invasion des Scythes comme une légende; mais on ne voit pas sur quoi cette légende reposerait, ni quel pourrait avoir été le but de cette fiction. Dans notre hypothèse, au contraire, le récit d'Hérodote présente encore quelques lacunes, puisque l'historien ne dit pas ce qu'est devenu Miltiade depuis sa première retraite, en 512, jusqu'à son retour, vers 495; mais, l'invasion des Scythes s'explique naturellement par un désir de vengeance, et l'on comprend aussi comment Miltiade, fuyant devant les Scythes, ne put pas rentrer en Chersonnèse avant la révolte ionienne.

Si cette invasion des Scythes en Thrace aussitôt après le départ de

Darius paraît un fait suffisamment établi, c'est une preuve importante de l'échec considérable éprouvé par le Grand Roi; et cette indication est confirmée par cette autre assertion d'Hérodote, que le général Otanès, le successeur de Mégabaze, dut assiéger Byzance, Chalcédoine, et d'autres villes voisines de l'Hellespont, les accusant, « les unes d'avoir fait défection à Darius, les autres d'avoir maltraité l'armée royale lorsqu'elle revenait de Scythie (V, 27) ».

Les conquêtes de Mégabaze et d'Otanès ont donc été précédées d'un soulèvement des villes que Darius croyait avoir déjà soumises. Il n'en est pas moins vrai que Mégabaze s'avança en Europe sur le littoral de la Thrace jusqu'à la frontière de la Macédoine, et que, dans ce pays même, malgré un acte de violence commis à l'égard des députés du Grand Roi, un accord intervint, qui assura à la Perse tout au moins la neutralité de la dynastie d'Amyntas. Le récit que fait Hérodote de cette campagne de Mégabaze est, comme toujours, mêlé de fables : les causes qui décident Darius à transplanter les Péoniens en Asie sont exposées sous la forme d'une gracieuse légende dont l'origine paraît être péonienne (V, 12-16). Hérodote aura recueilli cette tradition par l'intermédiaire des villes thraces, qui, depuis la prise d'Eïon en 474, eurent des relations constantes avec Athènes. Le récit du meurtre des hérauts perses à la cour d'Amyntas est assurément d'origine macédonienne : on sait combien les rois de Macédoine ont tenu à passer pour avoir défendu les intérêts grecs dans la guerre médique : Hérodote ne perd pas une occasion de signaler leur bienveillance à l'égard de la cause commune, bien que, d'après son témoignage même, ils aient plutôt ménagé la puissance perse.

III

Les rapports de la Grèce et de la Perse dans les dernières années du VIe siècle.

Pendant que les armées perses consolidaient la domination du Grand Roi sur la côte septentrionale de la mer Égée, des émissaires royaux partaient des ports de la Phénicie, et allaient reconnaître les côtes de la Grèce et de l'Italie méridionale : il est probable que des émigrés avaient fait eux-mêmes auprès du Grand Roi l'éloge de leur pays, et que celui-ci se servit d'eux pour préparer une expédition

dans ces parages. Tel est du moins le fait historique qu'on peut entrevoir à travers les développements qu'Hérodote donne aux aventures du médecin de Crotone Démocède (III, 129-138). Cette anecdote est par certains côtés fort plaisante, et elle contient des détails humoristiques, comme la conversation de Darius et d'Atossa sur la question de savoir si le Grand Roi doit d'abord attaquer les Scythes ou les Grecs. D'autres parties du récit paraissent empruntées à une tradition recueillie à Crotone : c'est dans cette ville que l'aventure dut être contée à Hérodote par des compatriotes de Démocède, déjà enclins à exagérer le rôle du célèbre médecin; l'historien ne fit qu'arranger à son tour une légende déjà formée. Mais tout le monde s'accorde à reconnaître sous cette légende un fait réel : il y a eu certainement, vers le temps de l'expédition de Scythie, un envoi de quelques navires phéniciens ou perses, chargés de reconnaître les côtes de la Grèce, et l'insuccès de cette première campagne d'exploration explique peut-être comment le Roi, au lieu de continuer à aller de l'avant et à attaquer directement les Grecs, se contenta plutôt d'attendre une occasion pour intervenir dans leurs affaires.

La lutte des partis en Grèce ne tarda pas à susciter plusieurs de ces occasions.

Hérodote cite deux circonstances où les Perses, dans la personne du satrape de Sardes Artapherne, furent appelés à soutenir l'un des partis qui divisaient la Grèce. La première fois, probablement dans l'année attique 508/7, ce fut après le retour de Clisthène à Athènes, quand le parti aristocratique, représenté par Isagoras et soutenu par le roi de Sparte Cléomène, se disposa à envahir l'Attique et à soulever contre Athènes une coalition : à ce moment, une ambassade athénienne se rendit à Sardes pour solliciter l'alliance des Perses. Artapherne promit son concours, mais à condition que les Athéniens feraient acte de soumission envers Darius, en lui accordant l'hommage traditionnel, la terre et l'eau. Les envoyés prirent sur eux d'accepter ces conditions; mais à leur retour le peuple les désavoua et les accusa. Athènes dut faire face toute seule à la coalition des Spartiates, des Béotiens et des Chalcidiens (V, 73-74). La seconde fois qu'Artapherne reçut une ambassade athénienne, ce fut après la diète fédérale réunie par Cléomène à Lacédémone, en l'année 505, lorsque le roi de Sparte dut renoncer à rétablir Hippias à la tête du gouvernement d'Athènes, et que le tyran, retiré à Sigée, se mit à entretenir avec Artapherne des

relations intéressées : par tous les moyens possibles, dit Hérodote (V, 96), Hippias s'efforçait de perdre les Athéniens dans l'esprit d'Artapherne, afin de mettre Athènes sous sa domination et sous celle de Darius. C'est alors qu'une nouvelle ambassade partit d'Athènes pour Sardes, avec mission de défendre aux Perses de soutenir les exilés athéniens. Artapherne répondit qu'Athènes devait recevoir Hippias si elle voulait demeurer saine et sauve; les Athéniens refusèrent, et ainsi fut consommée l'hostilité ouverte des deux peuples.

Assurément c'est à Athènes qu'Hérodote a recueilli toute l'histoire des luttes de Clisthène et de son parti contre les Lacédémoniens et contre Hippias. Mais les deux faits que nous détachons de cette histoire n'ont-ils pas en eux-mêmes une valeur historique? Le caractère de la première ambassade est tel qu'un historien préoccupé de glorifier avant tout le rôle patriotique d'Athènes aurait mieux fait, suivant nos idées, de la passer sous silence : n'est-ce pas à nos yeux une lourde faute pour un parti que de solliciter l'appui de l'étranger? C'est pourtant ce qu'a fait Clisthène après la chute d'Isagoras, et cela s'explique, dans l'état d'esprit où était alors le peuple, menacé de perdre les institutions nouvelles qu'il venait de se donner. Il est certain pour nous qu'Athènes alors se préoccupa beaucoup plus de sa liberté intérieure que des menaces d'une guerre lointaine avec la Perse, et le même sentiment dominait encore le peuple, lorsqu'il se montra quelque temps après si fier à l'endroit d'Artapherne : il s'agissait alors de repousser Hippias, et la nouvelle cité démocratique ne voulait pas plus d'une restauration monarchique que d'une réaction aristocratique. Ce n'est pas tant l'injonction du satrape perse que la perspective d'une nouvelle tyrannie qui rendit Athènes si pleine de dignité. Ces sentiments de haine irréconciliable entre les partis politiques, Hérodote ne les exalte pas en termes formels; mais il en atteste la vivacité et la puissance par les deux faits qu'il rapporte.

Il y a donc eu, soit de la part des Athéniens, soit de la part des Pisistratides, des pourparlers, des essais d'entente, pour décider la Perse à traverser la mer et à se mêler des affaires intérieures de la Grèce. Les Pisistratides ont une lourde responsabilité dans les guerres médiques; mais les Athéniens eux-mêmes avaient donné l'exemple. Si Artapherne les avait écoutés, il aurait conduit une expédition contre Cléomène, et la Grèce aurait été envahie seize ou dix-sept ans avant Marathon.

Bientôt après, des fugitifs de Naxos vont provoquer la révolte ionienne et l'intervention de la Perse. Tous ces faits sont graves à la charge de la politique grecque, et ils paraissent justifier d'abord ce que M. de Gobineau dit des guerres médiques, et particulièrement de Marathon, à savoir que ce fut simplement une intervention de la Perse en faveur d'un parti politique [1]. L'appréciation est pourtant injuste; car, pour les Athéniens, la haine de la tyrannie et de l'aristocratie fit place de bonne heure à un sentiment plus élevé, le patriotisme hellénique, et, quant aux barbares, ils étaient poussés vers l'Occident par une nécessité en quelque sorte fatale : si les occasions n'étaient pas venues des Grecs, Darius aurait trouvé d'autres prétextes : un peuple conquérant ne manque jamais de bonnes raisons pour étendre son empire; il sait toujours se donner les apparences de la justice et du droit.

Sparte eut-elle plus qu'Athènes le sentiment du danger dont Darius menaçait la Grèce? On pourrait le croire, si on acceptait une tradition curieuse, rapportée par Hérodote au sujet de la mort de Cléomène (VI, 84) : les Scythes, pour se venger de l'invasion de Darius, auraient projeté, de concert avec Cléomène, une formidable attaque contre l'empire perse : il s'agissait pour eux d'entrer en Asie par la frontière du Phase, et pour Cléomène de les rejoindre en partant d'Éphèse. Pour s'entendre sur ce beau projet, les Spartiates racontaient qu'il y avait eu entre les Scythes et Cléomène à Sparte de longs entretiens où Cléomène avait appris de ses futurs alliés à boire du vin pur. De là était venue sa folie, qui avait causé sa mort, et on ajoutait que depuis cette époque à Sparte, pour engager quelqu'un à boire, on disait : « ἐπισκύθισον ». M. Wecklein a fort justement fait remarquer que toute cette histoire reposait sur une explication légendaire de la locution « ἐπισκύθισον », et qu'il était imprudent de chercher là le souvenir d'un fait historique particulier [2]. Nous ajouterons qu'on peut faire à cette tradition une objection d'un autre ordre : si jamais Cléomène avait rêvé un tel plan d'attaque contre la Perse, comment concevoir qu'il se montre si mal renseigné sur l'empire de Darius, lorsque quelques années après, en 499, Aristagoras de Milet vient lui proposer à son tour un projet de campagne contre le Grand Roi?

1. Gobineau (de), *Histoire des Perses*, t. I, p. 136 : « L'esprit de parti singeait le patriotisme. Il a assez bien réussi à tromper la postérité. »
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 41.

Comment expliquer surtout qu'il soit alors prudent, presque timide, au point de reculer devant les longueurs de la route [1] ? D'autre part, l'idée d'une action combinée entre les Scythes et les Grecs, en vue d'une invasion au centre de l'empire perse, ne nous semble pas de celles qui aient pu venir à l'esprit d'un Spartiate à la fin du VIe siècle, ce Spartiate fût-il Cléomène. Ce sont là des chimères dont les Spartiates purent se vanter après les guerres médiques, les Perses une fois refoulés en Asie. Quoi qu'il en soit, Cléomène n'entraîna pas alors les Spartiates à Éphèse; ce fut Athènes qui, peu après, alla débarquer quelques centaines d'hommes dans le port de cette ville, et donna ainsi le signal des hostilités.

1. HÉRODOTE, V, 49-51.

CHAPITRE II

LA RÉVOLTE DE L'IONIE

I

Les causes de la révolte. — L'intervention d'Athènes et l'incendie de Sardes.

Le récit de la révolte ionienne dans Hérodote fourmille de détails que la critique, réduite au témoignage d'un seul auteur, est également incapable de rejeter et d'accepter sans réserves. Aussi l'examen des faits particuliers ne saurait-il conduire à des résultats satisfaisants. C'est l'ensemble du récit dans ses grandes lignes qu'il faut considérer : l'historien a-t-il bien saisi et bien rendu la physionomie générale des événements? En a-t-il démêlé les causes véritables? En a-t-il apprécié sans parti pris les conséquences? Voilà les questions qu'il est essentiel de se poser d'abord; et il est d'autant plus nécessaire d'y répondre, que l'historien paraît avoir pris plus nettement parti lui-même dans les événements dont il raconte l'histoire. Ici, par exemple, Hérodote est aussi affirmatif que possible sur les causes de la révolte de l'Ionie : avons-nous lieu de douter qu'il ait pu connaître sûrement ces causes et les juger avec impartialité? D'autre part, l'intervention d'Athènes au début de la guerre et l'incendie de Sardes lui apparaissent comme des faits de la plus haute importance, qui dominent toute la suite des guerres médiques : est-ce là une appréciation exacte des choses ou le résultat d'une illusion? Tels sont les deux points qui nous arrêteront d'abord.

Rien ne ressort plus clairement du récit d'Hérodote que les motifs

intéressés qui déterminent le tyran Aristagoras à secouer le joug du Grand Roi. Le secours prêté aux exilés de Naxos n'est, dans la pensée d'Aristagoras, qu'un moyen de soumettre l'île à sa domination, et lui-même fait briller aux yeux d'Artapherne la possession des Cyclades jusqu'à l'Eubée (V, 30-31) : tant il s'en faut que l'auteur du mouvement ait été à l'origine inspiré par un sentiment patriotique! Cependant l'échec subi devant Naxos risque de compromettre Aristagoras aux yeux des Perses : la crainte d'une disgrâce le décide à écouter les conseils de son beau-père Histiée, qui, lui aussi, ne pousse à la révolte que pour sortir de la captivité dorée où on le tient à la cour de Suse. Aussitôt, les tyrans restés fidèles à Darius sont déposés, et les villes placées sous le commandement de *stratèges*. Ainsi est proclamée la révolte, sans qu'aucune délibération commune ait eu lieu entre les cités grecques de la côte d'Asie, sans qu'aucune entente préalable soit intervenue entre l'Ionie soulevée et les États de la Grèce continentale.

Plusieurs considérations peuvent inspirer quelque doute sur cette appréciation des causes de la révolte ionienne. Attribuer à des tyrans comme Histiée et Aristagoras des vues égoïstes, des intentions désintéressées, n'est-ce pas en quelque sorte faire œuvre de bon démocrate? Et l'on sait qu'Hérodote, si réservé le plus souvent dans l'expression de ses idées politiques, ne se fait pas faute de montrer les avantages de la liberté, ἰσηγορίη, sur la tyrannie (V, 78). De plus, ces tyrans ne sont pas des tyrans ordinaires, de ceux qui, à la façon de Polycrate ou de Pisistraste, ont pu, malgré le vice radical de leur gouvernement, faire de grandes choses pour leur pays; ce sont des tyrans compromis dans le parti de Darius : cet Histiée est celui qui a sauvé le Grand Roi lors de la délibération des Ioniens au Danube; et, de même qu'il ne songeait alors qu'à maintenir son autorité, il n'a pas eu non plus d'autre but, en excitant Aristagoras contre Darius, que de reprendre possession de Milet. L'aversion de l'historien pour les tyrans en général peut donc se compliquer encore d'une rancune particulière contre ceux qui ont manqué jadis une si belle occasion de perdre l'armée perse. Enfin, si le récit d'Hérodote trahissait quelque antipathie à l'égard d'Aristagoras, ne serait-ce pas l'effet de l'influence exercée sur l'esprit de l'historien par l'écrivain dont il paraît suivre ici l'opinion, Hécatée de Milet? On a souvent remarqué avec quelle précision Hérodote rapporte certaines propositions faites, dans le conseil d'Aristagoras,

par Hécatée (V, 35, 124-126); ce logographe, personnage important de Milet, semble s'être opposé de tout son poids aux résolutions du tyran; Hérodote, en approuvant ces sages propositions, a peut-être pris parti pour leur auteur, au point de juger trop sévèrement la conduite d'Aristagoras. Ce soupçon ne serait-il pas de nature à ébranler la confiance que mérite Hérodote, quand il représente la révolte de l'Ionie, à l'origine, comme l'acte irréfléchi d'un tyran qui craint de tomber en disgrâce auprès du Grand Roi, et qui compromet par égoïsme le sort de toute une province?

Tel n'est pas notre sentiment. Hérodote préfère à la tyrannie un régime de liberté, c'est vrai; mais est-ce que cette tendance l'empêche de rendre justice à certains tyrans? Est-ce que Miltiade n'était pas tyran de la Chersonnèse? Et qui a mieux parlé de Polycrate qu'Hérodote lui-même? Il est vrai aussi que l'attitude des tyrans ioniens en Scythie lui apparaît comme digne du dernier mépris; mais cette lâcheté se montre dans des faits, que rien ne nous autorise à nier. Enfin est-ce qu'Hérodote est suspect de partialité en faveur d'Hécatée? Tout au contraire, on sait combien de fois, surtout au II[e] livre, il le critique et le raille; il n'était donc pas disposé à accepter sans contrôle les vues de son prédécesseur, et le fait seul qu'il est ici d'accord avec Hécatée est assez rare, pour qu'on y voie la preuve des raisons solides qu'il avait de blâmer l'entreprise aventureuse d'Aristagoras.

Toutefois, s'il n'y a pas lieu de contester l'opinion d'Hérodote sur les causes directes de la révolte ionienne, peut-être faut-il compléter en quelque manière sa pensée. Oui, c'est Aristagoras qui a soulevé l'Ionie, et pour des motifs personnels, sans se soucier ni de la liberté politique ni de l'indépendance nationale des cités qu'il exposait à la ruine. Mais peut-être faut-il ajouter que le tyran, sans s'en douter, ou même en s'en doutant, pouvait compter sur le mécontentement général des Ioniens. Ce n'est pas le caprice d'un homme seul qui peut déterminer un pareil soulèvement : il y avait dans les républiques grecques d'Asie une aspiration légitime vers un régime meilleur [1], et Hécatée lui-même, tout en rejetant l'idée d'une rébellion ouverte, n'était pas de ceux qui approuvaient l'état de choses actuel. Ce mécontentement, chez un esprit modéré, n'allait pas jusqu'à la révolte;

1. On sait comment, à l'appel d'Aristagoras, toutes les cités de l'Ionie chassèrent les tyrans et mirent à la place des magistrats démocratiques, des stratèges (Hérodote, V, 37 et 38).

chez le peuple, il pouvait à l'occasion produire les effets les plus violents. C'est bien Aristagoras qui est responsable de la guerre; mais le peuple lui-même aida tout d'abord l'ambition de son chef révolté, et bientôt ce fut lui qui eut seul à subir toute la vengeance du Grand Roi. Ce qu'il y avait de légitime dans la révolte, même au début, et ce qui s'y mêla ensuite d'efforts généreux, voilà ce que la critique de nos jours peut facilement entrevoir dans le récit d'Hérodote; voilà ce que l'historien n'a pas suffisamment expliqué peut-être; mais, en attribuant le premier rôle à deux tyrans ambitieux, Hérodote a vu la vérité : il n'a pas voulu passer pour dupe des belles paroles que l'orateur ionien avait fait entendre à Sparte et à Athènes pour entraîner ces villes dans son alliance : en parlant de son dévouement à la cause des cités grecques, Aristagoras mentait, et c'est tout ce qu'Hérodote a voulu établir. Sur ce point, la vérité de son appréciation nous apparaît comme incontestable.

L'autre objection qu'on a faite au récit de la révolte ionienne dans Hérodote a une portée plus haute : elle vise une conception générale des causes immédiates de la guerre médique. En deux mots, on soutient que l'intervention d'Athènes et l'incendie de Sardes n'ont pas eu, aux yeux des Perses, et par suite dans l'histoire de la guerre, l'importance que leur accorde l'historien [1]. Voici les principaux arguments qu'on oppose à Hérodote.

Athènes, à la prière d'Aristagoras, décrète l'envoi de vingt vaisseaux pour secourir les Ioniens (V, 97). L'effectif de ce corps expéditionnaire n'est pas connu, mais on peut en fixer approximativement le maximum. Admettons que ces vingt vaisseaux (des πεντηκόντοροι à 50 rameurs) aient été moins des vaisseaux de guerre que des vaisseaux de transport; le nombre des hommes transportés sur chacun d'eux ne peut guère avoir dépassé une centaine; encore dans ce nombre n'y avait-il pas que des combattants. Supposons cependant 100 soldats par vaisseau; le chiffre de 2 000 hommes est un maximum. Faut-il ajouter à ce petit corps d'armée l'effectif des cinq vaisseaux d'Érétrie, et grossir d'autant les forces athéniennes? Non; car Hérodote a soin de dire qu'Érétrie vint au secours des Athéniens, non par condescendance

1. Cette idée se trouve notamment chez M. de Gobineau (*op. cit.*, t. I, p. 140-142), chez Duncker (*Gesch. des Alterth.*, t. VII, 5e éd., p. 101, note 1), et tout récemment encore dans un travail de M. H. Welzhofer (*Zur Geschichte der Perserkriege*, dans les *Neue Jahrbücher*, t. CXLIII (1891), p. 145-159).

pour Athènes, mais par reconnaissance pour Milet (V, 99); d'ailleurs, Érétrie avait un général indépendant, Evalcidès (V, 102). Arrivés en Asie, à Éphèse, que font les Athéniens? Ils se réunissent aux autres alliés convoqués par Aristagoras, et c'est Aristagoras qui prend l'initiative d'une marche contre Sardes : il ne commande pas lui-même l'expédition, mais il l'ordonne, et les Athéniens ne font qu'y prendre part avec d'autres contingents de villes ioniennes. Une fois l'armée en route, il n'est plus question d'eux; ce sont les Ioniens qui surprennent la ville de Sardes; c'est un soldat quelconque qui y met le feu par hasard; ce sont les Ioniens qui abandonnent la ville pendant la nuit, et qui, poursuivis par l'armée perse, se battent sans succès près d'Éphèse. Après cette campagne peu brillante, les Athéniens renoncent définitivement à la lutte; rentrés dans leurs foyers, ils résistent à toutes les nouvelles sollicitations d'Aristagoras (V, 103). Cependant Darius apprend ce qui s'est passé à Sardes; on lui dit que le chef du mouvement est Aristagoras de Milet; mais le Grand Roi s'inquiète peu des Ioniens, il aura facilement raison d'eux; ce qui l'indigne, c'est la conduite d'Athènes. Il prend son arc, et, lançant une flèche vers le ciel, il supplie Zeus de le venger des Athéniens. Puis il ordonne à un de ses serviteurs de lui faire entendre trois fois à chaque repas ces mots : « Maître, souviens-toi d'Athènes » (V, 105). Cette grande colère de Darius n'est-elle pas disproportionnée avec le mal que lui a fait cette ville? Et cette mise en scène a-t-elle, je ne dis pas quelque vraisemblance, mais le moindre fondement historique? Que pouvait faire à Darius l'intervention assez mesquine d'Athènes? Que pouvait lui faire même l'incendie d'un temple à Sardes? Il ne s'agissait pas là d'une atteinte portée à la religion de Zoroastre, et cet incendie n'était même pas prémédité. Hérodote tient pourtant à ce que ce double fait, la campagne des Athéniens en Asie et l'incendie de Sardes, ait dès lors dominé l'esprit du Grand Roi. Lorsque, maître de l'Ionie, Darius charge Mardonius de reprendre ses projets de conquête en Grèce, c'est contre Érétrie et Athènes qu'il l'envoie (VI, 43), et l'expédition échoue, puisque Mardonius ne dépasse pas la presqu'île de l'Athos. Deux ans après, nouveaux efforts dirigés cette fois encore contre Érétrie et Athènes : Darius ordonne à Datis et à Artapherne de lui amener prisonniers et esclaves les habitants de ces deux villes (VI, 94), et en effet il s'avance directement contre elles. Quand il a pris Érétrie, il en incendie les temples en souvenir de

Sardes (VI, 101), et il se dispose à en faire autant à Athènes, quand il est arrêté à Marathon. Mais cet échec même ne lui fait pas oublier, à lui ni à son fils, la vengeance qu'il poursuit : Xerxès, en annonçant sa résolution de marcher contre Athènes, rappelle encore l'incendie de Sardes en même temps que la défaite de Marathon (VII, 8), et l'historien, jusqu'au bout fidèle à cette conception, montre par la bouche d'Artémise le but de la guerre atteint du moment où Athènes est prise et incendiée (VIII, 68). A cette prétendue préoccupation du Grand Roi, on oppose ce fait, qu'un long temps s'écoula entre la campagne des Athéniens en Asie (498) et la marche directe des Perses sur Athènes et Érétrie. L'expédition de Mardonius n'était que la continuation des conquêtes de Mégabaze en Europe, et c'est par suite d'une exagération manifeste que la tempête de l'Athos prit les proportions d'un désastre : la domination perse se consolida encore de ce côté par la conquête de la Macédoine et par la soumission des peuplades thraces qui pouvaient gêner la puissance de Darius. Plus tard, il est vrai, Darius marcha sur Érétrie, mais ce ne fut pas sans avoir soumis d'abord Naxos et les autres Cyclades; quant à Athènes, ce fut le terme de la campagne; mais en était-ce bien le but? Vainqueur, Datis se serait-il arrêté là, et n'aurait-il pas poussé sa marche jusqu'à Sparte, bien que Sparte n'eût pris part ni à la révolte de l'Ionie ni à l'incendie de Sardes?

Telle est l'objection; nous l'avons exposée fidèlement, lui donnant même plus de force qu'elle n'en a chez les historiens modernes qui, comme Duncker, rejettent cependant sur ce point la tradition d'Hérodote.

Disons d'abord qu'ici, comme dans beaucoup de passages du même historien, le mélange de récits anecdotiques, d'une authenticité douteuse, ne suffit pas pour qu'on ait le droit de suspecter tout le reste. Ces anecdotes peuvent être écartées, sans que la tradition qui leur a donné naissance soit foncièrement fausse. Hérodote a recueilli, sur l'impression produite à la cour de Suse par la prise de Sardes, deux détails qu'il rapporte avec son exactitude ordinaire, mais qu'il ne donne pas pour des faits incontestables : c'est Darius lançant une flèche vers le ciel pour appeler Zeus à son secours, et c'est le mot de l'esclave : « Maître, souviens-toi d'Athènes! » Ces deux faits sont présentés l'un et l'autre comme une tradition (λέγεται) dont l'historien n'assume pas la responsabilité; s'il les cite, c'est d'abord parce que son devoir est de rapporter tout ce qu'il a entendu dire, et aussi parce

que ces faits lui paraissent exprimer au fond une vérité. Mais il n'y attache pas lui-même plus d'importance qu'il ne convient : lorsque, avant de commencer le récit de la campagne de Datis, il résume les causes qui poussent Darius à la guerre, il en énumère trois : le mot de l'esclave, la présence des Pisistratides, enfin le désir qu'a Darius de soumettre toutes les villes grecques qui n'accepteraient pas sa domination (VI, 94). Qui ne voit ici une gradation dans la valeur de ces motifs? Le premier ne figure là en quelque sorte que pour mémoire, le second a déjà plus de force, mais ce n'est encore qu'un prétexte (ταύτης ἐχόμενος τῆς προφάσιος); le troisième est le vrai. Ainsi Hérodote n'est pas dupe de l'anecdote qu'il a racontée, et cette anecdote n'a, en effet, aucune vraisemblance. Mais le fond du récit ne pourrait être révoqué en doute que si l'historien avait inventé lui-même, dans son imagination, cette scène dramatique, et s'il l'avait mise en lumière dans son livre pour marquer d'une manière solennelle le début de la grande guerre. C'est l'opinion que paraît avoir eue Grote, qui fait remarquer à ce propos la manière épique d'Hérodote, et compare l'attitude de Darius à celle d'Achille dans l'Iliade, au moment où il envoie Patrocle et les Myrmidons délivrer les Grecs désespérés [1]. Nous pensons, au contraire, qu'Hérodote n'a rien inventé, et que, s'il avait voulu donner un début épique à la guerre médique, il s'y serait pris d'une façon singulière; car cette anecdote de la flèche est comme perdue dans le récit de la révolte de l'Ionie, entre les détails que donne l'historien sur Onésilos de Cypre et d'autres détails sur Histiée à la cour du Grand Roi. Quant à l'anecdote de l'esclave, elle n'est ni de l'invention d'Hérodote ni de celle de ses contemporains : le mot était historique longtemps avant lui; car deux fois dans sa tragédie des *Perses* Eschyle insiste à dessein, ce semble, sur le souvenir douloureux qu'Athènes laissera dans l'esprit des barbares. « Comme je gémis, dit le messager, en me souvenant d'Athènes [2] ! » Et ailleurs : « Souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce », dit l'Ombre de Darius aux vieillards perses [3]. Ainsi le mot de l'esclave était déjà connu d'Eschyle : vrai ou faux, il exprimait sous une forme saisissante les dispositions où dut être réellement Darius après l'intervention des Athéniens dans la révolte de l'Ionie.

1. Grote, *Histoire de la Grèce*, trad. Sadous, t. VI, p. 137.
2. Eschyle, *Perses*, v. 285.
3. Id., *ibid.*, v. 824.

Il ne faut pas, en effet, attribuer aux Athéniens dans la campagne de Sardes un rôle par trop secondaire. Sans doute les Athéniens et les Érétriens réunis ne formaient pas un corps de plus de 2 000 ou de 2 500 hommes; mais sait-on combien de troupes purement ioniennes les accompagnaient? Peut-on affirmer que ce corps de 2 000 hoplites, bien armés, disparaissait au milieu des contingents ioniens? N'est-il pas plus probable qu'il formait le centre de résistance de l'armée confédérée, et que les chefs délégués par Aristagoras étaient plutôt des guides que des commandants? Il ne fallait pas une armée considérable pour prendre Sardes, qui n'avait pas de murailles; mais, pour tenter une pareille attaque, il fallait un secours du dehors, un élan imprimé aux Ioniens par des troupes pleines de hardiesse et de confiance. Les Athéniens sans doute se laissèrent conduire par Aristagoras; mais ils étaient venus pour agir, et c'est leur présence qui avait décidé la campagne. Ainsi la responsabilité de l'expédition leur incombait à juste titre; elle devait surtout leur être attribuée par Darius; car, pour le chef d'un immense empire comme était alors la Perse, le soulèvement d'une province était peu de chose, et Darius lui-même avait passé les premières années de son règne à réprimer des révoltes de ce genre sur tous les points de son royaume. Ce qui était grave, c'était une intervention étrangère; c'était cette attaque venue du dehors, et qui ne se bornait même pas à une descente sur la côte, mais qui pénétrait jusque dans l'intérieur des terres, et prenait les airs d'une invasion. Certes il n'avait pas fallu de grands efforts pour disperser cette troupe téméraire; mais le sol de l'empire avait été violé, la capitale d'un satrape était tombée aux mains de l'ennemi. Un tel méfait appelait un châtiment.

Ne faut-il pas croire aussi que l'incendie de Sardes, l'incendie du temple de Cybèle surtout, fut vraiment pour les Athéniens une circonstance aggravante? Hérodote ne prétend pas que Darius ait vu là une injure faite à sa religion; mais le souverain protège toutes les parties de son empire, et rien n'est plus sacré à ses yeux que les sanctuaires : l'incendie d'un temple est une provocation qui s'adresse à ce que le peuple, et par suite le roi, ont le plus à cœur de défendre ; une ville privée de ses temples est une ville ruinée, désormais inhabitable ; porter le feu dans Sardes, c'était annoncer l'intention de dévaster tout l'empire. Il est vrai qu'Hérodote attribue l'incendie à un accident; mais les Perses, et particulièrement Artapherne, pouvaient-ils en

juger ainsi? L'attentat était manifeste, les Athéniens ne pouvaient le nier; comment les Perses, déjà mécontents de la Grèce, n'auraient-ils pas saisi avidement ce prétexte? Car n'oublions pas qu'il s'agit seulement d'un prétexte : Hérodote ne soutient pas que Darius ait, pour cette cause seule, résolu la guerre et brûlé les temples; il parle d'une raison alléguée par le Grand Roi (σκηπτόμενοι) (V, 102). Or cette raison était, en apparence, excellente : il s'agissait de venger une injure, de rendre aux Athéniens la pareille, et cette occasion, c'étaient les Athéniens mêmes qui l'offraient. Artapherne ne dut pas manquer de signaler au Roi toute cette affaire, et, si les choses ne se passèrent pas alors à la cour de Suse comme le rapporte la tradition, du moins peut-on se représenter chez Darius un mouvement d'indignation, de colère, suivi de la ferme résolution de ne pas laisser impuni un tel acte. Que le Grand Roi ait ou non invoqué les dieux contre Athènes, du moins dut-il se promettre à lui-même de châtier la ville insolente; qu'il ait pris ou non la peine de se faire rappeler le nom d'Athènes, on peut croire qu'il grava désormais ce nom dans sa mémoire, pour s'en servir à l'occasion contre les peuples occidentaux qu'il se proposait de soumettre à son empire.

Mais, dit-on, l'expédition de Mardonius ne fut pas dirigée contre Athènes! — Qu'en sait-on? L'explication d'Hérodote est très plausible : le général perse, après avoir levé des troupes et des vaisseaux tout le long de la côte asiatique, s'achemine vers la Grèce comme fera plus tard Xerxès; naturellement il ne laisse derrière lui aucune peuplade qu'il n'ait soumise, et ainsi chaque étape de sa marche ajoute une conquête aux précédentes; mais s'ensuit-il que cette marche n'ait pas eu un but, au moins fictif? Le contraire serait plus étonnant; c'est en portant sur un point tous ses efforts que Mardonius cherche à entraîner avec lui tous les peuples; quelques-uns résistent ou s'opposent à son passage, comme les Bryges; des difficultés d'un autre ordre, comme une tempête, se présentent; le temps passe, et la mauvaise saison arrive avant que le but soit atteint (VI, 43-45).

Datis prend une autre route, mais vise le même but : à défaut d'une ancienne injure à venger, ce qui le pousse vers Athènes, c'est Hippias, présent sur la flotte. La conquête des Cyclades, avant l'attaque d'Érétrie et d'Athènes, n'est que le préliminaire indispensable d'une descente en Attique. Vainqueur d'Athènes, qu'aurait fait Datis? Se serait-il arrêté là, content d'avoir châtié les auteurs de l'incendie de Sardes? C'est peu

probable; mais il est probable aussi que le reste de la conquête eût été facile. Ce qui est sûr, c'est que, depuis la prétentieuse ambassade de Sparte auprès de Cyrus, Athènes seule avait eu en face des Perses un rôle actif et parfois provocateur; c'est que depuis longtemps elle avait fait sentir à Artapherne son indépendance et sa mauvaise humeur; c'est que, surtout, elle avait eu, au début de la révolte ionienne, l'initiative d'une invasion en Asie, dans un temps où les Perses n'avaient pas encore touché le sol de la Grèce propre. Ces raisons étaient suffisantes pour la désigner la première à l'attention et à la vengeance du Roi. Elle a eu conscience de cet état de choses; elle a même proclamé bien haut les intentions hostiles de Darius à son égard, et sur ce point elle ne s'est pas trompée.

Après avoir fait aussi large la part de la vérité dans le récit des commencements de la révolte ionienne, il convient de signaler brièvement les détails qui peuvent paraître douteux : l'échec de l'expédition navale dirigée contre Naxos par Aristagoras et le général perse Mégabate fut-il dû, comme l'indique Hérodote, à une véritable trahison de Mégabate, qui aurait lui-même averti les Naxiens (V, 33)? L'idée d'un dissentiment survenu entre les deux chefs est vraisemblable, mais non dès le début des opérations : on ne comprend pas comment Mégabate, après avoir prévenu lui-même les Naxiens, serait resté encore quatre mois devant la ville, feignant de s'associer à une entreprise contre le succès de laquelle il aurait travaillé dès l'origine. Il est probable que les Naxiens furent prévenus, malgré les précautions prises par Mégabate pour dissimuler sa marche, et qu'ensuite un conflit se produisit entre les deux chefs alliés [1]. Mais nous retiendrions volontiers du récit d'Hérodote le fait, que la cause du désaccord fut une affaire de discipline : l'histoire de Scylax de Myndos, ce commandant pris en flagrant délit de négligence et sévèrement châtié par Mégabate (V, 33), peut n'être pas une pure fable; c'est plutôt un exemple, entre plusieurs, des traitements durs infligés aux soldats de la flotte par le général perse, habitué à exercer une discipline que les Ioniens pouvaient difficilement supporter.

La scène que décrit Hérodote entre Aristagoras et Cléomène à Sparte contient aussi plusieurs traits manifestement inexacts : que penser du langage d'Aristagoras proposant à Cléomène de l'entraîner

1. Cette observation est de Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 34, note 1.

jusqu'à Suse? Il est certain que le tyran de Milet se fût contenté d'une expédition beaucoup moins longue. De même, lorsque l'historien montre Aristagoras poursuivant le roi jusque dans son palais et cherchant à le corrompre à prix d'or, ce récit trahit l'antipathie héréditaire que les vieux Spartiates ressentaient pour la fourberie des Ioniens. C'est à une tradition spartiate qu'Hérodote a emprunté tous ces traits (V, 49-51).

En revanche, il n'y a pas lieu de mettre en doute les détails de l'expédition de Sardes : la défaite des Athéniens et des Érétriens à Éphèse y est trop naïvement exposée pour qu'on la puisse nier. Si les Athéniens avaient eu l'idée de justifier leur retraite soudaine après la prise de Sardes, ils n'auraient pas eu de peine à trouver un motif plus glorieux. Charon de Lampsaque, au témoignage de Plutarque, ne parlait pas de cette défaite [1]; mais on voit par diverses citations de ce logographe qu'il avait très brièvement raconté les événements de cette période : son silence ne prouve rien contre le récit d'Hérodote.

II

La guerre sur l'Hellespont, à Cypre et en Carie. — La bataille de Ladé et la prise de Milet. — Soumission de l'Ionie.

L'histoire du soulèvement de l'Ionie après la retraite des Athéniens comprend une série d'opérations militaires dont le théâtre embrasse toute la côte occidentale de l'Asie Mineure depuis l'Hellespont jusqu'à l'île de Cypre. Les savants modernes s'appliquent surtout, dans l'étude critique de ce récit, à démêler la suite chronologique des événements, et ils y arrivent, malgré la sobriété, disons mieux, l'insuffisance des indications fournies par l'historien. Ici pourtant Hérodote donne un point de repère précieux, en affirmant que la prise de Milet eut lieu dans la sixième année qui suivit la révolte d'Aristagoras (VI, 18). C'est dans cet intervalle de six ans qu'on s'efforce de mettre à sa vraie date soit la guerre de Cypre, soit celle de Carie [2]. Ces détails ont leur valeur; mais les résultats de cette enquête, fussent-ils définitifs, ne

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 24.
2. Pour toute la chronologie de cette guerre, cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 26, note 1.

prouveraient pas encore que l'historien eût donné aux événements leur véritable caractère. On imaginerait, à la rigueur, un chroniqueur exact dans l'exposé d'une tradition partiale ou fausse. Tel n'est pas le cas d'Hérodote, et, si sa chronologie manque le plus souvent de suite, c'est peut-être parce qu'il ne s'attache pas à une seule tradition, et qu'il prend son bien tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Nulle part la variété de ses sources n'est plus sensible que dans cette partie de son œuvre. Montrons, par quelques exemples, la manière dont il utilise, en les rapprochant et en les combinant, des traditions différentes ou même opposées.

La guerre de Cypre n'est guère que le récit du soulèvement d'Onésilos (V, 104-115) : on sait que ce chef, après s'être rendu maître de Salamine, était parvenu à entraîner dans la révolte toutes les villes de l'île, sauf Amathonte. Les troupes du roi de Perse finirent cependant par l'emporter, et Onésilos trouva la mort dans une bataille. Sa tête, tranchée par les Amathontins, fut suspendue par eux aux portes de leur ville, en souvenir du siège qu'ils avaient dû soutenir contre lui; mais voici que dans ce crâne, devenu creux et vide, un essaim d'abeilles vint se loger, et le remplit de rayons de miel. En présence de ce prodige, l'oracle déclara aux Amathontins qu'ils devaient inhumer la tête, et sacrifier tous les ans à Onésilos comme à un héros. « Cet usage, dit Hérodote, subsistait encore de mon temps (V, 114). » Voilà une tradition qui paraît bien provenir d'Amathonte, et c'est là sans doute, dans le sanctuaire local d'Onésilos, que se formèrent quelques-unes des légendes relatives à ce personnage, comme la ruse imaginée par son fidèle serviteur carien pour tuer le cheval du général perse Artybios. Mais faut-il croire que toute la guerre de Cypre soit racontée par Hérodote d'après ces informations? Une tradition plus favorable aux villes révoltées nous paraît percer dans le reste du récit; car, des deux grands combats livrés à Cypre, sur mer et sur terre, le premier, dit Hérodote, fut une victoire navale des Ioniens sur les Phéniciens, l'autre ne tourna au désavantage des Cypriotes que grâce à la trahison des troupes de Curium. Nous ne voyons aucune raison valable pour douter de ces deux faits; mais nous ne pensons pas que les Amathontins, qui faisaient partie de l'armée perse victorieuse, aient expliqué leur victoire par une trahison : c'est là plutôt une explication de vaincus. Le succès de la flotte ionienne ne fut pas non plus tel qu'il pût compenser la défaite de l'armée de terre, et le fait qu'Hérodote

attribue dans cette occasion le prix de la valeur aux Samiens ne permet guère de douter qu'il n'ait reproduit sur ce point une tradition ionienne (V, 112).

Mais les Ioniens eux-mêmes se divisèrent avant la fin de la révolte : sans parler du parti qui dès le début s'était opposé au mouvement, et qui semble avoir jusqu'au bout cherché des mesures de conciliation, les villes mêmes qui envoyèrent des vaisseaux à la bataille de Ladé ne se comportèrent pas toutes de la même manière : quelques-unes donnèrent le signal de la trahison, d'autres suivirent cet exemple, d'autres enfin y résistèrent, et se sacrifièrent héroïquement. Chacune de ces villes dut avoir sa façon de raconter les choses, et Hérodote même nous le dit (VI, 14); mais l'historien ne s'enferme dans aucune tradition locale; il ne plaide aucune cause. Favorable aux idées de conciliation que représentait Hécatée, et auxquelles Artapherne donna plus tard satisfaction en pacifiant le pays, Hérodote n'en montre pas moins sous des couleurs très sombres les châtiments imposés soit aux Milésiens, soit aux insulaires ioniens, traqués comme des bêtes fauves et honteusement traités (VI, 31-32). S'il y a là quelque exagération, c'est dans le sens du parti qui avait conduit la guerre à outrance; c'est sous l'influence de traditions purement ioniennes. Mais Hérodote n'a garde de suivre partout et toujours ces traditions. Dans le récit de la bataille de Ladé, la mollesse des Ioniens, leur insubordination, leur manque de discipline et de courage, sont mis en lumière avec complaisance, et tous les commentateurs ont fait remarquer l'indulgence de l'historien pour les Samiens, qui les premiers avaient abandonné la lutte (VII, 14). Toutefois, dans le même passage, est signalée avec éloge la conduite des onze triérarques samiens demeurés fidèles à la cause ionienne : Hérodote avait vu les noms de ces triérarques sur une stèle de l'agora de Samos (VI, 14); s'il s'était contenté de rapporter une tradition attachée à ce monument, sans doute il eût parlé autrement des chefs qui avaient donné le signal de la trahison. En réalité, dans toute cette histoire, Hérodote mêle des traditions différentes, et c'est sa propre opinion qu'il expose, c'est le résultat mûri de ses recherches; c'est le récit impartial d'un homme sage, qui voit le pour et le contre, le faible et le fort de chaque cause, et qui n'a aucun parti pris. Il préfère les Grecs aux barbares; mais il sait les défauts des Grecs, et il reconnaît ce que les barbares font de bien. Il n'est pas favorable à la révolte, parce qu'il la sait d'avance condamnée;

mais il ne craint pas de signaler à l'occasion les exploits de quelques révoltés, et, à la fin, les malheurs de l'Ionie.

Cet éclectisme d'Hérodote, dans l'usage qu'il fait des sources, n'est donc déterminé que par le souci de connaître la vérité. Aussi devons-nous croire que l'historien a consulté des documents sûrs quand il fournit des chiffres précis. Le nombre des vaisseaux perses à la bataille de Ladé nous a paru suspect parce qu'il se retrouve exactement dans l'expédition de Scythie et à Marathon; mais le chiffre de 353 vaisseaux ioniens, avec l'indication détaillée des contingents de chaque ville, ne soulève aucune objection. Soit qu'un logographe antérieur ait donné ce nombre, soit qu'un texte officiel, public ou religieux, ait conservé ce souvenir, Hérodote ne l'a pas recueilli d'une tradition suspecte. De même, certains noms propres, d'un caractère tout carien, ne permettent pas de douter qu'il n'ait eu pour l'expédition de Carie des renseignements locaux.

En résumé, ni dans l'ensemble, ni dans la suite des faits particuliers, le récit de la révolte ionienne chez Hérodote ne présente de réelles impossibilités. Que dans le détail plus d'une anecdote douteuse se glisse au milieu de faits avérés; que des discours, des réflexions morales se rencontrent parfois là où on souhaiterait une exposition plus méthodique des opérations militaires, c'est incontestable; mais c'est ainsi que l'historien a compris son rôle, et on n'oserait pas affirmer qu'il n'a pas rendu aussi exactement que possible soit le caractère des peuples en présence, soit les causes et les conséquences des événements.

III

Les partis à Sparte et à Athènes pendant et après la révolte de l'Ionie.

Bien que l'histoire intérieure de Sparte et d'Athènes ne soit pas l'objet propre de cette étude, il faut en dire ici quelques mots d'après Hérodote, pour bien comprendre dans les chapitres suivants l'attitude des partis en face de Darius.

L'abstention complète de Sparte dans la révolte de l'Ionie nous permet de passer rapidement sur ce côté de la politique grecque.

Disons seulement que Cléomène, roi depuis l'année 520, et plus ancien de dix ans sur le trône que son collègue Démarate (510), paraît, au début de la guerre, investi d'une autorité telle que, sans consulter son collègue ni les éphores, il rejette à lui seul la demande d'Aristagoras (V, 51); le même roi, vers la fin de la révolte, est encore le maître à Sparte; du moins dispose-t-il encore, malgré des ennemis redoutables, d'une influence prépondérante dans le conseil des éphores et de la *Gérousia*; car, accusé de s'être laissé corrompre pendant sa campagne contre Argos, il parvient à se faire acquitter (VI, 82). Ainsi, jusqu'à cette époque, à la veille de la première guerre médique, c'est Cléomène qui dirige la politique spartiate, et cette politique, en apparence, se désintéresse des graves événements qui se passent alors en Orient, de l'autre côté de la mer Égée. Ce serait pourtant mal juger Cléomène que de le représenter comme le chef d'un parti décidé à contenir Sparte dans les limites de sa péninsule. Au contraire, on l'avait vu lui-même, avant la révolte de l'Ionie, se mêler activement aux affaires générales de la Grèce, et prétendre y faire la loi. Comment donc expliquer l'attitude de Cléomène en face des menaces de la Perse? Deux raisons semblent l'avoir détourné de répondre aux avances du tyran de Milet : d'abord, le caractère d'Aristagoras et celui des Ioniens en général; ensuite, les complications qu'une campagne lointaine aurait alors amenées dans l'intérieur du Péloponnèse. Le tyran, malgré ses belles promesses, ne fournissait pas des garanties suffisantes, et, d'autre part, des villes puissantes, comme Argos, manifestaient déjà des velléités de résistance à la domination spartiate, et cette crainte surtout doit avoir agi sur l'esprit du roi [1]. D'ailleurs, en s'abstenant de prendre part à la lutte, Cléomène ne capitulait devant personne : moins engagé qu'Athènes dans sa lutte contre Artapherne, il pouvait, sans compromettre Sparte, attendre les événements, et c'est ce qu'il fit. Mais, Argos une fois réduite et affaiblie pour longtemps, Cléomène redevenait libre de tenir tête à la Perse le jour où elle éleverait ses prétentions jusqu'à Sparte.

Les dispositions que nous prêtons ici à Cléomène paraissent ressortir de son caractère et de sa conduite : elles seraient prouvées plus

1. Les causes de l'abstention de Sparte dans la révolte de l'Ionie ont été particulièrement étudiées par M. G. Busolt, dans son livre intitulé : *Die Lakedaimonier und ihre Bundesgenossen*, Leipzig, 1878, p. 326, et dans un article spécial, *Neue Jahrbücher*, t. CXXIX (1884), p. 154 et suiv.

sûrement encore, si l'on admettait ses prétendues relations avec les Scythes et ses projets d'invasion en Asie. Nous avons cru devoir suspecter cette tradition [1]; mais le seul fait que les Spartiates attribuèrent de telles pensées à Cléomène montre quelle idée ils avaient de lui et de son attitude envers la Perse.

Moins constante avait été la politique athénienne, et cela sans doute à cause de la rivalité des partis. Le brusque revirement qui suivit l'incendie de Sardes ne peut s'expliquer que par une révolution à Athènes : tandis que l'envoi des vingt vaisseaux avait été le fait d'un gouvernement décidé à tout entreprendre contre les menées d'Hippias et d'Artapherne, la retraite de la flotte et l'abstention définitive des Athéniens marquèrent évidemment l'arrivée au pouvoir d'un parti opposé. Hérodote n'a sur ce jeu des factions politiques que des renseignements vagues. Nous y suppléons par des indications empruntées à d'autres auteurs : c'est ainsi que la nomination d'Hipparchos, un parent d'Hippias, aux fonctions de premier archonte en 496/5 [2], confirme ce qu'Hérodote nous permet d'entrevoir, l'échec subi après l'expédition de Sardes par les adversaires des Pisistratides.

Mais quel est le parti dominant à Athènes au moment de la prise de Milet? Quels sont alors les hommes au pouvoir? Le seul indice que nous ayons ici est l'anecdote rapportée par Hérodote au sujet de la pièce où Phrynichos avait représenté ce tragique événement. Cette anecdote est la suivante : le deuil causé à Athènes par la catastrophe de Milet fut si vivement ressenti, que tous les spectateurs fondirent en larmes en assistant à la tragédie de Phrynichos, et que le poète fut condamné à une amende de mille drachmes pour avoir rappelé des malheurs domestiques; en outre, la représentation de la pièce fut interdite à l'avenir (VI, 21). Que faut-il conclure de ce fait? Une condamnation aussi grave fut-elle imposée à Phrynichos par des magistrats amis de Milet, blessés dans leurs sentiments de compassion pour la malheureuse ville, ou bien par des hommes qui, au contraire, redoutaient chez le peuple l'explosion d'une sympathie trop vive pour une cause qu'ils avaient eux-mêmes abandonnée? La seconde hypothèse nous semble préférable à la première : si tout le monde à Athènes eût

1. Cf. ci-dessus, p. 203-204.

2. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 1. — L'archonte mentionné par Denys est le personnage dont parle Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22.

été d'accord pour gémir sur le sort des Milésiens, nous ne voyons pas comment le poète qui se serait fait l'interprète de ces sentiments eût mérité un châtiment; on a peine à croire que la délicatesse artistique des Athéniens eût été jusqu'à punir un poète qui, contre les lois de l'art, les eût touchés jusqu'aux larmes. Il faut penser plutôt que la sympathie populaire se manifesta, à l'occasion de la tragédie de Phrynichos, avec un élan si spontané que le parti au pouvoir en fut effrayé; car ce parti était celui-là même qui avait fait revenir les troupes athéniennes en Grèce après l'expédition de Sardes, et qui avait ensuite abandonné l'Ionie à son malheureux sort.

Cependant, par suite d'un de ces rapprochements qui sont si communs dans les pays de libre discussion, les partisans des Pisistratides trouvèrent alors des alliés chez les Alcméonides eux-mêmes, leurs plus terribles adversaires à l'intérieur. C'est que ni les uns ni les autres n'étaient un parti de guerre, et c'était la guerre qui menaçait : c'était une politique nationale, mais aventureuse, que les dispositions du peuple paraissaient recommander. Or, si les partisans d'Hippias étaient décidés d'avance à s'incliner devant le Grand Roi, les Alcméonides avaient surtout le désir de défendre au dedans la politique et les institutions de Clisthène. Ils s'étaient jadis déclarés hautement contre Artapherne parce qu'Artapherne voulait leur imposer Hippias; mais auparavant ils s'étaient montrés disposés à s'allier avec la Perse, si la Perse avait dû les aider à maintenir dans Athènes, vis-à-vis de Sparte, les institutions nouvelles de la cité. En un mot, les Alcméonides n'allaient pas jusqu'à considérer la guerre étrangère comme une menace infaillible; ils pensaient pouvoir encore la détourner, et redoutaient tout ce qui pouvait en hâter l'explosion.

A ce titre, ils durent, comme les partisans mêmes des Pisistratides, voir avec regret le peuple, lors de la *Prise de Milet*, se prononcer si chaudement en faveur des vaincus. Mais ils s'effrayèrent surtout lorsque, quelques mois plus tard, le représentant le plus autorisé de la guerre, le chef naturel du mouvement qui venait de se faire sentir, Miltiade, débarqua à Athènes.

Miltiade cédait devant la flotte phénicienne, envoyée par Darius sur les côtes de l'Ionie et de l'Hellespont pour rétablir l'ordre trop longtemps troublé par la révolte (VI, 40-41). De ce côté, en effet, comme en Carie et à Cypre, la domination du Grand Roi avait été ébranlée, et Miltiade avait contribué plus que personne à l'affaiblir. Non seule-

ment il était revenu prendre possession de la Chersonnèse, qu'il avait dû quitter longtemps auparavant, mais il avait profité de la révolte pour s'emparer de l'île de Lemnos [1]. Un adversaire aussi résolu des Perses, qui s'était déjà signalé lors de l'expédition de Scythie, savait qu'il n'avait rien de bon à attendre de Darius. Sa présence seule à Athènes dut paraître un danger aux partisans de la paix; car il réunit bientôt autour de lui tous ceux que la ruine de Milet avait soulevés d'indignation. Hérodote nous apprend qu'un procès lui fut intenté par ses ennemis pour cause de tyrannie (VI, 104); les hommes désignés sous ce nom ne peuvent être que les Alcméonides et tous ceux qui redoutaient une crise violente, une rupture ouverte avec la Perse. Le danger pour la cause grecque était grave : le peuple le conjura, en acquittant Miltiade. Dès lors le vainqueur de Lemnos fut maître de la situation dans Athènes : ses adversaires coalisés n'avaient rien pu contre lui; leur alliance ne devait pas durer longtemps. Les partisans d'Hippias purent tenter de faire cause commune avec la Perse; les Alcméonides, malgré le péril où la prépondérance de l'ancien tyran de la Chersonnèse mettait la constitution nouvelle de l'État, surent résister à la tentation de se joindre aux ennemis de la patrie : ils ne reparurent que plus tard, après la victoire, pour faire sentir au vainqueur que la république n'entendait pas se donner un maître. En attendant, ils laissèrent le champ libre à celui que le peuple considérait déjà comme l'homme désigné pour le défendre contre l'attaque des barbares.

1. HÉRODOTE, VI, 137-140. Nous adoptons ici la chronologie qu'a établie M. BUSOLT, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 20.

CHAPITRE III

L'EXPÉDITION DE MARDONIUS. — LES ENVOYÉS DE DARIUS A SPARTE ET A ATHÈNES. — LA GUERRE ENTRE ATHÈNES ET ÉGINE

I

L'expédition de Mardonius.

Après la soumission de l'Ionie et les réformes opérées par Artapherne dans les villes vaincues (493), Darius reprend, dès l'année suivante, ses projets de conquête en Europe. Il confie cette fois la conduite de l'expédition à son gendre Mardonius : la flotte et l'armée de terre, réunies d'abord en Cilicie, se séparent ensuite : tandis que l'une se rend par terre jusqu'à l'Hellespont, l'autre, sous le commandement de Mardonius, suit les côtes et se dirige par mer vers le même but (VI, 43).

Ici se place une assertion d'Hérodote que les savants modernes ont cru devoir suspecter : « Mardonius, en suivant la côte d'Asie, parvint en Ionie; et là (grande merveille pour ceux des Grecs qui n'admettent pas qu'Otanès, l'un des Sept, ait proposé d'établir un gouvernement démocratique chez les Perses), là, dis-je, Mardonius déposa tous les tyrans des villes ioniennes, et établit dans ces villes des démocraties » (VI, 43). L'insistance que met Hérodote à appuyer sur ce fait témoigne d'une profonde conviction, sans qu'on puisse soupçonner chez lui une prévention quelconque : il s'agit d'un fait en réalité indifférent, mais que les Grecs, avec leur opinion fausse des barbares, n'étaient pas tentés

d'admettre. Hérodote prétend rectifier leur erreur et convaincre les incrédules. Déjà le discours démocratique d'Otanès, au IIIe livre, avait provoqué des doutes en Grèce (III, 80); Hérodote revient cette fois à la charge, en apportant un nouvel argument à l'appui de son dire. Que faut-il penser de cette double assertion? Et l'historien a-t-il, autant qu'il paraît le croire, prouvé l'authenticité de la mesure prise par Mardonius, en rappelant le discours tenu par Otanès?

Les deux cas nous semblent, au fond, assez différents, bien qu'Hérodote les assimile l'un à l'autre : la délibération des Sept après la mort du mage est une scène que l'historien n'a pas inventée de toutes pièces, mais où l'imagination a une bonne part. Que le discours d'Otanès ait eu quelque fondement historique, on peut le croire, mais à condition d'admettre que le régime proposé par Otanès différait essentiellement de la démocratie grecque. Hérodote a pu avoir connaissance, dans ses voyages en Perse, de l'existence d'un parti comparable au parti démocratique des Grecs; mais ce qu'il a développé dans la scène de la délibération, ce sont les avantages et les inconvénients des trois formes possibles de gouvernement d'après les idées grecques. Le cas n'est pas le même au livre VI, lorsqu'il s'agit d'un régime institué par Mardonius dans les villes grecques de la côte d'Asie. Les éléments de la population dans ces villes ne se prêtaient pas, en effet, à d'autres formes de gouvernement que celles que tout le monde désignait en Grèce par les noms de monarchie, d'aristocratie et de démocratie : ces villes, avant l'arrivée de Mardonius, avaient des tyrans, qu'Artapherne et ses généraux avaient rétablis après la révolte; si Mardonius suspendit ces tyrans et rendit le pouvoir aux assemblées populaires, c'est bien la démocratie qu'il reconstitua, et Hérodote n'a pas pu s'y tromper. Il n'y a pas ici de milieu; l'historien ne peut pas être soupçonné d'erreur ou de confusion. Ou la tradition est fausse ou elle est vraie : si elle est fausse, comment en comprendre l'origine? Vraie, elle s'explique par ce fait, que la pacification de l'Ionie était désormais définitive, et que les mesures prises par Artapherne pour le règlement des affaires judiciaires, et surtout pour la répartition de l'impôt, suffisaient à maintenir dans le devoir une contrée impuissante. N'était-il pas sage dès lors de rendre aux cités grecques ce qu'elles aimaient tant, leurs délibérations sur l'agora? Et le sentiment de Mardonius n'était-il pas assez voisin de celui qu'exprimait jadis Cyrus, quand il disait : « Je ne crains point ces hommes qui ont au

milieu de leur cité une place où ils se réunissent pour se tromper les uns les autres » (I, 153).

On objecte que plus tard, lors de l'expédition de Xerxès, l'armée perse comprit des contingents ioniens commandés par des tyrans [1]. Mais la réforme de Mardonius, imaginée par un esprit hardi et novateur, peut fort bien n'avoir pas vécu plus que son influence auprès de Darius, et l'on sait que cette influence ne résista pas à l'échec qu'il subit près du mont Athos.

Il semble donc qu'Hérodote rapporte, sur la conduite de Mardonius en Ionie, une tradition locale, dont nous ne saurions contester l'exactitude.

Nous avons apprécié plus haut [2] le reste de la campagne de Mardonius en Thrace et en Macédoine, et expliqué comment se justifie à nos yeux l'opinion qui représente cette expédition comme un échec. Ajoutons que le désastre du mont Athos dut produire sur l'esprit des Perses une impression très vive, puisque plus tard le Grand Roi entreprit de percer l'isthme. Mais les chiffres que donne Hérodote (VI, 44) ne peuvent guère être tenus pour authentiques. L'auteur ne fait que rapporter un *on dit*, et la nature du désastre avait dû rendre difficile l'évaluation des pertes : 20 000 hommes disparaissant dans un naufrage, n'est-ce pas là une estimation approximative? Le nombre de 300 vaisseaux, qui rappelle le chiffre traditionnel de 600 pour la flotte entière, nous paraît seulement signifier que la moitié peut-être de la flotte perse avait sombré.

II

Nouveaux préparatifs de Darius. Les envoyés du Grand Roi à Sparte et à Athènes.

Une des causes de l'échec de Mardonius avait été la mauvaise saison survenue avant la fin de la campagne. Le roi de Perse prit, l'année suivante, des mesures pour éviter le retour d'une pareille surprise : dès l'été de 491, il envoya dans toutes ses provinces des commissaires, chargés de préparer les levées de troupes et l'équipement des vaisseaux, pour que tout fût prêt au printemps de 490. En même

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 55, note 2.
2. Cf. ci-dessus, p. 213.

temps, dit Hérodote, partaient des envoyés royaux pour toutes les villes de la Grèce, avec ordre d'exiger un gage formel de soumission (VI, 48).

Le meurtre des envoyés de Darius à Athènes et à Sparte est un des faits les plus connus de la première guerre médique; il a pourtant soulevé depuis quelques années d'assez fortes objections. Quelques savants, il est vrai, l'acceptent presque sans contrôle comme un acte tout naturel de la part des Grecs : ainsi fait M. de Gobineau, qui ne songe pas à critiquer Hérodote quand il s'agit d'un fait peu honorable pour les adversaires de la Perse [1]. D'autres cherchent et croient trouver dans Hérodote des raisons de douter qu'Athènes du moins se soit rendue coupable d'un meurtre sur la personne des envoyés royaux; ils attribuent ce coup à la violence de Cléomène, et soutiennent qu'Athènes se vanta plus tard d'une mauvaise action qu'elle n'avait pas commise. Ainsi pensent MM. Kirchhoff [2] et Weeklein [3], suivis dans cette opinion par MM. Duncker [4] et Busolt [5].

Bien que cette question particulière n'ait pas une importance capitale dans l'histoire de la guerre, il est intéressant de rechercher comment un fait aussi grave que le meurtre des hérauts perses à Athènes a pu paraître de nos jours inventé longtemps après les événements.

Le témoignage d'Hérodote serait sans doute incontesté, si l'anecdote ne portait pas en elle-même la trace d'un arrangement artificiel, et si de plus elle se trouvait à sa place dans le récit des préparatifs de Darius, avant l'expédition de Marathon. Examinons d'abord la première objection.

Voici comment s'exprime Hérodote : « Auparavant, comme Darius avait envoyé des hérauts à Athènes et à Sparte pour demander la terre et l'eau, ces deux villes les avaient jetés, Athènes, dans le Barathron, Sparte, dans un puits, en leur disant qu'ils eussent à prendre là la terre et l'eau qu'ils devaient porter au Roi » (VII, 133). Outre l'ironie manifeste de cette réponse, on remarque que les deux actes en question, accomplis sans doute isolément, sont ici associés de telle sorte qu'il semble y avoir eu entente entre Athènes et Sparte pour offrir,

1. Gobineau (de), *Histoire des Perses*, t. II, p. 136.
2. Kirchhoff (Ad.), *Ueber die Entstehungszeit des herodotischen Geschichtswerkes*, 2e éd., 1878, p. 23-24.
3. Wecklein, *Ueber die Tradition der Perserkriege*, p. 42.
4. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 108, note 1.
5. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 58, note 1.

à elles deux, au Roi le double symbole de la soumission. Il y a là une sorte de plaisanterie, de jeu de mots, et le tour humoristique qu'affecte l'anecdote trahit une tradition née tout au moins quelque temps après l'attentat. Mais, pour revêtir une forme piquante, cette tradition est-elle dénuée de fondement? Une version un peu arrangée d'un fait ne permet pas de conclure nécessairement à la fausseté de ce fait, surtout lorsque, comme ici, l'on voit sans peine ce qui a pu donner lieu à la plaisanterie : Athènes et Sparte ayant toutes deux répondu par la même violence aux sommations injurieuses de la Perse, quoi de plus naturel que de voiler ce double attentat sous l'apparence d'une bravade spirituelle? N'était-ce pas en quelque sorte excuser, que dis-je? glorifier les deux villes que de présenter ainsi le traitement infligé par elles aux messagers du Grand Roi? Quelle que soit l'origine de cette tradition, elle nous semble reposer sur un fait certain, et même sur deux; car il n'y a pas lieu de douter de l'un si l'on accepte l'autre, et Athènes dans cette affaire apparaît comme aussi coupable que Sparte.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi Hérodote ne parle-t-il pas de la chose à l'endroit où c'était le plus naturel, au chap. 49 du liv. VI, lorsqu'il mentionne le départ des messagers royaux pour les villes grecques? Pourquoi attend-il jusqu'au chap. 133 du liv. VII, pour rappeler cette première ambassade, à propos des hérauts envoyés par Xerxès avant la seconde guerre médique? Plusieurs raisons, qu'on peut être tenté d'invoquer d'abord, n'ont pas de valeur : il arrive souvent, par exemple, qu'Hérodote fait allusion d'avance à un récit qu'il réserve pour un chapitre suivant; mais dans ce cas il annonce toujours par un mot le renvoi à un développement ultérieur, et en outre la place qu'il donne alors à l'anecdote se justifie toujours d'elle-même par une raison de clarté. Tel n'est pas le cas ici : pour la suite du récit, le meurtre des ambassadeurs serait de toutes manières mieux placé au livre VI qu'au livre VII. Dira-t-on, d'autre part, que l'historien n'a pas voulu, avant l'exposé de la bataille de Marathon, rappeler un acte après tout coupable des deux grandes cités grecques, afin de ménager l'honneur d'Athènes? Mais la prévention de l'historien en faveur de la Grèce ne va jamais jusqu'à lui faire oublier ni dissimuler les fautes, les violences, les discordes de ses compatriotes. D'ailleurs, la même raison l'aurait empêché d'avouer au livre VII ce qu'il aurait caché au livre précédent. Il était même plus facile, au livre VI, d'expliquer la violence de Sparte et d'Athènes par un beau

mouvement de patriotisme et d'indignation, en présence de l'humble soumission des autres cités. La raison du silence d'Hérodote est, d'après M. Kirchhoff, toute différente : c'est que l'historien, en écrivant le livre VI, n'avait pas connaissance du meurtre des envoyés de Darius; il apprit cette tradition plus tard, au moment où il composait le livre VII, et il l'introduisit aussitôt dans la partie qu'il rédigeait alors.

Bien que nous ayons déjà, dans notre *Introduction*, examiné et réfuté, ce semble, cette théorie [1], voyons comment l'hypothèse de M. Kirchhoff, à supposer même qu'elle fût justifiée d'ailleurs par les faits, lui permet de considérer comme légendaire la tradition relative au meurtre commis par les Athéniens.

En écrivant le chap. 49 du liv. VI, Hérodote, dit M. Kirchhoff, ne connaissait rien de toute cette affaire; il n'en avait pas davantage entendu parler, lorsqu'il écrivit le chap. 94 du même livre, puisque, rappelant alors les causes de la campagne dirigée par Darius contre la Grèce, il ne fait pas allusion à cette violation flagrante du droit des gens. Mais, entre l'époque où il composa le second de ces chapitres (c'est-à-dire après l'été de 431 [2]) et celle où il composa le chap. 137 du liv. VII (c'est-à-dire après l'automne de 430), il eut connaissance de toute cette tradition à l'occasion du fait suivant : vers la fin de l'été de 430, cinq ambassadeurs de Lacédémone, envoyés auprès du Grand Roi pour solliciter son appui contre Athènes, furent arrêtés en route par le fils du roi thrace Sitalcès, et livrés aux Athéniens, qui les mirent à mort. Or, parmi ces cinq députés, il y en avait deux, Anéristos et Nicolaos, au sujet desquels on remarqua alors que leurs pères, Sperthias et Boulis, avaient été déjà envoyés en ambassade auprès du roi de Perse, mais pour une cause tout autre : il s'agissait d'apaiser le courroux de Talthybios, et ces deux citoyens s'étaient offerts pour aller expier le meurtre commis jadis sur les députés de Darius, au temps de Cléomène. Ce meurtre fut ainsi rappelé en 430 à l'occasion d'un fait tout récent, et voilà comment il vint à la connaissance d'Hérodote. La parenté d'Anéristos et de Nicolaos avec Sperthias et Boulis n'a pu être signalée qu'à Sparte, et c'est à Sparte aussi que tout ce récit a été fait à Hérodote.

1. Cf. ci-dessus, p. 38 et suiv.
2. A cause d'une allusion, dans le ch. 91, à un fait de l'été de 431.

Jusqu'ici cette explication, on le voit, ne tend à rejeter aucun des faits attestés par l'historien, ni le dévouement de Sperthias et Boulis, ni la cause première de ce dévouement. Toutefois on peut trouver déjà dans cette hypothèse une forte invraisemblance. Que l'acte héroïque des deux citoyens spartiates ait échappé jusqu'en l'année 430 aux recherches d'Hérodote, et que ce souvenir de famille ait été évoqué seulement plus tard, à propos d'une coïncidence singulière, cela se comprend; mais est-ce que le meurtre ancien des députés perses, s'il était authentique (et M. Kirchhoff ne le nie pas), n'avait pas dû produire en Grèce quelque éclat? et peut-on admettre sans invraisemblance que l'historien, si bien renseigné d'ailleurs sur Cléomène et sur l'histoire de Sparte avant la campagne de Marathon, n'en ait jamais entendu parler?

Ce n'est pas tout : le chap. 133 du liv. VII, qui, d'après M. Kirchhoff, aurait été composé en même temps que l'histoire de Sperthias et Boulis, en 430, contient la mention du meurtre commis à Athènes sur la personne des députés de Darius, et l'historien ajoute qu'il ignore les conséquences que ce crime a eues pour Athènes. Ainsi la même tradition spartiate aurait appris à Hérodote l'envoi de Sperthias et Boulis à Suse et le meurtre commis par les Athéniens en 491, ou du moins Hérodote aurait recueilli en même temps à Sparte la tradition relative à Sperthias et Boulis, et à Athènes celle du meurtre des messagers perses. Dans les deux cas, conclut M. Kirchhoff, la tradition relative à Athènes n'a aucune valeur : car ou bien les Spartiates ont prêté aux Athéniens un acte semblable au leur, ou bien ceux-ci, en apprenant l'acte de bravoure, le haut fait des Spartiates en réponse à l'indigne sommation de Darius, se sont attribué volontairement un exploit analogue.

Nous ne pouvons accepter ni l'une ni l'autre de ces deux alternatives. Si c'est Sparte qui attribuait à Athènes le crime de 491, on ne comprend pas qu'Hérodote, en 430, ait accepté les yeux fermés et rapporté sans preuve un tel fait. De plus, d'après la forme du récit, la tradition représentait ce double attentat plutôt comme glorieux que comme coupable, et dès lors il n'est pas probable que Sparte en ait gratuitement fait honneur à Athènes. D'autre part, si, comme le pense M. Wecklein, c'est Athènes qui n'a pas voulu rester en arrière de Sparte dans le traitement infligé aux ambassadeurs de Darius, comment se fait-il que cette fanfaronnade n'ait pas été connue plus tôt

d'Hérodote? Antérieure aux événements de 430, elle n'aurait pas échappé à l'historien; imaginée seulement après 430, elle est invraisemblable; car les Athéniens n'auraient pas songé, à l'occasion même du meurtre des ambassadeurs de Lacédémone en 430, à se charger dans le passé d'une autre infraction au droit des gens.

Ainsi, même en acceptant provisoirement le système de M. Kirchhoff sur la composition des livres VI et VII d'Hérodote, on n'arrive pas à expliquer l'origine de la prétendue légende relative au meurtre des envoyés perses à Athènes.

Une autre hypothèse sur la composition de l'ouvrage d'Hérodote consiste, nous l'avons vu, à supposer des additions au texte primitif. C'est celle que nous avons adoptée plus haut. Comment peut-elle servir à résoudre la question particulière qui nous occupe? De deux chose l'une : ou bien tous les chap. 133-137 du liv. VII ont été ajoutés par Hérodote après l'année 430, à l'occasion du meurtre récent des ambassadeurs spartiates, ou bien le chap. 137 seul, qui se rapporte expressément à ce fait, doit être considéré comme une addition. De ces deux explications, la première se heurte exactement aux mêmes objections que nous venons de faire au système de M. Kirchhoff, et, de plus, on ne comprend pas alors pourquoi l'historien a introduit cette addition à un endroit de son œuvre où elle n'est vraiment pas à sa place. Reste la seconde explication : l'historien avait déjà écrit les chapitres 133-136, c'est-à-dire toute l'histoire de Sperthias et Boulis, lorsqu'il apprit, après 430, l'aventure de leurs fils, et il se contenta d'ajouter la mention de cette aventure à la suite du chapitre 136. Dans cette hypothèse, il n'y a plus à expliquer qu'une chose : pourquoi cette histoire de Sperthias et Boulis, rattachée au souvenir du meurtre commis à Sparte en 491, se trouvait-elle là, dans le récit de la seconde guerre médique, et non au livre VI? Bien que la priorité des trois derniers livres d'Hérodote ne nous ait pas paru un fait démontré, nous n'avons pas écarté l'hypothèse que certains morceaux aient pu être composés d'avance par l'historien : de ce nombre seraient précisément ces chapitres du livre VII, qui appartiennent à un ensemble facile à séparer du reste de l'ouvrage, à l'exposé des grands préparatifs de Xerxès contre la Grèce.

Si l'on accepte cette hypothèse, on conçoit qu'Hérodote ait pu connaître dès son arrivée en Grèce, et peut-être même auparavant, la tradition relative au meurtre des envoyés perses, tant à Athènes

qu'à Sparte, et qu'il ait placé ce récit à l'endroit où nous le lisons encore aujourd'hui.

Il faut ajouter que le silence d'Hérodote sur cette affaire au chap. 94 du liv. VI peut s'expliquer encore par d'autres raisons. Et d'abord, le fait même du crime n'avait pas eu peut-être autant d'importance aux yeux des Perses qu'on serait tenté de le croire. Les ambassadeurs du Grand Roi sont assurément des interprètes, c'est-à-dire des sujets grecs [1], et non pas de hauts personnages de la cour perse; dès lors Darius pouvait attacher un médiocre intérêt à la question de savoir si ces hérauts avaient été tués ou étaient revenus les mains vides : le fait de la rébellion était toujours le même, et nous voyons en effet Datis, malgré le meurtre des hérauts à Sparte, attaquer directement Érétrie et Athènes. En outre, il faut remarquer que l'historien rappelle en cet endroit les causes de la guerre antérieures à l'envoi des hérauts : il ne dit pas que l'expédition était dirigée contre ceux qui avaient violé le droit des gens; il ne dit même pas que Darius voulait soumettre ceux qui avaient refusé de donner la terre et l'eau; il dit : « τοὺς μὴ δόντας αὐτῷ γῆν τε καὶ ὕδωρ » (VI, 94). Il se place donc en quelque sorte avant l'envoi des hérauts, et, très justement, il cite comme la raison dernière et la meilleure de l'expédition ce besoin de conquête qui poussait Darius à soumettre par la force les villes qui ne reconnaîtraient pas sa domination.

Aucun des autres textes anciens relatifs au même sujet ne nous semble indépendant de celui d'Hérodote. Si les uns nomment Miltiade comme l'auteur de l'attentat commis à Athènes [2], et d'autres Thémistocle [3], c'est parce que la tradition aime toujours à trouver un homme à qui imputer la responsabilité ou l'honneur d'un acte aussi important. En réalité, une pareille action ne put guère s'accomplir que sous le coup d'une violente exaspération populaire, dont aucun homme d'État peut-être n'aurait été le maître. Il n'en est pas moins vrai que Miltiade et Cléomène, alors tout-puissants à Athènes et à Sparte, doivent avoir été, sinon les complices, du moins les témoins responsables de cette violation du droit des gens.

1. Cf. Plutarque, *Thémistocle*, 6.
2. Pausanias, III, 12, § 7.
3. Plutarque, *Thémistocle*, 6.

III

La guerre entre Athènes et Égine.

L'envoi des hérauts perses eut pour résultat de diviser aussitôt la Grèce. Égine ayant donné à Darius la terre et l'eau, Athènes et Sparte se tournèrent contre elle; mais cet essai d'alliance ne devait pas durer. Tandis qu'Athènes, fortement engagée par Miltiade dans une politique active, ne se départit plus désormais de l'attitude qu'elle avait prise d'abord, il n'en fut pas de même à Sparte : à peine l'initiative d'Athènes eut-elle provoqué la démarche personnelle de Cléomène à Égine, que l'hostilité du roi Démarate, soutenu par les éphores, se déclara. Dès lors ce fut entre les deux rois et ensuite entre leurs successeurs une rivalité constante, dont le résultat fut d'isoler Athènes en face du barbare.

Les détails de cette lutte sont rapportés par Hérodote avec une exactitude incontestée (VI, 87-93) : l'échec de Cléomène à Égine, par suite des manœuvres secrètes de Démarate; l'accusation dirigée contre Démarate, à l'instigation de Cléomène, par Léotychide, la consultation de l'oracle de Delphes, qui, gagné par Cléomène, se prononce contre Démarate; la déposition et la fuite de ce prince; son séjour à la cour du roi de Perse; l'entreprise commune de Cléomène et de Léotychide contre Égine; la remise des otages éginètes à Athènes; puis la découverte des menées de Cléomène contre Démarate, son voyage en Thessalie, ses intrigues en Arcadie, son retour à Lacédémone et sa mort; à partir de ce moment, la prépondérance à Sparte des éphores et du parti hostile à Léotychide, c'est-à-dire à la politique d'action inaugurée par Cléomène; la démarche inutile de Léotychide auprès des Athéniens pour obtenir la reddition des otages; enfin le commencement des hostilités entre Égine et Athènes, le secours de vingt vaisseaux prêté par Corinthe aux Athéniens, le soulèvement populaire de Nicodromos, la répression sanglante exercée par le parti aristocratique à Égine, les batailles livrées sur mer entre Athéniens et Éginètes avec des chances variées : voilà tous les faits qu'Hérodote place entre l'envoi des hérauts perses et l'expédition de Datis et d'Artapherne.

La seule question qui divise ici les historiens modernes de cette

guerre est de savoir si tous ces événements se sont passés effectivement, comme l'indique Hérodote, avant la bataille de Marathon, ou bien si une partie ne doit pas être reportée au delà de cette date [1]. Cette question chronologique ne peut pas être laissée tout à fait de côté, bien qu'elle n'intéresse pas directement la guerre médique; car, pour bien apprécier le rôle d'Athènes à Marathon, il est important de savoir si, à ce moment même, sa marine était exposée aux dangers d'une guerre avec Égine; d'un autre côté, l'attitude de Sparte en présence de l'invasion barbare doit être expliquée différemment suivant qu'on suppose Cléomène encore au pouvoir avec Léotychide, ou Léotychide dominé par le parti adverse.

En considérant les motifs invoqués de part et d'autre, il nous semble que deux objections seulement ont été présentées à la suite chronologique des faits, telle qu'elle apparaît dans le récit d'Hérodote. C'est d'abord la difficulté de placer tant d'événements entre le printemps de 491 et l'été de 490; et ensuite c'est l'assertion, souvent reproduite ailleurs dans Hérodote, que la guerre avec Égine fut ce qui détermina la formation de la marine athénienne avant Salamine.

La première objection n'est pas décisive; car M. Busolt a montré, par le détail, qu'il n'y avait aucune impossibilité à faire tenir dans l'espace de douze ou de quatorze mois tous les faits que raconte Hérodote. En effet, d'une manière certaine, l'avènement de Léotychide eut lieu dans l'été de 491 [2]. Entre l'envoi des hérauts perses au printemps et cet avènement se placent donc nécessairement tous les faits relatifs à la destitution de Démarate; l'automne et l'hiver suffisent amplement pour les voyages et la mort de Cléomène; la guerre avec Égine éclate au printemps de 490, et c'est avant Marathon qu'a lieu le soulèvement de Nicodromos avec ses conséquences. Mais Hérodote lui-même indique que la guerre se prolongea encore après cette époque : c'est ainsi qu'il attribue à un temps ultérieur les incursions de Nicodromos établi à Sunium (VI, 90). Et ce fait nous amène à la seconde objection, qui n'est pas plus concluante que la première : la vraie formation de la marine athénienne date d'une époque certai-

1. Duncker place en l'année 487 seulement le début de cette guerre (*Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 170). Curtius est d'un avis différent (*Histoire grecque*, tr. Bouché-Leclercq, t. II, p. 233, note 2), ainsi que Busolt (*Griech. Gesch.*, t. II, p. 62, note 1).

2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 60, note 2.

nement postérieure à Marathon; la loi de Thémistocle est de l'année 483/2 [1], et la guerre peut s'être continuée jusque-là. Mais ce n'est pas de cette époque que parle Hérodote dans le passage qui nous occupe : quand Athènes emprunte à Corinthe 20 vaisseaux, elle possède une flotte composée en tout de 70 navires (VI, 89); or c'est précisément une flotte de 70 navires que le peuple confie à Miltiade après Marathon (VI, 132). Il y a là un indice qui nous paraît décisif.

Nous ne pensons donc pas qu'Hérodote ait intercalé à tort le récit de ces événements entre l'envoi des hérauts perses et l'expédition de Datis. Nous acceptons sur ce point son témoignage comme sur la plupart des détails de cette guerre. Toutefois, comme l'historien touche ici à un sujet particulièrement délicat, aux rivalités des villes grecques, il est intéressant de déterminer dans quelle mesure ses dispositions personnelles peuvent s'être fait jour dans ce récit.

Un aveu qui nous paraît d'abord singulier, mais qui révèle chez Hérodote une remarquable franchise, est la remarque qu'il fait à propos de la plainte portée par les Athéniens à Sparte contre Égine : les Athéniens, dit-il, saisirent avec joie l'occasion d'accuser les Éginètes (VI, 49). Sans doute il ajoute ensuite qu'Athènes reprochait à Égine d'avoir trahi la Grèce; mais il n'oublie pas que l'intérêt et un secret désir de vengeance secondaient alors dans l'esprit des Athéniens leur généreux souci de la défense nationale.

Aussi impartial paraît Hérodote dans le récit des rivalités des rois spartiates. Il déclare, il est vrai, que Cléomène, en agissant contre Égine, travaillait pour le bien commun de la Grèce, et que Démarate le calomniait dans un esprit de haine (VI, 61). Mais aussitôt après il s'étend longuement sur Démarate, sur sa naissance et sur les manœuvres de Cléomène à son égard : toute l'histoire de Démarate est racontée avec complaisance et sympathie, sans que jamais on sente chez l'historien la moindre aversion pour le traître à la cause grecque. Démarate est plutôt une victime de Cléomène et de Léotychide, et la mort de Cléomène semble même à Hérodote la juste punition des fraudes commises par lui pour perdre Démarate : point de vue moral et religieux sans doute, mais en somme point de vue favorable à l'exilé, au futur compagnon de Xerxès dans la campagne de Salamine. Et, de fait, on a supposé que quelques récits relatifs à Démarate

1. Sous l'archontat de Nicodémos ou Nicomédès (Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22).

avaient été recueillis par Hérodote en Asie, chez les descendants du roi spartiate, devenus les hôtes de la Perse [1]. On voit que de toutes façons l'historien, à la veille de raconter la bataille de Marathon, est exempt de préjugés patriotiques.

Il est moins exempt peut-être de préventions à l'égard d'Athènes. Sa complaisance pour cette ville est sensible dans le récit de la guerre avec Égine : quoique le signal de la guerre nous paraisse résulter du refus d'Athènes de rendre les otages éginètes, Hérodote tient à ce qu'Athènes n'ait eu aucun tort; ce n'étaient là, dit-il, que de légitimes représailles (VI, 87) : Égine n'avait pas été punie des mauvais traitements qu'elle avait jadis infligés aux Athéniens pour faire plaisir à Thèbes; et de même, faisant allusion à un fait récent de la guerre du Péloponnèse (431), à l'expulsion des Éginètes chassés de leur île par les Athéniens, l'historien rattache ce châtiment au crime commis par le parti aristocratique sur les partisans de Nicodromos (VI, 91). C'est là, il faut le reconnaître, faire servir un peu trop facilement la morale à la défense d'une cause. Mais nous devons ajouter qu'Hérodote ne se dissimule pas, au fond, le procédé injuste d'Athènes à l'égard des otages, et la leçon que Léotychide fait entendre aux Athéniens, sous la forme d'une sorte d'apologue historique (VI, 86), n'est autre chose que l'opinion même d'Hérodote sur la conduite de ses amis les Athéniens.

Ainsi l'impartialité de l'historien entre les villes et les partis n'est légèrement compromise que par sa prédilection pour Athènes; mais cette prédilection ne lui fait pas méconnaître les actes de violence dont les Athéniens se rendent coupables comme les autres Grecs.

Cette disposition d'esprit a permis à Hérodote d'apprécier équitablement et de rapporter sans feinte les principaux faits de la guerre entre Égine et Athènes : ce qui ressort avant tout de son récit, c'est que, sous la conduite de Miltiade, la ville, directement menacée par le barbare, dut agir à l'égard d'Égine avec plus de fermeté et de décision que jamais; car, après avoir eu Cléomène pour allié, elle se trouvait désormais abandonnée par les éphores et le gouvernement de Sparte.

1. Xénophon, *Helléniques*, III, 1, § 6; *Anabase*, II, 1, § 3; VII, 8, § 17. — Cf. Duncker, *Gesch. des Allerth.*, t. VII, p. 164, note 1; p. 206, note 1; p. 259, et Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 115, note 1. — On a vu plus haut, p. 176 et suiv., que M. Trautwein suppose, mais sans raison suffisante, un écrit inspiré directement par le roi Démarate lui-même, les *Mémoires* de Dicæos.

CHAPITRE IV

L'EXPÉDITION DE DATIS ET D'ARTAPHERNE
LA BATAILLE DE MARATHON

I

Les forces de l'armée perse. — Datis à Naxos, Délos, Carystos, et Érétrie. — La prise d'Érétrie. — Le débarquement des Perses dans la plaine de Marathon.

Les premières opérations militaires de la flotte et de l'armée perses, jusqu'au débarquement dans la plaine de Marathon, sont exposées par Hérodote en quelques chapitres (VI, 94-102), avec brièveté et clarté, presque sans digression [1]. Les principaux traits de ce récit ne donnent prise à aucune objection fondamentale : la présence de nouveaux généraux à la tête de l'armée perse; le plan inauguré par Datis pour attaquer la Grèce; la soumission volontaire de la plupart des îles; le siège des villes réfractaires, comme Naxos et Carystos; l'arrivée à Érétrie, les combats livrés autour des murs, enfin le pillage et l'incendie de la ville : tous ces préliminaires de Marathon paraissent conformes à la vérité.

Dans le détail, cependant, quelques points méritent l'attention particulière de la critique.

Les forces perses, rassemblées en Sicile, se composaient, dit Hérodote, d'une infanterie « nombreuse et bien équipée » (VI, 95) et d'un

1. Les dernières lignes du chap. 98 seules ont ce caractère.

corps de cavalerie. Les troupes à pied furent embarquées sur la flotte, qui comptait 600 vaisseaux. Pour la cavalerie, des bâtiments de transport avaient été commandés tout exprès par Darius : l'historien n'en donne pas le nombre.

La détermination du chiffre exact de l'armée perse a beaucoup exercé les historiens modernes de cette guerre. La plupart écartent avec raison les données précises, mais mal fondées, des écrivains postérieurs à Hérodote : le renseignement de Cornelius Nepos[1], dérivé sans doute d'Éphore, paraît provenir d'une conception *a priori*, qui représentait l'armée perse comme dix fois plus forte que l'armée grecque (100 000 hommes contre 10 000). D'autre part, un seul texte donné pour antérieur à Hérodote, une prétendue épigramme de Simonide, fournirait un chiffre de 90 000 hommes, à condition toutefois d'y corriger un des mots les plus importants[2] : tout nous porte à croire que l'épigramme n'est pas de Simonide, et que la correction, destinée à diminuer une exagération évidente, est pour cette raison même inutile ; car, du moment où il s'agit d'une amplification poétique de basse époque, les absurdités les plus fortes ne sont-elles pas les plus vraisemblables ? Reste le témoignage d'Hérodote : presque tous les savants s'attachent au nombre de 600 vaisseaux, et calculent ensuite, par analogie, le total de l'armée perse d'après le nombre d'hommes que chacun de ces vaisseaux pouvait contenir. Mais tout ce calcul est approximatif.

On ne peut s'empêcher de remarquer, en effet, que le nombre de 600 paraît représenter dans l'esprit d'Hérodote l'effectif en quelque sorte invariable de la flotte barbare avant les grands préparatifs de Xerxès : c'est le chiffre de la flotte de Darius au Bosphore, c'est aussi le chiffre à la bataille de Ladé. Or dans ces trois circonstances, à Marathon, à Ladé, au Bosphore, les éléments qui composent la flotte perse ne sont pas les mêmes, de sorte que, si le chiffre de 600 vaisseaux était prouvé pour l'expédition de Scythie, il deviendrait douteux

1. Cornelius Nepos, *Miltiade*, 4-5.

2. Simonide, fr. 90 (éd. Bergk). L'orateur Lycurgue (*contre Léocrate*, 109) cite cette épigramme sous la forme suivante :

Ἑλλήνων προμαχοῦντες Ἀθηναῖοι Μαραθῶνι
χρυσοφόρων Μήδων ἐστόρεσαν δύναμιν.

Mais le scoliaste d'Aristide le Rhéteur (II, 511) cite ainsi le second vers : ἔκτειναν Μήδων ἐννέα μυριάδας. Bergk propose de considérer cette variante comme authentique, à condition de lire ἔκλειναν (*ont mis en fuite*) au lieu de ἔκτειναν (*ont mis en pièces*).

pour la bataille de Ladé et pour celle de Marathon; inversement, si l'historien avait recueilli sur la flotte de Datis une tradition véridique, il s'en faudrait de beaucoup que cette tradition fût applicable aux expéditions antérieures. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les stèles de Byzance, vues par Hérodote, ne peuvent pas être considérées comme la source directe de son témoignage, puisqu'elles lui fournissaient à peine quelques lignes écrites en caractères assyriens, et que ces caractères étaient inintelligibles pour lui. L'effectif de la flotte perse pouvait être mieux attesté pour Marathon; car les Athéniens, postés sur les collines qui dominent la plaine à l'ouest, avaient eu le loisir de compter les vaisseaux mouillés dans la baie, comme ils eurent, après la bataille, celui de compter les morts. Toutefois, dans ce cas même, le témoignage traditionnel des Athéniens ne devrait être accepté que sous toutes réserves.

Même en admettant ce chiffre, on arrive, pour la somme des troupes embarquées sur la flotte perse, aux résultats les plus différents : l'auteur d'une étude spéciale sur les guerres médiques, M. Devaux, évalue le nombre des combattants à un maximum de 30 000 hommes [1]; d'autres savants (MM. Duncker [2], Fleischmann [3], Busolt [4]), partant du même principe, adoptent le chiffre rond de 60 000. Il ne serait pas interdit de soutenir que ce chiffre est encore trop faible; car tous ces calculs reposent sur une comparaison avec les transports de troupes sur les vaisseaux grecs pendant la guerre du Péloponnèse; or nous savons que, dans une autre circonstance, les Thébains embarquèrent jusqu'à 150 hommes sur un seul vaisseau [5].

Ajoutons que le chiffre total de l'armée perse à Marathon serait toujours inconnu, même si les critiques s'entendaient sur le nombre des hommes embarqués à bord de la flotte. Car, outre que le corps de cavalerie resterait toujours en dehors de tous les calculs possibles, il faut tenir compte encore des contingents ioniens levés par Datis dans les îles : Hérodote dit formellement que les Carystiens refusaient de faire campagne contre Érétrie et Athènes (VI, 99).

1. Devaux (P.), *Mémoire sur les guerres médiques*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XLI (1875), p. 17.
2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 114 et 132.
3. Fleischmann, *Die Schlacht bei Marathon*, dans *Blätter für das bay. Gymnasialwesen*, t. XIX (1883), Beilage I.
4. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 64, note 4.
5. Xénophon, *Helléniques*, V, 4, § 56.

Duncker a pensé pouvoir déterminer autrement le nombre des soldats perses : il s'appuie sur la disposition des deux armées avant et pendant la bataille, et sur l'espace occupé par chacune d'elles [1]. Mais il est évident que cette méthode repose sur des combinaisons plus hypothétiques encore que toutes celles qui se fondent sur le nombre des vaisseaux.

On s'est demandé pourquoi Hérodote, ordinairement si empressé à rapporter tout ce qu'on dit, n'a pas même indiqué un chiffre pour l'armée perse à Marathon, non plus que pour l'armée athénienne. Est-ce que par hasard la tradition aurait été muette sur ce point? M. Fleischmann tend à le croire [2], et la raison qu'il en donne est qu'Athènes préférait laisser dans l'ombre des chiffres qui eussent révélé l'infériorité de sa victoire, par rapport aux batailles livrées plus tard par toute la Grèce contre les troupes innombrables de Xerxès. L'explication est ingénieuse; mais est-ce bien ainsi que procède une tradition orale? Elle produit des chiffres exagérés, plutôt que de passer la vérité sous silence, et nous inclinerions plus volontiers à penser qu'Hérodote, en présence de données tout à fait inacceptables, a voulu, sans diminuer en rien la valeur des Athéniens, rester autant que possible dans la vraisemblance. Tout son récit de Marathon a ce caractère.

La tradition des Naxiens, elle aussi, aurait fourni sans doute à l'historien une explication plus glorieuse de leur attitude en face de Datis. Plutarque nous apprend que les chroniqueurs locaux attribuaient aux insulaires, d'abord retirés dans leurs montagnes, une victoire décisive sur les Perses, déjà maîtres de leur ville [3]. Cette revanche immédiate des Naxiens est démentie par ce fait que, en 480, l'île, encore soumise aux Perses, dut fournir plusieurs vaisseaux à la flotte de Xerxès : l'exploit du triérarque Démocritos de Naxos fut de passer avec ces vaisseaux dans le camp des Grecs (VIII, 46), malgré les ordres de son gouvernement, qui sans doute était alors aristocratique. Hérodote ne nous éclaire pas sur ces affaires intérieures de l'île; mais son témoignage, dans sa sobriété, paraît reproduire exactement la vérité.

Lors du passage de la flotte perse à Délos, Hérodote signale deux

1. Duncker, *Strategie und Taktik des Miltiades*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1886, p. 393 et suiv.
2. Fleischmann, *op. cit.*, p. 237.
3. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 29.

faits intéressants : le sacrifice de Datis à Apollon et le tremblement de terre de l'île (VI, 97 et 98).

Le premier de ces faits peut-il être considéré comme authentique? et, dans ce cas, quel en est le sens? Si le respect témoigné par le général perse au dieu de Délos n'avait d'autres garants que les Déliens eux-mêmes, il serait permis de soupçonner de leur part une raison imaginée pour excuser leur conduite à l'égard de Datis : l'île, en offrant volontairement son hommage aux Perses, n'aurait-elle pas mérité d'être respectée et honorée par eux? Mais une autre tradition, et d'une source différente, atteste le même respect de Datis pour Apollon. Hérodote raconte que, dans sa retraite après la bataille de Marathon, Datis trouva sur un vaisseau phénicien une statue dorée d'Apollon (VI, 118). En apprenant que cette statue venait de Délion en Béotie, Datis ne put pas la reporter lui-même en cet endroit; mais, comme il était alors près de Myconos, il fit un léger détour pour aborder à Délos, et pria les Déliens de rendre cette statue au temple d'où elle venait. Les Déliens, au lieu de s'acquitter de cette mission, gardèrent la statue pendant vingt ans, jusqu'au jour où les Thébains la réclamèrent et vinrent eux-mêmes la reprendre. Cette dernière partie du récit ne laisse aucun doute sur l'origine thébaine de l'anecdote : c'est à Délion qu'Hérodote aura vu la statue dorée, et qu'il en aura entendu raconter l'histoire. Ainsi le respect de Datis pour l'île sacrée d'Apollon semble incontestable [1], et la cause n'en est pas difficile à trouver : il ne s'agit pas là d'une tolérance générale pour la religion grecque (l'incendie de Naxos et d'Érétrie en est la preuve), ni même d'une considération particulière pour la ville sainte qui avait été l'ancien centre religieux des Ioniens, bien que cette considération ait pu avoir quelque poids; mais Datis vénérait dans Délos le berceau d'une divinité qui personnifiait, comme Mithra, la lumière du jour [2].

Le tremblement de terre de Délos a été souvent cité comme un exemple curieux des confusions que peut commettre une tradition

1. Les Déliens entretinrent soigneusement dans la suite le souvenir des hommages rendus à leur dieu par le général perse : les inventaires de l'année 279 mentionnent une offrande qui porte le nom de Datis (Homolle, *Comptes et inventaires des temples déliens de l'année 279*, dans le *Bull. de corr. hellén.*, t. XV (1891), p. 140-141); mais il est évident que ce nom, gravé en surcharge, à la place d'un autre, dans l'inventaire de 279, a été mis là d'une façon arbitraire, pour rappeler seulement le souvenir dont se glorifiaient les Déliens.

2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 116.

orale. Thucydide affirme en effet que l'île ressentit un tremblement de terre peu avant l'année 431, et que jusqu'à cette époque elle n'avait jamais éprouvé la moindre secousse [1]. Or Hérodote rapporte qu'un tremblement de terre eut lieu à Délos en 490, et que ce tremblement de terre fut le premier et le dernier, au témoignage des Déliens (VI, 98). Chacun de ces deux phénomènes avait été d'ailleurs interprété de la même manière, comme un indice des malheurs que devait causer la guerre du Peloponnèse, ou des dangers dont l'invasion perse allait menacer la Grèce. La contradiction est formelle entre les deux historiens : comment convient-il de la résoudre?

De deux choses l'une : ou bien Thucydide a prétendu réfuter une assertion erronée d'Hérodote, ou il a reproduit une tradition populaire sans songer à se mettre en contradiction avec son prédécesseur. La première hypothèse se heurte, suivant nous, à une difficulté insurmontable : pour que Thucydide réfute Hérodote, il faut qu'il soit sûr de son fait, et par conséquent, nous devons affirmer, sur sa foi, que le seul tremblement de terre de Délos eut lieu un peu avant l'année 431, et qu'il n'y en avait jamais eu d'autre auparavant. Mais que devient alors l'assertion d'Hérodote? Car enfin les Déliens ne l'ont pas trompé au point d'inventer de toutes pièces un fait absolument faux! A cette objection on répond que, sans le tromper, les Déliens lui ont présenté comme un signe avant-coureur de l'invasion médique un phénomène qui se produisit plus tard, et que ce même phénomène fut dans la suite interprété comme le présage des maux de la guerre du Péloponnèse : il n'y aurait eu en réalité qu'un seul tremblement de terre [2]. Mais alors Thucydide n'a pas été moins dupe qu'Hérodote, et le prétendu tremblement de terre de l'année 431 date d'au moins trente ans plus tôt. Thucydide aurait-il commis une pareille erreur, sur un point où il aurait eu précisément la prétention de corriger Hérodote?

L'autre hypothèse permet de croire que ni Thucydide ni Hérodote ne sont tombés dans une telle confusion. Thucydide, avons-nous dit [3], a pu critiquer Hérodote, dans son résumé de l'histoire ancienne de la Grèce; mais comment l'aurait-il consulté encore pour l'histoire de la guerre du Péloponnèse? Or il s'agit, dans le passage qui nous occupe, des vaines terreurs qui s'emparèrent de la foule au début des hostilités,

1. Thucydide, II, 8.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 16. — Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 65, note 3.
3. Cf. ci-dessus, p. 52-53.

des prodiges survenus, des prédictions répandues dans le peuple. L'historien n'attache aucune valeur à ces manifestations de la superstition populaire; il se contente de rapporter ce qu'on disait alors dans Athènes. « Un tremblement de terre avait eu lieu à Délos! De mémoire d'homme on n'avait rien vu de pareil! » Voilà tout ce que comporte son témoignage, et ce n'est pas dans un passage où Thucydide n'exprime pas même sa propre opinion qu'on doit chercher une réfutation d'Hérodote. S'il en est ainsi, c'est la tradition seule qui se montre ici coupable d'un oubli : en 431, il n'y avait pas eu de tremblement de terre à Délos depuis environ soixante ans; un phénomène aussi rare pouvait bien paraître un fait inouï, un véritable prodige.

Mais Hérodote ne dit pas seulement que le tremblement de terre de 490 fut le premier, il ajoute aussi que ce fut le dernier jusqu'à lui (μέχρι ἐμεῦ), et, comme dans le même chapitre il fait allusion aux premières luttes de Sparte et d'Athènes, ce passage, écrit après 431, a paru contenir une réfutation de la tradition reproduite par Thucydide. Ce n'est pas ainsi que nous interprétons ce chapitre. L'allusion à la guerre du Péloponnèse nous semble être une note additionnelle. L'historien avait d'abord simplement noté ce que les Déliens lui avaient dit lors de son voyage à Délos, et il avait pu déclarer alors avec raison que le tremblement de terre de 490 avait été le premier et le dernier. Plus tard, après 431, lorsqu'il revisa ce passage, ou bien il n'eut pas connaissance du nouveau tremblement de terre, ou bien il n'en tint pas compte.

Le récit de la prise d'Érétrie dans Hérodote (VI, 99-101) a paru à quelques savants trahir une préoccupation fâcheuse : l'historien se serait efforcé de défendre Athènes contre le reproche d'avoir abandonné sa voisine. L'éditeur Stein signale déjà cette tendance, sans affirmer toutefois que les faits aient été pour cela altérés par Hérodote. M. Wecklein va plus loin : selon lui, la tradition athénienne n'accusait les Érétriens d'irrésolution, que pour dissimuler la lâcheté des clérouques athéniens de Chalcis, qui, au lieu de se porter au secours d'Érétrie, n'avaient songé qu'à fuir devant les Perses[1].

Il ne nous semble pas nécessaire d'attribuer ici à la tradition athénienne ce caractère odieux et aux clérouques de Chalcis cette lâcheté. A la demande de secours présentée par Érétrie, son alliée et son amie,

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 39-40.

Athènes, gagnée alors aux idées de Miltiade, répondit par une mesure très significative : une partie de l'armée athénienne se trouvait détachée en Eubée, prête à y prendre les armes; c'étaient les clérouques de Chalcis; le peuple enjoignit à cette garnison de porter secours à Érétrie; mais cet ordre ne pouvait pas forcer les clérouques, ni même les autoriser, à s'enfermer dans les murs de la ville, pour y subir un siège; le secours était spécialement destiné à prendre part aux combats que les Érétriens livreraient dans l'une des plaines voisines de leur ville, s'ils affrontaient la bataille. Que les Érétriens aient hésité sur le parti à prendre; qu'ils aient d'abord songé à se réfugier dans leurs montagnes, comme les Naxiens; puis, qu'ils se soient décidés à soutenir un siège dans l'intérieur de leurs murs : ces hésitations n'ont rien que de naturel, surtout si l'on considère que l'opposition aristocratique, dans la ville même, paralysait les efforts du parti allié d'Athènes. L'existence à Érétrie d'une faction favorable aux Perses n'est pas douteuse, si l'on accepte le témoignage d'Hérodote sur la trahison d'Euphorbos et de Philagros, et ce témoignage est tellement conforme à tout ce que nous savons des discordes civiles dans les villes grecques d'alors, que rien ne permet d'en douter. Mais, si l'on voulait sauver les hoplites d'Athènes, il fallait les prévenir de la résolution prise par les Érétriens, avant l'investissement complet de la place; il fallait leur faciliter la retraite, et c'est le service que peut leur avoir rendu le personnage dont Hérodote nous a conservé le souvenir, Eschine, fils de Nothon. Rien n'autorise donc à croire que les clérouques aient pris la fuite par lâcheté, et qu'ils se soient ensuite soustraits à l'obligation de faire campagne avec les Athéniens.

Le débarquement des Perses à Marathon était projeté depuis longtemps par Datis, surtout par Hippias, son guide et son conseiller dans l'expédition contre Athènes : c'est pour s'assurer en cet endroit de l'Attique une descente facile, que les Perses avaient tenu à soumettre les Cyclades et l'Eubée. Ce résultat une fois obtenu, il n'y avait plus pour eux qu'à marcher sur Athènes, et ils comptaient bien y arriver au plus vite. Le chapitre d'Hérodote relatif au départ d'Érétrie et au débarquement dans la baie de Marathon contient plusieurs mots essentiels pour l'intelligence de toute la campagne. Les Perses ne restent que peu de jours à Erétrie, et ils se hâtent de débarquer en Attique, persuadés qu'ils viendront à bout d'Athènes comme ils

avaient fait d'Érétrie [1]. Il y a, il est vrai, dans ce passage un mot douteux, κατέργοντες; mais les corrections qu'on a proposées laissent subsister l'idée de hâte qui paraît ici fondamentale (κατασπέρχοντες), ou l'idée accessoire de confiance et de fierté (κατοργέοντες), idée qui entraîne celle de précipitation : de toutes façons, il est certain que les Perses, près de toucher au but de leur campagne, avaient hâte d'atteindre les murs d'Athènes [2], où ils pensaient que le peuple s'enfermerait, comme avait fait celui d'Érétrie. Nous pouvons même ajouter qu'Hippias et Datis croyaient pouvoir compter aussi sur l'alliance d'un parti gagné à leur cause, et la phrase d'Hérodote elle-même contient sans doute cette idée [3]. D'ailleurs Hippias n'oubliait pas que la route de Marathon à Athènes était facile; c'est par là que jadis, avec son père Pisistrate, il était venu attaquer Athènes, et avait rencontré l'armée ennemie près du col qui sépare le Pentélique de l'Hymette, à Pallène (I, 62). Il nous paraît hors de doute que Marathon fut choisi comme un lieu de débarquement, et non pas comme un emplacement pour la bataille. Hérodote dit que la plaine était propice à la marche de la cavalerie (ἐνιππεῦσαι) (VI, 102); mais il ne parle pas là de combat, et cette réflexion doit s'entendre de la facilité que la baie présentait pour un débarquement et pour la formation régulière des colonnes qui devaient s'avancer vers Athènes par la route du sud.

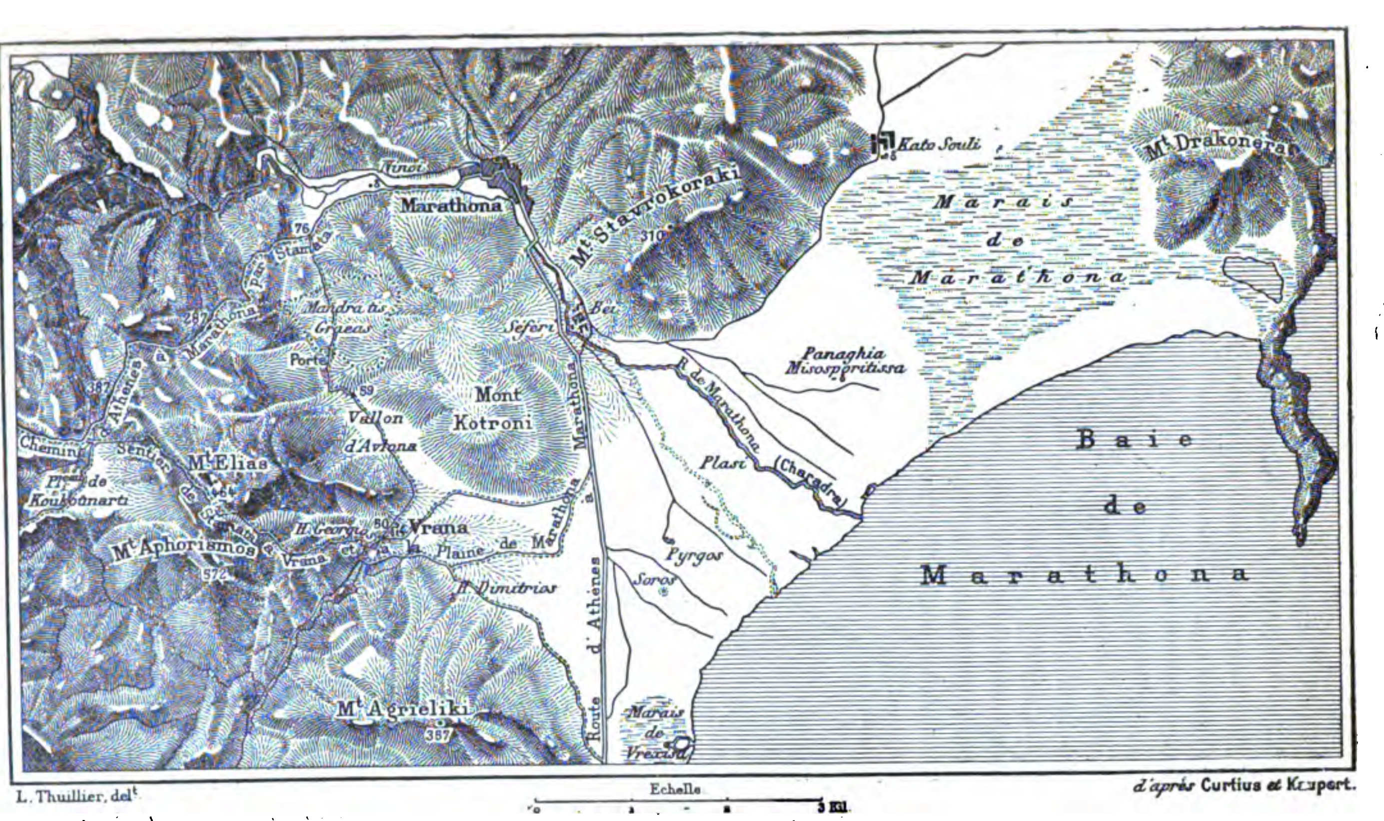
La partie septentrionale de la plaine de Marathon, où avaient abordé les Perses, offrait un vaste espace pour le campement d'une armée, et une côte basse assez étendue pour recevoir une flotte considérable [4]. Le marais, presque desséché dans cette saison de l'année,

1. Hérodote, VI, 102 : Χειρωσάμενοι δὲ τὴν Ἐρέτριαν καὶ ἐπισχόντες ὀλίγας ἡμέρας ἔπλεον ἐς γῆν τὴν Ἀττικήν, κατέργοντές τε πολλὸν καὶ δοκέοντες ταὐτὰ τοὺς Ἀθηναίους ποιήσειν τὰ καὶ τοὺς Ἐρετριέας ἐποίησαν. Au lieu de κατέργοντες, qui est la leçon des meilleurs manuscrits, Dietsch écrit κατοργέοντες, et Nitzsch κατασπέρχοντες.

2. Contrairement aux témoignages formels de Thucydide (I, 89, § 3) et d'Hérodote (IX, 13), M. U. von Wilamovitz-Möllendorff a supposé qu'Athènes n'avait pas d'enceinte fortifiée avant la construction des murs de Thémistocle (*Philologische Untersuchungen*, t. I, p. 97 et suiv.).

3. Dans la phrase δοκέοντες ταὐτὰ τοὺς Ἀθηναίους ποιήσειν τὰ καὶ τοὺς Ἐρετριέας ἐποίησαν (VI, 102), le verbe ποιήσειν a pour sujet les Perses et pour double régime ταὐτά et τοὺς Ἀθηναίους. Il faut entendre : « les Perses pensaient bien qu'ils en finiraient avec les Athéniens comme ils en avaient fini avec les Érétriens. »

4. Voir ci-joint le croquis de la plaine de Marathon, dessiné d'après l'excellente carte de MM. von Twardowski et von Eschenburg, publiée dans les *Karten von Attika* de Curtius et Kaupert, pl. XVIII et XIX, Berlin, 1889. Duncker avait eu connaissance de cette carte avant sa publication : il s'en est servi pour calculer le nombre d'hommes et de vaisseaux que pouvait compter l'expédition



LE CHAMP DE BATAILLE DE MARATHON (État actuel).

n'occupait qu'une partie de la plaine entre les deux montagnes aujourd'hui appelées *Stavrokoraki* et *Drakonera* : si de ce côté la cavalerie trouva d'abondants pâturages, l'infanterie perse dut plutôt se tenir en avant du marais, sur les deux rives du torrent qui descend des montagnes de la Diacrie [1]. En cet endroit, l'armée, faisant face à la route d'Athènes, protégeait en même temps sa flotte et pouvait entretenir des communications directes avec plusieurs points de l'Attique, dans une région où étaient nombreux les partisans des Pisistratides. Cependant l'intention de Datis et d'Hippias n'était pas d'attendre ou d'attirer les Athéniens à Marathon; ils s'apprêtaient à marcher sur Athènes, lorsque l'activité extraordinaire de Miltiade vint arrêter et paralyser leur action.

II

Les forces athéniennes. — Le décret de Miltiade. — L'envoi de Pheidippidès à Sparte. — Départ de l'armée athénienne pour Marathon.

Aussi longtemps que l'Eubée seule, après les Cyclades, avait été l'objet de l'attaque des barbares, les Athéniens, quoique menacés, ne pouvaient pas savoir par où Datis et Artapherne chercheraient à aborder en Attique : ils ne pouvaient que rester dans leur ville ou aux environs, en tenant leurs soldats prêts à partir au premier signal. L'armée, depuis quelque temps déjà réunie dans Athènes, comprenait toutes les forces vives de la cité : à quel chiffre s'élevaient ces forces, et quel en était le commandement?

Hérodote est muet sur l'effectif de l'armée athénienne; ce silence nous dispenserait d'insister sur cette recherche, si nous ne devions tenir compte des renseignements que l'historien fournit pour la seconde guerre médique.

La tradition représentée par Cornelius Nepos [2], Justin [3], Pausa-

de Datis (*Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1886, p. 393 et suiv.). Mais ces calculs sont nécessairement très vagues.

1. Pour la situation de l'armée perse, cf. notre *Rapport sur une mission scientifique en Grèce, Marathon, Salamine, Platées,* Paris, 1892, p. 19-20 (extrait des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. II, p. 323 et suiv.).

2. Cornelius Nepos, *Miltiade*, 5.

3. Justin, II, 9.

nias [1], Suidas [2], hésite entre le chiffre de 9 000 et celui de 10 000 hommes pour les Athéniens; elle fixe à 1 000 celui des Platéens. Ainsi l'ensemble de l'armée grecque, suivant ces auteurs, comprenait 10 000 ou 11 000 hommes. Ce chiffre est probablement un peu au-dessous de la vérité. *A priori*, la tendance naturelle des Athéniens dut être de grossir l'armée ennemie et de diminuer la leur. Mais en outre Hérodote lui-même justifie la défiance qu'inspire d'abord cette tradition : à la bataille de Platées, onze ans après Marathon (c'est-à-dire après un intervalle de temps qui n'avait pas pu beaucoup changer la population d'Athènes), les Athéniens mettent en ligne 8 000 hoplites, et un nombre égal de soldats armés à la légère, soit 16 000 hommes (IX, 29); à la même époque, la flotte athénienne de Mycale devait contenir aussi un nombre assez considérable de citoyens [3]. Si l'on pense que, pour la campagne de Marathon, les Athéniens eurent recours à des mesures extraordinaires, appelant même les hommes que leur âge exemptait du service et les esclaves [4], on a lieu de conclure que l'armée de Marathon, au moins aussi forte que le contingent athénien de Platées, comptait environ 10 000 hoplites, soutenus par un nombre à peu près égal de troupes légères, composées de *thètes* et d'esclaves [5].

Le commandement de cette armée appartenait aux dix *stratèges*; à côté d'eux, le *polémarque*, c'est-à-dire celui des neuf archontes qui avait hérité des attributions militaires de l'ancien roi, conservait une place d'honneur dans la bataille et une voix dans le conseil, mais sans participer directement à la conduite des opérations militaires. Ces rapports du polémarque et des stratèges, c'est-à-dire du représentant de l'ancienne constitution et des magistrats nouveaux issus de la réforme de Clisthène, sont exprimés par Hérodote d'une manière aussi claire que possible : d'une part, l'initiative réservée aux stratèges, pour régler le mouvement des troupes et même pour traiter certaines questions importantes qui regardaient la politique générale

1. Pausanias, X, 20, § 2.
2. Suidas, au mot Ἱππίας.
3. Pour ce contingent de Mycale, il est permis de compter approximativement 2 000 hoplites et 2 000 soldats armés à la légère.
4. Pausanias, X, 20, § 2.
5. Dans tout ce calcul, nous croyons pouvoir négliger les idées exprimées par M. Delbrück, suivant lesquelles l'armée grecque ne comptait que des hoplites. Nous avons montré plus haut (p. 155-156) que ces idées reposaient sur une critique arbitraire des textes.

de la cité, est attestée par ce fait, qu'ils conduisent l'armée à Marathon (VI, 103), et que, dans la ville même, avant de partir, ils expédient à Sparte le coureur Pheidippidès; d'autre part, le rôle du polémarque dans le conseil et sa place d'honneur à l'aile droite ressortent clairement de la délibération tenue à Marathon avant la bataille (VI, 109). Cependant Hérodote se trompe en disant que le polémarque était alors tiré au sort (ὁ τῷ κυάμῳ λαχὼν Ἀθηναίων πολεμαρχέειν); nous savons aujourd'hui, par la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, que le tirage au sort des archontes fut institué trois ans après la bataille de Marathon [1]. Hérodote a donc commis une erreur en faisant remonter jusqu'à cette date un usage introduit seulement quelques années plus tard. Mais la confusion est sans gravité : élu ou désigné par le sort, nous voyons que le polémarque a dès cette époque perdu son ancien prestige à la tête de l'armée athénienne. Sa situation est toujours, il est vrai, celle d'un magistrat vénéré, que l'on consulte et que l'on respecte comme l'héritier des privilèges militaires de l'ancienne royauté; mais il n'a plus aucune autorité directe, aucune puissance. L'avis du polémarque à Marathon se trouva décisif, parce que le hasard voulut que les généraux fussent partagés en deux camps égaux. Admettons même que le polémarque ait eu encore la présidence du conseil, bien qu'Hérodote le désigne seulement comme un onzième votant; mais cette présidence ne comportait pas plus d'initiative que la place d'honneur à l'aile droite n'entraînait le commandement effectif de l'armée : c'est bien Miltiade qui fut le véritable chef de l'armée à Marathon et le véritable vainqueur.

D'après Hérodote, les Athéniens, à peine informés que les Perses allaient débarquer à Marathon, se portèrent, eux aussi, vers cet endroit (VI, 103); avant de quitter la ville, ils avaient expédié Pheidippidès à Sparte pour y demander du secours (VI, 105).

La brièveté de ces indications, et les digressions que l'historien y mêle sur la famille de Miltiade (VI, 103-104), le voyage de Pheidippidès et l'apparition du dieu Pan (VI, 105), le songe d'Hippias (VI, 107), enfin l'origine de l'alliance entre Platées et Athènes (VI, 108), ont fait douter de l'exactitude des renseignements fournis ici par Hérodote.

On objecte principalement que les Athéniens ne durent pas attendre le débarquement des Perses à Marathon pour demander du secours

1. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22.

aux Spartiates, et que le départ des Athéniens pour Marathon dut suivre le retour du courrier envoyé à Sparte.

La première objection aurait de la valeur, si l'on pouvait supposer que, depuis le temps où Datis était dans les Cyclades, aucune négociation n'était intervenue entre Sparte et Athènes, et si la prise d'Érétrie avait été la première menace des Perses contre la Grèce centrale. Mais cette supposition est invraisemblable : Sparte et Athènes, également menacées depuis longtemps, n'avaient pas manqué d'échanger d'avance des projets de défense ; mais Cléomène n'était plus là pour soutenir avec force les partisans de la guerre, et les propositions de Miltiade avaient dû trouver à Sparte un accueil moins favorable que l'année précédente : Sparte, disposée plus que jamais à se défendre chez elle, avait sans doute promis un secours, mais dans le cas où le sol de l'Attique serait, non plus seulement menacé, mais effectivement violé par le barbare. L'existence d'une sorte de traité antérieur entre les deux villes expliquerait l'envoi d'un négociateur tel que Pheidippidès et la précipitation tardive de cette mission [1]. Hérodote, il est vrai, ne dit rien de pareil, et c'est une lacune regrettable. Mais la question n'est pas précisément de savoir si l'historien a tout dit (sur ce point, l'opinion des savants serait unanimement négative) ; il s'agit de décider si, malgré des lacunes, les traits essentiels de son récit doivent être considérés comme une base solide pour reconstituer la suite des événements, ou si l'on doit n'en tenir aucun compte.

L'autre objection semble avoir plus de force, puisque Duncker lui-même, généralement attaché au témoignage d'Hérodote, estime que le départ des troupes athéniennes eut lieu seulement après le retour du courrier Pheidippidès. Mais, dans ce cas, ce qui nous paraît inexplicable, c'est l'attente des Perses à Marathon : si les Athéniens avaient tardé si longtemps à se porter à leur rencontre [2], comment Datis et Hippias n'auraient-ils pas pris auparavant la grande route d'Athènes, pressés qu'ils étaient, nous l'avons vu, d'en finir avec cette ville comme avec Érétrie? A notre avis, le message même de Pheidippidès dut être le résultat d'une délibération, où les Athéniens avaient pris la résolu-

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 68, note 3.
2. Comme Hérodote dit que Pheidippidès alla d'Athènes à Sparte en deux jours (VI, 106), il faut supposer un intervalle de cinq jours au moins entre son départ et son retour.

tion de se défendre, non dans les murs de la ville, comme avaient fait les Érétriens, mais dans une des plaines voisines : à cette condition seule, ils pouvaient solliciter le secours de Sparte. Dans la même délibération, les stratèges durent donc chercher le meilleur moyen d'assurer la possibilité d'un combat sur un champ de bataille choisi par eux; ce moyen, c'était d'arrêter les Perses à Marathon, avant qu'ils ne se fussent mis en route pour Athènes.

Ainsi, la marche rapide, immédiate, de l'armée athénienne, aussitôt après l'annonce du débarquement des Perses à Marathon, est un des faits essentiels dans les préliminaires de la bataille; c'est aussi un de ceux que la tradition postérieure mit le mieux en lumière, en parlant du fameux décret de Miltiade [1]. Or cette rapidité de mouvement n'a pas lieu de surprendre au point de vue stratégique, puisque depuis longtemps les généraux tenaient leurs troupes prêtes à partir en campagne. Mais encore fallait-il, pour mettre l'armée en marche, qu'une décision commune des stratèges intervînt, confirmée peut-être par un vote du peuple. Du moment où Athènes était désormais le but direct des Perses, il n'y avait plus à différer la nécessité de prendre un parti. Miltiade pesa de tout son poids pour déterminer ses collègues et le peuple à ne pas perdre un instant : il ne fallait pas renouveler les hésitations d'Érétrie ni laisser quelque espoir aux partisans d'Hippias et des Perses; il s'agissait de montrer tout d'abord une résolution énergique, d'aller au-devant de Datis, et de prendre position en face de lui, non pas pour lui livrer aussitôt bataille, mais pour le tenir en échec, en attendant que des alliés vinssent se joindre aux forces athéniennes. Cette mesure était nécessaire : moralement, pour engager décidément Athènes dans la voie de la guerre à outrance; matériellement, pour s'emparer à temps des points d'où le général croyait pouvoir dominer la position des Perses. D'ailleurs, l'auteur de la mesure, Miltiade, conseillait en même temps aux autres stratèges et au peuple de faire un dernier appel aux villes alliées, à Sparte entre autres, et à Platées. A ces deux villes il fallait pouvoir donner un rendez-vous précis : ce n'était pas dans Athènes, mais à Marathon, qu'elles devaient envoyer leurs troupes. Une proposition aussi hardie supposait de la part de Miltiade une connaissance parfaite des lieux et des conditions où se trouvait Datis; sans doute, ce plan stratégique était combiné d'avance.

1. Démosthène, *Sur les prévarications de l'ambassade*, § 303. — Aristote, *Rhétorique*, III, 10, § 7. — Plutarque, *Propos de table*, I, 10, § 3.

Bref, dans une ville frappée de stupeur, la décision de Miltiade eut raison des incertitudes et des timidités de ses collègues et du peuple. Désormais le sort d'Athènes ne dépendait plus de l'adhésion de Sparte ou des autres villes grecques. Miltiade comptait peu sur les secours du dehors; mais il était résolu cependant à attendre la réponse de Sparte pour engager l'action décisive. En conduisant sur l'heure l'armée à Marathon, il avait le double avantage de la soustraire aux mauvaises influences de la ville, et de surprendre les Perses pendant qu'ils se disposaient à marcher sur Athènes et qu'ils s'attendaient à rencontrer seulement l'ennemi sur la grande route qui contourne le Pentélique au sud, du côté de Pallène.

C'est par un autre chemin que Miltiade se rendit à Marathon. Pour une armée qui combattait sur son propre territoire, sans bagages, le chemin de montagne qui traverse les contreforts septentrionaux du Pentélique était facilement abordable, et il aboutissait dans la petite vallée actuelle de *Vrana*, près de la vallée secondaire nommée *Avlona*, qui communique par en haut avec la vallée de *Ninoï* et de *Marathona*, autrement dit d'Œnoé et de Marathon. En prenant possession de ce débouché, Miltiade pouvait abriter son camp dans une situation sûre, ce qui lui permettait d'attendre; en même temps, presque inattaquable, puisqu'il pouvait s'enfermer dans sa vallée, il était à même de surveiller les moindres mouvements des Perses, surtout s'ils tentaient de continuer leur route sur Athènes : pris de flanc, ils devaient sans peine être culbutés dans la mer. Mais surtout les forces des Athéniens, restant cachées, en imposaient à l'armée ennemie : combien d'hommes étaient postés dans ces montagnes qui dominaient la plaine? Les Perses ne s'étaient pas attendus à tant d'activité et d'audace, et, dès le débarquement, Hippias put se convaincre qu'il avait affaire à forte partie; peut-être cette extraordinaire promptitude de Miltiade lui donna-t-elle même à craindre déjà pour le résultat de l'expédition. Ce que sous une forme populaire exprime la légende de la dent d'Hippias, tombée de la bouche du vieillard dans le sable de l'Attique (VI, 107), c'est peut-être le vague pressentiment d'un échec, à la vue d'une aussi soudaine apparition de l'ennemi.

III

Les Athéniens et les Perses en présence à Marathon. — Arrivée des Platéens. — Réponse des Spartiates. — Conseil de guerre tenu par les généraux d'Athènes.

Cette première déception de Datis et d'Hippias semble les avoir déterminés l'un et l'autre à employer dès lors, avant la force, des moyens plus pacifiques et non moins puissants. C'était ainsi que jadis les Perses avaient, avant la bataille de Ladé, travaillé à entraîner la défection des villes ioniennes. Le même moyen avait réussi à Érétrie. Il est probable que les Perses s'en servirent encore, à ce moment, non pas auprès de l'armée de Miltiade, mais auprès des Athéniens de la ville, par l'envoi d'émissaires et par des communications secrètes avec les partisans d'Hippias.

M. Delbrück n'admet pas l'existence de ce parti perse dans Athènes [1]. Mais ce doute ne se justifie pas. Nous avons vu plus haut que trois partis au moins divisaient Athènes : le parti de la guerre, avec Miltiade à sa tête ; un parti plus modéré dans ses rapports avec la Perse, mais irréconciliable avec Hippias (les Alcméonides), enfin les partisans d'Hippias. Il y avait dans ces dissentiments politiques d'Athènes une chance de succès pour les Perses, et il serait surprenant qu'ils ne s'en fussent pas doutés ; mais Miltiade avait prévu le danger : Athènes dès lors n'était plus dans Athènes.

Si ces négociations sont vraies, et Hérodote indique expressément quelque chose de semblable (VI, 109), on comprend comment l'armée athénienne, postée dans l'enceinte d'Héraclès, à *Avlona*, eut tout le temps d'attendre l'arrivée des Platéens et la réponse de Sparte. C'est là en effet que vint se joindre à elle le contingent de Platées (VI, 108), et c'est là aussi sans doute que Pheidippidès, en revenant de Sparte, vint rendre compte aux stratèges du mandat qu'ils lui avaient confié. Ce retour du courrier athénien nous paraît même être la cause de la nouvelle délibération que raconte Hérodote, mais que plusieurs critiques

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 59-63. — Aux arguments que nous avons déjà fait valoir ci-dessus (p. 156-157) contre cette assertion de M. Delbrück, ajoutons que, d'après Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22, le chef du parti des Pisistratides à Athènes, Hipparchos, ne fut frappé par l'ostracisme que deux ans après la bataille de Marathon.

considèrent comme incompréhensible. « De quoi s'agissait-il alors, dit-on? Du moment où la résolution de combattre hors des murs avait été prise avant le départ, il n'y avait plus à reculer, et une nouvelle délibération était inutile. Hérodote s'est trompé en reportant à Marathon une discussion qui dut avoir lieu dans Athènes même, parce qu'alors seulement elle avait un objet. » A cela on ajoute que certains auteurs parlent d'une résolution prise en une seule fois à Athènes, et d'une attaque subite de l'armée athénienne le lendemain même de son arrivée à Marathon [1]. Mais, avant d'avoir recours à ces témoignages de basse époque, voyons si le récit d'Hérodote ne se prête pas à une interprétation satisfaisante.

Le voyage de Pheidippidès, au retour, eut lieu sans doute aussi vite qu'à l'aller; or Hérodote nous dit que la réponse des Spartiates lui fut donnée le 9e jour après la nouvelle lune, et qu'il avait mis deux jours pour aller d'Athènes à Sparte : parti le 7e jour, il dut revenir à Athènes le 11 et être à Marathon le 12. C'est donc le 12e jour après la nouvelle lune que se place, suivant nous, la délibération des stratèges à Marathon. Miltiade était là depuis cinq jours environ, et la question qui se posait était celle-ci : étant donné que les Spartiates, s'ils venaient, ne partiraient pas avant la pleine lune (15e jour après la nouvelle lune), et qu'ils arriveraient au plus tôt en trois jours, de telle sorte qu'ils ne pourraient prendre part à un combat avant le 19e jour, y avait-il lieu d'attendre ce délai, ou de se retirer sans affronter la lutte, ou d'attaquer les Perses sans attendre aucun secours? Attendre l'arrivée des Spartiates était un espoir chimérique, et il ne semble pas que personne y ait alors songé. Mais beaucoup de stratèges, même de ceux qui avaient consenti à suivre Miltiade dans sa marche rapide sur Marathon, durent considérer que la supériorité numérique des Perses ne laissait à Athènes aucun espoir de salut, et qu'il valait mieux se retirer derrière les murs de la ville pour aviser à un nouveau système de défense. C'est contre cette opinion que Miltiade dut s'élever de toutes ses forces : non pas qu'en effet le combat à livrer ne fût difficile et hasardeux; mais reculer pour le moment, c'était, à ses yeux, risquer de déterminer dans la population athénienne, déjà travaillée par les partisans d'Hippias, un mouvement d'entente avec les Perses; or il ne

1. Cornelius Nepos, *Miltiade*, 4 et 5. — Suivant Isocrate, *Panégyrique*, 87, les Athéniens, dans la même journée, apprennent la descente des Perses à Marathon, livrent bataille et élèvent le trophée.

fallait de cela à aucun prix, et il valait mieux affronter même une défaite honorable. La situation où se tenait alors l'armée était excellente pour la défensive; l'offensive serait plus dangereuse; mais il fallait s'y résoudre plutôt que de rentrer dans Athènes, si les Perses n'attaquaient pas eux-mêmes. Or il n'était pas probable qu'ils attaquassent, occupés qu'ils étaient encore à se chercher des amis dans la ville, et leurs efforts avaient chance de réussir surtout depuis que la nouvelle du retard des Spartiates devait avoir jeté de nouveau la terreur dans la population. Voilà pourquoi Miltiade considérait la situation comme extrêmement grave : il fallait avant tout rester sur place et ne pas reculer, ou c'en était fait de toute résistance! Et pour affirmer l'intention des stratèges de se maintenir à Marathon, il fallait prendre le parti d'attaquer les Perses! C'est sur ce point que portait la discussion, lorsque l'opinion de Callimaque, le polémarque, gagné aux arguments de Miltiade, fit enfin pencher la balance.

C'est ici que triomphent les adversaires du récit d'Hérodote : « Comment? Miltiade attache tant d'importance à une attaque rapide, à une offensive immédiate! Il redoute un soulèvement intérieur! Et pourtant, après la décision du conseil de guerre, il retarde encore l'attaque! Il est si peu pressé que, malgré le désistement successif de ses collègues, il attend pour livrer bataille que son tour de commandement soit revenu! N'est-ce pas là une raison imaginée après coup pour dissimuler un retard indépendant de sa volonté? N'est-ce pas un motif insignifiant pour décider d'une question aussi grave? En réalité, la tradition a inventé ce prétexte pour dissimuler la vérité, qui est que Miltiade attendit d'être attaqué par les Perses, au lieu de prendre, comme on le prétend, une vigoureuse offensive. » Tel est en résumé l'avis de M. Delbrück. Mais cet abandon du témoignage formel d'Hérodote ne nous paraît nullement nécessaire. Certes, nous ne pensons pas que, si les conditions stratégiques où se trouvait l'armée eussent exigé une action immédiate, le général athénien eût compromis le succès pour rester fidèle à une pure formalité; mais, d'après ce que nous avons dit des craintes de Miltiade sur l'état des esprits à Athènes, l'important était, à ses yeux, moins d'attaquer aussitôt l'ennemi, que de bien prouver aux Athéniens la résolution où étaient les stratèges de repousser l'invasion et de ne pas reculer. Ce qu'il fallait, c'était maintenir les courages dans la même ardeur qu'au départ de l'armée, c'était ne donner prise à aucune défection, et pour cela il suffisait

que la nécessité de combattre à Marathon fût reconnue. D'autre part, les Perses ne se pressant pas d'attaquer, pour les raisons que nous avons dites, Miltiade pouvait trouver un sérieux intérêt à attendre son tour de commandement. De combien de jours s'agissait-il? De trois ou quatre peut-être. N'était-ce pas pour le général assumer une lourde responsabilité que d'engager l'action alors qu'un autre eût eu droit au commandement? Miltiade pouvait n'être pas sûr de la victoire : vainqueur ou vaincu, il devait souhaiter de rester fidèle à la constitution, dont certain parti le représentait volontiers comme un ennemi. Ainsi pouvait-il, en attendant, préparer son attaque, tout en continuant à tromper la vigilance des Perses par une feinte inaction; en même temps, il rassurait dans Athènes les partisans de la guerre en répandant la nouvelle que, si Sparte manquait à l'appel, du moins, avec l'aide des dieux, Athènes saurait pourtant se défendre : Pheidippidès lui-même, en passant par l'Arcadie, n'avait-il pas reçu de Pan la promesse d'une assistance toute-puissante [1]?

1. Nous admettons que quelque vérité historique se cache sous la légende de l'apparition miraculeuse du dieu Pan au courrier Pheidippidès. Plusieurs historiens ou savants modernes se contentent de rappeler que Pan avait inspiré aux Perses, débarqués à Marathon, cette terreur soudaine qui porte son nom, et qui avait déjà, dit-on, saisi les Titans en lutte contre les dieux (Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 83. — Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e éd., 1886, p. 489). D'autres font observer que Pan était l'objet d'un culte dans les environs de Marathon, puisque Pausanias parle d'une grotte qui lui était consacrée à quelque distance du champ de bataille : on y montrait même un groupe de rochers qui formait comme le troupeau du dieu, Πανὸς αἰπόλιον (Pausanias, I, 32, § 7). Ces deux explications font comprendre, tout au plus, comment les Athéniens, qui déjà connaissaient le dieu Pan (Eschyle, *Perses*, v. 449, et Pausanias, I, 36, § 2), purent accepter l'idée de lui vouer un culte public, et le considérer comme un de leurs alliés contre les Perses. Mais c'est le dieu d'Arcadie qui, suivant la tradition, avait promis de venir en aide aux Athéniens. L'introduction d'une divinité étrangère, à ce moment de l'histoire d'Athènes, ne s'explique bien que par une circonstance déterminée, comme celle dont parle Hérodote : une ambassade envoyée à Sparte pour demander du secours, et revenant les mains vides, mais avec des espérances et des promesses divines. Si Miltiade, comme on l'a dit quelquefois, avait voulu inventer ce récit de toutes pièces, pour frapper les esprits superstitieux d'Athènes par l'annonce de quelque miracle, aurait-il été chercher un dieu d'ordre secondaire, qui manquait, après tout, de prestige? Nous hésitons à voir là une combinaison imaginée par Miltiade : le héraut Pheidippidès, revenant de Sparte, où il n'avait trouvé que froideur et mauvaise volonté, avait dû passer par Tégée avant de franchir le mont Parthénion; n'avait-il pas rencontré chez les Arcadiens plus de sympathie, et, à défaut d'une assistance effective, n'avait-il pas reçu les encouragements et les souhaits d'un peuple patriote, qui devait faire ses preuves dans la seconde guerre médique? Tégée, la rivale de Sparte, avait dû témoigner au représentant d'Athènes une amitié d'autant plus vive que Sparte avait été plus réservée. Que Pheidippidès, gagné par ces bons traitements, ait invoqué le dieu du pays en faveur d'Athènes, et que, préparé

Ainsi s'écoulèrent les quelques jours qui suivirent le retour de Pheidippidès et la délibération des stratèges; car la bataille n'eut lieu, d'après Hérodote, que la veille ou l'avant-veille de l'arrivée des Spartiates en Attique, c'est-à-dire le 17e ou le 18e jour après la nouvelle lune. A ce moment Miltiade put choisir en toute liberté son terrain et combiner sûrement son plan d'attaque. Déjà, dix jours auparavant, sa marche forcée sur Marathon avait arrêté les Perses. Une nouvelle tactique, non moins habile, lui valut cette fois la victoire.

IV

La Bataille.

Hérodote n'a pas donné de la bataille une description technique : il n'a indiqué ni la nature du terrain ni la place occupée par chacune des deux armées le jour du combat. On a supposé que lui-même n'avait pas visité le champ de bataille. Rien ne permet pourtant de se prononcer sur ce point : ce qui est sûr, c'est que l'historien n'a pas eu l'idée de décrire la marche stratégique des armées en présence. Toutefois, comme il a donné quelques indications précises sur plusieurs détails de la bataille, notre devoir est de chercher si ces indications peuvent se concilier avec celles que fournit l'examen attentif du terrain.

La plaine de Marathon est aujourd'hui parfaitement connue dans ses moindres détails, grâce à la carte dont nous avons donné ci-dessus un croquis [1]. Les distances dans la plaine, ainsi que le relief des montagnes, peuvent être calculées avec une rigoureuse exactitude.

Rappelons donc en quelques mots les points essentiels du récit d'Hérodote : le jour de l'attaque, le front de l'armée grecque se trouve égal à celui de l'armée perse, grâce à une disposition particulière des rangs : moins profonds au centre, ils sont plus nombreux aux deux ailes (VI, 111). L'attaque a lieu au pas de course, sur une longueur de 8 stades (1 480 mètres environ) (VI, 112). La mêlée s'engage, et

par les prêtres à honorer Pan dans le temple antique du mont Parthénion, il ait entendu dans les vallons de la montagne la voix retentissante du dieu, il n'y a là rien que de naturel, et nous pouvons admettre que le messager arriva à Athènes plein de confiance dans les promesses du dieu qu'un peuple ami lui avait appris à honorer.

1. Cf. ci-dessus, p. 245.

elle dure longtemps (VI, 113). Cependant de ce désordre se dégage le double mouvement que voici : les deux ailes grecques, victorieuses, repoussent le barbare, tandis que le centre, plus faible, cède aux efforts des Perses et des Saces; mais alors les deux ailes, cessant de poursuivre l'ennemi, se rabattent sur les Perses vainqueurs, les attaquent par derrière et de flanc. Après une lutte acharnée, les Perses prennent la fuite dans la direction de leur flotte, poursuivis par les Athéniens, qui s'emparent de sept vaisseaux (VI, 113-115).

Déterminons d'abord la position des deux armées et l'emplacement du champ de bataille.

Tous les savants sont d'accord aujourd'hui pour placer à *Avlona* le sanctuaire d'Héraclès et le camp où les Athéniens furent rejoints par les Platéens. Mais cet emplacement, fort bien approprié au but que s'était proposé d'abord Miltiade, ne pouvait pas même se prêter à une action défensive : pour que la bataille eût lieu, il fallait au moins que les Athéniens prissent position en avant de la vallée de *Vrana*, entre le mont *Kotroni* et le mont *Agrieliki*, ou qu'ils s'avançassent davantage dans la plaine. Les mouvements de leur armée durent donc être déterminés par la place et les mouvements de l'armée perse.

Ici se rencontrent deux opinions tout à fait opposées : ou bien on suppose que l'armée perse, campée dans la partie nord de la plaine de Marathon, tout près de l'endroit où elle avait débarqué, ne s'était pas même avancée au delà du torrent appelé *Charadra*, qu'elle se trouvait par conséquent fort éloignée (à plus de 20 stades) de l'entrée de la vallée de *Vrana*, et que les Grecs durent aller la chercher jusque-là; ou bien on pense que les Perses s'étaient avancés vers le sud jusqu'en face de la vallée de *Vrana*, soit pour attaquer eux-mêmes, soit pour attirer les Grecs dans la plaine et les décider à combattre. Chacune de ces hypothèses vaut la peine d'être examinée, avant que nous donnions nous-même notre explication.

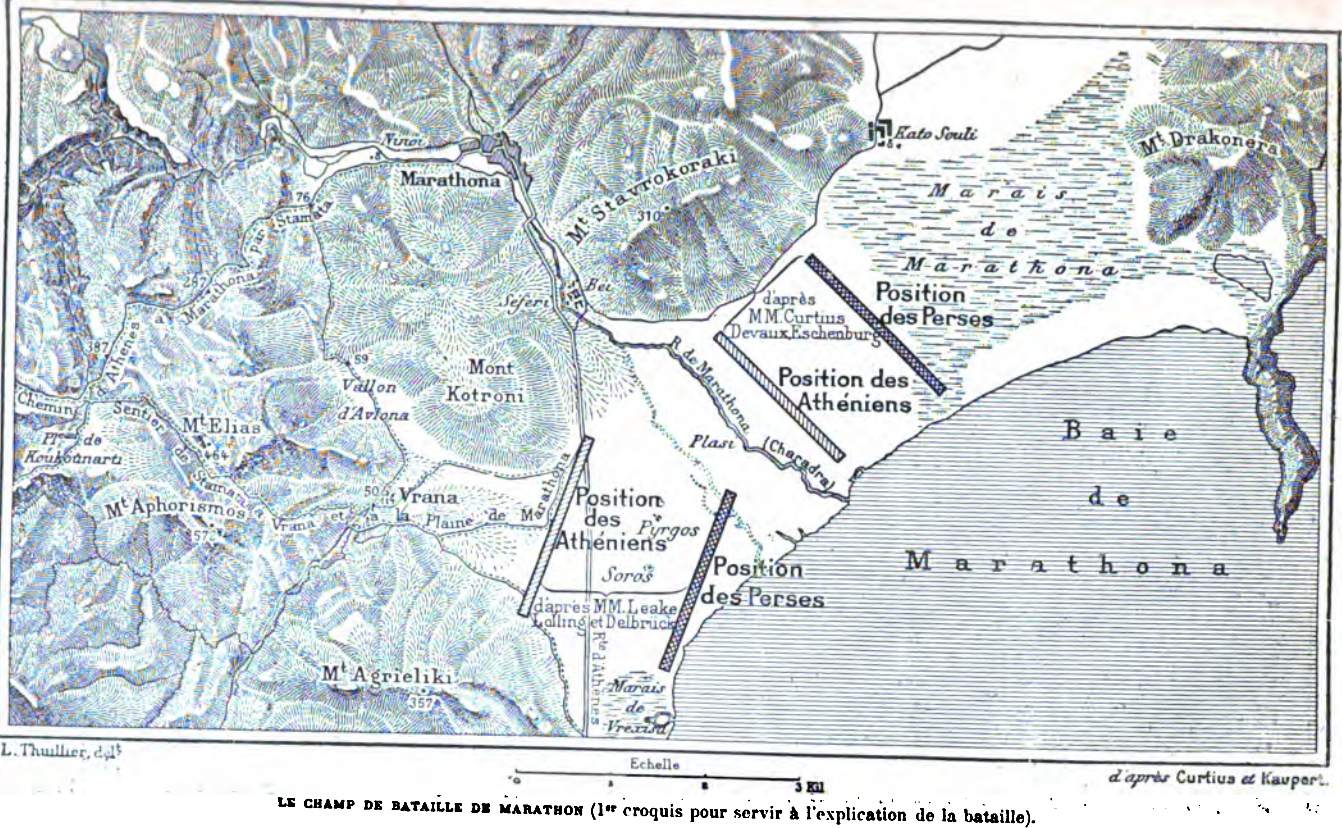
La première position est attribuée aux Perses par un des auteurs de la carte mentionnée ci-dessus, M. von Eschenburg [1], et elle s'accorde avec les hypothèses, pourtant différentes entre elles, de MM. Curtius et Devaux. Suivant M. von Eschenburg, c'est seulement assez loin au nord-est du torrent de Marathon que la bataille dut s'engager, par cette raison, que le bourg antique de Marathon se trouvait sur les

1. Eschenburg, *Das Schlachtfeld und die Schlacht von Marathon*, dans *Wochenschrift für Klassische Philologie*, 1887, n[os] 5 et 6.

bords du torrent, dans la plaine, à l'endroit appelé aujourd'hui *Plasi*, et non pas, comme l'avait pensé M. Lolling [1], au bourg actuel de *Marathona*. M. von Eschenburg tient à cette hypothèse à cause des nombreux restes antiques découverts par lui ou avant lui en cet endroit. Mais cette raison ne nous semble nullement concluante; car, s'il est incontestable qu'à une certaine époque, particulièrement à l'époque romaine, on dut construire des maisons et des édifices divers dans toute la plaine, le bourg primitif de Marathon ne devait pas être ainsi exposé à la première attaque venue du dehors : il serait inouï en Grèce qu'une ancienne localité eût été ainsi fondée ailleurs que dans une situation facile à défendre. Pour la même raison, quoique le dème de Probalinthos ait pu s'étendre dans la suite jusque dans la plaine et aux environs du petit marais appelé *Vrexisa*, il ne nous semble pas moins établi que le bourg primitif devait être du côté de la montagne, vers l'emplacement actuel de *Vrana*. Aussi bien la théorie de M. von Eschenburg sur l'emplacement des dèmes de la tétrapole peut-elle se distraire de son appréciation sur la bataille : suivant lui, dans l'espace où se rencontrèrent les deux armées, une partie seulement des troupes perses dut y prendre part, et cela, parce que déjà le reste était rembarqué. Ainsi M. von Eschenburg revient à l'hypothèse célèbre de M. Curtius, suivant laquelle Miltiade se décida à aller attaquer Datis lorsque le général perse opérait son rembarquement pour aborder sur un autre point de l'Attique. C'est au même endroit que M. Devaux place aussi la bataille, puisqu'il suppose, à l'encontre de M. Curtius, que l'attaque de Miltiade eut lieu avant que le débarquement ne fût achevé [2]. Dans ce cas aussi, Miltiade dut traverser toute la plaine, et passer le torrent pour aller surprendre les Perses au moment où ils se disposaient seulement à se mettre en marche [3].

Ces deux hypothèses nous paraissent invraisemblables : celle de M. Devaux, parce qu'on ne s'explique pas comment la tradition rapportée par Hérodote aurait signalé une si longue attente de Miltiade à Marathon, si l'attaque avait été soudaine et suivie d'un plein succès; celle de M. Curtius, parce que, d'abord, elle repose sur un texte sans

1. Lolling, *Die tetrapolis von Marathon*, dans *Mittheilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen*, t. I (1876), pl. IV.
2. Devaux, *Mémoire sur les guerres médiques*, p. 29 et suiv.
3. Pour la situation respective des deux armées dans l'hypothèse que nous venons d'exposer, cf. le croquis ci-joint, p. 259.



LE CHAMP DE BATAILLE DE MARATHON (1er croquis pour servir à l'explication de la bataille).

valeur de Suidas [1], ensuite et surtout, parce que, pour les Perses, jusque-là toujours vainqueurs, se rembarquer, c'était reculer, c'était se déclarer vaincus, et que d'ailleurs l'opération d'un débarquement n'était pas chose si simple qu'on pût facilement changer de point d'attaque. La descente ayant eu lieu depuis plusieurs jours déjà, les Perses devaient penser en finir, soit par une action militaire, soit par des négociations.

L'autre opinion sur la position des Perses dans la plaine est ancienne : elle s'appuie d'abord sur ce fait, que le célèbre *tumulus* de Marathon, passant pour être le tombeau des Athéniens, doit se trouver à peu près au centre de la bataille. Cette assimilation est aujourd'hui confirmée par les fouilles récentes (1890 et 1891), qui ont amené la découverte d'ossements calcinés et de fragments de vases archaïques, comme dans plusieurs autres tombeaux attiques du VI[e] siècle [2]; mais les conclusions qu'on peut tirer de là manquent de précision. Le centre de l'action se déplace pendant une bataille, et d'ailleurs rien ne dit que les Athéniens n'aient pas choisi, pour élever ce monument, l'endroit le plus dégagé et le plus visible dans la plaine où s'était livré le combat. Laissons donc de côté cette indication; la possibilité d'une position de l'armée perse en face du débouché de la vallée de *Vrana* n'en subsiste pas moins. Il faut seulement supposer que les Perses s'étaient décidés à venir d'eux-mêmes engager la bataille, quitte à perdre l'avantage du nombre et de la situation : les Athéniens restant en ligne à l'entrée de la vallée de *Vrana*, les Perses, pour les attaquer, devaient ne pas étendre plus qu'eux leur ligne de bataille, et risquer ainsi une attaque dans des conditions défavorables [3]. C'est cette offensive des Perses que M. Delbrück considère comme la seule explication possible de la victoire : les Grecs, fortifiés entre leurs deux montagnes par la nature et par des abatis d'arbres [4], n'avaient à redouter ni cavalerie ni mouvement tournant; en prenant à leur tour l'offensive, après avoir attiré les Perses sur leur terrain, ils avaient pu sans peine jeter le désordre dans une armée que sa position avait dès le début empêchée de

1. SUIDAS, au mot χωρὶς ἱππεῖς.
2. AM. HAUVETTE, *Rapport sur une mission scientifique en Grèce*, p. 8-17. — M. Stais a rendu compte de ces fouilles dans les *Mittheilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen*, t. XVIII (1893), p. 46 et suiv.
3. Cf. le croquis ci-joint, p. 259.
4. CORNELIUS NEPOS, *Miltiade*, 5.

déployer tous ses moyens. A l'appui de cette hypothèse, M. Delbrück remarque que la tradition, pour relever la gloire d'Athènes, avait dû chercher à dissimuler l'attaque des Perses, et insister seulement sur l'offensive prise après coup par Miltiade. Mais, outre que dans cette hypothèse le témoignage d'Hérodote sur le jour choisi par Miltiade pour le combat est nul et non avenu, il nous semble difficile d'admettre que les Perses aient, avec une sorte de complaisance, accepté l'appel de Miltiade et se soient exposés à une défaite aussi probable.

Il va sans dire que M. Delbrück, dans cette conception de la bataille, considère la course de 8 stades comme une absurdité, vu l'espace où dut se livrer la bataille[1], et comme une impossibilité matérielle[2]. Telle est aussi à peu près l'opinion de M. Fleischmann, bien qu'il attribue à Miltiade une tactique encore plus habile : Miltiade aurait fait mine de sortir de sa vallée, pas trop, pour ne pas s'exposer à une attaque de flanc, mais juste assez pour attirer les Perses en face du débouché de *Vrana*. L'opinion de M. Lolling est à peu près la même. Dans ces trois cas, l'action se serait engagée entre la mer à l'est et la montagne à l'ouest; le centre de l'armée grecque se serait retiré ἐς τὴν μεσόγαιαν (VI, 113), c'est-à-dire vers la montagne et *Vrana*, position sûre, où la véritable défaite aurait eu lieu. M. Lolling pense même que le tombeau des Perses fut élevé en cet endroit, et que les *tumuli* de Vrana en sont encore les restes.

Entre ces deux théories, on en a proposé une troisième, qui se tient plus près du texte d'Hérodote et que nous adoptons en partie.

1. Entre l'embouchure de la vallée de *Vrana* et le rivage de la mer, il y a environ 12 stades. Si les Athéniens avaient parcouru 8 stades dans la direction même du rivage, ils auraient dû culbuter toute l'armée perse dans la mer.

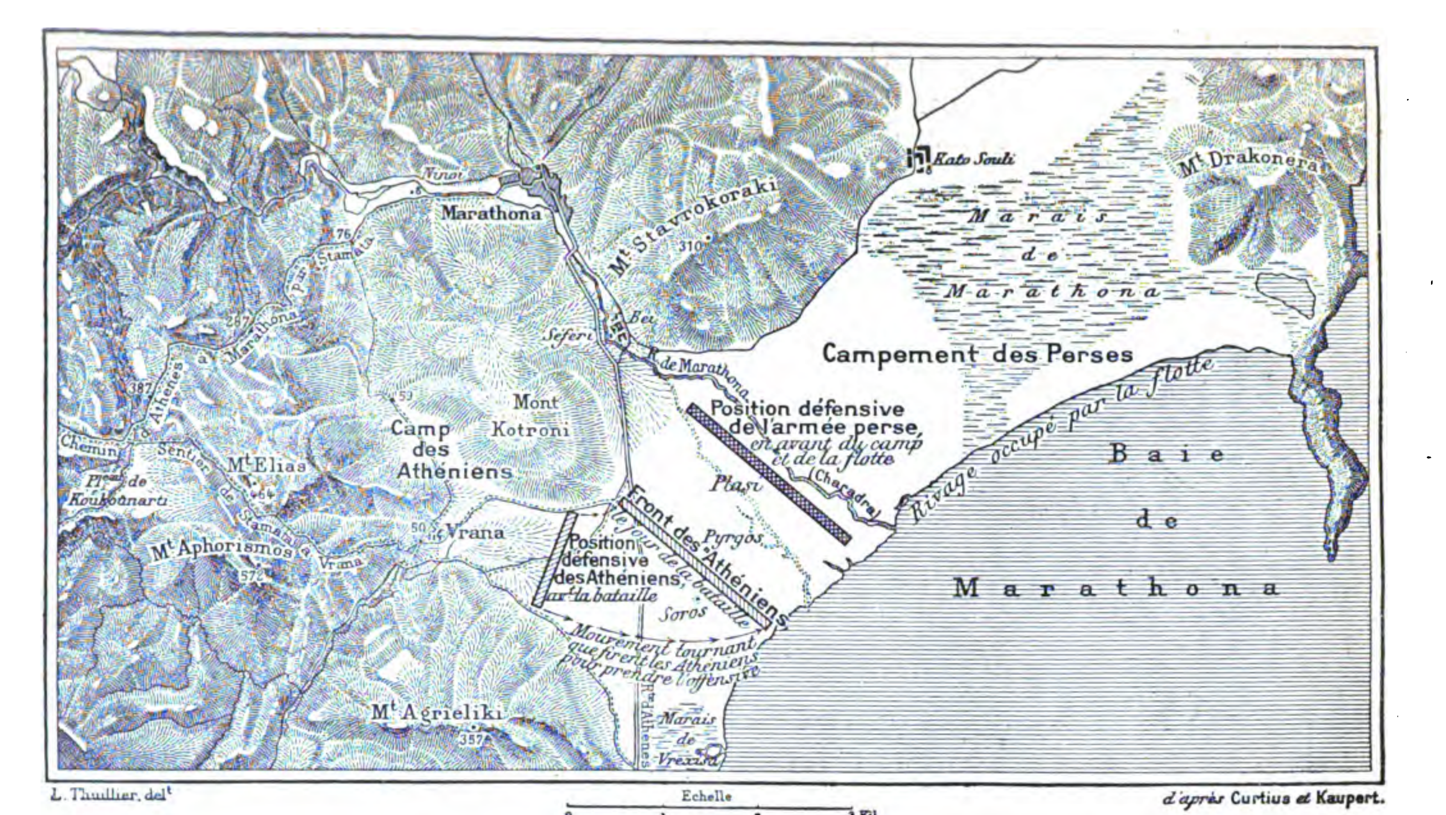
2. A l'appui de cette assertion, M. Delbrück cite (*op. cit.*, p. 56) un règlement en vigueur dans l'armée prussienne, sur les exercices gymnastiques de l'infanterie. Ce règlement interdit de dépasser, dans l'exercice du pas de course, les mesures suivantes : 1° sans armes ni bagages, 4 minutes de course, 5 minutes de pas, 4 minutes de course; 2° avec armes et bagages, 2 minutes de course, 5 minutes de pas, 2 minutes de course. D'après le même règlement, il faut compter en moyenne, dans la course en armes, 170 pas à la minute; un espace de 340 pas environ serait donc la distance la plus longue que pût parcourir un fantassin sans s'arrêter. — Ces prescriptions, fort utiles sans doute quand il s'agit d'exercer de jeunes soldats, existent aussi chez nous; mais elles sont loin de répondre à ce qu'on peut demander à des hommes vigoureux et bien entraînés, comme étaient les Athéniens. La preuve en est, que le capitaine d'artillerie de Raoul, en adoptant, il est vrai, un mode nouveau de marche et de pas gymnastique, a obtenu récemment des résultats extraordinaires : le peloton qu'il commandait aux grandes manœuvres du XI° corps d'armée, en 1890, est arrivé à faire jusqu'à 15 kilomètres au pas de course, avec armes et bagages. Cf. un article du Dr Félix Regnault dans le journal *La Nature*, n° 1052, 29 juillet 1893.

Suivant Duncker [1], Miltiade se décide bien à prendre l'offensive et à sortir de sa vallée; il s'élance au pas de course et va attaquer l'armée perse, alors rangée en avant du fleuve *Charadra*, dans une situation défensive, le front tourné au sud-ouest, vers la route d'Athènes. Telle était la position que Datis avait prise dès son arrivée, bien résolu à livrer bataille en cet endroit même. C'est sur ce dernier point que l'hypothèse de Duncker nous semble inadmissible : si les Perses s'étaient tenus sur leurs gardes, prêts à combattre, dans la position qu'on leur attribue, nous ne concevons pas comment l'avantage aurait pu leur échapper, et comment une partie de leurs troupes, la cavalerie par exemple, serait restée en dehors du champ de bataille. Nous comprenons autrement la marche des choses.

L'armée perse n'avait jamais considéré Marathon que comme un lieu facile de débarquement; elle n'avait pas voulu y livrer bataille, et elle le voulut encore moins après que Miltiade se fut montré sur les hauteurs voisines; car aller l'attaquer là-haut était chose impossible. Que faire? Attendre que le passage fût libre, et pour cela compter sur le découragement des Grecs et sur les menées secrètes d'Hippias et de ses amis. C'était pour les Perses une question de temps, et, en effet, Miltiade paraissait leur donner raison, puisque, depuis neuf ou dix jours qu'il était là, il n'avait rien fait contre eux. Les Perses étaient donc campés à Marathon comme une armée qui ne s'attend ni à être attaquée ni à attaquer elle-même. Dans cet état, elle devait seulement s'être portée en avant de ses navires, de manière à les soustraire à une surprise des Grecs. Les vaisseaux rangés sur le rivage occupaient certainement une bonne partie de la baie entre la pointe de Cynosura et l'embouchure du torrent de Marathon. Il fallait donc se placer en avant de cette embouchure tout le long du torrent et même un peu plus au sud; car la distance qui séparait cette ligne du débouché de la vallée de *Vrana* était encore telle qu'on pouvait se croire à l'abri d'une surprise.

Ce fut en effet une vraie surprise que l'attaque de Miltiade, et elle consista en ce que, sortant de sa vallée, le général athénien se porta à la course sur le front de l'ennemi. Mais où faut-il placer l'espace de 8 stades parcouru ainsi au pas de course? Il y avait bien plus

1. Duncker, *Strategie und Tactik des Miltiades*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1886, p. 404 et suiv.



LE CHAMP DE BATAILLE DE MARATHON (2e croquis pour servir à l'explication de la bataille).

de 8 stades entre le lit du torrent et l'entrée de la vallée de *Vrana*, et on ne peut supposer que la tradition ait diminué l'espace parcouru par les Grecs. Nous pensons donc qu'une partie de ce mouvement se fit tranquillement au pas, de très bonne heure, sinon de nuit, pour échapper à la surveillance des Perses; il s'agissait de pivoter en quelque sorte autour de l'extrémité orientale du mont *Kotroni*, de façon à ce que l'aile droite décrivît un arc de cercle entre le fond de la vallée de *Vrana* et un point situé à quelque distance de la mer en avant du *tumulus*; de ce côté, il y avait une assez longue marche à faire, mais sans danger, et probablement sans même éveiller l'attention des Perses. De l'autre côté, l'aile gauche se tenait presque immobile, au pied du mont *Kotroni*, et en suivait seulement la pente vers le nord, jusqu'à ce que, le mouvement tournant achevé, toute l'armée athénienne se trouvât en ligne, faisant face au nord-est à la ligne des Perses, tournée vers le sud-ouest [1]. C'est à ce moment seulement que les Perses purent se voir enfin attaqués, et par une ligne égale à la leur; mais alors, la course de 8 stades, exécutée en même temps par toute l'armée athénienne, permit de les surprendre, avant que leurs mesures eussent été prises pour la défensive. Leurs chevaux, entre autres, se trouvaient sans doute en arrière de l'armée, dans les pâturages du marais [2]; aussi la cavalerie ne put-elle pas prendre part au début de l'action. Plus tard, la mêlée engagée, elle devenait inutile; aussi alla-t-elle vite se rembarquer, pendant que la bataille continuait au centre.

D'après cette explication, la course de 8 stades n'avait pas pour but de laisser l'armée moins longtemps exposée à la portée des traits ennemis (une aussi longue marche eût été bien inutile, comme le remarque justement M. Delbrück); elle avait pour objet, et elle eut pour résultat, de surprendre les Perses et de jeter le désarroi dans leurs rangs. C'est ce désarroi qui les empêcha tout d'abord de faire usage de tous leurs moyens, et, lorsque les ailes grecques, renforcées à dessein par Miltiade, eurent chassé victorieusement une bonne partie de l'armée perse, ces troupes désorientées ne cherchèrent qu'à trouver un refuge dans leurs vaisseaux. A ce moment eut lieu le mouvement des ailes décrit par Hérodote, et qui servit à envelopper le corps des

1. Ce mouvement est indiqué par une flèche sur le croquis ci-joint, p. 263.
2. On peut croire aussi que la cavalerie était alors du côté d'Œnoé ou dans d'autres régions montagneuses de la Diacrie. Cf. notre *Rapport sur une mission*, p. 20-24.

Perses et des Saces. Le champ de bataille s'était alors un peu déplacé : les Grecs avaient reculé vers la montagne; mais ce fut là précisément la cause de l'extermination presque complète du corps d'armée d'abord victorieux. En effet, lorsque, abandonnés par leurs ailes, ces Perses furent attaqués de toutes parts, ils s'enfuirent, eux aussi, dans la direction des vaisseaux; mais la route était longue : sans armures, exposés aux coups de lance des hoplites, et incapables de se servir encore de leurs arcs, ils trouvèrent presque tous la mort dans cette poursuite. Pendant ce temps, le gros de l'armée perse avait pu se mettre en sûreté sur la flotte, et les vainqueurs s'emparèrent seulement de sept vaisseaux; mais ils avaient fait un véritable massacre.

Le chiffre donné par Hérodote (VI, 117) pour les pertes de l'armée perse (6 400 hommes) n'a rien de surprenant, si l'on pense que les blessés durent être sans pitié achevés par le vainqueur. En revanche, le petit nombre des morts athéniens (192 hommes) s'explique par la supériorité de leur armement et la soudaineté de leur attaque. D'ailleurs, beaucoup d'autres hoplites purent être blessés, qui, n'étant pas morts sur le champ de bataille, n'y obtinrent pas les honneurs de la sépulture publique. Enfin le nombre des esclaves et des Platéens tués dans la bataille doit encore être ajouté à ce chiffre.

V

La flotte perse devant Phalère et la prétendue trahison des Alcméonides. — Hypothèse sur la date de la bataille.

Le dernier acte de la bataille a paru à de nombreux savants plus difficile encore à admettre que les précédents : les Perses, quoique vaincus, abordent, en quittant la baie de Marathon, dans l'île d'Ægilia, où ils avaient laissé leurs prisonniers d'Érétrie; puis de là ils contournent le cap Sunium, et se présentent devant Phalère, avec l'espoir de devancer les Athéniens dans la ville. Mais, déçus dans leur attente, ils se retirent bientôt et font voile vers l'Asie (VI, 115-116).

Il y a dans ce passage une difficulté réelle, et une autre purement imaginaire. Jamais, dit-on, après une telle bataille, la flotte perse n'aurait pu faire le même jour tous les mouvements qu'on lui prête, et jamais Miltiade n'aurait pu ramener le soir même ses troupes fatiguées à Athènes. Assurément, ce serait une absurdité que de soutenir

pareille hypothèse; mais c'est la tradition postérieure qui a inventé ces fantaisies [1]. Hérodote ne dit pas cela, et son récit se prête sans peine à une tout autre interprétation : le soir de la bataille, tandis que l'armée grecque se repose dans la plaine, la flotte perse atteint Ægilia, et elle y passe la nuit. C'est le lendemain seulement que, quittant ce mouillage, Datis tente de contourner l'Attique et de surprendre Phalère. Miltiade alors ramène à la hâte ses troupes à Athènes, et devance facilement, par une marche de huit heures, l'arrivée de la flotte ennemie [2].

La difficulté qui subsiste est la suivante : quelle a été réellement l'intention de Datis en faisant voile vers Phalère?

Hérodote ne doute pas qu'il ne se soit agi d'une attaque directe contre Athènes; car il ajoute que les Athéniens accusèrent les Alcméonides d'avoir, par un signal convenu d'avance, invité le général perse à tenter cette entreprise. Ainsi la tradition était formelle : Athènes croyait que, le jour où Datis s'était montré devant Phalère, il avait voulu essayer un nouveau débarquement et une prise de possession de la ville. Dans cette tentative il aurait été aidé par une fraction de la population athénienne.

De cette tradition Hérodote rejette absolument la culpabilité des Alcméonides, et sur ce point sa démonstration est concluante : les ennemis d'Hippias et de la tyrannie ne peuvent pas avoir favorisé Datis et son client. Qui donc avait donné ce signal, élevé ce bouclier, qui passait pour avoir décidé Datis à faire voile vers Phalère? Hérodote ne se prononce pas; mais il croit au signal donné, et il ne nie pas que ce n'ait pu être le fait des partisans d'Hippias. Telle paraît même être son opinion, si l'on pense aux craintes qu'il fait exprimer à Miltiade dans son allocution à Callimaque (VI, 109).

C'est donc cette tradition athénienne qu'il faut examiner : est-ce bien un parti athénien qui appela Datis à Phalère? et, s'il en est ainsi, comment expliquer que Datis ait eu encore quelque espoir de succès après la défaite qu'il venait d'essuyer?

En réponse à cette question, nous trouvons deux hypothèses : l'une, due à M. Curtius, a été souvent reprise par d'autres savants, en particulier par M. Wecklein; l'autre a été récemment exposée par M. Delbrück.

1. Plutarque, *Aristide*, 5.
2. Hérodote, VI, 116.

MM. Curtius et Wecklein admettent l'existence d'un parti perse à Athènes, et les conventions intervenues entre ce parti et l'armée de Datis; pour eux, le signal fut donné, à l'aide d'un bouclier, avant la bataille, et aussitôt les Perses se mirent en mesure de prendre la mer; ce que voyant, Miltiade se hâta de les attaquer; mais déjà une partie de leurs troupes était hors de sa portée [1].

Outre les objections générales qu'on peut faire à cette conception de la bataille, il faut remarquer surtout qu'Hérodote parle d'un signal donné *après*, et non *avant* le combat, ἐοῦσι ἤδη ἐν τῇσι νηυσί (VI, 115). Une hypothèse aussi importante devrait au moins, ce semble, s'accorder sur ce point essentiel avec Hérodote.

Il est vrai que M. Delbrück en prend plus à son aise encore avec le témoignage de notre auteur : à ses yeux, toute cette histoire est pure illusion; de signal, il n'y en eut que dans l'imagination des Grecs, qui crièrent à la trahison; de parti perse, il n'y en avait pas l'ombre dans Athènes [2].

Nous avons montré déjà combien cette dernière assertion est erronée : toute la conduite de Miltiade nous a prouvé, au contraire, la crainte que lui inspirait le parti perse dans l'intérieur de la ville. Quant aux illusions qui font voir partout des traîtres, elles sont en général le privilège des peuples vaincus. On comprendrait qu'Athènes eût imaginé de crier à la trahison, si elle avait dû tomber au pouvoir de Datis; mais, victorieuse, qu'avait-elle besoin d'une telle excuse?

Nous admettons donc qu'un signal fut donné aux Perses par un émissaire des partisans d'Hippias, et cela lorsque les Perses étaient déjà dans leurs vaisseaux. Mais quelle était alors la signification de ce signal? Les auteurs de cette convention n'avaient pas encore connaissance de la bataille; ils croyaient les Perses tranquilles à Marathon et leur signal voulait dire : « Les dispositions sont prises à Athènes pour vous y recevoir; vous pouvez donc sans crainte affronter la lutte avec la poignée d'Athéniens qui sont postés dans la montagne; vainqueurs, vous ne trouverez plus d'obstacle pour entrer dans la ville; hâtez-vous; car plus tard le secours de Sparte pourrait arriver! » En d'autres termes, ce que redoutait Miltiade s'était produit : le parti perse avait secrètement travaillé les esprits; un jour de plus, et il

1. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 261, note 1. — Wecklein, *op. cit.*, p. 34 et suiv.
2. Delbrück, *op. cit.*, p. 52-81.

était trop tard pour que les Grecs prissent l'offensive : les Perses, préparés à se battre, auraient su mieux profiter de leur avantage numérique, et peut-être tout le résultat de la campagne eût-il été changé. Heureusement la bonne fortune de Miltiade l'avait aussi bien servi que son génie : quand le signal leur fut donné, les Perses n'avaient plus à prendre l'initiative de la bataille; ils étaient déjà vaincus et repoussés.

Un moyen cependant restait encore à Datis pour réparer cette défaite : c'était de voir si le parti d'Hippias était réellement capable de provoquer un mouvement en faveur des Perses. Peut-être, sans hasarder un nouveau débarquement, suffirait-il à la flotte de se montrer pour faire éclater une révolution. Les partisans d'Hippias qui accompagnaient Datis devaient nourrir cette espérance, et c'est assurément la dernière chance qu'ils voulurent tenter. Puisque quelque chose avait été fait pour eux, du moins ne fallait-il pas se retirer sans se montrer. Ainsi peut s'expliquer la démonstration navale de Datis. Mais le chef perse devait être dès ce moment édifié sur la confiance qu'il fallait avoir dans les promesses de ses protégés. La victoire seule avait déjà fait rentrer dans le devoir les hésitants et les révoltés mêmes : le retour de Miltiade acheva d'étouffer les germes de sédition.

Nous avons terminé l'étude critique du récit d'Hérodote, en nous attachant à en expliquer la suite, à en combler au besoin les lacunes, mais à en respecter les principaux traits. La simplicité, la sobriété de ce récit le recommandent particulièrement à l'attention de l'historien qui ne se complaît pas dans des théories toutes faites, dans des conceptions *a priori*, et qui ne pousse pas le scepticisme jusqu'à voir partout des inventions de l'imagination populaire. Certes Hérodote n'ignorait pas que bien des récits légendaires avaient cours sur Marathon; il en avait entendu beaucoup, il en rapporte peu : témoin l'exploit de Cynégire, qu'il expose en deux mots (VI, 114). Il s'étend plus longuement sur le prodige dont l'Athénien Epizélos avait été l'objet (VI, 117); mais il ne donne cette anecdote que pour ce qu'elle vaut, comme une tradition curieuse. Ces récits mêmes étaient-ils tous sans fondement? La critique, qui s'est tant exercée sur Hérodote, nous paraît ici encore pousser beaucoup trop loin ses analyses; n'est-il pas suffisant de suspendre notre jugement, sans aller jusqu'à nier? Et à quelles erreurs ne s'expose-t-on pas, quand on veut interpréter

jusqu'aux noms que portent les personnages de ces prétendues légendes? On a remarqué que le père d'Epizélos s'appelle Κουφαγόρας; ne serait-ce pas là, dit-on, un de ces sobriquets comme on en trouve tant dans la comédie attique? Et que penser de Callimaque lui-même, qui porte un nom si bien approprié à son courage? M. Müller-Strübing a été jusqu'à supposer que le nom du stratège mort à Marathon avec Callimaque, Στησίλεως, pourrait bien être aussi un sobriquet appliqué à l'un des chefs qui avaient arrêté les guerriers dans la bataille, au moment où le centre reculait[1]? L'absurdité de ces excès montre les dangers des principes mêmes que la critique a trop souvent acceptés.

Il nous reste à dire deux mots de la date de la bataille de Marathon. La seule indication que fournisse Hérodote est celle-ci : Pheidippidès est à Sparte le 9e jour après la nouvelle lune, et les Spartiates, au nombre de 2 000, partent immédiatement après la pleine lune (le 15e jour après la nouvelle lune); ils arrivent en trois jours en Attique (VI, 120), et apprennent que la bataille vient d'être livrée. D'après cette indication, la bataille doit avoir eu lieu deux ou trois jours après la pleine lune, soit le jour même de l'arrivée des Spartiates, soit plutôt la veille, puisque, le soir de la bataille, c'est à peine si en Attique on pouvait en avoir connaissance. Böckh se prononce cependant pour le 3e jour après la pleine lune de septembre, soit le 12 septembre, correspondant au 17 du mois de Métageitnion[2]. Dans cette hypothèse, l'obstacle qui empêchait les Spartiates de partir avant le 15 était la fête d'Apollon, qui se célébrait du 7 au 15 du mois *Carneios*. Cette date a paru à quelques-uns mal établie, parce qu'Hérodote ne nomme pas les *Carnéennes*, comme il fait ailleurs dans un cas semblable (VII, 206), et aussi, parce que la campagne de Datis, commencée au printemps, n'avait pas été si remplie qu'elle dût se prolonger aussi tard dans la saison. Aussi M. Busolt se prononce-t-il pour la pleine lune du mois d'août; en d'autres termes, il place la bataille à la date du 12 ou du 13 août 490. La seconde raison invoquée par M. Busolt ne nous paraît pas convaincante; car il n'est pas dit dans Hérodote

1. Müller-Strübing, *Zur Schlacht von Marathon* dans les *Neue Jahrbücher*, t. CXIX (1879), p. 448.
2. Böckh, *De pugnæ Marathoniæ tempore*, dans les *Kleine Schriften*, t. IV, p. 85 et suiv. Il faut dire d'ailleurs que ces calculs de Böckh ont été souvent contestés depuis. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 69, note 2, et p. 83, note 4.

que la campagne de Datis ait commencé au printemps [1], et, comme nous savons d'ailleurs que, du côté des Grecs, bien des événements se placent dans les premiers mois de cette même année, il y a lieu de penser que la menace des Perses ne devint pas dès le printemps imminente. Quant à l'argument tiré du silence d'Hérodote sur les fêtes *Carnéennes*, il est loin aussi d'être décisif. Voici du reste une raison qui nous paraît de nature à faire pencher la balance en faveur de l'opinion de Böckh. Elle nous est suggérée par une remarque de M. Aug. Mommsen, bien que cet auteur n'en ait pas tiré, je crois, les conséquences qu'elle comporte [2].

La fête de Marathon eut lieu chaque année le 6 Boédromion. Ce n'était pas la date de la bataille ; mais on choisit cette date parce que c'était la fête d'Artémis Agrotéra, et qu'il s'agissait pour Athènes de s'acquitter d'un vœu fait à Artémis [3]. Ce vœu du polémarque avait été sans doute prononcé un jour consacré à Artémis, c'est-à-dire le 6 d'un mois athénien, et suivant toute vraisemblance à l'occasion du départ de l'armée pour Marathon. Le départ avait donc eu lieu le 6, et voilà pourquoi, dès le mois suivant, à la fête d'Artémis Agrotéra, on célébra pour la première fois la fête de Marathon en s'acquittant du vœu fait par Callimaque. C'est donc bien le 6 Métageitnion (mois qui précède Boédromoin) qu'eut lieu le départ, et Böckh avait raison sur ce point. Mais la même remarque ne nous fournit-elle pas un nouvel argument à l'appui de la date du 16 Métageitnion (au lieu du 17) pour le jour de la bataille? Si Miltiade eut le commandement le 16, il l'avait eu aussi le 6, par suite du roulement établi entre les stratèges [4], et il est permis de penser que c'est lui déjà qui avait pris l'initiative de conduire les troupes à Marathon. Nous avons exprimé plus haut l'hypothèse qu'il avait dans cette circonstance déterminé le conseil des stratèges à prendre cette mesure : il put le faire avec d'autant plus de force et de succès que lui-même se chargeait d'exécuter le jour même la décision commune. On sait comment son plan réussit. Le 6 au soir, il était à Marathon, et il reprenait le commandement dix jours après, pour remporter la victoire.

1. M. Busolt cite à tort les chap. 43, 48, 95 du liv. VI.
2. Mommsen (Aug.), *Heortologie*, p. 212.
3. Cf. ci-dessus, p. 104-105.
4. Hérodote, VI, 110 : Ὡς ἑκάστου αὐτῶν ἐγίνετο πρυτανηΐη τῆς ἡμέρης.

VI

L'expédition de Paros et la mort de Miltiade.

Une chose surprend d'abord dans les derniers chapitres du liv. VI d'Hérodote : c'est le nombre et l'étendue des digressions que l'auteur mêle à son récit, au lieu de s'attacher à l'histoire de Miltiade et à sa mort tragique. Loin de rapprocher l'expédition contre Paros du grand exploit de Marathon, Hérodote sépare ces deux faits par plusieurs développements accessoires : d'abord, c'est une description du puits d'asphalte, de sel et d'huile, situé en Perse, à 40 stades de la ville d'Ardericca, où furent transportés les prisonniers d'Érétrie (VI, 119); puis, c'est une digression sur le patriotisme des Alcméonides, et à ce sujet sur l'origine de leur fortune et sur les fameuses noces d'Agariste, épisodes curieux et amusants, mais qui nous éloignent singulièrement de la bataille de Marathon (VI, 121-131). Enfin l'auteur rapporte l'expédition de Paros et la mort de Miltiade (VI, 132-136), mais sans s'y arrêter longtemps, et il termine par le récit des démêlés d'Athènes avec les Pélasges, l'établissement des Pélasges à Lemnos, et leur expulsion de cette île, en vertu d'un oracle habilement interprété par Miltiade (VI, 137-140).

Il est certain qu'Hérodote n'a pas, dans cette partie de son livre, suivi une tradition unique. Déjà pour le début de l'histoire de Miltiade, nous avons fait la même remarque : si l'historien avait exposé une tradition de famille, il aurait donné à son récit une suite qui n'y est pas. Il aurait aussi sans doute présenté les faits sous un autre jour; car, si Miltiade à Marathon apparaît comme un général consommé, irréprochable, tout autre est le Miltiade qui demande aux Athéniens une flotte et de l'argent pour satisfaire une rancune personnelle contre un citoyen de Paros; le vainqueur de Marathon n'est plus qu'un général aussi coupable que malheureux, qui se perd en voulant commettre une tentative sacrilège contre la statue d'une divinité redoutable. La mort lamentable de Miltiade est racontée par Hérodote sans un mot de pitié ou de blâme, avec ce flegme qui est bien dans la nature de l'historien, et qui se marque également dans

ses plus grandes admirations [1], mais qui est plus surprenant que jamais en présence d'un fait aussi extraordinaire.

L'influence des traditions propres aux Alcméonides ne saurait être méconnue dans tout ce passage : le rôle joué par Xanthippe dans le procès de Miltiade explique assez la réserve de l'historien. Ajoutons que sur ce point les sentiments particuliers d'Hérodote étaient certainement conformes à ceux des partisans les plus résolus de la démocratie athénienne : les procédés tyranniques de Miltiade, malgré sa victoire, ne devaient pas trouver grâce devant lui.

Mais est-il vrai que Miltiade ait entrepris l'expédition de Paros pour des motifs personnels? L'échec de sa campagne doit-il être attribué aux causes que signale Hérodote?

On a quelquefois considéré l'expédition de Miltiade comme une offensive énergique d'Athènes pour reprendre immédiatement au Grand Roi ses conquêtes récentes dans la mer Egée, et pour étendre déjà de ce côté l'empire d'Athènes [2]. Mais n'est-il pas téméraire de faire de Miltiade le précurseur d'Aristide et de Cimon? Athènes ne pouvait guère alors, à peine délivrée d'un immense danger, et embarrassée toujours par ses démêlés avec Égine, tourner ses regards vers l'Orient. Si Miltiade tenta d'extorquer 100 talents aux Pariens, ce ne fut pas sur l'ordre des Athéniens (ils n'avaient pas encore appris ce genre de traitement appliqué aux insulaires); c'est évidemment l'ancien tyran de Chersonnèse qui reparaissait alors, et qui comptait faire approuver, par un nouveau succès, l'exécution de ses projets personnels et de ses ambitions. La condamnation de Miltiade serait incompréhensible, si le général avait eu seulement le tort d'échouer dans une campagne avouée par le peuple.

Cet échec se rattache dans Hérodote à une cause religieuse, ou plutôt l'historien rapporte une tradition parienne qui présentait la mort du héros comme une suite de l'acte sacrilège commis pendant le siège de Paros. Cette conception religieuse a paru à M. Wecklein de nature à rendre suspect tout le récit des Pariens [3]; et, plutôt que d'adopter cette version choisie par Hérodote d'après ses idées et ses goûts, M. Wecklein admet que la vérité nous ait été conservée

1. Voir, par exemple, l'allusion d'Hérodote à la naissance de Périclès (VI, 131).
2. DUNCKER, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 149.
3. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 7-9.

par Éphore [1], qui attribue la levée du siège à la crainte de la flotte perse de Datis, dont les assiégés et les assiégeants avaient cru voir un signal dans la direction de Myconos. Nous ferons observer que la tradition parienne, suivie par Hérodote, comprend deux parties bien distinctes : d'abord, le récit d'une tentative de Miltiade pour pénétrer dans le temple et s'assurer ainsi, avec la statue de la divinité, la possession de la ville; ensuite les conséquences de cet attentat, l'envoi d'émissaires à Delphes pour savoir s'il faut châtier la prêtresse coupable, et la réponse de l'oracle, qui prononce que Miltiade lui-même sera puni. Cette seconde moitié de la tradition a été certainement arrangée après la mort de Miltiade, de façon à montrer dans cet événement tragique la juste punition du sacrilège. Mais la première partie du récit n'inspire pas les mêmes doutes, et cette triste mésaventure explique beaucoup mieux que la version d'Ephore le mécontentement général des Athéniens contre Miltiade. Tel est l'avis de Grote et de Curtius. Nous ajouterons à l'appui de la même opinion une autre preuve.

Le récit d'Éphore suppose que la flotte de Datis était encore dans les eaux de Myconos lors de l'expédition de Miltiade. Or c'est là une hypothèse invraisemblable, bien qu'elle puisse avoir son origine, nous le reconnaissons, dans Hérodote, qui représente la campagne des Athéniens contre Paros comme entreprise peu après la bataille de Marathon (VI, 132). Mais nous avons déjà vu que l'historien ne fournit pas toujours des indications chronologiques très exactes, et de même que, aussitôt après la bataille, il a pu donner à entendre que les Athéniens étaient revenus le jour même à Athènes [2], il a donné lieu de croire ici que Miltiade était parti pour Paros presque au lendemain de sa victoire. Tel n'a pas dû être l'ordre des événements : Miltiade vainqueur demeura quelque temps dans la ville, entouré d'une gloire et d'une puissance incontestées, et c'est durant cette période qu'il entreprit de rendre de justes honneurs aux morts qui avaient sauvé la patrie [3], aux Platéens, ces braves alliés d'Athènes [4], aux dieux, qui

1. ÉPHORE, fr. 107 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 263).
2. Cf. ci-dessus, p. 265-266.
3. Le tombeau des Athéniens, qui s'éleva dans la plaine de Marathon, date, sans aucun doute, du temps même de la bataille (cf. *Rapport sur une mission scientifique*, p. 8-17). Des fêtes durent y être célébrées aussitôt après. On sait que dans la suite ce fut pour les Athéniens un véritable lieu de pèlerinage.
4. L'emplacement du tombeau des Platéens à Marathon n'a pas été retrouvé. A

avaient aussi contribué à la victoire [1]. Quelques-uns des monuments commémoratifs de Marathon doivent remonter à cette époque [2]. Pendant ce temps, les Alcméonides et les ennemis politiques du héros ne pouvaient pas relever la tête, et ainsi dut se passer l'hiver 490-489. Cependant la popularité de Miltiade avait besoin de se soutenir par de nouveaux exploits, maintenant que le danger qui avait fait sa force était écarté. Voilà ce qui le détermina, au printemps de l'année suivante, à l'expédition malheureuse qui devait donner à ses adversaires une excellente occasion de se produire. Le souvenir de Marathon était déjà moins vif, après six mois, chez ce peuple mobile et jaloux de ses droits, et ce fut la cause d'une condamnation qui serait inexplicable au lendemain de la victoire.

Platées même, le temple magnifique d'Athéna Areia (Plutarque, *Aristide*, 20) avait été construit, disait-on, avec le butin de Marathon (Pausanias, IX, 4, § 1). Comme la ville fut incendiée par Xerxès en 480, le témoignage de Pausanias est certainement inexact. Il est également douteux que le même chef, Arimnestos, ait commandé les Platéens à Marathon, en 490, et à Platées, en 479 (Pausanias, IX, 4, § 2).

1. Les sacrifices à Artémis Agrotéra et à Pan ont été institués, selon nous, au lendemain même de la bataille.

2. Nous n'ignorons pas que la plupart de ces monuments sont bien postérieurs; beaucoup datent du temps où Cimon, devenu maître des affaires, voulut à la fois réhabiliter la mémoire de son père, auquel il éleva un tombeau à Marathon, et ranimer l'ardeur des Grecs contre les Perses. Au gouvernement de Cimon nous attribuons, avec la décoration du Pœcile, l'Athéna Promachos et le groupe des Marathonomaques à Delphes, deux œuvres qui passaient pour être de Phidias. Mais il y a lieu de penser que ceux de ces monuments commémoratifs qui furent détruits dans le pillage et l'incendie d'Athènes, en 480, avaient été consacrés avant la condamnation de Miltiade plutôt qu'après. Tel serait, par exemple, ce cavalier, au costume éclatant, qu'on a retrouvé dans les fouilles de l'Acropole (Studniczka, *Ein Denkmal des Sieges bei Marathon*, dans le *Jahrbuch d. deutsch. Arch. Instituts*, t. VI (1891), p. 239). Peut-être conviendrait-il aussi de rapporter à l'époque la plus voisine de la bataille le *Trésor des Athéniens*, à Delphes (Pausanias, X, 11, § 5) : les restes de cet édifice, découverts par M. Homolle au cours des fouilles de 1893, ont un caractère archaïque très marqué (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 9 juin 1893).

LIVRE II

LA SECONDE GUERRE MÉDIQUE

CHAPITRE I

LES PRÉPARATIFS DE XERXÈS. — LA MARCHE DE L'ARMÉE PERSE JUSQU'A THERMÉ

I

Le début du VII[e] livre d'Hérodote.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur d'Hérodote, en passant du livre VI au livre VII, c'est un changement dans la composition et le ton de l'ouvrage. Jusque-là, l'historien avait embrassé, dans une vaste revue de tous les peuples barbares, le développement de l'empire perse, ainsi que l'histoire particulière des États grecs depuis le milieu du VI[e] siècle : dans toute cette partie de son livre, il suivait sans doute un plan ; mais il se permettait presque à chaque pas des digressions, des écarts, des épisodes quelquefois fort longs, qui se suffisaient à eux-mêmes, et qui par eux-mêmes intéressaient le lecteur, au point de lui faire oublier souvent le but principal de l'œuvre. A travers cette série variée de contrées et de peuples, on s'apercevait à peine que la domination perse gagnait chaque jour du terrain, que les événements se pressaient, que la crise devenait de plus en plus menaçante, et on arrivait à l'affaire de Marathon presque sans se douter

que les guerres médiques étaient commencées. C'est qu'elles duraient en réalité depuis longtemps : la première menace de Cyrus à l'adresse des députés de Lacédémone en avait été comme le prélude; mais depuis lors les choses avaient marché lentement, et l'historien en avait suivi paisiblement le cours. L'expédition de Datis et d'Artapherne n'avait pas éclaté tout à coup : elle n'était que la suite des entreprises déjà nombreuses qui avaient poussé le Grand Roi contre la Grèce. C'est à peine si la campagne de Marathon se distinguait de celle qui avait échoué au mont Athos, et cette expédition même de Mardonius était la conséquence de la bataille de Ladé et de la prise de Milet. Tous ces événements s'enchaînaient les uns aux autres, sans que l'attention du lecteur fût spécialement attirée sur la lutte décisive qui allait se livrer. Aucun début épique n'annonçait d'héroïques exploits; aucun moyen dramatique n'était mis en œuvre pour faire ressortir la grandeur de la crise. Au contraire, fidèle à la méthode qu'il avait adoptée dès le principe, Hérodote s'interrompait parfois au moment le plus intéressant pour exposer les différends des villes grecques entre elles, les querelles de Sparte et d'Argos, d'Athènes et d'Égine. Il mêlait au récit même de la bataille de Marathon des digressions inattendues : entre la victoire de Miltiade et sa mort, il trouvait moyen de placer l'histoire d'Alcméon, couvert d'or par le roi Crésus, et le récit plus épisodique encore des noces d'Agariste.

Tout autre est le tableau par lequel s'ouvre le livre VII. En quelques lignes l'historien résume les dernières années de Darius, ses projets de campagne contre la Grèce, la révolte de l'Égypte. Avant de réprimer les rebelles, Darius désigne Xerxès pour son successeur; puis il meurt, et aussitôt Xerxès reprend les projets de son père. L'Égypte réclame d'abord son attention; mais Hérodote n'indique que par un mot la soumission du pays révolté : on dirait qu'il a hâte de nous introduire à la cour de Suse, dans le conseil royal, où de grandes résolutions vont être prises. C'est là que successivement se font entendre le Roi, Mardonius, Artabane : discours solennels qu'Hérodote développe avec une complaisance toute particulière. Puis, les hésitations de Xerxès sont longuement dépeintes : des rêves, tantôt séducteurs, tantôt menaçants, poussent le Grand Roi à la guerre; une scène dramatique, mais par certain côté plaisante, nous représente Artabane revêtant les insignes royaux et prenant place dans la couche royale pour voir si le fantôme fatal lui apparaîtra. Enfin la guerre est

décidée; il n'est plus question que des immenses préparatifs qui occupent tout l'empire. Un canal s'ouvre dans l'isthme du mont Athos, des ponts réunissent les deux rives de l'Hellespont; des magasins de vivres, disposés en Thrace et en Macédoine, attendent le passage de l'armée. Tout est prêt : Xerxès se met à la tête de ses troupes; des prodiges célestes marquent son départ de Sardes; des actes de cruauté témoignent de son absolue rigueur dans l'exécution des ordres formidables qu'il a donnés; en vain des orages, des coups de tonnerre semblent vouloir détourner le Roi de sa route; en vain Artabane à Abydos, avant de retourner à Suse, renouvelle ses conseils de prudence et l'expression de ses craintes. Xerxès, du haut de son siège de marbre, jouit du spectacle merveilleux de sa magnifique armée et de sa flotte innombrable; puis il arrive dans la plaine de Doriscos, où il passe en revue toutes les forces de son empire. Une énumération brillante de cette armée donne à Hérodote l'occasion de peindre les peuples multiples et multicolores qui la composent. L'historien n'omet aucun détail : on dirait qu'il a assisté à tout ce qu'il raconte, qu'il a tout vu, qu'il a, comme le roi lui-même, parcouru les rangs des troupes et pris des notes avec les secrétaires royaux. Il sait encore par où ont passé en Thrace les trois corps d'armée placés sous le commandement de six généraux en chef, comment ils se sont réunis à Acanthe, point où la flotte devait franchir le canal, puis à Thermé, en Macédoine, dans un pays ami et sûr, où était le rendez-vous général. Dans cette longue route, il n'ignore pas le chiffre des dépenses que les Thasiens ou les Abdéritains ont dû faire pour entretenir la table du Roi. En un mot, il n'oublie rien de ce qui peut rendre plus saisissante la physionomie de cette immense armée qui envahit la Grèce comme un torrent. Mais, chose plus singulière et plus nouvelle encore, Hérodote ne perd pas un instant de vue l'objet de sa description : durant tout ce début du livre VII (chap. 1-130), il ne dit pas un mot des Grecs ni de leurs préparatifs de résistance : pas une digression, pas un épisode étranger au sujet. Toute la lumière est en quelque sorte projetée sur cette multitude incroyable de peuples asiatiques, et sur le monarque tout-puissant qui la mène.

Tel est le tableau grandiose qui annonce et fait pressentir des événements plus grandioses encore. Nulle part ailleurs Hérodote n'avait avec autant d'art concentré sur un point tout l'intérêt de son histoire.

Cette habile composition révèle déjà le souci de frapper l'imagina-

tion du lecteur ; mais la marque personnelle de l'historien est plus sensible encore si l'on considère dans ce magnifique début du VII[e] livre le caractère qu'Hérodote prête à ses personnages et l'impression qui se dégage de leurs actes et de leurs paroles. Le portrait de Xerxès répond à une conception que l'historien s'est faite d'un tyran aveuglé par l'orgueil et conduit à sa perte par une divinité vengeresse. Les préparatifs énormes de cette expédition insensée concourent à faire ressortir la vérité religieuse qui est pour Hérodote la morale de toute la guerre.

Enfin le style même de ce morceau comporte des imitations ou des souvenirs d'Eschyle, qui font penser qu'Hérodote a voulu donner une forme dramatique à ces graves délibérations de la cour de Suse, à cette marche triomphante de Xerxès. Les discours, les dialogues, les mots à effet tiennent ici plus de place que jamais dans son livre, et chacun de ces morceaux fait éclater l'opposition entre la tyrannie aveugle du Grand Roi et la fière indépendance de l'esprit grec.

Ces considérations, qui s'imposent au lecteur attentif d'Hérodote, doivent nous faire réfléchir sur la valeur historique de tout ce passage. La belle ordonnance qui préside à ce récit est-elle seulement l'œuvre de l'historien, ou s'accorde-t-elle en même temps avec les faits? Les idées morales d'Hérodote répondent-elles à une vue juste, à une intelligence exacte des choses? Cette conception grandiose de l'expédition de Xerxès est-elle le fruit de l'imagination populaire, éblouie par l'éclat de victoires inespérées, ou bien se justifie-t-elle en réalité par un déploiement de puissance inouï?

Pour répondre à ces questions, il nous faut examiner dans le détail le récit d'Hérodote, et suivre pas à pas Xerxès depuis son avènement au trône jusqu'à son arrivée à Thermé.

II

L'avènement de Xerxès. — La guerre résolue.

Les trois courts chapitres dans lesquels Hérodote raconte comment Xerxès fut désigné par son père Darius, pour lui succéder sur le trône (VII, 2-4), ont soulevé une double objection.

La première, indiquée par Stein dans une note de son commentaire explicatif, est la suivante : d'après Hérodote, le débat intervenu entre

Xerxès et son frère aîné Artobazanès eut lieu du vivant de Darius; mais Plutarque [1] et Justin [2] rapportent que ce débat se produisit seulement après la mort du roi : cette seconde version ne serait-elle pas préférable à la première? Car, dit Stein, si la version d'Hérodote était fondée, Darius aurait dû déjà se prononcer avant son départ pour l'expédition de Scythie. L'argument nous semble faible : autant il est naturel qu'un vieillard de soixante-quatre ans pense à se donner un successeur avant d'entreprendre une campagne en Égypte et une autre en Grèce, autant cette précaution peut paraître inutile trente ans plus tôt, lorsque le prince est dans toute la force de l'âge et dans tout l'éclat de la prospérité.

La seconde objection est relative au rôle que joua, dit-on, le roi spartiate Démarate dans cette affaire de la succession. Suivant Hérodote, Darius hésita longtemps avant de se prononcer; mais enfin Xerxès fit valoir un argument décisif : c'est que, venu au monde après l'avènement de Darius, il était seul vraiment fils de roi, et que dans ce cas, à Sparte, par exemple, l'usage était de laisser la couronne aux fils nés déjà sur le trône : cet argument lui avait été suggéré par Démarate. Or M. Wecklein ne doute pas que toute cette histoire ne soit de pure invention : l'influence seule d'Atossa est ce qui avait décidé Darius en faveur de Xerxès, et, comme d'ailleurs le principe ainsi établi se trouvait coïncider avec un usage spartiate, ce fut assez pour que les Grecs se plussent à attribuer à l'un d'entre eux le mérite d'avoir contribué à l'avènement de Xerxès [3].

Il convient de remarquer d'abord que la prétendue influence de Démarate n'est nullement garantie par Hérodote. Bien au contraire, en homme qui connaît le monde et surtout le monde oriental, l'historien estime que, même sans l'intervention du roi spartiate, Xerxès l'aurait emporté : « Car, dit-il, Atossa était toute-puissante » (VII, 3). Ce n'est donc pas Hérodote qui est ici en cause, puisque lui-même ndique finement la raison dernière du choix de Darius. Mais la tradition répandue chez les Grecs doit-elle être pour cela entièrement rejetée? On sait que Démarate vivait alors à la cour de Suse, et que dans la suite il accompagna Xerxès en Grèce. Darius aimait à s'entourer d'étrangers, à les interroger, à s'éclairer sur leurs usages

1. Plutarque, *Sur l'amour fraternel*, 18.
2. Justin, II, 10.
3. Wecklein, *op. cit.*, p. 41.

et leur civilisation. Pourquoi le Roi, encore hésitant, n'aurait-il pas en effet entendu parler du principe adopté à Sparte pour la succession au trône? Démarate pouvait bien avoir des raisons pour appuyer les droits de Xerxès : n'était-ce pas son intérêt de voir sur le trône de Perse un prince orgueilleux, facile à prendre par l'amour-propre? Les efforts de Démarate n'ont pas eu sans doute tout l'effet qu'on leur prête (Hérodote le premier a soin de nous avertir qu'il n'y attache pas lui-même plus d'importance qu'il ne convient); mais admettre que la tradition ait inventé de toutes pièces le fait d'une intervention qui a pu si naturellement se produire, voilà ce qui ne nous paraît pas conforme aux règles d'une sage critique.

Aussitôt après l'avènement de Xerxès, un drame se joue à la cour de Suse : il s'agit de savoir si le Roi reprendra les projets belliqueux de son père contre la Grèce, ou s'il n'écoutera pas plutôt ses propres instincts et les conseils de la prudence, personnifiée dans Artabane. Bien des péripéties amènent le dénouement : d'abord enclin à jouir paisiblement de sa toute-puissance, le Roi prête ensuite l'oreille aux discours séducteurs de Mardonius, aux instances des Aleuades de Thessalie, aux manœuvres habiles des Pisistratides; décidé à faire la guerre, il convoque son conseil, et cette fois l'opposition éloquente d'Artabane ne fait qu'exciter sa colère; cependant bientôt les remords pénètrent dans son âme et tout à coup il change les ordres qu'il a déjà donnés; mais alors un songe effrayant lui montre un fantôme qui le menace des plus cruels traitements; en vain cherche-t-il à repousser le songe; Artabane même aperçoit le fantôme et se laisse convaincre. La guerre est résolue (VII, 5-19).

Examinons d'abord l'influence qu'Hérodote attribue aux Aleuades et aux Pisistratides. Pour Mardonius nous reviendrons plus loin sur son rôle, à propos du discours qu'il prononce dans le conseil du roi et de la réponse que lui fait Artabane.

Plutôt que de nier la vérité du témoignage d'Hérodote en ce qui touche les Aleuades, on serait tenté de croire que l'historien n'a pas suffisamment insisté sur les manœuvres des agents politiques que cette puissante famille entretenait auprès du Grand Roi. Après s'être assuré de la neutralité ou de l'appui de la Macédoine, c'était en Thessalie que le roi de Perse devait chercher des alliés, et rien ne pouvait plus contribuer à le décider à la guerre que l'empressement volontaire des Aleuades. Remarquons toutefois que, pour songer à une

expédition à travers la Thessalie, le Roi devait être d'abord gagné au projet de Mardonius et au plan de campagne de l'année 493. Alors seulement les Aleuades devenaient des alliés nécessaires. Jusque-là leur action ne pouvait que venir confirmer les propositions et les desseins de Mardonius, et c'est avec raison qu'Hérodote les a cités seulement en seconde ligne.

L'historien insiste davantage sur le rôle des Pisistratides (VII, 6) : c'est que, pour tenter le Grand Roi, ceux-ci lui présentaient, dans la personne d'Onomacrite, un chresmologue fameux, versé dans la connaissance des anciens oracles, et très capable aussi d'en inventer de nouveaux. Cet Onomacrite s'attachait à débiter devant Xerxès des oracles, qui, sous leur forme ancienne ou avec de légers remaniements, pouvaient faire bien inaugurer d'une campagne contre la Grèce.

Que faut-il entendre par là? Que Xerxès ait cru à ces prétendues prédictions d'Onomacrite, comme pouvait y croire la foule ignorante des Grecs? Hérodote ne dit rien de pareil : lui-même n'ajoute ici aucune foi à de tels oracles (il sait trop comment Onomacrite s'entendait à les arranger), et Xerxès n'y croit pas davantage. Mais, que ces prédictions aient pu seconder utilement les instances des Pisistratides et des Aleuades, on se l'explique sans peine : il n'était pas indifférent pour Xerxès de savoir qu'il trouverait en Grèce, avec l'assistance de partis puissants, l'opinion publique elle-même préparée par des oracles à l'idée d'une irrésistible invasion. Ainsi la confiance que les Pisistratides accordaient à ces prédictions était à elle seule un gage précieux pour l'avenir. Voilà dans quelle mesure on peut accepter l'idée d'une influence immédiate exercée par Onomacrite sur l'esprit du Roi. Plus tard, pendant son séjour en Grèce, Mardonius ne se fera pas faute de s'entourer de devins grecs et de consulter les sanctuaires prophétiques les plus renommés (VIII, 133-135); mais il ne s'agit pas même ici d'une adhésion de ce genre, même apparente; Hérodote dit seulement que les Pisistratides se servaient d'Onomacrite pour appuyer leurs demandes, et rien n'est plus vraisemblable : on sait quel prix jadis Hipparque avait attaché aux antiques recueils de prédictions; dans une circonstance pour eux aussi grave, comment n'auraient-ils pas eu recours à tout ce qui pouvait servir leurs dernières espérances?

Mais, pourrait-on objecter, Onomacrite, d'après Hérodote, prédit au Roi le passage de l'Hellespont, le joug imposé à la mer (VII, 6).

N'est-ce pas là une prédiction facile, imaginée après l'événement? Et ne voit-on pas comment la tradition grecque, rapportée par Hérodote, a voulu prêter à Onomacrite une influence directe sur l'un des actes les plus extraordinaires de Xerxès? Est-ce que déjà dans Eschyle les anciens oracles qui avaient inquiété jadis Darius ne se rapportaient pas, eux aussi, à ce passage de l'Hellespont [1]? Et ce rapprochement ne prouve-t-il pas que l'imagination grecque, en voyant dans cette entreprise gigantesque le témoignage irrécusable de l'orgueil insensé de Xerxès, se plut à le signaler d'avance comme un acte annoncé par les oracles? Hérodote lui-même est préoccupé avant tout de cette grande œuvre dans les discours qu'il fait tenir à Xerxès et à Artabane. « Μέλλω ζεύξας τὸν Ἑλλήσποντον ἐλᾶν στρατὸν διὰ τῆς Εὐρώπης, dit Xerxès (VII, 8 β), et Artabane lui répond de même : « Ζεύξας φῂς τὸν Ἑλλήσποντον ἐλᾶν στρατὸν διὰ τῆς Εὐρώπης ἐς τὴν Ἑλλάδα » (VII, 10 β). Est-ce que cette conception répond à une vérité historique?

Pour ce qui regarde Onomacrite, on peut sans peine accepter sa prédiction, dans la forme où Hérodote la rapporte, sans lui attribuer pour cela le don de prophétie. Deux hypothèses sont possibles : ou bien, effectivement, de vieux oracles avaient cours en Grèce, qui menaçaient l'Europe d'une invasion asiatique, d'une armée passant par un pont jeté sur le détroit, et dans ce cas Onomacrite put invoquer ces oracles, avant même de savoir quels étaient les projets de Xerxès (de telles rencontres sont incontestables : dans le nombre immense des prédictions qui avaient cours avant la guerre du Péloponnèse, il s'en trouva une, au témoignage de Thucydide lui-même, qui se réalisa; elle était relative à la durée de la guerre [2]); ou bien, dès le moment où la question de guerre fut agitée autour du Roi, ce fut l'avis de Mardonius qui prévalut, et cet avis comportait la construction d'un pont destiné à rejoindre les deux rives du détroit : Onomacrite avait pu entendre parler de cette grande œuvre, et c'est à la prédiction de ce fait qu'il fit servir, d'une manière plus ou moins factice, quelque ancien oracle remanié.

Mais Onomacrite ne bornait pas là ses prophéties, et il en avait d'autres pour toute la guerre (τήν τε ἔλασιν ἐξαγεόμενος) (VII, 6). C'est donc Hérodote qui a détaché cet oracle des autres prédictions d'Ono-

1. Eschyle, *Perses*, v. 739 et suiv.
2. Thucydide, V, 26.

macrite, et qui l'a mis en lumière. C'est lui qui a fait ressortir en cet endroit, ainsi que dans les discours de Xerxès et d'Artabane, l'importance de ce projet. En cela, s'est-il trompé? A-t-il été victime d'une illusion? ou bien en réalité cette idée a-t-elle eu un rôle prépondérant dans les préparatifs de Xerxès? Qu'on y réfléchisse bien : c'était là ce qu'il allait y avoir de nouveau dans l'expédition projetée; c'était par là que Xerxès allait égaler son père Darius, qui avait jeté un pont sur le Bosphore, et c'était grâce à ce pont qu'il allait pouvoir envahir l'Europe avec une armée innombrable. Cette considération me paraît décisive pour justifier à la fois Hérodote, qui insiste tant sur ce point, et Eschyle, qui en fait le centre de son drame (puisque l'entrave imposée à Poseidon est la première cause de la chute de Xerxès), et la Grèce tout entière, que cette entreprise semble avoir frappée tout d'abord plus qu'aucun autre des préparatifs du Grand Roi [1].

Passons à la délibération qui a lieu dans le conseil du Roi aussitôt après la soumission de l'Égypte. Xerxès y prend le premier la parole, moins pour consulter ses conseillers que pour leur faire connaître sa volonté; Mardonius appuie les projets de son maître, tandis qu'Artabane les désapprouve; une courte réplique du Roi met fin à la discussion (VII, 8-11).

Il n'est pas douteux que la scène ainsi décrite ne soit tout entière de la composition d'Hérodote : la tradition, eût-elle sa source dans les rapports oraux de personnages présents à la délibération, ne pouvait fournir à l'historien que des indications générales. L'essentiel est de savoir si Hérodote, en composant lui-même ces discours, y a mis seulement ses propres idées, ou s'il a fait tenir à ses personnages un langage conforme, au moins dans l'ensemble, à l'opinion qu'ils avaient pu réellement soutenir. M. Wecklein, sur ce point, est très catégorique : « Les discours dans Hérodote n'ont, dit-il, absolument aucune valeur historique; ils ne tiennent pas lieu, comme chez d'autres historiens anciens, de réflexions générales sur les événements; ils ne peuvent que troubler le regard et fausser le jugement [2] ».

Ne considérons pour le moment que le discours de Xerxès. Une

1. Parmi les fragments de Pindare, il y en a un qui se rapporte à cette œuvre gigantesque : Τὰν δείματο μὲν ὑπὲρ πόντιον Ἕλλας πόρον ἱρόν (Pindare, éd. Christ, ἐξ ἀδήλ. εἰδ., fr. 50).
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 11.

chose paraît d'abord confirmer l'opinion de M. Wecklein : c'est que dans ce discours, plus encore que dans les autres, abondent les souvenirs d'Eschyle.

En effet, la résolution du Grand Roi s'appuie sur trois considérations principales qui se retrouvent dans la tragédie des *Perses*. La première est que les souverains de l'Asie, ses prédécesseurs sur le trône, n'ont jamais cessé de faire la guerre et d'étendre leur empire ; Xerxès ne veut pas rester au-dessous d'eux (VII, 8 α). N'est-ce pas dans Eschyle que le chœur des vieillards se plaint de la volonté divine qui, de toute antiquité, impose aux Perses la nécessité de soutenir des guerres, ἐπέσκηψε δὲ Πέρσαις πολέμους πυργοδαΐκτους διέπειν ἱππιοχάρμας τε κλόνους πόλεων τ' ἀναστάσεις[1]? Et que dit Atossa pour excuser son fils, sinon que des conseillers funestes lui mettaient sans cesse sous les yeux l'exemple de ses pères, et lui reprochaient de ne pas agrandir encore l'empire qu'il tenait d'eux[2]? La seconde pensée que développe Xerxès est qu'il doit châtier Athènes, et venger à la fois l'incendie de Sardes et la défaite de Marathon (VII, 8 β) : c'est aussi ce que rappelle Atossa, quand elle questionne le chœur sur Athènes[3]. Enfin, dit Xerxès, Athènes vaincue, j'apprends qu'aucune ville grecque ne sera capable de nous résister, et nous serons maîtres de toute la Grèce (VII, 8 γ) : c'est le mot que répond le chœur à Atossa, πᾶσα γὰρ γένοιτ' ἂν Ἑλλὰς βασιλέως ὑπήκοος[4]. Il y a, dans la forme même des paroles qu'Hérodote prête à Xerxès ou à Mardonius, des ressemblances curieuses avec Eschyle[5]. Une telle imitation peut-elle se concilier avec les exigences de l'histoire?

Cette objection n'aurait toute sa force que si l'on pouvait prétendre qu'Eschyle n'a rien mis dans sa pièce qui fût conforme à la vérité historique. Mais cette accusation serait injuste : Eschyle a fort bien vu et marqué certains caractères du peuple perse, et, par exemple, l'idée qu'il se fait d'un empire condamné à s'accroître sans cesse, ou à périr, est de celles qu'ont le mieux mises en lumière les historiens modernes de la Perse et de l'Orient. D'autre part, c'est Athènes sans doute qui dut se flatter, après la guerre, d'avoir à elle seule repoussé les barbares, et servi de boulevard à toute la Grèce; mais outre qu'en effet

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 104-105.
2. ID., *ibid.*, v. 753-758.
3. ID., *ibid.*, v. 231 et suiv.
4. ID., *ibid.*, v. 234.
5. Cf. ci-dessus, p. 125, note 2.

le Roi, vaincu à Salamine, renonça personnellement à la lutte, ne peut-on pas penser que, même avant cette bataille, Athènes avait surtout attiré l'attention de Xerxès, elle qui la première avait envahi l'Asie, et qui avait confirmé à Marathon l'opinion qu'elle avait déjà donnée d'elle par cette audacieuse initiative? Sur tous ces points Eschyle, en s'exprimant comme il fait, reste dans la vérité historique, et Hérodote n'en sort pas davantage en imitant son prédécesseur, ou plutôt en se rencontrant avec lui. Est-ce à dire d'ailleurs qu'il le suive en tout? Eschyle n'est pas toujours aussi exact; plusieurs parties de son œuvre ne relèvent pas, à proprement parler, de l'histoire : tel est presque tout le rôle de l'Ombre de Darius, personnage idéal que le poète oppose au malheureux roi vaincu, et qu'il transfigure aux dépens de la vérité. Darius, devenu un modèle de prudence, ne passe-t-il pas dans Eschyle pour avoir recommandé à Xerxès de ne rien entreprendre contre la Grèce? Hérodote dit expressément le contraire, et avec raison. Ainsi l'historien n'est pas toujours d'accord avec le poète, et cela suffit, ce semble, pour que nous ne rejetions pas *a priori* son témoignage, quand ce témoignage est conforme à celui d'Eschyle.

On connaît l'attitude de Mardonius dans le conseil. C'est lui qui, depuis l'avènement de Xerxès, avait travaillé de tous ses efforts à entraîner le Roi dans une guerre nouvelle, lui parlant tantôt de vengeance à exercer, tantôt de conquêtes merveilleuses à ajouter à son empire, et dissimulant sous ces prétextes spécieux son ambition personnelle (VII, 5). Dans la séance solennelle que décrit Hérodote, Mardonius, certain d'obtenir l'approbation royale, insiste avec assurance sur les facilités qu'offre la guerre contre la Grèce, et présage au Roi les plus brillantes victoires (VII, 9).

Ce rôle de Mardonius a été généralement considéré comme historique : en comparant cette tradition avec d'autres indications qui se tirent des récits antérieurs d'Hérodote, M. Curtius a cru pouvoir pénétrer assez loin dans la connaissance des partis à la cour de Suse : le parti de la guerre, avec Mardonius pour chef, se serait trouvé en présence d'une opposition nombreuse, composée de vieux conseillers de Darius, et représentée dans Hérodote par Artabane, dans Eschyle par le chœur [1]. M. Wecklein a tenté de renverser tout cet échafaudage

1. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 270. — M. Curtius a surtout développé ces hypothèses dans le commentaire historique qu'il a donné du fameux *Vase de Darius* (*Archäologische Zeitung*, t. XV, 1857, p. 109).

d'hypothèses, et il l'a fait d'une manière aussi intéressante que subtile[1]. Les Grecs, dit-il, n'ont eu aucune donnée sur les dispositions particulières des conseillers perses; mais ils ont inventé ce qui avait dû se passer à Suse avant la guerre, d'après ce qu'ils avaient vu en Grèce de leurs propres yeux. Or Mardonius avait été la véritable victime de toute la campagne : c'est lui qui, en succombant à Platées, avait achevé la défaite de l'armée perse. Une fin aussi misérable ne pouvait être qu'un châtiment : l'auteur responsable de la guerre payait par là sa témérité coupable. Ainsi Mardonius devint aux yeux des Grecs, par le fait seul de sa mort, l'homme qui avait entraîné Xerxès, le conseiller perfide qui avait trompé et perdu son maître. De cette idée est née toute la légende de Mardonius, telle qu'Hérodote la rapporte.

Admettons pour le moment, et sous toutes réserves, avec M. Wecklein, qu'aucune tradition perse, relative aux débats qui avaient précédé la guerre, ne soit parvenue, directement ou indirectement, aux oreilles d'Hérodote. La disposition d'esprit que M. Wecklein prête aux Grecs est fort juste : soit par un instinct naturel, soit sous l'influence des œuvres littéraires qui s'étaient produites au début du v[e] siècle, des poésies de Pindare et d'Eschyle, par exemple, il nous paraît certain que l'esprit grec eut une tendance à chercher dans l'histoire l'accomplissement d'une volonté divine, la sanction d'une loi morale. Si cette tendance se marque surtout chez Hérodote, si elle est même chez lui le fond de sa morale, nous concevons sans peine que telle ait été aussi, d'une manière assurément plus vague, la préoccupation du peuple en présence des grands événements de la guerre médique. Mais de cette observation profonde M. Wecklein nous semble tirer une conclusion excessive : que la mort de Mardonius ait frappé l'imagination des Grecs, et qu'ils en aient cherché la cause morale, c'est ce que nous ne prétendons pas contester; mais n'y avait-il pas dans la conduite de Mardonius en Grèce, et pendant sa dernière campagne, bien des faits graves, bien des crimes, qui pouvaient aux yeux des Grecs justifier sa mort violente, beaucoup mieux que son initiative dans le conseil de Xerxès? La ruine d'Athènes, l'incendie des maisons et des temples, accompli de sang-froid, était une faute qui appelait à elle seule un châtiment exemplaire. Si la mort

1. Wecklein, *op. cit.*, p. 23-25.

de Mardonius dut inspirer aux Grecs l'idée qu'il expiait un crime, n'était-ce pas à l'égard des Grecs eux-mêmes que ce crime devait avoir été commis? Et, de fait, la tradition grecque, d'après une anecdote racontée par Hérodote, désignait Mardonius comme la victime expiatoire du meurtre de Léonidas (VIII, 114). Mais le fait d'avoir encouragé Xerxès à la guerre ne pouvait guère passer pour un crime aux yeux des Grecs; n'est-ce pas plutôt une tradition perse qui aurait vu les choses sous un pareil jour? Ainsi le raisonnement de M. Wecklein, malgré la justesse du point de départ, conduit, ce semble, à une conclusion erronée.

A notre avis, sans même que la tradition perse y fût pour rien, les Grecs purent facilement se faire une idée juste du rôle de Mardonius auprès du Grand Roi : on n'ignorait pas à Athènes et à Sparte que Mardonius avait en 493 envahi l'Europe par le nord de la Grèce, et que, forcé alors de renoncer à poursuivre sa campagne, il n'avait pas renoncé à prendre un jour sa revanche, en exécutant le même plan. On savait aussi que seul, après Salamine, il avait demandé à rester en Grèce. Cette conduite le signalait naturellement comme celui des conseillers de Xerxès qui avait le plus contribué à la déclaration de la guerre. Quant à son ambition personnelle, au secret désir qu'il aurait eu de se créer en Europe une sorte de principauté indépendante, est-ce que cette ambition n'avait pas percé déjà dans les ménagements dont il avait usé en 493 à l'égard des Ioniens vaincus, en leur rendant leurs institutions démocratiques (VI, 43)?

Si l'on accepte dans ses grandes lignes le portrait de Mardonius, tel qu'il apparaît au début du VII[e] livre, il est à peine nécessaire de remarquer que son discours contient cependant plusieurs traits qui révèlent la pensée de l'historien plutôt que la sienne propre. Tel est surtout le développement relatif à la manière dont les Grecs se font les uns aux autres la guerre (VII, 9 β) : non pas que ce passage même soit un simple hors-d'œuvre dans la bouche de Mardonius; mais il trahit pour les Grecs un sentiment mêlé d'admiration et de pitié qui convient mieux à Hérodote : l'esprit chevaleresque qui poussait les Grecs à choisir pour champ de bataille une plaine découverte, une sorte de champ clos, et à s'y entretuer jusqu'au dernier, paraissait une folie héroïque à un esprit aussi sage, aussi pacifique qu'Hérodote, et il trouvait peut-être qu'un conseil indirect, venant d'un ennemi, était de nature à frapper davantage son auditoire. Mais, en reconnaissant ici

la marque de l'écrivain, nous n'allons pas jusqu'à soupçonner, avec l'éditeur Stein, une addition faite par Hérodote dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, alors que Périclès recommandait aux Athéniens de s'enfermer dans leur ville plutôt que de s'exposer à un inutile massacre [1]. Il n'y a dans la parole et la conduite de Périclès qu'une coïncidence fortuite avec l'idée générale exprimée par l'historien.

Le discours d'Artabane est composé de même (VII, 10) : la pensée propre d'Hérodote y apparaît tout d'abord. C'est une idée chère à notre auteur que ce développement moral sur les dangers de l'orgueil et la jalousie des dieux (VII, 10 ε). D'autre part, les craintes d'Artabane au sujet de la rupture des ponts paraissent bien avoir été suggérées à Hérodote par le projet discuté dans le camp des Grecs après Salamine (VII, 10 β); enfin il est clair que l'éloquente péroraison, où Artabane annonce à Mardonius le triste sort qui l'attend en Grèce, est une prédiction faite après coup (VII, 10 θ), avec cette circonstance aggravante, que la mort présagée à Mardonius comme le plus cruel châtiment était au contraire, dans l'esprit des Perses, la plus haute récompense que pût obtenir un fidèle observateur de la religion. Ces exemples suffisent pour nous convaincre qu'Hérodote n'a pas eu ici le souci de la couleur locale, et nous pouvons même nous dispenser d'opposer à ces faits telle expression, tel développement, qui porte un caractère plus ou moins oriental [2]. Mais faut-il, pour cette raison, rejeter tout le personnage d'Artabane? Faut-il nier qu'il ait joué quelque rôle dans les conseils de Xerxès, et penser avec M. Wecklein qu'il n'y a rien de fondé dans cette opposition entre Mardonius et un oncle du Roi, entre l'aveuglement de l'un et la prudence de l'autre? Si l'on va jusque-là, il faut admettre que toute la scène suivante, avec les songes de Xerxès et l'interprétation qu'en donne Artabane, est une pure fantaisie, un véritable roman dû à l'imagination des Grecs. Cette conclusion nous paraît absolument inacceptable.

Et d'abord, Hérodote dit formellement le contraire : il commence le récit du rêve de Xerxès en l'attribuant aux Perses, ὡς λέγεται ὑπὸ Περσέων (VII, 12). Or quelle raison aurait-on ici de douter de sa

1. Thucydide, II, 13, § 2.
2. Nous faisons ici allusion au développement d'Artabane sur la calomnie, laquelle était sévèrement condamnée par le Zend-avesta (Hérodote, VII, 10 η avec le commentaire de Stein).

parole? L'importance des songes dans la croyance des Perses est un fait connu, et les légendes relatives au rêve de Xerxès font pendant à celles qu'Hérodote a rapportées ailleurs sur les rêves d'Astyage et de Cyrus. Disons mieux : il ne s'agit pas ici seulement d'une simple vision, comme celle qu'Eschyle prête à Atossa au début des *Perses*; à ce récit du rêve de Xerxès fait suite une scène étrange, où Artabane revêt les vêtements de Xerxès, et consent à s'étendre dans la couche royale. Ces détails offrent une singularité si curieuse, que nous nous refusons à y voir une invention de l'imagination grecque. Les Perses, eux aussi, ont eu leurs récits populaires, et c'est la marque de ces légendes que porte encore la tradition arrangée par Hérodote[1]. Les incertitudes et les hésitations de Xerxès n'avaient pas échappé à son entourage : dans son âme de souverain faible et vaniteux s'était livrée une lutte terrible entre sa passion de conquête, entretenue par Mardonius, et les conseils de la raison que lui faisait entendre Artabane. Le fantôme qui le poussait à la guerre, c'était, pour les Perses, son mauvais génie; pour les Grecs, dans le récit d'Hérodote, c'est le dieu jaloux d'une trop haute puissance et vengeur d'un orgueil excessif. Ainsi l'historien grec adapte avec un art parfait les traditions orientales au goût de son public : rien de plus dramatique que les paroles à double entente que prononce Artabane, convaincu enfin par l'apparition du fantôme : « Oui, c'est une force divine qui te pousse, c'est un fléau envoyé par les Dieux, qui menace, à ce qu'il semble, les Grecs » (VII, 18). L'auteur a choisi dans les récits perses les traits qui conviennent le mieux à l'idée générale de son œuvre et aux sentiments de son auditoire, et il n'y a peut-être pas trop de subtilité à prétendre, avec Stein, que le dernier rêve de Xerxès, l'apparition de l'olivier qui ombrage toute la terre (VII, 19), rappelait agréablement aux Athéniens l'olivier sacré de l'Acropole, miraculeusement

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 195, note 2 : « Le récit détaillé, que fait Hérodote, des circonstances qui décidèrent Xerxès à entreprendre son expédition contre la Grèce, offre un mélange de poésie perse et d'idées grecques. Nous avons déjà rencontré les mêmes éléments dans l'histoire de la jeunesse et de l'éducation de Cyrus, dans le récit de sa mort, dans les aventures de Cambyse, le meurtre de Gaumata, l'avènement de Darius au trône, et dans quelques passages de l'expédition de Scythie; tout cela dérive d'une poésie perse ou mède, d'une épopée perso-mède, modifiée çà et là par des idées grecques et aussi par les opinions personnelles d'Hérodote. » Telle est aussi l'opinion de F. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 379, note : « De telles poésies purent aisément se produire, peu de temps après la guerre, aussi bien dans l'Erân qu'en Grèce ».

sauvé dans l'incendie de la ville, et la victoire que ce prodige leur avait présagée. Mais nous ne disons pas pour cela que tout ce songe de Xerxès ait été imaginé par la tradition grecque : il en est ici de l'olivier comme de la vigne qui ombrage toute l'Asie dans le rêve d'Astyage (I, 108), ou bien encore des ailes immenses que voit Cyrus sur les épaules du fils d'Hystaspe, et qui couvrent à la fois l'Asie et l'Europe (I, 209).

III

Les préparatifs du Grand Roi. — Le percement de l'Athos et le pont jeté sur le détroit de l'Hellespont.

Après cette introduction dramatique, Hérodote n'entre pas encore immédiatement dans le récit des préparatifs de Xerxès. Deux chapitres (VII, 20-21) marquent un point d'arrêt dans l'exposé des événements : l'historien compare à la campagne de Xerxès toutes les expéditions lointaines, historiques ou légendaires, qui l'ont précédée, et, sous une forme oratoire qui n'est pas dans ses habitudes, il se demande quel peuple de l'Asie le Grand Roi n'entraîna pas avec lui dans cette invasion de l'Europe.

Énumérant alors les travaux préparatoires, entrepris par Xerxès durant quatre années après la révolte et la soumission de l'Égypte, Hérodote signale avant tout le percement de l'Athos, la construction des ponts sur l'Hellespont, et les magasins de vivres et d'approvisionnements établis en divers endroits du parcours que devait suivre l'armée. Sur ce dernier point, les informations d'Hérodote, sauf une légère difficulté géographique [1], ne donnent prise à aucune critique : on sent qu'elles sont puisées à bonne source : aussi bien les villes de Doriscos, d'Eïon et de Thermé étaient-elles désignées d'avance, par la richesse même des vallées qui y aboutissent, pour servir d'entrepôts aux provisions recueillies en Thrace et en Macédoine.

Au sujet du percement de l'Athos, deux questions se posent : le canal a-t-il été réellement ouvert et achevé? Dans quelle intention Xerxès a-t-il entrepris cette œuvre?

1. La difficulté vient de la ville qu'Hérodote appelle Τυρόδιζα ἡ Περινθίων (VII, 25). Le territoire de Périnthe était situé sur la Propontide, et ne se trouvait pas sur la route de Xerxès. Mais Étienne de Byzance mentionne une ville de ce nom en Thrace (Τυρόδιζα πόλις Θράκης μετὰ Σέρριον).

Plusieurs savants modernes ont douté de l'exécution du canal : du nombre est l'éditeur d'Hérodote Stein [1], ainsi que M. Wecklein [2]. La raison première de ce doute est le témoignage d'un écrivain ancien, Démétrios de Scepsis [3] : cet auteur estimait que le canal n'avait jamais été navigable, à cause d'un banc de rocher situé en travers de l'isthme, à 10 stades de la côte. Ce témoignage, venant d'un témoin oculaire, paraît avoir d'abord quelque autorité. Mais remarquons pourtant que cet auteur vivait au milieu du IIe siècle avant notre ère, alors que certainement le canal était bouché depuis plus de trois siècles. Ce qu'a vu Démétrios de Scepsis, c'est à peu près l'état de choses que les voyageurs modernes ont pu, eux aussi, constater. Or les archéologues qui ont étudié la question sur place, Cousinéry [4] et Leake [5] entre autres, ont signalé des restes visibles du canal, et remarqué que le percement de cet isthme, large seulement d'une douzaine de stades, ne présentait aucune difficulté insurmontable. Le cas du canal de Corinthe, demeuré inachevé dans toute l'antiquité, était tout différent, quoi qu'en dise Stein. D'ailleurs il ne faut pas comparer les moyens dont disposaient les Grecs aux ressources de Xerxès : il est probable que jamais les Grecs n'auraient tenté une œuvre comme les ponts de l'Hellespont. Du moment où Xerxès a eu l'idée de faire ce travail, nous devons penser qu'il a mis tout en œuvre pour le conduire à bonne fin : or il se trouve même qu'ici l'exécution de son dessein ne rencontrait pas d'obstacle sérieux.

Mais, dit-on, la description que fait Hérodote des travaux de percement porte le caractère d'une tradition populaire; car on y signale comme un trait de l'habileté des Phéniciens le seul système qui fût applicable à une construction de ce genre : pour que le canal eût la largeur voulue, il fallait bien donner aux deux rives une forme évasée (VII, 23). La remarque est juste, et nous reconnaissons qu'Hérodote aurait pu faire comme nous cette réflexion. Ajoutons cependant que, si l'usage de ces travaux était alors tout à fait ignoré des Grecs, un esprit même aussi observateur qu'Hérodote pouvait regarder comme une nouveauté ce qui nous semble relever des notions les plus élé-

1. Hérodote, VII, 24.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 20.
3. Strabon, VII, p. 331.
4. Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, t. II, p. 153.
5. Leake, *Travels in Northern Greece*, III, p. 24, 125.

mentaires de l'art. Et puis, la tradition n'aurait-elle pas conservé le souvenir d'un fait réel? On peut supposer que l'entreprise, mal commencée, subit d'abord des avaries, et qu'elles furent réparées ensuite par des ouvriers plus habiles. On sait que la même chose advint à l'Hellespont.

Quelle était donc l'intention de Xerxès en faisant creuser ce canal? La raison avouée, dit Hérodote, était d'éviter les tempêtes qui avaient assailli la flotte de Mardonius quand elle avait voulu contourner la presqu'île de l'Athos (VII, 22). Mais, ajoute l'historien, pour arriver à ce but, le Grand Roi pouvait recourir à un moyen plus simple, qui consistait à faire passer la flotte par-dessus l'isthme sur des rouleaux : s'il n'a pas procédé ainsi, c'est qu'il voulait, dans son orgueil, élever un monument grandiose de sa toute-puissance. Cette appréciation d'Hérodote prête à la critique. Le transport des bateaux par terre, tel qu'il se pratiquait à Corinthe au ve siècle, n'était pas applicable aux gros bâtiments qui composaient la flotte perse. Si Xerxès voulait à tout prix éviter la pointe de l'Athos, il n'avait pas d'autre moyen que de percer l'isthme. Était-il donc si nécessaire de soustraire la flotte à un danger, après tout, hypothétique? Hérodote n'a peut-être pas tort de soupçonner encore une autre raison. Mais cette raison était-elle seulement l'orgueil? Songeons que le Roi, pour assurer sa marche à travers la Thrace, avait besoin de gagner à sa cause les populations du littoral : il y avait en Chalcidique des villes nombreuses qui possédaient des vaisseaux, et qu'il fallait séduire par la perspective d'avantages sérieux. Acanthe était un des points importants de ces contrées : Hérodote nous dit qu'il y avait dans cette ville un marché considérable. Qui sait si l'intention de Xerxès n'a pas été de favoriser, par l'ouverture d'une voie nouvelle, ces petits ports du golfe Singitique, que les tempêtes de l'Athos séparaient des villes plus considérables situées sur la côte de la Thrace dans le golfe du Strymon? Dans ce cas, l'intérêt autant que l'orgueil aurait inspiré le percement de l'Athos.

Quoi qu'il en soit, les Grecs ne paraissent pas avoir vu tout d'abord dans ce travail une preuve de l'orgueil exalté du Grand Roi; car le drame d'Eschyle ne contient pas une seule allusion à ce fait : loin de considérer cette œuvre comme un des témoignages de l'aveuglement insensé de Xerxès, Eschyle ne la mentionne même pas, tandis qu'il fait une si grande place à la construction du pont. En revanche, l'idée

timidement exprimée par Hérodote fit vite son chemin : le canal ayant cessé de bonne heure d'être navigable, on ne vit plus là qu'une entreprise folle destinée à compléter l'œuvre de l'Hellespont : comme Xerxès, bouleversant l'ordre des éléments, avait fait de la mer la terre, il avait voulu aussi faire de la terre la mer, et l'on sait quelles antithèses ce double crime contre les lois naturelles fournit plus tard aux orateurs athéniens [1]. Hérodote est peut-être pour quelque chose dans le succès de cette idée au fond inexacte. Le percement de l'Athos nous apparaît plutôt comme un moyen grandiose employé par le Roi, d'abord pour assurer la navigation de sa flotte dans des parages difficiles, ensuite pour établir son autorité d'une manière durable auprès des populations de la Thrace et de la Chalcidique.

Dans la description de ce travail, l'historien emploie pour la première fois une expression qui revient souvent dans le VII[e] livre : les ouvriers de Xerxès travaillèrent, dit-il, sous les coups de fouet au percement du canal (VII, 22). Ailleurs, c'est sous les coups de fouet que l'armée passe l'Hellespont (VII, 56) ; Xerxès ne se fait pas faute d'avouer qu'il conduit ses troupes à coups de fouet (VII, 103), et le combat des Thermopyles fournit un exemple du fait (VII, 223). N'est-ce pas là une expression de mépris, qui nous révèle les sentiments des Grecs libres à l'égard des hordes d'esclaves dont se compose l'armée perse? Et dès lors faut-il attribuer le moindre fondement à ce témoignage d'Hérodote? Sans doute, l'usage des châtiments corporels a dû paraître aux Grecs une preuve de l'avilissement auquel les Perses condamnaient leurs sujets ; mais cet usage n'a rien qui doive nous surprendre, quand on songe que tant de peuples modernes, et des plus fiers, en ont si longtemps conservé d'analogues. Aussi bien une discipline énergique, impitoyable, était-elle nécessaire, pour forcer à la marche, ou à un travail régulier, une multitude formée d'éléments aussi disparates que l'armée de Xerxès.

La description des ponts de bateaux, établis entre Abydos et Sestos sur l'Hellespont, présente, comme le percement de l'Athos, une double difficulté (VII, 33-36) : il s'agit de savoir si les données fournies par

1. [Lysias], Ἐπιτάφιος, 29 : Ὁδὸν μὲν διὰ τῆς θαλάσσης ἐποιήσατο, πλοῦν δὲ διὰ τῆς γῆς ἠνάγκασε γενέσθαι. Ce lieu commun oratoire est un de ceux dont se moque Lucien dans le *Maître de rhétorique*, 18 : Ἐπὶ πᾶσι δὲ ὁ Μαραθὼν καὶ ὁ Κυναίγειρος, ὧν οὐκ ἄν τις ἄνευ γένοιτο. Καὶ ἀεὶ ὁ Ἄθως πλείσθω, καὶ ὁ Ἑλλήσποντος πεζευέσθω καὶ ὁ ἥλιος ὑπὸ τῶν μηδικῶν βελῶν σκεπέσθω καὶ Ξέρξης φευγέτω καὶ ὁ Λεωνίδας θαυμαζέσθω.

Hérodote peuvent servir à expliquer d'une manière satisfaisante la construction des ponts, et si les sentiments que l'historien prête à Xerxès dans l'accomplissement de cette œuvre ont quelque chance d'être conformes à la vérité.

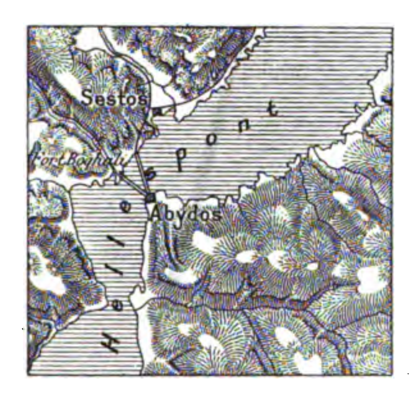
Hérodote paraît avoir porté un intérêt particulier à cette construction gigantesque : du moins entre-t-il dans de minutieux détails pour en décrire les différentes parties. Il n'avait pu cependant en voir lui-même que des débris : les Athéniens possédaient dans leurs temples plusieurs morceaux des câbles sur lesquels reposait le plancher de bois, recouvert de terre, qui avait servi de passage à l'armée (IX, 121). De plus Hérodote avait pu constater sur place, dans ses voyages sur les rives de l'Hellespont, les restes des cabestans énormes autour desquels on avait enroulé l'extrémité des câbles. D'autres traces du passage de Xerxès pouvaient exister encore trente ou quarante ans après l'année 480. Mais la plupart des détails rapportés par Hérodote, tels que le nombre des vaisseaux compris sous chaque pont, la disposition de ces vaisseaux par rapport au courant, la place des ancres, ne pouvaient s'être conservés que dans une tradition orale. Pour apprécier la valeur de cette tradition, nous examinerons quelques-unes des indications qui ont paru le plus contestables.

Une première inexactitude, d'après l'éditeur Stein, consiste en ce que les ponts, suivant Hérodote, auraient été construits tous les deux à l'endroit le plus étroit du canal, au point appelé plus tard *heptastadion* [1]. Or Stein remarque avec raison que, les deux lignes de bateaux qui formaient le double pont étant de longueur inégale, leur direction ne devait pas être parallèle ; d'ailleurs, on ne pouvait faire aboutir les deux ponts au point le plus proéminent de la côte ; il fallait les diriger vers l'une ou l'autre des vallées qui s'ouvrent au nord-est et au sud-ouest du promontoire. Cette critique n'a que le tort de démontrer une vérité trop évidente : si Hérodote a parlé de l'endroit où l'Hellespont mesure sept stades, c'est que cet endroit passait de son temps (comme encore au temps de Strabon) pour le point où se trouvait jadis le ζεῦγμα de Xerxès ; mais cette manière de parler n'exclut pas l'hypothèse, que les ponts aboutissaient, l'un un peu à l'ouest, l'autre un peu à l'est du promontoire.

Le nombre des bateaux compris sous chaque pont (314 du côté de

1. STRABON, XIII, p. 591.

la mer Egée, 360 du côté de la Propontide) confirme cette idée. Le pont le plus court, destiné au passage des bagages et des bêtes de somme, partait d'Abydos et formait avec la côte d'en face un angle droit (vers le point où s'élève aujourd'hui le fort *Boghali*[1]); l'autre, conduisant plus directement d'Abydos vers Sestos, formait une oblique, plus longue que la perpendiculaire; mais cette oblique épargnait à l'armée et au roi lui-même un léger détour dans l'intérieur de la Chersonnèse. Si l'on connaissait la largeur moyenne des trières et des pentécontores, ainsi que les intervalles laissés entre



LES DEUX PONTS DE XERXÈS SUR L'HELLESPONT

1. Croquis d'après la carte de l'Etat-major autrichien à l'échelle de $\frac{1}{300\,000}$.

chaque bâtiment, on pourrait déterminer la longueur exacte des deux ponts; mais ce chiffre même ne permettrait pas encore de reconnaître sûrement leur place, à cause des changements survenus dans l'état du rivage asiatique depuis le temps de Xerxès. On sait que nulle part en cet endroit la largeur du détroit n'est inférieure à 10 stades, au lieu de sept.

A défaut d'une indication précise sur la place des ponts, Hérodote en fournit une autre qui servira peut-être à y suppléer. Il nous faut citer ici le texte même, parce qu'il est sujet à discussion : « Ἐζεύγνυσαν δὲ ὧδε, πεντηκοντέρους καὶ τριήρεας συνθέντες, ὑπὸ μὲν τὴν πρὸς τοῦ Εὐξείνου πόντου ἑξήκοντά τε καὶ τριηκοσίας, ὑπὸ δὲ τὴν ἑτέρην τεσσερεσκαίδεκα καὶ τριηκοσίας, τοῦ μὲν Πόντου ἐπικαρσίας, τοῦ δὲ Ἑλλησπόντου κατὰ ῥόον, ἵνα ἀνακωχεύῃ τὸν τόνον τῶν ὅπλων (VII, 36). » Stein déclare que

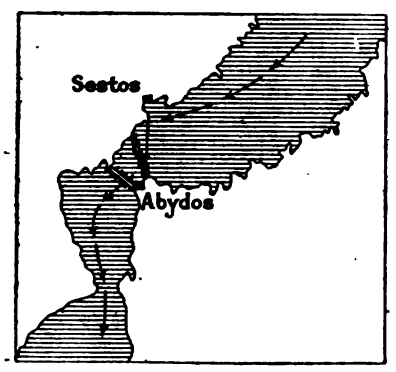
1. Cf. le croquis ci-joint, n° 1.

les mots soulignés ne peuvent offrir aucun sens raisonnable : l'adjectif ἐπικαρσίας étant opposé, dit-il, à κατὰ ῥόον, ces deux déterminatifs doivent se rapporter l'un et l'autre aux bâtiments mêmes qui forment le pont; or la première de ces deux déterminations est irrationnelle et inadmissible, la seconde est tellement naturelle et nécessaire qu'il n'était pas besoin de la mentionner. L'adjectif ἐπικάρσιος signifiant *oblique, en travers*, il est absurde de supposer que les navires de l'un des deux ponts présentaient le flanc au courant; ils ne pouvaient être placés que suivant le fil de l'eau, κατὰ ῥόον, et c'est pourquoi il était bien inutile d'indiquer cette disposition pour l'autre pont. Ou Hérodote, conclut Stein, n'a pas bien compris les explications qui lui avaient été données sur cette construction, ou du moins il s'est mal exprimé. En réalité, ajoute le savant éditeur, le mot ἐπικάρσιος se rapporte à la disposition des navires, non pas relativement au courant, mais relativement au rivage; car, tandis que partout ailleurs le courant de l'Hellespont marche parallèlement aux deux rives, il se produisait entre Sestos et Abydos, au témoignage de Strabon [1], ce phénomène, que le courant passait presque directement de l'un à l'autre de ces deux ports, en traversant obliquement le détroit; à cet endroit donc il était impossible d'établir le pont juste dans le sens du courant, et il fallait aller chercher, un peu au nord d'Abydos, un autre point d'attache; de ce point à la côte de Sestos, la ligne formée par les navires était à peu près perpendiculaire aux deux rivages, mais chaque navire, isolément, était disposé obliquement par rapport à cette ligne; en d'autres termes, l'axe du pont n'était pas perpendiculaire à l'axe des navires [2].

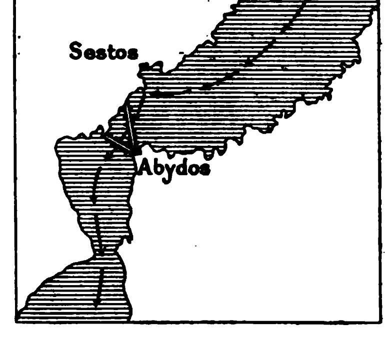
A cette explication nous objectons que le pont ainsi construit aurait eu sensiblement moins de largeur que l'autre (ce qui eût été une particularité remarquable, digne d'être signalée par la tradition); mais surtout nous ne voyons pas ce qui s'oppose à l'interprétation littérale du texte d'Hérodote. La différence que signale Strabon dans la direction du courant nous explique précisément la remarque de l'historien : « Les navires, dit-il, étaient rangés, du côté de l'Euxin, obliquement par rapport au courant, du côté de l'Hellespont, suivant le fil de l'eau ». (VII, 36). Certes une telle disposition n'aurait pas été choisie à dessein par les ingénieurs perses; mais c'était à

1. Strabon, XIII, p. 591.
2. Cf. le croquis ci-joint, n° 2.

Abydos même qu'il fallait construire les ponts : Xerxès l'avait ordonné, et son ordre devait s'exécuter. Dès lors il fallait bien affronter la difficulté que causait en cet endroit le courant presque direct qui venait de Sestos : il s'agissait de laisser au pont toute sa largeur, c'est-à-dire de placer les bâtiments perpendiculairement à la direction des câbles, et pour cela de les maintenir fortement dans cette position



2. Les deux ponts d'après l'hypothèse de Stein.



3. Les deux ponts d'après l'interprétation littérale d'Hérodote.

par des ancres [1]. D'ailleurs, une fois chaque navire maintenu sur ses ancres dans une direction oblique par rapport au courant, les câbles et les poutres entrelacées devaient donner à cette espèce de radeau une cohésion et une consistance telles qu'il pût résister sans peine à l'action oblique du courant. Cette difficulté vaincue valait la peine d'être notée, et c'est ce qu'a fait Hérodote, en ajoutant que les bâtiments de l'autre pont avaient une position normale, κατὰ ῥόον, ce qui n'est pas dès lors une pure naïveté.

Si le témoignage d'Hérodote semble acceptable sur ce point, à plus forte raison peut-on l'admettre pour les autres détails relatifs aux traverses posées sur les câbles, aux planches jointes sans interstices, et au sol artificiel formé avec de la terre sur ce radeau. Toute cette œuvre des constructeurs perses ne saurait être exactement reconstituée d'après les indications de l'historien ; mais sa description nous donne du moins une idée suffisante de l'habileté déployée dans ce travail extraordinaire.

L'intention de Xerxès dans cette circonstance est manifeste : bien

1. Cf. le croquis ci-joint, n° 3.

résolu à suivre le plan de Mardonius pour envahir la Grèce par le nord, il voulait faire passer en Europe une telle quantité de troupes qu'il aurait eu les plus grosses difficultés à les embarquer sur une flotte, même pour la simple traversée de l'Hellespont. Mais peut-être aussi le souvenir du pont du Bosphore excitait-il en lui le désir de faire autant et mieux que son père : unir l'un à l'autre les deux continents par un monument durable, établir une route solide là où la nature avait mis un abîme en apparence infranchissable, une telle entreprise n'avait-elle pas de quoi flatter l'orgueil d'un monarque tout-puissant? Devons-nous croire que cette ambition ait effectivement dominé l'esprit du Grand Roi? Eschyle, qui s'est fait le premier interprète de cette tradition, voit dans l'acte de Xerxès l'attentat le plus grave aux lois divines, la violation flagrante de l'ordre qui préside aux destinées du monde et de l'humanité. Le récit d'Hérodote trahit le même sentiment : après la destruction des ponts, quand les éléments semblent résister aux efforts du Roi pour les vaincre, Xerxès s'irrite; il ne souffre pas que la nature lui inflige un échec; les premiers constructeurs sont mis à mort, tandis que l'Hellespont lui-même est châtié comme un rebelle, comme un vil esclave; on le fouette, on lui met des entraves, on le marque même au fer rouge (VII, 35). Hérodote n'admet pas ce dernier trait; mais il accepte les autres, et ne doute pas que Xerxès n'ait voulu châtier l'onde indocile.

Quelques erreurs de détail ne doivent pas nous faire traiter de fable toute cette tradition. Si la marque au fer rouge est une idée grecque, inséparable du traitement infligé aux esclaves, les coups de fouet donnés à la mer ont paru à Spiegel traduire, sous une forme inexacte sans doute, un fait réel, c'est-à-dire les cérémonies sacrées dans lesquelles les mages, armés de leur baguette, cherchaient à conjurer l'élément humide [1]. Les entraves jetées dans l'Hellespont ont peut-être une origine analogue [2], et l'authenticité de la tradition n'est pas douteuse en ce qui regarde les paroles d'imprécation et de mépris que le Roi fait adresser à l'Hellespont : « Onde amère, ton maître t'inflige ce traitement parce que tu l'as offensé, sans que tu aies souffert de lui aucun mal. Le roi Xerxès te passera de force ou de gré. C'est bien justement qu'aucun homme ne t'offre de sacrifices, car tu n'es qu'un

1. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 191, note 1. — Wecklein, *op. cit.*, p. 19-20.
2. Eschyle, *Perses*, v. 746. — Cf. ci-dessus, p. 126.

fleuve trouble et saumâtre » (VII, 35). On reconnaît dans ces mots une inspiration d'un caractère bien oriental, à savoir le mépris de l'eau amère et stérile de la mer, opposée à l'eau douce et féconde des fleuves [1]. L'idée du mécontentement de Xerxès à l'égard de l'élément rebelle n'est donc pas une pure invention grecque, et Stein rapproche avec raison de ce fait d'autres passages de notre historien, qui prouvent que les Perses avaient l'habitude de punir ou de récompenser des êtres inanimés [2]. Reconnaissons que les coups de fouet donnés à l'Hellespont ont eu un caractère religieux; mais quel était après tout le but de ces formalités? Xerxès ne visait qu'à se concilier, soit par les prières, soit par les menaces, l'élément terrible qui avait une première fois détruit l'œuvre royale. La colère et l'orgueil nous apparaissent toujours comme les raisons dernières de sa conduite. La tradition grecque a pu exagérer chez Xerxès les effets de cet orgueil insolent; mais cette vue ne manquait pas, au fond, de vérité.

IV

La marche de Xerxès à travers l'Asie Mineure, la Thrace et la Macédoine. — Dénombrement de l'armée et de la flotte perses à Doriscos.

Les préparatifs de la guerre avaient occupé Xerxès ou ses généraux pendant quatre années pleines après la révolte de l'Égypte (VII, 20). Si l'on rapproche cette donnée des autres indications chronologiques qu'on peut relever çà et là dans le VII[e] livre, on trouve entre elles une concordance parfaite, qui permet d'ajouter foi sur ce point au témoignage d'Hérodote : les quatre années pleines dont parle ici l'historien sont comptées du printemps de l'année 484 au printemps de l'année 480, et, comme d'autre part Hérodote dit avec certitude que le Roi quitta Sardes pour Abydos au printemps (VII, 37), il en résulte que, dans sa pensée, la première partie du voyage de Xerxès, depuis Critalla en Cappadoce [3] jusqu'à Sardes, appartient encore à la période des préparatifs de la guerre. Il est évident en effet, *a priori*, que la marche des troupes, depuis les confins les plus éloignés de l'empire

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. IV, 4[e] éd., p. 726.
2. Hérodote, III, 16; VII, 54, 88.
3. L'emplacement exact de cette ville n'est pas connu. C'était sans doute une des stations principales de la *Route Royale* à l'est de l'Halys.

jusqu'à Sardes, ne put pas se faire avec l'ordre et la régularité d'une armée en campagne. A vrai dire, l'armée n'était pas alors formée : le Roi n'avait pas dû faire venir à Sardes, encore moins à Critalla, à l'est de l'Halys, les troupes levées dans les satrapies occidentales de l'Asie Mineure. Tout au plus, la première réunion générale de tous les contingents asiatiques dut-elle avoir lieu à Abydos. A partir de ce point, Xerxès put se mettre vraiment à la tête de toutes les forces de son empire; mais c'est seulement à Doriscos qu'il les constitua définitivement suivant une organisation régulière.

Si donc Hérodote parle de la route suivie par Xerxès depuis Critalla en Cappadoce jusqu'à Sardes, il faut voir là seulement l'itinéraire d'une partie de l'armée. Aussi bien, de Critalla à Sardes, y avait-il des chemins plus directs que celui que décrit Hérodote, et il n'est pas vraisemblable que Xerxès ait fait faire un long détour à des troupes venues déjà de fort loin, pour les amener au point où elles devaient prendre leurs quartiers d'hiver. En revanche, lui-même pouvait avoir intérêt à passer par les villes de Phrygie, comme Celænæ, chez des populations peu guerrières, plus difficiles peut-être à entraîner que les peuplades barbares du reste de l'empire. D'une manière générale, ce que décrit Hérodote jusqu'à Abydos, c'est la route suivie par le Roi lui-même, par son escorte, et par une foule encore confuse de contingents divers.

Cette description contient quelques traits authentiques : par exemple des détails géographiques incontestables, et aussi des données exactes sur la garde particulière du Roi. Mais nulle part peut-être le caractère anecdotique et légendaire de la tradition n'apparaît mieux que dans cette partie du récit; nulle part les doutes ne nous semblent mieux fondés.

Et d'abord, c'est au départ de Sardes que se rattache dans Hérodote un fait dont l'inexactitude a pu être scientifiquement démontrée : la prétendue éclipse de soleil, qui se serait produite au moment même où le Roi se mettait en marche pour Abydos (VII, 37). Des calculs astronomiques, d'une entière certitude [1], démontrent que, dans les années 481-478, il y eut cinq éclipses de soleil, dont deux seulement

1. Ces calculs sont dus à Zech, *Astronom. Untersuch. über die wichtigsten Finsternisse welche von den Schriftstellern des klassischen Alterthums erwähnt werden*, Leipzig, 1853, p. 39 et suiv. — Cf. Wecklein, *op. cit.*, p. 15; Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 135, note 2.

visibles en Grèce et à Sardes : l'une, le 2 octobre 480 (c'est celle dont Hérodote parle dans un autre passage de son livre, IX, 10); l'autre, le 16 février 478. C'est de cette dernière que la tradition locale se souvint sans doute, et c'est ce phénomène, alors considéré comme un présage effrayant, qu'elle rattacha au départ de Xerxès pour cette expédition malheureuse.

Il nous est permis de considérer également comme purement légendaires les prodiges que signale Hérodote, sans y croire d'ailleurs, et qui étaient de nature, comme l'éclipse, à faire pressentir au Roi les dangers où il se jetait en aveugle : nous parlons du lièvre né d'une jument, et du poulain monstrueux né d'une mule (VII, 57).

D'autres faits, sans porter autant en eux-mêmes la marque de leur invraisemblance, n'en sont pas moins douteux. Telle est, suivant nous, l'admiration de Xerxès pour un magnifique platane qu'il rencontre sur sa route après avoir passé la vallée du Méandre; il le comble de présents, de colliers et de bracelets d'or, et le confie à la garde d'un de ses officiers (VII, 31). Le goût des rois perses pour les beaux arbres est un fait connu, dont les preuves, déjà nombreuses, ont trouvé récemment une nouvelle confirmation dans l'intéressante lettre du roi Darius [1]. Cette singularité avait dû frapper les Grecs, et il ne serait pas surprenant que la tradition l'eût présentée sous la forme d'une anecdote spéciale localisée dans un pays où les platanes sont en effet fort beaux.

L'aventure du riche Lydien Pythios, ce *bienfaiteur* de Darius, qui fait à Xerxès une réception somptueuse (VII, 26-32), et qui plus tard, à la suite d'une demande indiscrète, devient la victime d'un acte tyrannique et odieux du Grand Roi (VII, 37-39), appartient à cette catégorie de faits qui reposent peut-être sur quelque fond réel, mais qui offrent cependant tous les caractères de la légende. Nous ne prétendons sans doute nier ni la richesse de ce petit-fils de Crésus, ni les dons qu'il avait faits à Darius (le platane et la vigne d'or, objets d'art célèbres, ciselés par le fameux Théodoros de Samos) [2], ni la généro-

1. Cette lettre est gravée sur un marbre qui a été trouvé par MM. Cousin et Deschamps près de Tralles, et qui est aujourd'hui au Musée du Louvre (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. XIII (1889), p. 529 et suiv.). Le Grand Roi loue son serviteur Gadatas d'avoir transplanté en Asie Mineure des arbres qui croissent au bord de l'Euphrate, et le blâme d'avoir soumis à l'impôt les jardiniers sacrés d'Apollon.

3. Photius, *Bibliothèque*, p. 612. — Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, § 38. — Diodore de Sicile, XIX, 47.

sité de Xerxès à son égard. Mais cette partie même de l'aventure paraît arrangée par l'historien pour préparer le contraste entre le dévouement de Pythios et la cruauté du Roi. « Sois toujours tel que tu t'es montré aujourd'hui, lui dit Xerxès en le quittant; tant que tu agiras ainsi, tu n'auras à t'en repentir ni dans le présent ni dans l'avenir » (VII, 29). Oubliant cette recommandation, qui ressemble à une menace, Pythios, au départ de Sardes, demande au Roi la grâce de conserver avec lui l'un de ses cinq fils, qui tous devaient prendre part à la campagne; mais alors Xerxès entre dans la plus vive colère, et il inflige au père le châtiment terrible de voir l'armée défiler entre les deux tronçons du cadavre de ce fils bien-aimé. Ce dernier trait, comme beaucoup de ceux qui entrent dans la composition des légendes, semble venir d'un usage réel, que M. de Gobineau a été le premier à signaler à ce propos. « C'est un usage toujours pratiqué en Perse que de faire passer ceux qu'on veut préserver de malheurs entre les deux parties d'un être sacrifié. Il m'est arrivé plusieurs fois en Asie de me soumettre à cette cérémonie, et de trouver sur ma route des moutons amenés devant mon cheval, et égorgés à mon intention, et dont la tête était jetée à ma droite et le tronc à ma gauche; et plus l'existence sacrifiée a de valeur, plus aussi le charme a d'efficacité. Rien n'était donc plus propitiatoire pour les projets de Xerxès que le meurtre demi-politique, demi-religieux, du fils de Pythios [1]. »

Malgré cet intéressant rapprochement, l'anecdote, sous la forme que lui donne Hérodote, reste suspecte : qu'un châtiment exemplaire, combiné avec une sorte de cérémonie religieuse, ait eu lieu au départ de Sardes, c'est possible; mais faut-il croire que précisément la victime de cet exemple ait été le plus grand bienfaiteur de Xerxès, le seul, dit Hérodote, qui ait offert au Roi une aussi large hospitalité? Voilà où le doute est permis. De plus, il faut remarquer que l'anecdote du Lydien Pythios a son pendant dans celle du Perse Œobaze : ce personnage demande à Darius, avant l'expédition de Scythie, de garder près de lui un de ses fils; Darius, avec une ironie cruelle, lui promet de les lui laisser tous les trois, et il les lui livre en effet, mais mis à mort (IV, 84). La forme de ces deux récits diffère; mais l'idée fondamentale en est la même, et on y reconnaît la tendance, qu'ont toutes les légendes, à représenter par un exemple unique,

1. Gobineau (de), *Histoire des Perses*, t. II, p. 195.

mais particulièrement significatif, une vérité qui s'est produite dans des cas plusieurs fois répétés. Ici, tant pour l'expédition de Scythie que pour celle de Grèce, il s'agissait de rappeler quelle sévérité impitoyable les deux rois avaient montrée dans l'exécution de leurs ordres : il n'y avait pas de service rendu, pas de faveur qui pût exempter du service ces hommes que Xerxès conduisait à leur perte. Des légendes locales durent se produire vite sur ces terribles levées d'hommes, qui privaient les familles de leurs enfants jusqu'au dernier, et la tradition grecque s'empara de ces récits pour caractériser à la fois la grandeur de l'expédition et l'impassible rigueur du tyran.

Aucune objection fondamentale ne peut être faite au récit d'Hérodote sur le passage de Xerxès dans la plaine de Troie et sur les sacrifices offerts aux mânes des héros antiques (VII, 42-43); mais il faut cependant, pour accepter ce récit, supposer que les chefs des troupes grecques qui accompagnaient Xerxès (il devait y en avoir, bien que la plupart des contingents de la côte servissent sur la flotte) avaient averti le Roi de la grandeur des souvenirs qui s'attachaient à ces lieux. Car il n'y avait pas de raison pour que Xerxès reconnût dans les sanctuaires d'Ilion un culte national, et nous nous étonnons que Duncker ait vu dans ce récit d'Hérodote le souvenir de cérémonies iraniennes [1]. La déesse Athéna Ilias était une divinité purement grecque, et les héros dont le Roi voulut honorer la mort, c'étaient les héros grecs et troyens. Toutefois, dans cette interprétation même, il faut admettre que la légende grecque ajouta plus d'un trait à la vérité : le tonnerre, les éclairs, la foudre qui détruit un certain nombre de soldats perses au moment où Xerxès passe au pied de l'Ida; puis, après les sacrifices sur l'Acropole de Pergame, cette panique qui s'empare de l'armée : tout cela ressemble bien à un récit né en Grèce, lorsque, après la délivrance, on se plut à voir et à signaler partout des signes qui avaient annoncé à Xerxès sa défaite, aux Grecs leur éclatante victoire. L'Asie renouvelant l'antique guerre de Troie, et Xerxès continuant l'œuvre de vengeance interrompue pendant des siècles, voilà l'idée qui se dégagea peu à peu en Grèce des événements glorieux de la guerre médique! Dès lors il était naturel de représenter Xerxès comme frappé de stupeur en passant sur ce champ de bataille où dormaient tant de héros. Ainsi les sacrifices offerts à Athéna Ilias

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 202, note 1.

n'étaient plus un simple hommage rendu par le Grand Roi à des souvenirs vénérables; ils devenaient la preuve manifeste de cette prétendue vérité, que Xerxès invoquait, à Ilion même, les dieux et les héros qui jadis avaient pris part à la lutte célèbre dont il allait être lui-même le continuateur.

Le Scamandre, ajoute Hérodote, fut le premier fleuve dont le lit se dessécha au passage de l'armée perse (VII, 43). Cette observation curieuse se retrouve dans quatre endroits du même récit : comme le Scamandre, le fleuve Mélas (VII, 58), puis le Lisos, sur la côte de Thrace, ensuite un marais voisin d'Abdère (VII, 109), et enfin l'Echeidoros en Macédoine (VII, 127), furent absorbés par les hommes et les bêtes de somme. Au contraire, l'Hermos, le Caïque en Asie, l'Hèbre, le Nestos, le Strymon, l'Axios en Europe, suffirent aux besoins de l'armée [1]. Sur quoi repose cette assertion? Et quelle peut bien en être la valeur? La précision de ces données empêche, ce semble, de penser ici à une tradition orale; d'autre part, il n'est guère permis de croire que l'historien lui-même, d'après sa connaissance des lieux, ait fait à sa guise cette distinction entre les grands fleuves traversés par Xerxès et les fleuves plus petits. Reste l'hypothèse que cette indication se trouvait dans un des écrits consultés par lui, dans le récit de quelque logographe. Nous savons par Hérodote même que le passage de l'Hellespont avait été raconté avant lui (VII, 55) : toute la marche de Xerxès avait dû donner lieu aux remarques les plus diverses. Hérodote n'insiste pas sur ce que d'autres ont exposé longuement; mais il fait allusion à ces récits antérieurs, et c'est presque par allusion qu'il parle de ces fleuves desséchés. « Quel est le cours d'eau, dit-il au début de la campagne, que Xerxès n'ait pas épuisé pour apaiser la soif de ses soldats, hormis celui des grands fleuves? » (VII, 21.) Ajoutons que, vu l'état de la plupart des torrents en Grèce après la saison des pluies, ce trait n'est pas de ceux qui doivent le plus nous surprendre dans un récit mêlé de fables autrement incroyables.

Nous n'insisterons pas de nouveau sur les scènes variées et pathétiques du passage de l'Hellespont : nous avons déjà parlé du rôle d'Artabane auprès de Xerxès, et des conseils que fait entendre le sage vieillard, au moment décisif où le Roi va mettre le pied en

1. Une remarque analogue se rencontre lors du passage de Xerxès en Thessalie (VII, 196) : en Thessalie, le fleuve Onochonos seul fut desséché; en Achaïe. tous le furent, sauf le plus considérable, appelé Epidanos.

Europe. Dans ce récit, un des plus beaux de tout son livre, l'historien ajoute le charme de son art délicat à une tradition formée des éléments les plus divers : nul doute qu'il n'ait fait lui-même un choix dans les fictions nombreuses qu'il avait pu recueillir; mais, parmi ces fictions, il y avait aussi des souvenirs exacts, des détails que la critique la plus sévère ne peut contester. Telle est la description de la matinée glorieuse où, dès avant le lever du soleil, sur les deux ponts jonchés de branches de myrte, fument les parfums de l'Orient; le soleil paraît, et le Grand Roi adresse à l'astre ses prières, en même temps qu'il verse des libations dans la mer, et y jette une coupe, un cratère d'or et un cimeterre. Quelle couleur donne à ce récit la simple énumération des rites orientaux! Et à peine le passage achevé, avec quel art l'historien résume toute cette scène par ce mot, forgé ou non, d'un Hellespontin naïf : « O Zeus! s'écrie-t-il, pourquoi, prenant la figure d'un homme et le nom de Xerxès, conduis-tu le monde entier à la conquête de la Grèce? Il ne t'en fallait pas tant pour arriver à tes fins (VII, 53-56). »

Nous avons hâte d'aborder une question qui prête, plus que ces détails anecdotiques, à une discussion importante. Le dénombrement de Doriscos fournit à Hérodote l'occasion d'énumérer toutes les forces de l'armée perse, et de donner le chiffre total de cette armée. Aucun point n'a été plus controversé.

L'effectif complet des contingents asiatiques s'élève à un chiffre tellement exorbitant, que je ne sache pas un seul historien qui l'ait accepté tel quel [1]. Tous, plus ou moins, le corrigent et le réduisent, d'après diverses indications : le plus souvent, le point de départ de ces calculs rectificatifs est le récit que fait Hérodote lui-même des événements ultérieurs de la guerre, tels que la retraite de Xerxès après Salamine et la campagne de Mardonius. C'est ainsi que l'étude des marches et des contremarches de Mardonius en Attique et en Mégaride, avant la bataille de Platées, a amené récemment M. Delbrück à des résultats nouveaux et inattendus [2]. Nous ne contestons

1. L'armée de terre comptait, suivant Hérodote, 1 700 000 hommes (VII, 60). En ajoutant à ce chiffre les soldats de la flotte et les contingents levés en Europe, on arrivait au chiffre de 2 641 610 combattants (VII, 185), et l'historien admettait qu'il fallut encore doubler ce chiffre pour avoir le total des hommes que Xerxès traînait à sa suite (VII, 186)!

2. Delbrück, *op. cit.*, p. 137-147. L'auteur attribue à Xerxès une armée de 65 000 à 75 000 combattants.

20

pas ici la valeur de cette méthode; mais nous en examinerons plus utilement les conclusions partielles, à propos des événements mêmes sur lesquels elles se fondent. D'ailleurs, si la vérité est ici notre but, nous ne nous proposons pas moins (ce qui est plus modeste, mais plus sûr) de rechercher comment la vérité a pu être connue de l'historien qui nous guide, et comment elle s'est transformée. Pour cela, il nous faut avant tout étudier à fond le passage où Hérodote expose le dénombrement des Perses; dans ce texte même, il nous faut déterminer les notions exactes et sûres, pour les distinguer de ce qui est pure hypothèse. Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'Hérodote a eu sous les yeux des documents authentiques (ou la copie de ces documents) sur les effectifs de l'armée perse. Précisons, mieux encore qu'il ne l'a fait, la nature et la portée de ces indications.

Le premier point à noter dans la marche de l'armée à travers l'Asie Mineure, depuis Sardes jusqu'à Abydos, et encore dans le passage de l'Hellespont, c'est que les contingents venus de toutes les parties de l'empire forment une troupe désordonnée, confuse (ἀναμίξ, οὐ διακεκριμένοι, VII, 40-41, ὁ σύμμικτος στρατὸς παντοίων ἐθνέων, VII, 55). Seule, durant tout ce parcours, l'escorte particulière du Roi est, d'après Hérodote, régulièrement constituée. Au départ de Sardes, les 24 000 hommes dont elle se compose défilent suivant un ordre de marche qui ressemble un peu à une procession : en tête, 1 000 cavaliers perses et 1 000 hommes de pied armés de piques, puis les chevaux sacrés appelés Νησαῖοι, le char de Zeus, le char de Xerxès, et derrière, de nouveau, 1 000 soldats armés de piques et 1 000 cavaliers; après quoi, la troupe des 10 000 *Immortels* à pied, et un autre corps de 10 000 cavaliers perses (VII, 40-41). Les détails précis que donne ici Hérodote sont empruntés sans nul doute aux usages perses, encore en vigueur de son temps : l'effectif de cette escorte pouvait être plus ou moins complet; mais l'ordre de ce cortège et les signes distinctifs du costume pour les différents corps qui le composent sont d'une vérité certaine. D'ailleurs c'est le même ordre que l'historien indique pour le passage de l'Hellespont (VII, 55), si ce n'est qu'alors les 20 000 hommes, piétons et cavaliers, qui suivaient d'abord le Grand Roi, prennent la tête de la colonne, comme pour assurer sa marche jusqu'à Doriscos. Mais, à ce moment encore, le reste de l'armée forme une troupe non organisée, dans laquelle Hérodote distingue seulement les bagages et les bêtes de somme, qui passent

sur l'un des ponts, la cavalerie et l'infanterie qui passent sur l'autre.

On va ainsi jusqu'à Doriscos, dans la belle et large plaine qui termine la vallée de l'Hèbre. C'est là que le Roi a décidé de procéder à une double opération : ἐνδιατάξαι τε καὶ ἐξαριθμῆσαι τὸν στρατόν (VII, 59). En conséquence, la flotte vient se ranger sur le rivage de la mer jusqu'au promontoire de Serrhion, tandis que sur terre on procède au recensement et au classement de l'armée.

Quel est au juste le genre d'opération indiqué ici par Hérodote? Nous en pouvons juger d'une manière certaine, par les résultats mêmes qu'il nous donne, ces résultats ne pouvant provenir que de documents officiels. Or, après l'opération terminée, l'infanterie, pour ne parler que d'elle d'abord, se trouve répartie suivant un classement méthodique, dont voici l'ordre, en commençant par les groupes les plus petits : des pelotons de 10 hommes, des compagnies de 100, des bataillons de 1 000, et des divisions de 10 000 forment les unités fondamentales, commandées par des chefs dont le nom répond au nombre de leurs hommes, δεκάρχαι, ἑκατοντάρχαι, χιλιάρχαι, μυριάρχαι. Les δεκάρχαι et les ἑκατοντάρχαι sont nommés par les μυριάρχαι, les χιλιάρχαι et les μυριάρχαι eux-mêmes par les chefs placés immédiatement au-dessus d'eux. Ces chefs ne sont pas les généraux proprement dits, στρατηγοί, qui, au nombre de six, conduisent l'armée sur trois colonnes de Doriscos à Thermé. Les chefs dont il s'agit ici sont toujours appelés par Hérodote ἄρχοντες : c'est à eux qu'a été dévolu le soin du recensement et du classement de l'armée (VII, 81), et c'est leur liste qu'Hérodote a eue sous les yeux. Ils sont au nombre de 29, et sous leurs ordres sont groupées 46 peuplades (ἔθνεα), chaque peuplade étant soit isolée sous un seul commandant, soit réunie à une ou deux autres. Ces ἄρχοντες ne sont pas des satrapes, puisqu'il y en aurait eu seulement vingt, et que les satrapes sont d'ailleurs nécessaires dans leurs provinces; ce sont les chefs perses préposés par Xerxès à la direction des peuplades avant l'organisation définitive de l'armée. Ces chefs sont évidemment ceux qui ont amené à Abydos et à Doriscos les contingents particuliers des États, alors commandés en sous-ordre par leurs chefs nationaux. Voilà ce qu'a voulu dire Hérodote en parlant des troupes encore non organisées, encore confuses et pêle-mêle (ἀναμίξ, σύμμικτος ὄχλος) ; aussi longtemps que la division par groupes de 10, de 100, de 1 000 et de 10 000 hommes n'était pas faite, il devait y avoir de grandes inéga-

lités entre les contingents particuliers des peuples. Là les Perses, à eux seuls, représentaient peut-être 40000 ou 50000 hommes, peut-être plus; ailleurs une petite peuplade du fond de l'Asie n'en comprenait que quelques milliers. Arrivé à Doriscos, Xerxès voulut d'abord, non pas faire une revue (car la revue n'eut lieu que plus tard, après la formation définitive de l'armée), mais compter et ranger ses troupes, ces deux opérations devant être inséparables l'une de l'autre : puisque les nouvelles unités devaient être des unités numériques, il fallait constituer ces unités en comptant les hommes qui les composaient, et ce calcul se fit κατὰ ἔθνεα, c'est-à-dire par peuples. Les ἄρχοντες, qui commandaient les ἔθνεα, furent chargés de ce soin; c'est à eux qu'il appartint de former les divisions et subdivisions (τέλεα) que comportait le nombre d'hommes compris dans les peuples qu'ils avaient sous leurs ordres. Hérodote nous a donné les noms de tous ces chefs, avec des indications variées sur l'armement de chaque peuplade. Il aurait pu, dit-il quelque part (VII, 96), citer aussi les noms des chefs indigènes; mais cela lui a paru inutile, attendu que ces chefs particuliers disparurent dans l'organisation nouvelle : les τέλεα et les ἔθνεα n'eurent pas les mêmes commandants, τελέων δὲ καὶ ἐθνέων ἦσαν ἄλλοι σημάντορες (VII, 81).

Duncker ne pense pas que l'opération faite à Doriscos ait eu pour objet de compter l'effectif de l'armée perse; car, dit-il, les satrapes avaient dû faire eux-mêmes ce compte, et envoyer à Xerxès des listes exactes, dont le rapprochement avait pu permettre au Roi de connaître le chiffre total de son armée [1]. Sans doute; mais nous venons de montrer que le dénombrement de Doriscos, inséparable d'un classement (διατάξαντές τε καὶ ἐξαριθμήσαντες, VII, 81, et ailleurs ἀριθμήσαντες δὲ κατὰ ἔθνεα διέτασσον, VII, 60), avait pour but de faire entrer les contingents asiatiques dans des cadres nouveaux. Telle a été la mission particulière des 29 chefs qu'énumère Hérodote : ils rangeaient les troupes à mesure qu'ils les comptaient, et leur donnaient des officiers nouveaux. Ce n'est pas du tout une revue de parade que fit là Xerxès; c'est la formation même de son armée, conformément à une méthode en quelque sorte mathématique. Cependant, ce que ce classement nouveau aurait eu de factice et de dangereux, si l'on y avait fondu indistinctement toutes les peuplades

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 206, note 1.

ensemble, était corrigé par le maintien de la division par peuples ou par groupes de peuples voisins.

Jusqu'à présent, ainsi interprété, le témoignage d'Hérodote ne donne prise à aucune critique : personne ne doute que l'historien n'ait trouvé dans des documents écrits la liste des 29 chefs, telle qu'il la rapporte, et celle des 46 nations embrigadées dans l'infanterie (VII, 61-83). C'est l'effectif total de cette infanterie qui paraît énorme, et que personne n'accepte. Voyons donc si l'historien nous offre pour ce chiffre exorbitant de 1 700 000 hommes les mêmes garanties que pour l'organisation nouvelle de l'armée.

Tout d'abord, il déclare qu'il ne sait pas le chiffre des contingents particuliers fournis par chaque peuple (VII, 60). Il ajoute seulement que la somme de ces contingents s'éleva à 1 700 000 hommes; mais immédiatement il explique comment on obtint ce chiffre. Or le moyen très naïf qu'il expose est en lui-même fort peu vraisemblable, et de plus, si on tient compte de ce que nous avons dit plus haut du classement de l'armée, certainement inexact. On aurait réuni d'abord 10 000 hommes sur un espace aussi étroit que possible, puis on aurait tracé autour d'eux un cercle; sur ce cercle on aurait élevé une barrière, et il aurait suffi dès lors de faire entrer successivement dans cette enceinte autant d'hommes qu'elle en pouvait contenir, pour avoir le nombre de myriades que comptait l'armée (VII, 60). Ce récit, d'après lequel les soldats de Xerxès auraient été rangés comme des moutons dans un parc, a déjà par lui-même tout le caractère d'une légende. Mais ne voit-on pas d'où vient cette transformation de la vérité? Il y avait eu effectivement un partage de l'armée en groupes de 10 000 hommes; mais ce partage avait eu lieu, non pas à la fois pour l'armée tout entière, mais seulement pour chacun des groupes de peuples commandés par les 29 ἄρχοντες. La répartition des contingents particuliers en groupes de 10, de 100, de 1 000 et de 10 000 hommes, s'était faite sous les yeux et par les soins de chaque ἄρχων; c'était déjà là une opération assez difficile : il eût été insensé de la faire précéder d'un dénombrement général, qui eût commencé par tout confondre. Xerxès n'a pas eu cette fantaisie inutile. La plaine de Doriscos était assez vaste pour permettre aux 29 groupes déjà constitués de camper séparément et de s'organiser chacun de son côté. Il résulta de ce travail un dénombrement, où l'une des unités fondamentales fut la myriade, et c'est ce qui a donné lieu à la légende

racontée par Hérodote, ainsi qu'au mot d'Eschyle sur un des compagnons de Xerxès : μύρια μύρια πεμπαστάν [1].

Notre explication rétablit, ce semble, un fait légèrement altéré par la tradition; mais il resterait à expliquer le chiffre de 170 myriades qu'Hérodote n'a pas lui-même inventé. L'une des hypothèses possibles consiste à accepter ce chiffre en supposant que bien des fois les mêmes hommes passèrent dans l'enceinte, comme des figurants de théâtre, et que d'ailleurs chaque fois il n'en passait pas 10 000 [2]. Mais, outre que cette hypothèse ne s'accorde pas avec le dénombrement partiel de l'armée tel que nous l'avons exposé, elle repose encore sur cette idée fausse, que Xerxès est une sorte de fou, dont le seul désir est d'étaler sa toute-puissance, et que ses généraux cherchent à tromper en le flattant.

Duncker tient aussi à rattacher ce chiffre de 170 myriades à quelque fait réel : il suppose qu'on appliqua le mode de calcul indiqué par Hérodote, non pas aux soldats perses, mais aux hommes des équipages, à la foule des valets d'armes qui suivaient l'armée, et qu'on trouva ainsi, non pas 170, mais 17 myriades [3]. Cette explication est tellement factice qu'il est aussi simple de rejeter tout simplement le chiffre donné par Hérodote.

M. de Gobineau fait une erreur plus grave encore en croyant que les ἄρχοντες, les chefs des 29 groupes, sont des μυριάρχαι, et que l'ensemble des soldats s'élève à 290 000 hommes [4]. Le texte d'Hérodote est formel contre cette hypothèse.

Pour nous, le chiffre de 170 myriades ne nous paraît pas si bien garanti qu'il faille nous y attacher à tout prix. Mais nous remarquerons pourtant que, sans aucune tromperie de la part des πεμπασταί perses, le chiffre des myriades, ou plutôt des μυριάρχαι, pourrait avoir été de 170, sans que l'armée comptât réellement 1 700 000 hommes. Du moment où l'on voulait maintenir la division par peuples (κατὰ ἔθνεα) à côté de la division nouvelle de l'armée en groupes de 10 000 hommes, il était nécessaire que bien des fractions de moins de 10 000 hommes fussent commandées par des chefs supérieurs aux χιλιάρχαι : en d'autres termes, il dut y avoir beaucoup plus de myriar-

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 981.
2. Cette hypothèse, souvent exprimée, est encore celle que propose M. AD. HOLM, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 67, note 4.
3. DUNCKER, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 206, note 1.
4. GOBINEAU (DE), *Histoire des Perses*, t. II, p. 191.

ques que de myriades. Cette considération permettrait peut-être de réduire de quelques centaines de mille le chiffre donné par Hérodote : mais cette réduction ne pourrait être que fort approximative, et nous ne prétendons pas en tirer une conclusion précise.

D'autres moyens ont été tentés pour démontrer rigoureusement la fausseté du témoignage d'Hérodote et pour donner une base à de nouveaux calculs. M. Delbrück, entre autres, remarque que, d'après Hérodote, l'armée de terre, y compris la valetaille et le reste, s'élevait à 4 200 000 hommes. Or, dit-il, un corps d'armée allemand de 30 000 hommes occupe réglementairement une longueur qui varie de 3 à 5 lieues. En prenant même le minimum de cette longueur, 3 lieues, pour mesurer la ligne que pouvait former l'armée perse, on trouve que cette armée aurait occupé un espace équivalant à la distance de Berlin à Damas [1].

Ce raisonnement par l'absurde n'est pas juste, attendu que les armées modernes ont une manière méthodique et savante de faire la guerre qui était totalement étrangère aux peuples anciens, surtout aux Orientaux. Nous trouvons, par exemple, dans un ouvrage militaire français [2], qu'une colonne d'infanterie en marche se forme par rangs de quatre hommes, afin que le reste de la route soit laissé libre pour le passage des voitures et de la cavalerie. De plus, entre chaque compagnie, le règlement exige un espace de 7 mètres, puis 12 mètres pour l'état-major du bataillon, 18 mètres environ pour les mulets de bât, le caisson des munitions, etc. Et ces intervalles réglementaires augmentent encore si l'on passe du bataillon au régiment et du régiment aux brigades et aux divisions. Rien de pareil n'existait chez les Perses. Certes, conserver toujours quatre hommes de front leur eût été difficile dans les chemins suivis par eux, à travers la Thrace par exemple (l'armée était alors partagée en trois corps, VII, 121); mais en Asie, de Sardes à Abydos, et en Thessalie, dans la plaine, croit-on que le rang n'ait compté que quatre hommes? Prenons un exemple : la garde particulière du Roi, d'après les règlements français de la cavalerie et de l'infanterie, aurait occupé une longueur de près de 20 kilomètres. Nul doute cependant que ce cortège n'ait été groupé autour de Xerxès, et nous pouvons nous faire une idée de ce grou-

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 138.
2. *Manuel des connaissances militaires pratiques*, 18e éd., 1888, Baudoin et Cie, Paris.

pement d'après un passage de Xénophon [1] : dans la description de l'escorte de Cyrus, le corps des 10 000 cavaliers forme un carré de 100 hommes de front et 100 de profondeur. C'est une disposition analogue, sinon identique, que devaient présenter les troupes d'élite qui suivaient Xerxès : d'après Hérodote, sur les 10 000 hommes de pied qui marchaient derrière le Roi, ceux qui portaient des grenades d'or au bout de leur lance, au nombre de 1 000, entouraient les 9 000 autres, qui portaient des grenades d'argent. De telles habitudes militaires (qu'il s'agisse ici de parade, peu importe) sont tellement éloignées des nôtres, qu'il n'y a pas de comparaison possible, ni surtout de conclusions à tirer de ces comparaisons.

Duncker ne nous paraît pas moins bâtir un système qui pèche par la base, quand il prétend arriver au chiffre de 800 000 hommes environ d'après un calcul fondé sur les sept jours et les sept nuits qu'aurait duré, suivant Hérodote, le passage de l'Hellespont [2]. La longueur exacte et la largeur des ponts nous échappent; mais surtout nous ignorons comment marchait alors l'armée; or les calculs varient du tout au tout selon que l'on compte, par exemple, 10 hommes ou 20 hommes sur chaque rang. De plus, faut-il admettre que le passage ait duré réellement sept jours et sept nuits de suite sans trêve ni repos? A ce compte il n'est pas douteux que plusieurs millions d'hommes n'aient pu passer. Mais quelle valeur attribuer à ce chiffre de sept jours et de sept nuits? La tradition populaire ne semble ici reposer sur aucun renseignement certain.

Pour la cavalerie, Hérodote donne le chiffre de 80 000 hommes (VII, 87). L'authenticité de ce témoignage serait mieux établie, si l'auteur avait fourni le détail de ce compte, en additionnant les contingents de chaque peuple. Toutefois, comme il nous dit que les cavaliers Σαγάρτιοι étaient au nombre de 8 000 (VII, 85), on a lieu de penser qu'il eut sur ce point des données plus complètes. Le chiffre de 80 000 hommes n'a d'ailleurs en lui-même rien d'exorbitant.

Enfin le chiffre des vaisseaux de guerre (1 207 trières) est attesté de la façon la plus précise par Hérodote (VII, 89), qui énumère les contingents particuliers de chacune des nations maritimes appelées à composer la flotte; ces nations sont au nombre de 12, et la proportion pour

1. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 3, § 9 et suiv.
2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 206, note.

laquelle chacune d'elles entre dans ce total répond bien à l'importance relative que nous pouvons leur attribuer d'ailleurs. Aussi bien Eschyle a-t-il recueilli lui-même ce chiffre de 1 207, en l'appliquant, il est vrai, à la flotte perse de Salamine [1]; mais cette coïncidence est assez significative, pour que l'un et l'autre de ces deux témoignages nous paraissent provenir d'un document officiel [2]. Et en effet, du moment où nous reconnaissons que des listes dressées à Doriscos ont pu parvenir à la connaissance d'Hérodote, quoi de plus naturel et de plus facile, dans la revue de Xerxès, que de noter le chiffre des vaisseaux?

Moins justifié assurément est le nombre des bâtiments de transport et des barques qui accompagnaient la flotte proprement dite. Toutefois le chiffre de 3 000 n'est pas non plus invraisemblable (VII, 97).

Ce n'est pas dans les chapitres où il raconte la revue de Doriscos qu'Hérodote calcule le nombre total des hommes que Xerxès traînait à sa suite. C'est un peu plus loin, au moment où le Grand Roi est sur le point d'éprouver ses premiers échecs, avant la tempête qui détruisit une partie de sa flotte au cap Sépias. Jetons donc d'avance un coup d'œil sur ce chiffre formidable de 5 millions d'hommes, et voyons comment Hérodote y arrive. Tandis que pour la revue de Doriscos l'historien avait eu du moins des documents officiels, ici, de son propre aveu, c'est par conjecture qu'il procède : δόκησιν δεῖ λέγειν (VII, 185). Comment cette estimation dépasse certainement la mesure, c'est ce qu'il est facile de montrer.

Pour chaque trière, Hérodote compte 200 hommes appartenant au peuple (phénicien, égyptien ou autre) qui l'avait équipée, et 30 *épibates* perses. Ce dernier chiffre peut être défendu ; car, si plus tard, dans la guerre du Péloponnèse, les *épibates* athéniens furent bien moins nombreux sur chaque trière, c'est qu'alors le combat naval consistait plutôt dans des manœuvres rapides que dans la lutte sur le pont. Mais ce qui est fort exagéré, c'est le nombre de 80 000 hommes en moyenne pour les 3 000 autres bâtiments ; car ce chiffre est déjà trop élevé pour les *pentécontores* mêmes qui étaient les navires les plus forts après les trières (50 rameurs ne pouvaient pas conduire 30 épibates, comme

1. Eschyle, *Perses*, v. 341-343.
2. M. Wecklein, *op. cit.*, p. 5, laisse entendre qu'Hérodote a pu mal comprendre ce que dit Eschyle. Mais, outre que cette erreur est difficile à admettre, on sait qu'Hérodote ne dépend nullement d'Eschyle pour le nombre des vaisseaux grecs (il en compte 378 à Salamine et non 310, comme Eschyle).

les 170 rameurs de la trière); à plus forte raison est-il inadmissible pour la plupart des bâtiments plus petits dont il est ici question. De même, quand Hérodote ajoute 20 000 hommes au chiffre de la cavalerie pour les conducteurs des chameaux et des chars, il se fait vraisemblablement illusion (VII, 184). Mais surtout ce qui est excessif, c'est de supposer que les villes maritimes de la Thrace et de la Chalcidique aient fourni 120 vaisseaux, soit 24 000 hommes, et en outre 30 000 hommes d'infanterie, elles qui étaient déjà, au témoignage d'Hérodote, accablées de dépenses par les frais seuls d'entretien et d'approvisionnement que Xerxès exigeait d'elles [1]. Enfin, doubler le chiffre total ainsi obtenu, pour tenir compte des valets d'armes, ouvriers et artisans de toutes sortes qui suivaient l'armée sans combattre, est une exagération manifeste; car si l'on peut admettre que les hoplites de Lacédémone et ceux des autres villes grecques étaient accompagnés d'hilotes ou d'esclaves, le même fait n'est nullement attesté pour la foule des soldats perses, armés à la légère; très peu vraisemblable pour la plupart des cavaliers, les Indiens, par exemple, et les Arabes, il est certainement faux pour tous les hommes de la flotte.

Nous croyons avoir montré dans le détail sur quels points précis porte l'hypothèse dans les calculs d'Hérodote, et aussi ce qu'il y a de certain dans ses chiffres. Une conclusion définitive nous semble ici impossible. Peut-être est-il suffisant de dire avec Spiegel, que Xerxès avait sous ses ordres beaucoup plus d'un demi-million d'hommes, ce qui était bien la plus grande armée que le monde eût jamais vue jusqu'alors [2]. Il y a là de quoi largement justifier l'impression produite en Grèce par un tel déploiement de forces, et l'admiration dont Hérodote même ne se défend pas, lorsqu'il termine l'énumération de cette formidable armée par ces mots : « De tant de myriades d'hommes, aucun par sa beauté et la hauteur de sa taille ne méritait mieux que Xerxès de posséder cette puissance » (VII, 187).

Achevons brièvement le récit de la marche de Xerxès depuis Doriscos jusqu'à Thermé. Tout d'abord, le dialogue avec le roi Démarate (VII, 101-104) produit, après la description des troupes perses, un tel effet dramatique, que difficilement on pourrait le considérer comme authentique. Comment d'ailleurs le souvenir en aurait-il été con-

1. Hérodote, VII, 118-120.
2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 381.

servé [1]? C'est Hérodote, qui, profitant de la présence de Démarate dans l'escorte particulière de Xerxès, lui fait tenir le magnifique langage que l'on sait, afin d'opposer la force du courage individuel et de la liberté à l'obéissance passive de cette masse d'esclaves, conduite à coups de fouet. Il y a dans ce dialogue, à côté d'une ironie fine soit à l'adresse du Grand Roi soit à celle de Démarate lui-même, un accent de patriotisme contenu qui trahit la sympathie profonde de l'historien pour la cause nationale.

L'armée se met ensuite en marche sur trois colonnes (VII, 121). Hérodote ne décrit guère que la route suivie par le Roi, et il le fait surtout d'après des indications géographiques, d'un caractère assez général, mais aussi d'après les traditions qui s'étaient perpétuées chez les populations grecques de la côte. Parmi ces traditions, plusieurs paraissent avoir eu quelque fond de vérité, comme, par exemple, les sacrifices offerts au Strymon (VII, 113) et l'enterrement de neuf garçons vivants et d'autant de jeunes filles à l'endroit appelé Ἐννέα ὁδοί (VII, 114); car les orientalistes reconnaissent dans cette anecdote le souvenir de certains rites iraniens [2]. D'autres détails avaient pu être constatés sur place par Hérodote lui-même, comme le respect des Thraces pour la route suivie par Xerxès auprès d'Acanthe (VII, 115), et le culte du héros Artachaïès dans cette même ville (VII, 117) [3]. Enfin plusieurs traits de ce récit appartiennent à une tradition populaire fort sujette à caution : tels sont les renseignements que donne l'historien sur les dépenses des Thasiens pour l'entretien de l'armée royale, les provisions faites par les villes pour charger la table du Roi des mets les plus délicieux, et la gloutonnerie des officiers perses, qui emportaient même avec eux la vaisselle et le mobilier (VII, 118-120).

Dans le parcours d'Acanthe à Thermé, Hérodote fait une énuméra-

1. Pour expliquer comment Hérodote eut connaissance de ces conversations entre Démarate et Xerxès, M. Trautwein suppose qu'elles avaient été reproduites par l'Athénien Dicæos dans ses *Mémoires*. Nous avons dit ci-dessus ce que nous pensions de cette hypothèse, p. 176-179.

2. Spiegel, *op. cit.*, t. II, p. 191, note 1.

3. M. Diels, dans un article dont nous avons déjà parlé dans la prémière partie de ce travail, p. 168-170 (*Hermès*, t. XXII, 1887, p. 425), fait une remarque curieuse sur ce point. Hérodote, parlant de la taille d'Artachaïès, dit : ἀπὸ γὰρ πέντε πηχέων βασιληίων ἀπέλειπε τέσσερας δακτύλους. Or c'est là peut-être un souvenir du poète Alcée, fr. 33 : κτένναις ἄνδρα μαχαίταν βασιληίων παλαίσταν ἀπολείποντα μόνον μίαν παχέων ἄπυ πέμπων. M. Diels admet d'ailleurs qu'Hérodote a recueilli lui-même à Acanthe ce qu'il rapporte du culte rendu à ce héros; mais il suppose que l'historien a complété la tradition par une réminiscence d'Alcée.

tion toute géographique des villes de la Chalcidique (VII, 122-123), et il insiste aussi sur un fait qui ne se rapporte peut-être pas spécialement au passage de l'armée perse : nous voulons parler de l'épisode des lions, qui attaquent l'une des colonnes dans le pays des Péoniens. Les limites que fixe Hérodote au séjour des lions dans cette partie de l'Europe, entre le Nestos et l'Achéloos, sont intéressantes à noter (VII, 126). Il est certain que ces sortes de détails avaient pour beaucoup des auditeurs et des lecteurs d'Hérodote l'intérêt de la nouveauté.

C'est également une vue personnelle de l'historien qui se dégage d'une autre anecdote, relative au séjour de Xerxès à Thermé, et à sa visite à la vallée de Tempé (VII, 128-130). Ce n'est pas le Roi qui, après un séjour de quelques heures à l'embouchure du Pénée, put comprendre d'un coup d'œil la géographie tout entière de la Thessalie et la condition particulière faite aux habitants d'un pays facile à inonder ; c'est Hérodote qui a prêté à Xerxès ses propres idées, et qui a ainsi donné une forme dramatique à ses réflexions personnelles.

CHAPITRE II

LA GRÈCE EN FACE DE L'INVASION MÉDIQUE
LES COMBATS DES THERMOPYLES ET D'ARTÉMISION

I

La Grèce entre 490 et 480. — La loi de Thémistocle sur la marine athénienne.

Tout entier au récit de l'invasion médique, Hérodote s'est appliqué d'abord à décrire l'armée et la marche du Grand Roi jusqu'au pied de l'Olympe. A ce moment, comme les hérauts envoyés en Europe pour recevoir la terre et l'eau viennent apporter à Xerxès l'hommage de plusieurs villes grecques, l'historien saisit cette occasion pour revenir un peu en arrière, et pour indiquer les mesures de défense adoptées par le conseil fédéral des États grecs, réuni à l'isthme de Corinthe. Mais ce coup d'œil jeté sur le passé ne s'étend pas jusqu'au temps de la première guerre médique, et cette période de dix ans dans l'histoire de la Grèce reste pour nous pleine d'obscurité : quelles avaient été, depuis Marathon, les destinées de Sparte et d'Argos, d'Athènes et d'Egine, de Thèbes et de Platées, des villes jusque-là restées libres et de celles qui, dès la première heure, avaient rendu hommage au Grand Roi? Hérodote n'en dit rien, ou presque rien.

On peut s'étonner surtout de cette lacune pour ce qui regarde Athènes; car tous les témoignages anciens, y compris celui d'Hérodote, nous permettent de constater dans cette ville, durant l'intervalle des deux guerres, une véritable révolution : la cité d'hoplites, victorieuse

à Marathon, est devenue la cité de marins qui va combattre à Salamine. Un tel changement n'a pu se faire qu'au prix de longues luttes intestines, et de fait, Aristide et Xanthippe, qui dominent dans Athènes après la chute de Miltiade, disparaissent ensuite de la scène politique, pour faire place à un personnage nouveau, Thémistocle. De ces rivalités Hérodote ne dit pas un mot. Quelle est la raison de ce silence? Faut-il la chercher seulement dans le plan général du livre, où le jeu des partis tient relativement peu de place? ou bien la tradition ne fournissait-elle à l'historien presque aucun détail pour cette période de l'histoire d'Athènes? et, dans ce cas, la cause de cette lacune ne serait-elle pas la personne même du nouveau chef de la démocratie? En d'autres termes, la tradition athénienne ne s'efforçait-elle pas, au temps d'Hérodote, de laisser dans l'ombre les immenses services rendus par un homme que la cité avait dû ensuite rejeter de son sein comme un traître?

Cette question, qui s'impose dès qu'on aborde l'étude de la politique athénienne pendant la seconde guerre médique, se présentera encore plus d'une fois dans le cours des chapitres suivants : est-il vrai que la tradition, sinon Hérodote lui-même, ait été ouvertement défavorable à Thémistocle? La haine que le vainqueur de Salamine avait encourue et méritée à la fin de sa vie avait-elle rejailli sur l'histoire de ses plus beaux exploits? On l'a dit, et non sans vraisemblance [1]. Mais, pour éviter de faire à Hérodote un procès de tendance, il faut, non pas rapprocher d'une manière toujours un peu factice les indications plus ou moins vagues qui se trouvent dispersées çà et là dans son œuvre, mais examiner en elle-même chacune des assertions qui ont paru justifier cette hypothèse.

Remarquons d'abord, dans le cas particulier qui nous occupe, qu'Hérodote, sans revenir sur la rivalité des partis à Athènes depuis Marathon, a cité cependant le seul fait important qui intéresse l'histoire, la loi de Thémistocle sur la flotte (VII, 144). Sans doute la mention de cette loi se présente sous la forme d'une parenthèse, à propos d'un autre acte politique de Thémistocle; mais il n'en est pas moins vrai, que l'historien qu'on représente volontiers comme l'admirateur exclusif d'Aristide n'a pas dit un mot de l'ostracisme qui avait

1. Cette opinion, indiquée par Stein (HÉRODOTE, VIII, 4) et admise par la plupart des historiens, a été développée particulièrement par M. Ad. Bauer, dans son livre intitulé *Themistokles*, Merseburg, 1881.

frappé ce sage citoyen, et qu'il a trouvé moyen de rappeler le grand service rendu par Thémistocle, quoique ce service se rapportât à une période qui n'entrait pas nécessairement dans le cadre de son histoire. N'exagérons rien cependant : il était difficile à un historien de raconter les batailles d'Artémision et de Salamine sans parler des progrès de la flotte athénienne depuis le temps où Miltiade échouait devant Paros avec 70 vaisseaux; mais encore une tradition hostile aurait-elle, ce semble, atténué l'effet d'un pareil témoignage par le récit des luttes soutenues alors contre les plus honnêtes citoyens, ou par le souvenir anticipé des fautes ultérieures de Thémistocle.

Mais, dit-on, la manière même dont Hérodote introduit dans son livre le personnage de Thémistocle comporte un bien maigre éloge du héros. « Il y avait parmi les Athéniens un homme élevé depuis peu aux premiers rangs, c'était Thémistocle, fils de Néoclès » (VII, 143). Si l'on compare à cette phrase froide et brève l'éloge que l'historien fait d'Aristide la première fois qu'il le met en scène [1], on verra quelle différence il établit entre ces deux personnages. Bien plus, après avoir exposé la loi de Thémistocle sur la flotte, Hérodote exprime sous forme de conclusion cette pensée singulière, que c'est la guerre avec Égine qui a sauvé la Grèce (VII, 144). L'éditeur Stein estime qu'il aurait été plus équitable d'attribuer le salut de la Grèce à Thémistocle.

Telle n'est pas cependant notre impression. Il y a dans la tournure dont se sert Hérodote (ἦν δὲ τῶν τις Ἀθηναίων ἀνήρ...., VII, 143), un souvenir de certains débuts épiques [2], et l'emploi seul de cette tournure suffit à mettre en relief le personnage ainsi annoncé. C'est par un tour analogue que Thucydide introduit l'affaire importante de la prise de l'Acropole par Cylon [3]. Quant à la loi elle-même, Hérodote ne se fait pas faute de déclarer que, dans cette circonstance, l'opinion de Thémistocle prévalut (ἠρίστευσε) pour le plus grand bien de la cité (ἐς καιρόν), et il ne dissimule pas l'intervention de Thémistocle dans cette affaire (Θεμιστοκλέης ἀνέγνωσε Ἀθηναίους). Enfin la phrase relative

1. Hérodote, VIII, 79 : Συνεστηκότων δὲ τῶν στρατηγῶν ἐξ Αἰγίνης διέβη Ἀριστείδης ὁ Λυσιμάχου, ἀνὴρ Ἀθηναῖος μὲν ἐξωστρακισμένος δὲ ὑπὸ τοῦ δήμου· τὸν ἐγὼ νενόμικα, πυνθανόμενος αὐτοῦ τὸν τρόπον, ἄριστον ἄνδρα γενέσθαι ἐν Ἀθήνῃσι καὶ δικαιότατον.
2. Cf. Homère, *Odyssée*, XIII, 66; XIX, 172; III, 293, IV, 354 et 845.
3. Thucydide, I, 126, § 3 : Κύλων ἦν ὀλυμπιονίκης....... Cf. I, 24, § 1 : Ἐπίδαμνός ἐστι πόλις......

à la guerre avec Égine doit s'interpréter, à notre avis, tout autrement que ne l'entend Stein : il n'est pas dans les habitudes d'Hérodote de faire l'éloge direct d'un vainqueur, qu'il s'agisse de Miltiade ou de Pausanias, de Xanthippe ou de Léotychide; mais il ajoute volontiers au récit d'un événement une appréciation personnelle, une réflexion sur la cause ou la conséquence logique ou accidentelle de cet événement. C'est le résultat de la tendance qui le porte à chercher entre les faits les rapports secrets ou inattendus qu'un œil moins observateur ne parviendrait pas à saisir. Ainsi, ce qui le frappe dans la loi de Thémistocle, c'est que, dirigée contre Égine, elle a servi contre la Perse, et que, au lieu d'être une mesure de simple protection contre les attaques d'une petite république grecque, elle a sauvé la Grèce tout entière du plus terrible danger qui l'eût jamais menacée. Voilà la remarque juste qu'Hérodote a faite, et qu'il a exprimée d'une manière piquante; voilà ce qu'il a pu dire sans oublier Thémistocle, sans lui faire même aucun tort.

Bornons-nous donc à observer que l'histoire des luttes politiques qui provoquèrent à Athènes l'exil de Xanthippe et celui d'Aristide n'entrait pas dans le plan d'Hérodote, non plus que l'histoire intérieure des autres États grecs, et ajoutons que, venant à parler du plus grand événement qui se soit produit alors dans la politique d'Athènes, l'historien s'est exprimé dans des termes qui répondent parfaitement à sa façon ordinaire d'apprécier les hommes et les choses. Il reste à nous demander si, tout en rendant justice à l'auteur de la loi, Hérodote a été bien renseigné sur cette loi elle-même, et s'il en a bien compris et exposé les conditions.

La critique que nous pouvons faire ici du témoignage d'Hérodote repose sur le texte, récemment découvert, de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote [1]. Désormais les détails de cette loi sont connus avec précision, et il en résulte que les données d'Hérodote sont inexactes sur deux points : 1° au lieu de 200 trières, c'est seulement un effectif de 100 trières que la loi fit construire avec l'argent provenant des mines du Laurium; 2° même en réduisant à 100 le nombre des vaisseaux à construire, comme chacun coûtait à l'État un talent, il fallait que la somme disponible dans le trésor d'Athènes s'élevât à plus de

1. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22. — La découverte de ce texte a donné au témoignage de Polyen sur la loi de Thémistocle (*Stratagèmes*, I, 30, § 6) une autorité qu'il n'avait pas jusqu'ici.

10 drachmes par tête, puisque ce chiffre de 10 drachmes, multiplié par le nombre des citoyens athéniens (30 000 au maximum), ne donnerait que 50 talents.

Commençons par ce second point : Hérodote, tout d'abord, a l'air de ne pas bien se rendre compte des dépenses qu'exige la construction d'une flotte; il parle de 50 talents, tandis qu'il en aurait fallu 200. La confusion serait grave pour un historien; elle dénoterait une singulière légèreté, pour ne pas dire un défaut complet d'aptitude aux affaires. Pour expliquer, sinon pour excuser cette erreur, Stein suppose qu'Hérodote a emprunté ce chiffre de 50 talents au revenu, bien diminué, que les mines produisaient de son temps [1]. Mais n'est-ce pas aggraver encore le cas, que de prêter à Hérodote une méthode aussi défectueuse? Une telle conséquence n'est pas nécessaire. Hérodote ne dit pas qu'il n'y ait eu en caisse que 50 talents; il parle seulement d'une distribution de 10 drachmes à faire à chaque citoyen : rien ne prouve que toute la somme en réserve ait dû être ainsi distribuée, et rien ne prouve, d'autre part, que la loi n'ait pas ajouté au montant de la réserve (si cette réserve s'élevait seulement à 50 talents) une autre somme destinée à compléter l'armement de la flotte. Aristote atteste que l'État donna 100 talents pour la construction de 100 trières; mais est-ce à dire que cette somme, si elle n'avait pas été ainsi employée, eût été intégralement distribuée au peuple? Nous ne pensons pas qu'il y ait entre ces deux faits une corrélation aussi étroite, et Hérodote a pu recueillir dans la tradition le chiffre exact d'une distribution de 10 drachmes par tête, sans croire pour cela que la somme ainsi partagée suffit à la construction de 200 trières.

L'autre erreur d'Hérodote est formelle : les 200 vaisseaux que la loi de Thémistocle aurait ordonné de construire doivent se réduire à 100. Pour trancher cette difficulté, Krüger a proposé un moyen [2], que quelques savants autorisés ont accepté sans objection [3] : c'est de supprimer le mot διηκοσίας comme une glose. Dès lors la phrase d'Hérodote est vague, mais non inexacte. Ce moyen ne nous satisfait pas : outre que le chiffre de 200 paraît avoir été lu déjà dans Hérodote

1. Hérodote, VII, 144, note à la l. 4.
2. Krüger (K. W.), *Historisch-philologische Studien*, t. I, p. 25 et suiv.
3. Droysen (H.), *Die griechischen Kriegsalterthümer* (dans la réédition du *Lehrbuch der griech. Antiquitäten* de K. F. Hermann), Fribourg-en-Brisgau, 1889, p. 275, note 1.

par Éphore [1], cette évaluation approximative peut fort bien provenir de l'historien lui-même; car tel est à peu près le chiffre de la flotte à Salamine, et il était assez naturel d'attribuer à la loi de Thémistocle le chiffre de vaisseaux que la flotte atteignit seulement un peu plus tard.

Cette inexactitude incontestable semble d'abord assez grave, puisqu'elle aboutit en somme à doubler un chiffre. S'il était permis de dire ici : *ab uno disce omnes*, les conséquences de cette expérience seraient terribles pour la confiance que mérite Hérodote. Mais remarquons que l'inexactitude porte seulement sur le nombre des vaisseaux construits d'après la loi de l'année 483/2, et non pas sur l'effectif de la flotte athénienne à Artémision et à Salamine; l'historien n'a fait qu'anticiper sur les événements en attribuant à l'année 482 le résultat obtenu seulement deux ans après, lorsque de nouveaux vaisseaux vinrent se joindre aux premiers. En réalité, il n'y a là aucune trace d'une disposition d'esprit tendant à grossir l'importance des batailles navales livrées par les Grecs, ou à exalter outre mesure le mérite des Athéniens, d'autant plus que le mérite eût été plutôt de vaincre avec moins de vaisseaux. Ce n'est pas à proprement parler une exagération de l'historien, mais seulement une confusion, qui ne change rien à la solidité de son témoignage en ce qui touche l'effectif des vaisseaux athéniens dans les grands engagements d'Artémision et de Salamine.

II

Les oracles rendus par Delphes aux envoyés d'Athènes. — Le serment prononcé à l'Isthme contre les partisans du Grand Roi.

La notice d'Hérodote sur la formation de la marine athénienne se rattache à un autre acte de Thémistocle : lorsque les θεοπρόποι athéniens envoyés à Delphes rapportèrent les deux oracles prononcés par la Pythie, Thémistocle proposa et sut faire prévaloir devant le peuple une interprétation de ces oracles qui sauva Athènes et la Grèce entière (VII, 140-143). La date et l'occasion de cet éclatant service ne sont pas nettement déterminées par l'historien, et les avis des

1. Ce chiffre se trouve en effet dans Justin (II, 12, § 12), qui paraît l'avoir emprunté à Ephore. — Cf. Holzapfel, *Untersuchungen über die Darstellung der griechischen Geschichte bei Ephoros*, p. 189, et *Philologus*, t. XLII (1883), p. 584 et suiv.

savants modernes diffèrent sur ce point. La chose vaut la peine d'être examinée de près.

Il n'y aurait pas lieu de discuter, si Hérodote, dans les chapitres qu'il consacre aux préparatifs et aux résolutions des Grecs, avait observé une suite rigoureusement chronologique. Mais, passant tout d'un coup du camp des Perses au conseil fédéral des cités grecques, l'historien a dû en quelque sorte rebrousser chemin, et énumérer les faits, non pas dans l'ordre où ils s'étaient produits, mais dans l'ordre inverse. Au chapitre 130, Xerxès visite l'embouchure du Pénée, où plusieurs mois auparavant était venue camper l'armée grecque; et pourtant cette expédition de Tempé ne sera racontée que quarante chapitres plus loin (chap. 170-174). De même, au chapitre 132, les délégués des villes grecques prononcent un serment contre les partisans du Grand Roi, tandis que la réunion de ces délégués à l'Isthme et l'alliance contractée par eux au nom des États grecs ne sont mentionnées qu'au chapitre 145. Dans l'intervalle, par des digressions successives, l'historien a rappelé le meurtre des ambassadeurs perses au temps de la première guerre médique et le sacrifice héroïque de deux Lacédémoniens envoyés à Suse pour expier ce meurtre (VII, 133-137); puis il a exposé d'une manière très générale les dispositions des villes grecques à la première nouvelle de l'expédition qui se préparait (πυνθανόμενοι ταῦτα πρὸ πολλοῦ, VII, 138), et, s'arrêtant sur cette idée de la désunion qui régnait alors en Grèce, il a remarqué le rôle prépondérant joué par Athènes dans la défense nationale. Cette observation l'a amené à signaler particulièrement la persévérance d'Athènes au milieu des découragements qui se produisaient autour d'elle et des obstacles mêmes qu'on lui opposait (VII, 139). C'est ainsi que par deux fois Delphes fit entendre les oracles les plus menaçants (VII, 140-143). Ces oracles et les débats auxquels ils donnent lieu viennent ainsi dans la suite du récit avant les délibérations de l'Isthme et les négociations entamées par le conseil fédéral avec la Sicile, Corcyre et la Crète. Aussi l'éditeur Stein les attribue-t-il sans hésiter à l'année 482; d'autres savants les placent un peu plus tard, dans le temps des premières réunions de l'Isthme, lorsque, dans l'automne de 481, les villes décidées à la guerre interrogèrent les dieux sur la conduite à tenir en face de l'invasion [1].

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 134-135.

Ces calculs chronologiques nous semblent reposer seulement sur l'ordre des événements tel qu'il se présente dans les chapitres d'Hérodote. Or nous venons de montrer que cet ordre échappe à toute rigueur chronologique. A considérer les oracles en eux-mêmes, on arrive, suivant nous, à une conclusion un peu différente.

Mais, avant de déterminer la date de ces oracles, il nous faut en établir l'authenticité. Si ces deux prédictions nous apparaissaient l'une et l'autre comme des pièces fabriquées après coup à Delphes, pour bien prouver à la Grèce et au monde que le dieu avait prédit la ruine et la victoire d'Athènes, il n'y aurait pas lieu de chercher à quel moment précis de la guerre cette prétendue révélation s'était fait entendre. Si au contraire la teneur de ces oracles est authentique, même en partie seulement, cela suffit pour que nous soyons autorisé à chercher dans ces textes l'indication des dispositions de Delphes à un moment donné, et à fixer aussi exactement que possible ce moment.

Il est évident d'abord que la collection des oracles de Delphes, telle qu'Hérodote avait pu la trouver dans le temple même, était un mélange de vérité et de mensonge. Tout n'y était pas mensonge; car sans aucun doute la Pythie rendait beaucoup d'oracles, et les termes vagues qu'elle empruntait au langage de la poésie se trouvaient souvent applicables à des événements réels. Mais la vérité n'y était pas non plus pure de tout alliage, et cette altération pouvait se produire de différentes manières. D'abord, sans qu'il y eût même de la part des prêtres aucune supercherie, les seuls oracles qui survécussent étaient ceux qui admettaient une interprétation favorable à la perspicacité du dieu; les autres (et ils devaient être nombreux) tombaient bientôt dans l'oubli. Ensuite, parmi les oracles réservés, quelques-uns se prêtaient, avec une légère retouche, à un sens excellent; un mot changé faisait éclater la divine inspiration de la Pythie : comment les prêtres auraient-ils résisté à la tentation? Sur cette voie dangereuse, l'intérêt pouvait porter le sacerdoce delphique à commettre des altérations plus graves de la vérité. Mais, dans ce cas même, quand les prêtres cherchaient à justifier par un oracle tel ou tel événement déjà arrivé, ils devaient avoir plutôt recours, ce semble, à quelque antique prédiction, jusque-là laissée de côté; ils la tiraient de l'oubli, faisaient croire et croyaient bientôt eux-mêmes, qu'elle n'avait pas été comprise d'abord, qu'ils n'en avaient pas deviné le

sens, et que le dieu du moins n'avait pas failli à son devoir de prophète. Ainsi des bribes de poésie antique, conservées avec soin dans le sanctuaire, pouvaient reparaître au jour lorsque l'occasion favorable se présentait, et cette opération même rentrait encore en quelque manière dans les attributions religieuses des interprètes de la divinité. Enfin il pouvait arriver que les prêtres fussent sollicités dans un certain sens, au moment même de la consultation, par quelque personnage puissant, et que l'oracle s'inspirât du désir exprimé par ce personnage : c'est ce qui arriva, par exemple, lorsque Cléomène obtint de Delphes la déposition de son collègue Démarate (VI, 66).

A laquelle de ces différentes catégories appartiennent les deux oracles qui furent, suivant Hérodote, rendus aux envoyés d'Athènes?

Nous écartons d'abord l'hypothèse d'une pure fiction, inventée de toutes pièces pour faire croire après coup que le dieu avait annoncé la ruine totale d'Athènes et la victoire de Salamine. Si l'oracle relatif à la destruction de l'Acropole et des temples avait été arrangé après la victoire, les prêtres n'auraient pas conseillé, ce semble, aux Athéniens de s'enfuir dans les pays les plus reculés (λιπὼν φύγ' ἐς ἔσχατα γαίης δώματα, VII, 140), puisque rien de pareil ne s'était réalisé. Quant à la victoire de Salamine, le vers Ὦ θείη Σαλαμίς, ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν (VII, 141) ressemble bien à une addition postérieure; mais le reste de l'oracle peut-il être également considéré comme une fiction? Dans ce cas, ce qu'il faut rejeter, c'est, avec l'oracle lui-même, toute l'histoire de la délibération tenue dans Athènes sur le sens des mots τεῖχος ξύλινον : Delphes aurait si bien réussi à convaincre les Athéniens de sa prédiction, qu'elle leur aurait fait accepter aussi l'idée d'une erreur commise par quelques vieillards sur l'enceinte de bois qui entourait la vieille Acropole, et d'une erreur analogue commise par les chresmologues sur l'emploi qu'il fallait faire des vaisseaux (VII, 142-143). Il nous paraît impossible de soutenir pareille hypothèse, et le souvenir du service rendu par Thémistocle dans la délibération relative à l'oracle de Delphes nous semble reposer sur un fait réel. Qu'il y ait eu un oracle mis en discussion dans l'assemblée du peuple; que les chresmologues l'aient interprété dans le sens d'un départ précipité, et que Thémistocle l'ait fait servir à l'accomplissement de ses desseins sur l'emploi de la flotte, voilà ce que nous ne pouvons mettre en doute.

Dirons-nous donc, comme on l'a supposé, que l'oracle relatif à la muraille de bois se prêtait trop bien aux desseins de Thémistocle pour n'avoir pas été inspiré et suggéré par lui? Admettrons-nous qu'il s'agisse ici d'un stratagème imaginé par Thémistocle pour faire servir le dieu de Delphes à l'exécution de son plan? Le fait, que le second oracle, qui contient cette promesse de salut, paraît avoir été arraché à la Pythie par l'intervention d'un puissant citoyen de Delphes (VII, 141), donne à cette hypothèse quelque force. Nous ne pouvons pas cependant nous y arrêter. Il n'en est pas de Thémistocle comme de Cléomène auprès des prêtres de Delphes : Thémistocle, chef d'une démocratie remuante, représente le système de gouvernement le plus contraire à celui qu'approuve le sanctuaire amphictyonique, et dans la circonstance particulière de l'invasion médique, le parti de la défense, dont Thémistocle est le promoteur, ne trouve à Delphes que résistance et mauvaise volonté. Les villes et les hommes les plus attachés à l'oracle sont aussi les plus opposés à la folle perspective d'une guerre nationale. Comment supposer que l'oracle, ayant à donner un conseil aux Athéniens, ait écouté Thémistocle plutôt que les membres encore nombreux du parti adverse?

Il ne nous reste qu'une explication possible : les deux oracles, sous une forme très voisine de celle qui nous a été conservée [1], contenaient, sinon la prédiction exacte de ce qui devait arriver, du moins l'annonce de malheurs terribles pour Athènes, et aussi l'espoir qu'une « muraille de bois » serait le refuge des Athéniens. En s'exprimant ainsi, les prêtres de Delphes songeaient, suivant l'interprétation vraisemblable des chresmologues, à une vaste émigration par mer, projet que déjà, dans des cas analogues, le dieu avait recommandé aux Ioniens [2], et que les Athéniens eux-mêmes, par la bouche de Thémistocle, rappelaient encore comme une menace, avant Salamine, dans le conseil des généraux alliés (VIII, 62). Ce fut pour Thémistocle une bonne fortune que de pouvoir interpréter autrement, et non sans vraisemblance, la réponse du dieu à qui le peuple entendait surtout ne pas désobéir.

C'est donc bien la pensée des prêtres de Delphes que nous avons

1. Il est probable que les deux vers : Ὦ θείη Σαλαμίς, ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν, ἤ πού σκιδναμένης Δημήτερος ἢ συνιούσης, furent ajoutés après coup, bien qu'ils soient sans doute eux-mêmes empruntés à quelque ancienne prédiction. Il ne devait pas manquer d'oracles relatifs à Salamine.

2. Cf. ci-dessus, p. 191, note 2.

dans les deux oracles cités par Hérodote. Or cette pensée se résume en deux mots : « C'en est fait d'Athènes! » Les Athéniens désespérés n'ont plus qu'un parti à prendre : quitter leurs demeures et fuir à l'extrémité de la terre; car tout s'écroule autour d'eux; rien ne subsiste : le fer, le feu, Arès et le char syrien renversent tout sur leur passage [1]; dans les temples une sueur glaciale coule sur les parois de marbre, et les colonnes élevées s'inondent d'un sang noir. « Allez, retirez-vous du sanctuaire, et plongez-vous dans le deuil. » On ne peut pas imaginer un cri d'alarme plus pressant, sous le coup d'une menace plus immédiate; les signes manifestes qui dans les temples témoignent de la terreur des dieux marquent sans aucun doute le pressentiment d'une ruine imminente. Voilà pourquoi cet oracle ne nous paraît dater ni de l'année 482, comme le pense Stein, ni de l'automne de 481, suivant l'opinion commune. Dès le jour où le Grand Roi entreprit en Thrace et sur l'Hellespont les préparatifs qui annonçaient sa venue, la Grèce dut se sentir menacée; mais bien des événements pouvaient encore retarder l'objet de ses appréhensions. Même en 481, jusqu'à l'arrivée de Xerxès à Sardes, l'expédition restait encore douteuse; dans tous les cas, il n'y avait pas lieu alors pour les Athéniens de renoncer à la défense de leur sol. Il n'en fut plus de même après la campagne malheureuse des Grecs en Thessalie, au commencement de l'été de 480, lorsque la retraite précipitée des confédérés jeta dans les bras de la Perse toutes les villes de la Grèce centrale jusqu'à Thèbes. Et de fait, une considération qui se tire des oracles eux-mêmes permet d'affirmer que la réponse du dieu vint à Athènes après le retour de l'expédition de Tempé. En effet, si Thémistocle voulut paraître conformer la décision du peuple à l'ordre de l'oracle, il dut dès ce moment renoncer à toute défense ailleurs que sur mer, et c'est bien ce que dit Hérodote : après la délibération sur l'oracle, le peuple se décida à recevoir le choc du barbare sur la flotte, pour obéir au dieu, τὸν βάρβαρον δέχεσθαι τῇσι νηυσὶ πανδημί, τῷ θεῷ πειθομένους (VII, 144). Peut-on admettre qu'après une pareille résolution Thémistocle ait conduit encore une armée d'hoplites à Tempé? Car ce fut là une expédition continentale, et la flotte ne servit alors qu'à transporter les troupes sans passer par la Béotie.

Ainsi le double oracle de Delphes nous paraît avoir été rendu aux

1. On trouve déjà dans Eschyle (*Perses*, v. 84-85) une allusion à ce vers de l'oracle cité par Hérodote.

Athéniens vers la fin du printemps de 480 : c'est le moment où les circonstances justifient le mieux, suivant nous, les craintes extraordinaires du dieu pour le salut d'Athènes.

C'est vers la même époque, mais un peu après ces événements, que nous plaçons une autre mesure, prise cette fois par les confédérés pour la défense de la Grèce. Il s'agit du serment prononcé contre les partisans du Grand Roi. Mais, ici encore, notre opinion n'est pas d'accord avec celle des principaux savants qui ont étudié de près ces problèmes. Ici encore, une question de date et une question d'authenticité se confondent et se compliquent l'une l'autre.

Voici le passage même d'Hérodote : « Xerxès resta longtemps en Piérie ; car l'un des trois corps d'armée travaillait à ouvrir une route à travers les forêts de la montagne macédonienne, afin que l'armée entière passât par là chez les Perrhèbes. Cependant les hérauts envoyés en Grèce pour requérir la terre et l'eau revinrent, les uns, les mains vides, les autres, apportant ce qu'ils avaient demandé. Parmi ceux qui donnèrent la terre et l'eau on compte les Thessaliens, les Dolopes, les Ænianes, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Maliens, les Achéens de Pthiotide, les Thébains et tous les Béotiens à l'exception de ceux de Thespies et de Platées. Contre ces peuples les Grecs décidés à entreprendre la guerre prêtèrent un serment, dont voici le sens : « Tous ceux qui, étant Grecs, s'étaient « donnés au Perse, sans y être contraints, devaient, les affaires une « fois rétablies, être consacrés, corps et biens, au dieu de Delphes » (VII, 131-132).

On voit que l'historien ne rapporte ce serment à aucune date précise. L'éditeur d'Hérodote Abicht propose l'explication suivante [1] : la liste des peuples soumis au Grand Roi contient les noms des Thessaliens, des Locriens et des Thébains ; or ces peuples ont encore pris part avec les Grecs soit à l'expédition de Tempé, au printemps de 480, soit à la bataille des Thermopyles sur la fin de l'été ; le serment prononcé contre eux doit donc être postérieur à la bataille des Thermopyles, et, comme, d'autre part, il n'y a pas eu entre les Thermopyles et Salamine de réunion générale à l'Isthme, ce serment doit se confondre avec celui que mentionnent l'orateur Lycurgue [2] et Diodore [3], et qui

1. Hérodote, VII, 132, l. 7.
2. Lycurgue, *Contre Léocrate*, 31.
3. Diodore de Sicile, IX, 29.

fut prêté par les Grecs avant la bataille de Platées. L'éditeur Stein estime, lui aussi, que le texte d'Hérodote, pris à la lettre (ὅσοι..... ἔδοσαν σφέας....), se rapporte nécessairement à une époque postérieure à la défection définitive des Thébains; mais il suppose que le serment, prononcé dès le début de l'alliance fédérale, en 481, visait seulement d'une manière générale tous les partisans du Grand Roi (ὅσοι ἂν δῶσι σφέας) [1]. M. Wecklein met d'accord ces deux opinions contraires, en déclarant que les deux serments, celui de Platées comme celui de l'Isthme, sont également controuvés [2].

Pour ce qui regarde le serment de Platées, l'authenticité en est des plus douteuses, et cela pour les raisons que voici : 1° Hérodote, si complet dans le récit des préliminaires de Platées, ne parle alors d'aucun serment de ce genre; 2° Diodore, qui cite ce serment, l'attribue aux Grecs réunis à l'Isthme avant Platées; or on sait par Hérodote que les Athéniens rejoignirent directement l'armée péloponnésienne, en passant d'Attique en Mégaride, sans retourner à l'Isthme; 3° Théopompe, d'après un témoignage incontestable, déclarait que le serment des Grecs avant Platées était une invention des Athéniens [3]; or, sur ce point, la thèse soutenue par Théopompe paraît confirmée par la formule du serment donnée par Lycurgue, formule manifestement empruntée à celle du serment militaire que les jeunes Athéniens prêtaient en devenant éphèbes [4]. D'autres clauses du même document, relatives aux ruines laissées en Grèce par l'invasion médique, semblent aussi inventées après coup [5].

Mais, si les doutes de M. Wecklein sur le serment de Platées sont justifiés, est-ce une raison suffisante pour rejeter le serment de l'Isthme, prononcé au début de la guerre? L'explication de M. Wecklein est la suivante : les indications d'Hérodote pour la date de ce serment sont vagues, et pour cause : les Athéniens, visant avant tout les Thébains, les plus coupables de leurs adversaires dans la guerre médique, imaginèrent un serment prononcé contre eux; Hérodote entendit parler de ce serment, mais sans trop savoir où le placer dans la suite de son récit; il le mentionna, un peu au hasard, à l'occasion de l'hommage rendu au Grand Roi par les villes de la Grèce centrale;

1. Hérodote, VII, 132, l. 6.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 67-70.
3. Théopompe, fr. 167 (*Fragm. histor. Græc.*, t. I, p. 306).
4. Stobée, *Florilegium*, XLIII, 48. — Pollux, VIII, 105 (éd. Bekker).
5. Cf. ci-dessus, p. 51, note 1.

plus tard, on le plaça avant Platées, et c'est la tradition que suivirent Lycurgue et Diodore; mais cette tradition même n'était pas encore bien fixée alors sur le lieu où avait été prononcée cette condamnation solennelle des Thébains. En réalité, dit M. Wecklein, il ne s'agit dans Hérodote et dans les autres écrivains que d'un seul et même serment, et ce serment est controuvé.

La critique de M. Wecklein nous paraît en défaut pour ce qui touche Hérodote. En effet, le serment que nous avons cité ci-dessus contient au moins un trait précis qui ne permet guère de le confondre avec la pièce inventée plus tard par les Athéniens : c'est la réserve formelle exprimée par les mots μὴ ἀναγκασθέντες [1]. Cette restriction, que les Grecs confédérés avaient cru devoir apporter à leurs menaces, parut sans doute insuffisante aux Athéniens vainqueurs, et c'est pour cette raison que la formule imaginée plus tard contint cette clause impitoyable : τὰς δὲ τὰ τοῦ βαρβάρου προελομένας (πόλεις) ἁπάσας δεκατεύσω [2]. Ainsi la fiction athénienne nous paraît bien mieux s'expliquer si elle repose effectivement sur un acte réel des États confédérés. Les clauses diverses insérées dans le prétendu serment de Platées n'étaient pas inventées de toutes pièces, et le mot devenu proverbial à la fin du v[e] siècle, τὸ λεγόμενον δεκατευθῆναι Θηβαίους [3], avait eu, à l'origine, sa raison d'être. On comprend bien aussi pourquoi les Athéniens transportèrent le lieu de la scène sur le champ de bataille de Platées : de cette façon la menace contre les partisans du Grand Roi faisait en quelque sorte pendant aux engagements solennels pris après la victoire envers les dieux qui avaient sauvé la Grèce.

Ainsi, avec l'éditeur Stein, nous défendons l'authenticité du serment mentionné par Hérodote. Mais, pour la date, faut-il donc abandonner notre auteur, ou, ce qui revient au même, supposer chez lui une inexactitude aussi grave que celle qui consiste à dire ὅσοι ἔδοσαν, au lieu de ὅσοι ἂν δῶσι? Considérons la place où Hérodote cite ce serment : c'est immédiatement après l'arrivée des hérauts perses auprès du Grand Roi en Piérie : pourquoi ne pas établir entre ces deux faits un lien logique et chronologique? Tous les peuples cités là par Hérodote n'ont-ils pas pu, en effet, à ce moment, faire acte de soumission à

1. Hérodote, VII, 132 : Ὅσοι τῷ Πέρσῃ ἔδοσαν σφέας αὐτοὺς Ἕλληνες ἐόντες μὴ ἀναγκασθέντες.
2. Lycurgue, *Contre Léocrate*, 81.
3. Xénophon, *Helléniques*, VI, 3, § 20; 5, § 35.

Xerxès? On dit que les Thessaliens avaient pris part avec les Grecs à la défense du défilé de Tempé; mais à ce moment le défilé est évacué, et les Thessaliens, au témoignage d'Hérodote, *médisent* avec ardeur (προθύμως μηδίζουσι, VII, 174). Les Locriens et les Thébains, dit-on, seront encore dans les rangs des Grecs aux Thermophyles. Mais qui nous dit qu'après la retraite de Tempé, ils n'ont pas, sous le coup de l'épouvante générale, fait de nouveau hommage au Grand Roi? Hérodote affirme que Léonidas dut entraîner malgré eux les Thébains aux Thermopyles (VII, 205 et 233). Cette tradition, nous le verrons plus loin, n'a rien que de vraisemblable. Car il est évident que, dès le premier jour, dès l'automne de 481, les Thébains avaient fait acte de soumission à Xerxès, eux qui déjà en 490 avaient accordé la terre et l'eau à Darius. L'entreprise de Thémistocle et d'Evænétos à Tempé put un moment les faire hésiter, bien que le détour fait par l'armée grecque pour aller débarquer à Halos (VII, 173) atteste chez les Béotiens des dispositions peu favorables. Après la retraite de Tempé, les Thébains renouvelèrent à Xerxès leurs témoignages de fidélité, et c'est alors, suivant nous, que les Grecs, confédérés durent, avant de reprendre position aux Thermopyles et à Artémision, frapper un grand coup pour relever le moral des villes fidèles et effrayer les timides ou les coupables. Ce serment menaçant, rapporté par Hérodote, nous semble être la conséquence des mesures prises, à l'instigation d'Athènes, entre l'expédition de Tempé et celle des Thermopyles, pour répondre aux paroles de découragement et de faiblesse que l'oracle de Delphes faisait entendre dans le même temps.

III

Attitude des différents États grecs en face de l'invasion médique. Négociations avec Gélon, tyran de Syracuse.

L'étude critique que nous venons de faire des oracles adressés à Athènes, et du serment prononcé contre les partisans du Grand Roi, nous a déjà conduit à parler des États grecs après la campagne de Thessalie. Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière pour examiner ce qu'Hérodote nous apprend de l'alliance des villes grecques en face de l'invasion médique.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici chez notre historien un

exposé complet des conditions intervenues entre les alliés, non plus qu'une liste des États représentés dans le conseil fédéral de l'Isthme. Un historien moderne qui voudrait refaire l'histoire des guerres médiques ne manquerait pas d'insister sur cette transformation de l'ancienne alliance péloponnésienne, et sur le caractère panhellénique de cette tentative. Ce qu'on aimerait surtout à connaître, c'est la constitution de ce conseil fédéral, le nombre des délégués, et le mode de représentation adopté pour les différents États. Mais ce sont là des détails qu'une tradition orale oublie vite. Disons seulement qu'Hérodote nous a conservé le terme propre qui désignait les délégués, πρόβουλοι τῆς Ἑλλάδος (VII, 172), et que plusieurs fois revient aussi chez lui une expression particulière empruntée peut-être à quelque formule officielle, οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα Ἕλληνες τὰ ἀμείνω φρονέοντες (VII, 145), et αἱ πόλιες αἱ τὰ ἀμείνω φρονέουσαι περὶ τὴν Ἑλλάδα (VII, 172)[1]. Dans un autre passage, les confédérés sont appelés οἱ συνωμόται Ἑλλήνων ἐπὶ τῷ Πέρσῃ (VII, 148), terme qui s'explique, non pas par le souvenir d'un serment comme celui que nous avons étudié plus haut, mais par les engagements mutuels que s'étaient donnés les alliés, et qu'Hérodote désigne par les mots λόγον καὶ πίστιν διδόναι (VII, 145).

Pouvons-nous savoir du moins par Hérodote à qui revient l'honneur d'avoir provoqué cette réunion générale des peuples décidés à se défendre? Aucun texte formel n'attribue cette initiative à Athènes; mais plusieurs raisons nous font incliner vers cette hypothèse : c'est Athènes déjà qui avait invité Sparte en 490 à châtier Égine au nom de la solidarité des peuples grecs; de plus, dans la circonstance actuelle, c'est elle que visait d'abord Xerxès, en souvenir de Marathon; enfin, par sa situation même, elle devait avant Sparte subir l'invasion d'une armée venant par terre. Ajoutons qu'on peut attribuer sans crainte l'initiative d'une mesure à la ville qui sut le mieux y rester fidèle.

La liste des peuples représentés à l'Isthme ne saurait être dressée d'après Hérodote : plusieurs villes prirent part aux campagnes de Salamine et de Platées, et virent leur nom gravé sur le trépied de

1. Cette expression ne laisse pas de doute sur le sens qu'il convient de donner à celle qui se rencontre au chap. 145. Il ne faut pas expliquer avec E. Curtius (*Histoire grecque*, t. II, p. 299, note 1) οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα Ἕλληνες, *les Grecs de la mère patrie;* les mots περὶ τὴν Ἑλλάδα sont le régime de τὰ ἀμείνω φρονέοντες. Il faut donc, avec Stein, supprimer l'article dans le texte d'Hérodote, chap. 145 : τῶν περὶ τὴν Ἑλλάδα Ἑλλήνων [τῶν] τὰ ἀμείνω φρονεόντων.

Delphes, qui n'avaient pas pu tout d'abord envoyer de délégués au conseil. Il est probable que le noyau de cette représentation fédérale était formé par les villes déjà comprises dans l'hégémonie de Sparte; Athènes y amena avec elle quelques cités amies, comme Thespies et Platées; mais Sparte resta nécessairement à la tête de la confédération.

Le commandement de l'armée de terre lui fut tout d'abord dévolu; pour la flotte, Hérodote rapporte une tradition, manifestement athénienne, qui attribue à Athènes la plus noble abnégation, lorsque, pour ne pas amener de dissentiment dans l'alliance, elle abandonna aussi à Sparte un commandement auquel elle avait droit (VIII, 2). Il n'est pas impossible que ce récit ait pris naissance seulement plus tard, quand Athènes fut en possession de son empire maritime. Toutefois les vaisseaux dont elle disposait déjà lui donnaient le droit de prétendre à la direction des opérations de la flotte, et, de fait, nous voyons Thémistocle dominer dans le conseil des généraux.

En attendant, lorsqu'il s'agit de négocier avec les villes grecques pour les amener à faire adhésion à la ligue, ce fut Sparte qui traita en son nom et au nom de ses alliés : Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ τούτων σύμμαχοι (VII, 157). Même dans les négociations avec Argos, les confédérés ne laissèrent pas Sparte agir seule avec sa rivale [1].

Plusieurs mesures importantes furent prises à l'Isthme, qu'Hérodote rappelle sommairement; il insiste davantage sur d'autres, qui n'ont pas, tant s'en faut, le même intérêt. C'est par une allusion rapide qu'il nous apprend la fin de la guerre entre Athènes et Égine (VII, 145), tandis qu'il consacre plusieurs chapitres à l'épisode des espions grecs envoyés à Smyrne, et invités par Xerxès lui-même à contempler son immense armée (VII, 146-147). Le caractère anecdotique de la tradition et le goût personnel de l'historien pour ce genre de détails nuisent assurément à la profondeur des vues politiques; mais comment nier que chacune de ces anecdotes ne mette bien en lumière le personnage de Xerxès et sa confiance aveugle dans le nombre de ses troupes?

Les ambassades adressées aux principaux Etats grecs fournissent à Hérodote l'occasion de plusieurs digressions intéressantes. Nous passerons rapidement sur celles qui ne soulèvent aucune difficulté, aucune discussion.

1. Hérodote, VII, 149 : Τῶν δὲ ἀγγέλων τοὺς ἀπὸ τῆς Σπάρτης..... ἀμείψασθαι τοῖσιδε.

Tous les savants sont d'accord, par exemple, pour reconnaître qu'Hérodote a jugé avec une juste sévérité l'attitude hésitante et hypocrite de Corcyre (VII, 168). Bien qu'il ait exprimé sur ce point son opinion avec moins de réserve qu'il n'en met d'ordinaire dans ses appréciations personnelles, aucune protestation ne paraît s'être produite dans l'antiquité contre cette condamnation. Les Corcyréens eux-mêmes, dans le discours que leur prête Thucydide au début de la guerre du Péloponnèse, regrettent plutôt qu'ils ne justifient leur attitude égoïste [1].

Quant aux villes de la Crète, Hérodote mentionne leur refus de participer à la guerre sans le discuter ni le juger (VII, 169). C'est qu'il semble avoir eu sous les yeux un oracle de Delphes, interprété par les Crétois dans le sens d'une abstention complète. L'historien s'est attaché à expliquer ce document, dont l'authenticité a inspiré des doutes aux critiques modernes [2]. Si, comme il est probable, l'oracle fut un moyen imaginé après coup pour excuser la conduite des villes crétoises, la raison véritable de leur abstention dut être une vieille rancune à l'égard de la Grèce propre.

Une jalousie du même ordre, mais plus vive et sans cesse entretenue par le voisinage immédiat de Sparte, empêcha les Argiens d'adhérer à une confédération qui reconnaissait la suprématie lacédémonienne (VII, 148-152). A cette raison d'amour-propre s'en joignit une autre, la faiblesse où était tombée Argos depuis la dernière campagne de Cléomène, et les révolutions intérieures qui avaient suivi ce désastre. Dans ces conditions, la rivale de Sparte eût fait triste figure au milieu des villes alliées; elle préféra s'abstenir, sans toutefois agir ouvertement en faveur des Mèdes. Du moins ne paraît-elle pas s'être prêtée à des plans de campagne qui auraient paralysé la défense du Péloponnèse, si les Perses avaient débarqué un corps de troupes sur le territoire argien, et pris par derrière l'armée grecque postée à l'Isthme. Hérodote apprécie cette situation d'une manière, ce semble, impartiale. Des trois versions qui avaient cours en Grèce à ce sujet, il déclare s'en tenir à celle des Argiens eux-mêmes : n'est-ce pas dire qu'il n'admet pas les deux autres? Comment croire en effet qu'Argos ait appelé les Perses en Grèce, du moment où elle ne fit rien ensuite pour les soutenir? Encore moins vraisemblable est le prétendu mes-

1. Thucydide, I, 32.
2. Pomtow, *Quæst. de oraculis caput selectum*, Diss. Berlin, 1881, p. 24.

sage que Xerxès aurait adressé aux Argiens, en tant que descendants de Persée; c'est là une tradition grecque imaginée pour compromettre Argos. Si Hérodote rapporte ces faux bruits, ce n'est pas, comme le prétend Plutarque [1], par malice, et pour donner plus de force à la calomnie par des désaveux équivoques. On peut se demander plutôt si l'historien, en acceptant l'apologie des Argiens, n'a pas cédé au désir de ménager une ville qui, depuis la rupture des Athéniens avec Sparte (461), était devenue l'alliée d'Athènes.

Les négociations avec Gélon de Syracuse tiennent plus de place dans le récit d'Hérodote que celles avec Argos (VII, 153-167); aussi bien s'agissait-il pour les Grecs d'un allié autrement puissant. Mais, pour bien apprécier la valeur de ce récit, il faut le dégager d'abord des développements historiques qui s'y rattachent. C'est ainsi qu'avant d'arriver à Gélon, Hérodote, fidèle à sa méthode ordinaire, raconte ce qu'il a appris des ancêtres de ce tyran et de son avènement au pouvoir. Puis, après l'issue des négociations, il rappelle en quelques mots la victoire de Gélon à Himère, et en particulier la disparition d'Amilcar pendant la bataille. Ces développements accessoires ne nous intéressent ici que dans la mesure où ils concernent les guerres médiques. Nous ne rechercherons donc pas où Hérodote a puisé ce qu'il rapporte de l'histoire de Sicile, avant l'année 481; et nous ne discuterons pas la valeur de la tradition phénicienne sur la mort d'Amilcar, non plus que l'erreur commise par l'historien grec au sujet du culte de ce héros à Carthage et dans les colonies carthaginoises [2]. Mais deux questions méritent de nous arrêter : 1° quelle a été vraiment la cause de l'abstention de Gélon dans la guerre médique? 2° l'attaque des Carthaginois contre la Sicile a-t-elle été combinée par Xerxès en vue d'une action simultanée à l'est et à l'ouest du monde grec?

Suivant une tradition qu'Hérodote paraît avoir recueillie en Grèce, puisqu'il l'oppose à la version sicilienne, la cause de la rupture des négociations aurait été tout entière dans le refus de Gélon d'accepter les ordres de Lacédémone ou d'Athènes, et dans le refus d'Athènes et de Lacédémone de se soumettre aux ordres de Gélon. La tradition sicilienne, au contraire, voulait que les négociations eussent porté, en effet, sur cette question d'étiquette, mais que, malgré tout, Gélon, l'année suivante, eût été disposé à secourir ses compatriotes de la

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 28.
2. Stein, éd. classique d'Hérodote, VII, 167, l. 12.

Grèce propre : l'attaque seule des Carthaginois et de leurs alliés l'en aurait empêché. Ainsi présentés, ces deux récits ne semblent pas difficiles à concilier : ils sont d'accord sur ce point, que les négociations échouèrent par suite des prétentions réciproques de Gélon et des Grecs, et aussi sur cet autre, que Gélon ne vint pas au secours de la Grèce. Le doute subsiste seulement sur la question de savoir si, dans l'été de 480, Gélon se disposa effectivement à venir en aide aux Grecs, et n'en fut empêché que par un événement inattendu, ou s'il se contenta d'envoyer à Delphes un ambassadeur, prêt, en cas de besoin, à faire sa soumission au Grand Roi. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat fut le même, et on peut croire que les Grecs ne se firent pas faute d'accuser Gélon d'indifférence à leur égard.

Mais on a cru découvrir, dans l'exposé d'Hérodote, l'indice d'une altération plus grave de la vérité : Gélon fait allusion dans son discours à une circonstance où les Grecs, invités à lui porter secours contre les Barbares, n'avaient pas répondu à son appel (VII, 158). Cette circonstance, dit-on, ne peut être que la campagne d'Himère elle-même ; car aucune autre guerre entre Syracuse et Carthage n'avait eu lieu auparavant. Serait-il donc vrai que, dès l'époque des négociations (hiver 481-480), la lutte avec les Carthaginois fût achevée et Gélon vainqueur? Non certes, il n'en était pas ainsi, et il est impossible de reporter au début de l'année 481 une bataille qui, selon le témoignage formel d'Aristote [1], a été livrée dans le même temps que Salamine. C'est donc la tradition grecque, suivie par Hérodote, qui a modifié ici l'ordre véritable des faits, de manière à aggraver la responsabilité de Gélon dans cette affaire [2].

Ce soupçon ne nous paraît pas fondé : si l'on prête à la tradition une tendance à laisser entendre, contrairement à la vérité, que, dès l'année 481, par sa victoire d'Himère, Gélon n'avait plus rien à craindre du côté de Carthage, comment expliquer que cette idée se présente dans Hérodote sous la forme d'un reproche adressé aux Grecs? Une tradition partiale aurait, ce semble, rappelé ce souvenir bien plutôt dans le discours du délégué spartiate, et sous une tout autre forme, comme une raison de plus pour que Gélon, délivré de ses ennemis, vînt en aide à la Grèce. Au lieu de cela, le refus antérieur des Grecs fournit à Gélon un prétexte excellent pour leur refuser son

1. Aristote, *Poétique*, 23.
2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 261, note.

alliance, et, s'il n'en profite pas, c'est par pure magnanimité. Comment voir dans un tel récit l'influence d'une tradition grecque? D'ailleurs, le point de départ de ce raisonnement est peu solide : nous ne connaissons pas si bien l'histoire de Gélon, qu'il nous soit permis d'affirmer qu'aucune attaque des Carthaginois n'avait menacé la Sicile pendant les années qui précèdent la bataille d'Himère.

Cette hypothèse écartée, il nous semble que l'échec des négociations peut être attribué, comme l'indique Hérodote, à la hauteur insolente de Gélon et à la fierté des Grecs. Sans doute les républiques de la Grèce durent se vanter plus tard d'avoir refusé de marcher au combat sous la conduite d'un tyran de Sicile; il y avait là un beau thème à développements oratoires. Mais il ne paraît pas qu'Hérodote ait donné dans cet excès. L'historien fait parler les Grecs avec dignité; mais il prête à Gélon un langage tout aussi digne, et en outre plein de bon sens et d'esprit. « Étrangers, leur dit-il avec finesse en les congédiant, je vois bien parmi vous beaucoup de généraux, mais de soldats point (VII, 162). » Dans tout ce dialogue, Hérodote, tout en revendiquant pour Athènes et pour Sparte le droit de commander en Grèce donne à Gélon lui-même le rôle d'un personnage spirituel, un peu moqueur, et que ne troublent pas autrement les souvenirs héroïques dont se targuent les Athéniens.

Loin de dénigrer Gélon, Hérodote lui ferait même le plus grand honneur, si, comme on l'a cru, il avait mis dans la bouche du tyran un mot célèbre de Périclès. Emprunter à l'illustre orateur athénien l'image heureuse par laquelle il avait désigné les guerriers morts pour la patrie [1], et appliquer cette image à la brillante armée que le tyran de Syracuse aurait pu conduire en Grèce (VII, 162), c'eût été assurément rehausser l'effet du discours de Gélon [2]; mais, pour cette raison même, n'est-il pas difficile que l'historien ait fait allusion à un souvenir aussi récent et aussi athénien? C'eût été, il nous semble, blesser en quelque sorte les oreilles athéniennes que de détourner à ce point de son sens un mot historique. Nous croyons plutôt qu'une formule analogue, empruntée à quelque poète, avait cours en Grèce comme une sorte de proverbe; l'historien la reproduisit telle que Gélon l'avait employée, ou telle du moins que la tradition la lui attri-

1. « L'année a perdu son printemps. » Aristote, *Rhétorique*, I, 7, et III, 10.
2. M. Wecklein, entre autres, ne doute pas que le mot n'ait été emprunté par Hérodote à Périclès (*op. cit.*, p. 10).

buait; mais ce fut Périclès qui en fit l'application la plus heureuse, et c'est à lui que désormais elle appartient tout entière.

Après la retraite de l'ambassade grecque, que fit Gélon? Les mesures qu'il prit, au témoignage d'Hérodote (VII, 163), pour se ménager au besoin la bienveillance du Grand Roi, s'expliquent sans peine, si l'on pense qu'à ce moment la menace des Carthaginois devenait plus pressante. En réalité, Gélon n'avait jamais eu la résolution bien ferme de secourir la Grèce, mais du moins eut-il à la fin une bonne raison pour s'en abstenir [1].

Arrivons à la seconde question que nous avons posée: la campagne des Carthaginois a-t-elle été concertée avec Xerxès, en vue d'écraser la Grèce à la fois à l'est et à l'ouest?

Hérodote ne soupçonne pas un tel complot : ni lui-même, en signalant la prétendue coïncidence d'Himère et de Salamine (VII, 166), ne rapproche ces deux batailles comme une double défaite des barbares, ni aucun des discours que prononcent Gélon et les délégués grecs ne contient la moindre allusion à cette double menace d'invasion. On peut en conclure que ni la tradition sicilienne ni la tradition grecque du v[e] siècle n'avait connaissance d'une entente intervenue entre les barbares de l'ouest et ceux de l'est.

Ce n'est pas le témoignage de Diodore qui suffirait à établir une opinion contraire [2]. Un traité en règle (συνθῆκαι), destiné à garantir l'action commune des deux peuples contre la Grèce, n'offre aucune vraisemblance, surtout si l'on songe aux ingénieuses combinaisons, imaginées sans doute par les historiens de Sicile et rapportées par Diodore, suivant lesquelles, quoique absente à Salamine, la flotte de Gélon aurait encore puissamment contribué à la victoire des Grecs : en effet, la victoire d'Himère ayant, dit-on, coïncidé avec la bataille des Thermopyles, la nouvelle en vint aux Grecs avant leur bataille navale, et la joie qu'ils en ressentirent fut pour eux la meilleure

1. On voit que nous n'attribuons pas la valeur d'un document historique à l'épigramme gravée, dit-on, sur une offrande de Gélon à Delphes (Bergk, *Poetæ lyrici Græci*, 4[e] éd., t. III, p. 485). Le poète, Simonide peut-être, déclarait que Gélon et ses frères avaient consacré au dieu un trépied d'or, pour rappeler leur victoire sur les barbares (allusion à la bataille d'Himère); puis il ajoutait que ces princes avaient « fourni à la Grèce une armée nombreuse, pour l'aider à défendre sa liberté », πολλὴν δὲ παρασχεῖν σύμμαχον Ἕλλησιν χεῖρ' ἐς ἐλευθερίην. Quelles qu'aient été les dispositions de Gélon à l'égard des Grecs, cette phrase de l'épigramme contient une assertion certainement fausse.

2. Diodore, XI, 1.

alliée[1]. Mais un fragment d'Ephore, conservé par le scoliaste de Pindare[2], a paru contenir l'indication d'un fait assez différent de celui dont parle Diodore, et plus vraisemblable. D'après ce texte, des envoyés perses et phéniciens seraient venus à Carthage de la part de Xerxès, pour ordonner l'armement d'une grande flotte. Il s'agissait donc ici, non pas d'un traité, mais d'un ordre, analogue à ceux que Xerxès envoya dans toutes les parties de son empire avant d'entreprendre sa campagne contre la Grèce. A cette manière de voir, acceptée cependant par le savant auteur d'une histoire de Carthage, M. Meltzer[3], nous voyons une objection grave : c'est que Carthage n'était nullement comprise dans l'empire de Xerxès, et M. Busolt, qui admet cette hypothèse[4], ne cite aucun texte permettant de penser que Carthage eût pu se soumettre à une injonction pareille du Grand Roi. D'ailleurs le fragment d'Éphore ajoute que Xerxès prescrivait en même temps aux Carthaginois de marcher sur la Sicile et de là sur le Péloponnèse. L'historien du IVe siècle croyait donc à un vaste plan d'attaque combiné par Xerxès, et sur ce point il n'a pas plus d'autorité que Diodore. On conçoit difficilement que les Grecs du Ve siècle aient tout à fait ignoré cette immense coalition formée contre eux, ou que, l'ayant connue, ils ne l'aient pas célébrée plus qu'ils n'ont fait. Que des poètes comme Pindare aient établi dès le principe un rapprochement entre ces deux attaques simultanées, c'est tout naturel[5], et le fait même qu'on attribua les deux batailles au même jour prouve que de bonne heure on vit le lien qui les unissait. Mais Hérodote n'aurait pas négligé de signaler l'entente de la Perse et de Carthage, si elle lui avait paru tant soit peu vraisemblable.

Tel est aussi l'avis d'Aristote. Voulant citer un exemple d'une coïncidence fortuite de deux faits qui n'ont d'ailleurs entre eux aucun lien logique, il cite les batailles d'Himère et de Salamine, livrées dans le même temps, mais sans aucun but commun, οὐδὲν πρὸς τὸ αὐτὸ συντείνουσαι τέλος[6].

1. Diodore, XI, 23, § 2.
2. Ephore, fr. 111 (*Fragm. histor. græc.*, t. I, p. 264).
3. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 214.
4. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 259, note 4.
5. Pindare, *Pythiques*, I, v. 73-80 : « J'obtiendrai en rappelant le nom de Salamine la reconnaissance des Athéniens; celle de Sparte, en disant le combat du Cithéron, funeste à l'armée mède aux arcs recourbés, et celle des fils de Dinomène, en leur offrant près des rives fraiches de l'Himère l'hymne mérité par leur vertu ».
6. Aristote, *Poétique*, 23.

On n'est donc pas autorisé à étendre jusque dans les eaux de la Méditerranée occidentale ce que nous appelons proprement la guerre médique.

IV

L'expédition des Grecs à Tempé. — L'armée et la flotte perses de Thermé aux Thermopyles et à Artémision.

Avec le printemps de l'année 480 commencent de part et d'autre les opérations militaires. Nous avons suivi déjà la marche de Xerxès jusqu'à Thermé. Dans l'intervalle, et pendant que le Roi était encore à Abydos (il y resta un mois d'après Hérodote, VIII, 51), avait eu lieu du côté des Grecs une première tentative de défense dans la vallée de Tempé, aux portes de la Thessalie, c'est-à-dire de la Grèce elle-même.

Une ambassade des Thessaliens, venue tout exprès à l'Isthme, décida, dit-on, les confédérés à entreprendre cette première campagne (VII, 172). L'idée d'une telle tentative avait dû être cependant agitée déjà dans le conseil des πρόβουλοι, ou du moins dans celui qui se substitua dès lors au premier, le conseil des généraux. Mais sans doute les plus timides d'entre les alliés reculaient devant une expédition aussi lointaine. Les offres faites par les Thessaliens vinrent fortifier les résolutions, et l'opinion des plus hardis l'emporta. Il s'agissait de profiter des dispositions favorables d'un peuple qui pouvait fournir une excellente cavalerie. Si les Thessaliens persistaient dans leur bonne volonté, malgré l'empressement des Aleuades à seconder les projets de Xerxès, il y avait lieu d'espérer que les nations voisines, jusque-là fort hésitantes, prendraient parti pour les défenseurs de la cause grecque. Evænetos, l'un des polémarques de Sparte, fut placé à la tête de l'expédition, qui se composa de 10 000 hoplites; Thémistocle commandait le contingent d'Athènes (VII, 173).

Faut-il dans ce chiffre de 10 000 hommes comprendre d'autres troupes que celles qui s'étaient réunies à l'Isthme sur l'invitation de Sparte et d'Athènes? En d'autres termes, les Grecs, en allant se poster à l'entrée de la vallée de Tempé, reçurent-ils, outre les contingents thessaliens, d'autres secours de la Grèce centrale? Plutarque prétend que Thèbes envoya 500 hommes [1]; mais ce témoignage,

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 31, § 3.

emprunté sans doute à la chronique intéressée d'Aristophane le Béotien, ne repose pas sur une autorité suffisante, et le fait n'offre guère en lui-même de vraisemblance. En effet, si les Grecs confédérés avaient pu compter sur l'alliance des Béotiens et des autres peuples de la Grèce centrale, il eût été beaucoup plus simple pour l'armée de passer directement de l'Isthme en Mégaride, et de là en Béotie, pour gagner le nord de la Grèce. Au lieu de cela, on dut embarquer les 10 000 hoplites sur la flotte et les transporter jusqu'au port d'Halos en Achaïe, pour traverser ensuite la Thessalie et se rendre à l'embouchure du Pénée. Quelle eût été la raison de ce détour, sinon l'inquiétude qu'inspirait l'attitude de la Béotie et des peuples voisins? Plutôt que de s'exposer à des mécomptes, on laissa de côté les timides et les hésitants, et fort de l'appui des Thessaliens, on se disposa bravement à fermer à Xerxès l'entrée même de la Grèce.

Comment ce beau feu fut-il si vite éteint? Après quelques jours d'attente à Tempé, les Grecs battaient en retraite, regagnaient la flotte à Halos, et cinglaient de nouveau vers l'Isthme.

Hérodote entendit raconter que la cause de cette retraite précipitée avait été un message venu de Macédoine; le roi Alexandre prévenait les alliés que l'armée perse était innombrable, et qu'elle ne manquerait pas de les écraser s'ils restaient dans le défilé (VII, 173). Nul doute que cette tradition ne vienne des rois de Macédoine eux-mêmes, toujours empressés à se vanter des services qu'ils avaient rendus à la Grèce. Mais l'historien ne s'en tient pas à cette explication : selon lui, la position ne sembla pas sûre aux Grecs, du jour où ils apprirent que l'armée ennemie, au lieu de suivre la côte de Piérie pour entrer en Thessalie par la passe de Tempé, pouvait prendre par en haut, à travers la montagne, une autre route, et tourner ainsi le défilé.

Les données géographiques d'Hérodote sur ce point ont paru à quelques savants incomplètes ou inexactes. Stein, en particulier, déclare que l'historien ne s'est pas bien rendu compte des localités dont il parle : au lieu d'un chemin que pouvait prendre l'armée perse pour tourner le défilé de Tempé, il y en avait trois, et, de ces trois, le seul qu'il fût facile aux Grecs de fermer est précisément celui qu'ils renoncèrent tout d'abord à défendre [1]. Faut-il attribuer à Hérodote une telle erreur?

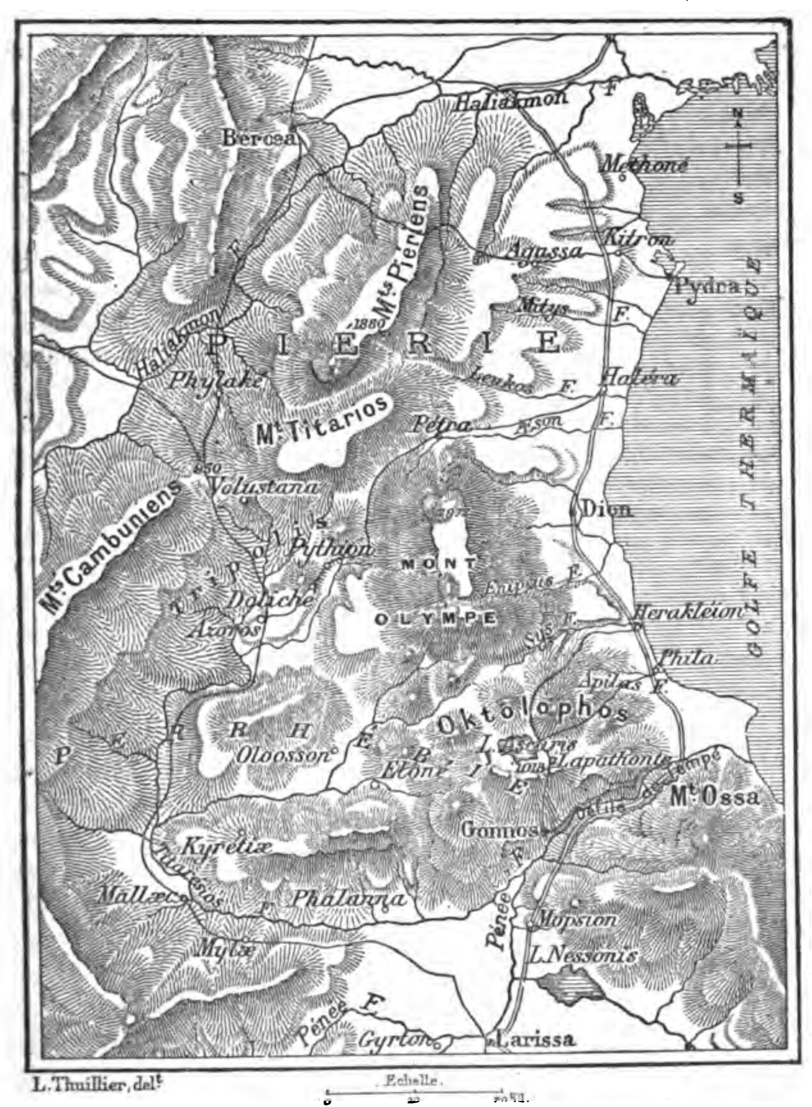
1. Hérodote, VII, 128, l. 7.

On ne peut guère lui reprocher, d'abord, de n'avoir pas précisé le mieux possible le chemin suivi par Xerxès pour entrer en Thessalie. Au chapitre 128, il explique pourquoi Xerxès voulut aller par mer de Thermé à l'embouchure du Pénée, et voir l'étroit défilé où passe le fleuve : c'est que lui-même et son armée devaient prendre la route d'en haut (ἡ ἄνω ὁδός), par le pays des Macédoniens qui habitent au-dessus (διὰ Μακεδόνων τῶν κατύπερθε οἰκημένων), pour atteindre de là le pays des Perrhèbes, aux environs de la ville de Gonnos. Puis, au chapitre 173, Hérodote parle de la route « qui donne accès en Thessalie par la Macédoine supérieure, en passant par le pays des Perrhèbes, et qui aboutit à la ville de Gonnos ». Stein trouve une contradiction entre ces mots deux fois répétés, « près de la ville de Gonnos », et cette autre désignation « ἡ ἄνω ὁδός, ἡ ἄνω Μακεδονίη ». Hérodote s'est exprimé, dit-il, en termes justes, quand il a parlé de la haute Macédoine, parce que ces mots doivent s'entendre du défilé de *Volustana*, à travers les Monts Cambuniens, bien à l'ouest de l'Olympe; mais il s'est trompé en disant que ce chemin aboutissait à Gonnos, ville située juste à l'entrée du défilé de Tempé du côté de l'ouest. En réalité, continue le même critique, la tradition fournissait à Hérodote l'indication exacte du passage suivi par Xerxès à l'ouest de l'Olympe; Hérodote a interprété cette tradition comme s'il s'agissait du chemin qui, partant de Piéric, près d'Héracléion, traverse les contreforts du bas Olympe, et passe près du lac Asturis et de la ville de Lapathonte[1].

Cette explication repose sur l'hypothèse très contestable, que les mots ἡ ἄνω ὁδός et ἡ ἄνω Μακεδονίη ne peuvent désigner qu'une partie de la Macédoine fort éloignée de la vallée de Tempé. Mais, à ce compte, les deux passes de *Pétra* et de *Volustana* ne sont pas, elles non plus, situées à proprement parler dans la haute Macédoine : quand Hérodote parle ailleurs des ancêtres de la dynastie macédonienne venus d'Illyrie dans la haute Macédoine (ἡ ἄνω Μακεδονίη) (VIII, 137), ces mots désignent une contrée beaucoup plus reculée que les défilés mêmes du haut Haliacmon. Il nous semble plutôt que l'expression ἡ ἄνω ὁδός a une valeur toute relative, et qu'il en est de même des mots Μακεδόνες οἱ κατύπερθε οἰκημένοι et ἡ ἄνω Μακεδονίη. Il s'agit là seulement d'opposer la route basse qui contourne l'Olympe, en côtoyant le rivage de la mer, à une route haute qui coupait le bas Olympe et venait aboutir à Gonnos.

1. Cf. la carte ci-jointe, p. 343.

Stein soutient que ce sentier, mentionné par Tite-Live dans le récit



LE MONT OLYMPE ET LA VALLÉE DE TEMPÉ.
Carte pour servir à l'explication du passage de Xerxès.

des guerres de Macédoine [1], était difficile, impraticable même pour une

1. Tite-Live, XLIV, 3.

troupe nombreuse, et qu'Hérodote n'a pas pu dire de ce chemin : ταύτῃ γὰρ ἀσφαλέστατον ἐπυνθάνετο εἶναι (VII, 128). Mais nous répondons à Stein que c'est précisément en vue d'ouvrir cette route et de la rendre praticable que Xerxès demeura longtemps en Piérie et y fit travailler un tiers de son armée (VII, 131). Il y avait là des bois qu'il fallait couper, des ravins qu'il fallait combler; mais, grâce à ce travail de nivellement, on débouchait directement dans la plaine de Thessalie, sans avoir fait de détour, et sans s'être éloigné de la mer, c'est-à-dire de la flotte.

Stein ajoute que cette ligne pouvait être facilement fermée aux Perses avec peu d'hommes, tandis que les autres défilés auraient dû être défendus par des corps de troupes plus considérables. Il ne nous appartient pas de décider si les 10 000 Grecs pouvaient en effet résister sur deux points différents à l'armée envahissante de Xerxès; nous savons seulement qu'ils ne crurent pas pouvoir le faire, et le chemin de traverse du bas Olympe suffisait amplement à les effrayer.

Toute cette discussion repose d'ailleurs, de la part de l'éditeur d'Hérodote Stein et des historiens qui partagent son opinion, sur cette idée préconçue, que Xerxès a dû conduire son armée de la manière la plus sûre, la plus intelligente, la plus conforme aux habitudes stratégiques, je ne dis pas des peuples modernes, mais même des Romains et des Grecs. De ce que le passage de Macédoine en Thessalie peut se faire à l'ouest de l'Olympe par plusieurs défilés, il ne s'ensuit pas, selon nous, que Xerxès se soit à ce point éloigné de la côte : campée en Piérie, l'armée perse n'envahit pas la Thessalie comme ferait une armée moderne; elle n'a d'autre but que de la traverser pour gagner la Grèce centrale; dès lors, il n'y a qu'un obstacle à sa marche, c'est l'Olympe; mais Xerxès n'est pas homme à s'arrêter pour si peu. Le roi qui a percé l'Athos et joint les deux rives de l'Hellespont se fraie une route à travers les bois et les ravins de l'Olympe, il la veut large et sûre, pour que toute son armée y passe (ἵνα ταύτῃ διεξίῃ ἅπασα ἡ στρατιή). Or, quand Hérodote s'exprime ainsi, il ne parle pas au hasard; il sait qu'à travers la Thrace l'armée a marché sur trois colonnes; ici, au contraire, une des trois divisions de l'armée (τριτημορίς) travaille seule à défricher la montagne, mais elle prépare les voies de l'armée entière. Cette précision chez Hérodote nous paraît digne de remarque, et, quant à la conduite de Xerxès, sans être d'un excellent tacticien, elle est après tout assez naturelle. Xerxès sait que la Thessalie n'est

pas occupée par les Grecs, que c'est une terre amie : pourquoi s'engager à l'ouest dans des chemins qui sont eux-mêmes fort difficiles? Le Roi veut garder avec lui toutes ses troupes : il reste en Piérie jusqu'à ce que la route soit faite, plutôt que de contourner des montagnes qu'il ne connaît pas.

Nous acceptons donc le témoignage d'Hérodote en ce qui concerne le passage des Perses de Macédoine en Thessalie; mais la perspective même de se voir enfermés dans la vallée de Tempé suffit-elle à expliquer la retraite des Grecs? Il est permis de croire que dès ce moment les alliés péloponnésiens montraient peu d'empressement à se maintenir si loin de leur propre territoire. Diodore ajoute que la défection d'une partie des peuples de la Grèce centrale se produisit dans le temps même où le corps expéditionnaire était encore à Tempé [1]. Si l'autorité de ce témoignage est douteuse, le fait en lui-même n'a rien que de vraisemblable : du moins bien des symptômes de défection durent-ils se faire sentir dès lors, puisque, bientôt après, la débandade fut complète.

A vrai dire, les Grecs n'avaient jamais eu grande confiance dans le patriotisme de toutes les peuplades qui firent alors acte de soumission au Grand Roi. Mais l'échec pitoyable de l'expédition de Tempé dut hâter encore cette défection. Ce fut un moment critique dans les destinées de la Grèce, que celui où le premier effort tenté par l'armée fédérale échoua ainsi misérablement. Ce n'était pas une simple retraite qu'opérait l'armée grecque; on ne se repliait pas en bon ordre pour chercher une position meilleure, aux Thermopyles, par exemple : on faisait voile pour l'Isthme, ce qui suppose chez la majorité des chefs l'intention de se borner désormais à la défense du Péloponnèse. On abandonnait une bonne partie de la Grèce, on ouvrait la route aux Perses jusqu'en Attique. Ainsi justifiait-on en quelque sorte le médisme des villes qui, dès le premier jour, favorables à la domination étrangère, auraient pu être gagnées par plus de persévérance et de courage. Thèbes nous paraît avoir été de ce nombre, et nous pensons qu'Hérodote n'a pas eu tort de la comprendre au nombre des villes qui envoyèrent alors la terre et l'eau à Xerxès (VII, 132). C'est aussi le temps où nous plaçons les sombres avertissements de Delphes, les oracles si menaçants qui semblaient ne laisser d'autre ressource aux

1. Diodore, XI, 2, § 6.

Athéniens que la fuite. Heureusement, Thémistocle fut là pour empêcher le découragement de pénétrer dans les âmes. C'est lui sans doute qui, après avoir décidé ses compatriotes à poursuivre la lutte, entraîna aussi les alliés dans de nouvelles entreprises. Nous supposons qu'il fut pour une bonne part dans les résolutions prises à l'Isthme contre les villes infidèles, et aussi dans le nouveau plan de campagne qui attribua à Athènes et aux villes maritimes la défense de la mer, à Sparte et aux alliés du Péloponnèse la défense des Thermopyles.

A cette manière de présenter les faits on peut objecter que le récit d'Hérodote fait succéder rapidement et sans interruption la campagne des Thermopyles à celle de Tempé : à peine revenus à l'Isthme, les Grecs délibèrent sur la nouvelle ligne à défendre, et la majorité se prononce pour l'envoi de la flotte à Artémision, de l'armée de terre aux Thermopyles (VII, 175-177). Selon nous, cette résolution ne dut être prise qu'assez longtemps après le retour de Tempé. Hérodote a rapproché ces faits, parce qu'il avait déjà parlé ailleurs des oracles de Delphes, des débats qui avaient eu lieu alors à Athènes, et de la défection des villes de la Grèce centrale. Mais, si on s'en rapporte aux calculs chronologiques fondés sur le texte même d'Hérodote, on arrive aux observations suivantes : le départ de Léonidas pour les Thermopyles se place seulement dans les premiers jours du mois d'août 480, un peu avant les fêtes Carnéennes; d'un autre côté, Xerxès, parti de Sardes au printemps (fin de mars ou commencement d'avril), était arrivé à Abydos au plus tard vers la fin d'avril; il y resta un mois, et c'est pendant ce temps que fut conduite la campagne malheureuse des Grecs à Tempé. Donc, entre le retour de cette expédition et le départ de Léonidas, il s'écoula environ deux mois [1]. Que firent les Grecs pendant cet intervalle de temps? Hérodote ne le dit pas; mais nous pouvons penser que ces mois de répit furent employés par le parti belliqueux d'Athènes à soutenir et à ranimer le courage des alliés. C'est alors que les Athéniens se décidèrent à monter sur leur flotte, les Spartiates à défendre les Thermopyles. Bien des villes avaient pu faire acte de soumission aux Perses, qu'une nouvelle tentative ramènerait à la cause nationale. Mais pour cela, ce n'était pas Athènes, la vieille ennemie de Thèbes, c'était Sparte seule qui pouvait agir sur les Béotiens, les Locriens et les autres peuples de la

1. Nous adoptons ici les calculs chronologiques de M. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 145, note 4.

Grèce centrale. Pour produire plus d'effet, il fallait même qu'un roi spartiate partît en personne.

Ainsi se produisit dans les dispositions des généraux à l'Isthme une sorte de retour offensif : envers et contre tous, Athènes ne désespérait pas. C'est alors, suivant la remarque équitable d'Hérodote, qu'elle a eu le rare mérite de tenir ferme pour la guerre maritime ; c'est par cette initiative hardie sur mer qu'elle a vraiment sauvé la Grèce (VII, 139).

Pendant que, sous l'impulsion d'Athènes, les Grecs reprenaient courage, Xerxès arrivait à Thermé, et séjournait longtemps en Piérie. Il s'y trouvait encore lorsque l'armée grecque se mit en marche pour les Thermopyles, au commencement du mois d'août. Peu après, lui-même, à la tête de ses troupes de terre, passait l'Olympe et traversait la Thessalie, puis l'Achaïe, pour se poster dans le pays des Maliens, en face de la position occupée par les Grecs (VII, 196-198). En même temps sa flotte s'avançait vers l'extrémité de la péninsule de Magnésie, qui fait face à la rade d'Artémision, où la flotte grecque avait jeté l'ancre (VII, 179-183).

La marche de l'armée perse à travers la Thessalie et l'Achaïe ne paraît pas avoir laissé dans la tradition grecque de nombreux souvenirs. Hérodote signale seulement le dessèchement des fleuves, à l'exception de l'Onochonos, et le concours institué par Xerxès entre la cavalerie perse et la cavalerie thessalienne : il avoue d'ailleurs sans difficulté la supériorité de la cavalerie perse (VII, 196). Plutarque n'a pas relevé ce trait parmi ceux qui, selon lui, trahissent chez Hérodote le φιλοβάρβαρος. A vrai dire, l'historien ne songe pas tant à louer les barbares qu'à constater une vérité qui fait en somme honneur aux troupes grecques, puisque, bientôt après, elles seront victorieuses sans cavalerie d'une cavalerie aussi puissante.

Les anecdotes abondent, au contraire, dans le récit du passage de la flotte perse de Thermé au mouillage des Aphètes, à l'extrémité de la péninsule de Magnésie. L'historien est ici admirablement informé, même sur des détails de la plus légère importance : si l'on songe que les Athéniens jouent le premier rôle dans la flotte grecque d'Artémision, on ne saurait douter que la tradition athénienne n'ait fourni à Hérodote la plupart de ces renseignements précis.

Avant de faire avancer tous leurs vaisseaux, les amiraux perses en détachent 10 des meilleurs, avec ordre de reconnaître la route

jusqu'à Sciathos. Cette petite escadre rencontre à quelque distance de l'embouchure du Pénée une avant-garde de la flotte grecque, trois vaisseaux de Trézène, d'Egine et d'Athènes. Tous trois tombent entre les mains des barbares; seul l'équipage du vaisseau athénien parvient à s'échapper, et à regagner Athènes par terre (VII, 177-182). Hérodote connaît et cite le nom des trois triérarques, ainsi que celui de deux combattants, Léon de Trézène et Pythès d'Egine, devenus célèbres l'un et l'autre : Léon est immolé par les Perses sur la proue de son vaisseau, comme le premier et le plus beau des prisonniers tombés en leur pouvoir; Pythès, entièrement haché en morceaux avant de se rendre, fait l'admiration des barbares, qui le soignent et le sauvent; il demeure jusqu'à la bataille de Salamine sur le navire sidonien qui l'a pris, et il est enfin délivré par Polycritos d'Égine (VIII, 92). Le souvenir de Léon avait peut-être été consacré à Trézène par un tombeau et une épitaphe [1].

La route une fois libre, un détachement de trois vaisseaux perses s'avance jusqu'à l'écueil, appelé Myrmex, qui se trouve entre Sciathos et la côte de Magnésie; ils y laissent une colonne de marbre, pour en bien marquer l'emplacement, et se retirent, pendant que, de son côté, la flotte grecque d'Artémision, prise d'une sorte de panique à l'approche de l'ennemi, quitte sa position au nord de l'Eubée, et se réfugie à Chalcis, laissant ouverte l'entrée de l'Euripe. Mais à ce moment un secours du ciel vient rendre aux Grecs tout leur courage : une tempête violente, soufflant du nord-est, surprend la flotte perse, mouillée sur la côte rocheuse du Mont Pélion, entre le cap Sépias et la ville de Casthanæa. Une partie seulement des vaisseaux trouve un abri sur le rivage; le reste est jeté sur les rochers et détruit. Plus de 400 navires disparaissent dans le naufrage, avec une quantité immense d'hommes et d'objets précieux. Pendant trois jours le vent souffle, et les généraux perses, réfugiés sur la plage, enferment ce qui subsiste de la flotte dans une enceinte formée des débris de leurs vaisseaux. Enfin le vent cesse; mais déjà les Grecs, avertis du désastre, ont repris position à Artémision (la tempête ne les avait pas atteints, protégés qu'ils étaient à Chalcis contre le vent du nord-est), et ils ont le bonheur de surprendre au passage 15 vais-

1. C'est une hypothèse de Bergk, *Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 463-464 (Simonide, fr. 110).

seaux ennemis, qui se disposaient à rejoindre le gros de la flotte aux Aphètes (VII, 188-195).

L'exactitude de tout ce récit paraît incontestable; aucun trait n'y trahit un arrangement destiné à flatter l'amour-propre des Grecs : même, la manière dont l'historien raconte la fuite de la flotte fédérale ressemble bien à un aveu. D'autre part, des noms propres comme ceux de Sandocès de Cumes, Aridolis d'Alabanda, Penthylos de Paphos, témoignent de la précision des renseignements recueillis par Hérodote. On peut se demander seulement si le chiffre de 400 pour les vaisseaux détruits dans le naufrage du Pélion n'est pas excessif, s'il ne repose pas sur une simple approximation des Grecs. Nous n'avons aucune manière de le vérifier; mais la grandeur du désastre semble, de toutes manières, considérable; sans parler de l'effet produit sur les Grecs, qui fut énorme, on voit par un exemple quelles avaient été les pertes de certaines parties de la flotte : le tyran de Paphos, Penthylos, qui commandait 12 vaisseaux, n'en avait plus qu'un après la tempête (VII, 195).

Une catastrophe si nuisible aux Perses, si favorable aux Grecs, produisit sur les deux partis, au début des hostilités, une impression profonde. Après la bataille des Thermopyles, l'un des commandants de la flotte perse, Achæménès, déclara à Xerxès, que, après un pareil naufrage, il fallait ménager les vaisseaux disponibles, plutôt que de détacher encore une escadre, suivant le conseil de Démarate, pour opérer une diversion sur la côte du Péloponnèse (VII, 236)[1]. Quant aux Grecs, cet événement fut pour eux la manifestation la plus éclatante de la protection divine, et tout d'abord ils en remercièrent Poseidon, Borée, les Vents. A partir de ce jour, dit Hérodote, Poseidon fut invoqué par les Grecs sous le nom de Σωτήρ (VII, 193). Mais c'est surtout chez les Athéniens que la reconnaissance envers Borée se répandit en actions de grâces : on lui éleva un autel auprès de l'Ilissus (VII, 189), on fêta par des cérémonies solennelles l'anniversaire de la tempête propice qu'il avait soulevée. Cependant il ne

1. M. Wecklein, *op. cit.*, p. 10, ne doute pas que le prétendu conseil de Démarate n'ait été imaginé par Hérodote au temps de la guerre du Péloponnèse, lorsque déjà l'on songeait à occuper Cythère, pour aller de là piller la côte du Péloponnèse. Nous ne prétendons pas défendre l'authenticité du dialogue entre Démarate et Xerxès; mais il nous semble qu'une idée aussi simple peut s'être présentée à l'esprit des Athéniens longtemps même avant la guerre du Péloponnèse.

suffisait pas aux Athéniens que le dieu eût de lui-même rendu cet éclatant service à la cause grecque; il fallait encore, pour montrer la puissance d'Athènes sur ses dieux, et pour faire valoir son rôle dans les destinées de la Grèce, que Borée, dans cette circonstance, eût répondu à leurs prières. C'est Athènes qui avait eu l'idée d'appeler Borée à son secours : dès les premiers signes de la tempête, les soldats de la flotte athénienne, postés à Chalcis, avaient prié Borée d'exterminer les Perses. Bien plus, ils l'avaient invoqué avant la tempête, et c'est à leur prière que le dieu avait aussitôt accordé cette faveur. En agissant ainsi, ils ne faisaient d'ailleurs qu'obéir à un oracle qui leur avait prescrit d'implorer leur gendre, Borée, époux d'Orithye, fille d'Erechthée (VII, 189). Dans le même temps, Delphes faisait savoir à tous ceux des Grecs qui voulaient rester libres qu'ils eussent à implorer les Vents : « les Vents devaient être pour la Grèce les meilleurs alliés » (VII, 178). C'est la formule que le dieu avait fait entendre aux Delphiens inquiets, et ceux-ci, en la répandant dans toute la Grèce, s'étaient acquis auprès de tous une reconnaissance éternelle, ἐξαγγείλαντες χάριν ἀθάνατον κατέθεντο. On a pensé avec vraisemblance que l'historien, en citant ces mots qui forment un vers hexamètre, s'était souvenu d'un monument commémoratif élevé à Delphes. En outre, les Delphiens passaient pour avoir élevé alors un autel aux Vents dans la partie de leur territoire appelée Thyia.

Tout ce déploiement d'actions de grâces et de cérémonies religieuses témoigne de l'importance que prit, aussitôt après la guerre, dans l'imagination grecque, le désastre du Pélion. Il y eut certainement alors, non pas, à proprement parler, l'institution de nouveaux cultes (car la légende de Borée était ancienne à Athènes, et, à Delphes, le nom même de Thyia paraît bien se rapporter à un vieux culte des vents qui soufflent dans les gorges de Delphes), mais une restauration d'anciens cultes, à l'occasion d'une circonstance où les vents avaient merveilleusement servi la Grèce, moins peut-être en détruisant les vaisseaux ennemis qu'en inspirant aux Grecs une confiance invincible dans la protection de leurs dieux.

V

La bataille des Thermopyles.

Avant d'aborder les questions de détail que soulève le récit de la bataille chez Hérodote, nous devons, pour répondre à de récentes critiques, nous demander si la défense des Thermopyles, telle que l'historien la raconte, était un acte raisonnable, qui offrît la moindre chance de succès. L'intérêt qui s'attache à l'exploit héroïque de Léonidas varie beaucoup suivant que l'on suppose le salut de la Grèce engagé vraiment dans cette affaire, ou que l'on considère la partie comme fatalement perdue d'avance.

M. H. Delbrück a récemment soutenu la seconde de ces deux hypothèses : la bataille des Thermopyles lui paraît n'avoir eu aucune importance, aucune valeur stratégique [1]. L'effet moral produit par la mort de Léonidas et de ses compagnons a pu être considérable en Grèce; mais le fait même de la défense du défilé ne pouvait avoir aucune conséquence sérieuse; la Grèce était envahie forcément. Que l'armée grecque fût petite ou grande, que les alliés de Sparte fussent plus ou moins décidés à lutter jusqu'au bout, peu importait! Car, dit M. Delbrück, jamais une chaîne de montagnes, fût-ce l'Œta, n'a servi utilement de ligne de défense : il y a toujours des cols, que l'ennemi parvient à franchir. Le seul moyen d'arrêter une invasion au passage d'une montagne, c'est de poster des troupes au débouché de tous les cols, et d'attaquer l'envahisseur au moment où ses colonnes sont encore incapables d'une résistance durable. Mais les Grecs ne se préoccupèrent en 480 que de fermer le défilé des Thermopyles et d'y attendre l'ennemi. Nul doute qu'ils ne dussent être, un peu plus tôt ou un peu plus tard, cernés et écrasés.

Ce raisonnement, qui s'appuie sur des considérations générales empruntées à l'histoire de la tactique militaire, semble ici au premier abord d'autant mieux justifié, que, selon Hérodote lui-même, les Perses, vainqueurs aux Thermopyles, pénétrèrent en Grèce par la Doride, c'est-à-dire en passant par une autre route que celle des

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 86-90.

Thermopyles (VIII, 31). N'est-ce pas la preuve manifeste que le combat livré par Léonidas était inutile?

Tel n'est pas cependant notre avis : les Thermopyles nous paraissent avoir été, comme on l'a toujours cru, la clef de la Grèce. Arrêté devant le défilé, Xerxès pouvait faire pénétrer peut-être en Phocide et en Béotie quelques milliers d'hommes; mais l'invasion proprement dite était repoussée.



LES THERMOPYLES (état actuel).

Il faut en effet se garder de compter avec M. Delbrück quatre passages possibles pour Xerxès à travers les montagnes qui séparent la vallée du Sperchios de la Doride et de la Phocide. Celui que M. Delbrück signale le plus à l'ouest, le long du Mont Corax, fut suivi, il est vrai, par le consul M'. Acilius Glabrio en l'année 191, au témoignage de Tite-Live [1]; mais ce n'est pas à proprement parler un chemin; l'armée romaine, au prix de fatigues extrêmes et de pertes sérieuses,

1. TITE-LIVE, XXXVI, 30.

parvint à traverser une série de contreforts et de ravins; mais il n'y avait pas là de col, de route, pas plus qu'il n'y en a encore aujourd'hui en cet endroit[1]. D'autre part, le sentier Anopæa, par où Ephialte, dit-on, conduisit les Perses, et qui servit aussi aux Gaulois, n'ouvre pas, en réalité, sur la Grèce une route différente de celle dont les Thermopyles occupent l'entrée : ce n'est pas un col qui permette de passer du versant septentrional du Mont Callidromos sur le versant méridional. C'est un chemin abrupt, qui, dominant le défilé des Thermopyles, permet de rejoindre la route de Phocide de l'autre côté de ce défilé. La défense des Thermopyles comporte en même temps la défense de ce sentier : il n'y a là, à vrai dire, qu'un passage, conduisant du pays des Maliens en Locride et en Phocide : que l'envahisseur suive le défilé d'en bas ou le traverse d'en haut, il doit toujours, pour entrer en Grèce, ou bien longer le bord de la mer, à travers la Locride, ou bien prendre tout de suite sur sa droite l'un des deux cols, celui de Tithronion ou celui d'Élatée, qui donnent accès dans la vallée du Céphise en Phocide.

Reste le chemin direct qui va de Trachis en Doride, par un col d'un abord relativement facile. C'est par là aujourd'hui que passe la route d'*Amphissa* à *Lamia*; c'était autrefois la route sacrée de l'Olympe à Delphes[2]; c'est aussi ce chemin, dit Hérodote, que prit l'armée de Xerxès après la victoire des Thermopyles (VIII, 31). Comment expliquer cet oubli singulier des Grecs? Qu'ils aient ignoré l'existence du sentier Anopæa, cela se comprend, et surtout c'était une erreur réparable, puisqu'ils purent encore, avant l'attaque, poster les Phocidiens sur la montagne; mais comment ne surent-ils pas, avant de se décider à défendre les Thermopyles, que la Phocide pouvait être envahie directement par la Doride?

Nous ne répondrons pas à cette question par des hypothèses ni par des théories générales; mais c'est un fait, que, de tout temps, bien avant l'invasion médique et bien longtemps après, le défilé des Thermopyles fut considéré comme la seule entrée qui donnât accès en Grèce. Il n'y a pas ici de raisonnement qui tienne : quand les Thessaliens, dans leurs luttes avec les Phocidiens, essayèrent à plusieurs

1. C'est un sentier presque impraticable à certains endroits. Cf. la carte ci-jointe, p. 352, et la note de M. l'ingénieur Chauvin dans notre *Rapport sur une mission scientifique en Grèce*, p. 57-58, et pl. VI.
2. Elien, *Histoires variées*, III, 1.

reprises d'envahir le territoire de leurs ennemis, ils ne songèrent pas à une autre voie que celle des Thermopyles, et les Phocidiens ne songèrent pas non plus à leur barrer le passage d'un autre côté (VII, 176). C'est aux Thermopyles, entre les deux passes étroites que formait la mer avec la montagne, que les Phocidiens avaient construit un mur avec une porte; c'est là qu'ils avaient multiplié leurs moyens de défense, utilisant même les sources chaudes qui s'échappent en cet endroit des rochers voisins. Il est vrai que les Maliens trouvèrent alors le sentier qui passe par-dessus le défilé, et qui permet de tourner la position (VII, 215). Mais ce sentier même était facile à fermer, et d'ailleurs, pour entrer par là en Phocide, il fallait encore passer par les cols du Mont Callidromos ou du Mont Cnémis. Combien n'aurait-il pas été plus aisé aux Thessaliens, si la route avait été libre, de traverser directement la Doride et de surprendre les Phocidiens au cœur même de leur territoire! Ni les Thessaliens n'y pensèrent, ni les Maliens, bien disposés pourtant, ce semble, à les aider dans leurs attaques contre la Phocide.

On dira peut-être que la raison de ce détour était la nécessité de traverser le pays des Doriens, cette tétrapole sacrée, le berceau de la race dorienne. Mais nous n'entendons parler nulle part d'un privilège de ce genre, de cette espèce de neutralité qui aurait fait de la Doride un territoire inviolable. Admettons pourtant cette hypothèse. Est-ce que les Gaulois en 278 auraient été arrêtés par de tels scrupules? Ils cherchaient assurément la route la plus rapide et la plus sûre; or c'est dans les Thermopyles proprement dites qu'ils livrèrent leur première bataille [1]; c'est là que leur chef porta d'abord tous ses efforts. Sept jours après seulement, il tenta de passer par le col qui s'ouvre au-dessus d'Héraclée (près de l'ancienne Trachis), et, ce col se trouvant occupé aussi par les Grecs, il dut aller gagner en Étolie une autre route pour atteindre Delphes.

Les Grecs, en 480, ne se trompaient donc pas en pensant que l'invasion médique passerait naturellement par les Thermopyles : c'était l'entrée véritable de la Grèce pour tous les peuples qui venaient de Thessalie; c'était aussi la seule route praticable pour les voitures, la cavalerie et les bagages qui accompagnaient le Grand Roi. L'autre passage était un sentier étroit, dit Pausanias [2]; on ne pouvait y

1. Pausanias, X, 21.
2. Id., X, 22, § 1.

engager qu'une colonne peu nombreuse, et que serait-elle devenue ensuite en Phocide, séparée du gros de l'armée? Pour opérer un mouvement tournant, un sentier comme l'Anopæa était excellent, parce qu'il ne s'éloignait pas trop de la grande route : en quelques heures, le mouvement était achevé. Pour opérer par la Doride un détour du même genre, il fallait au minimum quatre fois plus de temps, avec des chances de succès beaucoup plus douteuses : de Doride, où les dispositions favorables des habitants assuraient le passage, il fallait, pour gagner le premier col qui permît de rejoindre les Thermopyles, entrer en Phocide, en pays ennemi; savait-on ce qu'on deviendrait alors? Ne trouverait-on pas aussi par là les chemins fermés? C'était une expédition nouvelle à entreprendre. Xerxès, pour plusieurs raisons, n'était pas homme à procéder ainsi. D'une manière générale, depuis son entrée en Piérie, il paraît avoir fait marcher son armée en une colonne compacte, le plus près possible de la mer et de la flotte; d'autre part, rien ne permet de supposer qu'il ait eu un seul instant, avant la première attaque des Thermopyles, l'idée que les Grecs pussent résister au choc formidable de son armée. Cette disposition particulière de Xerxès ne saurait être mise en doute, si l'on tient compte de son caractère, et si l'on pense que jusqu'alors l'annonce seule de sa venue avait décidé les Grecs à évacuer le défilé de Tempé.

Ainsi Xerxès devait forcément passer aux Thermopyles, et, si l'on parvenait à l'arrêter en cet endroit, c'était l'invasion elle-même que l'on arrêtait. Le passage en Doride, attesté par Hérodote (VIII, 31), ne doit pas être pourtant rejeté sans examen [1]; mais autre chose était pour Xerxès vainqueur de faire passer par là une partie de son infanterie, lorsque déjà la vallée du Céphise pouvait avoir été atteinte par le gros de son armée, venue des Thermopyles par les passes de Tithronion et d'Élatée; autre chose était, avant la bataille décisive, d'aventurer dans ce passage une colonne isolée, ou même d'y engager une forte partie de l'armée perse, alors que la route principale demeurait fermée. En réalité, les Thermopyles étaient la porte de la Grèce, et une porte infranchissable, malgré le sentier Anopæa, puisque ce sentier du moins pouvait être défendu : il l'aurait été avec succès sans la négligence des Phocidiens.

1. Nous ne partageons pas sur ce point l'opinion de W. Vischer, *Erinnerung und Eindrücke aus Griechenland*, p. 645.

La défense des Thermopyles, combinée avec les mouvements de la flotte à Artémision, nous apparaît donc comme une conception hardie, mais non absurde : du moment où l'on empêchait les vaisseaux perses d'attaquer de flanc les Thermopyles, il y avait lieu d'espérer que Xerxès se heurterait en cet endroit à une résistance insurmontable, et qu'il ne tenterait pas d'aller plus loin. Si l'événement ne justifia pas ces espérances légitimes, c'est que le plan débattu à l'Isthme ne fut pas exécuté par une partie des confédérés avec le zèle qu'on pouvait attendre de tous.

Mais rien n'est plus sujet à discussion que la responsabilité d'un échec. Il est certain que l'affaire des Thermopyles donna lieu de bonne heure en Grèce aux interprétations les plus diverses. Quelques traces de ces traditions contradictoires percent dans le récit d'Hérodote, et nous devons d'abord signaler ce qui nous semble être une altération de la vérité.

L'idée d'un sacrifice volontaire de Léonidas est un des traits les plus curieux de ces légendes : averti par un oracle que Lacédémone elle-même ou l'un des deux rois devait périr, Léonidas n'avait pas hésité, disait-on, à se sacrifier au salut commun (VII, 220). Cette résolution héroïque n'apparaît dans le récit d'Hérodote qu'à la fin de la bataille, lorsque, après deux jours de lutte, le mouvement tournant dirigé par Éphialte menace l'armée grecque d'une ruine complète. Jusque-là le roi avait voulu sincèrement se défendre ; mais, quand il vit la bataille perdue, il renvoya les alliés pour les soustraire à une mort inutile, et il accepta lui-même son sort, pour accomplir l'oracle. Une tradition analogue se rencontre chez Diodore [1] : dès le début de la campagne, Léonidas était résolu à mourir, et, sagement économe du sang de ses sujets, il n'avait emmené avec lui qu'un petit nombre de guerriers : puisque sa mort suffisait à sauver Sparte, à quoi bon sacrifier toute une armée? Ainsi l'oracle venu de Delphes expliquait le sacrifice volontaire du roi, et ce sacrifice volontaire justifiait à la fois les alliés, qui avaient abandonné leur chef, et le gouvernement de Sparte, qui avait fourni au roi un nombre dérisoire d'hoplites. Dans de telles conditions, la prédiction rapportée par Hérodote peut-elle être autre chose qu'une invention postérieure à la chute de Léonidas? Le double intérêt de Sparte et des alliés suffit à expliquer l'origine

1. Diodore, XI, 4, § 2.

de cet oracle : on augmentait la gloire du héros en exaltant son sacrifice, et on excusait du même coup ceux qui l'avaient si mal secondé. Que Delphes ait été ou non dans la confidence de ceux qui lui demandèrent un tel oracle, peu importe : il n'en paraît pas moins avéré qu'une tradition intéressée se fonda sur cette prétendue prédiction, pour représenter Léonidas comme la victime, non de ses concitoyens ou de ses alliés, mais des dieux eux-mêmes, qui avaient réclamé sa mort.

La version rapportée par Diodore n'est pas dans Hérodote; mais on peut, ce semble, supposer qu'elle prit naissance de bonne heure à Sparte, et nous croyons même en reconnaître l'influence dans un trait de notre historien : Léonidas, dit-il (VII, 205), choisit ses 300 compagnons parmi ceux qui avaient des fils. Cette précaution n'aurait pas été relevée par Hérodote, si elle avait été dans l'usage, et elle n'aurait pas été prise contrairement à l'usage, si le roi n'avait pas su d'avance qu'il conduisait cette troupe d'élite à la mort; il avait donc dès lors l'intention de se sacrifier, lui et ses compagnons, et il songeait d'avance à l'intérêt des familles spartiates. Rien ne justifiait pourtant, de la part de Léonidas, un tel sacrifice avant la réunion des alliés aux Thermopyles, et Léonidas, d'après Hérodote lui-même, paraît bien avoir tout fait sur sa route pour entraîner aux Thermopyles le plus de défenseurs possible.

Quelle fut donc la cause du nombre infime de soldats (3 000 ou 4 000 hoplites) que le roi emmena de Sparte avec lui?

Hérodote cite, sans la critiquer, la version suivante : l'armée lacédémonienne, envoyée aux Thermopyles sous les ordres de Léonidas, n'était qu'une avant-garde; Sparte se proposait bien d'exécuter les conventions votées à l'Isthme; mais elle ne pouvait pas tout d'abord expédier une armée entière, à cause des fêtes Carnéennes; du moins témoignait-elle, par l'envoi d'une troupe d'élite, de son zèle pour la cause nationale. De leur côté, les alliés avaient un motif du même ordre pour n'envoyer aussi que de faibles contingents : les fêtes olympiques suivaient de près les Carnéennes, et on se proposait d'y assister avant de partir en masse; on avait bien le temps encore d'arriver aux Thermopyles avant le combat décisif (VII, 206).

Cette double tradition spartiate et péloponnésienne ne révèle assurément qu'une part de la vérité : une raison religieuse dut être mise en avant par Lacédémone et par ses alliés, pour expliquer leur absten-

tion; mais personne n'ignore que de tels obstacles pouvaient facilement se tourner. Aussi bien la flotte spartiate avait-elle pris position à Artémision dans le même temps, sans que l'approche de la fête s'y fût opposée. Qui donc croirait d'ailleurs qu'une raison religieuse permît l'envoi de 3 000 hommes et interdît le départ d'une armée deux ou trois fois plus nombreuse? La vérité est que ni Sparte ni ses alliés ne se souciaient de s'engager si loin de leur pays dans une guerre dangereuse; ils n'entreprenaient cette campagne avec une apparente bonne volonté que pour ménager Athènes, dont ils avaient besoin, et ils sacrifiaient la petite troupe de Léonidas au souci de leurs propres intérêts, c'est-à-dire à la défense du Péloponnèse.

La cause première du désastre, en dépit des beaux prétextes donnés dès le début et des traditions plus belles encore imaginées après coup, c'est donc la mauvaise volonté des confédérés péloponnésiens, et avant tout de Sparte.

Suivons maintenant Léonidas dans sa marche à travers la Grèce et jusqu'aux Thermopyles.

Le roi sort du Péloponnèse à la tête d'une armée composée de 300 Spartiates, 500 Tégéates, 500 Mantinéens, 130 Orchoméniens, 1 000 Arcadiens, 400 Corinthiens, 200 Phliasiens et 80 Mycéniens, ce qui fait en tout 3 100 hoplites (VII, 202). Suivant l'usage, Hérodote ne compte pas dans ce nombre les hilotes. Mais une omission plus curieuse est à noter : les Laconiens, c'est-à-dire les *périèques*, qui constituent un des éléments les meilleurs de l'armée spartiate, sont ici passés sous silence. Est-ce un oubli d'Hérodote? ou bien le contingent des périèques devait-il seulement faire partie de l'armée qui partirait plus tard? La tradition postérieure, représentée entre autres par Ctésias [1] et Ephore [2], parle d'un effectif de 1 000 Laconiens, et ce chiffre complète le total de 4 000 Péloponnésiens que mentionne l'inscription gravée sur l'un des tombeaux aux Thermopyles [3]. Si l'on

1. Ctésias, *Persica*, 25.
2. Diodore, XI, 4.
3. Hérodote, VII, 228 : Μυριάσιν ποτὲ τῇδε τριηκοσίαις ἐμάχοντο
ἐκ Πελοποννάσου χιλιάδες τέτορες.

Bergk, dans le commentaire de cette inscription (*Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 450, note), propose de ramener de 300 à 30 le nombre des myriades, par la correction de τριηκοσίαις en τριηκόντοις (on sait que des formes analogues se rencontrent chez plusieurs poètes alexandrins). Outre la hardiesse de cette correction, remarquons que dans Hérodote le chiffre de 3 millions ne choque pas trop après que l'historien a fait une énumération détaillée de l'armée perse et qu'il est

prend en effet cette inscription à la lettre, nous ne voyons pas d'autre hypothèse possible qu'un oubli d'Hérodote. Mais voici deux conséquences de ce système, l'une et l'autre assez difficiles à admettre : si le chiffre de 4000 doit être tenu pour exact, faut-il donc considérer de même le chiffre énorme de 300 myriades pour l'armée de Xerxès? Et d'autre part, si l'inscription se rapporte exclusivement aux hommes de Péloponnèse, il en résulte que ce tombeau élevé à la mémoire des Péloponnésiens ne contenait qu'un petit nombre de morts (puisque la plupart des contingents péloponnésiens s'étaient retirés avant la fin de la bataille), tandis que les Thespiens, tombés jusqu'au dernier à côté de Léonidas, n'avaient pas de tombeau [1]. Nous pensons, au contraire, d'après le texte d'Hérodote, qu'il y avait de son temps un tombeau pour les Spartiates seuls et un autre pour tous les morts (τοῖσι πᾶσι) (VII, 228), quels qu'ils fussent, qui avaient été tués dans les trois journées de bataille : l'indication ἐκ Πελοποννάσου figurait donc dans l'inscription pour rappeler que ce combat héroïque avait été livré sous la conduite de Sparte, par une armée venue en majorité du Péloponnèse. Il n'y a pas dans cette expression plus de précision que dans le chiffre des Perses, et dès lors le chiffre de 4000 pour les Grecs est lui-même fort approximatif. Toutefois, si nous sommes tenté de comprendre dans ce total les contingents venus de Thespies et de Locride, nous inclinons par cela même à penser qu'Hérodote n'a pas oublié dans son énumération 1000 *périèques* de Lacédémone.

Quant aux autres chiffres des contingents propres à chaque ville,

arrivé au résultat formidable de 2 641 610 hommes. Si le texte de l'épigramme doit être conservé, il faut supposer que le poète a considéré que Léonidas et ses compagnons avaient arrêté aux portes de la Grèce le flot de l'armée envahissante.

1. Il est vrai qu'une épigramme citée par Étienne de Byzance (au mot Θέσπεια) passait pour avoir été gravée sur le tombeau des Thespiens aux Thermopyles. De même, nous savons par Strabon (IX, p. 425) que les Locriens d'Oponte y eurent aussi leur épitaphe. Il y avait, en effet, au temps de Strabon, cinq stèles funéraires aux Thermopyles. Mais les deux dernières n'existaient pas au temps d'Hérodote, qui n'en cite que trois. Suivant Bergk (*Poetæ lyrici græci*, 4e éd., t. III, p. 428-429), les trois tombeaux signalés par Hérodote auraient eu seuls un caractère officiel; les autres n'auraient pas été élevés par un décret des Amphictyons. Mais cette hypothèse est sans fondement, puisqu'Hérodote dit, au contraire, que le tombeau du devin Mégistias était dû à l'initiative privée de Simonide (VII, 228) : ce n'était donc pas un monument officiel. Il nous paraît assez simple de penser que, dès le principe, les alliés de Sparte furent tous réunis dans un seul monument, et que dans la suite chacun de ces États voulut consacrer par un tombeau spécial le souvenir de sa participation à la bataille.

nous ignorons à quelle source Hérodote les a puisés. Mais il nous paraît impossible de supposer qu'il les ait inventés lui-même d'après l'importance proportionnelle de ces villes : s'il en avait pris ainsi à son aise avec la vérité, n'aurait-il pas aussi donné le chiffre du contingent locrien, au lieu de s'exprimer seulement d'une manière vague (πανστρατιῇ) (VII, 203)?

Arrivé en Béotie, Léonidas ajoute à son armée un corps de 700 Thespiens et un autre de 400 Thébains (VII, 202). L'attitude des Thespiens ne se démentit pas un seul jour durant toute la guerre. Leur conduite aux Thermopyles fut admirable; Hérodote leur rend pleine justice.

Tout autre est le cas des Thébains. Voici, brièvement résumé, ce qu'Hérodote raconte à leur sujet : Léonidas, passant en Béotie pour se rendre aux Thermopyles, se montra particulièrement empressé à lever chez les Thébains un corps de troupes; il voulait savoir si, oui ou non, Thèbes repousserait l'alliance des Grecs; car on la soupçonnait fortement de médisme. Les Thébains consentirent malgré eux (ἄλλα νοέοντες) à répondre à cet appel, et ils fournirent 400 hoplites sous la conduite de Léontiadès, fils d'Eurymachos (VII, 205). Plus tard, le matin de la défaite finale, tandis que Léonidas renvoyait les alliés, il retint auprès de lui les Thébains, à titre d'otages (VII, 222), et lorsque, à la fin de la journée, les Grecs se retirèrent, avant de mourir, sur le tertre situé en arrière du mur des Phocidiens, seuls les Thébains sortirent des rangs, s'avancèrent vers les Perses en leur tendant les mains, et protestèrent de leur dévouement à la cause du Grand Roi. Les Thessaliens, qui faisaient alors partie de l'armée perse, témoignèrent en leur faveur auprès de Xerxès; mais, malgré ce témoignage, bon nombre d'entre eux furent pris pour des ennemis et tués sur place; d'autres, en plus grand nombre, sur l'ordre de Xerxès, furent marqués au fer rouge, à commencer par Léontiadès (VII, 233).

Sur tous les points, Plutarque conteste la vérité de cette tradition[1] : accusant Hérodote de mensonge et de calomnie, il répond, d'une façon générale, que les Thébains sont devenus malgré eux (ἀνάγκῃ) partisans des Mèdes, au lieu d'avoir, comme le prétend Hérodote, combattu malgré eux aux Thermopyles, et, prenant un à un les chefs d'accusation, il présente ainsi l'apologie de Thèbes :

1. PLUTARQUE, *Malignité d'Hérodote*, 31-33.

1° Jusqu'aux Thermopyles, les Thébains ont été les amis de la cause nationale, et la preuve, c'est que, après avoir envoyé 500 hommes à Tempé, ils ont fourni à Léonidas les troupes qu'il leur demandait. De plus, Léonidas n'avait aucun soupçon contre Thèbes; car il fut même dans cette ville l'objet d'une faveur sans égale : il coucha dans le temple d'Héraclès, et il y eut une vision qui présageait la grandeur future et la ruine de Thèbes.

Ce dernier trait est loin de nous rassurer sur la valeur de cette apologie : la grandeur future de Thèbes, puis sa disparition, arrivée longtemps après (ὕστερον χρόνῳ πολλῷ), n'est-ce pas l'histoire de la ville au IVe siècle? Et, dès lors, quelle confiance accorder à une tradition née si longtemps après les événements? Rien ne nous autorise à croire que Thèbes fût d'avance bien disposée pour la cause nationale, et nous avons déjà vu que les Grecs confédérés, lors de l'expédition de Tempé, s'étaient méfiés d'elle. Nous avons dit aussi que nous la mettions au nombre des villes qui durent, après la retraite de Tempé, faire de nouvelles démarches auprès de Xerxès pour se ménager sa protection. Mais alors comment se fait-il que Léonidas ait même obtenu d'elle quelque subside, et qu'il n'ait eu, d'après Hérodote, que des soupçons sur son médisme (VII, 205)? Suivant nous, l'énergie montrée par Athènes et les alliés après la retraite de Tempé dut faire réfléchir les villes qui hésitaient encore sur l'attitude qu'elles devaient prendre; le serment de l'Isthme était une menace terrible; peut-être arriva-t-on à se convaincre à Thèbes, qu'il valait mieux en tout cas secourir Léonidas, pour éviter dans la suite, si les Grecs remportaient la victoire, un traitement sévère, que réclamerait même le dieu de Delphes. Quant aux soupçons de Léonidas, ils venaient de ce que Thèbes n'avait pas dû faire ostensiblement acte de soumission à Xerxès; mais elle n'avait pas adhéré au conseil de l'Isthme, et Léonidas voulait la mettre en demeure de se prononcer. C'était d'ailleurs une manière habile de se faire donner par Thèbes des otages : maître de 400 hoplites, le général était sûr du moins que la ville ne tenterait pas pendant la campagne une attaque sur ses derrières.

Ainsi, sur le premier point, le témoignage d'Hérodote nous paraît bon, et nous n'avons nullement besoin de recourir, avec M. Wecklein[1]

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 70-72.

et d'autres [1], à l'explication fournie par Diodore, d'après laquelle les 400 hoplites envoyés aux Thermopyles auraient été choisis parmi les partisans de la cause nationale (ἐκ τῆς ἄλλης μερίδος) [2]. Cette hypothèse suppose la formation d'une sorte de corps franc, dont on n'a aucun exemple. En outre, n'eût-il pas été dangereux de laisser les aristo crates seuls maîtres de la ville et du pays?

2° La critique de Plutarque sur le second point est plus solide : pourquoi Léonidas aurait-il gardé les Thébains auprès de lui avant de livrer sa dernière bataille? Retenir des alliés douteux, n'était-ce pas s'exposer à de nouveaux dangers[3]? On a répondu, il est vrai, que renvoyer les alliés fidèles, c'était sauver des troupes dévouées à la défense de la Grèce; renvoyer les Thébains, c'était augmenter les forces de l'ennemi [4].

Mais il nous a paru plus haut que ce prétendu renvoi des alliés reposait sur une tradition destinée à faire croire au sacrifice volontaire de Léonidas. Hérodote accepte cette tradition, parce qu'elle se rattache à l'accomplissement d'un oracle; mais il cite lui-même une autre version, qui semble plus probable : c'est qu'une partie des alliés se sépara volontairement de Léonidas (VII, 219). Du nombre dut être le contingent thébain, tandis que les Thespiens, qui n'avaient rien de bon à attendre de Xerxès, restèrent fidèles jusqu'au bout.

3° Contre la scène finale (les Thébains tendant les mains aux Perses et n'obtenant d'eux, pour toute récompense, qu'une marque au fer rouge), Plutarque fait valoir deux raisons [5] : d'abord, il oppose ce fait, que le chef du contingent thébain était, non pas Léontiadès, mais Anaxandros; ensuite il fait observer qu'une marque au fer rouge eût été pour les Thébains un titre d'honneur, une preuve irréfutable de l'animosité des Perses contre Thèbes : la tête de Léonidas coupée et mise au bout d'une pique, Léontiadès marqué au fer rouge, cet égal acharnement des Perses contre le chef thébain et contre le roi de Sparte ne témoignait-il pas en faveur de la ville que calomnie Hérodote?

A force de vouloir trop prouver, Plutarque, ici, ne prouve rien.

1. Müller (M.), *Geschichte Thebens*, Leipzig, 1879, diss., p. 28 et suiv. — Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 257.
2. Diodore, X, 4, § 7.
3. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 31.
4. Holm, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 59, note 17.
5. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 33.

La marque au fer rouge est un signe honteux qu'on imprime à des esclaves fugitifs, et qui n'a jamais rien eu de glorieux : on n'a donc pas lieu de s'étonner que les Thébains ne s'en soient pas fait un titre de gloire.

Quant à la question de fait, c'est-à-dire au titre et à la qualité de Léontiadès, nous ne pouvons pas la vérifier : Plutarque avait des sources dont l'authenticité reste douteuse, mais qui pouvaient contenir des faits vrais. Admettons donc que Léontiadès, au lieu d'être le chef des 400 Thébains, n'ait eu qu'un rôle secondaire dans le commandement : sa présence aux Thermopyles n'en est pas moins attestée par Hérodote, sans que Plutarque l'ait niée.

M. Wecklein, sur ce point, a poussé plus loin que Plutarque la critique de notre auteur : il relève dans Hérodote un détail d'où il conclut que toute l'histoire de la marque au fer rouge a été imaginée par les Athéniens contre Léontiadès, et cela, fort longtemps après l'année 480[1]. Ce détail est le suivant : au mois d'avril 431, un chef de l'aristocratie thébaine, Eurymachos, fut tué dans l'attaque de Platées par les Thébains; Hérodote signale le fait en faisant remarquer que cet Eurymachos était le fils du Léontiadès des Thermopyles. Or les conséquences de cette remarque sont graves : cet Eurymachos, chef d'un détachement thébain, devait être un aristocrate, par suite, un ennemi d'Athènes. Que n'invente-t-on pas contre un ennemi? Pour décrier cet ennemi, les Athéniens imaginèrent de raconter que son père avait été marqué au fer rouge, et toute l'anecdote des Thébains aux Thermopyles vient de cette calomnie d'Athènes à l'égard d'Eurymachos.

Le seul argument que M. Wecklein apporte à l'appui de cette hypothèse, c'est l'analogie d'une calomnie semblable inventée par les Athéniens contre Adeimantos de Corinthe (VIII, 94). Mais ce cas lui-même est des plus douteux : suivant M. Wecklein, les Athéniens auraient inventé l'histoire de la fuite d'Adeimantos à Salamine, pour jeter le plus de discrédit possible sur la personne de son fils Aristeus, un des adversaires les plus acharnés d'Athènes au début de la guerre du Péloponnèse. Entre ces deux faits (l'invention calomnieuse des Athéniens au sujet d'Adeimantos, et la conduite de son fils), M. Wecklein établit un rapport qui n'est nullement nécessaire : si

1. Wecklein, *op. cit.*, p. 70.

Aristeus fut un ennemi d'Athènes, son père lui-même n'avait-il pas dû l'être également? L'animosité contre lui avait-elle attendu cinquante ans pour se produire? La rivalité des deux villes remontait aux années qui suivirent immédiatement la constitution de la domination maritime d'Athènes : à ce moment, pour justifier son hégémonie, Athènes ne se fit pas faute de décrier ses rivaux, et c'est cette tradition qu'Hérodote a recueillie, non pas dans les dernières années qui précèdent la guerre du Péloponnèse, mais dès le temps où il vint en Grèce. Le même raisonnement s'applique au cas des Thébains, avec cette différence toutefois qu'ici Hérodote ne signale pas, et par suite ne soupçonne pas, de calomnie. Mais, à supposer même que ce récit fût en partie calomnieux, il n'est pas vrai de dire qu'il date seulement du temps où Eurymachos se montra l'adversaire des Athéniens : l'hostilité d'Athènes contre Thèbes ne se ralentit pas un instant depuis les luttes du VIe siècle, et les guerres médiques ne firent que la ranimer. Reconnaissons donc que la mort d'Eurymachos en 431 put donner à Hérodote le malin plaisir de rappeler que ce personnage était le fils de Léontiadès; admettons même que cette rencontre l'ait amené à gratifier ce Léontiadès d'un titre qu'il n'avait pas; mais, cette double concession faite, nous ne voyons pas qu'il y ait lieu de récuser le fait d'une trahison des Thébains aux Thermopyles, et d'un châtiment à eux infligé par les Perses.

Mais, comme nous avons admis plus haut que les Thébains, amenés de force par Léonidas, n'avaient pas dû être retenus de force par lui au dernier moment, il faut supposer que l'événement ne se passa pas exactement comme le rapporte Hérodote : ce qui nous paraît ressortir avant tout de cette anecdote, c'est d'abord le fait d'une méprise des Perses au moment où les Thébains s'avançaient vers eux comme amis, et ensuite celui d'un châtiment infligé par Xerxès aux Thébains, pour s'être joints à l'armée de Léonidas après avoir déjà fait acte de soumission. Où se passait d'ailleurs cette scène? Les Thébains s'étaient-ils seulement retirés du défilé le matin de la grande bataille pour attendre dans le voisinage l'occasion de se montrer et de protester de leur amitié? C'est possible, bien que nous ne puissions rien affirmer à cet égard. Il nous suffit que la tradition ait ici conservé le souvenir d'une mésaventure réelle, dont les Thébains avaient été victimes, pour n'avoir pas su prendre d'abord franchement le parti des Perses : ils se rattrapèrent l'année suivante.

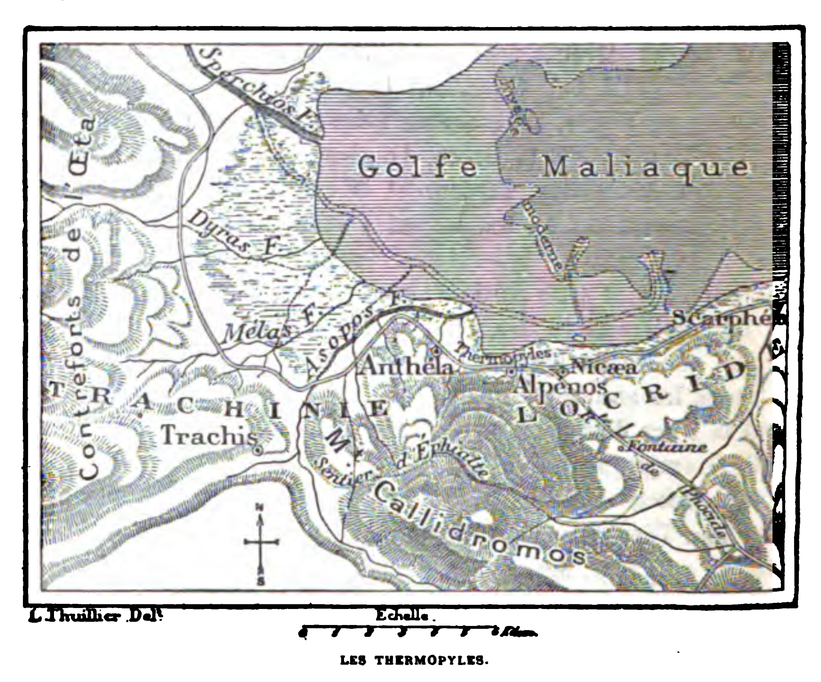
Revenons à Léonidas. Après avoir traversé la Béotie, le roi s'avance vers les Thermopyles par la Phocide et la Locride. Ces deux peuples étaient aussi de ceux qui avaient besoin d'être encouragés, entraînés à la résistance; car les Locriens avaient déjà fait acte de soumission à Xerxès (VII, 132), et les Phocidiens, au dire d'Hérodote, étaient moins dévoués à la cause grecque qu'acharnés contre les Thessaliens (VIII, 39). Cependant la présence du roi de Sparte à la tête d'une armée, la résolution prise en commun à l'Isthme de défendre l'entrée de la Grèce, la sécurité que donnait la flotte mouillée à Artémision, l'ardeur et la confiance de Léonidas, ses paroles encourageantes, ses instantes sollicitations, tout cela contribua à attirer vers lui de nouvelles recrues (VII, 203).

Hérodote, dans cette partie du récit comme dans toute la bataille, met en lumière l'initiative personnelle de Léonidas, et c'est aussi pour lui rendre un hommage solennel qu'il énumère, en commençant, tous les ancêtres du héros (VII, 206). M. Nitzsch voit dans ce début la trace d'une origine spartiate et la preuve que ce morceau avait été emprunté par l'historien à une tradition orale qui se conservait à Sparte dans les συσσίτια [1]. Certes tout le récit de la bataille trahit pour Léonidas une admiration qui conviendrait assez à une tradition de ce genre; mais la marque personnelle de l'auteur n'est pas moins sensible en plusieurs endroits [2]. Aussi bien l'énumération des ancêtres de Léonidas et l'explication de son avènement au trône, par suite de la mort de ses deux frères aînés, sont-elles plus naturelles dans une narration d'un caractère hellénique, comme est le livre d'Hérodote, que dans une tradition purement spartiate, destinée à des auditeurs qui n'ignoraient aucun de ces détails.

A peine campés aux Thermopyles, les Grecs, en apprenant l'approche de l'immense armée perse, sont pris de peur; les alliés du Péloponnèse surtout insistent pour revenir sur leurs pas et défendre l'Isthme. Léonidas, vivement soutenu par les Phocidiens et les Locriens, s'oppose à cette retraite, mais lui-même estime que, pour défendre le défilé, il dispose d'une armée insuffisante. Il adresse un nouvel appel aux villes alliées (VII, 207).

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 247. — Cf. ci-dessus, p. 141.
2. Hérodote, VII, 203 : Οὐ γὰρ θεὸν εἶναι τὸν ἐπιόντα ἐπὶ τὴν 'Ελλάδα ἀλλ' ἄνθρωπον, εἶναι δὲ θνητὸν οὐδένα οὐδὲ ἔσεσθαι τῷ κακὸν ἐξ ἀρχῆς γινομένῳ οὐ συνεμείχθη, τοῖσι δὲ μεγίστοισι αὐτῶν μέγιστα. — C'est bien là une pensée propre à Hérodote. Cf. VII, 214.

Cependant les deux armées ont pris position, l'une dans le défilé des Thermopyles, avec un corps de 1 000 Phocidiens sur le versant du Mont Callidromos (VII, 218), l'autre dans la vallée du Sperchios, et jusqu'à l'entrée du défilé [1]. Pendant quelque temps Xerxès ne s'attend



LES THERMOPYLES.

pas à livrer bataille. Averti du petit nombre des Grecs, informé peut-être aussi des dispositions douteuses d'une partie des alliés, il s'imagine que la place va être évacuée sans résistance. Cependant l'attitude calme des Spartiates, leur indifférence apparente en face des Perses, la vue de ces jeunes gens qui s'exercent en avant du mur des Thermopyles, et qui se parent comme pour une fête en peignant leur longue chevelure, tout cela exaspère peu à peu le Roi, et, après quatre jours d'attente, il se décide à vouloir forcer le passage. La colère de Xerxès et sa confiance aveugle dans le succès d'une attaque ont paru, non sans raison, relever du domaine de la fantaisie : le Grand Roi ne pouvait pas méconnaître la solidité de la position qu'avaient choisie les Grecs, et il devait prévoir une lutte sérieuse. Mais est-ce à dire que,

1. Cf. le croquis ci-joint, p. 367.

dès le premier jour, il ait dû avoir la pensée de tourner la position? Un tel stratagème devait répugner d'abord à son audace, et d'ailleurs le sentier Anopæa, escarpé et difficile à franchir pour une troupe en armes, pouvait être aussi défendu; une résistance égale pouvait se présenter de ce côté. Il n'y a donc pas lieu de douter que pendant deux jours, comme le raconte Hérodote, le Roi n'ait cherché à forcer la position où les Grecs se disposaient à le combattre.

Où se livra au juste la bataille? Hérodote connaît admirablement le défilé des Thermopyles; il en donne dans plusieurs endroits une description minutieuse, où l'on ne relève aucune contradiction (VII, 176,



Croquis pour servir à l'explication de la bataille des Thermopyles.

198-201). Si l'examen des lieux ne permet pas de contrôler en détail son témoignage, c'est que la configuration du sol a beaucoup changé depuis. Toutefois l'idée qu'il s'est faite lui-même du combat, après en avoir étudié le théâtre, est aujourd'hui pour nous très claire; elle peut se résumer en quelques mots. Le premier jour et le second, la manœuvre des Grecs fut la suivante : postés dans leur camp, derrière le mur des Phocidiens, ils faisaient avancer seulement en dehors de cette ligne de défense une partie de leurs troupes, de manière à attirer les Perses au delà du premier passage étroit, situé à l'ouest du défilé. Les Perses une fois attirés dans la petite plaine, la lutte s'engageait pour eux dans des conditions défavorables, puisque l'armement des Grecs était bien supérieur au leur. Ainsi peu de Grecs purent sans peine faire un grand nombre de morts et de blessés, et fermer la route aux assaillants (VII, 211). Le troisième jour, comme ils se virent

tournés, les Grecs se hasardèrent, afin de vendre chèrement leur vie, à franchir le passage qui fermait à l'ouest le défilé, et à se jeter sur les troupes réunies en cet endroit dans la plaine (VII, 223). Après en avoir fait un nouveau carnage, ils se retournèrent de l'autre côté, franchirent la petite plaine des Thermopyles où s'étaient livrés les premiers combats, puis le mur des Phocidiens et se réfugièrent sur une éminence située entre le mur et l'ouverture orientale du défilé. C'est là qu'ils moururent (VII, 223-225)[1].

Oserons-nous affirmer que les choses se soient réellement passées de la sorte? Du moins cette conception de la bataille ne contient-elle aucune invraisemblance; elle explique même fort bien la résistance d'une troupe peu nombreuse, en face d'une armée beaucoup plus considérable.

Il nous reste à dire quelques mots du rôle qu'Hérodote attribue à Éphialte dans le mouvement tournant qui décida du sort de la bataille. A l'entendre, on croirait qu'Éphialte révéla à Xerxès un secret inconnu de tous. Cette ignorance n'a rien de vraisemblable : l'existence du sentier n'avait échappé ni aux Maliens ni aux Thessaliens qui guidaient le Roi. Mais on pouvait prévoir que le sentier serait occupé; pour avoir chance d'atteindre par là avec succès l'extrémité opposée des Thermopyles, il fallait se risquer la nuit sur des pentes abruptes d'où la descente était surtout dangereuse. On conçoit qu'une telle entreprise n'ait pas été tout d'abord tentée. L'idée en vint peut-être à beaucoup de Grecs présents dans l'armée de Xerxès, et c'est ce qui donna lieu aux traditions diverses qui avaient cours à ce sujet : Onétès de Carystos et Corydallos d'Anticyra se flattèrent-ils d'avoir eu les premiers cette idée (VII, 214)? Thorax le Thessalien se vanta-t-il d'avoir avant les autres donné ce conseil au Roi[2]? Quand un plan réussit, il ne manque jamais de gens pour en revendiquer l'honneur. Pourquoi Ephialte paraît-il donc à Hérodote plus coupable que tout autre à l'égard des Grecs? L'historien nous en indique lui-même la raison; c'est que contre Ephialte fut prise après la guerre une mesure d'un caractère sacré : les Amphictyons mirent sa tête à prix (VII, 214). Nous ne pouvons pas décider la question mieux qu'Hérodote, qui paraît l'avoir étudiée de près; mais nous sommes autorisés à penser qu'Ephialte avait guidé la colonne commandée par Hydarne, à tra-

1. Cf. le croquis ci-joint, p. 367.
2. Ctésias, *Persica*, 24.

vers le sentier Anopæa : même si l'idée ne venait pas de lui, c'est lui qui l'avait exécutée, et sa responsabilité est complète.

Une responsabilité non moins lourde pèse sur les Phocidiens, que la troupe d'Hydarne surprit le matin sur la montagne ; les 1 000 hoplites postés en cet endroit par Léonidas s'enfuirent en toute hâte sur les hauteurs du Mont Callidromos, laissant libre le chemin des Thermopyles (VII, 218). Aucun blâme pourtant n'est formulé contre eux dans Hérodote, peut-être en raison de la ruine totale que le passage de l'armée perse causa bientôt dans leur pays.

La mort de Léonidas est racontée par Hérodote avec une simplicité qui produit le plus grand effet : quelques mots à peine trahissent l'admiration de l'historien pour son héros, mais dans tout ce récit, rien d'oratoire, rien de pathétique. Déjà pourtant cette illustre défaite avait fait naître en Grèce bien des traditions, bien des légendes : que de fois n'avait-on pas fait à Sparte le récit de cette bataille! L'héroïsme de Diénécès, entre autres, était l'objet d'une foule de commentaires (VII, 226-227). Hérodote s'est abstenu de reproduire ces récits peu authentiques, et Plutarque lui a reproché ce silence, comme un manque de patriotisme [1]. Ce reproche n'est-il pas le plus bel éloge qu'on puisse faire du goût et de la critique de notre auteur?

Faut-il ranger parmi les légendes qu'Hérodote aurait dû rejeter le prétendu crime de Xerxès sur le cadavre de Léonidas (VII, 238)? L'historien fournit le meilleur argument à ceux qui n'admettent pas un pareil crime [2], quand il rappelle que les Perses savaient d'ailleurs honorer le courage. Lui-même pourtant ne met pas en doute la réalité de cet acte exceptionnel. En l'absence de toute indication contraire, peut-on faire autrement que de s'en tenir au témoignage de l'historien?

VI

Les combats d'Artémision.

Si les Spartiates ont eu la gloire d'arrêter plusieurs jours l'armée du Grand Roi, les Athéniens, dans le même temps, ont tenu en échec la flotte perse à l'entrée de l'Euripe. Les batailles d'Artémision se

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 32, § 3-6.
2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 258, note 1. — Wecklein, *op. cit.*, p. 47.

livrèrent, dit Hérodote (VIII, 15), pendant les trois jours mêmes que durèrent les combats soutenus par Léonidas : Artémision est le digne pendant des Thermopyles.

Cette coïncidence, jointe à plusieurs traits de ressemblance qu'il est facile de relever entre les deux récits, fait naître tout d'abord quelque soupçon : ne serions-nous pas en présence d'une tradition arrangée de manière à égaliser en quelque sorte les mérites des deux villes rivales? Athènes ne pouvait pas inventer, il est vrai, la mort d'un général; mais du moins devait-elle être tentée d'assimiler l'une à l'autre deux batailles qui avaient eu, sur terre et sur mer, le même but : la défense des deux défilés qui ouvraient aux Perses la porte de la Grèce.

A considérer les deux récits dans leur ensemble, on constate en effet que le second a de singuliers points de ressemblance avec le premier. Dès que les flottes se trouvent en présence, le premier mouvement des Grecs, à la vue des nombreux vaisseaux ennemis, est de se retirer de nouveau, non plus seulement à Chalcis, mais vers l'Isthme; il faut toutes les instances des Eubéens, puis toute l'habileté de Thémistocle pour décider les généraux récalcitrants à ne pas abandonner la position (VIII, 4). Ainsi, aux Thermopyles, les alliés du Péloponnèse n'étaient arrêtés dans leur retraite que par l'énergie de Léonidas, secondée par les prières et les menaces des Locriens et des Phocidiens. — La première bataille sur mer est offerte, il est vrai, par les Grecs; mais les Perses l'acceptent avec joie, sans se douter qu'ils puissent rencontrer une résistance sérieuse (ἐλπίσαντές σφεας εὐπετέως αἱρήσειν, VIII, 10); ils se montrent surpris et indignés d'avoir à soutenir une lutte terrible (ναυμαχίη καρτερή, VIII, 12), où ils perdent 30 vaisseaux. Ainsi à la première attaque des Thermopyles, Xerxès ordonnait qu'on lui amenât vivants les ennemis assez téméraires pour lui barrer le passage (VII, 210). Le second jour de bataille donne un résultat analogue au premier, comme aux Thermopyles, et, ressemblance curieuse, ici encore l'historien insiste aussi peu qu'aux Thermopyles sur les détails de la seconde journée. — Enfin la troisième bataille sur mer, sans être une défaite, décide pourtant les Grecs à se retirer, bien que leurs pertes soient beaucoup moindres que celles des Perses. Ainsi Léonidas et ses compagnons succombaient en frappant un nombre considérable d'ennemis. Ce n'est pas tout : à Artémision comme aux Thermopyles, c'est par un mouvement tournant que les

Perses essaient d'écraser les Grecs : les 200 vaisseaux détachés du gros de la flotte pour tourner l'Eubée (VIII, 7) ne ressemblent-ils pas au corps qu'Hydarne mène par le sentier Anopæa? Mais, ce qui est surtout remarquable, c'est que ces batailles, qui ont des points de contact si frappants, se livrent précisément pendant les mêmes jours (VIII, 15), comme pour mieux faire valoir le mérite égal de l'armée de terre et de la flotte. N'est-ce pas là une coïncidence factice, comme celle que nous avons déjà citée entre la bataille d'Himère et celle de Salamine, comme celle que nous rencontrerons plus loin entre Platées et Mycale? Et, si c'est la fantaisie des Athéniens qui a combiné ainsi ces événements, devons-nous croire la même tradition, quand elle nous parle de trois combats sur mer, d'un mouvement tournant, et de tout ce qui rappelle les péripéties de la bataille livrée sur terre par Léonidas?

Les ressemblances que nous venons de signaler sont incontestables; mais qu'on y prenne garde : peut-être résultent-elles seulement d'une situation semblable de l'armée et de la flotte. Ce n'est pas sans raison que les Grecs confédérés avaient choisi les Thermopyles et Artémision pour y défendre l'entrée de la Grèce : sur ces deux points, l'armée et la flotte se trouvaient couvrir des contrées importantes de la Grèce propre, d'une part la Phocide, la Locride, la Béotie, de l'autre l'Eubée. Que les habitants de ces contrées aient tenu également à n'être pas abandonnés, c'est tout naturel, et, d'un autre côté, on conçoit sans peine que les contingents péloponnésiens, à la fois sur terre et sur mer, aient insisté auprès du général en chef pour reculer jusqu'à l'Isthme.

D'ailleurs, les différences entre les deux récits sautent aux yeux : sur mer, les deux premières batailles sont de courtes rencontres, tentées vers le soir par les Grecs; la troisième, où les Perses prennent l'offensive, est loin d'être un écrasement pour la flotte grecque. Le mouvement que fait une partie de l'escadre perse autour de l'Eubée n'a aucun rapport avec le mouvement dirigé par Ephialte, et d'ailleurs il n'aboutit pas au même résultat. Tandis que Léonidas est abandonné par les hommes et par les dieux à son malheureux sort, la flotte d'Artémision, déjà secourue par Borée au Pélion, est encore protégée par sa position au nord de l'Eubée contre le vent du sud qui bouleverse les vaisseaux ennemis mouillés dans la rade des Aphètes (VIII, 12), et qui détruit les 200 vaisseaux envoyés au sud de l'Eubée (VIII, 13).

Reste la question de la coïncidence des deux batailles : le récit d'Hérodote permet-il de contester cette coïncidence?

Remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas ici d'une rencontre fortuite, analogue à celle que l'on suppose entre Mycale et Platées, Himère et Salamine. Ni les Grecs de la flotte ne sont sans communication avec Léonidas, ni Xerxès avec sa flotte. Bien au contraire, des deux parts, les opérations militaires sont combinées. La chose est surtout manifeste pour les Perses. En quittant Thermé, le Grand Roi, pour atteindre la vallée du Sperchios en même temps que sa flotte, prend sur elle une avance de onze jours (VII, 183). Il arrive le premier au rendez-vous avec trois jours d'avance (VII, 196); mais ce retard de la flotte correspond précisément aux trois jours qu'a duré le naufrage du Pélion. On voit que les calculs du Roi étaient justes, et qu'ils visaient à une action commune de la flotte et de l'armée. Cependant cette action n'est pas immédiate : après être resté trois jours chez les Maliens avant l'arrivée de la flotte, Xerxès en attend encore deux pour attaquer Léonidas. Pourquoi ces délais et ces retards, sinon pour permettre à la flotte de se reconnaître un peu après le naufrage, et de se reposer avant d'entamer l'action? Ainsi la rencontre des deux batailles paraît bien avoir été voulue. Sans doute le hasard a fait que les deux combats décisifs, ceux du troisième jour, eussent lieu en même temps; car Xerxès, en attaquant Léonidas, ne savait pas que la résistance durerait trois jours; mais, un autre retard étant survenu dans les opérations de la flotte à cause de la nouvelle tempête, il se trouva que le double résultat visé fut obtenu le même jour : lorsque les Grecs d'Artémision furent avertis que le défilé des Thermopyles était forcé, eux-mêmes, épuisés par une troisième journée de bataille, se préparaient au départ [1].

Le récit d'Hérodote ne se prête, il est vrai, à cette explication, que si on y fait une légère correction; mais cette correction est nécessaire. A prendre à la lettre le chapitre 6 du livre VIII, il semble que la flotte perse, arrivant aux Aphètes après trois jours de naufrage, ait immédiatement expédié l'escadre de 200 vaisseaux qui devait tourner l'Eubée, et que, dans le même après-midi, aient eu lieu le dénombrement de la flotte perse et la première attaque des Grecs. Dans ce cas, les opérations de la flotte auraient commencé deux jours

1. Sur cette chronologie des batailles livrées aux Thermopyles et à Artémision, cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 153, note 3.

avant celles de l'armée de terre, et se seraient terminées aussi deux jours plus tôt. Mais, dans cette hypothèse, la flotte grecque, en opérant sa retraite par l'Euripe, n'aurait pas manqué d'être vue de Léonidas, ce que ne dit pas Hérodote, et surtout la flotte perse victorieuse aurait pu venir au secours du Roi pour l'aider à forcer le défilé, ce qui eût été alors facile. En réalité, dans la journée où les Perses arrivèrent aux Aphètes, il est douteux qu'ils aient pu passer en revue la flotte, et expédier une escadre de 200 vaisseaux avant de livrer bataille (VIII, 6-7). Ces faits se répartissent beaucoup mieux en deux ou trois jours. C'est dans cet intervalle de répit laissé à la flotte que se produisit la défection de Scyllias de Scioné, qui, en portant la nouvelle du mouvement tournant de l'escadre, hâta l'attaque des Grecs (VIII, 8).

En résumé, la bataille d'Artémision nous semble s'être livrée effectivement dans les mêmes journées que celle des Thermopyles, et, du même coup, nous acceptons les principales lignes de la description de cette bataille dans Hérodote.

Examinons maintenant quelques détails. Pour les Perses, Hérodote n'ajoute rien à ce qu'il a dit précédemment des contingents particuliers qui composent la flotte de Xerxès : il ne donne que le chiffre des pertes éprouvées dans les deux naufrages, et qui s'élève à 600 vaisseaux (VII, 190; VIII, 7 et 13). Mais, d'autre part, Achæménès, dans le dialogue qu'il tient avec le Roi après les deux batailles, ne parle que de 400 (VII, 236). Il y a donc sur ce point incertitude, et ces chiffres d'ailleurs ne peuvent reposer que sur une estimation approximative. Remarquons seulement à ce propos, qu'Hérodote, en exagérant peut-être les pertes de la flotte perse, ne reproduit pas simplement une pure tradition athénienne; car il avoue lui-même que la divinité, en détruisant ainsi les vaisseaux perses, voulait égaliser les forces des deux partis, et ne pas laisser à l'un une supériorité trop forte sur l'autre (VIII, 13). N'entrait-il pas au contraire dans l'esprit de la tradition athénienne d'attribuer aux Perses un nombre de vaisseaux trois et quatre fois plus élevé qu'aux Grecs?

Pour la flotte fédérale, la précision des chiffres est irréprochable, et le total de 271 vaisseaux est incontesté (VIII, 1-2). Seul, M. Beloch observe que le renfort de 53 vaisseaux athéniens, parvenu à Artémision après le premier engagement, paraît estimé par Hérodote de manière à compléter le chiffre de 180 (200 avec les 20 vaisseaux de

Chalcis), que la tradition attribuait à Athènes dans la bataille de Salamine [1]. M. Beloch accepte seulement le chiffre de 127 trières athéniennes à Artémision. C'est assez pour que nous soyons autorisé à croire qu'Hérodote a puisé ses renseignements à une source sûre : les contingents particuliers des villes alliées variant de 40 vaisseaux à 5 et à 2, nous ne pouvons pas admettre qu'il y ait là une appréciation personnelle de l'historien.

Le premier acte des Grecs en présence de l'ennemi, leur fuite, et le moyen employé par Thémistocle pour retenir la flotte à Artémision, ont soulevé les protestations de Plutarque ; avant même de combattre, les Grecs prennent la fuite; leurs généraux ne cèdent qu'à la corruption, et les vainqueurs d'une bataille si célèbre n'ont été maintenus dans le devoir que trompés par des chefs gagnés à prix d'or [2].

Distinguons ici le mouvement de retraite provoqué par une partie des généraux alliés et le moyen pratiqué par Thémistocle pour avoir raison d'eux. A moins de nier l'évidence, on ne saurait contester le désir qu'ont eu les Péloponnésiens, durant toute l'année 480, de se défendre à l'Isthme : c'est ce qui résulte de la campagne de Tempé et de celle des Thermopyles; c'est ce qui éclate surtout à Salamine. Admettons que les Athéniens se soient fait un mérite exagéré d'avoir résisté à cet entraînement; mais ce mérite du moins n'est pas imaginaire. C'est bien à eux que la Grèce tout entière, par la bouche de Pindare, a attribué l'honneur des combats d'Artémision.

Plus contestée est l'anecdote de la ruse employée par Thémistocle pour gagner les généraux Eurybiade et Adeimantos. Plutarque se contente de protester contre une telle calomnie; mais avec lui plusieurs critiques modernes, MM. Duncker, Ad. Bauer, Busolt [3], rejettent sur une tradition hostile à Thémistocle l'invention de tout ce récit.

Thémistocle, suivant Hérodote, reçoit 30 talents des Eubéens, il en emploie 8 à acheter le consentement des chefs, et il en garde 22 pour lui-même. A quoi Duncker répond :

1° Quels sont les Eubéens qui peuvent disposer alors d'une somme aussi considérable? Les Chalcidiens sont sur la flotte; Erétrie, détruite dix ans auparavant par Datis, et la petite ville de Styra disposent

1. Beloch (J.), *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, 1886, p. 508 et suiv.
2. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 34.
3. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 239, note 2. — Bauer (Ad.), *Themistokles*, p. 25. — Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 154.

difficilement d'une si grosse somme. — La raison est faible, si l'on songe à la richesse de l'île et au nombre de ses cités. Duncker oublie surtout la ville d'Histiæa, directement menacée, au nord de l'île, et les nombreuses bourgades que pillèrent les Perses aussitôt après le départ des Grecs (VIII, 23). Ces villes devaient préférer tous les sacrifices à une ruine complète. Aussi bien le chiffre de 30 talents peut-il être considéré comme excessif, sans que l'anecdote tout entière doive passer au rang des fables.

2° Si les Eubéens voulaient acheter les Grecs, que ne cherchaient-ils à corrompre Eurybiade, le général en chef, plutôt que Thémistocle, qui, lui, était décidé d'avance à ne pas quitter la place? — Hérodote raconte que les Eubéens adressèrent d'abord leurs prières à Eurybiade, mais sans succès. Quoi de plus naturel que de supposer ces délégués des villes eubéennes, à la suite de leur démarche inutile, se concertant avec Thémistocle leur allié, pour gagner Eurybiade? Thémistocle les engage à faire valoir des raisons sonnantes, et il se propose lui-même pour mener l'affaire à bonne fin.

3° Comment l'historien a-t-il pu savoir au juste qu'Eurybiade avait reçu 5 talents, et Adeimantos 3? Est-ce que par hasard ces généraux se seraient vantés plus tard d'un si bel exploit? — Nous ne défendons pas les chiffres, mais seulement la vraisemblance du fait. Ne pouvant imposer son autorité puisqu'il ne commandait pas en chef, Thémistocle devait recourir à des moyens détournés pour tenter de sauver l'Eubée. Athènes était riche : c'est en son nom que l'argent paraît avoir été distribué aux chefs, moins peut-être comme une tentative secrète de corruption que comme un secours et une compensation aux frais de la campagne [1].

Reconnaissons cependant que la manière dont s'exprime Hérodote témoigne d'une intention peu favorable à Thémistocle : le profit personnel du général est trop mis en lumière (αὐτός τε ὁ Θεμιστοκλέης ἐκέρδηνε, VIII, 5) pour qu'on ne voie pas là un trait de caractère signalé avec quelque malice. Il nous semble incontestable que l'historien a accepté en ceci une tradition qui représentait Thémistocle comme un homme intelligent et habile, mais avide et peu scrupuleux. Dans quelle mesure ce portrait répondait-il exactement à la vérité? Il suffit de signaler sur ce point la tendance de la tradition, pour

1. M. Holm va jusqu'à supposer que le reste de l'argent put bien être versé par Thémistocle dans la caisse de l'État (*Griech. Gesch.*, t. II, p. 71, note 20).

qu'on soit en droit de douter de certains détails au moins dans le récit d'Hérodote.

Joignez à cela la satisfaction naturelle que les Athéniens devaient ressentir à entendre légèrement médire de leurs alliés du Péloponnèse, et on comprendra que toute cette histoire de corruption ait paru controuvée. Et pourtant, ne reposait-elle pas sur quelque fondement historique? Hérodote a su, au besoin, défendre Adeimantos contre certaines calomnies athéniennes, et nous ne croyons pas qu'il ait jamais accepté sans critique ce qu'on lui racontait du vainqueur de Salamine. Les habitudes de corruption n'étaient que trop répandues en Grèce à cette époque, et elles l'ont été encore longtemps après, sinon toujours. Ce que Plutarque trouvait honteux n'était pas jugé tout à fait de même par les contemporains de Cléomène, qui avait corrompu la Pythie, et de Pausanias le vainqueur de Platées, gagné par l'or des Perses. A cet égard, la réputation des Grecs auprès des satrapes et du Grand Roi était bien établie, et un admirateur même de Thémistocle pouvait lui savoir gré d'avoir extorqué de l'argent à des alliés douteux pour assurer la victoire de la Grèce : tant d'autres étaient disposés à satisfaire leur avarice aux dépens de la cause nationale!

Plutarque reproche encore à Hérodote d'avoir transformé la troisième journée d'Artémision en une sorte de défaite, au lieu que tous, dit-il, s'accordent à penser que la cause de la retraite de la flotte fut simplement la nouvelle de la catastrophe des Thermopyles. Et il ajoute : « Les Perses s'attendaient si peu à ce départ d'une flotte victorieuse, qu'ils firent jeter en prison l'homme d'Histiæa qui vint dès le soir leur annoncer cette nouvelle [1] ».

La raison est mauvaise : il est toujours prudent à des généraux de n'accepter une nouvelle de ce genre qu'avec une extrême réserve : les ruses et les mensonges sont assez légitimes en temps de guerre pour justifier une mesure comme celle dont parle Hérodote. Aussi bien est-ce une tradition postérieure qui transforma la bataille d'Artémision en une victoire déclarée. Hérodote nous paraît se tenir beaucoup mieux que Plutarque dans les limites de la vérité, quand il montre l'initiative hardie de la flotte athénienne, ses succès, mais aussi ses pertes, la vigueur, mais aussi l'inutilité de ses efforts contre

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 34, § 6.

une flotte qu'il était déjà beau à elle d'affronter aussi résolument. S'il est vrai, comme le dit Hérodote, que la moitié des vaisseaux athéniens ait souffert dans ces trois rencontres, on comprend que Thémistocle lui-même ait consenti à une retraite désormais nécessaire. Les Grecs restaient maîtres de leurs morts et des débris de leurs vaisseaux; c'était assez pour l'honneur; c'était trop peu pour qu'on risquât de nouveaux combats. La bataille était indécise (παραπλήσιοι ἐγίνοντο) [1], et Hérodote attribue même la cause de ce succès relatif des Grecs à ce fait, que les vaisseaux perses s'embarrassaient les uns les autres par leur nombre. Voilà certes une explication qui se distingue par son équité et sa vraisemblance : il n'y a rien là de cette forfanterie qu'on attribue peut-être trop volontiers aux Athéniens parlant de leurs victoires, et dont on croit trop souvent entendre l'écho dans Hérodote!

Enfin Plutarque, approuvé en cela par M. Wecklein [2], signale un trait malicieux de la tradition athénienne à l'adresse des Corinthiens, dans ces mots : à la nouvelle de la défaite des Thermopyles, les alliés se hâtèrent de partir, et ils se mirent en marche dans l'ordre où ils étaient rangés, les Corinthiens en tête, les Athéniens à l'arrière-garde (VIII, 21). Ainsi les Corinthiens sont les derniers à combattre, les premiers à fuir! Est-ce ainsi, avec cette discrétion voilée, qu'Hérodote se serait exprimé, si vraiment il avait voulu dire que les Corinthiens avaient donné le signal de la retraite? Aurait-il dit surtout ἐκομίζοντο ὡς ἐτάχθησαν (VIII, 21), mots qui se rapportent à l'ordre du campement sur le rivage ou à celui de la bataille qui venait d'avoir lieu? Ce qu'on appelle un trait de malice nous semble plutôt être une simple transition pour amener le récit suivant, c'est-à-dire l'appel de Thémistocle aux Ioniens et aux Cariens de la flotte perse (VIII, 22).

Exact et impartial dans la description du combat, Hérodote ne se laisse pas aller davantage au plaisir de multiplier les anecdotes. Scyllias de Scioné lui en fournissait une occasion qu'il a su éviter, et cet exemple nous est une nouvelle preuve de la réserve avec laquelle il accueille en général les contes invraisemblables, quand quelque oracle n'est pas en jeu. Les exploits merveilleux du plongeur, dont la

1. HÉRODOTE, VIII, 16. Stein croit que l'adjectif παραπλήσιοι signifie : *de forces à peu près égales*. Mais nous savons que la flotte perse était beaucoup plus nombreuse que la flotte grecque. Nous interprétons : *les deux partis furent à peu près de même force*, c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre ne remporta la victoire.

2. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 65-66.

fille était déjà peut-être célèbre de son temps, lui semblent trop mêlés de fables, et il n'en rapporte qu'un trait [1]; mais, en revanche, la prédiction de Bacis, réalisée aux dépens des malheureux Eubéens, lui suggère une réflexion amère, presque ironique, sur l'aveuglement entêté de ceux qui n'écoutent pas les oracles (VIII, 20). Assurément le ζυγὸν βύβλινον de l'oracle cité par Hérodote (VIII, 20), n'est pas antérieur à la construction des ponts de Xerxès; mais il n'est pas impossible qu'une recommandation aussi vague que celle-ci : Εὐβοίης ἀπέχειν πολυμηκάδας αἶγας, se soit trouvée dans un vieux recueil de prophéties : n'était-elle pas applicable à toute menace d'invasion? L'ironie du sort voulut que Thémistocle même, qui avait essayé de sauver les Eubéens, fût celui-là même qui fit abattre leurs troupeaux et contribua ainsi à leur ruine.

La bataille des Thermopyles et celle d'Artémision ouvraient la Grèce centrale et l'Euripe à l'invasion des Mèdes. Mais, avant de poursuivre sa marche victorieuse, Xerxès voulut faire contempler à sa flotte le champ de bataille où gisaient les premiers ennemis qu'il eût eu à combattre (VIII, 24-25). Hérodote prétend que le Roi eut recours alors à une ruse grossière, qui n'échappa pas même aux soldats venus d'Artémision : au lieu des 20 000 hommes qu'il avait perdus, il en laissa voir seulement 1 000, couvrant de terre et de branchages les tombes qu'il voulait dissimuler [2]; mais ces 1 000 morts qu'il avouait, Xerxès les avait réunis sur un seul point, laissant ainsi deviner sa ruse [3]. Aussi les soldats de la flotte durent-ils être plutôt frappés du

1. Hérodote, VIII, 8. — Sur Scyllias de Scioné et sa fille, cf. Am. Hauvette, *Un épisode de la seconde guerre médique* (dans la *Revue de philologie*, t. X, 1886, p. 132 et suiv.).

2. Hérodote, VIII, 24 : Τοὺς λοιπούς, τάφρους ὀρυξάμενος, ἔθαψε, φυλλάδα τε ἐπιβαλὼν καὶ γῆν ἐπαμησάμενος, ἵνα μὴ ὀφθείησαν ὑπὸ τοῦ ναυτικοῦ στρατοῦ. Dans cette phrase, Stein a cru à tort, suivant nous, que les mots φυλλάδα τε ἐπιβαλὼν καὶ γῆν ἐπαμησάμενος se rapportaient à un usage funéraire (note sur ce passage, 4e éd., 1882). Il nous semble plutôt que le feuillage et la terre sont là seulement pour dissimuler les tombes. C'est aussi l'opinion qu'adopte Stein dans la toute récente réimpression de ce livre (5e édition, 1893).

3. Hérodote, VIII, 25. Ici encore nous n'approuvons pas l'explication de Stein (maintenue par lui dans la dernière édition des livres VIII-IX) : Τῶν μὲν χίλιοι ἐφαίνοντο νεκροὶ κείμενοι, οἳ δὲ πάντες ἐκέατο ἁλέες συγκεκομισμένοι ἐς τὠυτὸ χωρίον [τέσσερες χιλιάδες]. Stein conserve ces deux derniers mots, et les rapporte aux Grecs. Mais le sens n'est pas bon; car il ne s'agit ici que des Perses. Les mots τέσσερες χιλιάδες sont une glose introduite dans le texte par un commentateur qui n'avait pas compris que, suivant un usage dont les exemples sont nombreux dans Hérodote, les deux pronoms τῶν μὲν...... οἳ δέ..... se rapportent au même sujet. — Cf. Gomperz (Th.), *Herodoteische Studien*, fasc. II, p. 24, note.

courage des Grecs que de la grande victoire de Xerxès, et c'est sans doute comme un indice des défaites prochaines qu'Hérodote a cité cette supercherie, dont le souvenir s'était peut-être conservé sur place chez les Grecs du voisinage.

C'est dans la même intention que l'historien, à cet endroit de son récit, rapporte le mot de Tigrane à Mardonius : « Contre quels hommes nous as-tu conduits, qui luttent, non pour des richesses, mais pour l'honneur (VIII, 26)? » A peine est-il nécessaire de faire remarquer qu'une telle parole n'est pas authentique ; mais constatons avec quel art Hérodote caractérise une situation par un mot heureux ou par une anecdote piquante. Après la double victoire des Thermopyles et d'Artémision, le Grand Roi est déjà forcé de dissimuler ses pertes, et des symptômes de défiance se manifestent dans son entourage.

CHAPITRE III

LA BATAILLE DE SALAMINE

I

L'armée de Xerxès en Phocide. — L'expédition dirigée contre Delphes.

A partir des Thermopyles, l'invasion médique prend un caractère nouveau : jusque-là, dans sa marche à travers la Thrace, la Macédoine et la Grèce du Nord, Xerxès avait toujours respecté les personnes, les monuments et les temples; à peine entré en Phocide, c'est par la dévastation et l'incendie qu'il signale son passage dans des villes abandonnées sans défense, et dans les sanctuaires les plus vénérés de la Grèce : la violence des vainqueurs n'épargne même pas les femmes (VIII, 33).

Cette destruction des villes phocidiennes peut-elle être mise en doute? Et, si le fait attesté par Hérodote paraît bien établi, comment l'expliquer?

Aucun auteur ancien n'a contesté la vérité de cette tradition. La ruine des villes de Phocide passait pour un des épisodes les plus fameux de l'invasion médique [1]; l'incendie du temple d'Abæ en particulier est ce qui fournit à Pausanias l'occasion de rappeler la célèbre

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 35, parle de la destruction de treize villes. Nous en comptons quinze dans Hérodote, y compris Daulis, Panopeus et Æolidæ (Hérodote, VIII, 35). Peut-être faut-il supprimer dans les manuscrits d'Hérodote les deux noms, d'ailleurs inconnus, Πεδιέας et Τριτέας (VIII, 33).

résolution des Grecs au sujet des édifices détruits par les barbares [1]. Toutefois le récit d'Hérodote a paru contenir sur ce point des contradictions et des invraisemblances.

M. Pomtow, dans une note de son article sur l'expédition des Perses à Delphes [2], fait observer que l'attitude des Phocidiens, en cet endroit de l'histoire d'Hérodote (VIII, 27-34), n'est pas conforme à ce qu'en rapporte l'historien dans un autre passage de son livre (IX, 31). Tandis que, lors de l'arrivée de Xerxès en Phocide, tous les Phocidiens sans exception paraissent également animés d'un patriotisme hautain, qui repousse toute tentative de conciliation avec l'ennemi de la Grèce, l'année suivante, avant la bataille de Platées, les Phocidiens non *médisants* semblent au contraire former une minorité : « Car, dit Hérodote, tous les Phocidiens n'étaient pas du parti des Mèdes : quelques-uns d'entre eux, restés fidèles à la cause grecque, s'étaient rassemblés sur le Parnasse, et de là, par des incursions, harcelaient l'armée de Mardonius » (IX, 31). M. Pomtow ne voit qu'une manière d'expliquer cette contradiction : c'est que l'historien, en écrivant le récit de Platées, s'inspirait d'une tradition répandue en Grèce, à Sparte ou à Athènes, et non de la tradition purement phocidienne. Plus tard, en visitant la Phocide, il entendit raconter les mêmes événements d'une autre façon, et il reproduisit au livre VIII le λόγος Φωκικός qui nous est parvenu. « Cette remarque, ajoute M. Pomtow, entraîne quelques conséquences importantes, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici. » La réserve de M. Pomtow serait regrettable, si le point de départ de son observation était juste. Mais, à regarder de plus près le texte d'Hérodote, on trouve que l'historien n'est coupable d'aucune contradiction : entre les deux textes qu'on prétend opposer l'un à l'autre, il y en a un troisième qui leur sert de trait d'union. Hérodote raconte comment, dans la plaine de l'Asopos, où Mardonius prit position avant la bataille de Platées, vinrent le rejoindre tous les contingents grecs qui déjà l'avaient accompagné en Attique; mais, en outre, à ces contingents se joignit un corps de 1 000 hoplites phocidiens : « car, dit Hérodote, les Phocidiens étaient dès lors, eux aussi, passés au parti mède, non de plein gré, mais forcés par les circonstances ». La situation de la Phocide à

1. Pausanias, X, 35, § 2.
2. Pomtow, *Die Perserexpedition nach Delphoi*, dans les *Neue Jahrbücher*, t. CXXXIX (1884), p. 254, note 62.

l'égard des Perses est donc, ce semble, fort claire : après la bataille des Thermopyles, tous les Phocidiens se décidèrent à quitter leurs villes, et à se réfugier, les uns, à Amphissa, chez les Locriens Ozoles, les autres, plus hardis, sur les hauteurs du Parnasse; mais cet état de choses ne pouvait pas durer : l'automne et l'hiver ramenèrent les exilés dans leurs foyers; toutefois aucune entente n'intervint encore entre eux et le barbare; c'est seulement après la seconde invasion de l'Attique que Mardonius força les Phocidiens à lui fournir des troupes : à cette condition sans doute, ils purent relever leurs maisons, leurs temples, et soustraire leurs villes à une nouvelle destruction. Cependant quelques-uns d'entre eux restèrent encore dans la montagne et y combattirent jusqu'au bout contre l'armée perse.

Une autre contradiction est relative à l'incendie du temple d'Abæ : détruit et pillé dans l'été de 480 (VIII, 33), le sanctuaire est au nombre de ceux que, pendant l'hiver suivant, visite le Carien Mys, chargé par Mardonius d'aller consulter les principaux oracles de la Grèce (VIII, 134). Bien plus, Hérodote vit encore à Abæ les statues consacrées avec la dîme du butin, à la suite d'une campagne des Thessaliens antérieure à l'année 480 (VIII, 27). Est-ce donc que ces statues avaient échappé au pillage que rapporte l'historien, ou plutôt ce pillage ne serait-il pas imaginaire?

Ni l'une ni l'autre de ces deux observations ne nous paraît de nature à infirmer le témoignage d'Hérodote sur la destruction du temple lors de la première invasion médique.

L'épisode du Carien Mys est, d'après Hérodote lui-même, un récit de source thébaine (VIII, 135), et le point essentiel de ce récit est sans contredit la réponse donnée en langue carienne par le πρόμαντις d'Apollon Ptoos. On rattachait cette anecdote à la tournée que l'envoyé de Mardonius avait faite à travers les principaux oracles (περιστρωφώμενον πάντα τὰ χρηστήρια), et il était naturel que l'on citât dans le nombre le sanctuaire d'Abæ, comme un des plus célèbres. D'ailleurs, cet oracle avait dû être restauré dès que les Phocidiens avaient pu rentrer dans leurs villes, c'est-à-dire peu après le passage de l'armée perse. Quant aux statues que vit Hérodote, nous n'affirmerions pas qu'elles fussent antérieures à l'année 480 comme l'expédition dont elles consacraient le souvenir. L'étude des monuments commémoratifs des guerres médiques prouverait, sans aucun doute, que beaucoup d'entre eux dataient d'une époque déjà assez éloignée

des événements. Souvent aussi une offrande célèbre, détruite dans un incendie, était ensuite refaite sous une autre forme : tel le quadrige de l'Acropole consacré, à la fin du VIe siècle, après la victoire d'Athènes sur Chalcis, et refait au temps de Périclès[1].

Une dernière objection se présente quand on lit dans Hérodote cette destruction totale des villes de Phocide : c'est que pour exercer contre elles une telle violence, Xerxès n'avait pas de raison bien particulière : le châtiment ne paraît pas proportionné à la faute. Les Phocidiens n'avaient pas fait grand mal aux Perses; tout au plus avaient-ils donné un moment d'inquiétude à Hydarne, lorsque celui-ci les avait rencontrés sur le Mont Callidromos; mais ils s'étaient empressés de s'enfuir (VII, 218), laissant aux Perses toute liberté pour tourner la troupe de Léonidas. Certes on ne pouvait pas les soupçonner d'avoir trahi la cause grecque; mais du moins n'avaient-ils pas mal servi la cause de Xerxès.

C'est ici que le récit d'Hérodote nous paraît contenir une explication impartiale des faits, tels qu'ils se sont réellement passés. Un historien préoccupé de célébrer à tout prix le patriotisme des Grecs n'aurait pas manqué de faire valoir la vengeance exercée par Xerxès contre les villes désertes de Phocide : le peuple qui le premier eut à souffrir des violences de l'invasion médique pouvait être facilement présenté comme un des plus acharnés contre l'ennemi national. Ce n'est pas ainsi qu'Hérodote raconte les faits, et Plutarque le lui reproche : avouer que dans cette affaire la haine des Thessaliens fut ce qui décida les Phocidiens à prendre parti pour la Grèce, et qu'ensuite la destruction des villes phocidiennes fut moins l'œuvre de Xerxès lui-même que celle des Thessaliens, c'était aux yeux de Plutarque calomnier la Phocide; mais c'était pour Hérodote dire la vérité. Cette vérité ressortait pour lui de l'étude impartiale des événements, et il la donnait pour le résultat de son observation personnelle, ὡς ἐγὼ συμβαλλόμενος εὑρίσκω (VIII, 30). Nous ne voyons dans ce passage aucune injustice, aucune malice à l'adresse des Phocidiens, et l'historien ne se fait pas faute de rendre hommage à l'énergie de leur conduite, à la fierté de leur attitude. Mais il en fut ainsi durant toute la guerre médique : le sentiment national, à peine encore éveillé, trouva souvent un précieux point d'appui dans les

1. Cf. ci-dessus, p. 47-52.

passions particulières des villes et des partis. M. de Gobineau prétend que l'ardeur des Athéniens à Marathon vint seulement de leur haine pour les Pisistratides : la conscience populaire a parfois de ces illusions, et quand elle croit céder à un entraînement vers un but sensible et prochain, elle sert parfois, sans s'en douter, une cause plus haute et plus noble.

Guidés par les Thessaliens, les Perses, après avoir pénétré en Phocide par tous les passages qui y donnaient accès (VIII, 31), y pillèrent et brûlèrent toutes les villes jusqu'à Panopeus, tout près de la frontière béotienne. A ce moment, dit Hérodote, l'armée de Xerxès se partagea en deux, et tandis que la plus grande partie, la plus forte, continuait sa route par la Béotie sous les ordres mêmes du Grand Roi, une autre se dirigea contre Delphes (VIII, 35-39).

Résumons ici, le plus brièvement possible, le récit d'Hérodote. Cette partie détachée de l'armée perse s'engage dans le chemin montueux qui contourne le versant oriental et méridional du Parnasse, en passant par Daulis et le bourg appelé Αἰολίδαι. Cependant, avertis de l'approche des barbares, les Delphiens consultent l'oracle : que doivent-ils faire des richesses sacrées? les cacher sous terre ou les transporter ailleurs? Le dieu leur défend d'y toucher, et leur déclare qu'il saura lui-même défendre son bien. Les Delphiens alors ne pensent plus qu'à leur propre salut : ils envoient à la hâte leurs femmes et leurs enfants en Achaïe, quelques-uns passent à Amphissa en Locride, et la plupart se réfugient sur le Parnasse, dans l'antre Corycien. Seul, avec 60 hommes, le prophète Akératos reste dans l'enceinte sacrée. Au moment où les barbares, suivant la route qui domine la rive droite de la vallée du Pleistos, sont déjà en vue du temple, un prodige se produit : les armes saintes, enfermées dans le sanctuaire le plus retiré du dieu, apparaissent à l'entrée du temple, transportées par une force invisible. Bientôt les barbares atteignent le sanctuaire d'Athéna Pronæa; mais à ce moment la foudre éclate dans le ciel, puis deux roches se détachent du sommet du Parnasse, tombent avec fracas, et écrasent bon nombre de Perses, pendant que des clameurs et des cris de guerre retentissent dans le temple de la déesse. Les Perses se troublent et prennent la fuite. Alors les Delphiens descendent de leurs hauteurs, se jettent sur les fuyards et en tuent un grand nombre. Ceux qui échappent à leurs coups reprennent le chemin de la Béotie; mais, dans leur fuite même, ils sont

encore poursuivis par deux guerriers d'une taille surhumaine, qui ne sont autres que les héros locaux, Phylacos et Autonoos. Au temps d'Hérodote, on montrait dans l'enceinte d'Athéna Pronæa, les deux roches qui avaient écrasé les barbares.

Il n'est pas douteux que ce récit ne provienne d'une tradition delphique. Hérodote n'aurait-il même fourni aucun indice à cet égard [1], l'origine de cette légende pieuse n'en serait pas moins évidente; la confiance imperturbable de l'oracle dans la puissance du dieu, la protection miraculeuse des armes sacrées, qu'aucun mortel ne pouvait toucher, les cris de guerre qui se font entendre au moment où le ciel même se charge d'écraser les Perses sous une avalanche de rochers, enfin la part que prennent les héros delphiques à la poursuite des barbares, tout cela trahit l'intention qu'ont eue les prêtres de rapporter au dieu de Delphes le salut de son temple, et de rehausser par là le crédit et la puissance de leur oracle. Mais, s'il est permis de voir là un récit arrangé pour la plus grande gloire d'Apollon et de ses ministres, que faut-il penser du fond même de toute l'affaire? Faut-il admettre qu'il y ait eu réellement une tentative de Xerxès contre Delphes, et que cette tentative ait échoué, ou bien est-il plus juste de rejeter dans le domaine de la légende, avec les prodiges survenus dans le temple, l'expédition même que raconte Hérodote?

Cette seconde hypothèse, la plus radicale, a été fort habilement soutenue par M. Wecklein, dans quelques pages de son mémoire [2]. Les arguments de ce savant ne nous paraissent pas décisifs. Nous les examinerons dans l'ordre où il les a présentés.

M. Wecklein emprunte d'abord à Niebuhr une raison très générale pour mettre en doute l'échec de l'armée perse à Delphes : on s'expliquerait mal, dit-il, que Xerxès ne fût pas parvenu à prendre Delphes, s'il l'avait bien voulu. A quoi il nous est facile de répondre que le but direct de Xerxès était certainement l'Attique, et que tout le flot de l'invasion médique dut être dirigé, par la vallée du Céphise, vers les vastes plaines de la Béotie. La portion de l'armée qui se détourna de sa route pour marcher sur Delphes n'était qu'un des corps détachés qui avaient parcouru la Phocide en pillant tout sur son passage.

1. HÉRODOTE, VIII, 35 : Ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι; — 39 : τούτους τοὺς δύο Δελφοὶ λέγουσι εἶναι ἐπιχωρίους ἥρωας; — 39 : λίθοι ἔτι καὶ ἐς ἡμέας ἦσαν σόοι.
2. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 25-30.

Le Grand Roi n'aurait eu garde de s'engager lui-même avec ses meilleures troupes dans des sentiers de montagne, qu'il était facile à l'ennemi de couper, à travers des gorges où les surprises étaient inévitables. L'échec d'une troupe nécessairement peu nombreuse dans un tel pays n'a rien qui doive nous surprendre.

D'ailleurs, ajoute M. Wecklein, il n'est pas conforme aux règles d'une saine critique d'attribuer aux Delphiens et à leurs attaques contre l'envahisseur un échec dont ils n'ont pas revendiqué pour eux-mêmes le mérite. Ce scrupule de M. Wecklein est excessif : d'une part, nous ne connaissons la tradition delphique que par Hérodote, et l'historien, gagné d'avance aux récits légendaires des prêtres, n'a songé qu'à mettre en lumière le caractère merveilleux de la défense de Delphes; d'autre part, les Delphiens eux-mêmes, étonnés peut-être du succès inattendu de leurs efforts, durent spontanément en rapporter tout l'honneur au dieu. Ne tenons pas compte, si l'on veut, de l'épigramme que mentionne Diodore, et qui attestait seulement l'aide que Zeus et Apollon avaient donnée aux Delphiens dans la défense du sanctuaire [1] : il y a lieu de croire que cette épigramme n'existait pas au temps d'Hérodote. Mais du moins répondait-elle à l'opinion généralement répandue à Delphes, quand elle associait l'œuvre des hommes à celle des dieux. Aussi bien était-ce leur propre gloire que les Delphiens exaltaient en exaltant celle d'Apollon.

Hérodote, dit encore M. Wecklein, a raconté cette légende sacerdotale sans y attacher lui-même aucune valeur, en un mot, sans y croire : comment admettre que la vue des deux rochers tombés du Parnasse dans l'enceinte d'Athéna Pronæa ait eu pour lui plus de signification qu'elle n'en a pour nous? C'est là se prononcer bien vite sur une question des plus douteuses : en quoi la chute providentielle de ces deux roches était-elle plus difficile à croire que telle ou telle prédiction, dont Hérodote ne comprend même pas que l'on puisse douter?

Il est vrai que M. Wecklein trouve la preuve du scepticisme d'Hérodote dans le fait suivant : au livre IX, Mardonius, avant d'engager la

1. Diodore de Sicile, XI, 15.

Μνᾶμά τ' ἀλεξάνδρου πολέμου καὶ μάρτυρα νίκας
Δελφοί με στᾶσαν, Ζανὶ χαριζόμενοι
σὺν Φοίβῳ, πτολίπορθον ἀπωσάμενοι στίχα Μήδων
καὶ χαλκοστέφανον ῥυσάμενοι τέμενος.

bataille de Platées, rassure ses officiers et les chefs grecs qui l'accompagnent, en leur faisant connaître un oracle ainsi conçu : « Les Perses, venus en Grèce, pilleront le temple de Delphes, et après le pillage ils seront tous exterminés ». « Or, ajoute Mardonius, instruits de cet oracle, nous n'approcherons jamais de ce temple, nous ne porterons jamais la main sur ses richesses, et ainsi nous ne périrons pas » (IX, 42). Comment une telle parole aurait-elle pu être prononcée par Mardonius, si une tentative contre le temple avait été faite par les Perses moins d'un an auparavant? Comment un tel récit aurait-il pu même avoir cours en Grèce, si l'expédition contre Delphes avait été un fait connu? Comment Hérodote aurait-il rapporté le discours de Mardonius, s'il avait attaché la moindre importance à ce qu'il avait dit plus haut de l'attaque contre Delphes?

Il y a ici, quelque explication que l'on cherche pour concilier ces deux passages, une chose qui surprend : c'est que l'historien ne paraisse pas avoir songé, quand il écrivait le chapitre 42 du IXe livre, à ce qu'il avait dit un peu plus haut, aux chapitres 35 et suivants du livre VIII. Mais l'hypothèse de M. Wecklein ne lève pas la difficulté, et le silence d'Hérodote se prête aussi bien à telle autre explication qu'on a proposée. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point.

Un autre argument de M. Wecklein se tire de l'incertitude qui paraît avoir régné dans la tradition sur cette expédition des Perses contre Delphes : Ctésias racontait que Mardonius, après sa défaite de Platées, avait reçu l'ordre de piller Delphes, et qu'il était mort dans cette campagne; dans la suite, Xerxès y avait envoyé un eunuque, qui avait exécuté les ordres de son maître et pillé le temple[1]. Mais en quoi cette tradition, manifestement fausse, infirme-t-elle le témoignage d'Hérodote?

Enfin, voici un dernier argument qui n'est guère plus solide : la dévastation des villes phocidiennes avait été l'œuvre des Thessaliens; mais les Thessaliens n'avaient aucun intérêt à conduire les Perses à Delphes, ils n'avaient aucune vengeance à tirer des prêtres, qui, dès le début de la guerre, avaient, au contraire, approuvé le médisme des États grecs. Raisonnement fort juste, s'il était prouvé que les Thessaliens fussent à ce point maîtres de Xerxès! Mais dépendait-il d'eux d'arrêter les Perses sur la route de Delphes, après les avoir

1. Ctésias, *Persica*, 25 et 27.

jetés sur les villes de Phocide? Ce serait leur attribuer plus d'influence qu'ils n'en pouvaient avoir.

Fondées sur une argumentation aussi peu convaincante, les conclusions de M. Wecklein ne nous paraissent pas acceptables : prétendre que le temple ne fut pas un instant menacé, et que tout le récit des prêtres de Delphes est une pure légende, sans aucun fondement, c'est aller beaucoup au delà de ce que la critique peut permettre.

M. E. Curtius n'est guère moins hardi, quand il regarde le récit des prêtres comme imaginé après coup pour dissimuler leur conduite réelle, à savoir une entente secrète, et peu patriotique, avec les Perses [1].

M. Pomtow, dans une étude très approfondie sur ce sujet, propose une autre interprétation [2]. Suivant lui, Xerxès n'a certainement pas voulu attaquer Delphes ni piller le temple : ses dispositions personnelles ne le portaient pas à faire aux Grecs une guerre religieuse, et, de plus, il avait connaissance, comme Mardonius, de l'oracle qui prédisait aux Perses leur ruine s'ils attaquaient Delphes. Xerxès, en traversant la Phocide, n'eut donc pas un moment l'idée de détacher contre Delphes une partie de son armée, et Mardonius put l'année suivante rappeler l'oracle relatif au célèbre sanctuaire sans éveiller dans l'esprit de ses généraux les moindres craintes ou les moindres remords. Qu'était-ce donc que l'armée qui attaqua Delphes? Une simple bande de maraudeurs, selon M. Pomtow, un corps d'irréguliers, qui, à l'insu des chefs de l'armée, et mis en goût par le pillage de la Phocide, trouva dans le pays des traîtres pour le conduire jusqu'aux trésors de Delphes.

Les dispositions bienveillantes de Xerxès pour l'oracle ne nous semblent pas aussi sûrement établies qu'à M. Pomtow : sans doute, aussi longtemps que le dieu *médisa*, il put être à l'abri de toute attaque; mais nous avons vu plus haut que l'attitude énergique des Athéniens et des alliés avant la bataille des Thermopyles changea légèrement les dispositions des prêtres : la promesse d'une grosse part dans les dépouilles prises sur les partisans du Mède, en cas de victoire, et aussi peut-être le sentiment du patriotisme hellénique déterminèrent l'oracle à encourager les Grecs dans leur résistance. A ce moment, le dieu, qui annonçait aux Athéniens le secours du gendre

1. Curtius, *Histoire grecque*, tr. Bouché-Leclercq, t. II, p. 312.
2. Pomtow, *op. cit.*, p. 225 et suiv.

d'Erechthée et aux Grecs l'appui de Borée, dut encourir l'inimitié du Grand Roi. Sans se détourner lui-même de sa route, Xerxès put avoir le désir de se voir apporter par ses soldats victorieux quelques-unes de ces riches offrandes que Crésus avait offertes à Delphes, et qu'à ce titre il pouvait en quelque manière s'approprier. Aussi l'hypothèse de M. Pomtow ne nous paraîtrait-elle pas vraisemblable, quand même Hérodote n'aurait pas aussi formellement indiqué que le corps détaché de la grande armée perse obéissait, lui aussi, aux ordres du Roi.

Ainsi, pour accepter le récit d'Hérodote, en y remplaçant seulement le merveilleux par une heureuse intervention des Delphiens et des Phocidiens réfugiés sur la montagne, nous ne voyons plus d'autre objection que le discours tenu par Mardonius avant la bataille de Platées. Mais ici M. Busolt a émis une hypothèse, qui nous semble pouvoir réunir tous les suffrages [1]. C'est que l'oracle cité par Mardonius n'était pas de ceux qu'Onomacrite avait fait entendre à Xerxès avant le départ de Suse : la prédiction venue de Delphes, et qui contenait une menace à l'adresse des Perses s'ils touchaient au sanctuaire, ne fut promulguée que pendant l'intervalle de Salamine et de Platées, lorsque les prêtres, après avoir une première fois échappé au danger, purent se croire d'autant plus menacés que le grand succès des Grecs sur mer avait dû exaspérer davantage les barbares. Puisque Mardonius, par égard pour ses alliés, paraissait tenir compte des oracles grecs, n'était-il pas prudent, de la part du sacerdoce delphique, de se mettre d'avance en garde contre les intentions hostiles que pouvait nourrir le général perse? La menace produisit son effet, et Mardonius crut s'assurer la victoire en déclarant qu'il respecterait toujours le sanctuaire de Delphes.

II

La flotte grecque à Salamine. — Évacuation de l'Attique. Prise et incendie de l'Acropole d'Athènes.

Pendant que Xerxès traversait la Phocide et continuait sa route vers Athènes, sans rencontrer en Béotie la moindre résistance [2], la flotte

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 161, note 3.
2. Seules, les villes de Thespies et de Platées, abandonnées de leurs habitants, furent détruites (Hérodote, VIII, 50).

grecque d'Artémision, après avoir passé l'Euripe et tourné le cap Sunium, était venue mouiller à Salamine (VIII, 40).

Ce n'est pas là qu'avait été fixé d'abord le rendez-vous : lorsque, quelques semaines auparavant, les confédérés avaient envoyé Léonidas aux Thermopyles, et Eurybiade à Artémision, ils avaient indiqué la rade de Pogon, qui sert de port à Trézène, pour être le lieu de réunion des vaisseaux alliés qu'on attendait encore (VIII, 42). Mais, dit Hérodote, quand les Athéniens de la flotte apprirent que l'armée péloponnésienne, au lieu de s'être portée en Béotie pour protéger l'Attique, s'occupait à fortifier l'Isthme et à défendre seulement le Péloponnèse (VIII, 40), ils demandèrent à Eurybiade de s'arrêter à Salamine pendant qu'eux-mêmes aviseraient aux moyens de sauver leurs familles et leurs biens.

A ce moment, les eaux du golfe Saronique durent être sillonnées en tous sens de bâtiments de transport et de trières : pendant que les Athéniens, évacuant leur ville, transportaient les vieillards, les femmes et les enfants à Trézène, à Salamine et à Égine, les vaisseaux réunis à Pogon venaient se joindre au gros de la flotte et se mettre sous les ordres du général en chef.

Quelles étaient alors les forces totales de la flotte grecque? Hérodote est sur ce point d'une précision qui ne laisse rien à désirer, mais qui, pour cette raison même, a récemment inspiré des doutes à l'auteur d'un savant ouvrage sur la population du monde gréco-romain, M. Beloch [1].

Examinons donc les données d'Hérodote sur la flotte grecque de Salamine. Elles se résument dans le tableau suivant :

Artémision.	Trières.	**Salamine.**	Trières.
		VILLES DU PÉLOPONNÈSE	
Athènes	127	Lacédémone	16
Corinthe	40	Corinthe	40
Mégare	20	Sicyone	15
Chalcis	20	Épidaure	10
Egine	18	Trézène	5
Sicyone	12	Hermione	3
		VILLES DE LA GRÈCE PROPRE	
Lacédémone	10		
Épidaure	8	Athènes	180
Erétrie	7	Mégare	20
A reporter	262	*A reporter*	289

1. Beloch, *op. cit.*, p. 508 et suiv.

Artémision.

	Trières.
Report	262
Trézène	5
Styra	2
Céos	2
	271
Renforts athéniens	53
	324
Trière de Lemnos	1
	325

Salamine.

	Trières.
Report	289
Ambracie	7
Leucade	3
ILES	
Égine	30
Chalcis	20
Érétrie	7
Céos	2
Naxos	4
Styra	2
Kythnos	1
Crotone	1
	366
Trières de Lemnos et de Ténos.	2
	368

La somme de 366 trières, obtenue en additionnant les contingents particuliers de chaque ville à Salamine, diffère du total indiqué par Hérodote lui-même, et qui s'élève à 378 (VIII, 48). Il y a ici une erreur manifeste qu'on ne peut en aucune façon attribuer à l'historien : la faute en est aux manuscrits, qu'il faut corriger. D'autre part, l'erreur ne peut porter sur le total donné par Hérodote; car le même chiffre se retrouve dans un autre passage (VIII, 82). Il faut donc admettre que 12 vaisseaux manquent dans l'énumération des villes alliées. La plupart des éditeurs attribuent ces douze vaisseaux à Egine : νησιωτέων δὲ Αἰγινῆται τριήκοντα παρείχοντο, ἦσαν μέν σφι καὶ ἄλλαι πεπληρωμέναι νέες, ἀλλὰ τῇσι μὲν τὴν ἑωυτῶν ἐφύλασσον, τριήκοντα δὲ τῇσι ἄριστα πλεούσῃσι ἐν Σαλαμῖνι ἐναυμάχησαν (VIII, 46). Les mots δύο καὶ δέκα restitués par Stein après νέες portent à 42 trières le contingent éginète, lequel, d'après Pausanias, était supérieur à celui de Corinthe [1]. M. Beloch propose une autre correction : elle consiste à écrire τεσσαράκοντα au lieu de τριάκοντα (la lettre M primitive ayant été lue à tort comme un Λ) [2], et dans le contingent de Leucade πέντε au lieu de τρεῖς (E au lieu de Γ). Cette combinaison n'a rien que de plausible; mais elle n'est ni plus ni moins vraisemblable que la première; d'ailleurs elle ne touche pas directement à la question qui nous occupe, et qui se pose ainsi : Hérodote a-t-il eu des données précises sur ces contingents qu'il énumère avec tant de détail?

L'argument fondamental de M. Beloch contre l'authenticité de ces chiffres est le suivant : le total de 380 vaisseaux résulte de deux

1. Pausanias, II, 29, § 5.
2. Déjà Cobet avait proposé d'écrire ἄλλαι <ι> πεπληρωμέναι νέες.

chiffres ronds, 180 pour Athènes et 200 pour les autres villes de l'alliance. Or est-il vraisemblable que dix-sept contingents partiels, fournis par des États isolés qui ne s'étaient nullement concertés d'avance, aient donné justement la somme de 200 vaisseaux? Selon toute vraisemblance, c'est le chiffre de 200 qui était offert à Hérodote par la tradition, et le détail, c'est Hérodote qui l'a inventé.

Observons tout d'abord qu'il y a quelque inexactitude à parler de 200 vaisseaux quand Hérodote n'en énumère que 198 : l'historien remarque que l'arrivée inattendue des deux vaisseaux transfuges de Lemnos et de Ténos éleva au chiffre rond de 380 la somme totale de la flotte; mais il ne compte pas ces deux vaisseaux dans l'effectif des alliés, puisque le vaisseau de Lemnos, passé au parti des Grecs depuis Artémision, ne figure pas dans la liste de Salamine. Il s'agit donc bien de 198 vaisseaux. Quelle raison positive a M. Beloch pour douter du détail de ces 198 vaisseaux?

M. Beloch prétend qu' « Hérodote donne toujours et partout des chiffres ronds : 1, 5, 7, 8, 10, 12, 15, 16, 18, et, à partir de 20, il ne donne plus que des multiples de 10 ». En vérité, nous ne voyons pas en quoi les chiffres 7 et 16, par exemple, sont des chiffres plus ronds que les chiffres 6 et 14, qui ne se trouvent pas dans les listes d'Hérodote. Quant aux chiffres supérieurs à 20, ils ne sont pas assez nombreux pour que M. Beloch puisse établir à cet égard une sorte de loi, d'autant moins que la correction de Stein citée plus haut, et acceptée par la plupart des savants, donne pour Égine un contingent de 42 vaisseaux. Et que dire des 127 trières d'Artémision? Il est vrai que M. Beloch suppose en leur faveur une exception : suivant lui, ce chiffre, qui n'est pas un multiple de 10, aurait été cependant puisé par Hérodote à une source autorisée. Mais ne voit-on pas dans quelle contradiction tombe ici M. Beloch? Si Hérodote a pu recueillir de la tradition le chiffre juste de 127, pourquoi n'aurait-il pas su de même que Lacédémone avait fourni 16 vaisseaux à Salamine, et Érétrie 7?

Ce n'est pas tout : si le détail des 380 trières provient chez Hérodote d'une combinaison factice, peut-on en dire autant des *pentécontores*? Non certes, puisque l'auteur ne fait pas même la somme de ces bâtiments, et qu'il n'en tient pas compte dans l'effectif total de la flotte. C'est donc en s'appuyant sur une donnée spéciale qu'Hérodote mentionne les 7 *pentécontores* de la Locride Opontienne à Artémision, les deux *pentécontores* de Céos dans les deux batailles, et le reste. Mais,

s'il a su que Kythnos, par exemple, avait fourni à Salamine 1 *pentécontore*, pourquoi n'aurait-il pas pu savoir en même temps que la même ville avait envoyé 1 trière? Il y a là une objection qui nous paraît très forte contre la théorie de M. Beloch.

Enfin, en admettant que, pour Salamine, la tradition ait fourni à Hérodote un chiffre rond de 400 vaisseaux, comment se fait-il qu'elle n'en ait pas fourni un aussi pour Artémision? Or, à Artémision, nous trouvons un total de 144 vaisseaux en dehors de ceux d'Athènes : d'où l'historien a-t-il tiré ce chiffre, sinon des données particulières à chaque ville?

Ainsi sommes-nous amené logiquement à défendre contre M. Beloch le détail des chiffres d'Hérodote, même sans avoir recours à une raison d'un autre ordre, mais qui nous paraît encore la meilleure : c'est qu'Hérodote n'est pas un historien fantaisiste, et que, s'il a pu se tromper [1], il n'a pas du moins cherché à tromper son lecteur.

Cependant M. Beloch accepte le chiffre approximatif de 200 pour les vaisseaux alliés à Salamine; ce qu'il rejette formellement, c'est le chiffre de 180 trières pour Athènes. Ici encore son raisonnement nous semble défectueux. A Salamine, dit-il, il dut y avoir moins de 127 trières. — M. Beloch oublie que, suivant Hérodote, il y avait déjà 180 vaisseaux athéniens à Artémision; c'est donc « moins de 180 » qu'il aurait dû dire. Mais, de plus, est-il juste d'affirmer que la flotte athénienne avait dû diminuer? Il ne nous paraît pas impossible que les vaisseaux endommagés à Artémision aient été réparés aussitôt; quelques-uns, tout à fait perdus, avaient pu être remplacés.

Il est vrai que M. Beloch, en diminuant ainsi l'effectif d'Athènes à Salamine, tend à se rapprocher du chiffre donné par Ctésias, 110 trières [2] : ce chiffre lui semble fort admissible en lui-même, et, en outre, combiné avec celui de 200 pour les trières alliées, il donne une somme de 310 vaisseaux, qui est justement celle que rapporte Eschyle [3].

1. On peut se demander, par exemple, si, pour le contingent de Naxos, c'est Hérodote qui a raison quand il parle de 4 vaisseaux (VIII, 48), ou Hellanicus qui en comptait 6 (d'après Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 29). Le fait même qu'Hellanicus fixait, lui aussi, un chiffre, prouve qu'on pouvait avoir au v[e] siècle des données précises sur ce point. La chicane que Plutarque cherche à Hérodote au sujet de ce contingent de Naxos est tout à fait dépourvue de sens et de valeur.
2. Ctésias, *Persica*, 26.
3. Eschyle, *Perses*, v. 339.

Ainsi non seulement M. Beloch préfère le témoignage d'Eschyle à celui d'Hérodote; mais il précise même la donnée d'Eschyle, en supposant que, dans ce nombre de 310 vaisseaux, Athènes en avait 110 et les alliés 200.

Examinons d'abord ce second point, qui est nouveau. En lui-même, le chiffre donné par Ctésias est sans valeur; car, dans le même passage, Ctésias parle d'un effectif de 700 vaisseaux grecs [1]. Quant au rapport des forces navales d'Athènes avec celles des autres villes, il nous paraît également inacceptable. En effet, l'orateur athénien que fait parler Thucydide rappelle que sa ville a fourni à Salamine un peu moins des deux tiers de la flotte, ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν [2]. Même en admettant une légère exagération de la part de l'orateur, peut-on penser que l'historien aurait parlé des 2/3, si en réalité la flotte athénienne n'eût fourni qu'un tiers du contingent total? Le texte de Thucydide donne lieu malheureusement à un doute : la leçon des meilleurs manuscrits est : ναῦς μέν γε ἐς τὰς τετρακοσίας ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν; mais quelques manuscrits inférieurs et de bons éditeurs, comme Stahl, donnent ἐς τὰς τριακοσίας. Le premier de ces deux textes se rapproche beaucoup du témoignage d'Hérodote, le second de celui d'Eschyle; mais, dans l'une et dans l'autre leçon, la supériorité du contingent athénien sur l'ensemble de tous les contingents alliés est telle que le rapport établi par M. Beloch ne saurait être accepté.

Reste le témoignage d'Eschyle. Remarquons d'abord que la leçon de Thucydide ne doit pas être considérée comme de nature à confirmer ce témoignage. Car c'est bien plutôt la leçon des meilleurs manuscrits (τετρακοσίας) qui pourrait avoir une valeur toute contraire. Mais ne tirons aucun parti d'un texte contesté. En lui-même, le chiffre fourni par Eschyle présente-t-il les mêmes garanties que celui d'Hérodote? Nullement. M. Beloch laisse entendre qu'Eschyle a pu être bien informé, en sa qualité de témoin oculaire : mais est-ce que, dans certaines circonstances, un témoin oculaire s'occupe à compter les vaisseaux d'une flotte? Il n'en sait pas plus que ce que tout le monde en dit. Hérodote, au contraire, a fait des recherches à ce sujet, et il a trouvé des chiffres précis. Or, entre la tradition rapportée par Eschyle et celle qu'a recueillie Hérodote, laquelle a par elle-même le plus de vraisemblance? La question nous paraît se résoudre sans peine :

1. Ctésias, *Persica*, 26.
2. Thucydide, I, 74, § 1.

Eschyle, dans l'enthousiasme de la victoire, a parlé comme ceux qui, exaltant le mérite des Grecs, diminuaient le nombre de leurs vaisseaux; Hérodote, réagissant contre cette tendance, a rétabli la vérité telle qu'il a cru la trouver dans le souvenir des hommes, et en la rétablissant, il a rendu, non pas plus glorieuse, mais plus vraisemblable la victoire des Grecs. Eschyle, poète, et faisant parler le messager barbare, n'a pas visé absolument à l'exactitude; Hérodote, historien impartial, y a visé, et, autant que nous pouvons en juger, il a atteint son but.

Pendant que cette flotte de 400 vaisseaux environ se rassemblait à Salamine, de graves résolutions étaient prises à Athènes.

Menacée d'une invasion immédiate, l'Attique tout entière devait être évacuée : en quelques jours il fallait embarquer sur la flotte toute la population valide, et transporter ailleurs dans des barques, sur des bâtiments de toutes sortes, les vieillards, les femmes et les enfants. Hérodote est d'une brièveté surprenante sur cette évacuation de l'Attique, qui dut être alors un événement si grave, et qui laissa un souvenir si profondément gravé dans la mémoire des Athéniens; il signale seulement la proclamation faite au peuple, d'avoir à sauver au plus tôt ses biens les plus précieux, et il ajoute que les Athéniens répondirent d'autant plus vivement à cet appel, que dans cette circonstance ils croyaient obéir à l'oracle de Delphes et aux ordres mêmes de leurs divinités tutélaires : la disparition du serpent sacré de l'Acropole fut pour eux la marque la plus sûre de cette volonté formelle des dieux (VIII, 41).

Ce qui peut étonner dans ce récit, c'est le silence d'Hérodote, non pas sur une foule d'anecdotes comme celles que rapporte Plutarque, et comme il dut s'en produire beaucoup d'autres à la suite de cette singulière émigration, mais sur deux points qui paraissent plus importants : d'abord, le décret de rappel des exilés et l'amnistie accordée aux Athéniens frappés d'*atimie*; puis le secours de 8 drachmes donné par l'Aréopage aux soldats de la flotte.

Duncker croit qu'Hérodote n'a pas mentionné le rappel des exilés parce qu'il tenait ses informations des Alcméonides, et que cette famille laissait à dessein dans l'ombre l'ostracisme d'Aristide [1]. Mais, puisqu'Hérodote, un peu plus loin, parle du retour d'Aristide (ἀνὴρ

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 265, note 1.

Ἀθηναῖος ἐξωστρακισμένος ὑπὸ τοῦ δήμου) (VIII, 79), c'est qu'il ne songeait pas à dissimuler l'exil de son héros : la tradition alcméonide avait tout intérêt à mettre en lumière la condamnation injuste dont Aristide avait été victime. En réalité, Hérodote a ignoré le décret de rappel, comme tant d'autres mesures politiques qui n'ont pas échappé à l'esprit investigateur d'Aristote [1]. Quant à l'amnistie, dont parle seul Andocide, elle ne se présente pas chez cet orateur avec un caractère suffisant d'authenticité; car, dans le même passage, Andocide parle d'une amnistie votée avant Marathon, et de temples brûlés, de maisons et de murs en ruines [2]. Un auteur qui confond à ce point la première et la seconde guerre médique ne peut guère passer pour un témoin digne de foi.

L'intervention de l'Aréopage dans cette circonstance est, au contraire, attestée par Aristote, dans la *Constitution d'Athènes* [3] et dans un passage de la *Politique* [4]. Il est vrai qu'on peut encore se demander l'objet et le sens de cette intervention. S'agissait-il, comme le pense Duncker [5], de décider les citoyens pauvres à quitter la ville en leur fournissant de quoi vivre pour quelques jours? Ou plutôt ce secours de 8 drachmes n'était-il destiné qu'aux combattants? Quoi qu'il en soit, l'initiative généreuse de l'Aréopage semble un fait prouvé, et on a le droit de se demander pourquoi Hérodote n'en parle pas. Ce silence n'est explicable, suivant nous, que d'une seule manière : depuis que la réforme d'Éphialte avait réduit l'influence politique de l'Aréopage, la tradition populaire devait laisser de côté les grands services rendus jadis à l'État par un corps politique que la démocratie avait annulé. Si notre explication est vraie, il faut admettre qu'Hérodote n'a pas puisé ici à une source purement aristocratique, comme quelques auteurs l'ont pensé. D'autre part, cette ignorance de l'historien pourrait faire croire que le monument de l'Acropole, destiné à rappeler le rôle de l'Aréopage, n'était pas encore élevé de son temps [6].

1. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 22, nous donne le nom de l'archonte sous lequel fut rendu le décret, Hypséchidès. Cet archonte, jusqu'ici inconnu, fut certainement en fonction pendant l'année civile 481-480, avant l'archonte Calliadès.
2. Andocide, *Sur les Mystères*. 107-108.
3. Aristote, *Constitution d'Athènes*, 23.
4. Id., *Politique*, p. 1304 *a*, l. 17 et suiv.
5. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 264.
6. C'était, suivant Pausanias (I, 24, § 2), un taureau d'airain, placé près de

La sobriété d'Hérodote dans le récit de l'évacuation de l'Attique nous paraît donc répondre à la rapidité des événements : sous la menace d'une attaque immédiate, le mouvement d'émigration avait commencé peut-être avant le retour de Thémistocle et de la flotte à Phalère. La présence et la résolution du général en chef hâtèrent encore les choses, et c'est ainsi que la ville et la campagne purent être évacuées en quelques jours. L'opposition vint surtout des prêtres; mais leur obstination ne résista pas à la fraude pieuse dont se rendit coupable la prêtresse d'Athéna Polias, inspirée probablement par Thémistocle ou par ses amis (VIII, 41). Plus tard, on raconta toutes sortes d'anecdotes : Cimon avait suspendu le mors de ses chevaux au temple d'Athéna, Thémistocle avait distribué de l'argent à profusion; tout le monde avait émigré, même le chien de Xanthippe; les enfants envoyés à Trézène y avaient trouvé l'accueil le plus bienveillant, et jusqu'à des maîtres d'école gratuits [1] ! Si quelques-uns de ces récits avaient déjà cours au ve siècle, Hérodote n'y a pas cru, ou il n'a pas jugé à propos de les reproduire. Pour lui, l'intérêt de l'histoire était dès lors concentré à Salamine; Athènes était tout entière sur la flotte.

Toutefois quelques prêtres et quelques pauvres gens, restés sur l'Acropole, s'y défendirent avec héroïsme jusqu'à la mort. La prise et l'incendie de la ville et des temples marquent dans l'histoire générale de la guerre un moment solennel, que l'historien signale par une indication chronologique : Xerxès avait mis trois mois à venir de l'Hellespont jusqu'à Athènes, et c'est sous l'archontat de Calliadès qu'il s'empara de la ville abandonnée (VIII, 51). Des calculs qui se fondent sur d'autres indications d'Hérodote permettent de préciser davantage cette date, et de la placer vers le milieu du mois de septembre de l'année 480 [2].

Que l'Acropole ait été alors la proie des flammes; que Xerxès ait vengé l'incendie de Sardes en mettant le feu aux temples les plus

l'enceinte d'Athéna Ergané. Le périégète ignorait l'origine et le sens de cette offrande ; M. E. Curtius a proposé d'y voir un monument élevé par l'Aréopage en souvenir du rôle joué par cette assemblée dans la seconde guerre médique, et d'interpréter cette offrande comme celle des Carystiens et des Platéens à Delphes, c'est-à-dire comme un symbole de la liberté rendue aux Grecs pour cultiver leurs champs après la défaite des barbares (Curtius, *Weihgeschenke der Griechen nach der Perserkriegen*, dans les *Nachrichten der Gött. Gesellsch. der Wissensch.*, 1861, p. 372).

1. Plutarque, *Thémistocle*, 10.

2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 167, note 1.

augustes, c'est ce qu'attestent, avec Hérodote, tous les historiens anciens; c'est ce que proclament aujourd'hui, grâce à des fouilles récentes, les restes mutilés des statues admirables qui remplissaient, avant l'invasion médique, les vieux sanctuaires de l'Acropole. Mais la résistance des Athéniens, telle que la rapporte Hérodote, a paru suspecte à M. Wecklein, qui préfère sur ce point le témoignage de Ctésias.

Suivant Hérodote, les trésoriers de la déesse et les autres citoyens enfermés dans l'Acropole s'y barricadèrent derrière des palissades et des *murailles de bois*, conformément à l'oracle. Puis, comme les Perses, postés sur la colline de l'Aréopage, cherchaient à incendier ces palissades en enveloppant leurs flèches d'étoupe et en y mettant le feu, les Athéniens entreprirent de se défendre en écrasant les assaillants sous le poids de rochers qu'ils faisaient rouler du haut de la montagne. Pendant assez longtemps (ἐπὶ χρόνον συχνόν, VIII, 52), Xerxès ne sut que faire pour venir à bout de cette résistance. Mais enfin une fissure qui s'ouvre dans la paroi nord de l'Acropole, près du sanctuaire d'Aglaure, permit à quelques Perses de se glisser dans l'enceinte de la citadelle; ils s'empressèrent d'aller ouvrir, de l'intérieur, les portes qui en fermaient l'entrée à l'ouest, et dès lors les défenseurs de la place se précipitèrent du haut du rocher, ou bien, se réfugiant dans le temple, y furent massacrés par les barbares. Après quoi, l'Acropole entière fut pillée et livrée aux flammes.

Ctésias, d'après le résumé que nous devons à Photius, racontait l'affaire autrement [1] : après la prise de la ville, quelques citoyens se défendirent dans l'Acropole; mais enfin, ces combattants mêmes s'étant enfuis pendant la nuit, Xerxès s'empara de l'Acropole et l'incendia.

M. Wecklein oppose au récit d'Hérodote l'observation suivante : les Athéniens qui tenaient pour l'interprétation littérale de l'oracle durent se décourager, lorsqu'ils virent que leur *muraille de bois* ne pouvait plus les défendre; c'est alors qu'ils se décidèrent à s'enfuir par le sentier écarté qui devait leur être connu. Ainsi les choses durent se passer comme les raconte Ctésias, d'une manière moins héroïque, mais plus naturelle.

M. Wecklein nous paraît ici exagérer l'importance que les Athé-

1. CTÉSIAS, *Persica*, 26.

niens pouvaient attacher aux mots célèbres de l'oracle, τεῖχος ξύλινον. Ce qui dut surtout retenir les prêtres auprès des sanctuaires de la déesse, c'est bien plutôt le sentiment d'un devoir religieux : ils ne devaient pas abandonner les temples dont ils avaient la garde, il valait mieux mourir près des autels, que de les livrer à l'ennemi sans résistance. D'autre part, la fuite, dont parle Ctésias, était-elle possible, même la nuit, alors que l'armée perse, déjà campée depuis quelque temps dans la ville, pouvait facilement établir un cordon ininterrompu de troupes autour de l'Acropole?

Ainsi le dévouement héroïque des Athéniens nous semble plus probable que leur naïve confiance dans la promesse de l'oracle, et que leur fuite honteuse après un aussi généreux effort. Toutefois la longue résistance de ces prêtres et de ces vieillards derrière de si faibles murailles ne laisse pas que d'être fort extraordinaire, surtout si on la prolonge, pour concilier entre elles les données d'Hérodote, pendant plus de deux semaines[1]. Mais, suivant nous, l'historien lui-même nous fournit un moyen d'expliquer le long intervalle de temps qui sépare l'arrivée de Xerxès à Athènes de l'incendie de l'Acropole : c'est quand il nous parle des pourparlers entamés par les Pisistratides avec les assiégés (VIII, 52). Cette circonstance donne à penser que le Grand Roi tenait moins à forcer l'Acropole qu'à décider les Athéniens à un accommodement. C'est seulement après l'échec de ces négociations qu'eut lieu l'assaut décisif. M. de Gobineau, s'attachant à ce point du récit, insinue que l'héroïsme des pauvres Athéniens enfermés dans l'Acropole n'a pas eu d'autre cause que leur haine des Pisistratides[2]. D'après le même auteur, n'est-ce pas déjà la haine d'Hippias qui avait fait vaincre les Athéniens à Marathon?

Le lendemain du jour où l'Acropole avait brûlé, Xerxès, dit Hérodote, y fit célébrer un sacrifice par les Athéniens exilés qui l'accompagnaient. C'est alors qu'un prodige inouï vint faire éclater aux yeux de tous la protection toute-puissante d'Athéna : l'olivier sacré du temple d'Erechthée avait dans la nuit poussé une tige nouvelle haute d'une coudée. L'anecdote est rapportée par Hérodote avec le soin qu'il met à recueillir ces pieuses légendes, mais aussi avec une réserve qui ne laisse guère de doute sur le fond de sa pensée (VIII, 54-55).

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 167, note 1.
2. Gobineau (de), *Histoire des Perses*, t. II, p. 205.

III

La veille de la bataille. — Délibération dans le camp des Grecs. — La flotte perse à Phalère. — Message de Thémistocle à Xerxès. — La flotte grecque cernée à Salamine.

Tant que l'Acropole n'était pas au pouvoir des Perses, le Grand Roi ne pouvait guère songer à attaquer la flotte de Salamine. Aussi la résistance désespérée de quelques braves servit-elle du moins à donner aux Grecs un peu de répit. Dans le même temps, il est vrai, la flotte perse, mouillée à Phalère[1], eut le loisir, elle aussi, de réparer ses avaries et de prendre quelque repos. De part et d'autre on se tint sur ses gardes, en attendant la prise de l'Acropole. Mais, quand ce moment fut venu, les flammes qui s'élevèrent de la ville en feu durent être pour les Grecs le signal d'une bataille prochaine. Maître d'Athènes, Xerxès voulut en finir au plus tôt : deux jours après, il était vaincu à Salamine.

Ces préliminaires de la bataille sont résumés par Hérodote en quelques scènes dramatiques qui altèrent un peu la physionomie véritable des événements. A prendre à la lettre son témoignage, c'est dans le même conseil de guerre, tenu à Salamine par Eurybiade, que les généraux grecs apprennent l'arrivée du barbare en Attique (ἥκειν τὸν βάρβαρον ἐς τὴν Ἀττικήν, VIII, 50) et la prise de l'Acropole (ὡς ἔσχε τὰ περὶ τὴν Ἀθηναίων ἀκρόπολιν, VIII, 56), et, de même, c'est aussitôt après avoir mouillé à Phalère que les chefs de la flotte perse sont invités par Xerxès à délibérer sur l'opportunité d'une bataille. L'historien a rapproché ainsi des faits séparés les uns des autres par plusieurs journées d'intervalle. Le fait de la résistance prolongée de l'Acropole permet de rétablir entre ces événements une chronologie plus vraisemblable. Avant de livrer bataille à Salamine, les deux flottes ont eu le temps l'une et l'autre de se reconnaître et de se préparer au combat.

Mais, en attendant que Xerxès fût libre de commencer l'attaque, les généraux de la flotte grecque n'étaient pas encore décidés à se battre dans cet endroit même. La majorité, composée des chefs pélo-

1. Elle arriva à peu près en même temps que Xerxès en Attique: cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 166, note 4.

ponnésiens, inclinait même à se retirer vers l'Isthme, où était déjà l'armée de terre, et cette opinion paraissait devoir l'emporter, lorsque vint le moment décisif de prendre un parti. C'était vers la fin de la journée : en apprenant le désastre de l'Acropole, quelques-uns des chefs, sans attendre qu'une résolution fût votée par le conseil, gagnèrent à la hâte leurs vaisseaux, et se disposèrent à appareiller au plus tôt. Les autres, prenant le temps de délibérer, décidèrent qu'ils livreraient bataille près de l'Isthme. Le lendemain matin, cependant, tout était changé dans le camp des Grecs, et le soleil levant éclairait une flotte activement occupée aux préparatifs du combat. Que s'était-il donc passé pendant la nuit?

On connaît le récit d'Hérodote (VIII, 56-63) : Thémistocle, conseillé par son vieil ami Mnésiphile, était allé trouver Eurybiade, et avait obtenu de lui que le conseil des généraux fût de nouveau convoqué. Là Thémistocle avait soutenu quelque temps avec Adeimantos de Corinthe une discussion des plus vives; mais enfin Eurybiade convaincu avait décidé que la flotte grecque attendrait l'ennemi dans le détroit même de Salamine.

La mise en œuvre de cette scène célèbre appartient sans aucun doute à l'historien : quand il rapporte en style direct le discours de Mnésiphile à Thémistocle, et surtout quand il retrace toute la discussion entre les généraux d'Athènes, de Sparte et de Corinthe, Hérodote assurément fait preuve d'imagination. Non seulement la forme des discours est de lui, mais encore la plupart des raisons invoquées pour retenir Eurybiade à Salamine sont de telle nature, qu'il était facile à l'historien, à défaut de données exactes, de les inventer, sans courir le risque de se tromper beaucoup : à Salamine, la flotte perse ne pouvait pas se déployer comme à l'Isthme; en cas de victoire, on sauvait, avec tout le Péloponnèse, des villes comme Mégare, Egine et Salamine.

Mais, d'une manière générale, on peut être sûr qu'Hérodote n'a pas imaginé de toutes pièces un pareil récit, et, en outre, quelques traits particuliers ont un caractère de précision tel, qu'il est nécessaire de les attribuer à une tradition bien établie : telle est la menace que fait Thémistocle, en finissant son discours, de se retirer avec toute la flotte athénienne et de gagner Siris en Italie (VIII, 62). Que vaut donc ici la tradition suivie par Hérodote, et dont les traits principaux peuvent se réduire à trois : le conseil de Mnésiphile à Thémistocle, le

dialogue entre Thémistocle et Adeimantos, l'allusion de Thémistocle à une émigration lointaine des Athéniens?

M. Wecklein enveloppe dans la même condamnation ces trois données, et au moins pour l'une d'entre elles, le rôle de Mnésiphile, il a trouvé chez presque tous les critiques une approbation sans mélange. Commençons par la dernière, qui est la plus importante.

Suivant M. Wecklein[1], le fait que Thémistocle aurait parlé d'un droit de possession des Athéniens sur la ville de Siris en Italie n'a rien d'historique : ce n'est pas en 480, mais bien 35 ans plus tard, en 445, qu'il fut question à Athènes des droits que la république revendiquait sur cette partie de la Grande Grèce. Hérodote, qui prit part à la fondation de Thurii, avait des raisons personnelles pour s'intéresser à ces entreprises d'Athènes en Italie, et cet intérêt même est ce qui lui suggéra l'idée de prêter un pareil langage à Thémistocle. — Cette objection n'aurait de valeur que si le mouvement d'émigration ou d'expansion coloniale qui porta les Athéniens à Thurii avait pris naissance seulement au milieu du ve siècle. Mais il est prouvé, au contraire, que l'idée des expéditions lointaines et des émigrations vers l'Occident n'avait été pour ainsi dire jamais abandonnée depuis le temps des premières colonisations grecques. C'est particulièrement à Delphes que ces idées avaient cours, et l'un des Sept Sages avait exprimé sans doute l'opinion de l'oracle en conseillant aux Ioniens, menacés par Cyrus, de se retirer en Sardaigne (I, 170). Un conseil analogue leur fut donné encore par les Spartiates, en 479, lorsque les Athéniens s'opposèrent à l'évacuation de l'Ionie. Bien plus, à l'égard même d'Athènes, l'un des deux oracles prononcés par Delphes au moment de l'invasion médique nous a paru se rapporter à une pensée analogue : λιπὼν φύγ' ἐς ἔσχατα γαίης δώματα (VII, 140), et nous avons même pu émettre plus haut l'hypothèse, que la *muraille de bois* signifiait, dans l'esprit des prêtres de Delphes, les vaisseaux qui devaient sauver Athènes en lui permettant de se transporter ailleurs. Ainsi, que Thémistocle, fidèle aux avertissements de l'oracle, se soit proposé un moment, ou qu'il ait du moins menacé Eurybiade, de faire servir la flotte à une émigration générale des Athéniens, c'est ce qui ne saurait nous surprendre. Quant aux droits d'Athènes sur Siris, des prophéties (λόγια) pouvaient bien les établir, puisque cette

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 10.

ville était une colonie des Ioniens de Colophon, dont Athènes voulait passer pour la métropole; Thémistocle lui-même pouvait avoir eu quelques visées particulières sur ces régions, s'il est vrai qu'il ait eu des relations directes avec Corcyre, et qu'il ait donné à l'une de ses filles le nom de Sybaris, à l'autre celui d'Italia [1]. Pour toutes ces causes, nous n'avons pas lieu de rejeter sur ce point la tradition que rapporte Hérodote.

Le second point est relatif à la discussion qui s'élève dans le conseil entre Thémistocle et Adeimantos. Nous avons déjà dit plus haut, qu'il ne nous paraissait pas y avoir de raison solide pour croire, avec M. Wecklein, que le personnage d'Adeimantos ne jouait un tel rôle dans la discussion qu'en raison du mal que son fils Aristeus fit longtemps après aux Athéniens [2]. Mais, indépendamment de cette raison générale, M. Wecklein relève dans cette discussion un mot, et des plus importants, qui lui paraît porter la marque d'une date également récente par rapport à la guerre médique : quand Thémistocle riposte en déclarant que la puissance d'Athènes est tout entière dans ses vaisseaux, cette pensée, dit M. Wecklein, pourrait bien appartenir plutôt au temps de Périclès qu'à celui d'Aristide et de la bataille de Platées [3]. Mais quoi? Thémistocle fait-il autre chose que constater un fait, la présence de tous les hommes valides à bord de la flotte, et ce fait a-t-il jamais été plus vrai qu'en l'année 480? La puissance d'une ville ne consiste pas dans ses murailles de pierre, disait déjà Alcée : ses meilleurs remparts, ce sont ses guerriers [4]. Et Eschyle, reprenant une pensée analogue, fait dire au messager qui annonce la victoire de Salamine : « Les dieux sauvent la ville de Pallas!..... Car tant que les hommes sont debout, c'est pour une ville une muraille inébranlable [5]. » Est-ce le vers d'Eschyle qui a donné lieu, dans la tradition et chez Hérodote, au mot de Thémistocle? Nous croirions plutôt que le mot fort naturel de Thémistocle a heureusement suggéré à Eschyle la réponse du messager. Ainsi ce mot serait historique, et non pas forgé par Hérodote d'après les idées d'une autre époque.

Reste l'intervention de Mnésiphile auprès de Thémistocle : voilà,

1. Plutarque, *Thémistocle*, 32.
2. Cf. ci-dessus, p. 363-364.
3. Wecklein, *op. cit.*, p. 65.
4. Alcée, fr. 23 (éd. Bergk) : Ἄνδρες πόληος πύργος ἀρεύϊοι.
5. Eschyle, *Perses*, v. 347-349.

disent ici la plupart des critiques d'Hérodote [1], un exemple de cet esprit de parti qui inspire la tradition rapportée par notre historien. On ne pouvait pas ôter à Thémistocle l'honneur d'avoir vaincu à Salamine; du moins voulait-on qu'il n'eût pas le mérite d'avoir retenu dans le détroit les alliés prêts à se disperser. Le vrai auteur de la victoire, c'était Mnésiphile, et Thémistocle n'avait fait que s'approprier les idées d'un autre. Plutarque signale déjà chez Hérodote cette prétendue injustice à l'égard du héros, et Duncker n'hésite pas à mettre cette injustice sur le compte des Alcméonides.

Distinguons ici, chez Hérodote, le fait même qu'il rapporte, et la manière dont il le rapporte. Et d'abord, le ton du récit contient-il la moindre nuance de défaveur? M. Wecklein signale un mot, que relève également l'éditeur Stein : Thémistocle répète à Eurybiade ce que lui a dit Mnésiphile, πάντα τὰ ἤκουσε Μνησιφίλου, en se l'appropriant, ἑωυτοῦ ποιεύμενος (VIII, 58). Mais est-ce à dire que Thémistocle avait voulu frustrer Mnésiphile de ce qui lui appartenait en propre? Mnésiphile n'avait rien à voir dans le conseil auprès d'Eurybiade, Thémistocle seul pouvait parler en son propre nom, et c'est ce qu'il fit, dit Hérodote, en s'inspirant des réflexions que lui avait suggérées Mnésiphile (ἑωυτοῦ ποιεύμενος), mais aussi (et c'est là ce que ne remarque pas M. Wecklein) en y ajoutant beaucoup d'autres arguments, καὶ ἄλλα πολλὰ προστιθείς. Cette petite phrase change tout à fait le sens du passage : Thémistocle, décidé par Mnésiphile à revenir à la charge auprès d'Eurybiade, n'a pas seulement redit ce que lui avait *soufflé* son vieux maître; c'est bien lui-même qui a fait valoir auprès du général spartiate à la fois les idées de Mnésiphile et les siennes propres. D'ailleurs, le reste de la discussion avec Adeimantos et Eurybiade montre de la part du chef athénien une présence d'esprit, une habileté extraordinaire : tantôt il se contient, il répond à une attaque violente par un trait d'esprit; tantôt il s'emporte et menace. Une telle tradition ne fait-elle pas le plus grand honneur à Thémistocle? Or il est impossible de séparer en deux ce récit, et de supposer que la première partie dérive d'une source hostile à Thémistocle, la seconde d'une source favorable. Les faits qui se passent alors à Salamine forment chez Hérodote un ensemble inséparable : si certains traits y sont manifestement à l'éloge

1. MM. Wecklein, Duncker, Bauer et même Busolt (*Griech. Gesch.*, t. II, p. 119, note 3) sont d'accord sur ce point. C'est d'ailleurs à Plutarque qu'ils empruntent cette critique (*Malignité d'Hérodote*, 37).

du héros, rien n'autorise à chercher ailleurs une intention malveillante.

Considéré en lui-même, le fait de cette intervention est-il donc invraisemblable? On objecte que Thémistocle savait mieux que personne l'intérêt qu'il y avait à combattre dans le détroit; on n'admet pas qu'il ait laissé prendre sans rien dire la résolution de se retirer à l'Isthme; on remarque qu'après la campagne il fut lui-même, et non Mnésiphile, considéré comme le plus habile des Grecs (VIII, 124); enfin on croit voir dans un texte de Thucydide une réponse indirecte à l'anecdote racontée par Hérodote.

Parce qu'Hérodote ne mentionne pas la résistance opposée par Thémistocle aux généraux du Péloponnèse dans le premier conseil de guerre, ce n'est pas une raison pour que le général athénien n'ait rien fait pour y défendre déjà ses idées. La décision une fois prise, il ne pouvait que se retirer avec les autres sur son vaisseau. Mais l'idée de s'adresser de nouveau personnellement à Eurybiade peut lui avoir été suggérée par Mnésiphile, sans qu'on soit en droit de croire qu'il eût auparavant renoncé à tout moyen de retenir les alliés. D'ailleurs, quand, après la campagne, on le déclara le plus habile, c'était là un hommage adressé au général qui avait par la ruse forcé Xerxès à combattre, et qui avait pris une part glorieuse à la bataille : Mnésiphile n'avait aucune prétention à élever dans une pareille circonstance.

Le texte de Thucydide aurait plus de valeur que ces différentes raisons, s'il visait, comme on le dit, le passage d'Hérodote : οἰκείᾳ γὰρ ξυνέσει καὶ οὔτε προμαθὼν ἐς αὐτὴν οὐδὲν οὔτ' ἐπιμαθών [1]. M. Wecklein donne de ce texte une traduction très libre et très inexacte : « Jamais il n'était arrivé que personne dît à Thémistocle avant l'action ce qu'il devait faire, ou après l'action ce qu'il aurait dû faire » [2]. En réalité, Thucydide affirme seulement que le génie naturel de Thémistocle ne devait rien ni à l'étude préalable ni « à cette autre sorte d'étude qui sort de l'expérience, et surtout de l'expérience malheureuse » [3], en d'autres termes, qu'il s'était formé tout seul. L'historien insiste sur ce fait avec force, peut-être pour répondre à une opinion erronée du

1. Thucydide, I, 148. — Cf. ci-dessus, p. 73.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 63, note 14.
3. C'est le commentaire que donne M. A. Croiset dans son édition de Thucydide.

public; mais l'intervention de Mnésiphile avant Salamine n'a qu'un rapport bien éloigné avec la question générale du développement du génie chez Thémistocle, et il est plus probable que Thucydide faisait allusion à une calomnie répandue par Stésimbrotos de Thasos contre Anaxagore, le prétendu maître de Thémistocle [1].

Ainsi tous les arguments formulés contre le récit relatif à Mnésiphile nous semblent peu solides; à plus forte raison, ne saurions-nous approuver l'hypothèse de M. Wecklein, d'après laquelle le nom même de Mnésiphile trahirait un personnage légendaire, une sorte de Mentor, imaginé par une tradition défavorable à Thémistocle. Sans parler de la répugnance que nous inspire en général ce genre de critique, on peut remarquer ici que le même Plutarque qui nie l'intervention de Mnésiphile à Salamine parle ailleurs des leçons de sagesse pratique que Thémistocle avait reçues de cet ancien adepte de la politique de Solon [2]. Ainsi, de différents côtés, Plutarque avait rencontré le nom de Mnésiphile. Le hasard qui donne à ce nom une signification appropriée au rôle de conseiller ne saurait nous faire douter de l'existence même du personnage.

Quoi qu'il en soit, Thémistocle avait eu gain de cause, et désormais la flotte grecque, en attendant l'attaque des Perses, n'avait plus qu'à invoquer les dieux et les héros protecteurs de Salamine. Cette formalité religieuse, exécutée selon les rites traditionnels, avait pour but et pour effet d'assurer la présence et l'intervention efficace des puissances surnaturelles qu'on invoquait. Les Æacides d'Egine n'étaient pas moins intéressés qu'Ajax et Télamon, les héros de Salamine, à la lutte qui allait se livrer : on leur envoya un vaisseau, qui dut le plus tôt possible les ramener dans le camp des Grecs [3]. Il n'est pas douteux que cette cérémonie n'ait suivi, comme l'indique Hérodote, la décision prise par Eurybiade de combattre à Salamine : de la part des Éginètes, c'était, en même temps qu'un acte de piété, un moyen habile d'engager les Péloponnésiens à ne plus abandonner la place.

La mention de ce fait historique paraît avoir amené Hérodote à rappeler dans le même passage deux prodiges, ou plutôt deux phé-

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 306, note 3.
2. Plutarque, *Thémistocle*, 2.
3. Hérodote, VIII, 64. — On croit généralement que cette mission avait pour but d'aller chercher les statues des Æacides. C'est là une erreur : les Grecs s'imaginaient que les dieux ou les héros ainsi invoqués assistaient vraiment, en personne, à la bataille où on les conviait. Cf. Stein, note au liv. V, ch. 75.

nomènes naturels interprétés comme des prodiges par la piété populaire : le tremblement de terre qui se produisit, dit-on, au lever du soleil (VIII, 64), et le nuage de poussière qui s'éleva d'Eleusis vers le soir dans la direction des vaisseaux mouillés à Salamine (VIII, 65). Cette tradition pieuse, attestée par l'Athénien Dicæos, ne peut avoir pris naissance que si la fête éleusinienne d'Iacchos avait dû être célébrée dans le temps qui précéda la bataille, alors que l'Attique était abandonnée de ses habitants, et les Perses campés dans la plaine de Thria. Mais les calculs qui se fondent sur la place donnée par Hérodote à cet épisode, pour établir que la bataille eut lieu juste le lendemain du 20 Boédromion, manquent d'une base solide. Le récit de Dicæos est cité par Hérodote comme un exemple de la protection surnaturelle accordée par les divinités d'Eleusis à la flotte d'Athènes, et c'est peut-être à ce titre seul qu'il est rattaché à l'invocation adressée aux Æacides[1].

Cependant la flotte perse, arrivée à Phalère à peu près en même temps que le Roi pénétrait en Attique, s'était tenue depuis lors dans la rade et sur la côte, à quelque distance de la flotte grecque. La prise de l'Acropole permit enfin à Xerxès d'achever sur mer (il l'espérait du moins) la victoire que ses troupes de terre venaient de remporter. Il se rendit dès le lendemain à Phalère, et y décida que le soir même commenceraient les manœuvres destinées à envelopper les Grecs. Hérodote donne à ce propos une évaluation de la flotte perse (VIII, 66), et le récit d'une délibération à laquelle prirent part les principaux chefs de l'armée barbare (VIII, 67-69).

Le compte que fait Hérodote repose, il l'avoue lui-même, sur une simple conjecture, et nous n'insisterons pas sur l'invraisemblance de ce calcul : prétendre que les contingents nouveaux fournis par les villes de l'Archipel, comme Carystos, Andros, Ténos, compensaient en quelque sorte les pertes subies dans les tempêtes du cap Sépias et de l'Eubée, ainsi que dans les combats d'Artémision, c'est une exagération manifeste. Elle ne s'explique que par le rapprochement d'un calcul analogue appliqué à l'armée de terre : sur ce point Hérodote a raison de penser que les Maliens, les Doriens, les Locriens et les Béotiens pouvaient amplement remplacer les guerriers perses morts aux Thermopyles.

1. M. Busolt (*Griech. Gesch.*, t. II, p. 174, note 3) place la bataille environ sept ou huit jours après la date du 20 Boédromion.

Il n'en était pas de même pour la flotte, et l'erreur d'Hérodote emprunte quelque gravité à ce fait, qu'elle aboutit à doubler peut-être le chiffre réel des forces perses engagées à Salamine. Mais n'oublions pas qu'ici Hérodote nous donne son appréciation personnelle (ὡς μὲν ἐμοὶ δοκέειν), de sorte que, s'il cède lui-même à une illusion patriotique en grossissant la flotte ennemie, du moins l'autorité de ses sources n'en est pas atteinte : en réalité, le nombre des vaisseaux perses à Salamine est inconnu, et les calculs des historiens postérieurs à Hérodote ne reposent que sur des probabilités [1].

A plus forte raison Hérodote n'a-t-il pu avoir que des indications vagues sur la délibération des chefs perses à Phalère. Plutarque signale avec esprit l'invraisemblance des prédictions que l'historien met dans la bouche de la reine Artémise [2]. Duncker relève dans le même discours des mots qui détonnent : alors qu'un bon tiers de l'équipage de la flotte perse se composait de Grecs, il ne convenait pas à Artémise de dire à Xerxès en parlant des soldats de Salamine : « Ces hommes sont autant supérieurs aux tiens que des hommes le sont à des femmes [3]. » M. Wecklein signale en outre des imitations ou des réminiscences d'Eschyle [4]. Toutes ces remarques sont justes, et il ne paraît pas douteux que le rôle d'Artémise, esquissé à grands traits dans une tradition locale, n'ait été développé avec complaisance par le citoyen d'Halicarnasse, resté fidèle au souvenir de ses anciens maîtres. Mais faut-il aller jusqu'à nier le fait même de la délibération où Hérodote introduit les sages conseils d'Artémise? Il ne suffit pas de faire observer que l'usage d'une délibération de ce genre convient mieux à une armée démocratique qu'à l'armée d'un tyran comme Xerxès. Il faudrait prouver encore que la chose est sans exemple, et de plus expliquer certains traits qui semblent dénoter une origine orientale. Or, bien qu'il fût maître de décider selon son bon plaisir, Xerxès, nous l'avons vu, a consulté, au début de la guerre, les grands de son empire, et ici cette consultation a un caractère tout particulier : les rois et les chefs prennent place successivement auprès du Grand Roi, suivant le rang qui leur est assigné, et c'est Mardonius, non le Roi, qui va demander à chacun son avis

1. C'est par hypothèse qu'Ephore évaluait à 200 le nombre des vaisseaux perses détruits à Salamine (Diodore de Sicile, XI, 19, § 3).
2. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 38, § 2.
3. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 279.
4. Hérodote, VIII, 68 γ, et Eschyle, *Perses*, v. 728.

(VIII, 67). Cette hiérarchie est trop conforme aux mœurs orientales, pour qu'on puisse voir là une fantaisie de l'historien grec.

Quelle que fût d'ailleurs l'opinion de son conseil, Xerxès était résolu à combattre, et, ce jour-là même dans la soirée, il donna ses ordres pour que la flotte se portât dans la direction de Salamine : en même temps une partie de l'armée de terre opérait un mouvement analogue vers le Péloponnèse (VIII, 70).

La bataille allait donc se livrer le lendemain. Mais encore fallait-il que les Grecs restassent à Salamine. C'est ce qui faillit ne pas arriver. On sait la ruse qu'employa Thémistocle pour forcer au combat les alliés qui de nouveau projetaient de se retirer. Vers le soir, il envoie Sicinnos, le maître de ses enfants, au camp des Perses avec un message secret pour le Grand Roi : « Les chefs du Péloponnèse songent à s'enfuir; Xerxès n'a qu'à les envelopper pour remporter une victoire éclatante (VIII, 75) ». La ruse réussit, et, lorsque Adeimantos et les autres Péloponnésiens veulent se retirer, il est trop tard : Aristide, arrivé à grand'peine d'Egine à travers les lignes ennemies, annonce que la flotte est cernée. Une trière de Ténos, qui passe alors aux Grecs, apporte la même nouvelle.

La vérité de ce récit n'a jamais été contestée par personne : Eschyle célèbre la ruse heureuse de Thémistocle; c'est par une allusion à ce message fatal que s'ouvre dans les *Perses* le magnifique récit de la bataille de Salamine [1]. Un seul point sépare ici les deux auteurs : dans Eschyle, le stratagème de Thémistocle est ce qui détermine Xerxès à l'attaque; dans Hérodote, il a seulement pour effet de décider le Grand Roi, qui déjà faisait ses préparatifs de combat, à envelopper la flotte grecque de toutes parts. Entre ces deux versions, la seconde est sans contredit la meilleure; car l'effroi soudain qui s'empare des Grecs, après qu'ils avaient résolu la veille de se maintenir à Salamine, ne s'explique bien que par un mouvement en avant de la flotte et de l'armée barbares.

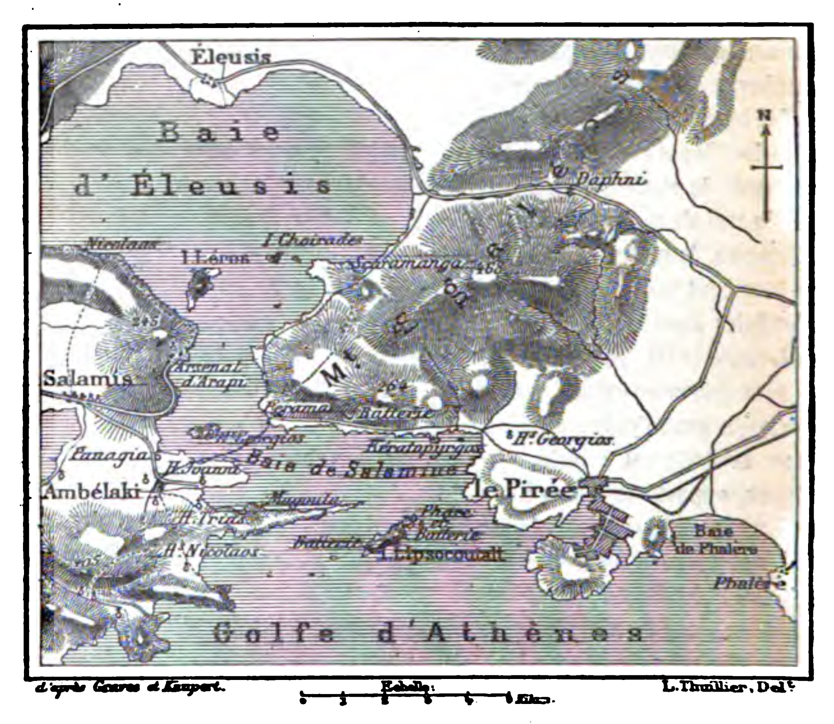
Quel est donc, après le message de Thémistocle, le plan d'attaque de Xerxès? Quelles sont pendant la nuit les manœuvres de la flotte perse? Eschyle décrit ces manœuvres en quelques vers, Hérodote dans un chapitre plus développé; mais l'interprétation de ces deux textes ne laisse pas que d'embarrasser la critique [2].

1. Eschyle, *Perses*, v. 355-356.
2. Cf. ci-joint, p. 410, la carte de la baie de Salamine (état actuel).

Examinons d'abord le passage d'Hérodote (VIII, 76).

L'historien indique assez nettement deux opérations différentes : 1° la descente de nombreux soldats perses dans l'îlot de Psyttalie ; 2° le mouvement que fait la flotte pour cerner les Grecs. La première





LA BAIE DE SALAMINE (état actuel).

de ces opérations est distinguée de l'autre par la formule τοῦτο μέν... τοῦτο δέ..... Puis, à son tour, le mouvement de la flotte comprend deux opérations, distinguées aussi l'une de l'autre par les particules μέν et δέ : ἀνῆγον μὲν τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα, ἀνῆγον δὲ οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι. A la seconde de ces opérations se rattache la manœuvre désignée dans la proposition suivante : κατεῖχόν τε μέχρι Μουνυχίης πάντα τὸν πορθμὸν τῇσι νηυσί.

L'occupation de Psyttalie, également attestée par Eschyle, ne soulève aucune difficulté[1].

1. Cf. la description que nous avons donnée de cet ilot dans notre *Rapport sur une mission scientifique en Grèce*, p. 32-34.

Quant aux manœuvres de la flotte, elles se décomposent en deux mouvements : l'un est un mouvement tournant (κυκλούμενοι) de l'aile occidentale dans la direction de Salamine; l'autre a pour effet de barrer tout le passage entre Salamine et Munychie. La seconde de ces opérations nous sert à comprendre la première : puisque les vaisseaux rangés près de Kéos et de Kynosoura forment une ligne qui s'appuie sur la côte attique de Munychie, et qui ferme au sud toute issue à la flotte grecque, c'est que le mouvement tournant de l'aile occidentale a pour but de fermer au nord-ouest l'autre passage. De cette manière, comme le dit formellement Hérodote, les Grecs ne devaient avoir aucun moyen de s'enfuir : τῶνδε εἵνεκα ἀνῆγον τὰς νέας ἵνα δὴ τοῖσι Ἕλλησι μηδὲ φυγεῖν ἐξῇ. Il est vrai que les noms de Kéos et de Kynosoura ne peuvent être attribués avec certitude à tel ou tel point de la côte de Salamine : mais la direction des vaisseaux rangés de ce côté (οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι) n'est pas douteuse : la flotte perse, en cet endroit, forme comme un pont entre le rivage de l'île et celui de l'Attique. C'est là l'aile qu'Hérodote ailleurs désigne par ces mots : οὗτοι εἶχον τὸ πρὸς τὴν ἠῶ τε καὶ τὸν Πειραιέα, pour la distinguer de celle qui est tournée du côté d'Eleusis et de l'ouest : οὗτοι εἶχον τὸ πρὸς Ἐλευσῖνός τε καὶ ἑσπέρης κέρας (VIII, 85). En d'autres termes, quand, au chapitre 76, Hérodote parle de l'aile occidentale (ἀνῆγον τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας), il entend les vaisseaux qui devaient, pendant la bataille, occuper l'aile droite à l'ouest, et dans le même passage les mots οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι s'appliquent aux vaisseaux qui devaient prendre position de ce côté, sans doute près de la langue de terre qui s'avance, à l'est de Salamine, vers Psyttalie.

Telle est la double manœuvre que décrit Hérodote : si cette description offre quelque obscurité, c'est que l'historien, préoccupé avant tout de justifier l'oracle relatif à la position des Perses entre Munychie et Kynosoura, a beaucoup moins insisté sur le mouvement de l'autre aile, bien que ce mouvement fût en réalité le plus important. Pour intercepter le passage au sud, les Perses n'avaient qu'à s'avancer directement de Munychie vers Salamine, en s'appuyant sur Psyttalie; pour atteindre au contraire l'autre passage, ils devaient se glisser le long de la côte de l'Attique, échapper à l'attention des Grecs, et tourner la flotte ennemie du côté d'Eleusis. On peut trouver que l'historien n'a pas suffisamment expliqué cette manœuvre hardie; mais on ne peut nier qu'il ne l'ait pourtant indiquée.

La plupart des historiens modernes, Grote, Curtius, Duncker, Busolt, acceptent le témoignage d'Hérodote, tel que nous venons de l'exposer. D'autres, comme M. Lolling, présentent des objections de détail; quelques-uns rejettent entièrement ce récit, ou le corrigent pour l'adapter à une tout autre conception de la bataille.

M. Lolling [1] fait porter seulement sa critique sur l'interprétation des mots οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν. Suivant nous, ces deux noms, réunis l'un à l'autre par les particules τε..... καί, désignent une seule et même partie de la côte de Salamine : l'origine de cette double dénomination nous échappe; mais on pourrait en citer d'autres exemples [2]. M. Lolling croit, au contraire, que ces mots s'appliquent aux deux points extrêmes du demi-cercle que forme la flotte perse autour des Grecs, et il suppose que le nom de Κέος doit être corrigé en Λέρος. Léros est une petite île qui se trouve au nord-ouest du détroit de Salamine à l'entrée de la baie d'Eleusis. Ainsi corrigée, la phrase d'Hérodote doit se lire de la manière suivante : ἀνῆγον μὲν τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα (ἀνῆγον δὲ οἱ ἀμφὶ τὴν Λέρον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι), κατεῖχόν τε μέχρι Μουνυχίης πάντα τὸν πορθμὸν τῇσι νηυσί. Ce qui veut dire : « Ils firent avancer l'aile occidentale formée en demi-cercle dans la direction de Salamine, et (comme ils avaient fait prendre la mer à la fois aux vaisseaux rangés à Léros et à ceux qui étaient près de Kynosoura) ils occupèrent d'autre part avec leur flotte tout le passage jusqu'à Munychie. » A cette explication nous paraît s'opposer : 1° une raison grammaticale; 2° une raison tirée de la marche générale de la bataille. D'abord, la construction de la phrase devient tout à fait irrégulière, si l'on oppose ἀνῆγον μέν à κατεῖχόν τε, et de plus la parenthèse se trouve fort mal à sa place. Ensuite, ce qui est peut-être plus grave, si l'aile occidentale de la flotte perse se trouve déjà à Léros, et l'autre à Kynosoura, avant le mouvement ordonné par Xerxès, alors la flotte grecque est déjà cernée, et toutes les manœuvres de la nuit sont inutiles. En fait, la flotte perse, mouillée à Phalère, ne s'était pas encore engagée dans le détroit, qu'occupaient les Grecs; elle ne pouvait pas être à Léros. La correction et l'interprétation de M. Lolling ne nous semblent donc en aucune façon justifiées.

1. Lolling (H. G.), *Die Meerenge von Salamis*, dans les *Historische und philologische Aufsätze Ernst Curtius gewidmet*, Berlin, 1884, p. 1-10.

2. Rappelons seulement le double nom de Lacédémone et de Sparte, d'Histiæa et d'Oréos en Eubée.

Les objections de M. Löschke sont plus graves et plus fondamentales [1]. Elles se fondent d'abord sur ce qu'il y a impossibilité, absurdité même, à supposer un mouvement de la flotte perse dans le détroit de Salamine, sans que les Grecs, mouillés à moins de 2 000 mètres, s'aperçussent de rien. A cela s'ajoute qu'Hérodote parle d'une aile occidentale (τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας), alors que cette partie de la flotte perse, en suivant le rivage de l'Attique, gagne sensiblement le nord pour aller fermer aux Grecs la route d'Eleusis. Enfin les termes mêmes dont se sert l'historien, pour expliquer l'intention de Xerxès en occupant Psyttalie, prouvent que, dans l'idée du Roi, l'île devait se trouver entre les deux lignes de bataille. Pour rectifier la description d'Hérodote, M. Löschke se sert à la fois du témoignage d'Eschyle et de celui de Diodore. Diodore expose ainsi la situation des deux partis : les Perses barrent au sud l'entrée du détroit, sans s'y engager, et ils envoient une division de leur flotte autour de Salamine, du côté de Mégare, pour empêcher les Grecs de s'enfuir par là ; les Grecs, de leur côté, se sentant cernés, offrent le combat en présentant une ligne tournée vers le sud, et qui s'appuie, d'une part, à Salamine, de l'autre, à l'Héracleion sur la côte de l'Attique [2]. En lui-même ce témoignage de Diodore n'aurait pas grande valeur, s'il n'était confirmé, suivant M. Löschke, par le texte d'Eschyle. Le poète résume ainsi l'ordre donné par Xerxès à ses généraux :

τάξαι νεῶν στῖφος μὲν ἐν στοίχοις τρισίν,
ἔκπλους φυλάσσειν καὶ πόρους ἁλιρρόθους,
ἄλλας δὲ κύκλῳ νῆσον Αἴαντος πέριξ [3].

D'après ce passage, le gros de la flotte garde au sud les passes que laisse Psyttalie entre l'Attique et Salamine, tandis que d'autres vaisseaux contournent l'île d'Ajax. De plus, dans le récit que fait Eschyle du début de la bataille, les Perses commencent par entendre seulement un bruit de rames, sans rien voir, puis ils découvrent, de la flotte grecque, d'abord l'aile droite, et petit à petit seulement le reste [4]. N'est-ce pas la preuve que cette flotte leur est d'abord cachée par la presqu'île de Kynosoura, et qu'elle vient ensuite se déployer en une

1. Löschke (G.), *Ephoros Studien*, I. *Die Schlacht bei Salamis*, dans *Neue Jahrbücher*, t. CXV (1877), p. 25 et suiv.
2. Diodore de Sicile, XI, 18, § 3.
3. Eschyle, *Perses*, v. 366-368.
4. Id., *ibid.*, v. 398-400.

ligne tournée vers le sud, l'aile droite précédant le centre et l'aile gauche? Fort de ces observations, M. Löschke croit pouvoir rétablir dans Hérodote une description exacte de la bataille : il suffit pour cela de remplacer le mot Ἐλευσῖνος par le mot Σαλαμῖνος dans la phrase suivante : οὗτοι γὰρ (les Phéniciens) εἶχον τὸ πρὸς <Σαλαμῖνός> τε καὶ ἑσπέρης κέρας (VIII, 85). Dès lors l'aile occidentale de la flotte perse. celle où se trouvent les Phéniciens, occupe effectivement l'extrémité occidentale de la ligne qui s'étend, de l'est à l'ouest, entre Munychie et Salamine. C'est cette aile-là que les Perses font avancer tout d'abord, quand ils veulent fermer le détroit; à la suite, dans la même direction, se rangent les autres vaisseaux, jusqu'à ceux des Ioniens, à l'extrémité orientale de la ligne, du côté de l'Attique. Hérodote, en signalant au chapitre 76 les mouvements de la flotte perse, n'a parlé que de cette ligne, oubliant de mentionner l'escadre envoyée du côté de Mégare, et qui ne prit pas part à la bataille [1].

Reprenons en détail ces arguments. Le point de départ de tout le raisonnement est la prétendue impossibilité du mouvement tournant de la flotte perse le long de la côte de l'Attique. Mais n'oublions pas que les vaisseaux grecs devaient être en grande majorité tirés sur le rivage de Salamine, et les équipages à terre; de plus, la distance de 10 stades (1 850 m.) est la plus petite de tout le détroit, tandis que la plus longue partie du parcours, entre le Pirée et la pointe occidentale du Mont Ægaléos, pouvait se faire tout près du rivage, à une distance trois et quatre fois plus grande. Enfin, d'après les calculs très solides de M. Busolt [2], il est certain aujourd'hui que la bataille n'eut pas lieu pendant le temps de la pleine lune, mais bien quelques jours seulement avant la nouvelle lune, c'est-à-dire avant le 2 octobre. Or, dans les derniers jours de septembre, le 27 ou le 28, la lune se levait seulement à minuit 58 minutes ou à 1 h. 55 du matin. Ainsi, à la seconde de ces deux dates surtout, l'obscurité profonde de la nuit. jusqu'à 2 heures du matin, put permettre aux Phéniciens de se glisser lentement le long d'une côte occupée par l'armée de terre de Xerxès.

La désignation donnée par Hérodote à l'escadre phénicienne (τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας) est juste, si l'on considère que, de la pointe du Mont

1. Outre cette correction, M. Löschke est encore obligé de supposer que Diodore se trompe quand il dit que les Athéniens étaient à l'aile gauche des Grecs (XI, 18); car, dans l'hypothèse de M. Löschke, ils devaient être à l'aile droite.

2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 173, note 1.

Ægaléos à Munychie, la flotte perse formait une ligne dirigée très sensiblement de l'ouest à l'est.

Quant au rôle que l'île de Psyttalie devait jouer dans la bataille, le texte d'Hérodote est celui-ci : ἐν γὰρ δὴ πόρῳ τῆς ναυμαχίης τῆς μελλούσης ἔσεσθαι ἔκειτο ἡ νῆσος (VIII, 76). M. Löschke entend par là que l'île devait se trouver entre les deux lignes formées par les flottes ennemies. Mais, comment, s'il en avait été ainsi, le Grand Roi aurait-il pensé, suivant les témoignages concordants d'Hérodote et d'Eschyle, que les troupes débarquées à Psyttalie dussent avoir à recueillir les débris de vaisseaux et les corps que la mer apporterait dans l'île? Si l'île avait dû être au centre de la bataille, c'est là qu'aurait eu lieu, non pas un épisode, mais le fort de l'action, et on n'aurait pas songé à en faire une sorte de refuge pour les blessés et les noyés. Le mot πόρος désigne le passage par où devaient naturellement être portés les corps et les débris, soit par le fait du courant, soit par le vent, soit par le mouvement même de l'aile droite, qui devait autant que possible rejeter les vaisseaux grecs sur le gros de la flotte perse, solidement installé entre Munychie et Kynosoura.

Ainsi les objections faites au récit d'Hérodote ne sont pas décisives. Venons au texte de Diodore.

Ce texte est très clair, mais il n'a par lui-même aucune valeur, s'il ne donne pas une explication tout à fait bonne de la bataille. Or comment supposer que les Grecs aient pu avoir l'idée de livrer bataille en appuyant leur front, d'un côté, à Salamine, de l'autre, au rivage de l'Attique, alors que ce rivage était occupé par les Perses? C'était quitter bénévolement une position sûre, le long d'une côte facilement défendue par des hoplites amis, pour aller s'exposer à une attaque de flanc. En outre, Duncker fait remarquer avec raison que les grandes batailles livrées dans l'Hellespont l'ont toujours été d'une rive à l'autre, et cela dans la passe la plus étroite du détroit, l'armée de terre soutenant l'un des deux partis [1].

Que dit donc enfin Eschyle? C'est le texte qui se prête aux explications les plus différentes. Mais, après ce que nous venons de dire, nous voyons qu'il suffit que ce texte puisse s'accorder avec celui d'Hérodote, pour que nous donnions décidément raison à ce dernier. Outre l'interprétation de M. Löschke (interprétation qui, en elle-

1. DUNCKER, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 283, note.

même, nous le reconnaissons volontiers, n'a rien d'inadmissible), on peut en proposer une autre qui coïncide pleinement avec les données d'Hérodote : les trois rangs de bâtiments destinés à fermer les passages (ἔκπλους φυλάσσειν καὶ πόρους ἁλιρρόθους) constituent l'aile principale, la ligne qui intercepte l'issue au sud du détroit, et qui doit supporter le plus grand choc, tandis que les autres vaisseaux envoyés pour contourner l'île sont les trières phéniciennes dont le mouvement tournant doit envelopper les Grecs au nord-ouest. Cette explication est celle de M. Busolt; elle a le seul tort de donner aux mots νῆσον Αἴαντος πέριξ un sens un peu trop éloigné de leur valeur propre. M. Conradt, un des derniers éditeurs des *Perses*[1], propose une autre traduction qui nous paraît plausible : les mots ἔκπλους et πόρους ἁλιρρόθους désignent les passes du détroit au nord et au sud, de sorte que le gros de la flotte perse, sur trois rangs, enferme la flotte grecque dans la rade de Salamine; puis le troisième vers (ἄλλας δὲ κύκλῳ νῆσον Αἴαντος πέριξ) se rapporte à l'envoi de quelques vaisseaux destinés à fermer toute issue aux Grecs, même en dehors de Salamine, du côté de la mer de Mégare. Le Grand Roi, voulant tout envelopper, doit essayer de prendre à la fois la flotte et la population réfugiée à Salamine; dans cette intention il fait surveiller par des bâtiments la côte occidentale de l'île. Hérodote n'a pas mentionné cette manœuvre, parce qu'elle n'a eu en fait aucune importance dans la suite du combat, et que d'ailleurs la flotte elle-même était cernée sans ce mouvement extérieur. Peut-être est-ce cette ligne, naturellement un peu lâche, de bâtiments croiseurs qu'Aristide dut traverser la veille de la bataille en venant d'Égine (VIII, 81); toutefois, il est possible aussi que, dans la soirée, le passage entre Psyttalie et Salamine n'ait pas été encore entièrement barré. Enfin, que vaut l'argument de M. Löschke, suivant lequel, d'après Eschyle, les Perses ne découvrirent pas tout d'un coup tout le front de la flotte grecque, parce que l'aile droite dut prendre place d'abord en avant de la presqu'île de Kynosoura? Si les Grecs avaient opéré le matin de Salamine un mouvement tournant de cette nature, ils auraient prêté le flanc à une attaque dangereuse. Eschyle, si l'on doit prendre à la lettre son témoignage, dit seulement que l'aile droite sortit la première de la rade pour se ranger le long du rivage de Kynosoura en avant de Salamine; mais le reste de la flotte venait

1. ESCHYLE, *Perses*, édit. C. Conradt, Berlin, Weidmann, 1888.

immédiatement après, et prenait place à la suite, formant une ligne qui faisait face, au nord-est, à la flotte ennemie.

Telle était, selon nous, la situation des deux flottes, lorsque s'engagea la bataille.

IV

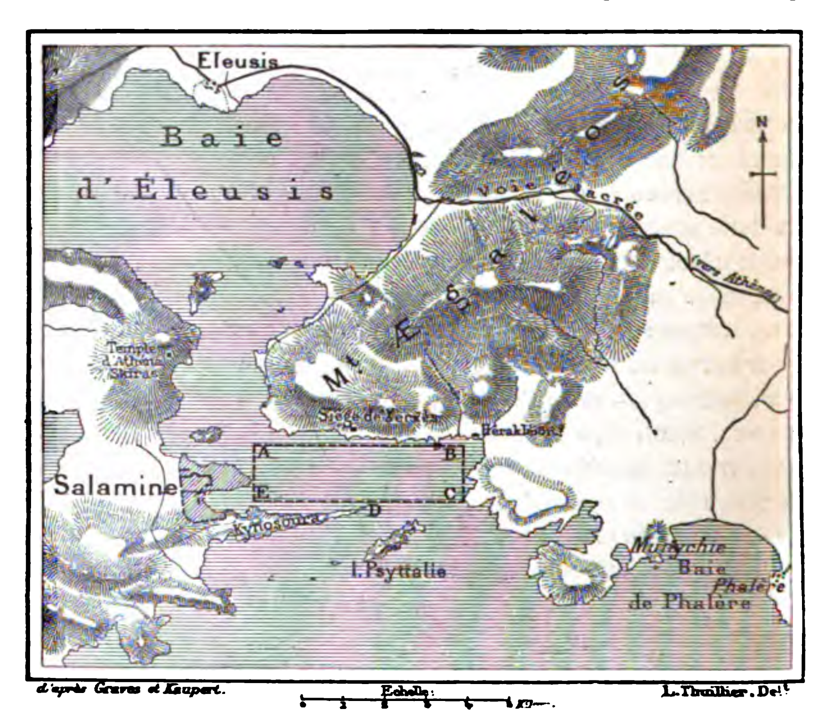
La bataille.

Nous avons dans les pages qui précèdent discuté le problème fondamental que soulève le récit de Salamine, et nous avons conclu, d'après Hérodote, que la bataille s'était livrée dans le détroit même, la flotte grecque se trouvant adossée au rivage de l'île, et la flotte perse développée en demi-cercle depuis la pointe de Kynosoura, au sud, jusqu'au cap Amphialé, à l'extrémité occidentale du Mont Ægaléos. L'espace où combattirent les deux flottes est assurément étroit pour des manœuvres savantes; mais c'était le but de Thémistocle de paralyser les forces de l'ennemi, en l'enfermant entre des côtes resserrées. Aussi bien le quadrilatère que forment en cet endroit les deux rivages opposés du détroit mesure-t-il approximativement 5 kilomètres de largeur sur 2 kilomètres de hauteur, ce qui fait une superficie de 10 millions de mètres carrés [1]. En supposant un nombre de 1 000 vaisseaux pour les deux flottes, on voit que chaque vaisseau avait encore en moyenne un espace de 10 000 mètres carrés pour se mouvoir.

Quelle était d'ailleurs au juste la situation des deux lignes ennemies? Pour les Perses, il semble évident que leur ligne formait en quelque sorte trois des côtés du quadrilatère (AB-BC-CD), ce qui leur permettait d'attaquer les Grecs à la fois de front et de flanc; mais en même temps il était à craindre que les vaisseaux les plus éloignés des Grecs (suivant la ligne BC) ne pussent presque pas prendre part à la bataille, parce que les lignes AB et DC, ayant chacune à répondre à une attaque vigoureuse, durent se rapprocher sensiblement l'une de l'autre et intercepter le passage au milieu de la rade. Puis, lorsque ces vaisseaux, qui avaient combattu les premiers, furent mis en fuite et qu'ils cherchèrent à regagner Phalère, ils barrèrent encore le

1. Cf. le croquis ci-joint, p. 418.

chemin aux autres ou les entraînèrent avec eux. La place que nous attribuons ainsi à la flotte perse convient bien à ce qu'on peut conjecturer de l'endroit choisi par Xerxès pour contempler la bataille : Hérodote désigne ainsi cet endroit : κατήμενος ὑπὸ τῷ ὄρεϊ τῷ ἀντίον Σαλαμῖνος, τὸ καλέεται Αἰγάλεως (VIII, 90). Il serait téméraire de prétendre retrouver sûrement, sur la côte de l'Attique, entre le cap



LA BAIE DE SALAMINE (croquis pour servir à l'explication de la bataille).

Amphialé et le fond du golfe, le point d'où Xerxès assista au désastre de sa flotte [1].

Beaucoup plus resserrée devait être la flotte grecque dans la baie moderne d'*Ambélaki* et le long des rivages les plus rapprochés de cette baie. Si elle ne voulait pas être écrasée sans combat, elle devait au plus tôt se déployer en avant de l'île, suivant une ligne qui ne

1. Nous avons exprimé ailleurs l'hypothèse que l'éminence d'où le Roi put le mieux assister à toute la bataille est, non pas celle qui porte aujourd'hui un magasin de poudre (*Kératopyrgo*), mais celle où s'élève une batterie d'artillerie (*Rapport sur une mission scientifique en Grèce*, p. 30). Cf. la carte ci-dessus, p. 410.

peut guère avoir mesuré plus de 3500 mètres [1]. Chaque vaisseau devait donc occuper un peu moins, en moyenne, de 10 mètres de large; lorsque Duncker suppose que cette ligne devait s'étendre de Kynosoura jusqu'à l'extrémité nord-est de Salamine [2], il calcule pour chaque vaisseau un espace de 50 mètres, ce qui est absolument fantaisiste. La principale manœuvre des Grecs consistait alors, comme on l'a vu déjà pour Artémision, à se jeter sur la ligne ennemie pour la briser, et pour broyer les rames des vaisseaux en passant rapidement entre eux. Il est certain d'après cela que l'usage était de rapprocher le plus possible les vaisseaux, et la distance que nous supposons pour chaque trière ne nous paraît pas trop petite. D'ailleurs, dès que la bataille fut engagée à l'aile gauche entre les Athéniens et les Phéniciens, à l'aile droite entre les Lacédémoniens et les Ioniens, toute ligne régulière dut être brisée, et la confusion régna partout dans le détroit.

Avec un si grand nombre de vaisseaux dans un si étroit espace, il n'y avait pas, à proprement parler, de plan d'ensemble possible, ni pour l'un ni pour l'autre des deux partis. Chaque groupe de vaisseaux, chaque vaisseau même dut manœuvrer séparément, et les péripéties de la bataille ne peuvent se décrire que dans le détail. C'est ce qu'a fait Hérodote.

Dès l'aube, les chefs grecs, encore à terre, exhortent leurs soldats à lutter vaillamment, puis ils montent sur leurs vaisseaux, et immédiatement poussent au large (ἀνῆγον τὰς νέας ἁπάσας, VIII, 83-84). Aussitôt, de leur côté, les barbares s'avancent. Alors la flotte grecque recule sans virer de bord, comme pour venir s'appuyer à la côte; mais, dans ce mouvement de retraite, l'une des trières d'Athènes, commandée par Ameinias de Pallène, reste en dehors de la ligne, et heurte un vaisseau phénicien; les autres volent à son secours, et la mêlée commence. Tel est le récit des Athéniens. Par contre, les Éginètes soutenaient que le premier vaisseau engagé était un des leurs, celui-là même qui avait été à Egine chercher les Æacides, et qui arriva le matin, au moment où l'action commençait (VIII, 34).

Entre ces deux traditions l'accord est si facile et si naturel, qu'il

1. Les sinuosités du rivage où s'appuyait la flotte grecque mesuraient bien une longueur de 6 kilomètres (Cf. *Rapport sur une mission*, p. 36-38); mais du moment où les vaisseaux quittaient le bord pour se mettre en ligne, il faut réduire de près de moitié l'espace qu'ils occupaient.

2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 284, note.

n'y a pas lieu, ce semble, de nier l'une pour affirmer l'autre : si, comme il est probable (VIII, 91), les Éginètes se trouvaient à l'aile droite des Grecs, près des Lacédémoniens, c'est à eux sans doute que revint l'honneur d'avoir commencé la lutte de ce côté, pendant qu'à l'aile gauche, en face des Phéniciens, Ameinias de Pallène engageait le premier la bataille. Que la tradition athénienne ait été suivie par Eschyle [1], c'est ce qui ne doit pas nous étonner, et cela ne prouve point que les prétentions d'Egine n'aient pas été en quelque mesure fondées. Mais chez Hérodote l'action d'Ameinias de Pallène se rattache à un mouvement de retraite dont ne parle pas Eschyle. Que penser de cette différence?

Ici encore l'historien nous paraît avoir recueilli des données plus sûres que le poète. On comprend sans peine qu'Eschyle n'ait pas cru devoir rapporter des détails qui avaient été sans importance sur le résultat général de la bataille; on comprendrait moins bien que les Athéniens eux-mêmes eussent parlé d'un mouvement de recul, si ce mouvement n'avait pas eu lieu effectivement. De plus, c'est bien une légende athénienne qui racontait qu'au moment de cette retraite un fantôme de femme s'était montré aux Grecs pour leur reprocher leur fuite. Comment cette légende serait-elle née, s'il n'y avait eu aucun mouvement en arrière? Et le récit de cette apparition merveilleuse n'était-il pas pour les Athéniens le moyen de racheter à leurs propres yeux ce qu'il y avait, sinon de honteux, du moins de gênant pour eux dans cette affaire?

M. A. Breitung a tâché récemment d'expliquer d'une autre manière ce mouvement de la flotte grecque, et, à l'aide de cette indication nouvelle, il a proposé une tout autre interprétation de la bataille [2]. Préoccupé de concilier les témoignages d'Eschyle, d'Hérodote et de Diodore, M. Breitung suppose que la disposition des deux flottes au début de la journée était telle que l'indique Diodore : la flotte grecque, occupant toute la largeur du détroit, entre Salamine et l'Héracleion, la flotte perse rangée en dehors de la passe, au sud de Psyttalie; puis, le mouvement de recul des Grecs, à la première attaque de l'ennemi, eut pour but de l'attirer dans le détroit; c'est à ce moment que les Phéniciens s'engagèrent à fond

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 419.
2. BREITUNG, *Zur Schlacht bei Salamis*, dans *Neue Jahrbücher*, t. CXXIX (1884), p. 859 et suiv.

vers l'ouest, et que les autres suivirent. M. Breitung croit trouver la confirmation de cette hypothèse dans le texte d'Eschyle : ὡς δὲ πλῆθος ἐν στενῷ νεῶν ἤθροιστο [1]. Mais c'est forcer le sens de ces mots, que de traduire ἐν στενῷ par « dans le détroit », comme si jusque-là la bataille s'était livrée en dehors. Eschyle dit seulement que la masse de la flotte perse résista, mais qu'ensuite, embarrassée par son nombre même *dans un endroit resserré*, elle se nuisit à elle-même. Il n'y a là rien qui permette de supposer de la part des Grecs une manœuvre habile, un stratagème admirablement exécuté et couronné d'un plein succès. On ne concevrait pas que les Athéniens et les autres Grecs eussent complètement passé sous silence une manœuvre qui eût si bien réussi. Suivant nous, le premier mouvement des Grecs fut, ici encore, de se retirer devant les barbares, comme peu auparavant à Artémision ils avaient d'abord regagné Chalcis. Mais ce ne fut que l'affaire de la première surprise, et l'occasion de sauver un des leurs suffit à les ramener au combat.

Commencée à l'aile gauche des Grecs, la lutte s'engage sur toute la ligne, et les Ioniens, qui font face à l'aile droite, ne se défendent pas avec moins d'ardeur que les barbares mêmes. Cette attitude des Ioniens préoccupait les Grecs depuis le début de la campagne, et Thémistocle leur avait lui-même laissé des instructions à ce sujet après Artémision. Sur ce point, Hérodote s'exprime sans hésitation : quelques Ioniens seulement, dit-il, suivirent les conseils de Thémistocle, la plupart ne les suivirent pas (VIII, 85). Outre les chefs samiens dont Hérodote signale les hauts faits, on voit en effet, à un autre moment de la bataille, les Grecs de Samothrace s'illustrer aux yeux de Xerxès par une action d'éclat (VIII, 90). Sans contester le fond du témoignage d'Hérodote, on peut observer que les Ioniens cependant n'étaient pas à l'abri de tout soupçon de la part des barbares mêmes, s'il est vrai que pendant la bataille les Phéniciens les aient accusés auprès de Xerxès d'avoir contribué à la défaite de leurs vaisseaux. La tradition grecque voulait que tous les peuples qui composaient la flotte barbare se fussent comportés avec un égal courage, et Athènes en particulier ne voulait rien devoir en cette circonstance aux Ioniens [2]. Mais il n'est peut-être pas défendu de

1. Eschyle, *Perses*, v. 413.

2. Cf. Am. Hauvette, *Hérodote et les Ioniens*, dans la *Revue des Études grecques*, t. I (1888), p. 257-296.

croire que la défaite des Perses ne fut pas obtenue sans qu'il y ait eu quelque défection, ou quelque mollesse, de la part des nombreux alliés que Xerxès traînait de force à sa suite. Pour Hérodote, la présence de Xerxès au Mont Ægaléos explique l'ardeur des barbares à combattre; le désordre de leurs rangs, opposé à la manœuvre régulière des Grecs, explique leur défaite (VIII, 86).

Cependant on se battait partout, et la confusion était à son comble. Aucun mouvement d'ensemble ne se distingue dans le récit d'Hérodote, sinon que les navires athéniens, victorieux sans doute des Phéniciens à l'aile gauche, s'étaient mis à poursuivre les vaisseaux ioniens, opposés d'abord à l'aile droite des Grecs (VIII, 87). C'est la preuve que déjà la déroute des Perses avait commencé : ceux des vaisseaux qui fuyaient en rencontraient d'autres, qui avaient hâte de prendre part à la bataille. Dans ces rencontres, des erreurs fatales pouvaient se produire : Artémise coulait un vaisseau de Calyndos et échappait ainsi à la poursuite d'un vaisseau athénien (VIII, 87-88); il n'y a rien d'impossible à ce que les Ioniens, eux aussi, aient coulé quelques-uns des vaisseaux phéniciens en déroute (VIII, 90). A leur tour les Eginètes, placés tout près des issues qui ouvraient aux fuyards la route de Phalère, se jetaient sur eux au passage, et en faisaient périr un grand nombre. Cette marche générale de l'action semble indiquée par Hérodote avec autant de précision qu'en comporte une telle bagarre. Eschyle n'ajoute pour nous aucun détail : quand il parle des Grecs frappant en cercle les vaisseaux perses (κύκλῳ πέριξ ἔθεινον) [1], ce n'est pas là l'indication d'une manœuvre spéciale; car, aussitôt après, le poète passe à des traits d'un caractère très général : « les coques des trières sont renversées, la mer disparaît sous les débris des vaisseaux et sous les corps ensanglantés [2] ». De même, la magnifique description qui termine chez Eschyle le récit de la bataille navale donne une grande idée du désastre de l'armée perse, mais n'explique pas plus que le récit d'Hérodote les progrès des Grecs et leur victoire définitive.

Dans l'impossibilité où il est de rapporter exactement ce qui concerne chaque peuple, Hérodote cite des anecdotes, des épisodes isolés, sur lesquels il a eu des données particulières, ou qui sont de nature à intéresser son auditoire, à piquer l'attention : les exploits d'Artémise

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 417-418.
2. ID., *ibid.*, v. 418-420.

étaient sans doute plus célèbres à Halicarnasse qu'en Grèce, et il n'est pas bien sûr que 10 000 drachmes aient été réellement promises à celui qui la prendrait vivante (VIII, 93). Douteux aussi est le châtiment impitoyable que Xerxès inflige aux Phéniciens pour la calomnie dont ils se sont rendus coupables à l'endroit des Ioniens (VIII, 90). Le mot de Polycritos l'Éginète à Thémistocle n'est peut-être pas non plus d'une authenticité incontestable (VIII, 92). Mais tout cela nous donne bien l'impression du désordre qui règne partout chez les barbares et de l'émulation qui anime les chefs rivaux des cités grecques.

Seul Adeimantos de Corinthe avait, dans la tradition athénienne, un rôle odieux. Les Athéniens racontaient qu'il avait dès le début donné le signal de la fuite, et que, rappelé par une apparition merveilleuse lorsqu'il se trouvait déjà à la hauteur du temple d'Athéna Skiras [1], il était arrivé trop tard pour prendre part à la bataille, ἐπ' ἐργασμένοισι (VIII, 94). La critique que fait Hérodote de cette tradition témoigne de son impartialité. Quant à l'origine de cette calomnie, il ne nous semble pas évident qu'elle date seulement du temps de la guerre du Péloponnèse [2] : elle peut remonter au principe même de la rivalité d'Athènes et de Corinthe, rivalité qui naquit naturellement du progrès de la marine et de la puissance maritime d'Athènes.

Aux derniers événements de la journée se rapporte la prise de Psyttalie, qu'Hérodote raconte avec plus de sobriété qu'Eschyle. On a vu quelquefois, dans l'importance donnée par le poète à ce combat [3], la preuve qu'il avait exalté à dessein l'exploit des hoplites athéniens pour rehausser le mérite d'Aristide et des troupes de terre aux dépens de la flotte. On ajoute que cette partie du récit devait faire en quelque sorte contrepoids à la partie correspondante du drame de Phrynichos, où Thémistocle avait seul le beau rôle. Cette prétendue tendance politique de l'œuvre de Phrynichos repose sur des indices insuffisants; elle est en elle-même peu vraisemblable. Pour Eschyle, l'hypothèse peut être rigoureusement réfutée; car nulle part le rôle de Thémistocle n'est sacrifié à celui d'Aristide, et l'insis-

1. Stein place ce temple au sud de Salamine, ce qui, suivant lui, prouve déjà la fausseté de la tradition. D'après les recherches de M. Lolling, le temple se trouvait sur le rivage de l'île au nord de la ville de Salamine, un peu avant la baie d'Eleusis. Mais cela ne change rien à la valeur de la tradition athénienne sur ce point.

2. Cf. ci-dessus, p. 363-364.

3. Eschyle, *Perses*, v. 447 et suiv.

tance du poète sur l'affaire de Psyttalie se justifie autrement que par des préoccupations politiques. Durant tout le développement de la pièce, depuis la nouvelle fatale apportée par le messager jusqu'aux dernières paroles du chœur et de Xerxès, c'est la flotte athénienne qui apparaît comme la cause de tous les maux, ce n'est pas l'armée de terre; et, dans l'endroit même où l'Ombre de Darius prédit la victoire de Platées [1], le poète, dans sa haute impartialité, rend hommage à la lance dorienne, et non au seul mérite d'Aristide : n'était-ce pas là l'occasion pour lui d'exalter son héros, si effectivement il avait eu un héros? Non, Eschyle n'insiste pas sur Psyttalie pour vanter Aristide; il y insiste, peut-être, parce qu'il avait pris part lui-même à ce fait d'armes, mais surtout par une double convenance dramatique : d'abord, à Psyttalie, s'étaient portés les meilleurs d'entre les soldats perses, les chefs les plus nobles, les plus chers au prince, et c'était déjà une raison pour qu'un homme du peuple, s'adressant à la reine, pût dire que ce nouveau malheur l'emportait encore sur le précédent; ensuite, pour la progression de l'intérêt dramatique, il fallait que les nouvelles données par le messager fussent de plus en plus terribles, de plus en plus accablantes, et voilà pourquoi, après l'affaire de Salamine, celle de Psyttalie est peinte sous des couleurs encore plus sombres; voilà pourquoi, après Psyttalie, le poète accumule encore des événements tragiques, des épisodes merveilleux, qui achèvent la destruction totale de l'armée perse.

Enfin, la bataille touche à sa fin; les vaisseaux perses, ceux du moins qui ne sont pas jetés à la côte ou coulés à fond, regagnent la rade de Phalère, où les porte aussi le vent d'ouest (VIII, 96). Le courant et le zéphyre poussent du même côté, jusqu'au cap Colias, de nombreux débris de vaisseaux, et ainsi s'accomplit encore une prédiction du chresmologue Lysistratos d'Athènes, restée jusque-là incompréhensible : « les femmes de Colias feront griller l'orge avec des rames ». Aucun trait ne pouvait mieux terminer le récit d'Hérodote, où la précision des détails, jointe à la conception religieuse de l'ensemble, tient lieu de cette composition rigoureuse et de cet enchaînement logique qu'on a quelquefois regretté de n'y pas trouver.

1. ESCHYLE, *Perses*, v. 817.

V

Le lendemain de la bataille. — Départ de la flotte perse. — Le second message de Thémistocle à Xerxès. — Les Grecs à Andros. — La retraite du Grand Roi. — Artabaze à Potidée. — Retour des Grecs à Salamine et à l'Isthme.

Hérodote ne dit rien des pertes matérielles éprouvées de part et d'autre dans la bataille. Les calculs des historiens postérieurs (40 vaisseaux grecs, 200 perses [1]) ne reposent probablement que sur des hypothèses. Mais, d'une façon générale, les résultats considérables de la victoire sont attestés avec certitude : presque aussitôt après la bataille, la flotte perse gagne l'Hellespont; peu de jours après, l'armée de terre elle-même abandonne l'Attique, traverse à la hâte la Béotie et la Grèce centrale, pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie, ou même pour retourner immédiatement en Asie. Eschyle a pu sans exagération attribuer à la victoire de Salamine cette retraite de l'armée perse : ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς πεζὸν ὤλεσε στρατόν [2], et c'est la même pensée qu'exprime l'orateur athénien chez Thucydide : « Vaincu sur mer, le Grand Roi ne s'estima plus capable de lutter contre nous, et il se retira à la hâte avec la majeure partie de son armée [3]. »

Toutefois pendant les quelques jours qui s'écoulent entre la bataille et la retraite définitive du Grand Roi (VIII, 113) se placent, d'après Hérodote, plusieurs faits, qui sont de nature à faire apprécier différemment, suivant l'interprétation qu'on en donne, l'état d'esprit de Xerxès après sa défaite et le caractère du principal vainqueur, Thémistocle. Sur ces deux points, Hérodote fournit des données très précises, mais qui ont paru contenir des contradictions et des invraisemblances.

Le soir même de la bataille, aussitôt que la défaite est certaine, Xerxès saisi de peur, et préoccupé de défendre avant tout le passage de l'Hellespont, se décide à renvoyer sa flotte; mais, pour dissimuler ce départ précipité, il fait semblant de méditer une nouvelle attaque,

1. Ce sont les chiffres que donne Diodore (XI, 19, § 3).
2. Eschyle, *Perses*, v. 728.
3. Thucydide, I, 73, § 5.

en combinant cette fois l'action de l'armée de terre et celle de la flotte : dans cette intention, il commence une digue et un pont de bateaux dans la direction de Salamine. Puis, quoique bien résolu à fuir, il laisse croire à tous qu'il continuera la guerre (VIII, 97). Seul Mardonius pénètre la pensée secrète et le découragement du Roi; il aborde son maître, le console, lui montre que rien n'est perdu, que l'armée de terre est intacte, et lui propose de se charger lui-même de mener la guerre à bonne fin (VIII, 100-102). Xerxès se réjouit de cette offre; mais il veut, pour sauver les apparences, consulter son conseil, en particulier la sage Artémise. Tous lui conseillent de se retirer. Mais, dit Hérodote, « quand même tous eussent opiné pour la continuation de la lutte, le roi ne serait pas resté, je crois, tant il avait peur » (VIII, 103). Aussitôt il fait débarquer quelques-unes des meilleures troupes qui avaient jusque-là fait campagne sur la flotte, et que devait maintenant garder Mardonius; il embarque avec Artémise ceux de ses fils qu'il avait amenés avec lui, et, pendant la nuit même, il fait partir ses vaisseaux (VIII, 107). Le lendemain et les jours suivants, l'armée de terre demeure encore en Attique, mais sans tenter aucun mouvement contre Salamine ni contre l'Isthme. Pendant ce temps Xerxès reçoit de Thémistocle un nouveau message, l'avertissant que la flotte grecque n'ira pas intercepter le passage de l'Hellespont et qu'il peut se retirer tranquille (VIII, 110). En effet, il se retire peu après, et ne s'arrête plus jusqu'à Sardes.

Les objections qu'on a faites à ce récit sont de deux sortes : les unes portent sur les faits mêmes; les autres sur les sentiments et les intentions qu'Hérodote prête à ses personnages.

Pour ce qui regarde la digue, Ctésias [1] et Strabon [2] parlent de cette construction avant, non après, la bataille de Salamine, et M. Wecklein adopte cette donnée comme plus vraisemblable [3] : lorsque la bataille éclata, le Grand Roi se disposait à enfermer les vaisseaux grecs dans le détroit, entre son armée de terre et sa flotte. Certes cette manœuvre n'a rien d'impossible [4]; mais elle s'expliquerait mieux, ce semble, de la part d'un chef timide et peu confiant; elle a moins de vraisemblance, suivant nous, de la part de Xerxès avant sa défaite.

1. Ctésias, *Persica*, 26.
2. Strabon, IX, p. 395.
3. Wecklein, *op. cit.*, p. 56.
4. Hérodote lui-même laisse entendre (VIII, 70) que les troupes perses avaient commencé à cerner les Grecs avant le premier message de Thémistocle.

Mais, dit-on, il est absurde que tant de choses aient pu se passer en une seule nuit, et surtout dans la nuit qui suit une bataille : des préparatifs pour une attaque nouvelle, une délibération des chefs, un débarquement de troupes, puis un rembarquement, sans compter les réparations nécessaires des bâtiments avariés, tout cela n'a pas pu se faire en quelques heures. — Cette objection est très forte; mais, outre que les données chronologiques d'Hérodote n'ont pas, nous l'avons déjà vu, une extrême rigueur, ici l'historien lui-même ne dit pas expressément que tout cela se soit fait en une nuit : il parle du départ nocturne de la flotte perse (VIII, 107), et, pour les faits qui précèdent, il ne donne aucune indication précise de temps. M. Busolt pense qu'il s'agit seulement de la seconde nuit après la bataille. On pourrait au besoin, sans nuire à l'autorité d'Hérodote, prolonger même cet intervalle, si d'autres raisons ne portaient à croire que cette retraite eut lieu très peu de temps après la bataille. M. Holm se demande ce que dans cette hypothèse a pu faire l'armée grecque pendant toute la journée du lendemain [1]. Mais elle avait, elle aussi, à réparer ses avaries, à recueillir ses débris et ses morts, à se préparer et à attendre. L'attitude de l'armée perse, postée sur le rivage voisin, la tenait en éveil.

Ainsi Xerxès eut probablement toute une journée pour commencer la digue de Salamine, et pour entretenir chez les Grecs l'idée et la crainte d'une attaque. Mais était-ce là chez lui, comme le prétend Hérodote, une feinte, ou bien avait-il alors l'intention de reprendre le combat?

Duncker ne peut admettre que le Grand Roi ait eu les sentiments que lui prête Hérodote. La bataille n'était pas un désastre; les Grecs s'attendaient à être de nouveau attaqués (VIII, 108); comment Xerxès, encore maître d'une armée intacte, put-il se croire perdu? Non, dit Duncker, la construction de la digue ne fut pas une feinte : Xerxès eut bien réellement l'idée de faire passer ses troupes de terre à Salamine, et, dans un nouvel effort, d'exterminer à la fois la flotte et la population athénienne réfugiée dans l'île [2]. C'est seulement après réflexion qu'il se décida à protéger ses communications avec l'Asie par l'envoi de sa flotte à l'Hellespont; un nouveau combat sur mer risquait d'achever une défaite qu'il valait mieux réparer par une

1. Holm, *Griech. Gesch.*, t. II. p. 72, note 27.
2. Duncker, *Gesch. des Alterth.* t. VII, p. 291, note 3.

victoire sur terre. Car, ajoute Duncker, même à ce moment, le Roi était si peu décidé à se retirer lui-même avec son armée et à rentrer dans ses États, qu'il chargea la reine Artémise de ramener ses enfants en Asie.

Ces arguments de Duncker sont-ils convaincants? Le renvoi des enfants du Roi est un détail sans importance, qui se rattache aux traditions relatives à Artémise; il ne faut pas chercher dans cet acte une indication sur les dispositions véritables de Xerxès. D'autre part, la construction de la digue pouvait-elle avoir un but sérieux au lendemain de la défaite? A moins de vouloir recommencer aussitôt la bataille, Xerxès ne pouvait pas douter que les Grecs ne vinssent à bout d'entraver cette construction. Au contraire, d'après le récit d'Hérodote, cette besogne même devait occuper les Grecs pendant quelque temps, et permettre au Roi de dissimuler ses préparatifs de départ. Enfin (et c'est là le point essentiel) pourquoi ne pas croire Hérodote, quand il nous parle de la crainte et du découragement de Xerxès? Le sentiment des Grecs, qui s'attendaient à une reprise de la bataille, n'est pas à cet égard une preuve suffisante : il peut fort bien se faire qu'un vainqueur se méprenne sur la portée de sa victoire, de même qu'un vaincu s'exagère sa défaite. D'ailleurs, c'étaient de rudes coups qu'avait reçus Xerxès depuis son entrée en Grèce : après les Thermopyles et Artémision, victoires péniblement achetées, une défaite réelle ne devait-elle pas jeter le trouble dans l'âme d'un prince vain et orgueilleux? Il était maître d'Athènes; il pouvait se dire qu'il avait atteint son but; pourquoi ne pas se retirer avant de compromettre jusqu'à son honneur et sa vie? — Voilà bien, dit-on, l'idée que les Grecs se sont faite de Xerxès : un prince lâche et aveugle, qu'un échec abat, et qui ne sait même pas utiliser les forces immenses qu'il a rassemblées! — Mais sommes-nous donc en droit de soutenir que les Grecs se sont totalement trompés sur le personnage de Xerxès? Ce n'est pas seulement Hérodote, c'est Thucydide qui nous dit que le résultat inespéré des guerres médiques a été dû, moins à l'action des Grecs eux-mêmes, qu'aux fautes du barbare [1]. C'était assurément une faute de renoncer à la lutte après une bataille où n'avait été engagée qu'une partie de l'armée. Mais comment l'assertion de Thucydide serait-elle vraie, si nous ne trouvions

1. Thucydide, I, 69, § 5.

pas précisément dans le récit d'Hérodote la preuve des fautes commises par le Grand Roi?

Aussi bien Duncker, qui ne veut pas que Xerxès ait éprouvé après Salamine le découragement que lui prête Hérodote, ne lui attribue-t-il pas dans la suite une perspicacité plus méritoire; car ce roi qui, quoique vaincu, se disposait de nouveau à combattre, change d'avis tout à coup et se décide à quitter l'Attique sans avoir rien fait; pourquoi? parce que Thémistocle l'avertit que les ponts ne seront pas coupés et qu'il peut se retirer tranquille [1]. Xerxès, dit Duncker, ne put interpréter ce message que comme un nouveau tour de son rusé adversaire, et, prenant le contre-pied de ce que disait Thémistocle, il se hâta de rentrer dans ses États avant l'arrivée de la flotte grecque. Admettons pour le moment l'intention subtile du général athénien. Il faut reconnaître que le Roi est tombé facilement dans le piège, et qu'il a bien vite renoncé à ses projets, s'il est vrai qu'il n'ait pas eu tout d'abord le dessein de s'enfuir. Il nous paraît plus juste de prêter à Xerxès, d'abord moins de résolution, ensuite moins de légèreté. Vaincu, Xerxès renvoie d'abord sa flotte; puis, après avoir pris le temps de piller encore Athènes et d'y enlever quelques-uns des objets, statues et trésors, qu'il se proposait de rapporter comme souvenirs de sa victoire, il se retire lui-même, non sans confier à Mardonius le soin de sa vengeance. Tel est le récit d'Hérodote, et nous ne voyons pas qu'on ait substitué à ce récit une conception plus vraisemblable du rôle et du caractère de Xerxès après Salamine.

Voyons maintenant l'attitude des Grecs et celle de Thémistocle en particulier d'après Hérodote.

Au matin, dès qu'ils apprennent le départ de la flotte perse, les Grecs de Salamine, qui se préparaient à repousser une attaque, se trouvent désappointés, comme si leur proie leur eût échappé, et ils se mettent aussitôt à la poursuite des fuyards. Mais les Perses ont pris les devants, et la flotte grecque pousse en vain jusqu'à Andros. Là les généraux tiennent conseil. Thémistocle est d'avis de continuer la poursuite et de gagner au plus tôt l'Hellespont; Eurybiade et ses collègues estiment au contraire qu'il faut laisser libre le chemin de l'Asie, pour ne pas amener Xerxès à chercher son salut dans un combat désespéré. L'opinion d'Eurybiade l'emporte; mais les Athé-

1. Duncker, *Ueber den angeblichen Verrath des Themistokles*, dans les *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie*, 1882, p. 377 et suiv.

niens, dans l'ardeur de la victoire, veulent entreprendre seuls la campagne nouvelle. Il faut que Thémistocle les retienne, en leur conseillant de rentrer dans leurs foyers et de cultiver leurs champs, en attendant le printemps prochain. En s'exprimant ainsi, dit Hérodote (VIII, 109), Thémistocle se créait un titre à la reconnaissance du Grand Roi, pour le cas où il viendrait à souffrir de l'ingratitude des Athéniens; et, afin de faire connaître à Xerxès le service qu'il venait de lui rendre, il envoya un second message au Roi, pour l'avertir de ce qu'il venait de faire. Hérodote ne dit pas quel fut l'effet de ce message; il ajoute seulement que la flotte grecque, une fois à Andros, profita de sa présence dans la mer Égée pour soumettre quelques villes qui avaient pris le parti des Perses, et dans cette circonstance Thémistocle réussit, à l'insu des autres chefs, à extorquer de l'argent aux insulaires.

Un premier fait dans ce récit semble inacceptable à Duncker : c'est que la flotte grecque ait quitté Salamine avant le départ de l'armée perse, qui était campée en Attique, et qui pouvait facilement passer dans l'île pendant que les Grecs naviguaient vers Andros. Duncker estime que le conseil des généraux dut se tenir à Salamine, et que Thémistocle proposa bien de faire voile vers l'Hellespont, mais seulement après qu'on aurait évacué l'île : car comment abandonner aux hasards d'une attaque la population désarmée de Salamine? La proposition ne fut pas adoptée, et c'est alors que Thémistocle eut recours à d'autres moyens.

Cette combinaison nous semble plus ingénieuse que solide : si Thémistocle a voulu sérieusement poursuivre la flotte ennemie, il n'a pas dû lui laisser une avance même de vingt-quatre heures; tout l'effet de la poursuite était manqué, si l'on n'atteignait pas la côte d'Asie avant la flotte vaincue. Il n'y avait donc pas un moment à perdre, et lorsque, au matin, les Grecs, déjà tout prêts à livrer bataille, se virent maîtres de la situation, ils prirent aussitôt le large dans l'espoir de rencontrer encore l'ennemi dans les eaux de l'Attique. Il y avait là sans doute quelque imprudence; mais qui pouvait alors s'opposer à cette marche en avant? Eurybiade et les chefs du Péloponnèse? Ils n'avaient rien à perdre à quitter Salamine; les Athéniens? Thémistocle les avait si bien préparés à ne compter que sur leurs vaisseaux, qu'ils étaient les plus acharnés de tous à la poursuite. D'ailleurs, une descente dans l'île était une grosse affaire, et la fuite

de la flotte témoignait de l'aveu que Xerxès faisait de sa défaite. Sans doute aussi l'île ne restait pas tout à fait découverte, et les hoplites qui avaient pris Psyttalie pouvaient encore empêcher une attaque partielle. Quant à transporter toute l'armée à travers le détroit, il eût fallu des vaisseaux, que Xerxès n'avait plus.

D'autre part, on conçoit que les généraux du Péloponnèse n'aient pas voulu dépasser Andros; il fallait pouvoir revenir en quelques heures à l'Isthme, sinon à Salamine. C'est là ce que ne dît pas, il est vrai, Eurybiade dans le discours que lui prête Hérodote; mais c'est ce qu'il dut penser.

Que pouvait faire alors Thémistocle? Se séparer des alliés pour pousser jusqu'à l'Hellespont en profitant de l'ardeur des Athéniens? Il aurait agi ainsi sans doute, s'il avait cru la chose possible. Mais la flotte athénienne avait été fortement éprouvée dans la bataille : si elle comptait encore 150 vaisseaux, c'était tout, et c'était trop peu pour lutter avec une flotte qui en comptait peut-être encore 400. Retenir les Athéniens, c'était moins servir les intérêts du Grand Roi que maintenir unies les forces maritimes de la Grèce. Qu'Hérodote prête dans cette circonstance à Thémistocle un discours peu conforme à la vérité, voire même à la vraisemblance; que le vainqueur de Salamine, en conseillant à ses soldats de remercier les dieux (VIII, 109), et de ne pas susciter leur jalousie par un excès de confiance dans le succès, exprime plutôt la pensée d'Hérodote que la sienne propre, c'est certain. Mais le fait est, que Thémistocle contribua cette fois encore à sauver l'unité de vue et d'action parmi les Grecs.

Un tel sentiment peut-il se concilier avec la pensée qu'Hérodote attribue à Thémistocle? Le même homme qui servait encore la Grèce en réprimant le zèle de ses amis, peut-il avoir eu en même temps l'idée qu'un jour il aurait besoin peut-être du Grand Roi?

On pourrait discuter longtemps sur ce point sans arriver à s'entendre; car l'âme d'un Thémistocle est trop éloignée de la nôtre, pour qu'il soit possible de la pénétrer avec certitude. Mais avant de proposer une hypothèse, il nous faut trancher une question de fait : le second message de Thémistocle à Xerxès est-il un fait établi et dont on ne puisse douter?

L'avis de MM. Wecklein [1] et Bauer [2] est formel : le second message

1. Wecklein, *op. cit.*, p. 63.
2. Bauer, *Themistokles*, p. 21.

est de pure invention. Après la condamnation et la mort de Thémistocle, l'opinion égarée chercha dans le passé de ce grand homme des preuves de son *médisme*, et, comme on savait qu'il avait après Salamine retenu les Athéniens prêts à marcher en avant, on vit dans cet acte le témoignage de son zèle pour les Perses; de là à supposer qu'il avait averti Xerxès, il n'y avait qu'un pas, et c'est ce pas qu'on ne manqua pas de franchir. Le point faible de ce raisonnement consiste dans l'interprétation d'un texte que nous avons déjà rencontré nous-même et discuté[1]. Le passage où Thucydide cite la lettre adressée par Thémistocle à Artaxerxès, nous a paru prouver, et non pas contredire, la réalité du second message. L'opposition qu'on cherche à saisir ici entre les deux historiens n'existe pas, selon nous, et l'autorité du témoignage d'Hérodote subsiste tout entière.

Quelle était donc la pensée du général athénien en envoyant ce nouveau message à Xerxès? L'explication de Duncker est la suivante: Thémistocle comprit que Xerxès ne pourrait interpréter que comme une ruse nouvelle le conseil qui lui viendrait du vainqueur de Salamine; aussi, voyant que les Grecs renonçaient à faire voile vers l'Hellespont, voulut-il du moins effrayer le Roi en lui faisant craindre cette entreprise. Xerxès tomba dans le piège, et ainsi la ruse de Thémistocle fut ce qui sauva la Grèce, en décidant Xerxès à évacuer l'Attique en toute hâte. Nous avons déjà dit ce qu'il y a d'invraisemblable dans ce rôle de Xerxès : si, après sa défaite, il eût été résolu à continuer la guerre, est-ce un mot de Thémistocle qui l'eût détourné de cette campagne? De la part de Thémistocle, il y a là un calcul singulièrement habile et une circonstance particulièrement heureuse: car le même message qui assure le salut de la Grèce se présente sous une forme telle que, dans la suite, il pourra passer aux yeux d'Artaxerxès comme un témoignage de l'amitié que Thémistocle portait au Grand Roi. De plus, il nous paraît incroyable que la ruse heureuse de Thémistocle ait été totalement méconnue des Grecs, et que ce résultat considérable, la retraite de l'armée de terre, obtenue sans coup férir, n'ait pas fait plus de bruit encore que le résultat du premier message; bien plus, que cette ruse même ait été un des griefs dirigés plus tard contre Thémistocle; car, suivant Duncker, la tradition rapportée par Hérodote transforme en une sorte de trahison ce qui avait été au contraire un coup de maître.

1. Cf. ci-dessus, p. 73-74.

Thémistocle n'a été, selon nous, ni si habile ni si coupable. Xerxès voulait fuir, et, depuis qu'il avait renvoyé sa flotte, il était résolu aussi à ramener en Asie son armée de terre. Dans ces dispositions, il dut se méfier de tout ce qui pouvait venir des Grecs, et en effet la tradition ne dit pas que la menace d'une rupture des ponts ait eu sur lui aucune influence. Quant à Thémistocle, songea-t-il dans cette circonstance à lui-même ou au salut de la Grèce? Il put lui paraître alors que l'intérêt général n'était pas inconciliable avec le souci de ses propres intérêts : il sentit que la guerre maritime était finie, que les alliés s'y opposaient, que les Athéniens mêmes peut-être commençaient à s'en lasser; que l'on allait revenir à Salamine ou à l'Isthme pour y soutenir pendant longtemps encore sur terre une lutte pénible et stérile, dans laquelle lui-même n'aurait plus qu'un rôle secondaire. Cléombrote, le roi de Sparte, se préparait alors à passer l'Isthme, et ne fut arrêté que par une circonstance inattendue, une éclipse de soleil [1]. La conviction que la guerre devait se résoudre sur mer put se joindre chez Thémistocle à la crainte de perdre son influence prépondérante : ne valait-il pas mieux, à la fois pour Athènes et pour lui-même, que l'armée de Xerxès se retirât en évacuant l'Attique? En faisant connaître au roi de Perse la résolution des Grecs, le général athénien ne trahissait personne, et il pouvait penser que Xerxès, en reconnaissant l'exactitude du conseil donné, lui en saurait gré quelque jour. Certes ce n'est pas là la preuve d'un *médisme* décidé, et nous voyons plutôt dans cette démarche l'hostilité de Thémistocle à l'égard des chefs péloponnésiens, auxquels il aimait mieux soustraire l'ennemi que de les aider encore à le vaincre. De tels calculs sont assurément coupables au point de vue strict de la loyauté que se doivent entre eux les alliés; mais les idées étaient alors moins claires qu'aujourd'hui sur ce point, et nous constatons qu'Hérodote, par exemple, rapporte la conduite de Thémistocle sans la dissimuler comme sans la blâmer, en même temps qu'il cite de lui plusieurs traits d'esprit et de patriotisme.

L'attitude que le même historien prête à Thémistocle dans l'expédition dirigée contre Andros (VIII, 111-112) a paru généralement suspecte : on a reconnu là encore l'imagination inventive et médisante

1. Hérodote, IX, 10 : Θυομένῳ οἱ ἐπὶ τῷ Πέρσῃ ὁ ἥλιος ἀμαυρώθη ἐν τῷ οὐρανῷ. Cette éclipse de soleil eut lieu le 2 octobre 480 (Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 186, note 2).

des Grecs, particulièrement des insulaires. Thémistocle, dit-on, joue dans cette campagne un rôle qu'il ne peut pas avoir eu réellement parmi les alliés : c'est lui qui somme Andros de se rendre, c'est lui qui décide si telle ou telle île sera attaquée ou épargnée, comme s'il disposait de l'autorité souveraine. En même temps sa cupidité personnelle se trahit dans les manœuvres secrètes par lesquelles il soutire de l'argent aux îles menacées. Voilà bien les méchants bruits dont Timocréon de Rhodes s'était déjà fait l'écho, et qui ne firent que prendre plus de consistance lorsque le général athénien, passé chez le roi de Perse, eut effectivement les apparences d'un traître! On croit même trouver dans le texte d'Hérodote la preuve certaine que cette tradition repose sur une fausse interprétation des faits : c'est dans le passage où l'historien dit que Thémistocle envoyait secrètement dans les îles les mêmes messagers (διὰ τῶν αὐτῶν ἀγγέλων) dont il s'était servi pour négocier avec Andros (VIII, 112). Ces messagers envoyés à Andros ne pouvaient être que les agents officiels de la flotte entière, et non ceux d'un seul homme; donc tout ce qu'a fait alors Thémistocle, il l'a fait de l'aveu des généraux confédérés, et c'est seulement le mauvais souvenir de ces premières contributions financières qui se transforma chez les alliés en une rancune contre les exactions personnelles de Thémistocle.

Il faudrait pourtant s'entendre sur la source véritable de cette prétendue tradition dont on veut que Thémistocle ait été l'objet et la victime. Car enfin, si l'on suppose qu'elle dérive de plusieurs sources à la fois, n'est-ce pas déjà un signe qu'elle n'est peut-être pas aussi calomnieuse qu'on le prétend? Or, pour ce qui regarde le message adressé à Xerxès, on impute cette invention à un parti politique d'Athènes, aux Alcméonides et à leurs amis; mais ici on fait venir la calomnie des Grecs insulaires, de ceux qui avaient eu à souffrir de la domination maritime d'Athènes. Cet accord ne prouverait-il pas, tout simplement, que de différents côtés on avait eu vraiment à se plaindre de Thémistocle, et qu'on avait eu le droit de soupçonner l'intégrité de ses intentions? D'ailleurs, on exagère en disant qu'Hérodote lui attribue toute la conduite de la campagne dirigée contre Andros et les Cyclades. Car, d'après Hérodote lui-même, les Carystiens eurent beau avoir acheté la bienveillance de Thémistocle, ils n'en furent pas moins assiégés et réduits (VIII, 112). C'est que Thémistocle n'était pas le seul maître. Timocréon le savait bien, et c'est

en quoi ses accusations étaient injustes. Mais en même temps les plaintes mêmes de cet ennemi personnel de Thémistocle prouvent que le général athénien passait à bon droit pour le plus influent, le plus puissant des généraux alliés, et c'est là ce qui justifie Hérodote de l'avoir mis ainsi en avant dans cette affaire. Enfin, que Thémistocle, dès lors indépendant d'Eurybiade, ait cherché à se faire à lui-même une situation personnelle dans les îles; qu'il ait même intrigué pour avoir de l'argent, c'est ce qui n'a rien que de vraisemblable, et nous ne tirerions pas des mots διὰ τῶν αὐτῶν ἀγγέλων, cités plus haut, la preuve qu'il se servait seulement des messagers officiels, investis des pouvoirs de l'alliance. Car ces mots sont suivis d'une phrase qui se présente dans les manuscrits d'Hérodote de deux manières différentes : χρεώμενος τοῖσι καὶ πρὸς Ἀνδρίους ἐχρήσατο, ou bien καὶ πρὸς βασιλέα ἐχρήσατο (VIII, 112). La seconde leçon est celle des meilleurs manuscrits (leçon adoptée par Stein), et elle signifierait, si elle était certaine, que Thémistocle se servait des mêmes hommes qu'il avait envoyés secrètement auprès du Roi. Ainsi le récit d'Hérodote ne contient pas la contradiction qu'on y signale, et il peut, croyons-nous, être accepté dans ses traits principaux.

Après la campagne d'Andros, Hérodote raconte brièvement la retraite de Xerxès et son retour misérable en Asie (VIII, 113-120). Aucun fait peut-être n'avait plus frappé l'imagination des Grecs. Une foule d'anecdotes locales se conservaient au temps d'Hérodote dans les différents pays qu'avait traversés le Roi : telle est l'aventure du char de Zeus laissé en Macédoine et volé par les Thraces (VIII, 115); tel l'épisode du roi des Bisaltes (VIII, 116). Mais c'est surtout quand il s'agissait de faire contraster la retraite lamentable de Xerxès avec sa marche fastueuse au début de la campagne, que l'exagération des Grecs était sans bornes : Eschyle nous en a fourni de curieux exemples. Hérodote dut rejeter un grand nombre de ces légendes, et il le fit avec discernement, justifiant ses doutes soit par l'invraisemblance de la tradition, soit d'après des témoignages précis (VIII, 118-120). Même dans les détails qu'il rapporte comme dignes de foi se glisse pourtant plus d'une anecdote douteuse : nous avons dit ailleurs [1] comment l'épisode du message adressé à Xerxès pour demander raison du meurtre de Léonidas nous paraissait avoir son

1. Cf. ci-dessus, p. 286-287.

origine dans le fait de la mort de Mardonius à Platées; c'est bien Mardonius qui vraiment, suivant le mot de Xerxès, « donna aux Grecs la satisfaction qu'ils méritaient (VIII, 114) ». Mais, ces détails laissés de côté, il ressort du récit d'Hérodote cette vérité, que Xerxès revint à marches forcées d'Athènes à l'Hellespont, et que durant cette retraite son armée eut beaucoup à souffrir de deux fléaux, la faim et la maladie. Que beaucoup de soldats perses aient péri, qu'un plus grand nombre encore aient été laissés malades dans les villes d'Europe et aient regagné plus tard l'Asie par des voies différentes, c'est ce qui ne paraît pas douteux. Mais Hérodote ne se contente pas de donner ces indications générales : il explique comment Mardonius, arrivé en Thessalie, garda avec lui pour la campagne de l'année suivante un corps de 300 000 hommes, qui n'était pourtant que la moindre partie de l'armée (VIII, 101), et que le Roi, en atteignant l'Hellespont, n'avait plus qu'une troupe réduite presque à rien (VIII, 115). Si l'on prenait ce témoignage à la lettre, il faudrait admettre que plus de 300 000 hommes avaient péri dans cette marche, ce qui n'est guère vraisemblable, et ce qui même est formellement contredit par ce fait, qu'Artabaze conserve encore au printemps de l'année suivante, après une longue et pénible campagne d'hiver, une armée de 40 000 hommes, sur les 60 000 qu'il avait au départ.

M. Wecklein signale cette contradiction [1], et il en conclut que l'armée totale d'invasion, qui en somme n'avait combattu et souffert qu'aux Thermopyles, n'était pas de beaucoup supérieure à celle de Mardonius. Si donc on accepte le chiffre de 300 000 hommes pour le corps d'armée demeuré en Grèce, on comprend que le Grand Roi n'ait plus eu qu'une escorte très réduite en revenant dans ses États.

En adoptant cette conclusion, M. Wecklein rejette, sans le citer, un témoignage capital, qui vient confirmer sur un point important le témoignage d'Hérodote : Thucydide nous dit que le Grand Roi, après Salamine, se retira avec la majeure partie de ses troupes [2]. Il faut donc supposer que Xerxès avait encore au moins autant de soldats qu'il en laissait à son lieutenant. Sur ce point, quelque opinion que l'on ait sur l'exactitude du chiffre de 300 000 hommes, la proportion entre le corps de Xerxès et celui de Mardonius nous paraît bien établie. Dès lors il est permis de voir une simple exagération de langage

1. WECKLEIN, *op. cit.*, p. 43-45.
2. THUCYDIDE, I, 73, § 5 : Τῷ πλέονι τοῦ στρατοῦ ἀνεχώρησε.

dans le mot d'Hérodote ἀπάγων τῆς στρατιῆς οὐδὲν μέρος (VIII, 115), que M. Wecklein prend, ce semble, trop à la lettre. Mais il faut faire remarquer en même temps que ces troupes emmenées par Xerxès étaient les moins bonnes de toutes, qu'elles avaient perdu certainement toute discipline, et qu'un tel corps d'armée, désorganisé par la défaite, dut bien vite se fondre, et presque disparaître, dans un voyage à travers des pays difficiles et désormais hostiles. Nous n'affirmerions pas que les soldats barbares aient dû alors manger l'herbe des champs et l'écorce des arbres; mais sans nul doute les approvisionnements étaient épuisés, et la retraite se fit dans les conditions les plus défavorables. Les Grecs virent là dans la suite un beau thème à déclamation. Mais le point de départ de ces exagérations poétiques et oratoires n'en est pas moins la retraite pénible, sinon la déroute misérable, d'un monarque orgueilleux qui, quelques mois auparavant, paraissait marcher à la conquête du monde.

A la retraite de Xerxès nous rattachons la campagne d'hiver du général perse Artabaze en Thrace et en Chalcidique, particulièrement le siège de Potidée, qui dura trois mois (VIII, 126-129). Cet épisode de la campagne forme chez Hérodote un récit isolé, qui a son intérêt propre et sa valeur morale, en ce sens que l'historien insiste sur le prétendu châtiment qui atteignit les Perses pour avoir violé le temple de Poseidon : pour les punir, le dieu les noya dans les flots au moment où ils allaient surprendre la ville par mer. Nul doute que ces pieuses traditions, entretenues à Potidée par les héritiers du culte intéressé, n'aient été pour Hérodote l'occasion et la cause de son récit. De même, l'anecdote de la flèche qui servait à faire communiquer l'ennemi avec un traître de l'intérieur a bien l'air d'une de ces traditions populaires qui peuvent s'appliquer au besoin à toutes les villes investies.

Cependant les Grecs, après avoir assiégé Andros, et soumis rapidement quelques villes des Cyclades, ramenèrent leur flotte à Salamine, puis à l'Isthme. L'Attique était libre, et on suppose que les Athéniens ne tardèrent pas à y rentrer. Mais la part dut être faite d'abord aux dieux qui avaient protégé la patrie. Après avoir prélevé, avant tout partage, trois trières phéniciennes pour les consacrer, comme souvenir de la victoire navale, l'une à Salamine, l'autre à l'Isthme, la troisième à Sunium, les Grecs firent le partage du butin, et chaque peuple mit de côté pour le dieu de Delphes la dîme de ce qui lui revenait : cette

dîme fut envoyée à Apollon, et, avec le produit de cette offrande, fut érigée une statue colossale d'airain, haute de 12 coudées (5 m. 55 environ) : elle représentait le dieu tenant dans sa main un éperon de vaisseau [1].

L'entente fut moins facile quand il s'agit de récompenser et d'honorer les hommes (VIII, 123). C'est à l'Isthme que devaient être donnés, dans le conseil des généraux, un premier et un second rang à ceux des chefs alliés qui avaient le mieux mérité de la patrie. On sait ce qui arriva, d'après Hérodote : la jalousie ne permit pas de proclamer Thémistocle; mais en fait la supériorité de ses services fut implicitement reconnue. Quelle fut d'ailleurs l'attitude du général vainqueur après cet hommage incomplet? C'est ce que nous étudierons dans le chapitre suivant, en appréciant la conduite des Athéniens à son égard.

Une autre question délicate avait été résolue soit à Salamine, soit à l'Isthme : quelle ville avait mérité le prix de la valeur? quels particuliers avaient le mieux combattu? Sur ces deux points, Hérodote affirme qu'Égine eut le premier rang, Athènes le second ; de même, Polycritos d'Égine est cité avant les Athéniens Euménès et Ameinias (VIII, 93). Plutarque voit là encore une perfidie d'Hérodote, qui, non content de calomnier Thémistocle, prive encore Athènes de son droit [2]. Une telle critique ne peut se défendre. Hérodote lui-même est favorable à Athènes (tout son récit le prouve), et, si la chose n'eût dépendu que de lui, Athènes eût remporté le prix de la valeur. Mais telle n'avait pas été l'opinion des alliés, et l'historien ne pouvait pas fausser un fait attesté par des monuments et par le consentement de toute la Grèce [3].

1. Hérodote, VIII, 121. — Pausanias, X, 14, § 3.
2. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 40, § 3.
3. A l'un des angles du *pronaos* dans le temple de Delphes, les Éginètes, sur la demande expresse de l'oracle, offrirent en leur nom personnel les trois étoiles d'or portées sur un mât d'airain, qu'Hérodote vit à côté du cratère de Crésus (VIII, 122). Évidemment cette offrande particulière avait pour objet, dans l'esprit des Éginètes et dans celui des Delphiens, d'affirmer la part prépondérante qu'Égine avait prise à la bataille, et de rappeler le prix de la victoire obtenu par elle aux dépens d'Athènes.

CHAPITRE IV

LES BATAILLES DE PLATÉES ET DE MYCALE

I

Les partis à Athènes après Salamine : la chute de Thémistocle. — La flotte grecque au printemps de l'année 479. — Négociations de Mardonius avec Athènes.

Le fait qui domine l'histoire politique d'Athènes entre les batailles de Salamine et de Platées, c'est que Thémistocle disparaît de la scène, pour faire place à deux hommes du parti opposé, Aristide et Xanthippe. C'est Xanthippe qui commande le contingent d'Athènes dans la flotte de 110 vaisseaux réunie à Égine au printemps de 479 (VIII, 131); c'est Aristide qui commande les hoplites athéniens à Platées. Ainsi le vainqueur de Salamine est rejeté tout à coup dans l'ombre. Comment s'est produite cette chute de Thémistocle? Quelle cause peut-on assigner à cette révolution?

Hérodote est muet sur ce point : loin d'expliquer la chute de Thémistocle, il la passe totalement sous silence. Déterminons donc d'abord, autant que possible, la nature du fait en question : s'agit-il d'un simple remplacement de généraux ou d'une véritable destitution de Thémistocle? Grote estime que le changement arriva naturellement par suite des élections nouvelles [1], et cette opinion est partagée par

1. Grote, *Histoire de la Grèce*, trad. Sadous, t. VII, p. 91.

M. U. von Wilamowitz-Möllendorff, qui s'appuie sur cette prétendue élection des généraux athéniens pendant l'hiver 480-479, pour soutenir que l'entrée en charge des stratèges ne coïncidait pas alors avec le commencement de l'année civile [1]. Cette opinion ne nous paraît pas acceptable : elle ne repose sur aucun fait certain, et elle n'a guère en elle-même de vraisemblance : l'institution des stratèges se rattache à une réforme essentiellement politique de Clisthène, et, dès le principe comme dans la suite, l'élection de ces nouveaux magistrats dut se faire en même temps que le tirage au sort ou l'élection de tous les autres [2]. La chute de Thémistocle doit donc s'expliquer, suivant nous, autrement que par la fin régulière de ses pouvoirs : stratège dès le printemps de l'année 480 lors de l'expédition de Tempé, il avait été réélu dans l'été de la même année, pour une année nouvelle, et il devait régulièrement rester un an au pouvoir; s'il ne paraît pas à la tête de la flotte au printemps de l'année 479, c'est que dans l'intervalle il avait été destitué [3].

Le silence d'Hérodote sur un fait aussi important ne doit pas trop nous surprendre, si nous songeons que le même historien n'a pas parlé davantage, dans les livres précédents, des rivalités politiques de Miltiade et de Thémistocle, de Thémistocle et d'Aristide. Mais ici le défaut de cette méthode a semblé d'autant plus grave, que l'on soupçonne la destitution de Thémistocle d'avoir eu pour cause un changement dans les opérations militaires elles-mêmes. Hérodote n'a établi aucun lien entre la disparition du vainqueur de Salamine et la nouvelle direction imprimée à la guerre pendant l'année 479. C'est là, suivant les critiques modernes, une faute impardonnable, et qui condamne tout le récit que fait l'historien des campagnes de Platées et de Mycale.

Ce reproche est en partie fondé, mais en partie seulement. Depuis longtemps les historiens de la guerre médique ont remarqué que la victoire d'Aristide et de Xanthippe sur Thémistocle avait coïncidé avec l'adoption de nouveaux plans de campagne, et que sans doute, en se débarrassant du vainqueur de Salamine, les Athéniens avaient été heureux de rester désormais dans leur ville et de se défendre sur terre contre Mardonius, plutôt que de continuer les opérations sur mer sui-

1. Wilamowitz-Möllendorff (U. von), *Philologische Untersuchungen*, t. I, p. 58.
2. Cf. Am. Hauvette, *les Stratèges athéniens*, Paris, 1884, p. 29-39.
3. C'est ce que rapporte Diodore (XI, 27, § 3).

vant la tactique de l'année précédente. Voilà les dispositions nouvelles qu'Hérodote aurait pu et dû peut-être signaler chez les Athéniens. Mais la question est de savoir de quelle nature est au juste ce rapport qu'on établit entre la chute de Thémistocle et le changement survenu dans la conduite des opérations militaires : est-ce la chute du représentant de la guerre maritime qui a déterminé ce changement, ou, inversement, la volonté des Athéniens de renoncer à cette guerre s'est-elle exprimée précisément par la chute de Thémistocle? La plupart des savants se prononcent aujourd'hui pour la seconde de ces hypothèses, et bâtissent sur cette base tout un système de combinaisons stratégiques. Voici en résumé, et sans tenir compte des nuances qui séparent ici MM. Nitzch, Duncker et Delbrück [1], comment on explique la marche des choses.

Aussitôt après la réunion des alliés à l'Isthme, Thémistocle se rend à Sparte, où il est l'objet des honneurs les plus extraordinaires qu'un étranger y ait jamais reçus. Le même homme qui avait le plus énergiquement combattu Eurybiade dans la campagne de Salamine, et qui à l'Isthme même avait éprouvé encore la jalousie des généraux alliés, est tout à coup recherché, choyé par les Spartiates. D'où vient cette volte-face? C'est que Thémistocle est toujours et avant tout le partisan de la guerre maritime; il n'a pas renoncé à l'idée de reprendre la mer au printemps de l'année suivante, c'est-à-dire d'abandonner de nouveau Athènes à l'ennemi. Or, tandis que cette politique perd du terrain à Athènes, elle répond aux secrètes aspirations de Sparte : tant qu'Athènes est tout entière sur ses vaisseaux, Sparte peut protéger le Péloponnèse sans sortir de l'isthme de Corinthe, sans s'engager dans une campage en Attique ou en Béotie; au contraire, si les Athéniens veulent défendre leur ville ou leur territoire contre une seconde invasion, les conventions fédérales obligent Sparte à sortir du Péloponnèse et à risquer une bataille rangée. Dans cet état de choses, les Athéniens, pour bien marquer leurs intentions nouvelles, destituent Thémistocle, et se préparent sous de nouveaux chefs à porter la guerre en Béotie. Mais les Spartiates résistent à ces projets, et continuent à préconiser une expédition sur mer. Ainsi se passent tout le printemps et une partie de l'été de 479. Chaque État incline du côté où le portent ses intérêts : Athènes voudrait se battre en Béotie,

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 258 et suiv. — Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 317, note 1. — Delbrück, *op. cit.*, p. 91-107.

et refuse de tenter une action maritime (car, la flotte perse une fois détruite, les Spartiates n'auraient plus besoin d'Athènes et pourraient s'enfermer dans leur presqu'île); Sparte, au contraire, pousse à une diversion dans les îles et sur les côtes de l'Ionie. Toutes les hésitations des Grecs et les retards des opérations militaires viennent de là. Enfin, comme Sparte a besoin de la flotte athénienne pour protéger ses côtes, elle se décide à envoyer des troupes en Béotie, mais alors même elle donne à Pausanias l'ordre de rester sur la défensive; c'est du côté de la mer qu'elle veut prendre l'offensive; car une diversion de ce côté peut encore épargner une bataille sur terre. A la fin, elle l'emporte, Léotychide répond à l'invitation des Samiens et s'avance vers la côte d'Asie; à cette nouvelle, Mardonius se décide à attaquer les Grecs en Béotie, et ainsi les deux batailles de Mycale et de Platées sont inséparables l'une de l'autre, puisque l'initiative prise sur mer est ce qui détermine sur terre le combat décisif.

Cette curieuse hypothèse embrasse, on le voit, toute la campagne de l'année 479. Nous l'examinerons plus loin en détail à propos des différents mouvements qu'elle prétend expliquer dans les opérations de l'armée et de la flotte grecques; mais il ne s'agit ici que du point de départ : est-il vraisemblable que les hommages rendus à Thémistocle par les Spartiates se soient adressés au partisan résolu de la guerre maritime, et que les Athéniens se soient débarrassés de Thémistocle pour affirmer leur intention de se défendre désormais chez eux?

Nous croyons volontiers que les Spartiates se fussent accommodés sans peine d'une politique qui ne les eût pas obligés à sortir du Péloponnèse; mais est-ce à dire qu'ils se fussent facilement décidés à éloigner leur flotte de l'Isthme? Toute leur préoccupation, pendant l'année 480, avait été d'attirer la flotte fédérale dans les eaux de Corinthe : c'est là qu'ils voulaient encore en 479 se défendre à la fois contre une attaque directe des troupes de terre et contre une attaque de flanc, venue de la flotte perse. Or en aucune façon ce plan ne pouvait répondre aux vues de Thémistocle. Si le vainqueur de Salamine avait encore des projets de campagne sur mer, c'était au loin, du côté de l'Hellespont et de l'Ionie, qu'il voulait atteindre la base d'opération de Mardonius. Mais sommes-nous sûrs même que telle ait pu être la pensée de Thémistocle? Les forces de Mardonius en Thessalie étaient-elles si menaçantes, qu'un général athénien pût songer à abandonner d'avance

la défense de l'Attique et de la Grèce centrale? D'ailleurs, l'idée de génie que M. Delbrück prête à Thémistocle, et qui consistait à décider Mardonius, par une diversion en Asie, à battre en retraite sans avoir livré une seule bataille en Grèce, aurait-elle aussi bien réussi qu'on le pense? Dans tous les cas, si Thémistocle était capable de la concevoir, nous doutons fort que Sparte fût capable de l'approuver.

D'autre part, Athènes avait contre Thémistocle d'autres griefs encore que ceux qu'elle pouvait tirer des projets de son général pour l'année suivante. Nous l'avons déjà dit, c'est aussitôt après la victoire de Salamine que la conduite de Thémistocle parut louche à ses concitoyens; déjà dans la campagne d'Andros, son attitude avait inspiré des doutes à ses collègues; son mécontentement, après la réunion des alliés à l'Isthme, dut l'entraîner à des actes plus coupables encore : en cherchant une compensation dans les honneurs que Sparte s'empressa de lui rendre pour faire échec à sa rivale, ne se désignait-il pas lui-même à la défiance des Athéniens? Et, après son retour de Sparte, est-ce que son orgueil [1], joint aux intrigues dont on le savait capable, ne dut pas blesser ses adversaires toujours en éveil? Ajoutons que ces adversaires mêmes avaient eu leur part de la victoire : Aristide avait joué un rôle glorieux à Psyttalie, et la loyauté de sa conduite contrastait avec les allures suspectes de son rival. C'était assez pour qu'un mouvement d'opinion se prononçât contre Thémistocle. Les Athéniens voulaient avant tout se sentir sous la direction d'un chef décidé à défendre loyalement leur ville, à la fois contre les intrigues des Perses et contre les vaines promesses de Sparte. Telle fut sans doute la cause de la chute de Thémistocle. La question des opérations militaires à venir nous paraît n'y avoir été mêlée que d'une manière assez lointaine : en attendant le retour de l'époque où la guerre pouvait recommencer, Athènes voulait reprendre possession d'elle-même et se confier à de nouveaux chefs.

Il est certain cependant que la flotte athénienne, en l'absence de Thémistocle, ne répara pas toutes les pertes qu'elle avait subies : au printemps, le roi spartiate Léotychide ne réunissait à Egine qu'une flotte de 110 vaisseaux (VIII, 131); le chiffre du contingent athénien n'est pas connu. C'était peu de chose en comparaison de la flotte de Salamine : il est évident que les Athéniens songeaient plutôt à la

1. C'est son orgueil que paraît lui reprocher l'Athénien Timodémos dans l'anecdote rapportée par Hérodote (VIII, 125).

menace imminente de Mardonius. Mais est-ce à dire que Léotychide lui-même fût plus disposé à aller de l'avant, comme le supposent MM. Nitzsch et Delbrück? Les envoyés de Chios, qui viennent alors implorer le secours de la flotte contre le tyran Strattis, se rendent d'abord à Lacédémone, puis de là à Égine : c'est la preuve, dit-on, que le gouvernement des éphores à Sparte leur avait donné bon espoir, et que seuls les généraux athéniens d'Égine s'opposèrent à leurs projets. Conséquence bien peu prouvée! Le conseil fédéral était à Égine, et c'est là seulement qu'une réponse pouvait être donnée aux envoyés de Chios : ainsi Sparte se dégageait elle-même de la responsabilité d'un refus. En réalité, les Grecs n'osaient pas se hasarder plus loin que Délos, et c'est cette prudence timide, à la fois de Sparte et d'Athènes, qu'Hérodote exprime avec ironie, en disant que Samos paraissait alors aux Grecs aussi éloignée que les colonnes d'Hercule (VIII, 132). De leur côté, les Perses, avec 300 vaisseaux, n'osaient pas sortir des eaux de l'Ionie, et ainsi, des deux parts, une crainte réciproque séparait les deux flottes. Cette opinion d'Hérodote nous paraît répondre fort bien à la situation. C'est de Mardonius, en effet, que dépendait maintenant le tour qu'allait prendre la guerre; c'est de son côté que Grecs et barbares tournaient les yeux.

Chose surprenante! Mardonius lui-même, après avoir occupé, ce semble, l'hiver à consolider sa puissance en Grèce (Hérodote signale en particulier sa consultation des oracles et le prodige survenu au sanctuaire d'Apollon Ptoos, VIII, 133-135), ne se montra pas disposé à commencer dès le printemps une campagne nouvelle. Plutôt que de conquérir une seconde fois l'Attique désolée, au risque de se heurter ensuite aux forces combinées de la flotte grecque et des troupes réunies à l'Isthme, il s'efforça de gagner Athènes à sa cause. C'est le moyen qu'avaient toujours employé les Perses en Grèce, et, de fait, n'était-il pas évident que, si Athènes renonçait au pacte fédéral, la conquête du Péloponnèse n'était plus qu'une question de temps? Mais l'attitude des Athéniens trompa les espérances de Mardonius, et le roi de Macédoine Alexandre n'eut pas de succès, quand il leur apporta les offres les plus avantageuses et les plus flatteuses du Grand Roi.

C'est ici que se place dans Hérodote une scène vraiment dramatique (VIII, 136, 140-144). La démarche du roi de Macédoine, annoncée d'avance à Sparte, provoque de la part de cette ville une ambassade auprès des Athéniens. Ceux-ci, bien décidés à se montrer héroïques,

retardent à dessein la séance où Alexandre doit faire ses propositions, et ainsi, dans la même assemblée, ils peuvent à la fois faire entendre au représentant de Xerxès la réponse hautaine par laquelle ils vouent au Grand Roi une haine irréconciliable, et aux députés du Péloponnèse les reproches que méritent les craintes de Sparte au sujet de la fidélité d'Athènes. Après avoir patiemment écouté le discours d'Alexandre, les Athéniens repoussent tout ensemble et les offres outrageantes de Xerxès et la pitié que Sparte leur témoigne, et ils terminent en donnant aux alliés rendez-vous en Béotie. Certes, la mise en scène de cette séance mémorable ne laisse aucun doute sur la provenance athénienne de la tradition rapportée par Hérodote. L'historien lui-même s'est plu à rehausser encore l'effet de ce tableau, en résumant dans un magnifique discours la fière réponse où éclate le désintéressement héroïque d'Athènes. Est-ce ainsi que les choses se sont réellement passées? M. Delbrück rejette tout ce récit[1], parce qu'il y découvre une grave contradiction : tandis que Sparte, en proposant aux Athéniens de recueillir leurs familles, de nourrir pendant la durée de la guerre leurs femmes et leurs enfants, semble bien résolue à ne pas sortir de l'Isthme et à abandonner de nouveau l'Attique à la dévastation, les Athéniens réclament de Sparte, comme si la chose était convenue, l'envoi d'une armée en Béotie. Sous prétexte de refuser une offre, n'est-ce pas demander beaucoup plus qu'il n'était offert? L'historien, dit M. Delbrück, ne s'aperçoit pas de cette contradiction, qui révèle l'arrangement fantaisiste de toute l'anecdote.

A notre avis, la contradiction que signale M. Delbrück n'existe pas : la proposition de Sparte a pour objet de consoler les Athéniens d'avoir encore à subir la guerre pendant toute une campagne, alors que deux récoltes déjà ont été perdues pour eux; mais cette proposition garde toute sa valeur, même sans que l'Attique soit de nouveau évacuée : évacué ou non, le pays n'en était pas moins dénué de ressources pour longtemps. Quant à l'exhortation finale des Athéniens (VIII, 144), elle consiste à dire aux Spartiates, non pas : « Il est temps que vous nous portiez secours en Béotie », comme si Athènes avait pu et voulu donner un ordre, mais : « Il est temps que nous nous portions tous, Athéniens et Péloponnésiens, en Béotie, pour prévenir l'invasion de

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 92.

l'Attique[1] ! » Les Athéniens parlent donc comme si la chose était convenue; ils ne demandent pas à Sparte de faire du zèle à l'égard de leurs femmes et de leurs enfants, mais ils ne doutent pas que l'armée fédérale ne doive se mettre en route pour arrêter Mardonius en Béotie.

Sur ce point, M. Busolt croit devoir aussi corriger le récit d'Hérodote[2] : suivant lui, Athènes ne dut pas se contenter d'une vague promesse ou d'un engagement antérieur des Spartiates. La coïncidence des deux ambassades venues de Macédoine et de Sparte fut un moyen habile imaginé par les Athéniens pour ne rejeter les offres de Xerxès que moyennant une promesse formelle des Spartiates, et les mots qui terminent leur discours prouvent que, non contents de faire montre de leurs dispositions généreuses, ils furent assez adroits pour demander des garanties à leurs alliés.

Nous ne pensons pas que cette opinion de M. Busolt s'impose de toute nécessité. Un beau mouvement de générosité, même au détriment de leurs propres intérêts, nous semble assez bien dans le caractère des Athéniens, et, en fait, si Athènes avait exigé de Sparte un engagement, nous ne voyons pas qu'elle y eût fort bien réussi. Il est vrai que plus tard, lors de leur ambassade à Sparte, les Athéniens reprocheront à leur alliée d'avoir vraiment violé une convention (IX, 7); mais ces mots se rapportent sans doute à la convention antérieure au nom de laquelle déjà les Athéniens avaient appelé les Péloponnésiens en Béotie. Au moment où se passe la scène devant le roi de Macédoine, Sparte n'a pas encore eu à montrer, ou non, son zèle. L'expédition de Cléombrote, aussitôt après Salamine (2 octobre), n'avait pas abouti, mais elle avait été du moins un signe de bonne volonté. Rien n'autorisait Athènes à exprimer ses craintes au sujet d'un nouvel abandon; elle ne devait même pas avoir l'air de croire que l'armée péloponnésienne pût ne pas venir en Béotie. En repoussant les offres superflues de Sparte, elle avait le droit de compter sur le secours que les conventions fédérales lui assuraient.

Ainsi, que le refus des propositions perses ait eu lieu avec la mise en scène dramatique décrite par Hérodote, c'est peu probable. Mais il ne nous répugne pas de croire que dans cette circonstance Athènes, quoique prévenue par l'expérience de l'année précédente, ait cru

1. La leçon des manuscrits est la suivante : Ἡμέας καιρός ἐστι προβοηθῆσαι ἐς τὴν Βοιωτίην. C'est par erreur que Wesseling écrivait ὑμέας.
2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 192, notes 3 et 4.

encore à la sincérité de Sparte, et qu'elle ait refusé seulement de se faire l'obligée de sa rivale. Ajoutons que le langage ironique des Athéniens chez Hérodote (VIII, 144) témoigne bien des sentiments de gêne et de jalousie qui régnaient déjà entre les deux villes quand l'historien écrivait ce discours. Mais rien ne nous paraît prouver que ces sentiments aient pu s'exprimer seulement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse [1] : tout ce morceau peut avoir été composé aussi bien dix ou quinze ans avant la guerre qu'après l'ouverture des hostilités.

II

Mardonius en Béotie et en Attique. — Seconde prise d'Athènes. — Négociations nouvelles avec les Athéniens. — Incendie de la ville. — Les Spartiates se décident à secourir Athènes. — Mardonius revient camper en Béotie : emplacement du camp et de l'armée perses sur les bords de l'Asopos.

Les faits que nous réunissons sous ce titre se suivent et s'enchaînent d'une façon si naturelle et si claire, qu'ils s'imposent, dans leur ensemble, à l'historien le plus exigeant. C'est dans le détail, et aussi dans l'appréciation des causes particulières, que la critique trouve matière à s'exercer.

Repoussé par les Athéniens, Mardonius s'avance à travers la Béotie et l'Attique jusqu'à Athènes. Quel est le but de cette campagne nouvelle? Le général perse ne songe pas à attaquer directement l'Isthme; il ne souhaite pas davantage d'attirer les Péloponnésiens en Attique, puisque sa cavalerie ne pourrait s'y développer à son aise. La marche sur Athènes n'a donc aucun but stratégique. Et, en effet, Hérodote n'attribue à Mardonius d'autre objet qu'une satisfaction d'amour-propre, un désir violent de prendre Athènes et d'annoncer au Roi, par des signaux de feu, sa présence sur l'Acropole (IX, 3). Voilà, dira-t-on, une raison bien mesquine, et telle qu'Hérodote en prête volontiers aux ennemis de la Grèce! Faut-il que le simple caprice d'un homme décide d'événements aussi graves? — Et pourquoi pas? Mardonius, nous l'avons vu, n'avait aucun intérêt militaire à occuper

1. Comme le veut Stein, note au liv. VIII, 144.

l'Attique, et les Thébains lui signalaient avec raison la plaine de l'Asopos comme le champ de bataille où il devait attendre l'armée grecque (IX, 2). S'il voulut, malgré tout, prendre Athènes, n'était-ce pas pour se montrer par là l'égal de son maître? Il s'était fait fort de terminer heureusement la guerre, et, contre son attente, voilà qu'elle traînait en longueur! Du moins fallait-il faire patienter le Roi!

Si pourtant quelque autre pensée conduisit Mardonius en Attique, ce fut sans doute le désir de presser plus directement les Athéniens, et de les amener à abandonner leurs alliés du Péloponnèse, par des offres d'autant plus avantageuses, que leur ville serait alors aux mains de l'ennemi. Tout concourt à prouver que l'espoir d'ouvrir des négociations avec quelques-unes des villes grecques domina longtemps l'esprit de Mardonius : c'est ainsi qu'avaient jadis procédé les Perses dans leurs premières campagnes contre la Grèce, et Xerxès avait trouvé des alliés jusqu'au centre du pays : il ne s'était heurté qu'à l'union étroite, quoique déjà menacée, de Sparte et d'Athènes. C'est ce que les Thébains disaient encore à Mardonius : « Unis, les Grecs seraient difficiles à vaincre, même pour des forces immenses; on peut les diviser et les gagner à prix d'or (IX, 2) ». Le général perse ne tenta pas de séduire les Athéniens par la corruption; mais, une fois maître de la ville, il pouvait agir efficacement sur eux : leurs biens, leurs maisons, leurs temples paraissaient devoir être le gage de leur soumission.

Ce fut pour Athènes une rude épreuve; mais son attitude ne se démentit pas : à la nouvelle que Mardonius approchait, et qu'il occupait déjà la Béotie, les Athéniens se mirent en mesure de quitter leur ville et de transporter de nouveau tous leurs biens à Salamine; en même temps ils dépêchaient à Sparte une ambassade pressante pour demander du secours (IX, 6). Or, pendant que cette ambassade attendait à Sparte une réponse toujours retardée, Mardonius renouvelait aux Athéniens de Salamine ses propositions de paix, et, avant que la décision définitive de Sparte fût connue encore, ces propositions étaient rejetées. L'envoyé hellespontin Murychide était éconduit sans espoir, et le seul Athénien qui avait pris la parole en faveur d'une entente était mis à mort (IX, 4-5). Dira-t-on, ici encore, que cet héroïque refus d'Athènes ne fut proclamé qu'après l'annonce de l'envoi des troupes du Péloponnèse? Il est vrai que les ambassadeurs athéniens envoyés à Sparte menacent les Spartiates, d'abord sous une

forme voilée, puis ouvertement, de faire leur paix avec le Grand Roi (IX, 7-9) ; mais est-ce là autre chose qu'une menace? Aussi bien Hérodote présente-t-il les faits d'une manière qui leur donne toute vraisemblance : le rejet des propositions perses a lieu aussitôt après l'entrée de Mardonius à Athènes, c'est-à-dire peu de temps après le départ de l'ambassade, à un moment où l'on pouvait compter encore à Salamine sur le secours attendu de Sparte; l'historien ne prétend pas que les Athéniens à eux seuls eussent persisté indéfiniment dans cette attitude. L'annonce de l'armée grecque détermina Mardonius à piller, détruire, brûler la ville avant de se retirer, et ainsi les Athéniens purent rester jusqu'au bout fidèles au principe d'une résistance irréconciliable.

Dans le détail, plusieurs points de ce récit provoquent quelques objections. Et d'abord, la date de la seconde prise d'Athènes reste indécise, malgré une des indications les plus nettes que fournisse la chronologie d'Hérodote : « La prise d'Athènes par Xerxès avait précédé de dix mois la seconde attaque de Mardonius, ἡ βασιλέος αἵρεσις ἐς τὴν ὑστέρην τὴν Μαρδονίου ἐπιστρατηίην δεκάμηνος ἐγένετο (IX, 3). » Le mot ἐπιστρατηίη, qui ne désigne pas proprement la prise de la ville, serait vague, s'il ne se trouvait rapproché des mots ἡ βασιλέος αἵρεσις. Mais, même en admettant que la date donnée par l'historien soit celle de la seconde prise d'Athènes, l'expression δεκάμηνος prête encore à la discussion. S'agit-il, en effet, d'un intervalle de dix mois entiers, ou bien faut-il entendre que cet événement se produisit dans le dixième mois qui suivit l'occupation d'Athènes par Xerxès? Dans la première hypothèse, que paraît recommander l'interprétation littérale d'Hérodote, l'arrivée de Mardonius à Athènes ne se placerait guère avant le milieu du mois de juillet 479; dans la seconde, on pourrait avancer cette date de quelques semaines, et diminuer ainsi le temps perdu par le général perse au printemps de cette année. Cette raison même est une de celles qui ont décidé M. Busolt à se prononcer pour cette hypothèse[1]. Il est certain qu'Hérodote ne dit pas comment Mardonius employa en Thessalie plusieurs mois d'une saison déjà favorable aux expéditions militaires. Mais, selon nous, et d'après le

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 193, note 5. — L'auteur s'appuie aussi sur la coïncidence de l'ambassade athénienne envoyée à Sparte avec la fête des *Hyacinthies* : cette fête se célébrait au début du mois spartiate Ἑκατομβεύς, qui correspond au mois athénien Scirophorion (juin-juillet).

récit même de l'historien, ce retard provient des négociations que Mardonius avait entamées avec Athènes et peut-être avec d'autres villes grecques. M. Delbrück imagine une raison stratégique : Mardonius aurait attendu, pour s'avancer dans la Grèce centrale, d'être bien sûr que la flotte de Délos resterait dans les eaux grecques, au lieu d'attaquer l'Ionie et l'Hellespont. Si quelque mouvement s'était produit sur la côte d'Asie, Mardonius, menacé dans sa base d'opérations, aurait à la hâte repris le chemin de l'Asie[1]. Cette hypothèse, qui se rattache aux combinaisons ingénieuses que nous avons déjà mentionnées, a le tort, suivant nous, de supposer que Mardonius, après un hiver passé en Thessalie et occupé sans doute aux préparatifs d'une nouvelle campagne, aurait pu renoncer complètement à une entreprise où le conviaient encore une partie des États grecs.

Les circonstances de la seconde évacuation de l'Attique ne sont que sommairement indiquées par Hérodote (IX, 3), ainsi que l'incendie et la destruction de la ville (IX, 13). Il paraît évident que le souvenir de la première émigration, de celle qui avait glorieusement préparé la victoire de Salamine, faisait tort dans la mémoire des Athéniens aux événements de l'année suivante. Le seul fait caractéristique que rapporte Hérodote, pour montrer dans cette occasion les dispositions des Athéniens, ne laisse pas que d'être lui-même sujet à caution : non que le meurtre de Lycidès et de sa femme doive être révoqué en doute (IX, 5) ; c'est là un de ces actes de cruauté auxquels se livre trop souvent une foule en délire; mais ce meurtre serait, non seulement inexcusable, mais inexplicable même, si l'on ne tenait compte, dans le récit d'Hérodote, d'un mot qui permet, ce semble, de trouver la cause véritable de cet emportement. Hérodote laisse entendre que peut-être ce Lycidès était gagné par l'or de Mardonius : au lieu d'un conseiller prudent ou timide, c'était un traître que la foule avait impitoyablement fait périr. Certes la tradition athénienne devait tendre à dissimuler un acte qui faisait tache dans le magnifique tableau de la défense nationale : Athènes préférait se charger d'un crime héroïque, plutôt que de laisser croire à une trahison.

Pendant que les Athéniens se maintenaient à Salamine, inaccessibles aux séductions de Mardonius, le résultat de leur ambassade à Sparte se faisait terriblement attendre. Voici comment Hérodote

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 102.

raconte les faits : les députés d'Athènes, de Mégare et de Platées, à leur arrivée à Sparte, trouvent le peuple occupé à célébrer la fête des *Hyacinthies*; ils se font cependant admettre auprès des éphores, et leur demandent d'envoyer le plus tôt possible une armée, sinon en Béotie, puisqu'il n'en est plus temps, du moins en Attique, dans la plaine de Thria (IX, 7). Les éphores remettent leur réponse au lendemain, puis au surlendemain, et ainsi de suite pendant dix jours. A la fin, les ambassadeurs impatientés déclarent qu'ils ne se présenteront plus qu'une fois, et que ce sera pour dégager la responsabilité d'Athènes dans toute cette affaire. A ce moment intervient un personnage influent de Tégée, Chiléos; il démontre aux éphores qu'ils commettent une faute grave en poussant Athènes dans les bras de la Perse, et aussitôt ceux-ci, convaincus, font partir, pendant la nuit même, 5000 Spartiates, avec 35000 hilotes. Lorsque le lendemain les ambassadeurs viennent formuler leur *ultimatum*, ils apprennent qu'un corps d'armée spartiate, parti de la veille, est en route pour l'Isthme, et ils se hâtent de le rejoindre, suivis par un autre corps de 5000 Lacédémoniens (IX, 8-10). Nous devons ajouter qu'Hérodote explique à sa façon la cause de la mauvaise volonté des Spartiates dans cette circonstance : suivant lui, lorsque Sparte s'était montrée si soucieuse de l'attitude d'Athènes à l'égard d'Alexandre de Macédoine, c'était parce que le mur de l'Isthme n'était pas encore prêt à défendre l'entrée du Péloponnèse : quelques semaines plus tard, après un travail acharné, le mur était achevé, et les Spartiates se croyaient à l'abri de toute attaque (IX, 8).

Ce récit et les observations personnelles d'Hérodote sur ces faits ont donné prise à la critique. Déjà Plutarque reprochait à Hérodote d'avoir volontairement diminué le mérite de Sparte dans l'expédition de Platées, en racontant que, sans l'intervention de Chiléos de Tégée, les Spartiates seraient restés chez eux [1]. M. Delbrück pense, avec Plutarque, que l'intervention de Chiléos n'était pas nécessaire, pour avertir les Spartiates du besoin qu'ils avaient d'Athènes tant qu'une flotte perse pouvait débarquer sur l'une des côtes du Péloponnèse et paralyser la défense de l'Isthme [2]. Il ajoute que la raison donnée par Hérodote pour expliquer l'insouciance apparente des Spartiates est mauvaise; car le mur devait être en état de défense dès l'automne

1. Plutarque, *Malignité d'Hérodote*, 41, § 4.
2. Delbrück, *op. cit.*, p. 93.

précédent, puisque Xerxès, après Salamine, renonça à forcer le passage. Enfin le chiffre de 35 000 hilotes paraît à M. Delbrück inadmissible, et ne peut provenir, suivant lui, que d'une erreur matérielle, commise par Hérodote. D'ailleurs de tout ce récit, dont le caractère fabuleux saute aux yeux, M. Delbrück renonce à dégager aucun fait historique : tout ce qu'il croit pouvoir conclure, c'est que Sparte, qui ne voulait pas attaquer Mardonius, et qui, par stratégie, mais non par lâcheté ou indifférence, préférait rester à l'Isthme, se décida à faire à Athènes la concession d'une marche en avant jusqu'en Attique et en Béotie, dans la crainte de la voir s'entendre avec les Perses, mais avec la résolution arrêtée de continuer à se tenir sur la défensive.

Il y a dans ces objections plusieurs points incontestables : qu'une armée de 40 000 hommes ait pu sortir de Sparte à l'insu des Athéniens, sans qu'aucun préparatif antérieur eût révélé ce départ, c'est une chose incroyable. De même, l'importance attribuée par Hérodote au conseil de Chiléos est sans doute excessive, et ce changement soudain dans les dispositions des éphores, joint au coup de théâtre qui termine l'affaire, n'offre guère de vraisemblance. Mais les raisons de M. Delbrück sont loin, elles aussi, d'être décisives : le mur de l'Isthme eût-il été fort peu avancé dans l'automne de 480, Xerxès n'eût jamais eu l'idée de s'engager de ce côté après sa défaite [1]. Quant aux 35 000 hilotes, il faudrait peut-être, pour rejeter ce témoignage, montrer d'où a pu venir l'erreur de l'historien ; car Hérodote insiste à plusieurs reprises sur ce fait. Les modernes ont justifié cette mesure extraordinaire en disant que, contre une armée composée surtout d'archers et de troupes légères, il était bon de réunir le plus possible de soldats armés aussi à la légère, comme étaient les esclaves grecs et les hilotes spartiates. Mais cette raison, M. Delbrück la repousse, sans autre argument que des considérations militaires tout hypothétiques [2].

Que reste-il donc du récit d'Hérodote ? Le fond même subsiste-t-il, à savoir la mauvaise volonté, l'égoïsme de Sparte, réveillée seulement par la menace d'un danger imminent ? Il ne nous paraît pas qu'on ait invoqué aucune raison solide pour excuser la conduite de Sparte. Car, si, comme le prétend M. Delbrück, Sparte entendait se tenir sur la défensive, pourquoi, puisqu'elle devait toujours en venir à céder aux instances d'Athènes, n'avait-elle pas pris position dès le principe au

1. Cf. ci-dessus, p. 425 et suiv.
2. Delbrück, *op. cit.*, p. 3-8.

pied du Cithéron, au lieu d'attendre que Mardonius eût envahi l'Attique? La seconde occupation d'Athènes eût été ainsi évitée, et nous ne voyons pas quel danger plus grand eût couru alors le Péloponnèse. Tout le mérite de Pausanias à Platées ne rachète pas la lenteur que mit le gouvernement spartiate à secourir la Grèce, et Hérodote, qui a plutôt indiqué discrètement que proclamé et accusé l'égoïsme spartiate, nous semble n'être pas sorti des limites de l'impartialité et de l'équité qui s'imposent à l'historien.

A peine en marche pour l'Isthme, l'armée lacédémonienne est annoncée à Argos, et de là à Athènes, où se trouve Mardonius. Aussitôt le général perse s'empresse d'évacuer l'Attique, afin de choisir un terrain plus favorable pour sa cavalerie et un champ de bataille d'où il puisse plus facilement se retirer en cas de défaite (IX, 12-13) : la plaine de l'Asopos, entre Thèbes et le Cithéron, lui assure ce double avantage. Les causes toutes stratégiques de ce mouvement de retraite sont bien expliquées par Hérodote : πρὸς πόλι τε φιλίῃ καὶ χώρῃ ἱππασίμῳ. Mais l'exécution de ce plan et l'établissement du camp de Mardonius sur les bords de l'Asopos échappent à une détermination certaine.

Hérodote signale les mouvements suivants de l'armée perse[1] : lorsque déjà Mardonius est en route pour la Béotie, il apprend qu'un corps de 1 000 Lacédémoniens est entré en Mégaride ; il revient alors sur ses pas, et lance sa cavalerie sur le territoire de Mégare. Mais, à la nouvelle que l'armée du Péloponnèse, tout entière réunie à l'Isthme, se prépare à le franchir, il retire son armée de la Mégaride, et gagne, pour passer en Béotie, non pas le col d'Éleuthères, mais celui de Décélie, à l'est du Parnès. Par ce chemin il arrive à Tanagra, où il séjourne une nuit, et de là il atteint le territoire thébain à Scolos, au pied du Cithéron (IX, 14-15).

Aucun passage ne montre mieux, d'après M. Delbrück, combien Hérodote se soucie peu d'exposer d'une manière intelligible et de comprendre lui-même les opérations militaires. A prendre son récit au pied de la lettre, le mouvement sur Mégare et le retour sur Décélie et Tanagra auraient occupé une seule journée. Or une telle étape serait à peine possible pour un courrier isolé. Même en réduisant à la distance d'Eleusis à Tanagra le chemin parcouru en un jour,

1. Cf. notre *Rapport sur une mission scientifique*, p. 47 et suiv.

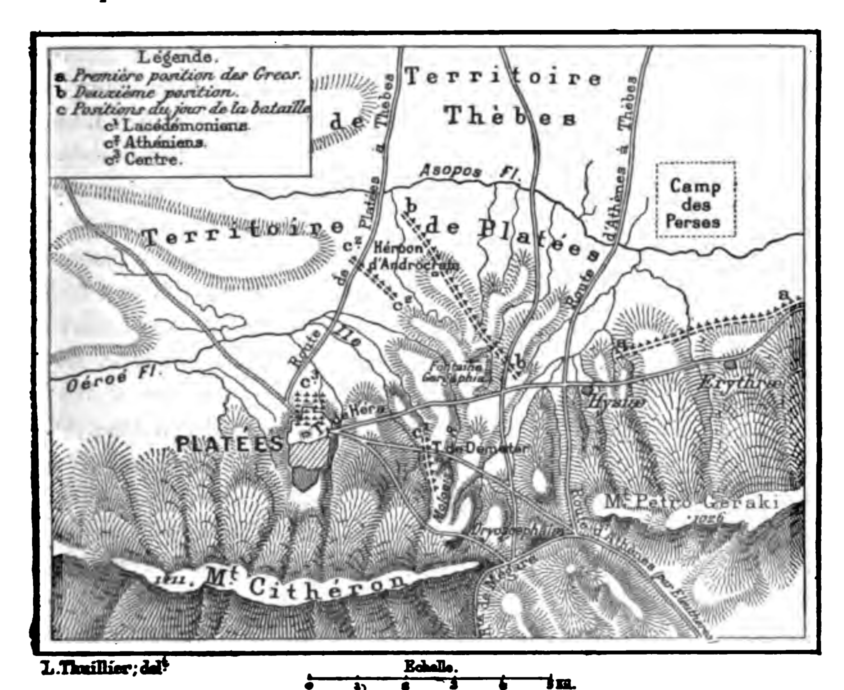
on devrait considérer l'armée de Mardonius comme une troupe de 20 000 ou de 30 000 hommes au plus, ce qui changerait totalement les conditions de la bataille de Platées. En réalité, suivant M. Delbrück, l'armée perse comptait plus de 30 000 hommes; mais elle évacua l'Attique par plusieurs chemins, à savoir la route d'Éleuthères, celle de Phylé et celle de Décélie, tandis qu'un quatrième corps, envoyé du côté de Mégare, masquait la retraite, et empêchait l'armée grecque d'occuper les cols du Cithéron et du Parnès. Même dans cette hypothèse, l'armée totale de Mardonius ne devait pas compter plus de 60 000 ou de 70 000 combattants[1].

Ces calculs reposent sur cette idée, qu'une journée aurait suffi à Mardonius pour gagner Tanagra; mais le texte d'Hérodote ne dit pas cela : ἐν Τανάγρῃ δὲ νύκτα ἐναυλισάμενος καὶ τραπόμενος τῇ ὑστεραίῃ ἐς Σκῶλον (IX, 15). Cette indication ne précise en aucune façon le temps qu'avait mis l'armée pour aller d'Athènes ou d'Éleusis à Tanagra, et même on peut croire que plusieurs jours s'écoulèrent entre le départ d'Athènes et l'arrivée dans cette ville. Mais ce qui subsiste de la critique de M. Delbrück, c'est que ces mouvements de Mardonius en Mégaride et en Attique sont exposés comme s'il s'agissait d'un faible corps d'armée, d'une troupe de quelques milliers d'hommes. Comment concilier cette vue avec le chiffre de 300 000 hommes qu'Hérodote donne à plusieurs reprises pour l'armée de Mardonius?

L'hypothèse de M. Delbrück n'est pas en elle-même invraisemblable : l'historien se serait contenté de signaler la route suivie par le général en chef, son état-major et l'une des colonnes; il aurait passé sous silence les autres détachements de l'armée. C'est ainsi que, dans une partie du VII[e] livre, Hérodote parle de l'armée de Xerxès comme si elle eût marché tout entière autour du Grand Roi, tandis qu'ailleurs il signale les trois corps qui la composaient. Néanmoins, on ne s'explique pas, dans cette hypothèse, comment le général, avec ses meilleures troupes, aurait choisi justement le chemin le plus long, et celui qui l'éloignait le plus de l'armée grecque, c'est-à-dire du danger : si toutes les voies qui conduisaient en Béotie étaient libres et sûres encore, comment se fait-il que Mardonius n'ait pas pris en personne la route d'Éleuthères? Cette remarque donne quelque force à l'opinion de Stein, qui est aussi celle de la plupart

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 142-145.

des historiens modernes : ils considèrent que Mardonius, suivant la donnée exacte d'Hérodote, contourna le Parnès pour éviter une attaque de flanc, que sa démonstration sur Mégare ne suffirait peut-être pas à écarter. Mais alors, dira-t-on, l'armée de Mardonius était bien peu nombreuse? Nous ne prétendons pas défendre le chiffre



LE CHAMP DE BATAILLE DE PLATÉES.

exact de 300 000 hommes. Mais rien ne prouve que l'invasion de l'Attique ait été faite avec l'armée tout entière. Au contraire, Hérodote nous apprend que le général perse ne voulait pas livrer bataille en Attique ; il voulait seulement presser les Athéniens, les réduire à une entente à l'amiable ; pour cela il suffisait d'une troupe un peu supérieure à celle qu'Athènes elle-même pouvait mettre sur pied. Une bonne partie de l'armée pouvait être restée en Béotie, et d'autres troupes encore, jusque-là demeurées en Thessalie et dans la Grèce centrale, ne devaient rejoindre le général en chef qu'au moment où se livrerait la bataille décisive. Nous ne pouvons préciser aucun chiffre ; mais si, d'après M. Delbrück, 20 000 hommes pouvaient

passer en un jour d'Athènes à Tanagra, nous ne voyons pas de raison pour que, en trois ou quatre jours, il n'en soit pas passé 60 000 ou 80 000 par la même route. Quoique encore considérable, cette armée aurait pu souffrir d'une attaque dirigée sur son flanc gauche par des troupes à peu près aussi nombreuses, et Mardonius paraît avoir agi dans toute cette campagne, sauf le dernier jour, avec une extrême prudence.

Arrivé sur le territoire de Thèbes, à la hauteur de Scolos, Mardonius se met en mesure d'établir son camp sur les bords de l'Asopos, et de construire une enceinte fortifiée de 10 stades de côté [1]. L'emplacement du camp et de l'enceinte n'est pas déterminé par Hérodote avec la rigueur qu'on souhaiterait : la question de savoir, par exemple, si le camp était au sud ou au nord de l'Asopos, sur la rive gauche ou sur la rive droite du fleuve, n'est pas complètement résolue. Du moins l'éditeur Stein croit-il devoir tirer du texte d'Hérodote la preuve que l'enceinte fortifiée se trouvait sur la rive droite, à Scolos même, c'est-à-dire sur la pente du Cithéron, non dans la plaine. Mais Hérodote ne dit pas que le camp fût à Scolos ; il dit que, arrivé à Scolos, Mardonius fit couper les arbres de ce territoire, quoique thébain, pour avoir les matériaux nécessaires à la construction d'une palissade (IX, 15). Scolos était sur une pente, boisée sans doute, tandis qu'il n'y avait pas de bois dans la plaine. Mais c'est bien dans la plaine, et de l'autre côté de l'Asopos, que devait être l'enceinte, pour qu'elle pût servir de refuge en cas de défaite. Comment les Perses, vaincus dans la plaine, auraient-ils pu songer à se retirer ailleurs que dans la direction de Thèbes? Si donc Hérodote parle d'Érythrées et d'Hysiées, villes situées sur la pente du Cithéron, pour indiquer la longueur de la ligne ennemie, ce n'est pas à dire que l'armée perse occupât ces hauteurs ; mais c'est la preuve qu'elle s'étendait dans la plaine en face du territoire de ces deux villes. Aussi bien, en arrivant quelque temps après, les Grecs occuperont-ils ces coteaux d'Érythrées et d'Hysiées (IX, 19), sans qu'il soit possible de supposer alors un premier engagement que l'historien aurait omis.

Les dimensions que donne Hérodote à l'enceinte fortifiée des Perses (10 stades de côté) ne peuvent être ni contestées sérieusement ni prises tout à fait à la lettre. Aussi M. Delbrück a-t-il tiré des conclu-

1. Cf. le croquis ci-joint, p. 455. — Faute de mieux, nous reproduisons, dans ses grandes lignes, la carte de Leake (*Travels in Northern Greece*, t. II), en la modifiant sur quelques points. Cf. notre *Rapport sur une mission scientifique en Grèce*, p. 41 et suiv.

sions trop rigoureuses de ces données. Il calcule, d'après les usages modernes, le nombre des combattants et des esclaves que pouvait contenir une telle enceinte, et il arrive au chiffre de 180 000 hommes [1]. Ce serait donc là le *maximum* des troupes de Mardonius. Mais l'objection la plus forte qu'on puisse faire à ce calcul est la suivante : le camp s'étendait au delà de l'enceinte, d'après Hérodote (IX, 15), et l'historien ne dit nulle part que toute l'armée pût y tenir enfermée. L'opinion de ceux qui considèrent l'enceinte comme un abri réservé aux Perses pour leurs bagages les plus précieux nous paraît s'accorder fort bien avec le récit d'Hérodote, et dès lors tous les chiffres de l'armée perse, fondés sur les dimensions seules de l'enceinte, ne reposent sur rien de solide.

Hérodote ne dit pas combien de temps dura la construction du camp et de la palissade. Mais il est évident que ce travail ne se fit pas en peu de jours. D'ailleurs, avant l'arrivée des Grecs sur le Cithéron, l'historien, comme pour remplir l'intervalle de temps écoulé, rapporte deux épisodes qui se placent avant les premiers engagements de Platées : le festin donné par Attaginos aux principaux Perses et aux principaux Thébains (IX, 16), et l'attaque simulée des Perses contre les 1 000 Phocidiens d'Harmocydès (IX, 17-18). Ces deux épisodes ne se rattachent qu'indirectement à la bataille; mais l'un est des plus curieux, parce qu'il nous fait toucher du doigt un récit recueilli par Hérodote de la bouche d'un témoin oculaire; l'autre est de ceux où l'historien, incapable de savoir au juste les causes véritables d'un événement, hésite à se prononcer, et fait preuve par là d'une prudence et d'une réserve qui, sans être à proprement parler de la critique, nous donnent la meilleure opinion de sa bonne foi.

III

L'armée grecque sur le versant septentrional du Cithéron. — Les Athéniens repoussent une attaque de la cavalerie perse. — Changement de position : les Grecs au bord de l'Asopos. — Énumération des deux armées en présence. — Grecs et Perses se tiennent sur la défensive pendant dix jours.

La réunion des Péloponnésiens à l'Isthme avait décidé Mardonius à se retirer en Béotie. Pausanias suivit de près son adversaire. Toute-

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 141.

fois il ne s'engagea pas tout d'abord avec les forces seules du Péloponnèse dans la direction de Platées. Se rendant auparavant à Éleusis, il y fut rejoint par les troupes athéniennes venues de Salamine, et gagna ensuite la Béotie par la route d'Éleuthères. Ce détour avait été jugé nécessaire, pour qu'on pût opérer la jonction avec les hoplites d'Athènes, et c'est aussi ce qui explique le double sacrifice signalé par Hérodote : une première fois en quittant l'Isthme, une seconde fois en se mettant à la tête des forces combinées du Péloponnèse et de l'Attique, Pausanias invoquait l'assistance divine (IX, 19). Fort de cet appui, et informé de la position qu'occupait l'ennemi sur les bords de l'Asopos, il passa le col du Cithéron, puis, inclinant vers l'est, il vint s'établir sur le versant septentrional de la montagne, à Érythrées, en face des Perses, campés dans la plaine. C'était menacer la ligne ennemie sans risquer soi-même d'être sérieusement attaqué ou enveloppé. Toutefois la position n'était pas si inabordable que la cavalerie ennemie ne pût faire du mal à quelques-unes des troupes grecques. Ainsi eut lieu le premier engagement, et c'est ici que se place l'épisode de la mort du chef de la cavalerie perse, Masistios, et des combats qui se livrèrent autour de son corps (IX, 20-24).

L'historien raconte cet épisode avec une complaisance évidente : nul doute qu'il ne se soit étendu sur ces détails, moins à cause de leur intérêt militaire, qu'en raison du haut rang occupé par Masistios parmi les Perses, et du rôle joué dans cette affaire par l'Athénien Olympiodoros, fils de Lampon [1]. Toutefois il ne nous semble pas nécessaire de nier pour cela que cet épisode ait eu la moindre importance. Hérodote affirme, et on peut le croire, que le succès de ce premier engagement fut ce qui détermina les Grecs à changer de position et à descendre vers l'Asopos.

Les détails de cette escarmouche ne prêtent qu'à de légères critiques. Que le nom du commandant perse ait été mal prononcé par les Grecs (Μακίστιος), et rectifié par Hérodote, la chose se comprend aisément, si l'on pense à la célébrité qu'avait en Grèce ce premier combat de cavalerie, et à la préoccupation constante chez Hérodote de reproduire exactement les noms propres étrangers. C'est là un exemple de ces recherches de détail où la science d'Hérodote peut être en défaut, son zèle et son scrupule d'historien, jamais. On est plus embarrassé

1. Olympiodoros était le père du célèbre devin Lampon, ami de Périclès.

pour décider si le rôle des Athéniens, dans cette circonstance, a été aussi spontanément héroïque que le donne à entendre Hérodote. C'est en présence d'un refus unanime des Grecs qu'Olympiodoros et ses 300 hommes d'élite se proposent pour occuper la position que les Mégariens déclarent insoutenable. Cette troupe tue Masistios; mais elle se sent d'abord incapable de résister à la cavalerie qui revient chercher le corps de son chef. Les autres généraux grecs accourent alors au secours d'Olympiodoros, et cette fois le cadavre de Masistios, resté en possession du vainqueur, est promené sur un char devant toute l'armée grecque, pendant que les Perses se livrent dans leur camp aux démonstrations les plus vives de la douleur. Sans doute les relations personnelles d'Hérodote avec le fameux devin Lampon, le fils d'Olympiodoros, et surtout sa prédilection pour Athènes, ont pu contribuer à lui faire rehausser l'éclat de ce fait d'armes. Mais qu'on remarque cependant la fin du récit : seuls, les trois cents ont le dessous (IX, 23), et c'est seulement le secours des autres Grecs qui arrache aux Perses la victoire. Est-ce qu'une tradition partiale en faveur d'Athènes n'eût pas attribué aux seuls Athéniens tout l'honneur d'un exploit dont ils avaient eu réellement la plus grande part?

Ce premier engagement était de nature à fortifier la confiance des Grecs : la cavalerie ennemie, qu'on venait d'éprouver pour la première fois, n'était donc pas si redoutable! Si l'on parvenait à prendre une position telle que, protégés contre les attaques de flanc de la cavalerie, les hoplites pussent en même temps se mesurer avec l'infanterie perse, il y avait lieu de compter sur la victoire. C'est ce que fit Pausanias, en descendant des collines où il était demeuré jusque-là, et en s'établissant sur le territoire d'Hysiées, entre l'Asopos à l'aile gauche et la source Gargaphia à droite (IX, 25). La ligne ainsi formée faisait face au nord-est, tandis que les Perses, dont Hérodote n'indique pas ici le mouvement, étaient campés dans la plaine de l'autre côté du fleuve. Si les Grecs avaient l'avantage de dominer un peu le camp barbare, du haut des collines qui s'avancent en cet endroit jusqu'au coude de l'Asopos, les Perses étaient protégés par le fleuve, dont ils pouvaient écarter l'ennemi à l'aide de leurs flèches et de leur cavalerie. En même temps la source Gargaphia fournissait aux Lacédémoniens une eau abondante. A l'autre extrémité de la ligne grecque se trouvait le sanctuaire du héros local Androcrate. C'est dans cette situation des deux armées que parut devoir s'engager la bataille.

Dans cet endroit, en effet, les forces en présence pouvaient se développer à leur aise. De Thèbes et de la Grèce du Nord les troupes de Mardonius avaient eu le temps de rejoindre leur chef. Du Péloponnèse arrivaient sans cesse de nouvelles recrues. Il en vint encore après la bataille. Mais à ce moment les contingents les plus importants se trouvaient réunis autour de Pausanias. C'est ici qu'Hérodote, avec raison, place l'énumération des forces grecques et des forces perses (IX, 28-32).

La liste des villes grecques est précédée du récit d'un débat survenu entre Athènes et Tégée au sujet de la place à occuper : Tégée réclamait, après Lacédémone, la première place, c'est-à-dire l'aile gauche, si Lacédémone occupait l'aile droite; Athènes faisait valoir ses droits au même honneur, en rappelant, avec ses exploits du temps passé, sa gloire récente de Marathon; mais elle se déclarait prête à obtempérer aux ordres de Sparte (IX, 26-27). Les chefs spartiates récompensèrent dans Athènes à la fois tant de mérite et tant de modestie, et l'armée prit rang dans l'ordre suivant :

Aile droite :	Lacédémoniens	10 000	hoplites.
	Tégéates	1 500	—
	Corinthiens	5 000	—
	Potidéates	300	—
	Orchoméniens	600	—
Centre :	Sicyoniens	3 000	—
	Épidauriens	800	—
	Trézéniens	1 000	—
	Lépréates	200	—
	Mycéniens et Tyrinthiens	400	—
	Phliasiens	1 000	—
	Hermionéens	300	—
	Érétriens et Styriens	600	—
	Chalcidiens	400	—
	Ambraciotes	500	—
	Leucadiens et Anactoriens	800	—
	Paléens de Céphallénie	200	—
	Eginètes	500	—
	Mégariens	3 000	—
	Platéens	600	—
Aile gauche :	Athéniens	8 000	—
		38 700	hoplites.

A ce chiffre de 38 700 hoplites, Hérodote ajoute 35 000 hilotes attachés aux 5 000 citoyens de Sparte, et 34 500 soldats armés à la légère pour le reste de l'armée. Enfin une troupe de 1 800 Thespiens complète le chiffre de 110 000 combattants (μάχιμοι) (IX, 30).

Une double question se pose : quelle est la valeur de ces chiffres? l'ordre où ces contingents de villes sont énumérés par Hérodote est-il rigoureusement exact?

M. Delbrück accepte la somme de 38 700 hoplites; il rejette seulement les 35 000 hilotes, et compte en moyenne un homme par hoplite. De plus il n'admet pas les évaluations de détail données pour chaque ville [1]. Cette manière de choisir dans le témoignage de l'historien ce qui plaît et ce qui ne plaît pas, sans autre raison que la vraisemblance, ne nous semble guère conforme à une bonne méthode. Si le chiffre total de 38 700 hoplites est exact, pourquoi rejeter celui de 35 000 hilotes, qu'Hérodote donne avec la même assurance à plusieurs reprises? Pourquoi rejeter les chiffres partiels qui composent la somme des hoplites?

M. Delbrück cependant fait au sujet des troupes légères une observation juste : en comptant un ψιλός par hoplite (sauf pour les 5 000 citoyens de Sparte), on trouverait un total de 33 700 ψιλοί. Or Hérodote en compte 34 500. C'est là, dit M. Delbrück, la preuve que l'historien a omis de comprendre dans sa liste une partie des troupes légères; l'omission porte vraisemblablement sur le corps des archers athéniens, plusieurs fois cité dans la bataille [2], et qui comptait d'après cela 800 hommes. L'explication est séduisante, et peut-être vraie; mais ne tend-elle pas à prouver que, pour le détail même, Hérodote a recueilli des renseignements précis?

M. Beloch est du moins plus logique [3]. Il estime qu'Hérodote n'a pas eu d'autre source d'information que le trépied de Delphes [4]. Or ce

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 161-165.
2. Hérodote, IX, 22 et 60.
3. Beloch, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, p. 8-9.
4. On sait qu'un fragment considérable de ce monument célèbre est encore aujourd'hui visible sur la place de l'*Atmeïdan* à Constantinople. Rappelons brièvement l'histoire de ce trépied, l'inscription mensongère que Pausanias, dans son orgueil, se permit d'y faire graver, s'attribuant à lui seul l'honneur de la victoire, puis la colère des Lacédémoniens contre Pausanias, et la nouvelle inscription, gravée par leurs soins, portant les noms des cités qui avaient contribué à la défaite du barbare (Thucydide, I, 132). Bien que nous ayons sur ce point le double témoignage d'Hérodote et de Thucydide, le sens de l'offrande et des inscriptions a fait encore, dans ces dernières années, l'objet d'une discussion intéressante entre M. E. Fabricius, *Das platäische Weihgeschenck in Delphi* (dans le *Jahrbuch des arch. Instit.*, t. I (1886), p. 176 et suiv), et M. Ad. Bauer, *Die Inschriften auf der Schlangensäule und auf der Basis der Zeusstatue in Olympia* (dans les *Wiener Studien*, 1887, p. 223 et suiv.). M. Fabricius a proposé une lecture nouvelle, et, ce semble, définitive de la dédicace du trépied. Jusqu'à lui, tous les éditeurs de l'inscription lisaient, en tête de la liste des villes, une dédi-

monument ne lui fournissait aucun chiffre. L'historien s'est donc contenté de transcrire le nom des villes qui avaient pris part à la bataille de Platées, et de mettre en face un chiffre correspondant au nombre des hoplites que chacune de ces villes pouvait approximativement lever de son temps. Ainsi, dans le détail, les contingents de Sparte, de Sicyone, de Corinthe, de Mégare et de Platées, paraissent à M. Beloch beaucoup trop élevés, et il en est de même par conséquent du total.

cace à Apollon, par exemple : Ἀπόλλωνι θ[ε]ῶ[ι στάσαντ' ἀ[νέθη]' μἀπὸ Μ[ήδων] (Röhl, *Inscriptiones græcæ antiquissimæ*, n° 70). M. Fabricius, relevant avec soin les seuls traits visibles de cet intitulé, en a donné une restitution toute différente : Τοίδε τὸν πόλεμον ἐπολέμεον. Les conséquences de cette lecture sont importantes : sous cette forme, l'inscription gravée sur le serpent de bronze qui soutenait le trépied d'or, n'étant point une dédicace, devait être complétée par une inscription qui indiquât la raison de l'offrande; il est donc possible que l'épigramme citée par Diodore (XI, 33) soit authentique : Ἑλλάδος εὐρυχόρου σωτῆρες τόνδ' ἀνέθηκαν, δουλοσύνης στυγερᾶς ῥυσάμενοι πόλιας. Bergk, il est vrai, tendait à penser que cette inscription n'était pas de Simonide, et qu'elle avait dû être ajoutée sur le monument au IVe siècle; mais cette opinion reposait principalement sur ce que, l'inscription de la colonne étant complète, il n'y avait pas lieu d'en chercher une autre sur la base (Bergk, *Poetæ lyrici græci*, 4e édit., t. III, p. 483-484). Au contraire, l'épigramme de Pausanias une fois effacée sur la base de marbre qui soutenait le trépied, il fallait bien que les Lacédémoniens en missent une autre au même endroit; puis, pour mieux marquer la participation de toutes les villes à l'offrande, ils firent la liste que nous avons conservée sur la partie inférieure du serpent, de manière à la rendre facilement visible. L'examen de l'inscription nous apprend de plus que les noms des Téniens et des Siphniens ont été inscrits après coup sur le bronze. Cette particularité s'explique sans doute par le fait, que ces deux peuples, d'abord oubliés par Lacédémone, firent ensuite valoir leurs droits à figurer parmi les villes qui avaient pris part à la défense de la Grèce. Les Sériphiens, au contraire, furent tout à fait laissés de côté, bien qu'ils eussent figuré aussi à Salamine; il faut penser ou bien qu'ils ne réclamèrent pas contre un oubli, ou bien que leur réclamation ne fut pas accueillie, pour une cause qui nous échappe. La conclusion historique de M. Fabricius nous semble fort juste : c'est que le trépied fut consacré, comme le dit formellement Hérodote, avec la dîme du butin de Platées, et qu'à ce titre il peut être à bon droit désigné sous le nom de *Monument de Platées*; mais que d'ailleurs les Lacédémoniens, après avoir effacé l'inscription de Pausanias, voulurent associer au souvenir de la bataille de Platées toutes les villes qui avaient participé à la guerre, sauf celles qui furent oubliées, ce semble, comme les Sériphiens, les Paléens et les Crotoniates, ou celles qui avaient, pour une raison quelconque, démérité aux yeux de Lacédémone, comme les Mantinéens.

C'est précisément cette conclusion que combat M. Ad. Bauer; mais il le fait par des arguments peu solides. Mentionnons seulement la singulière hypothèse, par laquelle il essaie d'expliquer l'absence de plusieurs noms de villes sur le trépied de Delphes, et sur le monument commémoratif élevé à Olympie (Pausanias, V, 23, § 1) : il y aurait eu, parmi les villes grecques qui avaient combattu, une contribution volontaire pour l'érection de ces monuments; celles-là seules y auraient figuré, qui auraient versé une certaine somme. Outre que cette explication ne se tire nullement, comme le prétend M. Ad. Bauer, des mots de Thucydide (ὅσαι ξυγκαθελοῦσαι τὸν βάρβαρον ἔστησαν τὸ ἀνάθημα, I, 132), elle a le tort de supposer qu'il n'y avait pas eu, après la victoire de Platées, une offrande commune, consacrée aux dieux avec le produit seul du butin.

Comme on le voit, tout ce raisonnement découle assez logiquement de ce principe, qu'Hérodote a pris ses renseignements à Delphes, et qu'il y a copié l'inscription du trépied. M. Beloch, à l'appui de cette thèse, estime qu'Hérodote a commis une erreur dans la lecture de cette inscription : les prétendus Παλέες de Céphallénie ne sont autres que les Ϝαλεῖοι du trépied, c'est-à-dire les Eléens. La faute, ajoute M. Beloch, est bien attribuable à Hérodote, puisque dans un autre passage il signale l'inscription des Téniens sur le trépied comme la récompense de leur conduite à Salamine. Ni l'une ni l'autre de ces deux raisons ne nous semble bonne : un récit oral, et à plus forte raison une tradition écrite, pouvait bien faire allusion au rôle des Téniens à Salamine et à leur inscription sur le trépied, sans qu'Hérodote eût vérifié la chose par lui-même; du moins l'historien, comme il arrive souvent aux voyageurs, peut-il s'être contenté de vérifier à Delphes ce que la tradition lui avait déjà appris. Quant à l'erreur sur le mot Ϝαλεῖοι, nous nous garderions bien de soutenir qu'Hérodote fût incapable de la commettre; mais elle ne serait vraiment certaine, que si le nom de toutes les villes citées par Hérodote pour avoir pris part à la guerre médique figurait sur le trépied. Or il n'en est pas ainsi : on n'y voit ni les Sériphiens ni les Crotoniates, signalés par l'historien à Salamine; pourquoi les Paléens de Céphallénie n'auraient-ils pas été de même omis ou oubliés? Dans cette hypothèse, tout aussi admissible que la précédente, Hérodote aurait réparé une double injustice, en restituant aux Paléens l'honneur qu'ils avaient mérité, et en écartant les Eléens d'une liste où ils ne devaient pas figurer (IX, 77). Quoi qu'il en soit, il n'est pas prouvé qu'Hérodote n'ait pas eu d'autre source d'information que le monument de Delphes : les fêtes commémoratives de la bataille de Platées comptaient parmi les plus célèbres de la Grèce au ve siècle, et il est invraisemblable que le nom des villes qui avaient pris part à la bataille ne se soit pas conservé ailleurs qu'à Delphes, dans la tradition vivante du pays. Enfin il nous répugne d'attribuer à Hérodote une précision charlatanesque : quand il ne sait pas les choses, il ne les dit pas : tel le contingent des Athéniens à Marathon, à Mycale; mais quand il fournit des données expresses sur des choses en somme faciles à connaître, on peut le croire sur parole.

La tradition qui donnait les chiffres de l'armée grecque était-elle aussi sûre pour l'ordre des combattants de Platées? On ne sait; mais

le fait, que cet ordre de bataille répond en général à la position géographique des villes, ne suffit pas, ce semble, à prouver que ce soit là un groupement artificiel et fantaisiste.

Quant à l'organisation des troupes perses, elle avait dû plutôt échapper aux Grecs, et c'est ici que la bonne foi d'Hérodote nous paraît évidente. Il énumère, il est vrai, les peuples de l'empire dans l'ordre suivant : Perses, Mèdes, Bactriens, Indiens, Saces (IX, 31). Mais ce ne sont là, dit-il, que les principaux contingents des troupes de Mardonius; à ces noms il faudrait joindre, pour être exact, des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Péoniens, des Éthiopiens et des Égyptiens, dont on ne sait ni l'ordre ni le nombre. De même, pour les troupes grecques alliées du Grand Roi, Hérodote ne donne un chiffre que par hypothèse (οὐ γὰρ ὦν ἠριθμήθησαν) (IX, 32). Enfin c'est en gros qu'il évalue à 300 000 hommes l'armée de Mardonius.

Cette proportion des deux armées en présence (100 000 Grecs environ contre 300 000 Perses) a été généralement acceptée. M. Delbrück la ramène aux chiffres suivants : 35 000 à 40 000 Grecs, contre 45 000 à 55 000 Perses [1]. Outre ce que ces chiffres ont en eux-mêmes d'arbitraire, la pensée fondamentale de M. Delbrück sur cette question nous semble tout à fait fausse : le fait, dit-il, que l'armée perse était à peu près égale à l'armée grecque parut aux contemporains d'Hérodote, aux hommes de la seconde moitié du ve siècle, ne pas donner une assez haute idée de la victoire remportée par leurs pères : étant donné l'état où était alors la Perse, il n'y avait plus aucun mérite à vaincre un tel peuple à forces égales, et, pour laisser aux guerres médiques l'importance qu'on voulait leur attribuer, et qu'elles avaient eue dans le passé, il fallait grossir démesurément la masse des vaincus. En réalité pourtant, si la guerre avait été rude et la victoire glorieuse, c'est parce que les Perses avaient pour eux, non pas le nombre, mais la supériorité de l'organisation, la renommée et la confiance [2]. On voit combien cette conception diffère de l'opinion d'Hérodote, et de l'idée que l'antiquité tout entière s'est faite des guerres médiques. C'est en quelque sorte le monde renversé : du côté des Perses, une armée disciplinée, forte, confiante, peu nombreuse, mais composée de troupes régulières; du côté des Grecs, sauf à Sparte, des milices plutôt que des armées,

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 164.
2. Id., *op. cit.*, p. 160.

des soldats improvisés! Une telle conception ne pourrait qu'à peine se défendre, même si elle s'appuyait sur un témoignage quelconque : or tous les témoignages sont contraires à cette idée, et, pour ne citer qu'un fait, dès le temps de la tragédie d'Eschyle, sept ans après Platées, c'est déjà par la masse de ses troupes, par ses myriades de soldats (μύρια μύρια πεμπαστάν [1]), que Xerxès passe aux yeux des Grecs pour avoir voulu vaincre la Grèce.

Malgré la supériorité numérique de son armée, Mardonius hésite autant que Pausanias à engager le premier les hostilités. Pendant huit jours les deux armées se regardent sans bouger (IX, 39). Pour Hérodote, la cause de cette attente est toute religieuse : le devin Tisaménos déclare aux Grecs que les auspices annoncent la victoire si l'attaque ne vient pas d'eux, et, de même, du côté des Perses, le devin Hégésistratos tient un langage analogue à Mardonius, qui brûle du désir de combattre (IX, 37). On s'accorde généralement à modifier cette donnée d'Hérodote, en interprétant les indications des devins comme la pensée intime des deux généraux en chef, également décidés à se tenir sur la défensive. Il est certain que dans de telles circonstances le devin put devenir souvent l'agent plus ou moins conscient du général. Mais ce serait trop dire que d'affirmer qu'il en fût toujours ainsi, et, si l'on pense que dans le camp de Mardonius bien des gens ne se souciaient pas de se battre (Artabaze en tête parmi les Perses, puis les Thébains, IX, 2 et 41), on peut croire que le devin Hégésistratos exprimait moins l'opinion de Mardonius lui-même que celle d'un parti puissant. Ainsi s'expliqueraient les scrupules qu'eut d'abord Mardonius à agir contre les auspices, et ensuite son ardeur à livrer, même imprudemment, la bataille. D'ailleurs Mardonius savait ce que lui avait coûté l'offensive de Masistios au début des hostilités. Pendant quelque temps du moins, il dut vouloir attendre que les Grecs lui fournissent eux-mêmes l'occasion d'une revanche.

D'autres historiens trouvent la raison de ce retard dans le fait, que Mardonius connaissait les complots ourdis dans le camp des Grecs par quelques jeunes gens du parti aristocratique, et qu'il comptait sur la trahison. Hérodote étant muet sur cet épisode, que rapporte seulement Plutarque [2], il nous paraît préférable de ne pas chercher à expliquer par là le récit des opérations militaires avant Platées.

1. Eschyle, *Perses*, v. 981.
2. Plutarque, *Aristide*, 13.

Telle était la situation depuis huit jours, quand le Thébain Timagénidas conseilla à Mardonius d'intercepter les vivres qui affluaient dans le camp des Grecs, grâce à la communication que leur laissait avec le Péloponnèse le col des *Trois Têtes* ou des *Têtes de Chêne*. Effectivement, un détachement de cavalerie alla intercepter en cet endroit le passage, et ramena ou tua un nombre considérable de bêtes de somme, chargées de vivres (IX, 39). Cette anecdote est de celles que M. Delbrück considère comme possibles, mais non démontrées [1]. Il nous suffit, pour l'accepter, qu'elle offre toute vraisemblance : si la cavalerie seule ne pouvait guère se maintenir aux *Têtes de Chêne*, à une si grande distance du camp et de l'armée perses, du moins pouvait-elle y faire des incursions contre lesquelles l'infanterie grecque était impuissante [2].

Pendant deux jours encore, les hostilités se bornèrent à des menaces ou à de légers engagements au bord du fleuve (IX, 40). Enfin les événements se précipitèrent.

IV

Mardonius se décide à combattre. — Les Grecs, avertis par Alexandre de Macédoine, changent leur ordre de bataille, puis se retirent pendant la nuit. — Attaque des Perses. — La bataille. — Double victoire des Spartiates et des Athéniens. — Détails divers sur la bataille. — Siège de Thèbes.

Le signal de l'action vint de Mardonius : dans un conseil tenu le onzième jour après l'établissement des deux armées sur les bords de l'Asopos, il déclara que les hésitations des augures grecs étaient vaines, que l'armée perse était pour le moment beaucoup plus forte que l'armée grecque, et qu'il ne fallait pas attendre que celle-ci s'accrût par le renfort de nouvelles troupes ; bref, il était impatient de combattre, et il rejetait les avis timides d'Artabaze : abandonner le champ de bataille de l'Asopos, s'enfermer dans Thèbes, et de là tra-

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 112.
2. Nous avons expliqué ailleurs (*Rapport sur une mission*, p. 44), et on peut comprendre d'après le croquis donné ci-dessus, p. 455, comment la cavalerie perse, en passant par la route directe de Thèbes à Eleuthères, atteignait le col de Dryoscephalæ, et interceptait la route même de Mégare, sans rencontrer l'infanterie des Grecs, campée dans la plaine un peu à l'ouest de ce col.

vailler à prix d'or à corrompre et à désunir les Grecs, c'était un moyen, sûr peut-être, mais lent et peu glorieux, de les vaincre (IX, 41-43).

Telles sont les raisons qu'Hérodote attribue à Mardonius : un amour-propre bien naturel se confond dans l'esprit du général perse avec un sentiment juste de la situation militaire; car, si les attaques de la cavalerie perse peuvent fermer momentanément le col du Cithéron, elles ne sauraient empêcher absolument les Grecs de recevoir, par là ou par une autre route, de nouveaux contingents du Péloponnèse.

Les historiens modernes supposent que l'initiative de Mardonius était due à une autre cause : M. Busolt croit que les vivres allaient manquer dans le camp des Perses, et qu'une bataille pouvait seule sauver une armée menacée de famine [1]; M. Delbrück estime que Mardonius se tenait volontairement sur la défensive, qu'il n'était pas pressé de combattre, qu'il n'en avait pas même l'idée, et qu'il y fut décidé seulement plus tard, en apprenant la diversion tentée par les Grecs du côté de Mycale, diversion qui menaçait de lui couper la retraite par l'Hellespont.

La question des vivres dut tenir, en effet, une grande place dans les préoccupations des deux généraux en présence; mais cette question était plus pressante encore pour les Grecs que pour les Perses, depuis que le passage du Cithéron était, ou pouvait être, intercepté par l'ennemi. L'approvisionnement était beaucoup plus aisé du côté de Thèbes et de la Grèce du Nord, et il est peu probable que Mardonius eût vécu presque un an en Thessalie dans l'abondance, pour s'exposer ensuite à la famine juste au moment où il devait engager le combat décisif. D'ailleurs, comme MM. Duncker [2] et Delbrück [3] le remarquent, il y a contradiction chez Hérodote sur ce point : Artabaze vante les ressources immenses que Mardonius doit trouver à Thèbes (IX, 41), tandis qu'Alexandre de Macédoine annonce aux Athéniens que Mardonius n'a plus que quelques jours de vivres (IX, 45). Il est difficile de se prononcer entre ces deux témoignages; mais nous croirions plutôt que Thèbes était abondamment pourvue de vivres. Du moins est-il sage de ne pas fonder une explication de l'attaque de Mardonius sur une base aussi chancelante.

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 201.
2. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 341, note 2.
3. Delbrück, *op. cit.*, p. 111.

Aux yeux de M. Delbrück, l'impatience de Mardonius est une idée fausse des Grecs, et la preuve, c'est que le récit d'Hérodote offre encore sur ce point une contradiction : tandis qu'Alexandre de Macédoine a annoncé une attaque pour le lendemain, nous voyons Mardonius, au lieu d'exécuter son projet, continuer pendant toute une journée à harceler l'ennemi par des attaques de cavalerie, et s'occuper à combler la fontaine Gargaphia (IX, 49). Comment aurait-il entrepris un travail aussi long et aussi difficile, s'il avait eu alors l'idée de prendre bientôt après l'offensive [1]? Cet argument de M. Delbrück aurait quelque valeur, si nous pouvions croire qu'il fût si difficile à la cavalerie perse de troubler la source Gargaphia. Mais cet incident nous paraît n'avoir été qu'un épisode isolé dans la journée qui précéda la bataille. Mardonius avait fait connaître à son conseil sa résolution bien arrêtée de passer outre aux obstacles que les devins lui opposaient, et que lui suscitaient sans doute de puissants chefs grecs ou barbares; mais il voulait choisir son moment pour surprendre son adversaire. Et de fait, chez Hérodote, Alexandre de Macédoine, en venant annoncer secrètement aux Athéniens les nouveaux projets du général perse (IX, 45), admet cependant l'hypothèse que l'attaque n'ait pas lieu le lendemain même. Si donc cette partie du récit d'Hérodote ne contient pas les contradictions inacceptables que signale M. Delbrück, il n'y a pas lieu de rejeter ce qui en fait le fond, à savoir les dispositions personnelles qui portaient Mardonius à livrer bataille, et par là tombe aussi un des points d'appui les plus frêles de l'hypothèse relative à la diversion de Mycale : comment admettre, si Mardonius avait tenu jusque-là à rester sur la défensive, qu'il eût été entraîné à se battre par la vaine rumeur d'une campagne entreprise par 110 vaisseaux grecs en Ionie contre une flotte encore trois fois plus puissante?

La nouvelle apportée pendant la nuit par Alexandre aux généraux d'Athènes eut, d'après Hérodote, les conséquences suivantes : tandis que depuis onze jours Pausanias se maintenait à l'aile droite de la ligne grecque en face des Perses, tout à coup il voulut changer de place avec les Athéniens, passer lui-même à l'aile gauche pour avoir à combattre les alliés grecs de Mardonius, et laisser aux Athéniens la peine et l'honneur de lutter contre les meilleures troupes barbares.

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 111.

Ce mouvement à peine exécuté, Mardonius s'en aperçut, et changea de place, lui aussi. Mais alors Pausanias, se trouvant de nouveau en face des ennemis qu'il ne voulait pas combattre, et d'ailleurs plus exposé encore qu'auparavant, puisqu'il avait dû descendre des hauteurs où il se tenait d'abord pour prendre le poste des Athéniens, n'hésita pas à revenir à sa première place; de son côté, Mardonius en fit autant, et les deux lignes ennemies se retrouvèrent dans l'état où elles étaient d'abord. Mardonius, après ce chassé-croisé ridicule, envoya un héraut à Pausanias pour lui reprocher la lâcheté de sa conduite et l'inviter à une lutte particulière entre les Spartiates et les Perses. Mais Pausanias ne fit à ce message aucune réponse (IX, 46-49).

La défaveur qui anime ce récit à l'endroit de Pausanias éclate avec évidence, et sans aucun doute c'est à Athènes que l'on se plut à raconter soit les tergiversations de Pausanias, soit les sanglants reproches qu'il s'était attirés de la part du général ennemi. A défaut d'autres preuves, l'empressement des Athéniens à affronter le plus rude de la bataille montrerait clairement l'origine de cette tradition. La question est de savoir si ce récit, quoique athénien, contient pourtant quelque part de vérité, ou s'il doit être interprété tout autrement que ne fait Hérodote : faut-il, par exemple, avec MM. Wecklein, Busolt et Delbrück, attribuer à Pausanias des intentions non seulement avouables, mais habiles, ou bien les hésitations de Pausanias ont-elles été mises en lumière dans un récit, épisodique dans la forme, mais vrai dans le fond?

Disons-le d'abord, ce n'est pas dans une matinée, comme paraît le dire Hérodote, qu'un corps de 50 000 hommes put changer deux fois de place, pendant qu'un autre de 16 000 exécutait un mouvement inverse, et cela à une distance assez rapprochée de l'ennemi pour que celui-ci s'en aperçût et exécutât de son côté un déplacement de troupes plus considérable encore. Il y a là une impossibilité flagrante, qu'Hérodote n'a pas relevée, préoccupé qu'il était de montrer les hésitations de Pausanias et les sarcasmes de Mardonius. Est-ce donc que la tradition avait inventé cette anecdote? Nous nous refusons à le croire. C'est aussi l'avis de la plupart des critiques; seulement ils diffèrent sur l'interprétation. M. Delbrück émet l'hypothèse que Pausanias opéra un changement de front dans sa ligne de bataille, pour donner aux Perses l'illusion que la discorde régnait chez les Grecs, et

les entraîner par là à prendre l'offensive [1]. Mais un déplacement de troupes n'a jamais passé pour un acte de désordre; c'est une retraite feinte, ou bien un tumulte quelconque qui aurait pu tromper Mardonius, mais non le mouvement régulier opéré par le général spartiate. M. Wecklein soupçonne que la conduite de Pausanias répondait à une combinaison tactique sagement conçue; mais il ne dit pas en quoi consistait cette tactique [2]. M. Busolt estime qu'effectivement la lourde infanterie de Sparte se trouvait plus sûre de vaincre les Grecs alliés du Grand Roi, tandis que les Athéniens, déjà vainqueurs à Marathon, avaient plus de chance de l'emporter sur les Perses. C'est être, ce semble, bien généreux, que d'accorder à une combinaison de ce genre le nom de *raisons tactiques* (*taktische Gründe*), surtout quand on admet en même temps, avec M. Busolt, que Pausanias songeait à ménager la vieille renommée des troupes spartiates [3]. Au lieu de prêter au général de Sparte des vues aussi égoïstes, il ne nous déplairait pas de lui attribuer seulement ce manque de décision, cet esprit d'inquiétude et d'hésitation, qui s'allie parfois chez le même homme à un réel courage personnel. Pausanias sut, au moment décisif, résister victorieusement à l'attaque des Perses; mais jusque-là il avait agi avec un manque de suite déplorable. Les fautes commises par lui avaient surtout frappé les Athéniens : tandis que la position prise au bord de l'Asopos, après le succès obtenu sur la cavalerie de Masistios, paraissait indiquer l'intention de livrer promptement bataille, les retards survenus dans cette position nouvelle avaient aggravé la situation de l'armée; les Athéniens, campés auprès du fleuve, souffraient des attaques continues de la cavalerie, et se trouvaient en outre exposés aux traits que les archers perses leur lançaient de l'autre rive; en même temps, en quittant les hauteurs, on avait permis à Mardonius d'intercepter la passe du Cithéron, et c'était là ce qui compromettait surtout le résultat final. Est-il surprenant, dans ces conditions, que les Athéniens aient sévèrement jugé les mouvements incohérents du général en chef? Certes, nous ne pouvons plus, à travers le récit altéré des Athéniens, ressaisir exactement la cause des opérations ordonnées par Pausanias; mais rien ne nous paraît s'opposer à l'opinion de Duncker, qui qualifie de *manœuvres misérables* les allées et

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 117.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 33.
3. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 202.

venues du chef spartiate, ses hésitations et sa faiblesse en face des attaques réitérées de Mardonius [1].

La journée qui suivit le déplacement simultané des troupes grecques et des troupes barbares ne fut signalée que par les attaques nouvelles de la cavalerie perse et l'incident de la source Gargaphia. Ces deux raisons décidèrent le conseil des généraux grecs à se retirer du côté de Platées, dans un endroit situé à 10 stades en arrière de la ligne précédemment occupée. En même temps il fallait se rapprocher du passage des *Têtes de Chêne*, afin de dégager de ce côté les convois de vivres dont les Grecs avaient besoin (IX, 50). M. Delbrück fait encore ici au récit d'Hérodote une objection qui ne semble pas solide : si la distance entre la fontaine Gargaphia et l'endroit appelé νῆσος, entre les deux branches du fleuve Oéroé, n'était que de 10 stades, il était facile aux Grecs d'aller chercher de l'eau dans ce fleuve sans changer de place, après que la fontaine Gargaphia avait été comblée [2]. Sans doute ; aussi Hérodote indique-t-il encore deux autres motifs que le manque d'eau : les attaques de la cavalerie et le dégagement du col. Ces raisons diverses se combinèrent, et, d'un commun accord, il fut entendu avec les Grecs que, pendant la nuit, à la seconde veille, on se retirerait dans la direction de Platées. Une partie, l'aile gauche et une moitié du centre, devaient franchir les collines peu élevées qui dominaient la plaine ; l'autre moitié du centre et l'aile droite se porteraient vers le Cithéron (IX, 51). Il ne s'agit donc pas là, comme le suppose M. Delbrück, d'un second mouvement, qui devait suivre la retraite ; il serait absurde de supposer que, l'armée à peine installée dans ses nouveaux postes, la moitié dût être envoyée ailleurs. En réalité, Pausanias et ses collègues cherchaient à la fois à éviter les coups de l'ennemi et à dégager le col. Hérodote, il est vrai, ne s'explique pas d'une façon aussi claire qu'on pourrait le souhaiter; mais l'interprétation que nous proposons, due à l'éditeur Stein, nous paraît de tous points préférable à celle de M. Delbrück, qui suppose une diversion de Mardonius du côté de Phylé, et explique ainsi l'absence d'une partie de l'armée au moment où s'engagea la bataille [3].

Si le plan de Pausanias avait été mis à exécution, la bataille eût été retardée encore de plusieurs jours peut-être. Car la nouvelle position

1. Duncker, *Gesch. des Alterth.*, t. VII, p. 317.
2. Delbrück, *op. cit.*, p. 111.
3. Delbrück, *op. cit.*, p. 117.

que devait prendre l'armée grecque se trouvait bien plus éloignée de l'Asopos que la précédente, et l'espoir d'un ravitaillement régulier permettait à Pausanias de se tenir pendant assez longtemps encore sur la défensive. Le désordre survenu dans la retraite fut ce qui mit aux prises, d'une manière inattendue, les deux armées en présence.

Ce désordre se produisit de deux côtés à la fois, au centre et à l'aile droite. Au centre, les troupes alliées de Lacédémone, fatiguées par une journée où les attaques de la cavalerie avaient été incessantes, se retirèrent à l'heure dite, mais non pas vers le but indiqué : au lieu de s'arrêter à 10 stades en arrière, elles parcoururent une distance de 20 stades, gagnant, non pas l'*Ile*, mais le temple de Héra [1], sous les murs de Platées. Hérodote n'attribue pas d'autre cause à ce mouvement précipité que le désir d'éviter une fois pour toutes la cavalerie ennemie (ἔφευγον ἀσμένοι τὴν ἵππον) (IX, 52); il ne s'agit pas là d'une trahison proprement dite, mais d'un ordre violé par suite d'un entraînement irréfléchi. Les Grecs du centre payèrent chèrement cette fuite désordonnée : le lendemain, ils arrivèrent trop tard pour prendre part à la bataille. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette partie de la tradition.

A l'aile droite, ce fut un sentiment tout différent qui empêcha Pausanias d'exécuter lui-même l'ordre qu'il avait donné : le chef d'un corps spartiate, Amompharétos, qui n'avait pas été prévenu du mouvement projeté, déclara qu'il se refusait à fuir devant le barbare, qu'il ne dépendrait pas de lui d'imprimer à Sparte ce déshonneur, et qu'il ne se retirerait pas. Pausanias et les autres généraux de Sparte et de Tégée insistèrent vainement pour persuader Amompharétos; en vain la discussion devint-elle des plus vives : le chef récalcitrant s'entêtait dans sa résistance, et jetait Pausanias dans le plus singulier embarras : déjà le jour allait paraître, et Amompharétos ne bougeait pas. Pausanias essaya alors de se retirer sans la troupe des *Pitanates*, mais à une distance de 10 stades seulement du côté du Cithéron, au sud-est de l'*Ile*, où il devait à l'origine prendre position; de là il pouvait encore venir au secours d'Amompharétos, s'il y avait lieu. Mais à ce

1. Nous avons marqué l'emplacement de ce temple dans le croquis ci-dessus, p. 455. En effet, les fouilles pratiquées à Platées en 1891, par les membres de l'École américaine d'Athènes, ont amené la découverte d'un édifice archaïque, qui répond de tous points à ce qu'on sait du temple de Héra. Cf. le compte rendu de ces fouilles, par M. Henri S. Washington, dans l'*American Journal of Archæology*, t. VII (1891), p. 390 et suiv., pl. XX et XXI.

moment, voyant que le gros de la troupe l'abandonnait, Amompharétos se décida, lui aussi, à rebrousser chemin, et rejoignit à la hâte son général, avec la cavalerie ennemie sur ses derrières (IX, 53-57).

Pendant la même nuit, les Athéniens, à l'aile gauche, avaient hésité à opérer le mouvement de retraite, en voyant que Pausanias, à l'heure dite, ne quittait pas son poste; ils lui envoyèrent donc un cavalier pour prendre ses ordres. Le cavalier arriva à l'aile droite au moment de la discussion la plus chaude entre le général en chef et Amompharétos. Inquiet de se voir seul exposé à une attaque des Perses, Pausanias demanda aux Athéniens de se rapprocher de lui, pour fermer le trou qu'avait fait dans la ligne la fuite du centre. Les Athéniens se disposèrent à répondre à cet appel; mais du point où ils étaient, pour se retirer, ils durent contourner les collines qui s'avançaient le plus près de l'Asopos, et rester ainsi dans la plaine (IX, 56). Ils y étaient encore lorsqu'ils furent attaqués par l'aile droite de Mardonius.

Ainsi l'armée grecque se trouva, au matin, séparée en trois corps isolés.

Cette explication des préludes de la bataille paraît encore à M. Delbrück absolument inadmissible. Sans parler de la fuite désordonnée du centre, que le savant critique remplace gratuitement par une diversion du côté de Phylé, l'attitude des Lacédémoniens et des Athéniens lui semble absurde ou contradictoire. Dans la discussion entre Pausanias et Amompharétos, on ne sait, dit-il, lequel des deux est le plus grotesque, du général qui ne sait pas se faire obéir, et à qui un jeune homme tient tête pendant toute une nuit, ou du fanfaron qui finit par se retirer piteusement lorsqu'il voit que ses bravades ne réussissent pas à retenir l'armée [1]. De plus, ajoute M. Delbrück, Thucydide nie l'existence de ce λόχος Πιτανητέων que commande Amompharétos chez Hérodote [2]. Mais, répondrons-nous d'abord à M. Delbrück, le doute de Thucydide ne vise que le nom du λόχος Πιτανητέων : l'historien de la guerre du Péloponnèse relève chez son prédécesseur une erreur relative à la constitution de l'armée spartiate, et c'est sur ce point seulement que porte sa critique : Hérodote a pu entendre ce récit de la bouche d'un habitant de Pitana, Archias, dont il parle lui-même ailleurs (III, 58); il aura, par mégarde ou par ignorance, attribué à Amompharétos un titre qui n'avait rien d'officiel ;

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 113.
2. Thucydide, I, 20.

mais le fait de l'anecdote n'en subsiste pas moins. Quant à l'attitude de Pausanias, ne sait-on pas combien d'exemples analogues offrirait l'histoire de la discipline militaire chez les Grecs, même chez les Spartiates? L'indépendance hautaine de chaque soldat à l'égard de ses chefs est un fait connu, et, dans le cas particulier, Pausanias ne pouvait pas forcer l'obéissance par le prestige de l'autorité que donne la victoire. De son côté, si Amompharétos cède à la fin, n'est-ce pas que son seul désir, en résistant, était de retenir l'armée tout entière à son poste? L'armée partie, quel intérêt avait-il à s'exposer sans raison à une mort certaine?

Une autre difficulté, suivant M. Delbrück, résulte de la conduite qu'Hérodote prête aux Athéniens, et de la double marche que font, chacune de leur côté, les deux ailes. Les Athéniens, dit Hérodote, se tiennent à leur poste, au lieu de se retirer : « c'est qu'ils connaissent les Lacédémoniens et leur tendance à parler autrement qu'ils ne pensent (IX, 54) ». Stein signale ce trait de malice à l'égard de Sparte, et M. Delbrück soutient que cette prétendue défiance des Athéniens est inexplicable. Les Athéniens, dit-il, auraient pu vouloir s'assurer que l'aile droite, elle aussi, se mettrait en mouvement, s'il s'était agi d'une marche en avant, parce qu'alors ils auraient risqué de s'exposer seuls au danger; mais, du moment que l'ordre était de battre en retraite, comment supposer que Pausanias voulût rester seul en face des ennemis qu'il évitait depuis plus de dix jours[1]? Nous craignons que cette explication ne tienne pas compte assez des vues égoïstes, des défiances réciproques qui dominaient dans l'armée grecque. Ce n'est pas seulement au temps de la guerre du Péloponnèse, comme paraît le croire Stein, que ces sentiments se manifestèrent; ils existaient déjà depuis le début des guerres médiques, et auparavant; ils devaient éclater surtout dans une armée fatiguée par une attente de plusieurs semaines, à l'égard d'un chef que M. Delbrück considère comme un homme de génie parce qu'il sut rester si longtemps sur la défensive, mais que les troupes placées sous ses ordres soupçonnaient, non sans raison, d'indécision et de timidité. Ce que les Athéniens veulent savoir avant de se retirer, c'est si Pausanias se prépare à exécuter ses propres instructions, et, de fait, leur messager le trouve plongé dans un nouvel embarras. L'ordre donné par Pausanias aux

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 111.

Athéniens répond bien, ce semble, aux nécessités de la situation; mais déjà il est trop tard pour opérer cette jonction des deux ailes : tandis que l'aile droite se dirige, en suivant le versant du Cithéron, vers le sud-est de Platées, l'aile gauche est surprise dans la plaine, au nord de la position qu'elle devait occuper d'abord. Certes, tous ces mouvements ne peuvent pas être retracés sur une carte avec une exactitude mathématique; mais quelles sont même les batailles modernes dont aucun détail n'échappe à la sagacité des historiens, et combien, chez les Grecs, l'initiative de chaque corps, de chaque homme même, n'était-elle pas plus grande que chez les modernes! Le scepticisme à l'égard de tous les faits qui offrent quelque obscurité ne nous paraît pas justifié; car, si on rejette tel ou tel fait douteux, pourquoi en accepter un autre qui n'est que vraisemblable, et pourquoi, de fil en aiguille, ne pas aller jusqu'à voir des légendes partout, même dans le nom propre Amompharétos, l'*homme à la vertu irréprochable*[1]?

La retraite des Lacédémoniens et du reste de l'armée grecque avait bien l'air d'une fuite : c'est ce qui décida Mardonius, jusque-là si prudent, à prendre l'offensive; il s'agissait maintenant pour lui de ne pas laisser échapper une proie facile, et de venger les précédentes défaites de Xerxès (IX, 58). Il fit à la hâte franchir l'Asopos aux troupes qu'il commandait en personne, et se hâta de poursuivre Pausanias dans la direction du Cithéron. A la vue de cette initiative soudaine, les autres chefs barbares donnèrent, eux aussi, le signal de l'attaque, et c'est ainsi que les alliés grecs, rangés à l'aile droite de la ligne perse, se rencontrèrent dans la plaine avec les Athéniens. Mais déjà à ce moment la bataille avait commencé sur les hauteurs : c'est là qu'allait se livrer l'action décisive.

Les Lacédémoniens et les Tégéates étaient seuls en face de la plus grande partie de l'armée perse (IX, 61). Mais, tandis que les barbares se précipitaient sans ordre, en poussant des cris (IX, 59), les Grecs montraient dans cette circonstance un sang-froid et une énergie extraordinaires. Déjà les flèches pleuvaient sur eux, et Pausanias ne donnait toujours pas le signal : les sacrifices, disait-il, n'étaient pas favorables. Bientôt cependant les dieux accordent des signes manifestes de leur assentiment. Les Tégéates impatients s'élancent les

1. Cf. ci-dessus, p. 269.

premiers, puis les Lacédémoniens, et un combat se livre autour du rempart de boucliers (γέρρα) derrière lequel les Perses se sont jusque-là tenus abrités. Cette première ligne de défense est forcée, et désormais l'arc ne sert plus à rien contre la lance. Mais les Perses ne se déclarent pas pour cela vaincus; ils soutiennent la lutte à bras-le-corps, armés de leurs courtes épées, et cherchent à briser de la main les longues lances de l'ennemi. Pendant longtemps le combat se prolonge ainsi auprès du temple de Déméter[1], et les chances restent incertaines, tant que Mardonius, du haut de son cheval blanc, soutient et anime les meilleures de ses troupes. Mais, après la mort de Mardonius, les Perses se sentent perdus; ils s'enfuient en désordre dans la direction de leur enceinte de bois et s'y enferment.

Tel est le résumé de la bataille à l'aile droite des Grecs. Comme toujours chez Hérodote, on trouve dans ce récit moins une explication technique des faits militaires que des observations ou des anecdotes particulières. On ne peut s'empêcher, par exemple, de remarquer l'importance donnée par Hérodote aux sacrifices de Pausanias et à la prière qu'il adresse à la déesse de Platées, Héra, avant d'engager le combat (IX, 61); de même, l'historien insiste plus longuement qu'on ne voudrait peut-être sur le sort du Spartiate Aeimnestos, qui frappa Mardonius (IX, 64), et sur ce fait miraculeux, que le bois sacré de Déméter ne fut souillé par la mort d'aucun Perse (IX, 65). Mais ce ne sont là que des détails : l'important est de savoir si dans ce récit l'auteur a rapporté les faits aussi exactement que possible, avec toute l'impartialité désirable, ou s'il a montré quelque parti pris.

Les critiques, M. Nitzsch en particulier, ont cru reconnaître dans ce morceau un éloge de Pausanias tout à fait inattendu, étant donnée la manière dont Hérodote avait parlé de lui dans les chapitres précédents[2]. M. Nitzch ne doute pas que les chapitres 61 et suivants ne soient empruntés à un de ces éloges publics et officiels qui se transmettaient à Sparte de génération en génération, et qui se trahissent chez Hérodote par l'énumération des ancêtres du personnage en question. Tandis que les préludes de la bataille étaient de provenance athénienne, cette partie du récit aurait une source spartiate, et cette

1. Dans le croquis de la p. 455, nous avons indiqué la place de ce temple d'après l'identification proposée par M. W. Irving Hunt, dans l'*American Journal of Archæology*, t. VI (1890), p. 467-468. — Cf. notre *Rapport sur une mission*, p. 47.
2. Nitzsch, *op. cit.*, p. 261. — Cf. ci-dessus, p. 141.

origine se révélerait même dans cette phrase emphatique : καὶ νίκην ἀναιρέεται καλλίστην ἁπασέων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Παυσανίης ὁ Κλεομβρότου τοῦ Ἀναξανδρίδεω (IX, 64). Nous ne partageons pas cette opinion pour plusieurs causes : d'abord, l'attitude d'un général pouvant fort bien varier suivant qu'il s'agit de diriger une opération stratégique ou de se battre, nous ne voyons pas pourquoi l'historien ne pourrait pas tout naturellement rendre hommage à la bravoure d'un homme et à son sang-froid dans la bataille, même après l'avoir montré jusque-là hésitant et timide : il n'y a là aucune contradiction qui doive faire supposer des sources différentes. De plus, ce morceau d'Hérodote nous paraît contenir plusieurs traits qui répondent mal à l'idée qu'on se fait d'un éloge traditionnel de Pausanias : Hérodote observe que l'armée perse se jeta en désordre à la poursuite des Grecs (IX, 59); puis, que, malgré tout leur courage, les Perses manquaient d'armes défensives, qu'ils n'avaient pas l'expérience du genre de combat que pratiquaient les Spartiates, qu'ils étaient moins adroits (IX, 62), enfin que, en face des hoplites, ils étaient comme désarmés (πρὸς γὰρ ὁπλίτας ἐόντες γυμνῆτες) (IX, 64). Ne voit-on pas dans tous ces traits l'effort de l'historien pour expliquer la victoire autrement que par le seul mérite du vainqueur, et est-ce là le fait d'une tradition particulièrement favorable à Pausanias? Nous ne le pensons pas. Hérodote reconnaît que le général spartiate a remporté la plus éclatante victoire, mais il ne lui en rapporte pas tout l'honneur : les circonstances ont heureusement servi Pausanias, et aussi les fautes de ses adversaires. Voilà ce qui nous paraît ressortir de ce passage, et cette observation impartiale appartient bien en propre à l'historien, sans qu'il ait eu besoin de rien emprunter directement et textuellement à une tradition spartiate. Que beaucoup d'anecdotes relatives au même personnage, et citées plus loin par Hérodote, aient une telle provenance, c'est ce qui n'est pas douteux; mais, sur la bataille elle-même, c'est sa propre opinion que nous donne Hérodote, en la fondant sur les renseignements divers qu'il a puisés aussi bien dans un camp que dans l'autre.

Stein signale une autre contradiction chez Hérodote : c'est l'absence, pendant le combat, de la cavalerie, qui avait dès le matin harcelé Pausanias[1]. Mais l'usage de la cavalerie devenait difficile, impossible même, du moment où la lutte était engagée entre les deux

1. Hérodote, IX, 62.

infanteries. Elle ne devait redevenir nécessaire que pour protéger la retraite des vaincus, et c'est ce qu'explique Hérodote lui-même (IX, 68).

Pendant que la victoire se décidait à l'aile droite des Grecs, l'aile gauche, formée par les Athéniens, rencontrait dans la plaine le reste de l'armée perse. Un corps de 40 000 hommes, commandé par Artabaze, aurait pu être de ce côté un sérieux danger pour les Grecs; mais ce corps ne prit pas part à la bataille : Artabaze, mécontent dès le principe de la direction que Mardonius donnait à la guerre, n'hésita plus à se retirer quand il vit les Perses faiblir, et ainsi les Athéniens n'eurent à combattre que les Grecs alliés du Grand Roi. La majeure partie de ces troupes ne fit pas une longue résistance; seuls les Thébains savaient qu'ils jouaient leur dernière chance de salut : ils furent héroïquement écrasés, entre autres trois cents jeunes gens du parti aristocratique; les survivants se retirèrent à Thèbes, pendant que les autres alliés fuyaient sans avoir combattu (IX, 66-69).

Déjà la déroute des Perses s'était déclarée de toutes parts, lorsque les troupes grecques du centre, qui avaient fui la veille jusque sous les murs de Platées, apprirent que la bataille avait eu lieu, et que Pausanias était vainqueur. Elles s'empressèrent alors de gagner, soit les hauteurs du Cithéron, où devait être Pausanias, soit la plaine, où les Athéniens avaient combattu. Mais ces deux détachements du centre eurent un sort inégal : tandis que les Corinthiens rejoignaient sans danger les troupes lacédémoniennes, les Mégariens et les Phliasiens furent attaqués dans la plaine par la cavalerie de Thèbes, qui en tua jusqu'à 600, et repoussa les autres vers les hauteurs (IX, 69).

Cette attitude du centre de l'armée grecque est un des points du récit de Platées qui ont soulevé le plus d'objections. Déjà Plutarque, dans deux passages [1], cherche à montrer l'invraisemblance de ce témoignage, en s'appuyant sur ce que les noms des alliés de Sparte et d'Athènes figuraient sur les monuments de Platées, le trépied de Delphes et le Zeus d'Olympie, et cet argument a été repris par quelques modernes [2]. Mais on peut répondre que, pour n'avoir pas assisté au combat décisif, les Corinthiens, les Éginètes et les autres alliés du centre avaient cependant pris part à l'expédition conduite par Pausanias : même en acceptant le récit d'Hérodote, on comprend qu'ils

1. Plutarque, *Aristide*, 19, et *Malignité d'Hérodote*, 42, § 2 et suiv.
2. Wecklein, *op. cit.*, p. 66-67.

aient été admis à l'honneur de voir leurs noms figurer sur les monuments commémoratifs de la victoire. MM. Delbrück [1] et Busolt [2] signalent une autre difficulté : les troupes du centre n'étaient pas assez éloignées de l'endroit où se livra la bataille, pour qu'elles n'eussent pas eu le temps d'accourir et d'y prendre part. — Cet argument ne nous semble pas non plus convaincant : Hérodote nous apprend que la bataille commença, comme les jours précédents, par une attaque de la cavalerie perse; or les alliés, qui avaient fui dans la nuit, précisément pour échapper à ces attaques, ne devaient guère être portés à s'y exposer de nouveau; de plus, ils purent ne pas s'apercevoir tout de suite que l'armée perse tout entière s'était avancée contre Pausanias; car Mardonius avait pris la direction des hauteurs, et l'espace de 15 stades environ qui séparait Platées du champ de bataille est formé de collines et de vallonnements. D'ailleurs, si Hérodote dit que la bataille dura χρόνον ἐπὶ πολλόν (IX, 62), cette indication assez vague peut s'entendre de quelques heures seulement, et il fallait peut-être ce temps-là aux alliés pour se remettre en marche. Enfin M. Busolt met en doute le fait signalé par Hérodote pour une autre raison : on sait qu'à Salamine une tradition notoirement fausse accusait les Corinthiens d'être arrivés en retard à la bataille; or nous avons ici pour Platées le pendant de cette calomnie [3]. — Qu'on prenne garde cependant à ceci : Hérodote n'avait pas plus de raison pour accuser la conduite des Corinthiens à Platées que leur conduite à Salamine; si donc il signale la fausseté de la tradition relative à Salamine, comment, s'il n'avait pas eu des témoignages solides sur Platées, aurait-il accepté une tradition analogue? N'est-il pas vraisemblable, au contraire, que le fait authentique du retard des Corinthiens à Platées est ce qui donna lieu à l'invention calomnieuse d'Athènes au sujet de leur conduite à Salamine?

Mais, si nous acceptons sur ce point le récit d'Hérodote, nous ne prétendons pas que les alliés du centre n'aient subi aucune perte, qu'ils n'aient eu aucun mort. Hérodote ne parle au chapitre 70 que des morts tombés dans la dernière journée, et, au chapitre 85, quand il mentionne le cénotaphe d'Égine, il dit seulement que plusieurs tombeaux vides avaient été élevés après coup sur le champ de bataille. C'est la preuve

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 112.
2. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 208, note 1.
3. Id., *ibid.*

seulement que les tombeaux d'Athènes, de Sparte, de Tégée, de Phlionte et de Mégare avaient été construits aussitôt après le combat : à ce moment, les Lacédémoniens ne reconnurent pas aux autres alliés le droit de figurer à côté d'eux, puisqu'ils n'avaient pas combattu. Plus tard, tous les peuples qui avaient fait la campagne voulurent avoir au moins un cénotaphe à Platées, et c'est ainsi que Cléadas, fils d'Autodicos, fit élever celui d'Égine. L'absence des alliés au moment décisif explique ce que dit Hérodote des tombeaux de Platées; mais il ne faut pas tirer de là cette conclusion, évidemment fausse, que les alliés n'avaient pas perdu un seul homme depuis le commencement de la campagne; tout le récit d'Hérodote dément cette interprétation.

Après la bataille, les Perses se réfugièrent dans l'enceinte de bois garnie de tours, qu'ils avaient construite au bord de l'Asopos; ils s'y défendirent quelque temps contre les Lacédémoniens; mais l'arrivée des Athéniens entraîna la prise de cette fortification légère; les Tégéates y pénétrèrent les premiers, et un massacre terrible y fut fait. Des 300 000 hommes de Mardonius, il n'en échappa, dit Hérodote, que 3 000; 159 hoplites grecs seulement étaient tombés dans la bataille (IX, 70).

Disons d'abord que ces chiffres ont une valeur inégale : il est évident que les 300 000 hommes de Mardonius, même en défalquant de ce chiffre les 40 000 hommes d'Artabaze et les soldats tués dans la bataille, ne s'enfermèrent pas dans l'enceinte de bois : mises en fuite par Pausanias, les troupes de Mardonius durent se disperser un peu en tous sens, et seule l'élite des Perses se retira dans le camp. C'est de ce nombre qu'il resta seulement 3 000 hommes après le massacre; mais le nombre des barbares tués demeure inconnu. Plus précise est la donnée d'Hérodote sur les morts de Sparte, d'Athènes et de Tégée; mais les chiffres sont ici extraordinairement bas. Toutefois on peut soupçonner une erreur plutôt que l'expliquer : dire qu'Hérodote a pris le chiffre de 52 pour le total des pertes d'Athènes, quand il s'agissait seulement des morts de la tribu Æantis, c'est une hypothèse gratuite [1]. Plutôt que de rejeter le chiffre de 52 hoplites, en l'opposant aux 300 Thébains, tombés, dit-on, sous leurs coups, nous nous demandons plutôt si ce chiffre de 300 Thébains est authentique. Les monuments de Platées devaient fournir à Hérodote des

1. Busolt, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 212, note 2.

chiffres incontestables pour ce qui regarde les Grecs; du moins manquons-nous de raisons solides pour les contester.

M. Delbrück signale dans la prise du camp retranché des Perses une prétendue contradiction d'Hérodote : les Athéniens font la brèche, et ce sont les Tégéates qui y passent les premiers; n'est-ce pas là le signe de la fusion de deux traditions différentes, l'une d'Athènes, l'autre de Tégée [1]? — En vérité, c'est vouloir trouver chez Hérodote des contradictions que l'esprit le plus médiocre aurait su éviter! Quoi! l'historien eût été assez l'esclave de ses sources pour les reproduire sans s'apercevoir qu'elles se démentaient l'une l'autre! C'est faire d'Hérodote un compilateur vulgaire, ce qu'il n'est pas. En réalité, l'historien s'exprime ainsi : « A force de patience et de bravoure, les Athéniens montèrent sur le mur et y firent une brèche : les Grecs pénétrèrent par là dans l'enceinte et à leur tête les Tégéates (IX, 70). » Le rôle des Athéniens est ici fort bien indiqué : ils sont comme nos soldats modernes du *génie* ou nos *sapeurs* qui ouvrent une porte, pour y faire passer une armée. Hérodote a pu entendre dire à Tégée, par les prêtres qui lui montraient dans le temple d'Athéna Aléa la mangeoire d'airain des chevaux de Mardonius, que les Tégéates avaient pris le camp des Perses; mais il n'a pas ignoré le rôle des Athéniens, et il a combiné ces traditions, non pas de manière à se contredire, mais bien plutôt de façon à reproduire le mieux possible la vérité des faits.

Entre la prise du camp retranché (IX, 70) et le siège de Thèbes (IX, 86-88) se place dans Hérodote une série d'anecdotes qui se rapportent plus ou moins directement à la bataille. En fait d'opérations militaires, l'historien signale seulement durant cet intervalle l'arrivée tardive des Mantinéens et des Éléens. Les premiers voulaient d'abord se mettre à poursuivre Artabaze jusqu'en Thessalie; il fallut que Pausanias les arrêtât. Les généraux de ces deux villes payèrent de l'exil le retard qui leur avait fait manquer l'honneur de prendre part à la bataille. Élis obtint pourtant le droit de voir figurer son nom sur le trépied de Delphes; Mantinée n'eut pas la même faveur. Les autres anecdotes racontées par Hérodote sont relatives soit aux actions d'éclat signalées durant la bataille, soit aux actes de générosité de Pausanias, soit au partage du butin, aux offrandes et aux tombeaux.

1. Delbrück, *op. cit.*, p.112.

Hérodote ne parle pas d'un débat survenu entre les vainqueurs au sujet du prix de la valeur et du trophée, et le récit que fait Plutarque d'une discussion fort vive à ce propos n'a sans doute pas d'autre fondement ni d'autre raison d'être que le désir d'attribuer une fois de plus à Aristide le rôle de pacificateur. D'après notre historien, les Tégéates et les Athéniens avaient fait preuve d'un grand courage; mais les Lacédémoniens s'étaient particulièrement distingués parce qu'ils avaient eu à lutter contre les troupes les plus fortes. Rien n'autorise à accuser de partialité ce jugement, qui répond de tous points à l'ensemble du récit. Il est bien vrai que dans la suite Hérodote rapporte, certainement d'après une source spartiate, les exploits d'Aristodémos, de Poseidonios, de Philorgon, d'Amompharetos et de Callicratès (IX, 71-72); mais il n'omet pas pour cela ceux de l'Athénien Sophanès de Décélie (IX, 73-75). Cette anecdote lui fournit même l'occasion de rapporter sur ce personnage deux traditions, dont la seconde est manifestement la vraie, quoique l'historien ne se prononce pas; mais c'est peut-être le faire trop naïf, que de supposer qu'il ait pu hésiter entre les deux. La généreuse conduite de Pausanias à l'égard d'une esclave grecque trouvée dans le camp (IX, 76), sa réponse magnanime au personnage d'Égine qui lui conseillait de faire subir au cadavre de Mardonius le sort qu'avait eu jadis celui de Léonidas (IX, 78-79), l'anecdote des deux festins préparés l'un à la mode perse, l'autre à la mode spartiate (IX, 82), tout cela échappe proprement à la critique; car il n'est pas douteux, d'une part, que de tels récits ne soient fondés sur quelque fait réel, d'autre part, que l'historien ne se soit plu à raconter ces faits et à les orner, de façon à faire ressortir soit les idées et le caractère du héros de Platées, soit ses propres idées sur le luxe des Perses comparé à la sobriété spartiate.

Le partage du butin donna lieu, suivant Hérodote, à des détournements de la part des hilotes chargés de le recueillir; une partie des objets d'or aurait été vendue par eux à vil prix aux Éginètes, qui auraient acquis par là une véritable fortune (IX, 80). La plupart des critiques signalent dans ce récit une tradition populaire défavorable aux Éginètes. L'anecdote n'aurait, en effet, aucune valeur, si l'on voulait prétendre que toutes les richesses d'Égine vinssent de là, et nous reconnaissons que le texte d'Hérodote se prête à cette interprétation. Mais, que les Éginètes, qui étaient marchands, eussent profité

du désordre et du trouble pour faire de bonnes affaires aux dépens des autres alliés, il n'y aurait là rien que de vraisemblable.

La campagne de Pausanias se termine par le siège de Thèbes et par la reddition des otages que réclament les Grecs confédérés (IX, 86-88). Timagénidas et Attaginos espéraient s'en tirer à prix d'or devant un tribunal; mais Pausanias ne voulait pas s'exposer à voir lui échapper ses victimes : Attaginos ayant réussi à s'enfuir, le général spartiate fit conduire à Corinthe Timagénidas et les autres complices, et là il les fit périr sans autre forme de procès. Personne ne songea à protester contre une mesure que justifiaient trop les craintes qu'avait causées à la Grèce la conduite de Thèbes.

V

La flotte grecque à Samos et à Mycale. — La bataille de Mycale. — Délibération sur l'Ionie. — Siège et prise de Sestos. — Fin de l'histoire d'Hérodote.

Avant même que Thèbes eût succombé, les chances de la guerre s'étaient prononcées de nouveau sur mer contre le Grand Roi. Précisément à la même époque où se livrait à Platées la bataille décisive, une initiative hardie du commandant en chef de la flotte, du roi Léotychide, amenait sur mer une victoire inattendue, et transformait tout à coup les Grecs, de vaincus qui défendent leur sol national, en vainqueurs qui vont poursuivre l'ennemi jusque sur son propre territoire.

Voici, brièvement résumé, le récit que fait Hérodote de cette bataille (IX, 90-105).

La flotte était depuis le printemps à Délos, sous le commandement de Léotychide, lorsque trois députés de Samos vinrent renouveler les offres et les promesses qu'avaient déjà faites jadis les délégués de Chios : « la flotte grecque n'avait qu'à se montrer pour mettre en fuite les vaisseaux perses mouillés à Samos; même en cas de résistance, c'était une victoire assurée; il fallait agir avec résolution, et tous les Grecs d'Ionie viendraient au secours de leurs frères ». Cette ambassade eut un effet immédiat. Le roi Léotychide, aussitôt convaincu, demanda son nom à l'envoyé de Samos. « Hégésistratos (*chef d'armée*), lui répondit le Samien. — J'accepte cet augure », dit

le Roi, et, dès le lendemain, on fit sur la flotte les sacrifices d'usage. Bientôt après, la flotte appareillait. Arrivée à Samos, elle apprit que les vaisseaux perses avaient abandonné la place, et s'étaient retirés sur la côte voisine, au pied du Mont Mycale : en cet endroit était campée une armée de terre, commandée par Tigrane, et forte encore de 60 000 hommes. Les amiraux du Grand Roi, plutôt que de livrer une seconde bataille navale, avaient préféré se mettre à l'abri sur le rivage : sans doute ils espéraient éviter tout engagement avec les Grecs. Pendant quelque temps, en effet, les chefs grecs réunis à Samos se demandèrent s'ils reviendraient à Délos ou s'ils se dirigeraient vers l'Hellespont. Finalement, un troisième parti, le plus téméraire, l'emporta : c'était de marcher droit sur la flotte de Mycale, et de livrer bataille coûte que coûte. Les Grecs s'attendaient encore à ce que la flotte perse vînt à leur rencontre; mais à la vue des vaisseaux tirés sur le rivage et abrités derrière une forte palissade, à la vue de l'armée de terre rangée en avant des retranchements, ils reconnurent qu'ils devaient opérer un débarquement. Avant de procéder à cette opération, le roi spartiate fit entendre aux Ioniens de l'armée perse une proclamation, destinée, comme jadis celle de Thémistocle, à entraîner leur défection ou à les compromettre aux yeux de leurs chefs. En effet, les Samiens, depuis longtemps suspects, furent désarmés, et les Milésiens furent envoyés dans la montagne, pour y servir de guides aux fuyards, s'il y avait lieu. Cependant les Grecs, à peine débarqués, se mettaient en marche contre l'ennemi, lorsque se répandit dans les rangs le bruit que Pausanias était vainqueur en Béotie; en même temps un caducée parut porté sur les flots. Cette heureuse nouvelle et cet augure infaillible renouvelèrent l'élan des troupes de Léotychide, jusque-là préoccupées de ce qui se passait en Grèce, et des deux parts on en vint aux mains avec une ardeur que justifiait le prix de la victoire, à savoir la possession des îles et de l'Hellespont. Les Grecs avaient débarqué à l'est du campement perse, et ils s'étaient développés en une ligne dont l'aile droite, comme à l'ordinaire, était occupée par les Lacédémoniens, l'aile gauche par les Athéniens, les alliés étant au centre. Or, pour attaquer utilement les Perses, il fallait que les Lacédémoniens, à droite, gravissent une partie de la montagne, en suivant le cours d'un torrent (le Gaison), tandis que l'aile gauche et une partie du centre suivraient le rivage et les premières hauteurs. C'est ainsi que les

Athéniens, les Corinthiens, les Sicyoniens et les Trézéniens engagèrent d'abord les hostilités. L'armée de Tigrane attendait hors du camp, derrière une ligne de défense formée par les boucliers de jonc (γέρρα); mais cette ligne ne tarda pas à être enfoncée, et l'ennemi à se réfugier derrière la palissade. Aussitôt les Athéniens s'y jetèrent à la suite des fuyards, et y firent un grand massacre de Perses. Car, à ce moment, les Ioniens, répondant à l'appel de Léotychide, se tournèrent, eux aussi, contre les barbares. A leur tour les Lacédémoniens arrivèrent d'un autre côté, lorsque les Perses se défendaient encore, et ils achevèrent la victoire. Tandis que les vaincus s'enfuyaient dans la montagne, ils tombèrent en grand nombre sous les coups des Milésiens. Dans cette bataille, les Athéniens avaient montré le plus de valeur, et après eux, les Corinthiens, les Trézéniens, les Sicyoniens.

La plupart des détails que contient ce récit ne donnent prise à aucune critique. L'appel de Léotychide aux Ioniens rappelle bien un peu trop peut-être la proclamation de Thémistocle aux mêmes Ioniens après Artémision, et l'attaque des γέρρα, enfoncés par les Athéniens, forme un pendant un peu trop symétrique peut-être à l'attaque dirigée contre une ligne semblable de boucliers par les Lacédémoniens et les Tégéates au début de la bataille de Platées. Mais ces détails sont de ceux qui peuvent s'être effectivement produits plusieurs fois dans des circonstances analogues. D'autre part, l'attitude empressée des Ioniens, qui paraissent avoir vraiment décidé la victoire, ne saurait être mise en doute : on le vit bien à ce que, aussitôt après la bataille, les Grecs se préoccupèrent de récompenser tant de zèle et d'associer les Ioniens à la guerre contre le barbare. Nous ne discutons pas non plus la question des chiffres, 60 000 hommes pour l'armée de Tigrane, contre un nombre de Grecs peut-être dix fois moindre; aussi bien, Hérodote ne dit-il rien des pertes subies dans l'un et l'autre camp, sinon en ce qui concerne quelques Perses de marque. L'importance de la bataille est suffisamment attestée par l'importance de ses résultats. Mais ce qui préoccupe et divise les historiens modernes de cette campagne, c'est la cause de l'attaque subite de Léotychide après la longue inaction de la flotte grecque; c'est aussi le rôle que prête Hérodote au roi spartiate, aux dépens du général athénien Xanthippe; c'est enfin l'explication de la légende relative à la victoire de Platées, annoncée aux combattants de Mycale.

M. Delbrück n'admet pas que le coup de main hardi tenté par Léotychide ait été déterminé, comme le raconte Hérodote, par le second appel des Ioniens. Il fallait, dit-il, qu'il y eût alors une autre raison pour prendre l'offensive, et cette raison, la voici : comme Mardonius ne se décidait pas à attaquer l'armée de Pausanias, et que de son côté Pausanias ne se sentait pas de force à attaquer Mardonius, il y eut un ordre donné de Béotie à Délos, pour qu'une diversion rapide fût tentée en Ionie; grâce à cet ordre, Mardonius, aussitôt informé, se résolut à attaquer Pausanias, plutôt que de s'exposer à être enfermé en Europe sans avoir combattu. Ainsi les deux batailles, livrées en même temps, furent le résultat d'un compromis entre la politique spartiate, qui poussait à la guerre sur mer, et la politique athénienne qui ne visait qu'à prévenir une nouvelle invasion par terre [1].

Nous avons déjà dit ce que nous pensions des prétendues dispositions de Sparte à faire la guerre maritime, au printemps de 479; mais ici l'hypothèse tient vraiment trop peu de compte des conditions où se trouvaient l'armée de terre et la flotte des Grecs d'après le récit d'Hérodote. De deux choses l'une : ou bien l'action combinée de l'armée et de la flotte fut décidée dès le départ de l'Isthme, ou elle dut l'être seulement plus tard. Dans le premier cas, la bataille de Mycale aurait dû avoir lieu longtemps avant celle de Platées; car une chose est certaine, c'est la précipitation de Léotychide et l'exécution rapide de ses plans, tandis que les opérations en Béotie se prolongent pendant des semaines. Dans le second cas, M. Delbrück paraît supposer que Pausanias, ne se voyant pas attaqué par Mardonius, eut l'idée de faire une diversion en Ionie pour entraîner Mardonius à prendre l'offensive; mais comment cet ordre pouvait-il être assez tôt communiqué à la flotte? Et combien de temps fallait-il pour que la nouvelle d'une action déjà commencée en Ionie revînt à Mardonius? Dans l'intervalle, Pausanias avait toutes les chances pour être attaqué. Dira-t-on que l'ordre venait des éphores ou d'un conseil fédéral tenu à l'Isthme? Mais ce conseil n'existait plus, et rien ne prouve que les généraux aient été liés en aucune façon par un autre pouvoir que leur conseil de guerre, formé des généraux alliés. Parler d'instructions données à Pausanias pour rester sur la

1. Delbrück, *op. cit.*, p. 100-105.

défensive, et d'autres instructions données à Léotychide pour prendre l'offensive, c'est attribuer aux opérations militaires des Grecs une unité de direction qu'elles n'ont pas eue alors. Les circonstances seules ont décidé, ce semble, Léotychide à attaquer les Perses : la flotte ennemie, mouillée à Samos, ne s'attendait plus à une attaque; les amiraux du Grand Roi avaient même renvoyé les vaisseaux phéniciens (IX, 96); le moment était bon pour les surprendre dans une sécurité trompeuse. C'est cet état de choses que les députés de Samos purent dévoiler aux généraux de la flotte. Sans doute ceux-ci étaient inquiets encore de ce qui se passait en Grèce; mais cette inquiétude venait seulement de ce qu'ils avaient conscience de ne pas tenir dans leurs mains les destinées de la patrie : même victorieuse, la flotte savait bien qu'elle n'entraînait pas aussitôt la délivrance de la Grèce. C'est sur Mardonius que reposait tout l'espoir des Perses. En attendant, si l'occasion était bonne pour faire du mal au Grand Roi, il ne fallait pas la manquer, et la défection des Ioniens, qui se présentait cette fois avec des garanties suffisantes, ne devait pas être négligée. Voilà ce qui ressort du récit d'Hérodote, et toutes les explications savantes qui cherchent à établir un lien plus étroit entre les opérations de l'armée et celles de la flotte grecque, nous paraissent non seulement manquer d'une base solide, mais encore partir d'un principe contestable, ou plutôt absolument faux.

C'est M. Nitzsch qui a le premier soupçonné Hérodote d'avoir raconté la bataille de Mycale d'après une tradition officielle de Sparte en l'honneur du roi Léotychide [1]. Cette origine se trahit, suivant cet auteur, en ce que l'historien, d'ordinaire si favorable aux Alcméonides, ne dit rien du général athénien Xanthippe. M. Nitzsch d'ailleurs, loin de reprocher à Hérodote le choix de cette tradition, lui en fait bien plutôt un mérite, puisque de cette manière Hérodote a mis en lumière la personne du vrai vainqueur de Mycale, plutôt que celle d'un général qui avait été opposé dès le principe à toute cette campagne. C'est là encore une combinaison ingénieuse, mais qui ne s'accorde pas avec le texte d'Hérodote. Laissons de côté la prétendue répugnance qu'aurait eue Xanthippe à prendre l'offensive sur mer; mais est-il donc vrai qu'Hérodote ait suivi une tradition spartiate? S'il en était ainsi, est-ce que le rôle des Athéniens serait

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 265.

à ce point exalté? Est-ce que l'honneur de la victoire leur serait aussi nettement attribué? M. Nitzsch est forcé de reconnaître que le récit de la bataille proprement dite tout au moins ne vient pas chez Hérodote d'une source purement spartiate; mais dès lors pourquoi le début serait-il d'une source différente? Xanthippe, il est vrai, ne figure pas dans la scène entre Léotychide et les envoyés de Samos; mais Xanthippe n'est dans le conseil qu'un général comme un autre, tandis que Léotychide en est le chef. Si Hérodote met en avant Léotychide, c'est que le roi parle au nom de tous. D'ailleurs, arrivé à Samos, le conseil délibère de nouveau (IX, 98), et cette fois la résolution la plus énergique est prise sans qu'Hérodote l'attribue au roi spartiate. Rien, en un mot, ne nous paraît prouver qu'Hérodote ait transcrit, comme le prétend M. Nitszch, un récit tout fait du prélude de la bataille; encore moins est il prouvé que l'historien, en choisissant une tradition favorable au grand-père d'Archidamos, ait cherché à prévenir avant la guerre du Péloponnèse une rupture entre Athènes et Sparte [1].

Enfin la légende relative à la nouvelle de Platées, répandue dans le camp grec avant la bataille de Mycale, nous paraît pouvoir fort bien être née après coup du rapprochement fortuit de ces deux batailles : quand, après leur double victoire, les Grecs s'aperçurent que les deux combats avaient eu lieu presque en même temps, sinon le même jour, ils se plurent à reconnaître dans cette coïncidence la marque d'une volonté divine, et ils cherchèrent même à retrouver dans leur mémoire quelque signe de cette volonté. N'y avait-il pas eu en effet des encouragements donnés par les chefs? N'avait-on pas parlé aux combattants de Mycale des troupes qui luttaient en Béotie? Sans être prophète, on pouvait alors exhorter les soldats de la flotte à se montrer dignes de leurs frères d'armes, et de telles paroles, heureusement réalisées, pouvaient sans peine se transformer dans la suite en des prédictions merveilleuses. Spontanément même, une telle rumeur peut s'être répandue parmi les Grecs, exaltés à l'approche de la bataille. Toutes ces explications nous semblent préférables à celle de Diodore [2], qui est aussi celle de M. Nitzsch [3], et d'après

1. Nitzsch, *op. cit.*, p. 268.
2. Diodore, XI, 35.
3. Nitzsch, *op. cit.*, p. 264.

laquelle Léotychide aurait simplement inventé cette nouvelle pour encourager ses troupes.

C'est après la bataille de Mycale que l'on arrête ordinairement l'histoire des guerres médiques proprement dites : à ce moment, l'armée de terre et la flotte perses étant vaincues, la guerre change de caractère; ce n'est plus pour les Grecs une œuvre de défense nationale, mais bien le commencement d'une revanche, d'une conquête, qui en moins d'un demi-siècle mettra Athènes à la tête d'un puissant empire maritime. Hérodote a prolongé cependant son histoire jusqu'au retour de la flotte athénienne après le siège et la prise de Sestos (IX, 114-121). C'est qu'en effet cet exploit militaire achève et couronne glorieusement la campagne commencée timidement à Délos au printemps de l'année précédente : alors seulement rentrent à Athènes les heureux vainqueurs de la marine perse, apportant, pour les consacrer dans les temples, les restes des câbles énormes dont Xerxès avait enchaîné l'Hellespont. Athènes avait été la première à affronter la lutte; elle se retira aussi la dernière, et elle recueillit, en récompense d'une ardeur qui ne s'était jamais démentie, les meilleurs fruits de la victoire.

CONCLUSION

De la sincérité et de l'impartialité d'Hérodote, considéré comme historien des guerres médiques. — Est-il vrai qu'il ait manqué d'intelligence dans les choses de la politique et de la guerre? — De l'influence de ses idées religieuses et morales sur la valeur historique de son témoignage. — Les défauts d'Hérodote comme historien sont en partie compensés par les éminentes qualités qui donnent à son récit l'intérêt, le mouvement et la vie.

Malgré l'éclat qui s'attache à son nom, l'historien des guerres médiques n'a pas, aujourd'hui encore, une gloire incontestée. On accuse son caractère, autant que son esprit; on ne lui reconnaît volontiers qu'un incomparable génie de conteur. Nous avons tâché, dans le cours de ce travail, d'apprécier et de discuter les raisons de ce jugement; il nous reste à exposer en quelques pages les conclusions de notre étude.

I. Les qualités morales d'Hérodote, sa bonne foi, son impartialité, la sincérité des réflexions personnelles qu'il mêle à ses récits, la franchise des déclarations par lesquelles il confesse son ignorance ou proclame les résultats de ses patientes recherches; en un mot, la loyauté de son caractère, comme homme et comme écrivain, voilà ce qui frappe d'abord le lecteur. Mais il n'y a pas une de ces qualités qui ait échappé au soupçon. On l'a traité de menteur dans l'antiquité, et, de nos jours même, c'est bien de mensonge aussi qu'on l'accuse, quand on croit découvrir en lui un compilateur qui dissimule ses emprunts, ou plutôt ses vols, un charlatan qui se donne les apparences d'un chercheur et d'un témoin. On lui a reproché jadis une partialité d'autant plus perfide qu'elle se cachait sous des airs de bonhomie, et, aujourd'hui encore, si on ne lui prête pas des intentions calomnieuses, on admet qu'il a cédé à ses goûts personnels, à son aversion pour cer-

taines villes, à sa prédilection pour d'autres, à des considérations de convenance ou d'intérêt. En dépit du soin qu'il a pris d'avouer ses doutes et ses scrupules, de distinguer expressément les choses qu'il sait de celles qu'il ignore, et de justifier toujours le choix qu'il fait entre plusieurs traditions, on a soutenu, de son temps même, qu'il avait accueilli à la légère les premières informations venues, préoccupé seulement de plaire à un auditoire de passage, et le même reproche reparaît chez les critiques modernes qui considèrent son récit des guerres médiques comme un recueil de fables populaires, de légendes poétiques, ramassées sans critique et sans ordre, pour le seul plaisir de conter.

Il nous a paru que ces accusations diverses, les unes plus brutales, les autres plus discrètes, étaient également injustes.

Nous ne possédons pas l'œuvre originale de Ctésias; mais ce que nous savons de l'homme et de ses écrits nous fait assez mal augurer des attaques qu'il dirigeait contre Hérodote. L'ancien médecin d'Artaxerxès ne représente pas pour nous, dans l'histoire des guerres médiques, une tradition purement perse : s'il a pu recueillir à la cour de Suse quelques souvenirs suspects de ces événements lointains, il s'est inspiré surtout d'idées grecques; il a écrit son livre à son retour de Suse, et sous l'influence de Sparte, dont il avait embrassé le parti; sa critique d'Hérodote est condamnée à nos yeux par le défaut de sincérité qu'on remarque en lui, et par les circonstances où il a entrepris de se faire valoir aux dépens de son devancier.

On n'a pas tout à fait renoncé de nos jours à cette accusation ancienne, qui prête à Hérodote la ressource de mentir quand il veut avoir l'air de savoir ce qu'il ignore. On fait, il est vrai, la part plus grande à ces mensonges inconscients, qui résultent d'un attachement aveugle à une tradition fausse; mais on veut aussi que parfois, de sa seule autorité, Hérodote ait comblé les lacunes d'un récit incomplet. Dans ce sens, les critiques modernes s'attaquent surtout aux chiffres que fournit l'historien; ils admettent à la rigueur le total des vaisseaux grecs aux combats d'Artémision et de Salamine, ou bien encore celui des hoplites à la bataille de Platées; mais ils soutiennent qu'Hérodote a inventé le détail des contingents particuliers de chaque ville, et ils n'hésitent pas à lui attribuer une méthode de combinaisons savantes, qui équivaut, en fin de compte, à une précision charlatanesque. Nous avons opposé à ces hypothèses plusieurs remarques : si Hérodote

avait usé de ces moyens, pourquoi sa fantaisie n'aurait-elle pas également imaginé des chiffres pour toutes les armées, grecques ou barbares, qu'il introduit dans son histoire? Pourquoi n'aurait-elle pas déterminé de la même manière l'effectif des Athéniens et des Platéens à Marathon, des Locriens aux Thermopyles, des Perses, des Saces et des autres tribus barbares, sur tous les champs de bataille où elle les fait paraître? C'est la tradition populaire qui est sujette à inventer de ces chiffres, et nous ne nions pas qu'Hérodote n'ait pu quelquefois s'y laisser prendre; mais sa sincérité et sa bonne foi éclatent dans les endroits mêmes où, victime d'une illusion de cette nature, il explique ce qu'il sait et ce qu'il devine, ce qu'il pourrait dire avec certitude et ce qu'il doit passer sous silence, faute de renseignements.

C'est un mensonge d'une autre sorte qu'on lui reproche, quand on le soupçonne d'avoir puisé dans des livres la plupart des informations qu'il nous donne pour le fruit de son enquête personnelle. Sans doute quelques-uns des savants qui défendent aujourd'hui cette hypothèse mettent sa bonne foi hors de cause; ils voient dans cette méthode d'exposition une espèce de convention littéraire, et sentent à peine le besoin d'excuser un procédé que justifient, suivant eux, les usages du temps. Mais d'autres ne dissimulent pas la raison intéressée de cette méthode : l'historien a voulu éclipser les logographes ses rivaux, et, pour paraître mieux informé qu'eux, il a pris indûment l'apparence d'un témoin. Sous une forme ou sous une autre, ce soupçon nous semble aussi peu fondé. Pour pouvoir affirmer qu'Hérodote a copié, sans le dire, mais en toute simplicité, des écrits que son auditoire ne lui demandait pas de citer, il faudrait constater cet usage chez d'autres auteurs contemporains, et, à défaut de cette indication, qui ne serait pas encore une preuve certaine, il faudrait reconnaître sûrement dans Hérodote la trace de ces emprunts. Or la démonstration que M. Diels a tentée dans ce sens, pour Hécatée de Milet, demeure hypothétique, et, quant à ces *Mémoires* de Dicæos, qui auraient fourni presque toute la matière des livres VII et VIII d'Hérodote, ils n'existent, nous l'avons vu, que dans l'imagination de M. Trautwein. D'autre part, M. Sayce n'a pas prouvé la mauvaise foi du voyageur, et M. Panofsky nous a laissé incrédule, quand il a entrepris de révéler par quelle fiction Hérodote attribue à des témoins, entendus ou interrogés sur place, des opinions qu'il s'est faites lui-même, d'après ses livres et ses réflexions personnelles. Ne subtilisons pas : si Hérodote est de bonne

foi, comme on le répète volontiers, c'est jusque dans ses moindres assertions qu'il faut croire à la sincérité de sa parole, et, en réalité, rien ne nous empêche de lui accorder jusqu'au bout cette confiance qu'il inspire tout d'abord par la franchise et la simplicité de son langage.

Cette honnêteté naturelle exclut la partialité malveillante, l'esprit de médisance et de dénigrement, que Plutarque a cru découvrir en lui : le traité de la *Malignité d'Hérodote* est une œuvre instructive et curieuse, mais foncièrement fausse. Cependant il ne suffit pas de s'abstenir sciemment de toute calomnie; il faut encore ne se laisser guider par aucune passion, tenir la balance égale entre tous les partis, ne poursuivre aucun avantage personnel, aucun autre but que la vérité. Ainsi conçue, l'impartialité est un don supérieur de l'esprit, un des plus rares et des plus précieux; mais elle a son fondement dans le caractère. Nous verrons plus loin si Hérodote n'a pas parfois cédé à l'influence d'idées morales ou religieuses; disons tout de suite qu'il n'a obéi, dans son histoire des guerres médiques, à aucune considération d'intérêt, à aucune passion politique ou patriotique. C'est ce qui résulte, à nos yeux, de l'étude que nous avons faite des circonstances où il a composé cette histoire. A-t-il voulu flatter, comme on le dit, les Athéniens? Mais, pour lui attribuer cette intention, il faudrait être sûr qu'il a lu devant eux la partie de son œuvre où il vante leur dévouement à la cause commune, leur initiative dans la défense de la Grèce, leurs victoires de Marathon, d'Artémision et de Salamine. Or la preuve de cette hypothèse n'est pas faite; la théorie de M. Ad. Bauer n'a pas réuni tous les suffrages, et, pour notre part, si nous admettons qu'Hérodote a lu aux Athéniens, entre autres choses, quelques fragments de ses trois derniers livres, nous pensons aussi qu'il dut choisir dans ses notes des morceaux qui eussent pour son auditoire un intérêt de nouveauté, c'est-à-dire des descriptions et des récits recueillis par lui-même ailleurs qu'en Grèce et en Attique. A-t-il, au contraire, en célébrant à la fois le mérite d'Athènes et celui de Sparte, cherché à réconcilier deux villes qui se disposaient à entrer en lutte, qui déjà même étaient aux prises l'une avec l'autre? Mais cette conception repose sur une théorie invraisemblable, que nous avons rencontrée dans les ouvrages de MM. Kirchhoff et Nitzsch, mais que nous croyons avoir réfutée. Non, Hérodote n'a pas écrit son histoire des guerres médiques à Athènes pendant les premières années de la guerre du

Péloponnèse, dans des conditions où il lui eût été impossible de se dégager de tout parti pris, de toute passion politique. Il était alors, et depuis longtemps, retiré à Thurii, en dehors des préoccupations qui agitaient la Grèce; il a suivi de loin ces premières hostilités des deux villes qui se disputaient l'empire; mais il n'a fait allusion à ces événements que dans de courtes notes, ajoutées après coup à son récit, et inspirées seulement par un esprit philosophique et religieux. Dira-t-on que, juge impartial des États grecs, il n'a pas su cependant s'élever au dessus des préjugés du patriotisme? Mais l'épithète que lui donne Plutarque, quand il l'accuse d'être « l'ami des barbares » (φιλοβάρβαρος), répond assez à ce soupçon, et nous voyons, en effet, qu'Hérodote rend partout justice à la valeur des Perses, et qu'il explique avec soin les causes de leur infériorité à la guerre. Enfin, arbitre équitable entre les Grecs et les barbares, Hérodote a-t-il eu l'intention d'exalter le passé, de grandir les exploits d'un âge héroïque? A-t-il eu, en un mot, cette espèce de partialité qui consiste à voir tout en beau? Mais, ici encore, remarquons qu'il avoue les fautes et les faiblesses des Grecs, loin de mettre seulement en lumière leurs belles actions. Comme il le déclare lui-même au début de son livre, il a voulu assurer la gloire des œuvres grandes et admirables (μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά... ἀκλεᾶ γένηται), mais en même temps, et en premier lieu, il s'est proposé de conserver le souvenir, quel qu'il fût, des événements arrivés parmi les hommes (μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται).

Cette tâche, l'a-t-il accomplie avec conscience? A-t-il fait tous les efforts qu'elle exige? Ou bien a-t-il recueilli au hasard les premières informations venues? A quelques mots de Thucydide, qui comportent un doute sur le zèle des historiens ses prédécesseurs, se rattache toute une série de critiques, que nous avons signalées d'abord chez Niebuhr, et qui se retrouvent jusque chez quelques-uns des derniers commentateurs d'Hérodote. On l'accuse d'avoir pris indistinctement toutes les traditions qui s'offraient à lui, comme si nous ne voyions pas, dans son livre même, qu'il a fait un choix entre une foule de récits répandus de son temps dans le peuple. On soutient qu'il a reproduit les données d'une tradition poétique, comme si l'ordre et la suite de sa narration pouvaient provenir d'une tradition de ce genre. On le soupçonne d'avoir mis bout à bout des morceaux empruntés à des versions traditionnelles, comme si la personnalité, l'originalité de son style n'éclatait pas à chaque page de son histoire. Enfin la peine

que se donne Hérodote, pour découvrir et raconter la vérité, apparaît dans ses déclarations réitérées, dans les doutes qu'il exprime quelquefois, dans la satisfaction qu'il éprouve souvent à rectifier une erreur ou à établir la certitude d'un fait.

En résumé, le récit des guerres médiques dans Hérodote est une œuvre de bonne foi, entreprise et exécutée par un homme sincère, avec une entière impartialité. Mais ces garanties mêmes ne suffisent pas à prouver la valeur historique de ce récit.

II. Quelques savants, en effet, disposés à reconnaître les qualités morales d'Hérodote, lui refusent plusieurs des qualités essentielles de l'esprit qui font l'historien. On assure qu'il lui a manqué, pour écrire une histoire solide des guerres médiques, l'intelligence de la politique et l'intelligence de la guerre. On ajoute que ses idées morales et religieuses lui ont fait voir partout, dans le cours des événements, l'intervention mystérieuse d'une puissance surnaturelle.

Nous n'avons pas dissimulé, en analysant le récit d'Hérodote, les lacunes graves que présente l'histoire politique de la Perse et de la Grèce durant la période des guerres médiques. Un savant moderne, qui essaierait d'écrire cette histoire, ne manquerait pas d'accorder plus de place à l'état politique des deux partis en présence, et il étudierait l'influence que les changements survenus dans cet état politique ont exercée sur la marche des affaires. Du côté des Perses, il chercherait à s'éclairer sur la situation générale de l'empire, au moment où le conflit avec la Grèce allait éclater; il insisterait sur les négociations antérieures du Grand Roi avec les États limitrophes qui devaient lui ouvrir l'accès de l'Europe, sur les difficultés intérieures qui pouvaient se produire dans une si vaste domination, sur les causes multiples de discorde que cachait mal une administration fortement organisée. Du côté des Grecs, il examinerait séparément l'attitude réciproque des villes et des confédérations; il mettrait surtout en lumière la puissante ligue péloponnésienne, dont Sparte était la tête; il expliquerait, par les intérêts opposés des institutions, la conduite des différentes cités, et dans chacune d'elles il découvrirait le jeu des partis politiques. Que de révolutions n'entrevoit-on pas aujourd'hui, dans la seule république d'Athènes, depuis le temps où pour la première fois elle eut à faire face aux barbares, jusqu'aux victoires définitives de Platées et de Mycale! Chaque personnage nouveau qui apparaît à la tête des armées ne représente-t-il pas un revirement dans l'opinion du peuple?

Et ce revirement n'a-t-il pas son contre-coup dans les alliances de la ville, dans ses rapports avec toute la Grèce?

Hérodote ne satisfait pas complètement sur ce point la curiosité des modernes; il donne parfois en passant, et comme au hasard, une indication précieuse, que relève avec soin notre critique en éveil, mais que lui-même néglige, et qu'il paraît oublier; d'autres fois, il ne nous fournit même aucune donnée sur des changements politiques dont il ne nous fait apercevoir que les résultats. Faut-il rappeler, par exemple, le silence de l'historien sur les causes de l'abstention d'Athènes dans la révolte ionienne après l'incendie de Sardes, sur le procès de Miltiade avant la bataille de Marathon, sur l'ostracisme d'Aristide, et en général sur tous les détails de la politique intérieure d'Athènes entre la première et la seconde guerre médique? C'est à Aristote que nous devons de savoir que l'Aréopage joua un grand rôle à la veille de la bataille de Salamine, et qu'il recouvra pour un temps, en souvenir de ces éclatants services, une part de son ancienne puissance. Des lacunes semblables se font sentir dans l'histoire des autres États grecs. Est-ce donc que notre auteur n'a pas compris l'importance de ces questions politiques, ou, la comprenant, n'a-t-il pas su les résoudre?

Sans prétendre faire d'Hérodote un Thucydide, il nous est impossible de souscrire à ce jugement. Si l'historien des règnes de Darius et de Xerxès est aussi peu explicite sur les embarras intérieurs de l'empire perse, n'est-ce pas que les documents lui faisaient défaut? Et son ignorance n'a-t-elle pas la même excuse pour la plupart des faits de la vie politique des Grecs? Mais surtout n'est-il pas vrai de dire, qu'Hérodote n'a point songé à faire l'histoire de ces révolutions politiques? Nous voyons quelque injustice à soutenir qu'il n'a pas réussi dans une œuvre qu'il n'a pas tentée. Là peut-être a été son erreur; de là sans doute résulte son infériorité à l'égard des modernes. Mais cette faute aurait plus de gravité s'il avait entrepris, comme on l'a cru, une histoire générale de la Grèce, et s'il avait voulu, après avoir raconté les guerres médiques, suivre le développement des États grecs jusqu'au milieu du v[e] siècle. Inexplicable eût été sa négligence, si, voulant exalter, comme l'a pensé M. Kirchhoff, la cité de Périclès, il n'avait pas d'abord étudié les origines de cette démocratie. Mais tel n'a point été l'objet d'Hérodote : c'est la guerre de l'indépendance nationale seule qu'il a tâché de faire revivre; en s'abstenant de toucher aux

luttes politiques qui avaient suivi cette grande crise, il s'est donné en quelque sorte le droit de passer aussi sous silence celles qui s'étaient produites dans le temps même de la guerre.

Aussi bien ces allusions, qui se présentent dans son récit sous une forme épisodique, dans un discours ou dans une réflexion personnelle, peuvent-elles nous inspirer quelque confiance dans la sagacité de son esprit. S'il n'a pas formulé une appréciation générale du gouvernement des rois de Perse, que de traits, répandus çà et là dans son œuvre, contribuent à nous donner une idée juste de cette autorité absolue, tempérée seulement par la déférence du souverain envers les principaux dignitaires de sa cour! Nous ne nions pas qu'il n'ait souvent prêté une physionomie grecque aux personnages perses qu'il met en scène; mais nous affirmons aussi qu'il a compris la nature de la domination exercée par les maîtres de l'Asie depuis Cyrus jusqu'à Xerxès; il a senti la grandeur de cette monarchie formidable et le mépris même qu'elle pouvait avoir, au début de la guerre, pour de petites républiques sans union et sans force. Il a finement indiqué la toute-puissance d'une femme comme Atossa auprès d'un prince faible comme Xerxès, et il a peint en quelques traits énergiques les misères morales de ces dynasties orientales. Pour la Grèce, sans tracer un tableau complet de son état politique, il n'a pas omis, ce semble, les faits essentiels qui pouvaient éclairer l'histoire des guerres médiques : c'est à lui que nous devons de saisir le rôle prépondérant de Sparte dans les affaires de la Grèce à la fin du VI[e] siècle, les embarras que cause ensuite à cette ville l'hostilité d'Argos, puis les désordres intérieurs qui naissent de la rivalité des rois entre eux, et de la lutte des éphores avec la royauté. L'alliance fédérale des États grecs, en face de l'invasion barbare, ne se montre pas à nous, il est vrai, dans tout le détail de son organisation politique ; mais nous relevons pourtant chez l'historien, avec plusieurs expressions techniques qui semblent empruntées au langage officiel du temps, quelques-uns des actes accomplis par le conseil de l'Isthme. Dans Athènes même, à défaut d'une histoire des partis politiques avant la bataille de Salamine, nous rencontrons du moins la mention expresse de cette loi fameuse par laquelle Thémistocle a fondé la puissance maritime des Athéniens. Peut-on dire, d'autre part, que l'historien se soit trompé en supposant des complications politiques dans Athènes au moment où Miltiade tenait Datis en échec à Marathon? La critique de M. Delbrück sur ce point nous a

semblé arbitraire. Peut-on soutenir davantage que certaines négociations, destinées à former une entente entre Xerxès et les Carthaginois pour l'attaque de la Grèce, aient échappé à Hérodote? Mais nous nions la vraisemblance et la possibilité même de ces négociations. En un mot, sans égaler à cet égard un Thucydide ou un Polybe, Hérodote a pourtant fixé les grandes lignes de la politique de la Grèce pendant les guerres médiques.

Le défaut d'intelligence dans les choses militaires serait une lacune plus grave encore chez Hérodote. Mais il faut s'entendre sur la valeur de cette accusation. Sans doute l'historien des guerres médiques n'a eu ni l'expérience personnelle de la guerre, ni même, à ce qu'il semble, le goût des batailles. Esprit curieux, voyageur attentif à toutes les manifestations de la vie sociale, il a cherché à se soustraire le plus possible aux guerres de son temps; il a joui mieux que personne des bienfaits de la paix, qui lui permettait de recueillir les matériaux de son œuvre; il ne s'est associé, après son départ d'Halicarnasse, qu'à des entreprises pacifiques, et il s'est tenu à l'écart, loin de ses amis politiques même, du jour où la guerre a menacé d'embraser la Grèce. Aussi, comme historien, n'éprouve-t-il jamais l'enthousiasme belliqueux d'un Froissart; il admire dans la guerre la vertu qu'elle suppose et développe chez les combattants, plutôt que les grands coups de lance, les péripéties de la mêlée, le spectacle enivrant de la lutte et du carnage. Mais ces dispositions d'esprit, à elles seules, n'excluent point l'intelligence des combinaisons stratégiques : aimer la guerre est une condition utile, mais non pas nécessaire, pour la bien comprendre.

Observons en outre que, si les récits de bataille chez Hérodote laissent trop souvent, dans l'esprit du lecteur, des doutes et des obscurités, c'est peut-être que le souvenir de ces détails, qui échappent facilement aux contemporains, n'avait pas été conservé par des témoins dignes de foi. L'historien moderne se donne, il est vrai, le droit de combler les lacunes d'une tradition, de restituer la vraie physionomie des faits; il discute, corrige et redresse les témoignages. Hérodote n'a pas eu ce degré supérieur de la critique; il s'est borné à choisir prudemment entre les données diverses qui lui étaient fournies; ainsi s'expliquent les lacunes qui subsistent parfois entre les différents moments, d'ailleurs bien observés, d'une bataille.

Mais, dit-on, il ne pèche pas seulement par défaut : il se trompe à la

fois dans l'ensemble de ses conceptions stratégiques et dans le détail des faits qu'il croit avoir le mieux établis. C'est M. Delbrück surtout qui a fait valoir ce genre de critique, et c'est lui qui, par exemple, rejetant la donnée fondamentale suivant laquelle les Perses auraient envahi la Grèce avec une armée formidable, estime que le nombre des combattants était, à peu de chose près, le même des deux côtés, et que les Perses l'emportaient par leur ordre et leur discipline. Nous n'avons pas accepté ces opinions paradoxales, et, tout en signalant les exagérations d'une tradition dont Hérodote s'est fait l'écho plutôt que le garant, nous avons admis la vérité du fait que l'historien a mis lui-même plusieurs fois en lumière, et qui est celui-ci : l'avantage est resté aux Grecs, sur mer, parce que les vaisseaux perses, trop nombreux pour l'étroit espace où ils étaient resserrés, s'embarrassaient eux-mêmes dans la bataille, sur terre, parce que les soldats barbares, armés à la légère, sans bouclier et sans armes défensives, se trouvaient exposés aux coups d'un ennemi que protégeaient, dans le combat de pied ferme, un casque, une cuirasse, une armure entière d'hoplite. L'historien qui a signalé ces faits essentiels peut s'être trompé sur des chiffres, sur des manœuvres de détail; il ne mérite pas, ce semble, le reproche de manquer d'intelligence dans les choses de la guerre.

Et, de fait, nous avons vu, par la minutieuse analyse qui remplit la seconde partie de notre travail, qu'il fallait souvent compléter les données d'Hérodote, mais qu'on pouvait et qu'on devait s'en tenir aux traits principaux qu'il a lui-même tracés. Renoncer à ce témoignage, pour reconstruire sur une base nouvelle les batailles de Marathon et de Platées, c'est faire preuve assurément de connaissances générales sur l'histoire de l'art militaire, mais c'est s'exposer aussi à de graves méprises. Tel qu'il est, le compte rendu de ces batailles dans Hérodote ne ressemble pas, quoi que dise Niebuhr, aux scènes épiques de l'Iliade. La vraisemblance du récit, jointe à la conviction où nous sommes qu'Hérodote n'a par lui-même rien inventé, sinon dans la forme de sa narration, nous autorise à penser qu'il est arrivé, non pas peut-être à la vérité, mais plus près de la vérité que nous ne pouvons nous-mêmes le faire, vu la distance qui nous sépare des événements.

III. On dit enfin que la croyance d'Hérodote dans l'action immédiate de la divinité sur le cours des affaires humaines égare et trouble la netteté naturelle de son jugement. Profondément convaincu de l'intervention divine dans les moindres circonstances de la vie, il ne

craint pas, tantôt de signaler les manifestations directes de cette puissance surnaturelle, tantôt d'en découvrir l'influence cachée dans les faits, en apparence fortuits, de l'histoire. Sa morale tient à sa religion; l'une et l'autre lui servent à interpréter les événements historiques. Dans quelle mesure cette philosophie religieuse va-t-elle jusqu'à les dénaturer?

Quelques erreurs, non sans importance, nous ont paru découler de cette disposition d'esprit, qui se marque dans toute l'œuvre d'Hérodote. Un oracle ancien est-il parvenu à sa connaissance? Au lieu d'y chercher l'inspiration personnelle des prêtres à un moment donné de l'histoire, ou d'y reconnaître, comme il y a lieu quelquefois de le faire, une pièce fabriquée après coup dans l'intérêt d'une cause, Hérodote admet sans difficulté la possibilité d'une révélation réelle; il n'affirme pas qu'il en soit toujours ainsi; mais il penche à croire que, si quelque grande catastrophe ou quelque grande victoire s'est produite, les dieux n'avaient pas été sans la faire prévoir. Ainsi fut annoncée, par exemple, suivant lui, la mort héroïque de Léonidas, et, dans ce cas particulier, l'adhésion de l'historien à la tradition religieuse qui rapportait cet oracle nous paraît d'autant plus préjudiciable à la valeur de son récit, que l'intention politique des Spartiates, quand ils répandaient cette prétendue prédiction, se révèle mieux aujourd'hui à notre esprit. En même temps que par les oracles, la volonté divine se manifeste quelquefois par des signes surnaturels, par des prodiges : Hérodote ne conteste pas en principe le miracle; au contraire, il le signale volontiers, quand cette dérogation aux lois de la nature vient justifier à ses yeux l'idée qu'il se fait d'un événement. Ainsi l'importance du moment solennel où Xerxès quitte Sardes, pour se mettre en marche contre la Grèce, lui paraît confirmée par l'éclipse de soleil qui aurait alors assombri le ciel. Nous pouvons aujourd'hui, par des calculs scientifiques, rejeter même la coïncidence de ce phénomène naturel avec le départ du Grand Roi, et corriger sûrement le témoignage d'Hérodote. Ailleurs, enfin, les préoccupations morales de l'historien le portent à établir entre les faits des rapports qui n'existent pas, à voir la conséquence d'un acte ancien dans un événement récent, à attribuer, par exemple, l'expulsion des Éginètes, en 431, aux cruautés dont ils s'étaient jadis rendus coupables au temps de la bataille de Marathon.

Qu'on observe cependant, comme nous l'avons fait, tous les passages

de l'histoire des guerres médiques où Hérodote mentionne l'accomplissement d'un oracle, signale un prodige, ou note un exemple de ces châtiments qui révèlent l'existence d'une loi morale; on verra que cette foi naïve n'a pas profondément altéré l'histoire. Il y a eu certainement des oracles qui, formulés dans ce langage ambigu qu'affectaient la Pythie et ses interprètes, ont réellement servi de thème aux discussions des Grecs, et ont inspiré leurs résolutions : la tradition relative à la « muraille de bois » qui devait sauver Athènes à Salamine nous a paru reposer sur un fondement historique. Il y en a eu d'autres qui, publiés aussitôt après un événement, ont contribué à en perpétuer le souvenir sous une forme sensiblement rapprochée de la vérité. Par exemple, l'oracle qui passait pour avoir décidé les Athéniens à invoquer Borée, avant le naufrage de la flotte perse au cap Sépias, nous permet de nous faire une idée assez claire des dispositions réelles du peuple à la nouvelle de cette catastrophe inespérée. Quand, ailleurs, Hérodote cite un oracle rendu aux Cnidiens ou aux Crétois, aux Milésiens ou aux Argiens, son témoignage, quelque naïf qu'il soit, nous sert à saisir les excuses ou les prétextes invoqués par ces peuples pour justifier leur conduite. Quant aux prodiges, ils figurent assez souvent dans le récit d'Hérodote comme des faits auxquels la foule ajouta foi dans un moment critique; mais l'historien n'en garantit pas lui-même l'authenticité : il les rapporte comme on les a crus, et comme on les lui a racontés. L'expérience d'Hérodote lui avait, à cet égard, ouvert les yeux sur bien des supercheries, bien des superstitions, et, s'il est toujours resté fidèle à sa croyance au miracle, nous ne devons pas admettre qu'il ait nécessairement partagé la crédulité des hommes simples dont il a recueilli la tradition. Le moraliste, enfin, qui se plaît à constater dans l'histoire du monde la sanction infaillible d'une loi morale, ne dénature pas pour cela les faits; il les observe, et il établit ensuite entre eux des rapports de cause à effet, que nous pouvons, suivant les cas, accepter ou négliger. Nous avons montré, par de nombreux exemples, comment la raison politique et profonde des événements n'avait pas échappé à Hérodote autant qu'on veut bien le dire : l'historien avisé n'a pas méconnu l'esprit de conquête qui poussait Darius contre les Scythes d'abord, puis contre la Macédoine et la Grèce; mais il a indiqué accessoirement, que l'expédition de Scythie répondait aux invasions anciennes des Cimmériens en Asie Mineure; il a rattaché l'attaque de Mardonius et de Datis contre Athènes à la

campagne des Athéniens en Asie, au début de la révolte ionienne, et, dans ces deux cas mêmes, nous n'avons pas cru pouvoir affirmer qu'il se soit totalement trompé. Souvent, d'ailleurs, les réflexions religieuses et morales d'Hérodote ne visent pas à expliquer la raison des choses; elles se bornent à signaler une conséquence singulière d'un événement, qui a déjoué en quelque sorte la prévoyance des hommes. « La guerre soutenue par Athènes contre les Éginètes a sauvé la Grèce », dit-il quelque part, et, en s'exprimant ainsi, il ne prétend point faire tort à la sagesse politique de Thémistocle ni à la valeur des Athéniens; il parle comme un témoin impartial, qui voit les choses de haut, et qui se plaît à saisir entre elles des rapports inattendus. Il n'altère pas davantage l'histoire quand il paraît pénétrer dans les desseins mêmes de la Providence. Après avoir raconté les naufrages successifs de la flotte perse au cap Sépias et sur les côtes de l'Eubée : « Tout cela, dit-il, arrivait par la volonté divine, pour que les forces des deux partis fussent égales ». Une telle conception du rôle de la Providence ne s'accorde-t-elle pas facilement avec une méthode rigoureuse dans la recherche des faits ?

Ajoutons que cet esprit religieux, prévenu en faveur de toutes les manifestations de la divinité dans le monde, a pourtant rejeté de son sujet les traditions mythologiques qu'on y avait jusque-là rattachées. Il lui a fallu un effort singulier pour rompre avec l'habitude des logographes, qui toujours, dans leurs ouvrages sur les villes et sur les généalogies, remontaient dans le passé jusqu'aux origines légendaires et jusqu'aux ancêtres divins; il lui a fallu se dégager même des plus généreuses illusions qu'entretenaient parmi ses contemporains les monuments de l'art et de la poésie, interprètes fidèles de la tradition populaire. Sans doute la mythologie ne perd pas auprès de lui tous ses droits; elle reparaît çà et là dans son livre, sous la forme d'épisodes; mais c'est beaucoup, qu'elle ait été en principe écartée d'une histoire qui traitait d'événements, non pas contemporains sans doute, mais attestés encore par des témoins oculaires.

IV. Si l'intelligence d'Hérodote dans la politique, dans la guerre, et même dans l'appréciation générale des causes historiques, ne mérite pas le dédain qu'on lui a témoigné, d'où vient donc que, malgré tout, le récit des guerres médiques dans son œuvre inspire au lecteur moderne quelque embarras et quelque défiance? Cette impression invincible tient en partie à certains défauts réels de méthode, qu'on

peut imputer à Hérodote, et en partie à des procédés d'exposition qui diffèrent étrangement de ceux qu'autorise aujourd'hui le genre grave de l'histoire.

Avec tout son amour de la vérité, toute la finesse de son esprit, toute la hauteur de son jugement, Hérodote a manqué cependant de quelques qualités secondaires, que nous demandons de nos jours à l'historien. Il a vu et interrogé les monuments, mais il n'a pas tiré de ces textes originaux tout ce qu'ils pouvaient lui apprendre; il a fixé quelques points de repère utiles dans la chronologie des guerres médiques, mais trop souvent il a rapproché les uns des autres des faits séparés par un intervalle de plusieurs semaines ou de plusieurs mois; enfin, il a eu le sentiment juste, que la géographie devait se mêler à l'histoire, mais, dans ses récits de bataille, il ne s'est pas appliqué à donner une description topographique qui permît de reconstituer sur place la marche et la suite des faits militaires.

Voyageur consciencieux, il a noté au passage les monuments qu'il rencontrait, plutôt qu'il ne les a recherchés de lui-même. Rarement il les a déchiffrés en personne, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit même qu'il en fût incapable : ignorant des langues étrangères, il ne possédait pas davantage, ce semble, la connaissance historique de la langue grecque et de ses dialectes; la disposition matérielle même des anciennes inscriptions paraît lui avoir échappé. Manquant, en un mot, d'une préparation technique pour lire les textes originaux et interpréter les monuments de l'art, il n'a pas eu le sens de cette vérité saisissante qui se dégage de ces documents, et qui donne tant de force aux récits des historiens modernes.

Ce n'est pas le goût de la précision chronologique qui semble lui avoir fait défaut; mais, outre qu'il recueillait la plupart des indications de cette nature dans une tradition orale, nécessairement défectueuse, il a donné lieu parfois à des erreurs dont il n'est pas, à vrai dire, responsable. Sa méthode d'exposition consiste souvent à revenir sur des événements passés, et à raconter, immédiatement après, la suite de ces événements, au delà même de la date à laquelle il avait eu l'occasion de les signaler. Par une méthode analogue, après avoir conduit le récit de l'invasion de Xerxès jusqu'à son entrée en Thessalie, il rattache directement à ce moment les premiers actes des Grecs, et il mentionne ainsi avant la campagne de Tempé plusieurs faits qui doivent se placer après. De là une confusion qui ressemble à de l'inexactitude.

On attendrait enfin, de la part d'un géographe qui a si fidèlement décrit tant de contrées diverses, un tableau plus précis des lieux où s'est livré le combat de Marathon ou celui de Platées. Mais c'est là encore une sorte de documents, pour ainsi dire, qu'Hérodote a peu interrogés. Il cite des noms de villes et de sanctuaires, comme si son lecteur ou son auditeur en connaissait d'avance la place; mais il ne tient pas à paraître avoir visité en personne les champs de bataille; c'est une garantie de fidélité qu'on ne lui demandait pas, et qu'il n'a pas eu lui-même le souci de donner à ceux qui le lisaient ou l'écoutaient.

Cette absence de rigueur dans la lecture des textes originaux, dans la fixation des dates, dans les descriptions topographiques, n'entre pourtant que pour peu de chose dans l'inquiétude que nous inspire parfois le récit d'Hérodote. Ses procédés d'exposition y contribuent davantage, c'est-à-dire sa narration, souvent anecdotique et romanesque, les dialogues et les discours qu'il y mêle. Nul doute que par là Hérodote ne rappelle encore les conteurs ioniens, et même les poëtes épiques, chez qui les personnages s'interpellent, discutent et haranguent le peuple dans de longs discours. Mais il faut pourtant établir ici des différences notables, particulièrement en ce qui touche les guerres médiques. Les anecdotes romanesques pullulent chez Hérodote, et nous reconnaissons volontiers à ce caractère de la tradition la marque d'une société qui, nourrie des charmantes fictions de l'épopée, n'avait pas encore acquis le goût de la vérité toute nue. Mais ces légendes se greffent sur le récit des guerres médiques, plutôt qu'elles ne le pénètrent : c'est dans des épisodes le plus souvent qu'elles trouvent leur place. Le récit de la bataille de Marathon n'est pas interrompu par la fable d'Alcméon chargé d'or par le roi Crésus, légende plaisante que l'historien rattache cependant à la grave accusation qu'avaient encourue les Alcméonides à un moment critique pour les destinées d'Athènes. Romanesque aussi, l'histoire du devin Hégésistratos, qui avait réussi à s'échapper de prison en se coupant le pied et en perçant une muraille! Hérodote rapporte cette légende, en même temps que celle d'un autre devin, Teisaménos, au milieu des préliminaires de la bataille de Platées. On peut regretter cette méthode, ce mélange d'éléments divers dans un exposé historique; mais il n'est pas juste de soutenir que ces légendes, pour être ainsi rapprochées de l'histoire, la dénaturent et la faussent. Quant aux anecdotes qui, sans

être nécessairement légendaires, nous semblent éclairer parfois un petit coin seulement d'une bataille, tandis qu'on souhaiterait une vue plus large de l'ensemble, elles abondent, il est vrai, chez Hérodote; mais l'historien pouvait-il en savoir davantage sur des luttes déjà anciennes, et qui n'avaient pas offert la régularité stratégique des batailles ultérieures? Le récit de Salamine est plein d'anecdotes de ce genre; mais ne présente-t-il pas en quelque sorte l'image du désordre qui dut régner dans le détroit, après les premières manœuvres que l'historien nous a semblé fidèlement décrire?

Les dialogues et les discours chez Hérodote ne relèvent pas non plus de l'histoire proprement dite. Ils ne reposent pas sur des documents authentiques. Ils sont l'œuvre de l'écrivain, et ils expriment souvent des idées étrangères aux personnages qui parlent, contraires même quelquefois à ce que ces personnages ont pu dire. Mais il faut ajouter que les réflexions personnelles de l'historien, ainsi formulées, ne manquent ni de finesse ni de profondeur, et qu'elles nous font saisir assez bien, sous cette forme dramatique, une situation réelle. Xerxès, Mardonius, Artabane, Démarate, Thémistocle, font entendre sans doute des paroles qui ne répondent pas de tous points à la vérité; mais nous n'avons rejeté cependant ni l'existence d'un parti perse opposé à la guerre dans le Conseil du Roi, ni les discussions des généraux grecs avant et après la bataille de Salamine. D'autres discours, particulièrement pathétiques, celui que prononce Alexandre de Macédoine à Athènes pour appuyer les propositions de Mardonius, et la fière réponse des Athéniens, nous ont paru aussi inspirés de souvenirs historiques, que n'a pas effacés la mise en scène habile de l'écrivain.

Allons plus loin. Si Hérodote, avec ses qualités de chercheur patient et consciencieux, a manqué de quelques-uns des attributs essentiels qui font l'historien sévère et sûr, il a racheté en quelque manière ces défauts mêmes par un don supérieur, qui tient à son génie admirable de conteur. Il a su faire vivre les personnages qu'il représente, il a animé les scènes qu'il décrit, il a reproduit, dans le tableau varié et parfois un peu confus qu'il a peint, quelque chose de la complexité même de la réalité. C'était une heureuse inspiration, que de faire entrer dans le cadre de son sujet toutes les informations qu'il avait recueillies dans ses voyages sur les mœurs des barbares et sur l'histoire antérieure de la Grèce; mais, en même temps que cette composition donnait à son œuvre une forte unité, elle l'élevait lui-même, sans qu'il

s'en doutât peut-être, à une connaissance plus haute et plus large de la vérité. Ce qu'on reproche, non sans raison, à tous les historiens de l'antiquité, c'est d'avoir idéalisé et simplifié l'histoire ; c'est d'avoir tracé quelques grandes figures de généraux ou d'hommes politiques, plutôt que dépeint la foule qui s'agite sous les ordres de ces chefs ; c'est d'avoir fortement marqué les causes politiques ou morales qui exercent leur action dans la vie d'un peuple, mais d'avoir négligé soit les hasards, les circonstances imprévues, qui décident parfois des affaires, soit les causes plus lointaines qui forment le fond de la puissance d'une ville, ou qui façonnent à l'avance le caractère d'un homme. Si Hérodote a introduit dans son livre tant de données diverses sur le costume, les croyances des peuples qu'il a montrés aux prises dans les guerres médiques, ce n'est pas sans doute, de propos délibéré, pour remplir les lacunes d'une histoire exclusivement politique, qui n'avait pas encore été écrite ; mais, spontanément, et comme par une intuition de génie, il a compensé la faiblesse de quelques-unes de ses données historiques par la richesse de son information, par l'abondance des anecdotes, des mots, des épisodes, des fables même, qui représentent pour nous les opinions, les croyances de la foule, et il a composé enfin un récit qui, vrai dans ses grandes lignes et dans la plupart de ses détails même, a en outre le mérite d'être le plus agréable qu'on puisse lire, le plus instructif, le plus vivant.

FIN

TABLE DES CARTES ET CROQUIS

Errata. — P. 236, en bas, au lieu de *Sicile*, lire *Cilicie*.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

L'HISTOIRE DES GUERRES MÉDIQUES DANS HÉRODOTE

LIVRE I

La première guerre médique.

LIVRE II

La seconde guerre médique.

CONCLUSION

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

5

